


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIV
F
37
NAPOLI



LES

ESSAIS

DE MICHEL SEIGNEUR DE MONTAIGNE.

DONNEZ SUR LES PLUS ANCIENNES ET LES PLUS CORRECTES Editions : Augmentez de plusieurs Lettres de l'Auteur ; & où les Passages Grecs, Latins & Italiens, sont traduits plus fidélement, & citez plus exactement que dans aucune des précedentes.

Avec des NOTES, & de nouvelles TABLES DES MATIERES, beaucoup plus utiles que celles qui avoient paru jusqu'ici.

Par PIERRE COSTE.

NOUVELLE EDITION, plus ample & plus correcte que la derniere de Londres.

TOME SECOND.



A PARIS,
PAR LA SOCIETÉ.
M. DCC. XXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.





TABLE

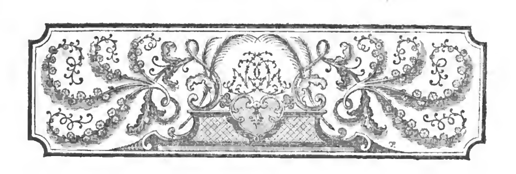
DES

CHAPITRES DU SECOND LIVRE.

CHAP. I.

TABLE DES CHAPITRES.





ESSAIS
DE
MICHEL DE MONTAIGNE.
LIVRE SECOND.
CHAPITRE I.
De l'Inconstance de nos Actions.



CEUX qui s'exercent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les r'apiesser & mettre à mesme lustre: car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le jeune Marius se trouve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus. Le Pape Boniface huictiesme, entra, dit-on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion, & mourut comme un chien. Et qui croiroit que ce fust Neron, cette vraye image de cruauté, comme on luy presenta à signer, suivant le stile, la sentence d'un criminel condamné, qui eust respondu: [1] *Pleust à Dieu que je n'eusse ja-*

Inconstance des actions humaines.

1 Vellem nescire litteras: *Senec.* De Clementiâ, L. ii. c. 1.

mais ſceu eſcrire : tant le cœur luy ſerroit de condamner un homme à mort. Tout eſt ſi plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à ſoy-meſme, que je trouve eſtrange, de voir quelquefois des gens d'entendement, ſe mettre en peine d'aſſortir ces pieces: veu que l'irreſolution me ſemble le plus commun & apparent vice de noſtre nature; teſmoing ce fameux verſet de Publius le farſeur,

[a] *Malum conſilium eſt, quod mutari non poteſt.*

Chaque homme a pour l'ordinaire un Caractere indéterminé.

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme, par les plus communs traicts de ſa vie; mais veu la naturelle inſtabilité de nos mœurs & opinions, il m'a ſemblé ſouvent que les bons Autheurs meſmes ont tort de s'opiniaſtrer à former de nous une conſtante & ſolide contexture. Ils choiſiſſent un air univerſel, & ſuivant cette image, vont rangeant & interpretant toutes les actions d'un perſonnage; & s'ils ne les peuvent aſſez tordre, les renvoyent à la diſſimulation. *Auguſte* leur eſt eſchappé: car il ſe trouve en ceſt homme une varieté d'actions ſi apparente, ſoudaine, & continuelle, tout le cours de ſa vie, qu'il s'eſt faict laſcher entier & indecis, aux plus hardis juges. Je croy des hommes plus mal-aiſément la conſtance que toute autre choſe, & rien plus aiſément que l'inconſtance. Qui en jugeroit en detail & diſtinctement, piece à piece, rencontreroit plus ſouvent à dire vray. En toute [2] l'ancienneté il eſt malaiſé de choiſir une douzaine d'hommes, qui ayent dreſſé leur vie à un certain & aſſeuré train, qui eſt le principal but de la ſageſſe: Car pour la comprendre tout en un mot, [3] dit un Ancien, & pour embraſſer en une toutes les reigles de noſtre vie, *c'eſt vouloir, & ne vouloir pas tousjours meſme choſe : Je ne daignerois*, dit-il, *adjouſter*, pourveu que la volonté ſoit juſte : *car ſi elle n'eſt juſte, il eſt impoſſible qu'elle ſoit tousjours une.* De vray, j'ay autrefois appris, que le Vice n'eſt que deſreglement & faute de meſure; & par conſequent,

a *Mauvais eſt le conſeil que l'on ne peut changer*. Ex Publii Mimis apud *A. Gell.* L. xvii. c. 14.

2 Ou l'*Antiquité*, comme on a mis dans les dernieres Editions, & comme nous parlons aujourd'hui.

3 Seneque : *Epiſt.* 20. Quid eſt ſapientia? Semper idem velle, atque idem nolle : Licet hanc exceptiunculam non adjiciam, *ut rectum ſit quod velis.* Non poteſt cuiquam ſemper idem placere, niſi rectum.

il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes, dit-on, que le commencement de toute vertu, c'est consultation & deliberation, & la fin & perfection, constance. Si par discours nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle, mais nul n'y a pensé.

> [b] *Quod petiit, spernit, repetit quod nuper omisit,*
> *Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto.*

Nostre façon ordinaire c'est d'aller aprés les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons: & changeons comme cest animal, qui prend la couleur du lieu, où on le couche. Ce que nous avons à cett'heure proposé, nous le changeons tantost, & tantost encore retournons sur nos pas: ce n'est que branle & inconstance: *Inconstance de notre conduite, sur quoi fondée.*

> [c] *Ducimur ut nervis alienis mobile lignum.*

Nous n'allons pas, on nous emporte: comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est [4] ireuse, ou bonasse.

> [d] *nónne videmus*
> *Quid sibi quisque velit nescire, & quærere semper,*
> *Commutare locum quasi onus deponere possit?*

Chaque jour nouvelle fantasie, & se meuvent nos humeurs avecques les mouvemens du temps.

> [e] *Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse*
> *Juppiter auctifero lustravit lumine terras.*

Nous flottons [5] entre divers advis: nous ne voulons rien librement, rien absoluement, rien constamment. A qui auroit prescript & esta-

b Il méprise ce qu'il vouloit avoir: il reprend ce qu'il venoit de quitter: toûjours flottant, & dans une opposition universelle avec lui-méme. *Horat.* Epist. 1. L. i. *vs.* 96, 97.

c On nous fait aller comme une Marionnette, ou un Sabot. *Horat.* L. ii. Sat. 7. *vs.* 82.

4 Agitée ou tranquille. —— *Ireux*, colere, *iracundus*: Nicot.

d Ne voyons-nous pas que l'homme ne sçait ce qu'il veut, & le cherche pourtant sans fin; qu'il va de lieu en lieu, comme s'il pouvoit y décharger le fardeau qui l'accable? *Lucret.* L. iii. *vs.* 1070, *&c.*

e Tel est le Jour qui éclaire les hommes, telle est leur humeur. *Cic.* Fragm. Poëmatum: *Tom.* X. p. 4291. *Edit. Gronov.*

5 Fluctuamus inter varia consilia: nihil liberè volumus, nihil absolutè, nihil semper. *Senec.* Epist. 52.

bly certaines loix & certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une équalité de mœurs, un ordre, & une relation infaillible des unes choses aux autres. (Empedocles remarquoit cette difformité aux Agrigentins, [6] qu'ils s'abandonnoyent aux delices, comme s'ils avoyent l'endemain à mourir: & bastissoyent, comme si jamais ils ne devoyent mourir) Le discours en seroit bien aisé à faire. Comme il se voit du jeune Caton: qui en a touché une marche, a tout touché: c'est une harmonie de sons tres-accordans, qui ne se peut démentir. A nous au rebours, autant d'actions, autant faut-il de jugemens particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, & sans en conclurre autre consequence.

Fille d'une vertu fort équivoque, qui se précipite pour éviter d'être violée par un Soldat.

Pendant les débauches de nostre pauvre Estat, on me rapporta, qu'une fille de bien pres de là où j'estoy, s'estoit precipitée du haut d'une fenestre, pour éviter la force d'un belitre de soldat son hoste: elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, & pour redoubler son entreprise, s'estoit voulu donner d'un cousteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschée: toutesfois apres s'y estre bien fort blessée, elle-mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encore pressée que de requestes, sollicitations, & presens, mais qu'elle avoit eu peur, qu'enfin il en vinst à la contrainte: & là-dessus les parolles, la contenance, & ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une autre Lucrece. Or j'ay sçeu à la verité, qu'avant & depuis ell'avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dit le conte; tout beau & honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre pointe, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse: ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure.

Soldat qui venant à guerir d'une maladie, perd toute sa valeur.

Antigonus ayant pris en affection un de ses soldats, pour sa vertu & vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue & interieure, qui l'avoit tourmenté long temps: & s'appercevant apres sa guerison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé & encouardy: [7] *Vous-*

6 *Diog. Laërce* dans la Vie d'Empedocle: L. viii. Segm. 63, ... *Elien* donne ce mot à Platon: *Var. Hist.* L. xii. c. 29.

7 *Plutarque* dans la Vie de Pelopidas: ch. 1.

mesme, Sire, luy respondit-il, *m'ayant deschargé des maux, pour lesquels je ne tenois compte de ma vie.*

Le soldat de Lucullus ayant esté dévalisé par les ennemis, fit sur eux pour se revencher une belle entreprise: quand il se fut remplumé de sa perte, Lucullus l'ayant pris en bonne opinion, l'employoit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances, dequoy il se pouvoit adviser :

Soldat de Lucullus devenu courageux pour avoir été devalisé.

[f] *Verbis quæ timido quoque possent addere mentem :*

Employez-y, respondit-il, quelque miserable soldat dévalisé:

[g] *quantumvis rusticus, ibit,*

Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit, inquit :

& refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons, que Mahomet ayant outrageusement rudoyé Chasan chef de ses Janissaires, de ce qu'il voyoit sa troupe enfoncée par les Hongres, & luy se porter laschement au combat, Chasan alla pour toute responce se ruer furieusement seul en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il fut soudain englouti : ce n'est à l'adventure pas tant justification, que radvisement: ny tant prouësse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre, ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours : ces circonstances le luy ont fermy : ce n'est pas merveille, si le voyla devenu autre par autres circonstances contraires. Cette variation & contradiction qui se void en nous; si souple, a faict qu'aucuns nous songent deux ames, d'autres deux puissances, qui nous accompaignent & agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal: une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subjet simple.

L'Ame de l'Homme est inconstante & variable.

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination: mais en outre, je me remue & trouble moy-mesme par l'instabilité de ma posture; & qui y regarde primement, ne se trouve

f En termes capables d'inspirer du courage aux plus timides. *Horat.* L. ii. Epist. 2. *vs.* 36.

g Tout grossier qu'il étoit, *Aille à l'assaut qui voudra*, dit-il, *& qui n'a rien à perdre.* Id. *ibid.* vs. 40.

guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent, selon quelque tour, & en quelque façon. Honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, delicat, ingenieux, hebeté, chagrin, debonnaire, menteur, veritable, sçavant, ignorant, & liberal & avare & prodigue: tout cela je le vois en moy aucunement, selon que je me vire: & quiconque s'estudie bien attentifvement, trouve en soy, voire & en son jugement mesme, cette volubilité & discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement, & solidement, sans confusion & sans meslange, ny en un mot. *Distinguo*, est le plus universel membre de ma Logique.

Le bien faire se juge par la seule intention.

Encore que je sois tousjours d'advis de dire du bien le bien, & d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est-ce que l'estrangeté de nostre condition, porte que nous soyons souvent par le vice mesme poussez à bien faire, si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention. Parquoy un fait courageux ne doit pas conclurre un homme vaillant: celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousjours, & à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, & non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidens: tel seul, qu'en compagnie: tel en camp clos, qu'en une bataille: car quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé, & autre au camp. Aussi courageusement porteroit-il une maladie en son lict, qu'une blessure au camp: & ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assaut. Nous ne verrions pas un mesme homme, donner dans la bresche d'une brave asseurance, & se tourmenter apres, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils. Quand estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté: quand estant mol contre les rasoirs des barbiers, il se trouve roide contre les espées des adversaires: l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dit Cicero, [8] ne peuvent veoir les ennemis, & se trouvent constants aux maladies. Les Cimbres &

8 Græci hostem adspicere non possunt, iidem morbos toleranter atque humanè ferunt. At Cimbri & Celtiberi in præliis exsultant, lamentantur in morbo. *Tusc. Quæst.* L. ii. c. 27.

Celtiberiens

Celtiberiens tout au rebours. [h] *Nihil enim potest esse æquabile, quod non à certâ ratione proficiscatur.*

Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre: mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, & universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a-elle encores ses taches. Qui faict que nous le voyons se troubler si esperduement aux plus legers soupçons qu'il prent des machinations des siens contre sa vie: & se porter en cette recherche, d'une si vehemente & indiscrete injustice, & d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi dequoy il estoit si fort attaint, porte quelque image de pusillanimité. Et l'excés de la penitence qu'il fit, du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inegalité de son courage. Nostre faict ce ne sont que pieces rapportées, & voulons acquerir un honneur à fausses enseignes.

Vaillance d'Alexandre, extrême en son espece, n'est pourtant pas parfaite & universelle.

La vertu ne veut estre suyvie que pour elle-mesme; & si on emprunte par fois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussi tost du visage. C'est une vive & forte teinture, quand l'ame en est une fois abbreuvée, & qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. Voyla pourquoy pour juger d'un homme, il faut suivre longuement & curieusement sa trace: si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, [i] *Cui vivendi via considerata atque provisa est*, si la varieté des occurrences luy faict changer de pas, (je dy de voye: car le pas s'en peut ou haster, ou appesantir) laissez-le courre: celuy-là s'en va [9] *avau le vent*, comme dict la devise de nostre Talebot.

La vertu veut être recherchée uniquement pour elle-même.

Ce n'est pas merveille, dict un Ancien, [10] que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en

h Car rien ne peut être constant & uniforme, qui ne procede pas d'une raison ferme & solide. *Cic.* ibid.

i De sorte qu'il soit resolument determiné à un certain ordre de vie. *Cic.* Paradoxon v. c. 1.

9 Regulierement, ces mots devroient être écrits ainsi, *à vau le vent*, aussi bien que dans cette expression *à vau de route*, dont on se sert encore pour signifier une déroute entiere, comme si l'Ennemi qui est mis en fuite, étoit poussé du haut d'une Montagne vers le bas, ce qui précipiteroit sa fuite, & le jetteroit dans la derniere confusion. *A vau le vent*, c'est selon le cours du vent, lequel soufflant sur l'Eau, lui donne un cours déterminé, assez semblable à celui d'un Torrent, ou d'une Riviere qui coule de haut en bas. *A vau*, *à val*, en bas, comme qui diroit, du haut d'une Montagne vers la vallée, *à monte ad vallem.*

10 Seneque, *Epist.* 71. Necesse est multum in vitâ nostrâ casus possit, quia vivimus casu.

gros sa vie à une certaine fin, [11] il est impossible de disposer les actions particulieres. Il est impossible de ranger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste. A quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aucun ne fait certain dessein de sa vie, & n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doit premierement sçavoir où il vise, & puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la flesche, & les mouvemens. Nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse & de but. Nul vent fait pour celuy qui n'a point de port destiné.

Jugement en faveur de Sophocle, & de certains Milesiens, s'il étoit bien fondé.

Je ne suis pas d'advis de ce jugement qu'on fit pour Sophocles, de l'avoir [12] argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies. Ny ne trouve la conjecture des Pariens envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent. Visitants l'Isle, ils remarquoyent les terres mieux cultivées, & maisons champestres mieux gouvernées: Et ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblée des citoyens en la ville, [13] ils nommerent ces maistres-là, pour nouveaux gouverneurs & magistrats: jugeants que soigneux de leurs affaires privées, ils le seroyent des publiques. Nous sommes tous de lopins, & d'une contexture si informe & diverse, que chaque piece, chaque moment, faict son jeu. Et se trouve autant de difference de nous à nous-mesmes, que de nous à autruy. [x] *Magnam rem puta, unum hominem agere.* Puisque l'ambition peut apprendre aux hommes, & la vaillance, & la temperance, & liberalité, voire & la justice: puisque l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre & à l'oysiveté, l'asseurance de se jetter si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues & de Neptune

11 *Tout ceci jusqu'à la fin du paragraphe est encore pris de Seneque:* Non disponet singula nisi cui jàm vitæ suæ summa proposita est. Nemo, quamvis paratos habeat colores, similitudinem reddet, nisi jam constet, quid velit pingere. Ideò peccamus, quia de partibus vitæ omnes deliberamus, de totâ nemo deliberat. Scire debet quid petat ille qui sagittam vult mittere: & tum dirigere, & moderari manu telum. Errant consilia nostra, quia non habent quò dirigantur. Ignoranti quem portum petat, nullus suus ventus est. *Epist.* 72.

12 *Cic.* de Senectute: c. 7.

13 Herodot. L. v. p. 339.

x Compte que c'est un grand point de bien jouër le personnage d'un seul homme. *Senec.* Epist. 120. *sub finem.*

courroucé dans un fraile bateau, & qu'elle apprend encore la discretion & la prudence : & que Venus mesme fournit de resolution & de hardiesse la jeunesse encore soubs la discipline & la verge ; & gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

[1] *Hac duce custodes furtim transgressa jacentes*
Ad juvenem tenebris sola puella venit :

ce n'est pas tour de rassis entendement, de nous juger simplement par nos actions de dehors : il faut sonder jusqu'au dedans, & voir par quels ressorts se donne le bransle. Mais dautant que c'est une hazardeuse & haute entreprinse, je voudrois que moins de gens s'en meslassent.



CHAPITRE II.

De l'Yvrongnerie.

LE monde n'est que varieté & dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices : & de cette façon l'entendent à l'adventure les Stoïciens : mais encore qu'ils soyent égalementvices, ils ne sont pas égaux vices. Et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

Il y a des vices plus enormes les uns que les autres.

[a] *Quos ultra citráque nequit consistere rectum*,

ne soit de pire condition, que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable : & que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre jardin :

[b] *Nec vincet ratio, tantumdem ut peccet, idémque,*
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divûm sacra legerit.

Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune autre chose. La con-

Confondre les Pechez:

1 Sous la conduite de Venus, la Vierge passe de nuit toute seule au travers de ses Gardes endormis, pour aller trouver son Amant. *Tibull.* L. ii. Eleg. 1. *vs.* 75, 76.

a Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. *Horat.* L. i. Sat. 1. *vs.* 107.

b Car on ne prouvera jamais par de bonnes raisons que qui a volé quelques legumes dans un Jardin, soit coupable d'un aussi grand crime que celui qui auroit pillé le Temple des Dieux. *Horat.* L. i. Sat. 3. *vs.* 114, *&c.*

chose dangereuse. fusion de l'ordre & mesure des pechez, est dangereuse. Les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest : ce n'est pas raison que leur conscience se soulage, sur ce que tel autre ou est oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chacun poise sur le peché de son compagnon, & esleve le sien. Les instructeurs mesmes les rangent souvent mal à mon gré. Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit, distinguer les biens & les maux : Nous autres, à qui le meilleur est tousjours en vice, devons dire de mesme de la science de distinguer les vices : sans laquelle, bien exacte, le vertueux & le meschant demeurent meslez & incognus.

Yvrognerie, vice grossier & brutal. Or l'yvrongnerie entre les autres, me semble un vice grossier & brutal. L'Esprit a plus de part ailleurs : & il y a des vices, qui ont je ne sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'addresse & la finesse : cettuy-cy est tout corporel & terrestre. Aussi la plus grossiere Nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle-là [1] seule qui le tient en credit. Les autres vices alterent l'entendement, cettuy-cy renverse, & estonne le corps.

[c] *Cùm vini vis penetravit,*
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi, clamor, singultus, jurgia gliscunt.

Le pire estat de l'homme, c'est où il pert la connoissance & gouvernement de soy. Et en dit-on entre autres choses, que comme le moust bouillant dans un vaisseau, pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fonds, aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets, à ceux qui en ont pris outre mesure.

[d] *Tu sapientium*
Curas, & arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.

1 *Je ne croy pas qu'il soit permis aujourd'hui de commenter cet endroit, parce que la Nation particuliere qu'on voudroit noter, pourroit aisément renvoyer la balle ailleurs.*

c Lorsqu'un homme est pris de vin, ses membres s'appesantissent, tout son Corps chancelle, sa Langue begaye ; l'Esprit noyé, & les yeux ondoyans, il ne fait que criailler, tempêter, & pousser des hoquets à tout moment. *Lucret.* L. iii. *vs.* 475, *&c.*

d Par la gayeté que tu inspires aux plus graves personnages, tu nous découvres leurs pensées, & leurs desseins les plus secrets, *Horat.* L. iii. Od. 21. *vs.* 14, *&c.*

Joſephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambaſſadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant fait boire d'autant. Toutesfois Auguſte s'eſtant fié à *Lucius Piſo*, qui conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il euſt, [2] ne s'en trouva jamais meſcompté: ny Tiberius de *Coſſus*, à qui il ſe deſchargeoit de tous ſes conſeils: quoy que nous les ſçachions avoir eſté ſi fort ſubjećts au vin, [3] qu'il en a fallu rapporter ſouvent du Senat, & l'un & l'autre yvre,

[e] *Heſterno inflatum venas de more Lyæo.*

Et commit-on auſſi fidelement qu'à Caſſius beuveur d'eau, à Cimber [4] le deſſein de tuer Ceſar: quoy qu'il s'enyvraſt ſouvent: D'où il reſpondit plaiſamment, *Que je portaſſe un tyran, moy, qui ne puis porter le vin!*

Soldats Alemans, quoi qu'yvres, mal aiſez à vaincre.

Nous voyons nos Allemans noyez dans le vin, ſe ſouvenir de leur quartier, du mot, & de leur rang:

[f] *Nec facilis victoria de madidis, &*
Blæſis, atque mero titubantibus.

Exemples & inconveniens d'une profonde yvreſſe.

Je n'euſſe pas creu d'yvreſſe ſi profonde, eſtoufée, & enſevelie, ſi je n'euſſe leu cecy dans les hiſtoires: Qu'Attalus ayant convié à ſouper pour luy faire une notable indignité, ce Pauſanias, qui ſur ce meſme ſubjećt, tua depuis Philippus Roy de Macedoine (Roy portant par ſes belles qualitez teſmoignage de la nourriture, qu'il avoit prinſe en la maiſon & compagnie d'Epaminondas) il le fit tant boire, qu'il peuſt abandonner ſa beauté, inſenſiblement, comme

2 *Senec.* Epiſt. 83. L. Piſo,----ebrius ex quo ſemel factus fuit, majorem partem noctis in convivio exigebat, uſque in horam ſextam ferè dormiebat----officium tamen ſuum, quo tutela urbis continebatur, diligentiſſimè adminiſtravit.

3 Id. *ibid.* Tiberius----Coſſum fecit Urbis præfectum, virum gravem, moderatum, ſed merſum vino & madentem: adeo ut ex Senatu aliquando, in quem è convivio venerat, oppreſſus inexcitabili ſomno, tolleretur.------ Nullum Coſſo aut privatum ſecretum aut publicum elapſum.

e Ayant encore, ſelon leur coutume, les veines remplies du vin qu'ils avoient pris le ſoir précedent. *Virg.* Eclog. vi. *vſ.* 15.

4 *Senec.* Epiſt. 83. De illa C. Cæſaris cæde, illius dico qui ſuperato Pompeio Rempublicam tenuit, tàm creditum eſt Tullio Cimbro, quàm C. Caſſio. Caſſius totâ vitâ aquam bibit: Tullius Cimber & nimius erat in vino---In hanc rem jocatus eſt ipſe: *Ego*, inquit, *quemquam feram, qui vinum ferre non poſſum?* Mais Seneque a gâté le mot de Cimber, pour n'avoir oſé donner à Ceſar le nom de *Tyran*, comme fait Montagne.

f *Et quoi que noyez dans le vin, begayans & chancelans, il n'eſt pas aiſé de les battre.*---C'eſt un fait aſſez remarquable; & Montagne, pour nous l'apprendre, a trouvé bon de ſe ſervir des paroles de Juvenal, mais en les detournant du ſens qu'elles ont dans ce Poëte. *Juvenal.* Sat. xv. *vſ.* 47, 48.

le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers & nombre d'abjects serviteurs de sa maison. Et ce que m'aprint une dame que j'honore & prise fort, que pres de Bordeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines, qu'elle penseroit estre enceinte si ell'avoit un mary: Mais du jour à la journée, croissant l'occasion de ce soupçon, & enfin jusques à l'evidence, ell' en vint là, de faire declarer au prosne de son Eglise, que qui seroit consent de ce faict, en l'advouant, elle promettoit de le luy pardonner, & s'il le trouvoit bon, de l'espouser. Un sien jeune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvée un jour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie en son foyer si profondement & si indecemment, qu'il s'en peût servir sans l'esveiller. Ils vivent encore mariez ensemble.

Yvrognerie peu décriée par les Anciens.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice: les Escrits mesmes de plusieurs Philosophes en parlent bien mollement: & jusques aux Stoïciens il y en a qui conseillent de se dispenser quelquefois à boire d'autant, & de s'enyvrer pour relascher l'ame.

g *Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum*
Socratem palmam promeruisse ferunt.

Ce censeur & correcteur des autres, Caton, a esté reproché de bien boire:

h *Narratur & prisci Catonis*
Sæpè mero caluisse virtus.

Cyrus Roy tant renommé, allegue entre ses autres loüanges, pour se preferer à son frere Artaxerxes, [5] qu'il sçavoit beaucoup mieux boire que luy. Et és nations les mieux reiglées, & policées, cet essay de boire d'autant, estoit fort en usage. J'ay ouy dire à *Silvius* excellent medecin de Paris, que pour garder que les forces de nostre estomac ne s'apparessent, il est bon une fois le mois, les esveiller par cet excez, & les picquer pour les garder de s'engourdir.

g On dit que jadis le grand Socrate même remporta le prix dans cet illustre combat. *Corn. Gall.* Eleg. 1. *vs.* 47.
h On dit que le vieux Caton rechauffoit souvent sa vertu par le vin. *Horat.* L. iii. Od. 21. *vs.* 11, 12.
5 *Plutarque*, dans la Vie d'Artaxerxes: ch. 2.

Et escrit-on que les Perses apres le vin consultoient de leurs principaux affaires.

Mon goust & ma complexion est plus ennemie de ce vice, que [6] mon discours: Car outre ce que je captive aisément mes creances sous l'authorité des opinions anciennes, je le trouve bien un vice lasche & stupide, mais moins malicieux & dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la societé publique. Et si nous ne nous pouvons donner du plaisir, qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, je trouve que ce vice couste moins à nostre conscience que les autres: outre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny malaisé à trouver: consideration non mesprisable.

Yvrognerie, vice moins malicieux que les autres.

Un homme avancé en dignité & en aage, entre trois principales commoditez, qu'il me disoit luy rester, en la vie, comptoit cette-cy, & où les veut-on trouver plus justement qu'entre les naturelles? Mais il la prenoit mal. La delicatesse y est à fuyr, & le soigneux triage du vin. Si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire autre. Il faut avoir le goust plus lasche & plus libre. Pour estre bon beuveur, il ne faut le palais si tendre. Les Allemans boivent quasi esgalement de tout vin avec plaisir. Leur fin c'est l'avaller, plus que le gouster. Ils en ont bien meilleur marché. Leur volupté est bien plus plantureuse & plus en main.

Délicatesse au vin est à fuir, & pourquoi.

Secondement, boire à la Françoise à deux repas, & moderéement, c'est trop restreindre les faveurs de ce Dieu. Il y faut plus de temps & de constance. Les anciens franchissoyent des nuicts entieres à cet exercice, & y attachoyent souvent les jours. Et si faut dresser son ordinaire plus large & plus ferme. J'ay veu un grand Seigneur de mon temps, personnage de hautes entreprises, & fameux succez, qui sans effort, & au train de ses repas communs, ne beuvoit guere moins de cinq lots de vin: & ne se montroit au partir de là, que trop sage & advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il faudroit, comme des garçons de boutique, & gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, & avoir ce

Les Anciens passoient les nuits entieres à boire: Si nous en vallons mieux pour être plus retenus à cet égard.

6 *Ma raison.*

desir tousjours en teste. Il semble que touts les jours nous racourcissons l'usage de cettuy-cy : & qu'en nos maisons, comme j'ay veu en mon enfance, les desjeuners, [7] les ressiners, & les collations fussent plus frequentes & ordinaires, qu'à present. Seroit-ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement? Vrayement non. Mais ce peut estre que nous nous sommes beaucoup plus jettez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations, qui s'entr'empeschent en leur vigueur. Elle a affoibli nostre estomach d'une part : & d'autre part la sobrieté sert à nous rendre plus [8] coints, plus damerets pour l'exercice de l'amour.

Portrait & Caractere du Pere de Montagne.

C'est merveille des contes que j'ay ouy faire à mon Pere de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres advenant & par art & par nature à l'usage des Dames. Il parloit peu & bien, & si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout Espaignols : & entre les Espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nomment [9] *Marc Aurele*. Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble, & tres modeste. Singulier soing de l'honnesteté & decence de sa personne, & de ses habits, soit à pied, soit à cheval. Monstrueuse foy en ses paroles : & une conscience & religion en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout. Pour un homme de petite taille, plein de vigueur, & d'une stature droite & bien proportionnée, d'un visage agreable, tirant sur le brun : adroit & exquis en touts nobles exercices. J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerçoit les bras

7 *Le ressiner*, ou plûtôt *reciner*, selon le dernier Commentateur de Rabelais, c'est le goûter, la collation qu'on fait quelque temps après le diner. *Reciner*, dit cet habile Commentateur, vient de *recœnare*, fait de *cœna* qui selon Festus signifioit anciennement le diner. Voyez *Festus* L. iii. sur le mot *cœna*; & L. xvii. sur celui de *scensas*. *Il n'est desjeuner que d'escholiers : dipner que d'advocats : ressiner que de vignerons : Souper que de marchands :* Rabelais, L. iv. c. 46.

8 *Coint* & *joli*, termes synonymes, selon Nicot : *cultus, comptus----Coint*, c'est, dit Borel, *beau, galant, ajusté*.

9 *Mery Casaubon* qui parle de ce Livre dans un petit Avertissement qu'il a mis au devant de sa Traduction Angloise du veritable Ouvrage de l'Empereur *Marc-Aurele*, nous dit, que ce Livre a été écrit originairement en Espagnol, & traduit en Italien, en François, en Anglois, *&c. L'Auteur*, ajoûte-t-il, *tache fort serieusement de faire passer son Ouvrage pour une traduction fidelle de celui de Marc-Aurele : mais il n'y a rien dans tout le Livre qui fasse voir que le savant Espagnol qui l'a composé, eut vû lui-même celui de ce sage Empereur*. Cet Espagnol, c'est *Guevara* qui ne merite point le titre de *Savant* que lui donne ici Mery Casaubon. On peut voir le veritable caractere de son Esprit & de ses Ouvrages, dans le Dictionnaire de Bayle, à l'article GUEVARA.

pour

pour se preparer à ruer la barre, ou la pierre, ou à l'escrime : & des souliers aux semelles plombées, pour s'alleger au courir & à sauter. [10] Du prim-saut il a laissé en memoire des petits miracles. Je l'ay veu par delà soixante ans se moquer [11] de nos alaigresses : se jetter avec sa robbe fourrée sur un cheval ; faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guere en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos il disoit, qu'en toute une province à peine y avoit-il une femme de qualité, qui fust mal nommée. Recitoit [12] des estranges privautez, nommément siennes, avec des honnestes femmes, sans soupçon quelconque. Et de soy, juroit sainctement estre venu vierge à son mariage, & si c'estoit apres avoir eu longue part aux guerres delà les monts : desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa, & pour le publiq & pour son privé. Aussi se maria-il bien avant en aage l'an MDXXVIII, qui estoit son trente-troisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie.

Le plaisir de boire est le dernier dont l'homme est capable.

Revenons à nos bouteilles. Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy & refreschissement pourroyent m'engendrer avec raison desir de cette faculté : car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prent premierement aux pieds : celle-là touche l'enfance. De là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, & y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle : Les autres voluptez dorment au prix. Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant & s'exhalant, ell'arrive au gosier, où elle fait sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, & se forger en l'imagination un appetit artificiel, &

10 *C'est-à-dire*, du premier saut. *Prin*, vieux mot qui signifie *prémier* : Ovide MS. cité par *Borel* dans ses Recherches Gauloises :

Ce fut au prin somne *tout droit*, ---- justement au premier sommeil. Ce mot nous est resté dans *Printemps*, primum tempus : Borel, & le Dictionnaire Etymologique de Menage. *Primsault* ou *prinsault*, quasi dicas *primo saltu* : Nicot. De *Primsault* on a fait *prinsaultier*, dont Montagne s'est servi d'une maniere fort singuliere, comme nous verrons en son lieu.

11 *De notre agilité*. ---- *Alaigre & deliberé*, alacer, vegetus. *Alaigresse*, *alaigreté*, agilitas, alacritas : *Nicot*.

12 Je ne prétens point corriger le stile de Montagne. Il y a dans les plus anciennes Editions, *des estranges privautez*, que je conserve, quoique dans les dernieres on ait mis, *d'étranges privautez*, comme on parle aujourd'hui.

contre nature. Mon estomach n'iroit pas jusques là : il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing. Ma constitution est, ne faire cas du boire que pour la suite du manger : & boy à cette cause le dernier coup tousjours le plus grand. Et parce qu'en la vieillesse, nous apportons le palais encrassé de reume, ou alteré par quelque autre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert & lavé nos pores. Au moins il ne m'advient guere, que pour la premiere fois j'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit [13] que les Grecs beussent sur la fin du repas en plus grands verres qu'au commencement. C'estoit, comme je pense, pour la mesme raison que les Alemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant.

L'usage du vin defendu aux Enfans, & permis aux hommes faits.

Platon defend aux enfants [14] de boire vin avant dixhuict ans, & avant quarante de s'enyvrer. Mais à ceux qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, & de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysius : ce bon Dieu, qui redonne aux hommes la gayeté, & la jeunesse aux vieillards, qui adoucit & amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : & en ses Loix, trouve telles assemblées à boire (pourveu qu'il y aye un chef de bande, à les contenir & reigler) utiles : l'yvresse estant une bonne espreuve & certaine de la nature d'un chascun : & quant & quant propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses, & en la musique : choses utiles, & qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé.

Restrictions requises dans l'usage du vin.

Toutesfois ces restrictions, en partie empruntées des Carthaginois, luy plaisent : [15] Qu'on s'en espargne en expedition de guerre : Que tout magistrat & tout juge [16] s'en abstienne sur le point d'exe-

13 Diogene Laërce dans la *Vie d'Anacharsis* : L. 1. Segm. 104.

14 *De Legibus* : L. ii. p. 581.

15 C'est-à-dire, qu'on s'en abstienne absolument, & non, *qu'on le prenne sobrement*, comme on a mis dans les dernieres Editions de Montagne, où en voulant redresser l'expression de l'Auteur, on a perdu sa pensée : car Platon dit expressément, qu'il approuve la Loy des Carthaginois qui ordonnoit, *qu'on s'abstint absolument de vin dans le Camp, & qu'on n'y bût que de l'eau*, &c. Μηδέποτε μηδένα ἐπὶ στρατοπέδου γεύεσθαι τούτου τοῦ πόματος, ἀλλ' ὑδροποσίαις συγγίγνεσθαι τοῦτον τὸν χρόνον ἅπαντα. De Legibus : L. ii. *sub finem*.

16 Ou comme on le trouve plus nettement dans Platon, *durant l'année qu'ils sont en charge*, μηδὲ ἄρχοντας, τοῦτον τὸν ἐνιαυτὸν ὃν ἂν ἄρχωσι. Id. *ibid*.

cuter sa charge, & de consulter des affaires publiques : Qu'on n'y employe [17] le jour, temps deu à d'autres occupations : ny celle nuict [18] qu'on destine à faire des enfants.

Vin pur contraire à la Vieillesse.

Ils disent, que le Philosophe Stilpon aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient, [19] par le breuvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre dessein, [20] suffoqua aussi les forces abbattuës par l'aage du Philosophe Arcesilaüs.

Les Ames les plus parfaites, derangées par divers accidens.

Mais c'est une vieille & plaisante question, si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin,

> i *Si munitæ adhibet vim sapientiæ.*

A combien de vanité nous pousse cette bonne opinion, que nous avons de nous ? La plus reiglée ame du monde, & la plus parfaicte, n'a que trop à faire à se tenir en pieds, & à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse. De mille il n'en est pas une qui soit droite & rassise un instant de sa vie : & se pourroit mettre en doubte, si selon sa naturelle condition elle y peut jamais estre. Mais d'y joindre la constance, c'est sa derniere perfection : je dis quand rien ne la choqueroit : ce que mille accidens peuvent faire. Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher & se bander, le voyla rendu insensé par un breuvage amoureux. Pensent-ils qu'une Apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates, qu'un portefaix ? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie ; & une legere blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme : qu'est-il plus caduque, plus miserable, & plus de neant ? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles.

> x *Sudores itaque & pallorem existere toto*
> *Corpore, & infringi linguam, vocémque aboriri,*

17 Si ce n'est, *dit Platon*, par exercice, ou en cas de maladie, εἰ μὴ σωμασκίας ἢ νόσου ἕνεκα. *Id.* ibid.

18 Cette exception regardoit les Femmes aussi-bien que les hommes : Μηδ᾽ αὖ νύκτωρ, ὅταν ἐπινοῇ τις παῖδας ποιεῖσθαι ἀνὴρ ἢ καὶ γυνή. *Plato*, ibid. C'est-à-dire, qu'ils devoient se donner le mot.

19 Diogene-Laërce dans la *Vie de Stilpon* : L. ii. Segm. 120.

20 *Id.* dans la Vie d'Arcesilaus : L. iv. Segm. 44.

i Si le Vin peut terrasser la Sagesse la mieux remparée. *Horat.* L. iii. Od. 28. *vs.* 4. *C'est ici une parodie plûtôt qu'une citation.*

x Aussi voyons-nous, que lorsque l'Esprit est saisi de crainte, la sueur & la paleur se repandent sur tout le corps, que la langue begayant perd l'usage de la parole, que les yeux s'obscurcissent, qu'il se fait un bourdonnement aux oreilles, que les membres s'affoiblissent, & que toute la machine est atterrée. *Lucret.* L. iii. *vs.* 155, &c.

Caligare oculos, ſonere aures, ſuccidere artus,
Denique concidere ex animi terrore videmus.

Il faut qu'il ſille les yeux au coup qui le menaſſe : il faut qu'il fremiſſe planté au bord d'un precipice, comme un enfant : Nature ayant voulu ſe reſerver ces legeres marques de ſon authorité, inexpugnables à noſtre raiſon, & à la vertu Stoïque : pour luy apprendre ſa mortalité & noſtre fadeze. Il pallit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la colique, ſinon d'une voix deſeſperée & eſclatante, au moins d'une voix caſſée & enrouée.

[l] *Humani à ſe nihil alienum putet.*

Les poëtes qui feignent tout à leur poſte, n'oſent pas deſcharger ſeulement des larmes, leurs Heros :

[m] *Sic fatur lacrymans, claſſique immittit habenas.*

Luy ſuffiſe de brider & moderer ſes inclinations : car de les emporter, il n'eſt pas en luy. Cettuy meſme noſtre Plutarque, ſi parfaict & excellent juge des actions humaines, à voir Brutus & Torquatus tuer leurs enfans, eſt entré en doubte, ſi la vertu pouvoit donner juſques-là : & ſi ces perſonnages n'avoyent pas eſté pluſtoſt agitez par quelque autre paſſion. Toutes actions hors les bornes ordinaires ſont ſubjectes à ſiniſtre interpretation : d'autant que noſtre gouſt n'advient non plus à ce qui eſt au deſſus de luy, qu'à ce qui eſt au deſſous.

Exemples d'une conſtance qui tient de la fureur, ſelon Montague.

Laiſſons cette autre Secte, [21] faiſant expreſſe profeſſion de fierté. Mais quand en la Secte meſme [22] eſtimée la plus molle, nous oyons ces vantances de Metrodorus : [n] *Occupavi te, Fortuna, atque cepi : omnéſque aditus tuos intercluſi, ut ad me aſpirare non poſſes* : Quand *Anaxarchus*, par l'Ordonnance de Nicocreon tyran de Cypre, couché dans un vaiſſeau de pierre, & aſſommé à coups de mail de fer, ne ceſſe de dire, [23] *Frappez, rompez, ce n'eſt pas Anaxarchus : c'eſt ſon eſtuy que*

l *Qu'il ne ſe croye donc pas à couvert d'aucun accident humain.* Terent. *Heautontim.* Act. 1 *Sc.* 1. *vſ.* 25. ---Ce n'eſt point là le vrai ſens des paroles de Terence. Montagne ne s'en ſert ici que pour exprimer ſa penſée, par une liberté qui lui eſt fort ordinaire, comme je l'ai deja remarqué, & comme le verront tous ceux qui iront examiner ſes citations dans leur ſource, ce qu'ils doivent faire pour pouvoir ſentir la beauté des applications qu'il en fait à tout moment.

m *En pleurs il parle ainſi, lachant ſa Flotte aux vents.* Æneid. L. vi. *vſ.* 1.

21 La Stoïcienne, dont *Zenon* fut le fondateur.

22 Celle d'*Epicure*.

n Je t'ai prévenuë, je t'ai domptée, ô Fortune : je t'ai fermé tous les paſſages pour t'empêcher de venir juſqu'à moi. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. 1. c. 9.

23 *Diogene-Laërce* dans la Vie d'Anaxarque. L. ix. *Segm.* 58, 59.

vous pilez : Quand nous oyons nos martyrs, crier au Tyran au milieu de la flamme, [24] *C'est assez rosti de ce costé-là, hache-le, mange-le, il est cuit, recommence de l'autre :* Quand nous oyons en Josephe cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, & percé des aleines d'Antiochus, le deffier encore, criant d'une voix ferme & asseurée : « Tyran, tu pers temps, me voicy tousjours à mon aise : où est « cette douleur, où sont ces tourmens, dequoy tu me menassois ? « n'y sçais-tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine, que « je n'en sens de ta cruauté : ô lasche belistre, tu te rens, & je me « renforce : fay-moy plaindre, fay-moy flechir, fay-moy rendre si tu « peux : donne courage à tes satellites, & à tes bourreaux : les voyla « defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus : arme-les, acharne-les : » Certes il faut confesser qu'en ces ames-là, il y a quelque alteration, & quelque fureur, tant sainte soit-elle. Quand nous arrivons à ces saillies Stoïques, *j'aime mieux estre furieux que voluptueux :* mot d'Antisthenes : [25] Μανείην μᾶλλον ἢ ἡσθείην. Quand Sextius nous dit, qu'*il ayme mieux estre enferré de la douleur que de la volupté :* Quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte, & refusant le repos & la santé, que de gayeté de cœur il deffie les maux : & mesprisant les douleurs moins aspres, dedaignant les luiter, & les combatre, qu'il en appelle & desire des fortes, poignantes, & dignes de luy :

> [o] *Spumantémque dari pecora inter inertia votis*
> *Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem :*

qui ne juge que ce sont boutées d'un courage eslancé hors de son giste ? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut : il faut qu'elle le quitte, & s'esleve, & prenant le frein aux dents, qu'elle emporte & ravisse son homme, si loing, qu'apres il s'estonne luy-mesme de son faict. Comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat pousse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estans revenus à eux, ils en transissent d'estonnement les premiers. Comme aussi les poëtes sont épris souvent d'admira-

L'homme élevé quelquefois au dessus de lui-même par une espece d'enthousiasme.

24 C'est ce que Prudence fait dire à *S. Laurent*, dans son Livre intitulé περὶ στεφάνων, des Couronnes : *Hymn.* ii. *vs.* 401, *&c.*

25 *Aul. Gellius*. L. ix. c. 5. & *Diog. Laert.* in Vitâ Antisthenis, L. vi. *Segm.* 3.

o Et que parmi les animaux foibles & timides il souhaite de rencontrer un Sanglier écumant, ou un Lyon qui vienne à lui du haut des Montagnes. *Æneid*, L. iv. *vs.* 158, 159.

tion de leurs propres ouvrages, & ne reconnoissent plus la trace, par où ils ont passé une si belle carriere : C'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur & manie : Et comme Platon dict, [26] que pour neant heurte à la porte de la poësie, un homme rassis : aussi dit Aristote, qu'aucune ame excellente n'est exempte de meslange de folie : Et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant louable soit-il, qui surpasse nostre propre jugement & discours : D'autant que la sagesse est un maniement reiglé de nostre ame, & qu'elle conduit avec mesure & proportion, [27] & s'en respond. Platon argumente ainsi, [28] que la faculté de prophetizer est au dessus de nous : qu'il faut estre hors de nous, quand nous la traittons : il faut que nostre prudence soit offusquée ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste.

CHAPITRE III.

Coustume de l'Isle [1] de Cea.

SI Philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser & fantastiquer, comme je fais, doit estre douter : car c'est aux apprentifs à enquerir & à debattre, & au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'authorité de la volonté divine qui nous reigle sans contredit, & qui a son rang au dessus de ces humaines & vaines contestations. *Accidens pires à souffrir que la Mort.* Philippus estant entré à main armée au Peloponese, quelcun disoit à Damindas, que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : *Et poltron*, [2] respondit-il, *que peuvent souffrir ceux qui ne craignent point la*

26 Sive Platoni credimus, frustrà Poëticas fores compos sui pepulit : Sive Aristoteli, nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ fuit. *Senec.* De tranquillitate animi : *sub finem.*

27 *Et dont elle se rend responsable à elle-même.*

28 *Que la faculté de prophetiser étant au dessus de nous il faut que nous soyons hors de nous, quand nous la mettons en usage ; qu'il faut alors que notre prudence soit offusquée, ou par le sommeil, ou* &c. C'est-là précisement ce qu'emportent les paroles de Montagne : & c'est à peu près ce que dit Platon, dont voici les propres termes : Ἱκανὸν δὲ σημεῖον ὡς μαντικὴν ἀφροσύνῃ Θεὸς ἀνθρωπίνῃ δέδωκεν. οὐδεὶς γὰρ ἔννους ἐφάπτεται μαντικῆς ἐνθέου καὶ ἀληθοῦς, ἀλλ' ἢ καθ' ὕπνον τὴν τῆς φρονήσεως πεδηθεὶς δύναμιν, ἢ διὰ νόσον ἤ τινα ἐνθουσιασμὸν, παραλλάξας. *In Timæo* : p. 543. G.

1 *C'est une Ile de la Mer Egée.*

2 Voyez les *Dits notables des Lacedemoniens*, recueillis par Plutarque, au mot DAMINDAS.

mort? On demandoit aussi à Agis, comment un homme pourroit vivre libre, *Mesprisant*, [3] dit-il, *le mourir.* Ces propositions & mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient: car il y a en la vie plusieurs accidens pires à souffrir que la mort mesme: tesmoing cet enfant Lacedemonien, pris par Antigonus, & vendu pour serf, lequel pressé par son maistre de s'employer à quelque service abject, [4] *Tu verras*, dit-il, *qui tu as acheté: ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main;* & ce disant, se precipita du haut de la maison. Antipater menassant asprement les Lacedemoniens, pour les ranger à certaine sienne demande: [5] *Si tu nous menasses de pis que la mort*, respondirent-ils, *nous mourrons plus volontiers.* Et à Philippus leur ayant escrit, qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses, *Quoy? nous empescheras-tu aussi de mourir?* C'est ce qu'on dit, [6] que le Sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut; & que le present [7] que Nature nous ait faict le plus favorable, & qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs: elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie, & cent mille yssuës. Nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre, mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faute, comme [8] respondit Boiocalus aux Romains. Pourquoy te plains-tu de ce monde? il ne te tient pas: si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir il ne reste que le vouloir.

Divers moyens de sortir de la Vie.

> [a] *Ubique mors est: optimè hoc cavit Deus,*
> *Eripere vitam nemo non homini potest:*
> *At nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.*

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à tous maux: C'est un port tres-asseuré, [9] qui n'est jamais à craindre,

3 *Ibid.* au mot AGIS.

4 Plutarque, dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

5 *Id.* ibid.

6 Sapiens vivit, quantum debet, non quantum potest. *Senec.* Epist. 70.

7 Nihil melius æterna lex fecit quàm quod unum introitum nobis ad vitam dedit, exitus multos. *Id.* ibid.

8 *Tacit.* Annal. L. xiii.

a Par la bonne dispensation de Dieu, la Mort se trouve partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, mais personne ne peut l'empêcher d'aller à la mort: mille chemins nous y conduisent. *Senec.* Thebaïd, Act. i. Sc. 1. *vs.* 151, *&c.*

9 *Portus est aliquando petendus, nunquam recusandus*, dit Seneque, *Epist.* 70. *C'est un Port où il faut s'aller rendre quelquefois, mais qu'il ne faut jamais fuir.* Montagne qui sans doute avoit cette pensée de Seneque devant les yeux, a voulu, ce semble, encherir sur lui.

& souvent à rechercher : tout revient à un, [10] que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre, qu'il coure au devant de son jour, ou qu'il l'attende : D'où qu'il vienne c'est tousjours le sien. En quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée.

Mort de l'homme dépend de sa volonté.

La plus volontaire mort, [11] c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autruy, la mort de la nostre. En aucune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle-là. La reputation ne touche pas une telle entreprise, [12] c'est folie d'en avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guerison se conduit aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous detranche les membres, on nous soustrait l'aliment, & le sang : un pas plus outre, [13] nous voyla gueris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane ? Aux plus fortes maladies les plus forts remedes. Servius [14] le Grammairien ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil, que de s'appliquer du poison à tuer ses jambes : Qu'elles fussent podagres à leur poste, pourveu qu'elles fussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le vivre nous est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir. Les Stoïciens disent, que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se departir de la vie, encore qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunément : Et au fol de maintenir sa vie, encore qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses, qu'ils disent estre selon nature. Comme je n'offense les loix, qui sont faictes contre les larrons, quand j'emporte le mien, & que je coupe ma bourse : ny des boutefeux, quand je brusle mon bois: Aussi ne suis-je tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'avoir osté ma vie. Hegesias disoit, [15] que comme la condition de la vie, aussi la

10 Interest nihil, an illa ad nos veniat, an ad illam nos. *Senec.* Epist. 69.

11 *Optima est* (Mors) *quæ placet.* Senec. *Epist.* 70.

12 *Stultè hæc cogitantur :* Aliquis dicet, me parùm fortiter fecisse, &c. *Id.* ibid.

13 Non opus est vasto vulnere dividere præcordia : Scalpello aperitur ad illam magnam libertatem via; & puncto securitas constat. *Id.* ibid.

14 *Servius Claudius*, Chevalier Romain : *Pline*, Nat. Histor. L. xxv. c. 3. & *Suetone*, De illustribus Grammaticis, *cap.* 2. *&* 3. dont voici les propres termes : *Servius in podagræ morbum incidit, cujus impatiens, veneno sibi perunxit pedes, & enecuit, ita ut eâ parte corporis quasi præmortuâ vixerit.*

15 *Diogene-Laërce* dans la Vie d'Aristippe : L. ii. Segm. 94.

condition

condition de la mort devoit dependre de nostre eslection. Et Diogenes rencontrant le Philosophe Speusippus affligé de longue hydropisie, se faisant porter en littiere : qui luy escria, *Le bon salut, Diogenes :* [16] *A toy, point de salut*, respondit-il, *qui souffres le vivre estant en tel estat*. De vray quelque temps apres, Speusippus se fit mourir, [17] ennuyé d'une si penible condition de vie.

Mort volontaire, deffendue de Dieu, & punie dans l'autre monde.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : Car plusieurs tiennent, que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement expres de celuy, qui nous y a mis ; & que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ains pour sa gloire & service d'autruy, de nous donner congé, quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre pays : les loix nous redemandent compte de nous, pour leur interest, & ont action d'homicide contre nous. Autrement comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde :

[b] *Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum*
Insontes peperere manu, lucémque perosi
Projecere animas.

Il y a bien plus de constance à user la chaine qui nous tient, qu'à la rompre : & plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton. C'est l'indiscretion & l'impatience, qui nous haste le pas. Nuls accidens ne font tourner le dos à la vive Vertu : elle cherche les maux & la douleur, comme son aliment. Les menasses des tyrans, les gehennes, & les bourreaux, l'animent & la vivifient.

[c] *Duris ut ilex tonsa bipennibus,*
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animúmque ferro.

16 Id. dans la *Vie de Speusippus :* L. iv. Segm. 3.

17 *Id.* ibid. Voyez cy-dessus ce qui a été remarqué sur la mort de ce Philosophe, p. 64. Tome I. à la note 14.

b Immediatement après, on trouve l'endroit où paroissent accablez de tristesse ceux qui exempts de crime, mais dégoûtez de la vie, se sont donné la mort de leurs propres mains. *Æneid.* L. vi. *vs.* 434, *&c.*

c Comme un Chêne de l'épaisse & sombre forêt du fertile Mont Algide, qui ébranché à coups de hache, tire de nouvelles forces du fer qui le blesse. *Horat.* L. iv. Od. 5. *vs.* 57, *&c.*

Et comme dict l'autre :

[d] *Non est ut putas virtus, pater,*
Timere vitam, sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere ac retro dare.
[e] *Rebus in adversis facile est contemnere mortem.*
Fortiùs ille facit, qui miser esse potest.

C'est le rolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, sous une tombe massive, pour eviter les coups de la fortune. Elle ne rompt son chemin & son train, pour orage qu'il fasse :

[f] *Si fractus illabatur orbis,*
Impavidam ferient ruinæ.

Le plus communement, la fuitte d'autres inconveniens nous pousse à cettuy-cy. Voire quelquefois la fuitte de la mort, faict que nous y courons :

[g] *Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori?*

Comme ceux qui de peur du precipice s'y lancent eux-mesmes.

[h] *multos in summa pericula misit*
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominùs instent,
Et differre potest.
[i] *Usque adeo mortis formidine, vitæ*
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem.

d Ah mon Pére, la Vertu ne consiste pas, comme vous croyez, à craindre la vie, mais à resister aux plus grands maux sans tourner le dos & prendre la fuite. *Senec.* Thebaïs: Act. 1. *vs.* 190, *&c.*

e Dans l'adversité il est aisé de mepriser la Mort : mais celui qui dans cet état peut supporter son malheur, a beaucoup plus de courage. *Martial.* L. xi. Epigr. 57. *vs.* 15, 16. Il y a dans Martial, *Fortiter ille facit*, &c.

f Que le Monde en pieces vienne à tomber sur elle frappée de ses ruïnes, elle demeurera intrepide. *Horat.* L. iii. Od. 3. *vs.* 7, 8.

g *Mais mourir de peur de mourir, N'est-ce pas follement perir?* Martial. L. ii. Epigr. 80.

h La seule crainte d'un Mal avenir a poussé bien des gens dans de grands perils. L'homme le plus intrepide c'est celui qui prêt à souffrir les maux lorsqu'ils le talonnent actuellement, fait trouver le moyen de les éloigner. *Lucan.* L. vii. *vs.* 104. &c.

i Les hommes conçoivent quelquefois un si grand dégoût de la vie, par la peur qu'ils ont de la Mort, qu'ils en viennent à se détruire tristement eux-mêmes, sans songer que cette peur est la veritable cause de ce dégoût. *Lucret.* L. iii. *vs.* 79, *&c.*

Platon en ses loix ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche & plus amy, sçavoir est soy-mesme, [18] de la vie, & du cours des destinées, non contraint par jugement public, ny par quelque triste & inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté & foiblesse d'une ame craintive.

Sepulture ignominieuse ordonnée pour ceux qui s'étoient tuez eux-mêmes.

Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule : Car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble & plus riche, peuvent accuser le nostre : mais c'est contre nature, que nous nous mesprisons & mettons nous-mesmes à nonchaloir : c'est une maladie particuliere, & qui ne se voit en aucune autre creature, de se hayr & desdaigner. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre autre chose, que ce que nous sommes. Le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredit & s'empesche en soy ; celuy qui desire d'estre faict d'un homme Ange, il ne faict rien pour luy : Il n'en vaudroit de rien mieux, car n'estant plus, qui se resjouyra & ressentira de cet amendement pour luy?

Mepris de la Vie, mal fondé.

[x] *Debet enim miserè cui fortè ægréque futurum est,*
Ipse quoque esse in eo tùm tempore, cùm malè possit
Accidere.

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aucune commodité. Pour neant evite la guerre, celuy qui ne peut joüir de la paix ; & pour neant fuit la peine qui n'a dequoy savourer le repos.

Entre ceux du premier advis, il y a eu grand doute sur ce, quelles occasions sont assez justes, pour faire entrer un homme en ce party de se tuer : ils appellent cela, [l] εὔλογον ἐξαγωγήν. Car quoy qu'ils dient, qu'il faut souvent mourir pour causes legeres, puisque celles qui nous tiennent en vie, ne sont gueres fortes, si y faut-il

Quelles sont les raisons les plus justes de se tuer soy-même.

18 *De Legibus*, L. ix. p. 660.

x Il faut que celui qui doit être un jour dans la misere, subsiste en personne, justement dans le temps qu'il peut lui arriver du mal. *Lucret.* L. iii. *vs.* 874, *&c.*

l *Issuë*, *sortie raisonnable*. C'est l'expression dont se servoient les Stoïciens en ce cas-là. Voyez *Diogene-Laerce* dans la Vie de Zenon. L. vii. Segm. 130. & les *Observations de Menage* sur cet endroit, p. 311, 312.

quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques & sans discours, qui ont poussé, non des hommes particuliers seulement, mais des Peuples à se deffaire. J'en ay allegué par cy-devant des exemples : & nous lisons en outre, [19] des vierges Milesiennes, que par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes apres les autres, jusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroyent ainsi penduës, fussent trainées du mesme licol toutes nuës par la ville. Quand [20] Threicion presche Cleomenes de se tuer, pour le mauvais estat de ses affaires, & ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette autre, qui luy est seconde en honneur, & ne donner point loisir au victorieux de luy faire souffrir ou une mort, ou une vie honteuse : Cleomenes d'un courage Lacedemonien & Stoïque, [21] refuse ce conseil comme lasche & effeminé : C'est une recepte, dit-il, qui ne me peut jamais manquer, & de laquelle il ne se faut servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste : que le vivre est quelquefois constance & vaillance : qu'il veut que sa mort mesme serve à son pays, & en veut faire un acte d'honneur & de vertu. Threicion [22] se creut dés lors, & se tua. Cleomenes [23] en fit aussi autant depuis, mais ce fut apres avoir essayé le dernier point de la fortune. Tous les inconveniens ne valent pas qu'on veuille mourir pour les eviter.

Jusqu'où nous doit accompagner l'esperance.

Et puis y ayant tant de soudains changemens aux choses humaines, il est malaisé à juger, à quel poinct nous sommes justement au bout de nostre esperance :

> [m] *Sperat & in sævâ victus gladiator arenâ,*
> *Sit licet infesto pollice turba minax.*

Toutes choses, disoit un mot ancien, [24] sont esperables à un homme pendant qu'il vit. *Ouy-mais*, respond Seneca, [25] *pourquoy auray je plustost en la teste cela, que la fortune peut toutes choses pour celuy qui est*

19 Plutarque, *Des Faits vertueux des femmes*, à l'article DES MILESIENNES.

20 Ou plutôt, *Therycion* : car Plutarque d'où tout ceci est pris, le nomme Θηρυκίων.

21 Plutarque dans la *Vie d'Agis & de Cleomenes*: ch. 14. de la Traduction d'Amyot.

22 Θηρυκίων οὐδὲν ἀνλείπων, ὅτε πρῶτον ἔσχε καιρὸν ἀποστῆναι τοῦ Κλεομένους ἐκτραπόμενος παρὰ τὸν αἰγιαλὸν, ἔσφαξεν ἑαυτόν. *Id.* ibid.

23 *Id.* ibid. c. 15.

m Le Gladiateur vaincu conserve encore quelque espoir sur l'arene, quoique le Peuple paroisse disposé à le faire perir.

24 Omnia homini, dum vivit, speranda sunt : *Mot rapporté par Seneque*, *Epist.* 70.

25 *Ego cogitem in eo qui vivit, omnia posse fortunam, potiùs quàm cogitem in eo qui scit mori, nihil posse fortunam ?* Id. *ibid.*

vivant, que cecy, que fortune ne peut rien sur celuy qui sçait mourir? On voit Josephe engagé en un si apparent danger & si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aucune ressource : toutefois estant, comme il dit, conseillé sur ce point, par un de ses amis de se deffaire, bien luy servit de s'opiniastrer encore en l'esperance : car la fortune contourna outre toute raison humaine cet accident, si qu'il s'en veid delivré sans aucun inconvenient.

Morts funestes pour avoir été précipitées.

Et Cassius & Brutus au contraire, acheverent de perdre les reliques de la Romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation & temerité, dequoy ils se tuerent avant le temps & l'occasion. A la journée [26] de Serisolles Monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espée dans la gorge, desesperé de la fortune du combat, qui se porta mal en l'endroit où il estoit : & cuida par precipitation se priver de la jouyssance d'une si belle victoire. J'ay veu cent lievres se sauver sous les dents des levriers : [n] *Aliquis carnifici suo superstes fuit.*

> [o] *Multa dies variúsque labor mutabilis ævi*
> *Rettulit in melius, multos alterna revisens*
> *Lusit, & in solido rursùs fortuna locavit.*

Raisons qui peuvent porter à se donner la mort.

Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladies, pour lesquelles eviter [27] on aye droit de se tuer : La plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenuë. Seneque, celles seu-

26 En 1544.

n Tel a survécu à son Bourreau. *Senec.* Epist. 13.

o Le temps par ses differentes revolutions a changé plusieurs choses en mieux, & la Fortune inconstante s'est jouée de bien des gens qu'elle a ensuite remis en bon état. *Æneid.* L. xi. *vs.* 425, *&c.*

27 *Dans l'Edition des Essais de* 1588. *in* 4to. *il y a :* Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour lesquelles éviter on aye accoustumé de se tuer : la plus aspre de toutes c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenuë : la seconde, la douleur d'estomach : la tierce, la douleur de teste. *C'est là une traduction assez fidele des paroles de Pline, qui après avoir dit*, qu'on peut regarder comme une espece de folie, de déterminer quelles sont les maladies les plus douloureuses, *ajoûte*, « De « hoc tamen judicavere ævi experimento, as« perrimos cruciatus esse calculorum à stillici« dio vesicæ ; proximum stomachi, tertium « eorum quæ in capite doleant, non ob alios « fermè morte conscitâ » ; L. xxv. c. 3. *On ne se tuoit guere*, dit-il, *que pour ces trois sortes de maux.* C'est tout ce qu'il a dessein de nous apprendre. Quant *au droit de se tuer*, il n'en dit pas un mot ici ; & je ne saurois comprendre pourquoi Montagne, qui d'abord étoit fort bien entré dans la pensée de Pline en disant, que selon cet Auteur *on avoit accoustumé de se tuer pour se delivrer de l'une de ces trois maladies*, lui a fait dire dans la suite, *qu'on avoit droit de se tuer pour cela.*

lement, qui esbranlent pour long temps les offices de l'ame. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste. Damocritus chef des Ætoliens mené prisonnier à Rome, trouva moyen de nuict d'eschapper. Mais suivy par ses gardes, avant que se laisser reprendre, [28] il se donna de l'espée au travers le corps. Antinoüs & Theodotus, leur [29] ville d'Epire reduitte à l'extremité par les Romains, furent d'advis au peuple de se tuer tous. Mais le conseil de se rendre plustost, ayant gaigné, ils allerent [30] chercher la mort, se ruants sur les ennemis, en intention de frapper, non de se couvrir.

Mort preferée à l'Esclavage.

L'isle [31] de Goze forcée par les Turcs, il y a quelques années, un Sicilien qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, & leur mere apres, qui accourut à leur mort. Cela faict, sortant en ruë avec une arbaleste & une arquebouze, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs, qui s'approcherent de sa porte: & puis mettant l'espée au poing, s'alla mesler furieusement, où il fut soudain envelopé & mis en pieces: se sauvant ainsi du servage, apres en avoir delivré les siens. Les femmes Juifves apres avoir faict circoncire leurs enfans, s'alloient precipiter quant & eux, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité, estant en nos conciergeries, ses parens advertis qu'il seroit certainement condamné, pour eviter la honte de telle mort, aposterent un Prestre pour luy dire, que le souverain remede de sa delivrance estoit qu'il se recommandast à tel Sainct, avec tel & tel vœu, & qu'il fust huict jours sans prendre aucun aliment, quelque deffaillance & foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, & par ce moyen se deffit, sans y penser, de sa vie & du danger.

Scribonia conseille à son Neveu de se tuer.

Scribonia conseillant Libo son nepveu de se tuer, plustost que d'attendre la main de la justice, luy disoit [32] que c'estoit proprement faire l'affaire d'autruy que de conserver sa vie, pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre

28 Tite-Live : L. xxxvii. c. 46.
29 *Passato* : Tit. Liv. L. xlv. c. 26.
30 *Id.* ibid.
31 Petite Ile à l'Occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée.
32 *Quid te, inquit, delectat alienum negotium agere? Persuasit.* Senec. *Epist.* 70.

jours apres ; & que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curée.

Mort courageuse du vieillard Rasias. Il se lit dans la Bible, que Nicanor persecuteur de la Loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Rasias, surnommé pour l'honneur de sa vertu, le Pere aux Juifs, comme ce bon homme n'y veist plus d'ordre, sa porte bruslée, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement, plustost que de venir entre les mains des meschans, & de se laisser mastiner contre l'honneur de son rang, [33] qu'il se frappa de son espée : mais le coup pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du haut d'un mur, au travers de la troupe, laquelle s'escartant & luy faisant place, il cheut droictement sur la teste. Ce neantmoins se sentant encore quelque reste de vie, il r'alluma son courage, & s'eslevant en pieds, tout ensanglanté & chargé de coups, & fauçant la presse donna jusques à certain rocher couppé & precipiteux, où n'en pouvant plus, il print par l'une de ses playes à deux mains ses entrailles, les deschirant & froissant, & les jetta à travers les poursuivans, appellant sur eux & attestant la vengeance divine.

Violences faites à la chasteté des Femmes. Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes ; d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel, naturellement meslé parmy : & à cette cause, le dissentiment n'y peut estre assez entier ; & semble que la force soit meslée à quelque volonté. L'histoire Ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes qui appellerent la mort à garant contre les outrages que les tyrans preparoient à leur religion & conscience. Pelagia & Sophronia, toutes deux canonisées, celle-là se precipita dans la riviere avec sa mere & ses sœurs, pour eviter la force de quelques soldats : & cette-cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'Empereur.

Auteur qui déconseille aux Dames de se donner la mort pour éviter la vio- Il nous sera à l'adventure honorable aux siecles advenir, qu'un sçavant autheur de ce temps, & notamment Parisien, se met en peine de persuader aux Dames de nostre siecle, de prendre plustost tout autre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je

33 II. Macchabées, ch. xiv. *vs.* 37—46.

lence qu'on pourroit leur faire.

suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que j'apprins à Toulouse d'une femme, passée par les mains de quelques soldats: Dieu soit loué, disoit-elle, qu'au moins une fois en ma vie, je m'en suis soulée sans peché. A la verité ces cruautez ne sont pas dignes [34] de la douceur Françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en voit infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient Nenny, en le faisant, suyvant la regle [35] du bon *Marot*.

Mort préferée à une vie malheureuse.

L'Histoire est toute pleine de ceux qui en mille façons ont changé à la mort une vie peneuse. Lucius Aruntius se tua, [36] *pour*, disoit-il, *fuir & l'advenir & le passé*. Granius Silvanus & Statius Proximus, apres estre pardonnez par Neron, [37] se tuerent: ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une autre fois d'un second pardon: veu sa facilité aux soupçons & accusations, à l'encontre des gents de bien. Spargapizés fils de la Royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer [38] la premiere faveur, que Cyrus luy fit de le faire destacher: n'ayant pretendu autre fruit de sa liberté, que de venger sur soy la honte de sa prinse. [39] Bogez gouverneur en Eione de la part du Roy Xerxes, assiegé par l'armée des Atheniens sous la conduitte de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde: & apres avoir deffendu jusqu'à l'extremité sa ville, ny restant plus que manger, jecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or, & tout ce dequoy il luy sembla l'ennemy pouvoit faire plus de butin. Et puis ayant ordonné allumer un grand bucher, & d'esgosiller femmes, enfants, concubines & serviteurs, les meit dans le feu, & puis soy-mesme.

Mort remarquable d'un Seigneur Indien.

Ninachetuen seigneur Indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du Vice-Roy Portugais, de le deposseder, sans aucune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au Roy de Campar, print à part soy, cette resolution; Il fit dresser

34 C'est-à-dire, *de la douceur de nos Dames Françoises.*

35 Dans une Epigrame intitulée, *De Ouy & nenny*: & qui commence ainsi:

Un doux nenny avec un doux sourire, &c.

36 *Eóque fugere simul acta & instantia.* Hæc vatis in modum dictitans, venas resolvit. *Tacit.* Annal. L. vi.

37 *Tacit.* Annal. L. xiv. *sub finem.*

38 *Herodot.* L. 1. p. 98.

39 Bôgès: *Herodot.* L. vii. p. 475.

un

un eschaffaut plus long que large, appuyé sur des colomnes, royallement tapissé, & orné de fleurs, & de parfuns en abondance. Et puis, s'estant vestu d'une robbe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de hault prix, sortit en ruë: & par des degrez monta sur l'eschaffault, en un coing duquel il y avoit un bucher de bois aromatiques allumé. Le monde accourut voir, à quelle fin ces preparatifs inaccoustumés. Ninachetuen remontra d'un visage hardy & mal content, l'obligation que la nation Portugaloise luy avoit: combien fidelement il avoit versé en sa charge: qu'ayant si souvent tesmoigné pour autruy, les armes à la main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy-mesme: que fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment: & de ne servir de fable au peuple, & de triomphe à des personnes qui valoient moins que luy: ce disant il se jetta dans le feu.

Deux Femmes qui se donnent la mort pour encourager leurs Maris à faire la mésme chose.

[40] Sextilia femme de Scaurus, & Paxea femme de Labeo, pour encourager leurs maris à éviter les dangers, qui les pressoient, ausquels elles n'avoyent part, que par l'interest de l'affection conjugale, engagerent volontairement la vie pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple & de compagnie. Ce qu'elles firent pour leurs maris, Cocceius Nerva le fit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour. Ce grand Jurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit, pres de l'Empereur, [41] n'eut autre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la Chose publique Romaine.

Mort delicate de la Femme de Fulvius.

Il ne se peut rien adjouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste. Auguste ayant descouvert, qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié: un matin qu'il le vint voir, luy en fit une maigre mine. Il s'en retourne au logis plain de desespoir, & dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tombé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer. Elle tout franchement, [42] *Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté*

40 *Tacit.* Annal. L. vi.
41 *Tacit.* Annal. L. vi.
42 Plutarque, *du trop parler*, ch. ix. de la Traduction d'Amyot.

l'incontinance de ma langue, tu ne t'en és point donné de garde. Mais laisse, que je me tue la premiere : & sans autrement marchander, se donna d'une espée dans le corps.

Mort de Vibius, & de vingt-sept Senateurs de Capoue.

Vibius Virius desesperé du salut de sa ville assiegée par les Romains, & de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur Senat, apres plusieurs remonstrances employées à cette fin, conclud [43] que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains. Les ennemis les en auroient en honneur, & Hannibal sentiroit combien de fideles amis il auroit abandonnés : Conviant ceux qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper, qu'on avoit dressé chez luy, où apres avoir fait bonne chere, ils boiroyent ensemble de ce qu'on luy presenteroit, breuvage qui delivrera [44] nos corps des tourments, nos ames des injures, nos yeux & nos oreilles du sentiment de tant de villains maux, que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs tres cruels & offencez. J'ay, disoit-il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous jetter dans un bucher au devant de mon huis, quand nous serons expirez. Assez approuverent cette haute resolution : peu l'imiterent. Vingt sept Senateurs le suivirent : & apres avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensée, finirent leur repas par ce mortel mets : & s'entre-embrassans apres avoir en commun deploré le malheur de leur pays : les uns se retirerent en leurs maisons, les autres s'arresterent, pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : & eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines, & retardant l'effect du poison, qu'aucuns furent à une heure pres de veoir les ennemis dans Capouë, qui fut emportée le lendemain, & d'encourir les miseres qu'ils avoyent si cherement fuy.

Cruauté inhumaine de Fulvius, Consul Romain.

Taurea Jubellius, un autre citoyen [45] de là, le Consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingtcinq Senateurs, le rappella fierement par son nom, & l'ayant arresté : [46] *Commande*, fit-il, *qu'on me massacre aussi apres tant*

43 Tit. Liv. L. xxvi. c. 13, 14, 15.

44 *Ea potio Corpus ab cruciatu, animum à contumeliis, oculos, aures à videndis audiendisque omnibus acerbis indignisque, quæ manent victos, vindicabit.* Id. Ibid. c. 13.

45. De Capouë, ou de la Campanie, *Campanus*, comme dit Tite-Live : L. xxvi. c. 15.

46 *Tit. Liv.* ibid. *Me quoque*, inquit, *jube occidi, ut gloriari possis, multo fortiorem quàm ipse es, virum abs te occisum esse.*

d'autres, afin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. Fulvius le desdaignant, comme insensé : aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains : Jubellius continua : 47 Puis que mon pays prins, mes amis morts, & ayant occis de ma main ma femme & mes enfants, pour les soustraire à la desolation de cette ruine, il m'est interdict de mourir de la mort de mes concitoyens : empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse. Et tirant un glaive, qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé, mourant aux pieds du Consul.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes, ceux de dedans se trouvans pressez, se resolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette victoire, & s'embraserent universellement tous, 48 quant & leur ville, en despit de son humanité. Nouvelle guerre : les ennemis combattoient pour les sauver, eux pour se perdre, & faisoient pour garentir leur mort, toutes les choses qu'on fait pour garentir sa vie.

Indiens qui se brulent tous dans leur ville assiegée par Alexandre le grand.

Astapa ville d'Espaigne se trouvant foible de murs & de deffenses, pour soustenir les Romains, 49 les habitans firent amas de leurs richesses & meubles en la place, & ayants rangé au dessus de ce monceau les femmes & les enfants, & l'ayants entouré de bois & matiere propre à prendre feu soudainement, & laissé cinquante jeunes hommes d'entre eux pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie, où suivant leur vœu, à faute de pouvoir vaincre, ils se feirent tous tuer. Les cinquante, apres avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville, & mis le feu en ce monceau, 50 s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible plus tost, que douloureux & honteux : & montrant aux ennemis, que si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre & frustratoire &

Mort furieuse où se precipitent les habitans d'Astapa en Espagne.

47 Tum Jubellius : *Quandoquidem*, inquit, *captâ patriâ, propinquis amicisque amissis, quum ipse manu meâ conjugem liberosque interfecerim, ne quid indigni paterentur; mihi ne mortis quidem copia eadem est, quæ his civibus meis; petatur à virtute invisæ hujus vitæ vindicta.* Atque ita gladio quem veste texerat, per adversum pectus transfixus, ante pedes imperatoris moribundus procubuit. *Id.* ibid.

48 *Diodore de Sicile* : L. xvii. c. 18.

49 *Tit. Liv.* L. xxviii. c. 22, 23.

50 Postremò ipsi cæde miserandâ suorum fatigati, cum armis medio se incendio injecerunt. *Id.* ibid. c. 23.

hideuſe, voire & mortelle à ceux, [51] qui amorſez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en eſtants approchez en bon nombre, y furent ſuffoquez & bruſlez, le reculer leur eſtant interdict par la foulle, qui les ſuivoit.

Mort temeraire des Abydéens.

Les Abydéens preſſez par Philippus, ſe reſolurent de meſmes: mais eſtans prins de trop court, le Roy qui eut horreur de voir la precipitation temeraire de cette execution (les threſors & les meubles, qu'ils avoyent diverſement condamnez au feu & au naufrage, ſaiſis) retirant ſes ſoldats, [52] leur conceda trois jours à ſe tuer, avec plus d'ordre & plus à l'aiſe: leſquels ils remplirent de ſang & de meurtre au delà de toute hoſtile cruauté: & ne s'en ſauva une ſeule perſonne, qui euſt pouvoir ſur ſoy. Il y a infinis exemples de pareilles concluſions populaires, qui ſemblent plus aſpres, d'autant que l'effect en eſt plus univerſel. Elles le ſont moins que ſeparées. Ce que le diſcours ne feroit en chacun, il le fait en tous: l'ardeur de la ſocieté raviſſant les particuliers jugemens.

Mort deſirée pour l'eſperance d'un plus grand bien.

Les condamnez qui attendoyent l'execution, du temps de Tibere, [53] perdoyent leurs biens, & eſtoyent privez de ſepulture: ceux qui l'anticipoyent en ſe tuants eux-meſmes, eſtoyent enterrez, & pouvoyent faire teſtament. Mais on deſire auſſi quelquefois la mort pour l'eſperance d'un plus grand bien. *Je deſire*, [54] dict Saint Paul, *eſtre diſſoult, pour eſtre avec Jeſus-Chriſt*: &, *Qui me deſprendra de ces liens?* Cleombrotus Ambraciota ayant leu le *Phædon* de Platon, [55] entra en ſi grand appetit de la vie advenir, que ſans autre occaſion il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons deſeſpoir cette diſſolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'eſpoir nous porte ſouvent, & ſouvent une

51 Dein quùm aurum argentúmque cumulo rerum aliarum interfulgens, aviditate ingenii humani, rapere ex igne vellent, correpti alii flammâ ſunt, alii ambuſti afflatu vaporis: quùm receptus primis, urgente ingenti turbâ, non eſſet. *Id.* ibid.

52 *Triduum ſe ad moriendum Abydenis dare* dixit. Quo ſpatio plura facinora in ſe victi ediderunt, quàm infeſti edidiſſent victores: nec niſi quem vincula, aut alia neceſſitas mori prohibuit, quiſquam vivus in poteſtatem hoſtium venit. *Tit. Liv.* L. xxxi. c. 17, & 18.

53 Damnati, publicatis bonis, ſepulturâ prohibebantur: eorum qui de ſe ſtatuebant, humabantur corpora, manebant teſtamenta, pretium feſtinandi. *Tacit.* Annal. L. vi.

54 Epître aux Philipp. Ch. I. *vſ.* 23. *Deſiderium habens diſſolvi, & eſſe cum Chriſto.*

55 Cic. *Tuſc. Queſt.* L. i. c. 34. Callimachi quidem epigramma in Ambraciotam Cleombrotum eſt: quem ait, cùm nihil ei accidiſſet adverſi, è muro ſe in mare abjeciſſe, lecto Platonis Libro.

tranquille & rassise inclination de jugement.

Jacques du Chastel Evesque de Soissons, au voyage d'outremer que fit Sainct Loys, voyant le Roy & toute l'armée en train de revenir en France, laissant les affaires de la Religion imparfaictes, print resolution de s'en aller plus tost en Paradis; & ayant dict Adieu à ses amis, donna seul à la veuë d'un chacun, dans l'armée des ennemis, où il fut mis en pieces. En certain Royaume de ces nouvelles terres, au jour d'une solemne procession, auquel l'idole qu'ils adorent, est promenée en public, sur un char de merveilleuse grandeur: outre ce qu'il se void plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair vive, à luy offrir: il s'en void nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre & briser sous les rouës, pour en acquerir apres leur mort, veneration de sainteté, qui leur est rendue. La mort de cet Evesque les armes au poing, a de la generosité plus, & moins de sentiment: l'ardeur du combat en amusant une partie.

Mort volontaire de Jacques du Chastel Evêque de Soissons.

Il y a des polices qui se sont meslées de regler la justice & opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit [56] au temps passé du venin preparé à tout de la cigue, aux despens publics, pour ceux qui voudroient haster leurs jours; ayants premierement approuvé aux six cens, qui estoit leur Senat, les raisons de leur entreprise: & n'estoit loisible autrement que par congé du magistrat, & par occasions legitimes, de mettre la main sur soy.

Poison gardé, & preparé aux depens du Public, pour ceux qui voudroient s'en servir.

Cette loy estoit encor' ailleurs. Sextus Pompeius allant en Asie, passa par l'*Isle de Cea* de Negrepont; il advint de fortune pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend [57] l'un de ceux de sa compagnie, qu'une femme de grande authorité, ayant rendu compte à ses citoyens, pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable: ce qu'il fit, & ayant long temps essayé pour neant, à force d'eloquence (qui luy estoit merveilleusement à main) & de persuasion, de la destourner de ce dessein, souffrit en fin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans, en tres-heureux estat d'esprit & de corps,

Mort courageuse d'une Femme qui s'empoisonne en public.

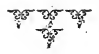
56 *Valer. Max.* L. ii. c. 6. De externis Institutis: §. 7.
57 *Valere Maxime* lui-même de qui tout ce recit est tiré: *Ibid.* §. 8.

mais lors couchée sur son lict, mieux paré que de coustume, & appuyée sur le coude : Les Dieux, dit-elle, ô Sextus Pompeius, & plustost ceux que je laisse, que ceux que je vay trouver, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre & conseiller de ma vie, & tesmoing de ma mort. De ma part, ayant tousjours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face voir un contraire, je m'en vay d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles & une legion de nepveux : Cela faict, ayant presché & enhorté les siens à l'union & à la paix, leur ayant departy ses biens, & recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnée, elle print d'une main asseurée la coupe, où estoit le venin, & ayant faict ses vœux à Mercure, & les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, avala brusquement ce mortel breuvage. Or entretint-elle la compagnie, du progrez de son operation : & comme les parties de son corps se sentoyent saisies de froid l'une apres l'autre : jusques à ce qu'ayant dict en fin qu'il arrivoit au cœur & aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office, & luy clorre les yeux.

Mort volontaire des Hyperborées.

Pline recite de certaine nation Hyperborée, qu'en icelle, pour la douce temperature de l'air, les vies ne se finissent communément [58] que par la propre volonté des habitans; mais qu'estans las & saouls de vivre, ils ont en coustume au bout d'un long aage, apres avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rocher, destiné à ce service. La douleur, & une pire mort, me semblent les plus excusables incitations.

58 Mors non nisi satietate vitæ, epulatis delibutisque senibus luxu ex quadam rupe in mare salientibus, *Plin.* Nat. Hist. L. iv. c. 12.



CHAPITRE IV.

A demain les affaires.

JE donne avec raiſon, ce me ſemble, la palme à *Jacques Amiot*, ſur tous nos eſcrivains François, non ſeulement [1] pour la naïfveté & pureté du langage, en quoy il ſurpaſſe tous autres, ny pour la conſtance d'un ſi long travail, ny pour la profondeur de ſon ſçavoir ayant peu developper ſi heureuſement un autheur ſi eſpineux & ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entens rien au Grec, mais je voy un ſens ſi bien joint & entretenu, par tout en ſa traduction, que ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'autheur, ou ayant par longue converſation, planté vivement dans ſon ame, une generale idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien preſté qui le deſmente, ou qui le deſdie) mais ſur tout, je luy ſçay bon gré, d'avoir ſceu trier & choiſir un Livre ſi digne & ſi à propos, pour en faire preſent à ſon pays. Nous autres ignorans eſtions perdus, ſi ce livre ne nous euſt relevé du bourbier: [2] ſa mercy, nous oſons à cett'heure & parler & eſcrire: les dames en regentent les maiſtres d'eſcole: c'eſt noſtre breviaire. Si ce bon homme vit, je luy reſigne Xenophon pour en faire autant. C'eſt un'occupation plus aiſée, & d'autant plus propre à ſa vieilleſſe. Et puis, je ne ſçay comment il me ſemble, quoy qu'il ſe deſmeſle bien bruſquement & netrement d'un mauvais pas, que toutefois ſon ſtile eſt plus chez ſoy, quand il n'eſt pas preſſé, & qu'il roulle à ſon aiſe.

Eloge du langage d'Amyot, Traducteur de Plutarque.

J'eſtois à cett'heure ſur ce paſſage, [3] où Plutarque dit de ſoy-meſmes, que Ruſticus aſſiſtant à une ſienne declamation à Rome, y receut un pacquet de la part de l'Empereur, & temporiſa de l'ouvrir, juſques à ce que tout fuſt faict: En quoy (dit-il) toute l'aſſiſtance loua ſingulierement la gravité de ce perſonnage. De vray, eſtant

Curioſité avide de nouvelles.

1 A cela il faut ajoûter, à mon avis, qu'Amyot par ſa Traduction de Plutarque, a non ſeulement poli, mais encore extremement enrichi notre Langue.

2 *Graces à lui, par ſon moyen.*

3 Dans le Traité, *De la Curioſité*, ch. 14. de la Traduction d'Amyot.

ſur le propos de la curioſité, & de cette paſſion avide & gourmande de nouvelles, qui nous fait avec tant d'indiſcretion & d'impatience abandonner toutes choſes, pour entretenir un nouveau venu, & perdre tout reſpect & contenance, pour crocheter ſoudain, où que nous ſoyons, les lettres qu'on nous apporte : il a eu raiſon de louër la gravité de Ruſticus : & pouvoit encor y joindre la louange de ſa civilité & courtoiſie, de n'avoir voulu interrompre le cours de ſa declamation. Mais je fay doubte qu'on le peuſt louër de prudence : car recevant à l'improveu lettres, & notamment d'un Empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire, euſt eſté d'un grand prejudice. Le vice contraire à la curioſité, c'eſt la nonchalance : vers laquelle je panche evidemment de ma complexion ; & en laquelle j'ay veu pluſieurs hommes ſi extremes, que trois ou quatre jours apres, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes cloſes, qu'on leur avoit envoyées. Je n'en ouvris jamais, non ſeulement de celles qu'on m'euſt commiſes : mais de celles-meſmes que la fortune m'euſt faict paſſer par les mains. Et fais conſcience ſi mes yeux deſrobent par meſgarde, quelque cognoiſſance des lettres d'importance qu'il lit, quand je ſuis à coſté d'un Grand. Jamais homme ne s'enquit moins, & ne fureta moins ès affaires d'autruy.

La lecture des Lettres ne doit pas être differée.

Du temps de nos peres Monſieur de Boutieres cuida perdre Turin, pour, eſtant en bonne compagnie à ſoupper: avoir remis à lire un advertiſſement qu'on luy donnoit des trahiſons qui ſe dreſſoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce meſme Plutarque m'a appris [4] que Julius Ceſar ſe fuſt ſauvé, ſi allant au Senat, le jour qu'il y fut tué par les conjurez, il euſt leu un memoire qu'on luy preſenta. Et fait auſſi le conte d'Archias Tyran de Thebes, [5] que le ſoir avant l'execution de l'entrepriſe que Pelopidas avoit faicte de le tuer, pour remettre ſon pays en liberté, il luy fut eſcrit par un autre Archias Athenien de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit: & que ce pacquet luy ayant eſté rendu pendant ſon ſoupper, il remit à l'ouvrir, diſant ce mot, qui depuis paſſa en proverbe en Grece: *A demain les affaires*. Un ſage homme peut à mon opinion pour l'inte-

4 Dans la *Vie de Julius Ceſar* : ch. 17.
5 Dans ſon Traité, *De l'Eſprit familier de Socrates* : ch. 27.

reſt

reſt d'autruy, comme pour ne rompre indecemment compagnie ainſi que Ruſticus, ou pour ne diſcontinuer un autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau : mais pour ſon intereſt ou plaiſir particulier, meſmes s'il eſt homme ayant charge publique, pour ne rompre ſon diſner, voyre ny ſon ſommeil, il eſt inexcuſable de le faire.

Place conſulaire à table, étoit la plus acceſſible.

Et anciennement eſtoit à Rome la place Conſulaire, qu'ils appelloyent, la plus honorable à table, pour eſtre plus à delivre, & plus acceſſible à ceux qui ſurviendroyent, pour entretenir celuy qui y ſeroit aſſis : Teſmoignage, que pour eſtre à table, ils ne ſe departoyent pas de l'entremiſe d'autres affaires & ſurvenances. Mais quand tout eſt dict, il eſt malaiſé és actions humaines, de donner reigle ſi juſte par diſcours de raiſon, que la fortune n'y maintienne ſon droict.

CHAPITRE V.

De la Conſcience.

La force de la Conſcience.

Voyageant un jour, mon frere ſieur de la Brouſſe & moy, durant nos guerres civiles, nous rencontraſmes un gentilhomme de bonne façon : il eſtoit du party contraire au noſtre, mais je n'en ſçavois rien, car il ſe contrefaiſoit autre : Et le pis de ces guerres, c'eſt, que les cartes ſont ſi meſlées, voſtre ennemy n'eſtant diſtingué d'avec vous d'aucune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en meſmes loix, mœurs & meſme air, qu'il eſt mal-aiſé d'y eviter confuſion & deſordre. Cela me faiſoit craindre à moy-meſme de rencontrer nos trouppes, en lieu où je ne fuſſe cogneu, pour n'eſtre en peine de dire mon nom, & de pis à l'advanture. Comme il m'eſtoit autrefois advenu : car en un tel meſcompte, je perdis & hommes & chevaux, & m'y tua l'on miſerablement, entre autres, un page gentil-homme Italien, que je nourriſſois ſoigneuſement ; & fut eſteinte en luy une tresbelle enfance, & pleine de grande eſperance. Mais cettuy-cy en avoit une frayeur ſi eſperduë, & je le voyois ſi mort à chaſque rencontre d'hommes à cheval, & paſſage de

villes, qui tenoient pour le Roy, que je devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque & des croix de sa casaque on iroit lire jusques dans son cœur, ses secrettes intentions. Tant est merveilleux l'effort de la conscience : Elle nous fait trahir, accuser, & combattre nous-mesmes : & à faute de tesmoing estranger, elle nous produit contre nous,

[a] *Occultum quatiens animo tortore flagellum.*

Ce conte est en la bouche des enfans : Bessus Pœonien [1] reproché d'avoir de gayeté de cœur abbatu un nid de moineaux, & les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faussement du meurtre de son pere. Ce parricide jusques lors avoir esté occulte & inconnu : mais les furies vengeresses de la conscience, le firent mettre hors à celuy-mesmes qui en devoit porter la penitence.

La Peine naît avec le Péché.

Hesiode corrige [2] le dire de Platon, que la peine suit de bien pres le peché : car il dit qu'elle naist en l'instant & quant & quant le peché. Quiconque [3] attend la peine, il la souffre, & quiconque l'a meritée, l'attend. La meschanceté fabrique des tourmens contre soy :

[b] *Malum consilium consultori pessimum :*

Comme la mouche guespe picque & offense autruy, mais plus soy-mesme, car elle y perd son esguillon & sa force pour jamais ;

[c] *vitásque in vulnere ponunt :*

Les Cantharides [4] ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature. Aussi à mesme

a Nous tourmentant secretement ; & nous servant elle-même de bourreau. *Juvenal*. Sat. xiii. *vs*. 195.

1 Voyez le Traité de Plutarque, intitulé ; *Pourquoi la Justice divine differe quelquefois la punition des malefices* : ch. 8.

2 Cette reflexion est tirée du même Traité de Plutarque : ch. 9.

3 Dat pœnas, quisquis expectat : quisquis autem meruit, expectat. *Senec*. Epist. 105. *sub finem*.

b *Mauvais conseil est pire à qui le donne*. Apud A. Gellium : L. iv. c. 5.

c *Dans la playe qu'ils font, ils y laissent la vie*. Georg. L. iv. *vs*. 238.

4 *On dit que la mouche cantharide a en soy-mesme quelque partie qui sert contre sa poison de contrepoison, par une contrarieté de nature*, &c. Ce sont les paroles de Plutarque, telles qu'on les trouve dans le Chapitre 9. du Traité cité cy-dessus, No. 1. Je ne sai pourquoi Montagne assure ce Fait d'une maniere plus positive que l'Auteur d'où il l'a pris.

qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations penibles, veillans & dormans :

> [d] *Quippe ubi se multi per somnia sæpè loquentes*
> *Aut morbo delirantes procraxe feruntur,*
> *Et celata diù in medium peccata dedisse.*

Apollodorus songeoit [5] qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, & puis bouillir dedans une marmitte, & que son cœur murmuroit en disant : Je te suis cause de tous ces maux. Aucune cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eux-mesmes :

> [e] *prima est hæc ultio, quòd se*
> *Judice nemo nocens absolvitur.*

Confiance que donne la bonne Conscience.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait-elle d'assurance & de confiance. Et je puis dire avoir marché en plusieurs hazards, d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que j'avois de ma volonté, & innocence de mes desseins.

> [f] *Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra*
> *Pectora pro facto, spémque metúmque suo.*

Il y en a mille exemples : il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. *Scipion* estant un jour accusé devant le peuple Romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flatter ses juges : *Il vous siera bien*, [6] leur dit-il, *de vouloir entreprendre de juger de la teste de celuy, par le moyen duquel vous avez l'authorité de juger de tout le monde.* Et un'autrefois, pour toute responce aux imputations que luy mettoit sus un Tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : Allons, [7] dit-il, mes citoyens, allons rendre graces aux Dieux

d Car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui en songe se sont souvent accusez eux-mêmes, ou à qui le delire dans un accès de maladie a fait publier des crimes qui avoient été tenus secrets pendant long-temps. *Lucret.* L. v. *vs.* 11.57. &c.

5 Ceci est encore pris du neuviéme Chapitre du Traité de Plutarque, cité ci-dessus, No. 1. Cet *Apollodorus*, qui regna en veritable Tyran, étoit Roi de Cassandrie en Macedoine.

e Le prémier supplice que souffre un Méchant homme, c'est qu'il ne peut s'empêcher de se condamner soi-même. *Juven.* Sat. xiii. *vs.* 2, 3.

f Selon que chacun est convaincu en soi-même du merite, ou du démerite de ses actions, il a le cœur rempli d'esperance ou de crainte. *Ovid.* Fast. L. i. §. *Proxima prospiciet Tithono*, &c. *vs.* 25, 26.

6 Plutarque dans son Traité, intitulé, *Comment on se peut louer soy-mesme*, &c. ch. 5.

7 *Valerius Max.* L. iii. c. 7. in Romanis : §. 1.

de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil jour que cettuy-cy. Et se mettant à marcher devant vers le temple, voylà toute l'assemblée, & son accusateur mesmes à sa suitte. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche,[8] Scipion estant venu au Senat pour cet effect, produisit le livre des raisons qu'il avoit dessous sa robbe, & dit, que ce livre en contenoit au vray la recepte & la mise: mais comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant, ne se vouloir pas faire cette honte à soy-mesme: & de ses mains en la presence du Senat le deschira & mit en pieces. Je ne croy pas qu'une ame cauterizée sceust contrefaire une telle asseurance. *Il avoit le cœur trop gros de nature, & accoustumé à trop haute fortune,* [9] dit Tite Live, *pour sçavoir estre criminel, & se demettre à la bassesse de deffendre son innocence.*

La Gehenne: ses inconveniens.

C'est un dangereuse invention que celle des gehennes, & semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peut souffrir, cache la verité, & celuy qui ne les peut souffrir. Car pourquoy la douleur me fera-elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce dequoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces tourments, pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon, que de la vie, luy estant proposé? Je pense que le fondement de cette invention, vient de la consideration de l'effort de la conscience. Car au coulpable il semble qu'elle aide à la torture pour luy faire confesser sa faute, & qu'elle l'affoiblisse: & de l'autre part qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude, & de danger. Que ne diroit-on, que ne feroit-on pour fuyr à si griefves douleurs?

[g] *Etiam innocentes cogit mentiri dolor,*

d'où il advient, que celuy que le juge a gehenné pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir & innocent & gehenné. Mille & mille en ont chargé leur teste de faulces confessions. Entre les-

8 *Tit. Liv.* L. xxxviii. c. 54. & 55.

9 Major animus & natura erat, ac majori fortunæ assuetus quàm ut reus esse sciret, & summittere se in humilitatem causam dicentium. L. xxxviii. c. 52.

g La douleur force même les personnes innocentes à mentir. *Ex Mimis Publianis.*

quels je loge Philotas, [10] considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy fit, & le progrez de sa gehenne. Mais tant y a que c'est (dit-on) le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : bien inhumainement pourtant, & bien inutilement à mon advis.

L'usage en est condamné par plusieurs Nations, & pourquoi.

Plusieurs nations moins barbares en cela que la Grecque & la Romaine, qui les appellent ainsi, estiment horrible & cruel de tourmenter & desrompre un homme, de la faute duquel vous estes encore en doubte. Que peut-il mais de vostre ignorance ? Estes-vous pas injustes, qui pour ne le tuer sans occasion, luy faites pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il ayme mieux mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, & qui souvent par son aspreté devance le supplice, & l'execute. Je ne sçay d'où je tiens [11] ce conte, mais [12] il rapporte exactement la conscience de nostre justice. Une femme de village accusoit devant [13] le General d'armée, grand justicier, un soldat, pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armée ayant tout ravagé. De preuve il n'y en avoit point. Le General [14] apres avoir sommé la femme, de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coulpable de son accusation, si elle mentoit : & elle persistant, il fit ouvrir le ventre au soldat, pour s'esclaircir de la verité du faict : & la femme se trouva [15] avoir raison. Condamnation instructive.

10 Voyez *Quinte-Curce*, L. vi. ch. 7. jusqu'à la fin du Livre.

11 Il est dans *Froissart*, & c'est là sans doute que Montagne l'avoit lù, quoi qu'il ne s'en souvînt plus, quand il composa ce Chapitre.

12 C'est à dire, *il represente exactement la justice de notre proced' sur cet article-là.*

13 *Bajazet* I. que Froissart nomme l'*Amorabaquin* —— Je viens d'apprendre de l'ingenieux Commentateur de *Rabelais*, Tom. 5. p. 217. que Bajazet fut ainsi nommé, *parce qu'il étoit Fils d'Amurat* : ce que je remarque en faveur de ceux qui pourroient l'ignorer comme je faisois avant que d'avoir jetté les yeux sur cette page du Rabelais imprimé à Amsterdam, chez *Henri Bordesius*, en 1711.

14 Tout ceci est raconté au long, & bien attesté dans l'Histoire de *Messire Jehan Froissart*. Vol. IV. ch. 87.

15 Si elle eut été convaincuë d'avoir accusé faux, ce General se seroit trouvé dans le cas d'un Juge qui a fait pendre un homme, à qui la torture a extorqué la confession d'un crime dont il paroît ensuite absolument innocent.





CHAPITRE VI.

De l'Exercitation.

Le Discours & l'instruction sans l'action, ne sauroient nous rendre vertueux.

IL est malaisé que le discours & l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soyent assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons & formons nostre ame par experience au train, auquel nous la voulons renger: autrement quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée. Voylà pourquoy parmy les Philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert & en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez & nouveaux au combat: ains ils luy sont allez au devant, & se sont jettez à escient à la preuve des difficultez. Les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire: les autres ont recherché le labeur, & une austerité de vie penible, pour se durcir au mal & au travail: d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veuë & des membres propres à la generation, de peur que leur service trop plaisant & trop mol, ne relaschast & n'attendrist la fermeté de leur ame.

L'Exercice ne peut nous aider à mourir.

Mais à mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut ayder. On se peut par usage & par experience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, & tels autres accidents: mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois: nous y sommes tous apprentifs, quand nous y venons.

Exemple memorable d'un Romain qui en mourant observoit l'effet de la mort.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellens mesnagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort mesme, de la gouster & savourer: & ont bandé leur esprit, pour voir que c'estoit de ce passage: mais ils ne sont pas revenus nous en dire les nouvelles.

[a] *nemo expergitus extat*
Frigida quem semel est vitai pausa sequuta.

Canius Julius noble Romain, de vertu & fermeté singuliere, [1] ayant esté condamné à la mort par ce maraulct de Caligula: outre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe son amy luy demanda : Et bien Canius, [2] en quelle demarche est à cette heure vostre ame ? que fait-elle ? en quels pensemens estes-vous? Je pensois, luy respondit-il, à me tenir prest & bandé de toute ma force, pour voir, si en cet instant de la mort, si court & si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, & si elle aura quelque ressentiment de son yssuë, pour, si j'en aprens quelque chose, en revenir donner apres, si je puis, advertissement à mes amis. Cettuy-cy philosophe non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit-ce, & quelle fierté de courage, [3] de vouloir que sa mort luy servist de leçon, & avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire ?

[b] *jus hoc animi morientis habebat.*

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, & de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere & parfaicte: aumoins telle qu'elle ne soit pas inutile, & qui nous rende plus fortifiez & asseurez. Si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnoistre : & si nous ne donnons jusques à son fort, aumoins verrons nous & en pratiquerons les advenuës. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort. Combien facilement nous passons du veiller au dormir, avec combien peu d'interest nous perdons la con-

Comment on peut se familiariser en quelque sorte avec la mort.

a *Dès que la froide Mort tranche une fois la vie,*
L'on ne s'éveille point de ce fatal sommeil.
——*Lucret.* L. iii. *vs.* 942. *&c.*

1 Ce fait avec ses principales circonstances est tiré de Seneque, *De Tranquillitate Animi :* c. 14.

2 Quid, inquit, Cani, nunc cogitas ? aut quæ tibi mens est ? Observare, inquit Canius, proposui illo velocissimo momento, an sensurus sit animus, exire se. Promisitque, si quid explorasset, circumiturum amicos, & indicaturum quis esset animarum status. *Id.* ibid.

3 *Ecce animus æternitate dignus qui fatum suum in argumentum veri vocat, nec usque ad mortem tantùm, sed aliquid etiam ex ipsa morte discit. Nemo diutiùs philosophatus.* Senec. *ibid.*

b *Maitre de son esprit dans l'instant de la mort.* Lucan. L. viii. *vs.* 636.

noissance de la lumiere & de nous ! A l'adventure pourroit sembler inutile & contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action & de tout sentiment, n'estoit que par iceluy nature nous instruict, qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir, que pour vivre, & dés la vie nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde apres icelle, pour nous y accoustumer & nous en oster la crainte. Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur, & qui y ont perdu tous sentimens, ceux-là à mon advis ont esté bien pres de voir son vray & naturel visage: Car quant à l'instant & au poinct du passage, il n'est pas à craindre, qu'il porte avec soy aucun travail ou desplaisir : d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment, sans loisir. Nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court & si precipité en la mort, qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre : & celles-là peuvent tomber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination, que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite & entiere santé : je dy non seulement entiere, mais encore allegre & bouillante. Cet estat plein de verdeur & de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que quand je suis venu à les experimenter, j'ay trouvé leurs pointures molles & lasches aux prix de ma crainte. Voicy que j'espreuve tous les jours: Suis-je à couvert chaudement dans une bonne sale, pendant qu'il se passe une nuict orageuse & tempestueuse, je m'estonne & m'afflige pour ceux qui sont lors en la campaigne: y suis-je moy-mesme, je ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul, d'estre tousjours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable: je fus incontinent dressé à y estre une semaine, & un mois, plein d'émotion, d'alteration & de foiblesse : Et ay trouvé que lors de ma santé, je plaignois les malades beaucoup plus, que je ne me trouve à plaindre moy-mesme, quand j'en suis ; & que la force de mon apprehension encherissoit pres de moitié l'essence & verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort : & qu'elle ne vaut pas la peine, que je prens à tant d'apprests que je dresse, & tant de secours que j'appelle & assemble pour en soustenir l'effort. Mais à

toutes

toutes advantures nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Histoire d'un accident arrivé à Montagne qui le jetta dans un long évanouissement.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela) m'estant allé un jour promener à une lieuë de chez moy, qui suis assis dans[4] le moiau de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, & si voisin de ma retraicte, que je n'avoy point besoin de meilleur équipage, j'avoy pris un cheval bien aisé, mais non guere ferme. A mon retour, une occasion soudaine s'estant presentée, de m'aider de ce cheval à un service, qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gens grand & fort, monté sur un puissant roussin, qui avoit une bouche desesperée, frais au demeurant & vigoureux, pour faire le hardy & devancer ses compaignons, vint à le pousser à toute bride droict dans ma route, & fondre comme un colosse sur le petit homme & petit cheval, & le foudroyer de sa roideur & de sa pesanteur, nous envoyant l'un & l'autre les pieds contre-mont: si que voila le cheval abbatu & couché tout estourdy, moy dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry & tout escorché, mon espée que j'avoy à la main, à plus de dix pas au-delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement, ny sentiment, non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que j'aye senty, jusques à cette heure. Ceux qui estoient avec moy, apres avoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenans pour mort, me prindrent entre leurs bras, & m'emportoient avec beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là, environ une demy lieuë Françoise. Sur le chemin, & apres avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, je commençay à me mouvoir & respirer: car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach, que pour l'en descharger, nature eut besoin de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendy un plein seau de bouillons de sang pur: & plusieurs fois par le chemin, il m'en falut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie, mais ce fut[5] par les menus, & par un si long traict de temps, que mes premiers sentimens estoient

4 Le milieu, ou le centre: *Cotgrave* dans son Dictionaire François & Anglois.
5 *Peu à peu.*

beaucoup plus approchans de la mort que de la vie.

[c] *Perche dubbiosa anchor del suo ritorno*
Non s'assecura attonita la mente.

Ceste recordation que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage & son idée si pres du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand je commençay à y voir, ce fut d'une veuë si trouble, si foible, & si morte, que je discernois encores rien que la lumiere,

[d] -------- *come quel ch'or apre, or chiude*
Gli occhi, mezzo fra'l sonno e l'esser desto.

Quant aux fonctions de l'ame, elles naissoient avec mesme progrez, que celles du corps. Je me vy tout sanglant: car mon pourpoinct estoit taché par tout du sang que j'avoy rendu. La premiere pensée qui me vint, ce fut que j'avoy une harquebusade en la teste: de vray en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des lévres: je fermois les yeux pour ayder (ce me sembloit) à la pousser hors, & prenois plaisir à m'alanguir & à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre & aussi foible que tout le reste: mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslée à cette douceur, que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil.

Si les defaillances en l'agonie de la mort, sont fort douloureuses.

Je croy que c'est ce mesme estat, où se trouvent ceux qu'on void défaillans de foiblesse, en l'agonie de la mort: & tiens que nous les plaignons sans cause, estimans qu'ils soyent agitez de griéves douleurs, ou avoir l'ame pressée de cogitations penibles. C'a esté tousjours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, & mesme d'*Estienne de la Boëtie*, que ceux que nous voyons ainsi renversez & assoupis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc,

[e] *(vi morbi sæpè coactus*

c Car l'Ame encore incertaine de son retour ne pouvoit revenir de son abbattement. *Il Tasso*, Gierus. liberata: *Cant.* 12. Stanz. 74.

d Comme un homme qui moitié endormy & moitié éveillé, tantôt ouvre les yeux, & tantot les ferme. *Id.* ibid. *Canto* viii. Stanza 26.

e Un pauvre Epileptique (comme on a souvent occasion de le voir) tombe à terre, abbattu par la violence du mal comme par un coup de foudre: il écume, il gemit: tous ses membres frisonnent: il extravague: ses nerfs tendus par des mouvemens convulsifs, tout

Ante oculos aliquis nostros ut fulminis ictu
Concidit, & spumas agit, ingemit, & fremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter & in jactando membra fatigat)

ou blessez en la teste, que nous oyons [6] rommeller, & rendre par fois des souspirs trenchans, quoy que nous en tirons aucuns signes, par où il semble qu'il leur reste encore de la connoissance, & quelques mouvemens que nous leur voyons faire du corps: j'ay tousjours pensé, dis-je, qu'ils avoient & l'ame & le corps enseveli, & endormy:

[f] *Vivit & est vitæ nescius ipse suæ.*

Et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, & si grande défaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se recognoistre; & que par ainsi ils n'avoient aucun discours qui les tourmentast, & qui leur peust faire juger & sentir la misere de leur condition, & que par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre. Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable & horrible, que d'avoir l'ame visve, & affligée, sans moyen de se declarer, comme je dirois de ceux qu'on envoye au supplice, leur ayant couppé la langue: si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieux seante, si elle est accompaignée d'un ferme visage & grave: Et comme ces miserables prisonniers qui tombent és mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessive & impossible: tenus cependant en condition & en lieu, où ils n'ont moyen quelconque d'expression & signification de leurs pensées & de leur misere. Les Poëtes ont feint quelques Dieux favorables à la delivrance de ceux qui trainoient ainsi une mort languissante:

[g] ——— *hunc ego Diti*

hors d'haleine, il se fatigue, il s'épuise à se rouler bizarrement de tous côtez. *Lucret.* L. iii. *vs.* 488, *&c.*

6 Il y a *rommeler* dans les plus anciennes Editions, au lieu de *grommeler* qu'on a mis dans les plus nouvelles: & *rommeler* se trouve dans le Dictionaire François & Anglois de *Cotgrave.*

f *Il vit, dans cet état:*
Mais sans savoir s'il jouit de la vie. —— Ovid. *Trist.* L. i. Eleg. 3. *vs.* 12.

g *Par l'ordre de Junon, pour degager ton Ame,*
Ce cheveu je consacre au Prince des Enfers. —— Æneid. L. iv. *vs.* 702.

Sacrum jussa fero, téque isto corpore solvo.

Et les voix & responses courtes & descousues, qu'on leur arrache quelquefois à force de crier autour de leurs oreilles, & de les tempester, ou des mouvemens qui semblent avoir quelque [7] consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le beguayement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe, ce qui se faict autour de nous, & suyvre les voix, d'une ouye trouble & incertaine, qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame : & faisons des responses à la suitte des dernieres paroles, qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens. Or à present que je l'ay essayé par effect, je ne fay nul doubte, que je n'en aye bien jugé jusques à cette heure. Car premierement estant tout esvanouy, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car j'estoy desarmé) & si sçay que je ne sentois en l'imagination rien qui me blessast : Car il y a plusieurs mouvemens en nous, qui ne partent pas de nostre ordonnance.

[h] *Semianiméque micant digiti, ferrúmque retractant.*

Ceux qui tombent, eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion, qui fait que nos membres se prestent des offices, & ont des agitations [8] à part de nostre discours :

[i] *Falciferos memorant currus abscindere membra,*

. . . .

Ut tremere in terrâ videatur ab artubus, id quod
Decidit abscissum, cùm mens tamen atque hominis vis
Mobilitate mali non quit sentire dolorem.

J'avoy mon estomach pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles-mesmes, comme elles font souvent, où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux, & des hommes mesmes, apres qu'ils sont trespassez, ausquels on voit resserrer & remuer des muscles. Chacun sçait par experience,

7 *Rapport.*

h Les doigts à demi morts s'élancent, & reprennent l'épée. *Æneid.* L. x. *vs.* 396.

8 *Auxquelles notre Raison n'a point de part.*

i On dit que dans le combat les Chars armez de faux coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitans à terre, quoi que par la vitesse du coup l'Esprit & le Corps soient insensibles à la douleur. *Lucret.* L. iii. *vs.* 642——644, *&c.*

qu'il a des parties qui se branslent, dressent & couchent souvent sans son congé. Or ces passions qui ne nous touchent que par l'escorse, ne se peuvent dire nostres. Pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier : & les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous. Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desja couru, & que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accoustûmez en telles choses : non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que je m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je voyoy s'empestrer & se tracasser dans le chemin, qui est montueux & mal-aisé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillée ; si est-ce que je n'y estois aucunement : c'estoyent des pensemens vains [9] en nuë, qui estoyent esmeuz par les sens des yeux & des oreilles : ils ne venoyent pas de chez moy. Je ne sçavoy pourtant ny d'où je venoy, ny où j'aloy, ny ne pouvois poiser & considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legers effects, que les sens produisoyent d'eux-mesmes, comme [10] d'un usage : ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchée bien legerement, & comme lechée seulement & arrosée par la molle impression des sens. Cependant mon assiette estoit à la verité tres-douce & paisible : je n'avoy affliction ny pour autruy ny pour moy : c'estoit une langueur & une extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je vy ma maison sans la reconnoistre. Quand on m'eut couché, je senty une infinie douceur à ce repos : car j'avoy esté vilainement tirassé par ces pauvres gens, qui avoyent pris la peine de me porter sur leurs bras, par un long & tres-mauvais chemin, & s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns apres les autres. On me presenta force remedes, dequoy je n'en receus aucun, tenant pour certain, que j'estoy blessé à mort par la teste. C'eust esté sans mentir une mort bien heureuse : car la foiblesse [11] de mon discours me gardoit d'en rien juger, & celle du corps d'en rien sentir. Je me laissoy couler si doucement,

9 *En l'air*, comme nous parlons à présent.
10 *Par habitude*.
11 C'est à dire, *de ma Raison*. Montagne employe souvent le mot de *discours* dans ce sens-là : & c'étoit l'usage de son temps, comme il me seroit aisé de le prouver par plusieurs passages du *Plutarque d'Amyot*.

& d'une façon si molle & si aisée, que je ne sens guere autre action moins poisante que celle-là estoit. Quand je vins à revivre, & à reprendre mes forces,

[x] *Ut tandem sensus convaluere mei*,

qui fut deux ou trois heures apres, je me senty tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus & froissez de ma cheute, & en fus si mal deux ou trois nuits apres, que j'en cuiday remourir encore un coup : mais d'une mort plus vifve, & me sens encore de la secousse de cette froissure. Je ne veux pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy je me peuz remettre, ce fut la souvenance de cet accident : & me fis redire plusieurs fois, où j'aloy, d'où je venoy, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit, en faveur de celuy qui en avoit esté cause, & m'en forgeoit-on d'autres. Mais long temps apres, & le lendemain, quand ma memoire vint à s'entr'ouvrir, & me presenter l'estat, où je m'estoy trouvé en l'instant que j'avoy aperceu ce cheval fondant sur moy (car je l'avoy veu à mes talons, & me tins pour mort : mais ce pensement avoit esté si soudain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer) il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, & que je revenoy de l'autre monde.

L'Homme est une bonne discipline à soi-même.

Ce conte d'un evénement si leger, est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tirée pour moy : car à la verité pour s'apprivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dit Pline, chacun est à soy-mesmes une tres bonne discipline, pourveu qu'il ait la suffisance de s'espier de pres. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude : & n'est pas la leçon d'autruy, c'est la mienne. Et ne me doit-on pourtant sçavoir mauvais gré, si je la communique. Ce qui me sert, peut aussi par accident servir à un autre. Au demeurant, je ne gaste rien, je n'use que du mien : Et si je fay le fol, c'est à mes despends, & sans l'interest de personne : car c'est [12] en folie, qui meurt en moy, qui n'a point de

x Lorsqu'enfin mes sens eurent repris, leur premiere vigueur. *Ovid.* Trist. L. 1. Eleg. 3. vs. 14.

12 *D'une espece de folie qui meurt en moy*, &c.

ſuitte. Nous n'avons nouvelles que de [13] deux ou trois anciens, qui ayent battu ce chemin : Et ſi ne pouvons dire, ſi c'eſt du tout en pareille maniere à cette-cy, n'en connoiſſant que les noms. Nul depuis ne s'eſt jetté ſur leur trace : C'eſt une eſpineuſe entreprinſe, & plus qu'il ne ſemble, de ſuivre une alleure ſi vagabonde, que celle de noſtre eſprit : de penetrer les profondeurs opaques de ſes replis internes: de choiſir & arreſter tant de menus airs de ſes agitations : Et eſt un amuſement nouveau & extraordinaire, qui nous retire des occupations communes du monde : ouy, & des plus recommandées. Il y a pluſieurs années que je n'ay que moy pour viſée à mes penſées, que je ne contrerolle & n'eſtudie que moy. Et ſi j'eſtudie autre choſe, c'eſt pour ſoudain le coucher ſur moy, ou en moy, pour mieux dire. Et ne me ſemble point faillir, ſi, comme il ſe faict des autres ſciences, ſans comparaiſon moins utiles, je fay part de ce que j'ay apprins en cette-cy : quoy que je ne me contente guerre du progrez que j'y ay faict. Il n'eſt deſcription pareille en difficulté, à la deſcription de ſoy-meſmes, ny certes en utilité. Encore ſe faut-il teſtonner, encore ſe faut-il ordonner & ranger pour ſortir en place. Or je me pare ſans ceſſe: car je me deſcris ſans ceſſe.

Si c'eſt vanité que de parler sincerement de ſoy-même.

La couſtume a faict le parler de ſoy, vicieux : & le [14] prohibe obſtinéement en hayne de la vantance, qui ſemble tousjours eſtre attachée aux propres temoignages. Au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaſer,

[1] *In vitium ducit culpæ fuga.*

Je trouve plus de mal que de bien à ce remede : Mais quand il ſeroit vray, que ce fuſt neceſſairement preſomption, d'entretenir le peuple de ſoy, je ne doy pas ſuivant mon general deſſein, refuſer une action qui publie cette maladive qualité: puiſquelle eſt en moy: & ne doy cacher cette faute, que j'ay non ſeulement en uſage, mais en profeſſion. Toutesfois à dire ce que j'en croy, cette couſtume a tort de condamner le vin, parce que pluſieurs s'y enyvrent. On ne peut abuſer que des choſes qui ſont bonnes. Et croy de cette reigle,

13 Comme *Archiloque* & *Alcée* parmi les Grecs, & *Lucilius* parmi les Romains.

14 *Défend* : du Latin *probibere* qui veut dire la même choſe, A préſent *probibes* n'a d'uſage qu'en Stile de Chancelerie : *Dictionaire de l'Academie* Françoiſe.

1 *Pour eviter un mal, on tombe dans un pire.* Horat. *De Arte Poet.* vſ. 31.

qu'elle ne regarde que la populaire defaillance : Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si hautement parler d'eux, ny les Philosophes, ny les Theologiens ne se brident. Ne fay-je moy, quoy que je soye aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé, aumoins, quand l'occasion les y porte, ne feignent-ils pas de se jetter bien avant sur [15] le trottoir. Dequoy traitte Socrates plus largement que de soy ? A quoy achemine-il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre & branle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu, & à nostre confesseur, comme [16] nos voisins à tout le peuple. Mais nous n'en disons, me respondra-on, que les accusations. Nous disons donc tout : car nostre vertu mesme est fautiere & repentable. Mon mestier & mon art, c'est vivre. Qui me defend d'en parler selon mon sens, experience & usage : qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastimens non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est [17] gloire, de soy-mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero ? A l'adventure entendent-ils que je tesmoigne de moy par ouvrage & effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subject informe, qui ne peut tomber en production ouvragere. A toute peine le puis-je coucher en ce corps aëré de la voix. Des plus sages hommes, & des plus devots, ont vescu fuyants tous apparents effects. Les effects diroyent plus de la fortune, que de moy. Ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement & incertainement: Eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estalle entier : C'est un *Skeletos*, où d'une veuë les veines, les muscles, les tendons paroissent, chasque piece en son

15 D'en parler sans reserve, & comme on dit, à bride abbatuë. *Ce Sujet*, dit Nicot sur le mot *trottoir*, ou *trouttouër*, *ne nous est pas si commun, ne nous est pas ainsi sur le trottoir, à toutes mains, comme*, &c. Mais cet exemple ne nous apprend point ce que signifie proprement le mot de *trottoir*.

16 *Les Protestans.*

17 *Si c'est être vain & glorieux que de publier soy-méme ses bonnes qualitez*, &c. ——*Gloire* signifie ici *vanité*, *presomption*. C'est dans ce sens que *Philippe de Commines* a souvent employé ce mot. *Il y a de bonnes gens*, dit-il, *qui ont cette* gloire, *qu'il leur semble qu'ils vuideront des choses là où ils n'entendent rien*: L. i. ch. 16. Et parlant du *Comte de Charolois*, devenu Duc de Bourgogne, *Dieu*, dit-il, *le souffrit cheoir en cette* gloire, *& tant lui diminua du sens qu'il mesprisoit tout autre conseil du monde, sauf le sien seul* ; L. i. ch. 12. *à la fin*,

siege.

siege. L'effect de la toux en produisoit une partie : l'effect de la palleur ou battement de cœur un'autre, & doubteusement. Ce ne sont mes gestes que j'escris ; c'est moy, c'est mon essence.

Je tien qu'il faut estre prudent à estimer de soy, & pareillement consciencieux à en tesmoigner : soit bas, soit haut, indifferemment. Si je me sembloy bon & sage tout à fait, je l'entonneroy à pleine teste. De dire moins de soy, qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie : se payer de moins, qu'on ne vaut, c'est lascheté & pusillanimité, selon Aristote. Nulle vertu ne s'ayde de la fausseté : & la verité n'est jamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousjours presomption, c'est encore souvent sottise. Se complaire outre mesure de ce qu'on est, en tomber en amour de soy indiscrete, est à mon advis la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux icy ordonnent, qui en defendant le parler de soy, defendent par consequent encore plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensée : la langue n'y peut avoir qu'une bien legere part. *C'est une chose louable que d'être juste estimateur de soy-même.*

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy : de se hanter & prattiquer, que c'est se trop cherir. Mais cet excés naist seulement en ceux qui ne se tastent que superficiellement, qui se voyent apres leurs affaires, qui appellent resverie & oysiveté de s'entretenir de soy, [18] & s'estoffer & bastir, faire des chasteaux en Espaigne : s'estimants chose tierce & estrangere à eux-mesmes. Si quelcun s'enyvre de sa science, regardant sous soy : qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits, qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flateuse presomption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loin derriere eux. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy, qui mettra quant & quant en compte, tant d'imparfaittes & foibles qualitez autres, qui sont en luy, & au bout, la nihilité de l'humaine condition. *S'occuper de soy n'est pas se plaire en soy.*

18 Et qui disent que *s'appliquer à se polir & à se former soi-même, c'est bâtir des Chateaux en Espagne.*

Pourquoi Socrate fut estimé seul Sage.

Parce que Socrates avoit seul mordu [19] à certes au precepte de son Dieu, *de se connoistre*, & par cest estude estoit arrivé à se mespriser, il fut estimé seul digne du nom de Sage. Qui se connoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à connoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII.

Des Recompenses d'Honneur.

Recompenses d'honneur doivent être dispensées avec beaucoup de discretion.

CEUX qui escrivent la vie d'Auguste Cesar, remarquent cecy en sa discipline militaire, que des dons [1] il estoit merveilleusement liberal envers ceux qui le meritoient : mais que des pures recompenses d'honneur il en estoit bien autant espargnant. Si est-ce qu'il avoit esté luy-mesme gratifié par son oncle, de toutes les recompenses militaires, avant qu'il eust jamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, & receuë en la plus part des polices du monde, d'establir certaines marques vaines & sans prix, pour en honorer & recompenser la vertu : comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque assiete particuliere aux assemblées publiques, la prerogative d'aucuns surnoms & titres, certaines marques aux armoiries, & choses semblables, dequoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des Nations, & dure encores.

Ordres de Chevalerie, institution louable, & d'un grand usage.

Nous avons pour nostre part, & plusieurs de nos voisins, les Ordres de Chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est à la verité une bien bonne & profitable coustume, de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares & excellens, & de les contenter & satisfaire par des payemens, qui ne chargent aucunement

19 *Sincerement, serieusement.* Amyot aime à se servir de cette expression, *à certes. L'Homme sage*, dit-il, *ne va pas au festin porter son Corps comme un vaisseau pour le remplir, ains y va en intention d'y passer le temps à deviser à certes, & en jeu.* Plutarque dans *le Banquet des sept sages* : §. 3.

1 *Suetone* dans la Vie d'Auguste : ch. 25. *Dona militaria aliquanto faciliùs, phaleras & torques, quidquid auro argentóque constaret, quàm vallares ac murales coronas, quæ honore præcellerent, dabat : has quàm parcissime, & sine ambitione.*

le public, & qui ne coustent rien au Prince. Et ce qui a esté tousjours conneu par experience ancienne, & que nous avons autrefois aussi peu voir entre nous, que les gens de Qualité avoyent plus de jalousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du guain & du profit, cela n'est pas sans raison & grande apparence. Si au prix qui doit estre simplement d'honneur; on y mesle d'autres commoditez, & de la richesse, ce meslange au lieu d'augmenter l'estimation, il la ravale, & en retranche.

L'Ordre de S. Michel d'abord très estimé comment tombé dans le mespris.

L'Ordre Sainct Michel, qui a esté si long temps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication d'aucune autre commodité. Cela faisoit, qu'autrefois il n'y avoit ne charge ny estat, quel qu'il fust, auquel la Noblesse pretendist avec tant de desir & d'affection, qu'elle faisoit à l'Ordre, ny qualité qui apportast plus de respect & de grandeur: la vertu embrassant & aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse, qu'utile. Car à la verité les autres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions. Par des richesses on satisfaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier; le dancer, le voltiger, le parler, & les plus viles offices qu'on reçoive: voire & le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison: ce n'est pas merveille si la Vertu reçoit & desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre & particuliere, toute noble & genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnager & espargnant de cette-cy, que de l'autre: d'autant que l'honneur, c'est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté: & la vertu mesme.

[a] *Cui malus est nemo, quis bonus esse potest?*

On ne remarque pas pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soin de la nourriture de ses enfans, d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit: non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesmes. Je ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance: car c'estoit une vertu populaire en leur nation: & aussi peu de la fidelité & mespris des richesses.

a *A qui nul ne paroît mechant,*
Nul ne sauroit paroître juste.— Martial. L. xii. *Epigr.* 82.

Il n'eſchoit pas de recompenſe à une vertu, pour grande qu'elle ſoit, qui eſt paſſée en couſtume : & ne ſçay [a] avec, ſi nous l'appellerions jamais grande, eſtant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur, n'ont autre prix & eſtimation que cette-là, que peu de gens en jouyſſent, il n'eſt, pour les aneantir, que d'en faire largeſſe. Quand il ſe trouveroit plus d'hommes qu'au temps paſſé, qui meritaſſent noſtre Ordre, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'eſtimation. Et peut ayſément advenir que plus le meritent : car il n'eſt aucune des vertus qui s'eſpande ſi ayſement que la vaillance militaire. Il y en a une autre vraye, parfaicte & philoſophique, dequoy je ne parle point (& me ſers de ce mot, ſelon noſtre uſage) bien plus grande que cette-cy, & plus pleine : qui eſt une force & aſſeurance de l'ame, meſpriſant également toute ſorte de contraires accidens, equable, uniforme & conſtante, de laquelle la noſtre n'eſt qu'un bien petit rayon. L'uſage, l'inſtitution, l'exemple & la couſtume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'eſtabliſſement de celle, dequoy je parle, & la rendent ayſement vulgaire, comme il eſt tres-ayſé à voir par l'experience que nous en donnent nos gueres civiles. Et qui nous pourroit joindre à cette heure, & acharner à une entrepriſe commune tout noſtre peuple, nous ferions refleurir noſtre ancien nom militaire. Il eſt bien certain, que là recompenſe de l'Ordre ne touchoit pas au temps paſſé ſeulement la vaillance, elle regardoit plus loing. Ce n'a jamais eſté le payement d'un valeureux ſoldat, mais d'un Capitaine fameux. La ſcience d'obeïr ne meritoit pas un loyer ſi honorable : on y requeroit anciennement une expertiſe bellique plus univerſelle, & qui embraſſaſt la plus part & plus grandes parties d'un homme militaire, [b] *neque enim eædem militares & imperatoriæ artes ſunt*, qui fuſt encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dy, quand plus de gens en ſeroyent dignes qu'il ne s'en trouvoit autresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal : & euſt mieux vallu faillir à n'en eſtrener pas tous ceux, à qui il eſtoit deu, que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'uſage d'une invention ſi uti-

a *Même.*
b Car le mêtier de *Soldat*, & celui de *Général* ne ſont pas la même choſe.

le. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs : Et ceux d'aujourd'huy qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là, au rang de ceux à qui on fait tort d'espandre indignement & avilir cette marque qui leur estoit particulierement deuë.

Il est difficile de mettre en credit un nouvel Ordre de Chevalerie.

Or de s'attendre en effaçant & abolissant cette-cy, de pouvoir soudain remettre en credit, & renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprise propre à une saison si licentieuse & malade, qu'est celle, où nous nous trouvons à present : & en adviendra que la derniere encourra dés sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel Ordre, auroient besoing d'estre extremement tendues & contraintes, pour luy donner authorité : & cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte & reglée. Outre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, & du mespris auquel il est cheu.

Vaillance, la premiere des Vertus parmi les François.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, & difference de cette vertu aux autres : mais Plutarque estant souvent retombé sur ce propos, je me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dit. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre Nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom monstre, qui vient de *valeur* : & qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui *vaut beaucoup*, ou un *homme de bien*, au stile de nostre Cour, & de nostre Noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la Romaine. Car la generale appellation de Vertu prend chez eux etymologie de la force. La forme propre, & seule, & essencielle, de Noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vray-semblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, & qui a donné advantage aux uns sur les autres, ç'a esté cette-cy : par laquelle les plus forts & courageux se sont rendus maistres des plus foibles, & ont acquis rang & reputation particuliere : d'où luy est demeuré cet honneur & dignité de langage : ou bien que ces nations estans tres-belliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus, qui leur estoit plus familiere, & le plus digne tiltre. Tout ainsi que

nostre passion, & cette fievreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, fait aussi qu'*une bonne femme*, *une femme de bien*, & *femme d'honneur & de vertu*, ce ne soit en effect à dire autre chose pour nous, qu'*une femme chaste* : comme si pour les obliger à ce devoir, nous mettions à nonchaloir tous les autres, & leur laschions la bride à toute autre faute, pour entrer en composition de leur faire quitter cette-cy.



CHAPITRE VIII.

De l'Affection des Peres aux Enfants : à Madame d'Estissac.

MAdame, si l'estrangeté ne me sauve, & la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprise : mais elle est si fantastique, & a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est un humeur melancolique, & une humeur par consequent tres ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis me trouvant entierement despourveu & vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moy-mesmes à moy pour argument & pour subject. C'est le seul livre au monde de son espece, & d'un dessein farousche & extravaguant. Il n'y a rien aussi en cette besoigne digne d'estre remarqué que cette bizarrerie : car à un subject si vain & si vil, le meilleur ouvrier du monde n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or Madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance, si je n'y eusse representé l'honneur, que j'ay tousjours rendu à vos merites. Et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce Chapitre, d'autant que parmy vos autres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montrée à vos enfans, tient l'un des premiers rangs. Qui sçaura l'aage auquel Monsieur d'Estissac vostre mari vous laissa veufve, les grands & honora-

bles partis, qui vous ont esté offerts, autant qu'à Dame de France de vostre condition, la constance & fermeté dequoy vous avez soustenu tant d'années & au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge & conduite de leurs affaires, qui vous ont agitée par tous les coins de France, & vous tiennent encores assiegée, l'heureux acheminement que vous y avez donné, par vostre seule prudence ou bonne fortune: il dira aisément avec moy, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Je louë Dieu, Madame, qu'elle aye esté si bien employée: car les bonnes esperances que donne de soy Monsieur d'Estissac vostre fils, asseurent assez que quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance & reconnoissance d'un tres-bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, je veux, si ces escrits viennent un jour à luy tomber en main, lors que je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moy ce tesmoignage en toute verité: qui luy sera encore plus vifvement tesmoigné par les bons effects, dequoy si Dieu plaist il se ressentira, qu'il n'est gentil-homme en France, qui doive plus à sa mere qu'il fait, & qu'il ne peut donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté, & de sa vertu, qu'en vous reconnoissant pour telle.

D'où vient que l'affection des Péres pour leurs Enfans est plus grande que celle des Enfans envers leurs Péres.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se voye universellement & perpetuellement empreinct aux bestes & en nous (ce qui n'est pas sans controverse) je puis dire à mon advis, qu'apres le soin que chasque animal a de sa conservation, & de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance, tient le second lieu en ce rang. Et parce que nature semble nous l'avoir recommandée, regardant à estendre & faire aller avant, les pieces successives de cette sienne machine: ce n'est pas merveille, si à reculons des enfans aux peres, elle n'est pas si grande. Joint cette autre consideration Aristotelique: que celuy qui bien faict à quelcun, l'aime mieux, qu'il n'en est aimé: Et celuy à qui il est deu, aime mieux, que celuy qui doibt: & tout ouvrier aime mieux son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit

du sentiment: d'autant que nous [1] avons cher, estre; & estre consiste en mouvement & action. Parquoy chascun est aucunement en son ouvrage. Qui bien fait, exerce une action belle & honneste: qui reçoit l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste. L'honneste est stable & permanent, fournissant à celuy qui l'a faict, une gratification constante. L'utile se perd & eschappe facilement, & n'en est la memoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté. Et donner, est de plus de coust que le prendre.

Hommes créez capables de raison, à quelle fin.

Puis qu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, affin que comme les bestes nous ne fussions pas servilement assujectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par jugement & liberté volontaire: nous devons bien prester un peu à la simple authorité de nature: mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle: la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay de ma part le goust estrangement mousse à ces propensions, qui sont produites en nous sans l'ordonnance & entremise de nostre jugement. Comme sur ce subject, duquel je parle, je ne puis recevoir cette passion, dequoy on embrasse les enfans à peine encore naiz, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables: & ne les ay pas souffert volontiers nourrir pres de moy.

Quelle doit être l'affection des Peres envers leurs Enfans.

Une vraye affection & bien reglée, devroit naistre, & s'augmenter avec la connoissance qu'ils nous donnent d'eux; & lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant & quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; & en juger de mesme s'ils sont autres, nous rendans tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours, & le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignemens, jeux & niaiseries pueriles de nos enfans, que nous ne faisons apres, de leurs actions toutes formées: comme si nous les avions aymez pour nostre passe-temps, comme des guenons, non comme des hommes. Et tel fournit bien liberalement de jouëts à leur enfance, qui se

[1] Nous regardons l'être comme une chose précieuse.

trouve

trouve resserré à la moindre despence qu'il leur faut estans en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les voir paroistre & jouyr du monde, quand nous sommes [2] à mesme de le quitter, nous rende plus espargnans & restrains envers eux. Il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir: Et si nous avions à craindre cela, puis que l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre, ny vivre, qu'aux despens de nostre estre & de nostre vie, nous ne devions pas nous mesler d'estre peres.

Les Peres doivent admettre leurs Enfans au partage de leurs Biens.

Quant à moy, je treuve que c'est cruauté & injustice de ne les recevoir au partage & societé de nos biens, & compagnons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, & de ne retrancher & resserrer nos commoditez pour prouvoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effect. C'est injustice de voir qu'un pere vieil, cassé, & demy-mort, jouysse seul à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'avancement & entretien de plusieurs enfans, & qu'il les laisse cependant par faute de moyen, perdre leurs meilleures années, sans se pousser au service public, & cognoissance des hommes.

Jeunes gens de bonne famille engagez à pourvoir à leurs besoins par le larcin.

On les jecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour injuste qu'elle soit, à prouvoir à leur besoing. Comme j'ay veu de mon temps, plusieurs jeunes hommes de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction ne les en pouvoit destourner. J'en cognois un bien apparenté, à qui par la priere d'un sien frere, tres honneste & brave gentil-homme, je parlay une fois pour cet effect. Il me respondit & confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure, par la rigueur & avarice de son pere; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surpris en larrecin des bagues d'une Dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avois ouy faire d'un autre Gentil-homme, si faict & façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que venant apres à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner [3] cette

2 *Sur le point de le quitter.*
3 *Trafique*, feminin dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave; & dans celui

trafique, il ne se pouvoit garder pourtant s'il passoit pres d'une boutique, où il y eust chose, dequoy il eust besoin, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer apres. Et en ay veu plusieurs si dressez & duitz à cela, que parmy leurs compagnons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, & si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours: Seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est à la verité un peu plus descrié que les autres de la Françoise nation. Si est-ce que nous avons veu de nostre temps à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison d'autres contrées, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette desbauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres.

Mauvaise excuse des Peres, qui thesaurisent pour se faire respecter de leurs Enfans.

Et si on me respond ce que fit un jour un Seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruict & usage, que pour se faire honorer & rechercher aux siens; & que l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en authorité en sa famille, & pour eviter qu'il ne vinst à mespris & desdain à tout le monde (de vray, non la vieillesse seulement: mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice d'avarice) cela est quelque chose: mais c'est la medecine à un mal, duquel on devoit eviter la naissance.

Par où un Pere doit se rendre respectable à ses Enfans.

Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans, que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection: il faut se rendre respectable par sa vertu, & par sa suffisance, & aymable par sa bonté & douceur de ses mœurs. Les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix: & les os & reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect & reverence. Nulle vieillesse peut estre si caducque & si rance, à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable; & notamment à ses enfans desquels il faut avoir reglé l'ame à leur devoir par raison, non par necessité & par le

de *Nicot*. Nous disons aujourd'hui *ce trafic*, comme on a mis dans les dernieres Editions de Montagne.

besoin, ny par rudesse & par force.

[a] *& errat longè, meâ quidem sententiâ,*
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quàm illud quod amicitiâ adjungitur.

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur, & la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur, & en la contraincte: & tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, & par prudence, & addresse, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi eslevé: ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, & bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eu: Ils me meurent tous en nourrisse: mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a attaint six ans & plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, & pour le chastiement de ses fautes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant aisément) autre chose que parolles, & bien douces: Et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que je sçay estre juste & naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela vers des masles, moins nais à servir, & de condition plus libre: j'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité & de franchise. Je n'ay veu autre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malitieusement opiniastres.

Violence dans l'education des Enfans condamnée par Montagne.

Voulons-nous estre aymez de nos enfans? Leur voulons-nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort? (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait, ne peut estre ny juste ny excusable, [b] *nullum scelus rationem habet*) accommodons leur vie raisonnablement, de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur: Car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez. Je dy specialement à la Noblesse, qui est d'une condition oysifve, & qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes: car ailleurs, où

Vrai moyen de se faire aimer de ses Enfans.

a Et celui-là se trompe fort, à mon avis, qui s'imagine pouvoir mieux établir son autorité par la violence que par l'amour. *Terent.* Adelph. Act. 1. sc. 1. *vs.* 39.

b Car nul crime n'est fondé en raison. *Ex Orat.* Scipionis Africani, apud *Tit. Liv.* L. xxviii. c. 28.

la vie est questuaire, la pleuralité & compagnie des enfans, c'est un agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux outils & instrumens à s'enrichir.

L'Age le plus propre au mariage.

Je me mariay à trente trois ans, & louë l'opinion de trente cinq, qu'on dit estre d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente: mais il a raison de se mocquer de ceux qui font les œuvres de mariage apres cinquante cinq: & condamne leur engeance indigne d'aliment & de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes: qui jeune, respondit à sa mere le pressant de se marier, [3] *qu'il n'estoit pas temps*: &, devenu sur l'aage, *qu'il n'estoit plus temps*. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche [4] d'avoir eu accointance de femme, avant l'aage de vingt ans: & recommandoient singulierement aux hommes, qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en l'aage leur pucellage; d'autant que les courages s'amollissent & divertissent par l'accouplage des femmes.

> [c] *Mà hor congiunto a giovinetta sposa,*
> *E lieto homai de' figli, era invilito*
> *Ne gli affetti di padre, e di marito.*

Muleasses Roy de Thunes, celuy que l'Empereur Charles cinquiesme remit en ses Estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avec les femmes, l'appellant [5] brode, effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire Grecque remarque de Iccus Tarentin, de Chrysso, d'Astyllus, de Diopompus, & d'autres, [6] que pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des jeux Olympiques,

3 *Diogene Laërce* dans la Vie de Thales: L. I. Segm. 26.

4 Ce que Montagne attribuë ici aux Gaulois, Cesar le dit expressement des Germains: *De Bello Gallico*, L. vi. « Qui diutissimè impuberes permanserunt, maximam inter suos « ferunt laudem: hoc ali staturam, ali hoc vi« res, nervósque confirmari putant: intra an« num verò vigesimum fœminæ notitiam ha« buisse, in turpissimis habent rebus.

c Mais alors uni à une jeune Epouse, & tout joyeux de se voir des enfans, les affections de Pere & de Mari luy avoient amolli le cœur. *Il Tasso*, Gierusal. liberata: *Canto x. Stanza 39.*

5 C'est-à-dire, *lâche*, *effeminé*.

6 *Plato*, De Legibus: L. viii. p. 647. Ἆρ' οὖν οὐκ ἴσμεν τὸν Ταραντῖνον Ἴκκον ἀκοῇ διὰ τὸν Ὀλυμπίασι τε ἀγῶσι καὶ τοὺς τε ἄλλυς. —— ὡς λόγος, οὔτε τινὸς πώποτε γυναικὸς ἥψατο, οὐδ' αὖ παιδὸς, ἐν ὅλῃ τῇ τῆς ἀσκήσεως ἀκμῇ, καὶ δὴ καὶ Κρίσσωνα, καὶ Ἄστυλλον καὶ Διόπομπον καὶ ἄλλυς παμπόλλυς, ὁ αὐτός πε λόγος ἔχει. —— Dans toutes les Editions de Montagne que j'ai pû consulter, sans en excepter la Traduction Angloise, j'ai trouvé *Jecus Tarentin*, au lieu d'*Iccus Tarentin*.

7 de la Paleſtre, & tels exercices, ils ſe priverent autant que leur dura ce ſoing, de toute ſorte d'acte Venerien. En certaine contrée des Indes Eſpagnolles, on ne permettoit aux hommes de ſe marier, qu'apres quarante ans, & ſi le permettoit-on aux filles à dix ans. Un gentil-homme qui a trente cinq ans, il n'eſt pas temps qu'il face place à ſon fils qui en a vingt: il eſt luy-meſme au train de paroiſtre & aux voyages des guerres, & en la Cour de ſon Prince: il a beſoin de ſes pieces; & en doit certainement faire part, mais telle part, qu'il ne s'oublie pas pour autruy. Et à celuy-là peut ſervir juſtement cette reſponce que les peres ont ordinairement en la bouche: *Je ne me veux pas deſpouiller devant que de m'aller coucher.*

Un Pere ſur l'age doit laiſſer l'uſage de ſes Biens à ſes Enfans.

Mais un pere atterré d'années & de maux, privé par ſa foibleſſe & faute de ſanté, de la commune ſocieté des hommes, il ſe faict tort, & aux ſiens, de couver inutilement un grand tas de richeſſes. Il eſt aſſez en état, s'il eſt ſage, pour avoir deſir de ſe dépouiller pour ſe coucher, non pas juſques à la chemiſe, mais juſques à une robbe de nuit bien chaude: le reſte des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doit en eſtrener volontiers ceux, à qui par ordonnance naturelle cela doit appartenir. C'eſt raiſon qu'il leur en laiſſe l'uſage, puis que nature l'en prive: autrement ſans doute il y a de la malice & de l'envie. La plus belle des actions de l'Empereur Charles cinquieſme fut celle-là, à l'imitation d'aucuns anciens de ſon qualibre, d'avoir ſceu recognoiſtre que la raiſon nous commande aſſez de nous deſpouiller, quand nos robbes nous chargent & empeſchent, & de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il reſigna ſes moyens, grandeur & puiſſance à ſon fils, lors qu'il ſentit defaillir en ſoy la fermeté & la force pour conduire les affaires, avec la gloire qu'il y avoit acquiſe.

d *Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne*
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Cette faute, de ne ſe ſçavoir reconnoiſtre de bonne heure, & ne ſentir l'impuiſſance & extreme alteration que l'aage apporte natu-

7 C'eſt à dire, *de la Lutte*. Il y a dans quelques anciennes Editions, *de la Paleſtrine*: mais c'eſt apparemment une faute d'impreſſion.

d Dès que ton Cheval commence à vieillir, laiſſe-le en repos, ſi tu es ſage, de peur que venant à battre du flanc au milieu de la carriere, il ne faſſe rire tout le monde. *Horat.* L. i. Epiſt. 1. *vſ.* 8, 9.

rellement & au corps & à l'ame [8], qui à mon opinion est esgale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps & cognu familierement, des personnages de grande authorité, qu'il estoit bien aisé à voir, estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse pour leur honneur volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur aise, & deschargez des occupations publiques & guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ay autrefois esté privé en la maison d'un gentil-homme veuf & fort vieil, d'une vieillesse toutefois assez verte. Cettuy-cy avoit plusieurs filles à marier, & un fils desja en aage de paroistre; cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses & visites estrangeres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soin de l'espargne, mais encore plus, pour avoir, à cause de l'aage, pris une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dy un jour un peu hardiment, comme j'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieux de nous faire place, & de laisser à son fils sa maison principale, (car il n'avoit que celle-là de bien logée & accommodée) & se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puis qu'il ne pouvoit autrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis, & s'en trouva bien. Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire: je leur lairrois, moy qui suis à mesme de jouer ce rolle, la jouyssance de ma maison & de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoyent occasion: je leur en lairrois l'usage, parcequ'il ne me seroit plus commode: & de l'authorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit. Ayant tousjours jugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy-mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, & de pouvoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens: leur fournissant d'instruction & d'advis suyvant l'experience qu'il en a, & d'acheminer luy-mesme l'ancien honneur &

8 *C'est à dire*, laquelle alteration affecte égalemeut, à mon avis, le Corps & l'Ame, si tant est que l'Ame n'y soit la moitié plus sujette que le Corps, *&c*.

ordre de sa maison en la main de ses successeurs, & se respondre par là, des esperances qu'il peut prendre de leur conduicte à venir. Et pour cet effect, je ne voudrois pas fuir leur compagnie, je voudrois les esclairer de pres, & jouyr selon la condition de mon aage, de leur allegresse, & de leurs festes. Si je ne vivoy parmy eux (comme je ne pourroy sans offenser leur assemblée par le chagrin de mon aage, & l'obligation de mes maladies, & sans contraindre aussi & forcer les regles & façons de vivre que j'auroy lors) je voudroy au moins vivre pres d'eux en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vy il y a quelques années, un Doyen de S. Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que lors que j'entray en sa chambre, il y avoit vingt deux ans, qu'il n'en estoit sorty un seul pas; & si avoit toutes ses actions libres & aysées, sauf un reume qui luy tomboit sur l'estomac. A peine une fois la sepmaine, vouloit-il permettre qu'aucun entrast pour le voir. Il se tenoit tousjours enfermé par le dedans de sa chambre seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer & sortir. Son occupation estoit se promener, & lire quelque livre (car il cognoissoit aucunement les lettres) obstiné au demeurant de mourir en cette desmarche, comme il fit bientost apres. J'essayeroy par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vive amitié & bien-vueillance non feinte en mon endroict : ce qu'on gaigne aisément envers des natures bien nées : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produit à miliers, il les faut hayr & fuyr pour telles.

Le nom de Pere *ne devroit pas être interdit aux Enfans.*

Je veux mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, & leur en enjoindre un' estrangere, comme plus reverentiale, [9] Nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre authorité. Nous appellons Dieu tout-puissant, *Pere*, & desdaignons que nos enfants nous en appellent. J'ay reformé [10] cett'erreur en ma famille.

9 Comme si la Nature n'avoit pas assez bien pourveu à l'établissement de notre autorité.

10 Le bon Roy Henry iv. la reforma aussi dans sa Famille : *car il ne vouloit pas*, dit Perefixe, *que ses Enfans l'appellassent*, Monsieur, *nom qui semble rendre les Enfans étrangers à leur Pere, & qui marque la servitude & la sujettion : mais qu'ils l'appellassent* Papa, *nom de tendresse*

Les Enfans qui sont en age doivent être admis à vivre familierement avec leurs Peres.

C'eſt auſſi folie & injuſtice de priver les enfans qui ſont en aage, de la familiarité des peres, & vouloir maintenir en leur endroit une morgue auſtere & deſdaigneuſe, eſperant par-là, les tenir en crainte & obeïſſance. Car c'eſt une farce tres-inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, & qui pis eſt, ridicules. Ils ont la jeuneſſe & les forces en la main, & par conſéquent le vent & la faveur du monde; & reçoivent avecques moquerie, ces mines fieres & tyranniques d'un homme qui n'a plus de ſang, ny au cœur, ny aux veines: vrais eſpouventails de cheneviere. Quand je pourroy me faire craindre, j'aimeroy encore mieux me faire aymer.

Exemple d'un Vieillard qui voulant ſe faire craindre, tomboit dans le mépris.

Il y a tant de ſortes de deffauts en la vieilleſſe, tant d'impuiſſance: elle eſt ſi propre au mépris, que le meilleur acqueſt qu'elle puiſſe faire, c'eſt l'affection & amour des ſiens: le commandement & la crainte, ce ne ſont plus ſes armes. J'en ay vû quelqu'un duquel la jeuneſſe avoit eſté treſ-imperieuſe, quand c'eſt venu ſur l'aage, quoy qu'il le paſſe ſainement ce qu'il ſe peut, il frappe, il mord, il jure, le plus tempeſtatif maiſtre de France, il ſe ronge de ſoing & de vigilance, tout cela n'eſt qu'un baſtelage, auquel la famille meſme complotte: du grenier, du celier, voire & de ſa bource, d'autres ont la meilleure part de l'uſage, cependant qu'il en a les clefs en ſa gibbeſſiere, plus c her ement que ſes yeux. Cependant qu'il ſe contente de l'eſpargne & chicheté de ſa table, tout eſt en desbauche en divers reduits de ſa maiſon, en jeu, & en deſpence, & en l'entretien des comptes de ſa vaine cholere & prouvoyance. Chacun eſt en ſentinelle contre luy. Si par fortune quelque chetif ſerviteur [11] s'y addonne, ſoudain il luy eſt mis en ſoupçon: qualité à laquelle la vieilleſſe mord ſi volontiers de ſoy-meſme. Quantes fois s'eſt-il vanté à moy, de la bride qu'il donnoit aux ſiens, & exacte obeïſſance & reverence qu'il en recevoit; combien il voyoit clair en ſes affaires?

[c] *Ille ſolus neſcit omnia.*

Je ne ſçache homme qui peuſt apporter plus de parties & naturelles & acquiſes, propres à conſerver la maiſtriſe, qu'il faict, & ſi en eſt

& d'amour. Hiſtoire de Henry le Grand, p. 503.

11 *S'attache à luy.*

c Et cependant lui ſeul ignore tout ce qu'on fait chez lui. *Terent.* Adelph. Act. iv. ſc. 2. *vſ.* 9.

deſcheu

descheu comme un enfant. Partant l'ay-je choisi parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, s'il est ainsi mieux, ou autrement. En presence, toutes choses luy cedent. Et laisse-on ce vain cours à son autorité, qu'on ne luy resiste jamais. On le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne-il congé à un valet? il plie son paquet, le voila party: mais hors de devant luy seulement: Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra & fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on fait venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grace. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque dépesche, qui déplaise? on la supprime: forgeant tantost apres, assez de causes, pour excuser la faute d'execution ou de response. Nulles Lettres estrangeres ne luy estants premierement apportées, il ne void que celles qui semblent commodes à sa science. Si par cas d'advanture il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne, de les luy lire, on y trouve sur le champ ce qu'on veut: & faict-on à tous coups que tel luy demande pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne void enfin affaires, que par une image disposée & desseignée & satisfactoire le plus qu'on peut, pour n'éveiller son chagrin & son courroux. J'ay vû sous des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes de tout pareil effect.

Vieillards trompez par leurs Femmes.

Il est tousjours [12] proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris. Elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster: la premiere excuse leur sert de pleniere justification. J'en ay vû, qui derobboit gros à son mary, pour, disoit-elle à son Confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation. Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary. Il faut qu'elles l'usurpent ou finement, ou fierement, & tousjours injurieusement, pour luy donner de la grace & de l'authorité. Comme en mon propos, quand

12 *Les femmes ont toûjours du penchant à contrarier la volonté de leurs Maris.*---Ce que je dis là n'est pas pour approuver, mais seulement pour expliquer la pensée de Montagne: car peut-être ai-je autant vû de Maris qui contrarient fortement leurs Femmes, que de Femmes qui aiment à contrarier leurs Maris.

c'est contre un pauvre vieillard, & pour des enfants lors empoignent-elles ce tiltre, & en servent leur passion, avec gloire : & comme en un commun servage, [13] monopolent facilement contre sa domination & gouvernement. Si ce sont masles, grands & fleurissans, ils subornent aussi incontinent ou par force, ou par faveur, & maistre d'Hostel & receveur, & tout le reste.

D'autres, par leurs Domestiques.

Ceux qui n'ont ny femme ny fils, tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi & indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, qu'*autant de valets, autant d'ennemis.* Voyez si selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir, que femme, fils & valet, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inappercevance & d'ignorance, & facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit-ce de nous ; mesme en ce temps, où les Juges qui ont à décider nos controverses, sont communément partisans de l'enfance & interessez ? Au cas que cette pipperie m'échappe à voir, au moins ne m'échappe-il pas, à voir que je suis tres-pipable. Et aura-on jamais assez dit, de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles ? L'image mesme, que j'en vois aux bestes, si pure, avec quelle religion je la respecte ! Si les autres me pippent, au moins ne me pipé-je pas moy-même à m'estimer capable de m'en garder : ny à me ronger la cervelle [14] pour me rendre. Je me sauve de telles trahisons en mon propre giron, non par une inquiete & tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost, & resolution. Quand j'oy reciter l'estat de quelqu'un, je ne m'amuse pas à luy : je tourne incontinent les yeux à moy, voir comment j'en suis. Tout ce qui le touche me regarde. Son accident m'advertit & m'esveille de ce costé-là. Tous les jours & à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier aussi-bien qu'estendre notre consideration. Et plusieurs autheurs blessent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant témerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, & lanceant à leurs ennemis des traits, propres à leur estre relancez plus avantageusement.

13 *Complottent.*
14 C'est-à-dire, *pour me rendre capable d'éviter leurs pieges.*

Feu M. le Mareschal de Monluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'Isle de Maderes, brave gentil-homme à la verité & de grande esperance, me faisoit fort valoir entre ses autres regrets, le desplaisir & creve-cœur qu'il sentoit de ne s'estre jamais communiqué à luy : & sur cette humeur d'une gravité & grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouster & bien cognoistre son fils; & aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, & le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. » Et ce pauvre garçon, *disoit-il*, n'a rien « veu de moy qu'une contenance refroignée & pleine de mespris, & « a emporté cette créance, que je n'ay sceu ny l'aimer ny l'estimer « selon son merite. A qui gardoy-je à descouvrir cette singuliere « affection que je luy portoy dans mon ame ? estoit-ce pas luy qui « en devoit avoir tout le plaisir & toute l'obligation ? Je me suis « contraint & gehenné pour maintenir ce vain masque : & y ay « perdu le plaisir de sa conversation, & sa volonté quant & quant, « qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant ja« mais receu de moy que rudesse, ny senti qu'une façon tyranni« que ». Je trouve que cette plainte estoit bien prise & raisonnable : Car comme je sçay par une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, & d'avoir eu avec eux une parfaite & entiere communication. [15] O mon amy ! En vaux-je mieux d'en avoir le goust, ou si j'en vaux moins ? j'en vaux certes bien mieux. Son regret me console & m'honnore. Est-ce pas un pieux & plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obseques ? Est-il jouyssance qui vaille cette privation ? Je m'ouvre aux miens tant que je puis, & leur signifie tres volontiers l'estat de ma volonté, & de mon jugement envers eux, comme envers un chacun : je me haste de me produire, & de me presenter : car je ne veux pas qu'on s'y mesconte, à quelque part que ce soit. Entre autres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dit Cesar, [16] cette-cy en estoit l'une, que les enfans ne se presentoyent aux peres, ny s'osoyent trouver en public en leur com-

Les Peres doivent se familiariser avec leurs enfans lors qu'ils en sont capables.

15 Cette Apostrophe s'adresse à son Ami *La Boëtie*, comme il paroît clairement par *le Discours sur sa mort*, écrit & publié par Montagne lui-même, & que vous trouverez à la fin de cette Edition des ESSAIS.

16 *De Bello Gallico*. Lib. vi.

pagnie, que lors qu'ils commençoyent à porter les armes; comme s'ils vouloyent dire que lors il estoit aussi saison, que les peres les receussent en leur familiarité & accointance.

Dureté des Péres qui privent leurs Enfans du fruit de leurs biens, même aprés leur mort.

J'ay veu encore une autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie, leurs enfans de la part qu'ils devoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore apres eux, à leurs femmes cette mesme authorité sur tous leurs biens, & loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cognu tel Seigneur des premiers officiers de nostre Couronne, ayant par esperance de droit à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux & accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere en son extreme decrepitude, jouyssant encore de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu pres de quatre vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable.

Gros Douaire, ruine des maisons.

Pourtant trouve-je peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangere qui apporte plus de ruyne aux maisons: mes predecesseurs ont communement suivi ce conseil bien à propos, & moy aussi. Mais ceux qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soyent moins traictables & recognoissantes, se trompent, de faire perdre quelque reelle commodité, pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une autre. Elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort. L'injustice les alleche: comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses: Et en sont debonnaires d'autant plus, qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers & glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

Il faut laisser aux Veuves dequoi maintenir leur état.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfans ne sont pas en l'aage selon les loix pour en manier la charge: mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en leur maturité, ils auront plus de sagesse & de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutesfois à la verité plus contre nature, de faire despendre les meres de la

discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement, dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison & de leur aage, d'autant que la necessité & l'indigence est beaucoup plus mal seante & mal-aisée à supporter à elles qu'aux masles : il faut plustost en charger les enfans que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens en mourant, me semble estre, les laisser distribuer à l'usage du pays. Les loix y ont mieux pensé que nous : & vaut mieux les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils [17] ne sont pas proprement nostres, puisque d'une prescription civile & sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté audelà, je tien qu'il faut une grande cause & bien apparente pour nous faire oster à un, ce que sa fortune luy avoit acquis, & à quoy la justice commune l'appelloit : & que c'est abuser contre raison de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles & privées. Mon sort m'a faict grace, de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, & divertir mon affection de la commune & legitime ordonnance. J'en voy, envers qui c'est temps perdu employer un long soin de bons offices. Un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux, qui se trouve à point, pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage. La voisine action l'emporte, non pas les meilleurs & plus frequents offices, mais les plus recents & presents font l'operation. Ce sont gents qui se jouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chaque action de ceux qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suitte, & de trop de poids, pour estre ainsi promenée à chasque instant : & en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardans sur tout à la raison & observance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines : & proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les esprits puerils. A l'adventure eust-on faict injustice, de me deplacer de mon rang, pour avoir esté le plus lourd & plombé, le plus long & desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes

Moyen le plus sage de distribuer nos Biens en mourant.

17 *Ces biens ne sont pas proprement nostres, &c.*

freres, mais que tous les enfans de ma province : soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est follie de faire des triages extraordinaires, sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peut blesser cette regle, & corriger les destinées aux chois qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peut avec plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable & enorme difformité corporelle : vice constant, inamandable; & selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important prejudice.

Platon veut que la disposition des biens soit reglée par les Loix.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon, avec ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment donc, disent-ils sentans leur « fin prochaine, [18] ne pourrons-nous point disposer de ce qui est à « nous, à qui il nous plaira? O Dieux, quelle cruauté! Qu'il ne « nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servy en nos « maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus « & moins selon nos fantasies » ! A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bien-tost à mourir, « il est mal-aisé, & que vous vous cognoissiez, & que vous cog- « noissiez ce qui est à vous, suivant l'inscription Delphique. Moy, « qui fay les loix, tien, que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous « ce que vous jouyssez. Et vos biens & vous, estes à vostre famille « tant passée que future : mais encore plus sont au public, & vostre « famille & vos biens. Parquoy de peur que quelque flatteur en « vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion vous « sollicite mal à propos, de faire testament injuste, je vous engarde- « ray. Mais ayant respect & à l'interest universel de la cité, & à celuy « de vostre maison, j'establiray des loix, & feray sentir, comme « de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. « Allez-vous-en joyeusement où la necessité humaine vous appelle. « C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui « autant que je puis, me soingne du general, d'avoir soucy de ce « que vous laissez. »

Il est dangereux de laisser aux Femmes la liberté

Revenant à mon propos, il me semble en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deuë sur des hommes, sauf la maternelle & naturelle : si ce n'est pour le chastiment de

18 *De Legibus*: L. xi. 969, 970. Edit. Wechel. *Ficini*.

ceux, qui par quelque humeur fievreuse, se sont volontairement soubsmis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration, qui nous a faict forger & donner pied si volontiers, à cette loy, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la succession de cette Couronne : & n'est guere Seigneurie au monde, où elle ne s'allegue, comme icy, par une vray-semblance de raison qui l'authorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession, selon le choix qu'elles feront des enfans, qui est à tous les coups inique & fantastique. Car cet appetit desreglé & goust malade, qu'elles ont au temps [19] de leurs groisses, elles l'ont en l'ame, en tout temps. Communement on les void s'addonner aux plus foibles & malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayans point assez de force de discours, pour choisir & embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller, où les impressions de nature sont plus seules : comme les animaux qui n'ont cognoissance de leurs petits, que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles.

de partager à leurs Enfans la Succession de leurs Peres.

Au demeurant il est aisé à voir par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour un fort leger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, & leur faisons prendre les nostres en charge ? nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourisse, à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre ; leur deffendant non seulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir : mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout au service des nostres. Et voit-on en la plus part d'entre elles, s'engendrer bien tost par accoustumance un'affection bastarde, plus vehemente que la naturelle, & plus grande sollicitude de la conservation des enfans empruntez, que des leurs propres.

Quel fond on peut faire sur l'affection naturelle des Meres pour leurs Enfans.

Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy, de voir les femmes de village, lors qu'elles ne

Chevres qui s'affectionnent pour les Enfans qu'el-

19 *De leur grossesse.* Dans Nicot on trouve *greesse* & *groisse* pour *grossesse*.

les nourrissent de leur lait.

peuvent nourrir les enfans de leurs mammelles, appeller des chevres à leurs secours. Et j'ay à cette heure deux lacquais, qui ne tetterent jamais que huict jours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duites à venir allaicter ces petits enfans, recognoissent leur voix quand ils crient, & y accourent, si on leur en presente un autre que leur nourisson, elles le refusent, & l'enfant en fait de mesme d'une autre chevre. J'en vis un l'autre jour, à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin, il ne peust jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, & mourut sans doute, de faim. Les bestes alterent & abbastardissent aussi aisément que nous, l'affection naturelle. Je croy qu'en ce que recite Herodote de certain destroit de la Libye, il y a souvent du mesconte: il dit qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment: mais que l'enfant ayant force de marcher, [20] trouve son pere celuy, vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Productions de l'Esprit, non moins cheres aux hommes que leurs Enfans.

Or à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfans, pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons autres nous-mesmes: il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous, qui ne soit pas de moindre recommendation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit, de nostre courage & suffisance, sont produits par une plus noble partie que la corporelle, & sont plus nostres. Nous sommes pere & mere ensemble en cette generation: ceux-cy nous coustent bien plus cher, & nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon. Car la valeur de nos autres enfans, est beaucoup plus leur, que nostre: la part que nous y avons est bien legere; mais de ceux-cy, toute la beauté, toute la grace & prix est nostre. Par ainsi ils nous representent & nous rapportent bien plus vivement que les autres. Platon adjouste, que ce sont icy des enfants immortels, qui immortalisent leurs peres, voire & les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos.

Témoin le Roman d'Heliodore Evêque de Tricca.

Or les Histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfans, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en tirer aussi quelqu'un de cette-cy. Heliodorus ce bon Evesque

20 Καὶ τῷ ἂν ἴκῃ τῶν ἀνδρῶν τὸ παίδιον, τούτου παῖς νομίζεται. *Et l'Enfant est reputé fils de celui de la troupe auprès duquel il va se rendre.* Herodot. L. iv. p. 320.

que de [21] Tricca, ayma mieux perdre la dignité, le profit, la devotion d'une prelature si venerable, que [22] de perdre sa fille : fille qui dure encore bien gentille : mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement & mollement [23] goderonnée pour fille Ecclesiastique & Sacerdotale, & de trop amoureuse façon.

Les Ecrits de Labienus. Il y eut un *Labienus* à Rome, personnage de grande valeur & authorité, & entre autres qualitez, excellent en toute sorte de literature, qui estoit, ce croy-je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent sous Cesar en la guerre des Gaules, & qui depuis s'estant jetté au party du grand Pompeius, s'y maintint si valeureusement jusques à ce que Cesar le deffit en Espagne. Ce Labienus dequoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, & comme il est vray-semblable, les courtisans & favoris des Empereurs de son temps, pour ennemis de sa franchise, & des humeurs paternelles, qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teint ses Escrits & ses Livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, & obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslés. Ce fut par luy [24] que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les Escrits mesmes, & les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen & matiere de cruauté, [25] si nous n'y meslions des choses que nature a exemptées de tout sentiment & de toute souffrance, comme la reputation & les inventions de nostre esprit : & si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines & monumens des Muses. Or Labienus [26] ne put souffrir cette perte, ny de survivre à cette

21 *Tricca*. Ville de la Thessalie superieure : en Grec Τρικκὴ. Dans une des premieres Editions de Montagne on a mis *Tricea* ; & cette faute a passé de là dans toutes les Editions que j'ai vuës, aussi bien que dans la derniere Traduction Angloise.

22 Que de condamner son Roman, intitulé *Histoire Ethiopique* : Nicephor. L. xii. c. 34.

23 *Ajustée*.

24 *In hunc primum excogitata est nova pœna : effectum est enim per inimicos, ut omnes ejus libri incenderentur. Res nova & insueta, supplicia de studiis sumi*. M. Annæi Senec. *Controvers*. L. v. ab initio. Cette espece de punition a été fort au goût des Chrétiens : & encore aujourd'hui, l'on brûle des Livres à Rome, en France, en Angleterre, *&c*.

25. Parum videlicet in pœnas notæ crudelitatis est : conquirite in vosmetipsos nova, quibus pereatis : & si quid ab omni patientiâ rerum natura subduxit, sicut ingenium memoriamque nominis, invenite quemadmodum perducatis ad eandem rem corporis mala. *Id*. ibid.

26 *Non tulit hanc Labienus contumeliam, nec superstes esse ingenio suo voluit, sed in monumenta*

ſienne ſi chere geniture : il ſe fit porter & enfermer tout vif dans le monument de ſes anceſtres, là où il pourveut tout d'un train à ſe tuer & à s'enterrer enſemble. Il eſt malaiſé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle-là. Caſſius Severus, homme tres-eloquent & ſon familier, voyant bruſler ſes livres, [27] crioit que par meſme ſentence on le devoit quant & quant condamner à eſtre bruſlé tout vif, car il portoit & conſervoit en ſa memoire ce qu'ils contenoient.

Et les Livres de Cremutius Cordus.

Pareil accident [28] advint à *Cremutius Cordus* accuſé d'avoir en ſes livres loué Brutus & Caſſius. Ce Senat vilain, ſervile, & corrompu, & digne d'un pire maiſtre que Tibere, condamna ſes eſcrits au feu. Il fut content de faire compagnie à leur mort, & ſe tua [29] par abſtinence de manger.

Paſſion de Lucain pour ſes Poëſies.

Le bon *Lucanus* eſtant jugé par ce coquin Neron : ſur les derniers traits de ſa vie, comme la pluſpart du ſang fut desja eſcoulé par les veines des bras, qu'il s'eſtoit faictes tailler à ſon medecin pour mourir, & que la froideur eut ſaiſi les extremitez de ſes membres, & commençaſt à s'approcher des parties vitales, la derniere choſe qu'il eut en ſa memoire, ce furent aucuns des vers de ſon Livre de la guerre de Pharſale, [30] qu'il recitoit ; & mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'eſtoit-ce, qu'un tendre & paternel congé qu'il prenoit de ſes enfans, repreſentant les a-dieux & les eſtroits embraſſements que nous donnons aux noſtres en mourant ; & un effet de cette naturelle inclination, qui r'appelle en noſtre ſouvenance en cette extremité, les choſes que nous avons eu les plus cheres pendant noſtre vie ?

Si Epicure n'auroit pas preferé ſes Ecrits à des Enfans nez de lui.

Penſons-nous qu'Epicurus qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute ſa conſolation en la beauté de la doctrine qu'il laiſſoit au monde, euſt receu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nais & bien eſlevez, s'il en euſt eu, comme il faiſoit de la production de ſes riches

ſa majorum ſuorum ferri juſſit, atque ita includi. Id. *ibid.*

27 Illo tempore quo Libri Labieni ex Senatûs-Conſulto urebantur : *Nunc me*, inquit, *vivum uri oportet qui illos edidici.* Id. *ibid.*

28 *Tacit.* Annal. L. iv.

29 *Vitam abſtinentiâ finivit.* Id. *ibid.*

30 Verſus ipſos retulit, eaque illi ſuprema vox fuit. *Tacit.* Annal. L. xv. *ſub finem.*

escrits? & que s'il eust esté au chois de laisser apres luy un enfant contrefaict & mal nay, ou un livre sot & inepte, il ne choisist plustost, & non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier mal'heur que l'autre? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple) si d'un costé on luy proposoit d'enterrer ses Escrits, dequoy nostre religion reçoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfans au cas qu'il en eust, s'il n'aymoit mieux enterrer ses enfans.

De l'affection que Montagne avoit pour son Livre.

Et je ne sçay si je n'aymerois pas mieux beaucoup en avoir produict un parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy-cy tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement & irrevocablement, comme on donne aux enfans corporels. Ce peu de bien, que je luy ay faict, il n'est plus en ma disposition. Il peut sçavoir assez de choses que je ne sçay plus, & tenir de moy ce que je n'ay point retenu: & qu'il faudroit que tout ainsi qu'un estranger, j'empruntasse de luy, si besoin m'en venoit. Si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Eneide que du plus beau garçon de Rome: & qui ne souffrissent plus aisément l'une perte que l'autre: Car selon Aristote, de tous ouvriers le Poëte est nommément le plus amoureux de son ouvrage.

Epaminondas, pour les deux fameuses victoires qu'il avoit gagnées.

Il est malaisé à croire, qu'Epaminondas qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroyent un jour honneur à leur pere (c'estoyent les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens) eust volontiers consenty d'eschanger celles-là, 31 aux plus gorgiases de toute la Grece: ou qu'Alexandre & Cesar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfans & heritiers, quelques parfaicts & accompliz qu'ils peussent estre. Voire je fay grand doubte que Phidias ou autre excellent statuaire, aymast autant la conservation & la durée de ses enfans naturels, comme il fe-

Et Phidias, pour ses plus belles Statues.

31 Aux plus belles, plus aimables. *Gorgias*, mignon, propre: *Nicot.*----*Gorgiase*, ou *gorgiasse*, agréable, belle: *Rosier amoureux*, cité par Borel:

Helas! amy & penses-tu pourtant,
Se ne suis belle & gorgiasse *autant*
Que ceste-là que maintenant cheris.

roit d'une image excellente, qu'avec long travail & estude il auroit parfaite selon l'art. Et quant à ces passions vitieuses & furieuses, qui ont eschauffé quelquefois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encore s'en trouve-il de pareilles en cette autre sorte de parenté: Tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme de beauté singuliere, il devint si esperduement espris de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il falut, qu'en faveur de sa rage les Dieux la luy vivifiassent:

[f] *Tentatum mollescit ebur, positóque rigore*
Subsidit digitis.

CHAPITRE IX.

Des Armes des Parthes.

Mauvaise coutume de ne s'armer que sur le point d'une extréme necessité.

C'EST une façon vitieuse de la Noblesse de notre temps, & pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité: & s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence, que le danger soit esloigné: D'où il survient plusieurs desordres: car chacun criant & courant à ses armes, sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compaignons sont deja rompus. Nos peres donnoient [1] leur salade, leur lance, & leurs ganrelets à porter, & n'abandonnoient le reste de leur equipage, tant que la courvée duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublées & difformes, par la confusion du bagage & des valets qui ne peuvent esloigner leurs maistres, à cause de leurs armes. Tire-Live parlanr des nostres, [a] *Intolerantissima laboris*

f Il touche l'Ivoire qui cede & s'amolit sous ses doigts, ayant perdu sa dureté naturelle. *Ovid.* Metamorph. L. x. Fab. 8. *vs.* 41, 42.

1 C'est à dire *leur Casque*. De *Silus* qui a signifié *le nez relevé*, on a appellé les Casques *Sila, à similitudine*, dit Festus: & selon Borel, de *sila, silata, selata* on a formé le mot de *salade* pour signifier *un Casque*

a *Peu faits au travail*, à peine pouvoient-ils porter leurs armes sur leurs épaules: *Tit. Liv.* L. x. c. 28.------ Mais Tite-Live ne dit rien là de la peine que les Gaulois avoient à porter leurs armes. Cela suit pourtant assez naturellement. Peut-être l'a-t-il dit expressément ailleurs, & que Montagne aura joint les deux Passages en un, comme il fait assez souvent.

corpora vix arma humeris gerebant. Plusieurs Nations vont encore & alloient anciennement à la guerre sans se couvrir: ou se couvroient d'inutiles defences:

b *Tegmina queis capitum raptus de subere cortex.*

Alexandre le plus hazardeux Capitaine qui fut jamais, s'armoit fort rarement: Et ceux d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de guere leur marché.

Armes des François plus incommodes par leur poids que propres pour la deffense.

S'il se voit quelqu'un tué par le defaut d'un harnois, il n'en est guere moindre nombre, que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez sous leur pesanteur, ou froissez & rompus, ou par un contre-coup, ou autrement. Car il semble, à la verité, à voir le poids des nostres & leur espesseur, que nous ne cherchons qu'à nous deffendre, & en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix, entravez & contraints, comme si nous n'avions à combattre que du choq de nos armes: Et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus peint plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois, [2] ainsi armez pour se maintenir seulement, n'ayans moyen ny d'offenser ny d'estre offensez, ny de se reveler abbatus.

Medois pesamment & mal-aisément armez.

Lucullus voyant certains hommes d'armes Medois, qui faisoient front en l'armée de Tigranes, poisamment & malaisément armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les deffaire aisément, & par eux commença sa charge & sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, [3] je croy qu'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garentir, & nous

b Se faisant des Casques avec la simple écorce du liege. *Æneid.* L. vii. *vs.* 742.

2 Quibus more gentico continuum ferri tegimen,---- inferendis ictibus inhabiles, accipiendis impenetrabiles: ---- jacentesque nullo ad resurgendum nisu, quasi exanimes linquebantur. *Tacit.* Annal. L. iii.

3 Montagne n'a pas deviné juste: car aujourd'hui l'on s'habille pour aller à l'Assaut, à peu près comme pour aller au Bal. La mode qui regle tout en France y a introduit cet usage, dont la bizarrerie n'a pas échappé à la Critique du judicieux Censeur de ce Siecle, le célébre LA BRUYERE. *Qui avoit mis autrefois*, dit-il, *dans l'esprit des hommes qu'on étoit à la Guerre, ou pour se défendre, ou pour attaquer; & qui leur avoit insinué l'usage des Armes offensives & des défensives? Qui les oblige aujourd'huy de renoncer à celles-cy; & pendant qu'ils se bottent pour aller au Bal, de soutenir sans armes & en pourpoint des travailleurs, exposez à tout le feu d'une Contrescarpe? Nos Peres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensez? Et nous-mêmes, quels Heros célebrons-nous dans notre Histoire? Un* Guesclin, *un* Clisson, *un* Foix, *un* Boucicaut, *qui tous ont porté l'armet*, & endossé une cuirasse: Chap. XIV. DE QUELQUES USAGES.

faire trainer à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les anciens faisoyent porter à leurs elephans. Cette humeur est bien esloignée de celle du jeune Scipion, [4] lequel accusa aigrement ses soldats, de ce qu'ils avoyent semé des chausse-trapes sous l'eau à l'endroit du fossé, par où ceux d'une ville qu'il assiegeoit, pouvoient faire des sorties sur luy : disant que ceux qui assailloient, devoient penser à entreprendre, non pas à craindre : Et craignoit avec raison que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un jeune homme, qui luy faisoit monstre de son beau bouclier : *Il est vrayement beau, mon fils, mais un soldat Romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre, qu'en la gauche.* Or il n'est que la coustume, qui nous rende insupportable la charge de nos armes.

> [c] *L'husbergo in dosso haveano, & l'elmo in testa,*
> *Due di quelli guerier' dei quali io canto.*
> *Ne notte ò dì, doppo ch'entraro in questa*
> *Stanza, gl'haveano mai mesi da canto,*
> *Che facile a portar come la vesta*
> *Era lor, perche in uso l'havean tanto.*

Armes des Pietons Romains.

L'Empereur Caracalla alloit par pays à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armée. Les pietons Romains portoient non seulement le [5] morion, l'espée, & l'escu : car quant aux armes, dit Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres : [d] *arma enim, membra militis esse dicunt.* Mais quant & quant encore, ce qu'il leur falloit de vivres, pour quinze jours, & certaine quantité de [6] paux pour faire leurs rempars, jusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius ainsi

4 *Valer. Max.* Liv. iii. in Romanis, §. 2. Si Montagne a pris ceci de Valere Maxime, il ne l'a pas copié exactement; car cet Auteur ne dit pas, qu'*on eut semé des chausse-trapes sous l'eau,* &c. Mais que quelques-uns conseilloient à Scipion de le faire. *Cùm urbem prævalidam obsideret, suadentibus quibusdam ut circa mœnia ejus ferreos murices spargeret,* &c. *respondit,* Non esse ejusdem & capere aliquos, & timere.

c Deux des Guerriers que je chante ici (*Orlando & Sacripante*) avoient la cuirasse sur le dos, & le casque en tête. Et depuis qu'ils étoient dans ce Chateau, ils n'avoient quitté, ni jour ni nuit, cette double armure, qu'ils portoient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étoient accoûtumez. *Ariosto :* Cant. xii. *Stanz.* 30.

5 *Casque.* Selon Nicot, *morion* vient de l'Italien *morione* qui signifie la même chose. —— *Scutum, gladium, galeam, in onere nostri milites non plus numerant*, dit Ciceron, *quàm humeros, lacertos, manus.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 16.

d Car ils disent que les armes d'un soldat sont ses membres. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 16.

6 Ou *Pieux.*

chargez, marchants en bataille, estoient duits à faire cinq lieuës en cinq heures, & six s'il y avoit haste. Leur discipline miliraire estoit beaucoup plus rude que la nostre : aussi produisoit-elle de bien autres effects. Le jeune Scipion reformant son armée en Espaigne, [7] ordonna à ses soldats de ne manger que debout, & rien de cuit. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il fut reproché à un soldat Lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu sous le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu sous un autre toict que celuy du Ciel, quelque temps qu'il fist. Nous ne menerions guere loing nos gens à ce prix-là.

Les Parthes en guerre tout couverts de fer.

Au demeurant [8] *Marcellinus*, homme nourry aux guerres Romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, & la remarque d'autant qu'elle estoit esloignée de la Romaine. Il avoyent, dit-il, [9] des armes tissuës en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps : & si estoient si fortes que nos dards rejallissoient venans à les heurter : ce sont les escailles, dequoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir. Et en un autre lieu : [10] Ils avoient, dit-il, leurs chevaux forts & roides, couverts de gros cuir, & eux estoient armez de cap à pied, de grosses lames de fer, rangées de tel artifice, qu'à l'endroict des jointures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer : car ils avoient des accoustremens de teste si proprement assis, & representans au naturel la forme & parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds, qui respondoient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere, & par des fentes, qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoyent assez malaisément haleine.

7 Plutarque dans les *Dits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines*, à l'article de *Scipion le jeune.*

8 *Ammianus Marcellinus*, Historien Latin, Grec de Nation, qui vécut & porta les armes sous les Empereurs *Constance*, *Julien*, &c.

9 Undique laminis ferreis, in modum tenuis plumæ, contecti, fidentésque quod tela rigentis ferri lapsibus impacta resiliebant. *Ammian. Marcell.* L. xxiv. c. 7.

10 Erant omnes Catervæ ferratæ, ita per singula membra densis laminis tectæ, ut juncturæ rigentes compagibus artuum convenirent : humanorúmque vultuum simulacra ita capitibus diligenter aptata, ut imbracteatis corporibus solidis ibi tantùm incidentia tela possint hærere quà per cavernas minutas & orbibus oculorum affixas parcius visitur, vel per supremitates narium angusti spiritus emittuntur. *Ammian. Marcell*, L. xxv. c. 1.

[e] *Flexilis inductis animatur lamina membris,*
Horribilis visu, credas simulacra moveri
Ferrea, cognatóque viros spirare metallo:
Par vestitus equis, ferratâ fronte minantur,
Ferratósque movent securi vulneris armos.

Voila une description, qui retire bien fort à l'equipage d'un homme d'armes François, à tout ses bardes. Plutarque dit que Demetrius fit faire pour luy, & pour [11] Alcimus, le premier homme de guerre qui fust pres de luy, à chacun un harnois complet [12] du poids de six vingts livres, là où les communs harnois n'en pesoient que soixante.



CHAPITRE X.

Des Livres.

JE ne fay point de doute, qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses, qui sont mieux traictées chez les maistres du mestier, & plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, & nullement des acquises : Et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy : car à peine respondroy-je à autruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en

e Une lame flexible s'anime sur leurs membres : horribles à voir, on diroit que ce sont des idoles de fer mouvantes, & des hommes qui respirent avec le Métal qui s'est converti en leur propre substance. Leurs Chevaux armez de même avec un front menaçant, tout couvert de fer, marchent à l'abri des coups, les épaules armées du même métal. *Claudian*, in Ruff. L. ii. *vs.* 358, *&c.*

11 Dans la premiere Edition des Essais, & dans toutes les autres que j'ai pû voir, sans en excepter la Traduction Angloise, j'ai trouvé *Alcinus*, au lieu d'*Alcimus*, qui est le vrai mot, comme on le verra dans la Note suivante.

12 Ceci est pris de la *Vie de Demetrius* par Plutarque, *ch.* 6. mais Montagne a un peu brouillé les especes. Plutarque dit d'abord, qu'on présenta à Demetrius deux Cuirasses de fer, du poids de quarante livres chacune, d'une trempe admirable, comme il parut à l'essai qu'on en fit sur l'une des deux que Demetrius prit pour lui, ayant donné l'autre à *Alcimus*. Et après cela, il ajoûte comme en passant, *que cet Alcimus étoit le plus robuste & le meilleur combattant que Demetrius eust en son ost*, pour parler avec Amyot, *& que seul il portoit un harnois complet du poids de six vingts livres, là où tous les autres ne le portoient que de soixante seulement*. Voici les propres paroles de Plutarque: Θώρακας ------ μνῶν ὁλκῆς ἑκάτερος τεσσαράκοντα. ------ τοῦτον (celui qu'on avoit mis à l'essai) αὐτὸς ἐφόρει. τὸν δὲ ἕτερον Ἄλκιμος ὁ Ἠπειρώτης, ἀνὴρ πολεμικώτατος, ὃς μόνος ἐχρῆτο διταλάντῳ πανοπλίᾳ, τῶν ἄλλων χρωμένων ταλαντιαίᾳ. *Pag.* 898. Tom. I. in folio, Parisiis: Typ. Regiis, an. 1624.

suis

suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge : il n'est rien dequoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tache point à donner à connoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure connues un jour, ou l'ont autresfois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux, où elles estoient esclaircies. Mais il ne m'en souvient plus. Et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention. Ainsi [1] je ne pleuvy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre jusques à quel poinct monte pour cette heure, la connoissance que j'en ay. [2] Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne. Qu'on voye en ce que j'emprunte, si j'ay sçeu choisir dequoy rehausser ou [3] secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moy. Car je fay direauxautres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise. Et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont touts, ou fort peu s'en faut, de Noms si fameux & anciens, qu'ils me semblent se nommer assez [4] sans moy.

Pourquoi Montagne cachoit le nom des Auteurs dequi il empruntoit des pensées.

Es raisons, comparaisons, argumens, si j'en transplante quelcun en mon [5] solage, & confons aux miens, à escient j'en cache l'autheur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives, qui se jettent sur toute sorte d'Escrits, notamment jeunes Escrits, d'hommes encore vivants : & [6] en vulgaire, qui reçoit tout le mon-

1 C'est à dire, *je ne garantis.* —— *Pleuvir*, promettre : *Serviteur qu'on* a pleuvi *franc & quitte de tout larrecin, & autres crimes :* Nicot. *Plevir*, c'est, dit *Borel*, cautionner, promettre. PERCEVAL :

Je le vos plevis & affie :

Je vous le cautionne, je vous l'assure.

2 Ou *qu'on ne s'arrête pas*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

3 C'est à dire, si je ne me trompe, *soutenir & étayer à propos l'invention*, &c.

4 Ce n'est qu'après la mort de Montagne qu'on a entrepris de nommer les Auteurs dont il avoit cité les paroles. Mais j'ose dire qu'on l'avoit plûtôt tenté qu'executé avant cette Edition, où non seulement on verra les lieux d'où Montagne avoit tiré ces paroles, mais encore un très-grand nombre d'autres Passages qu'il n'avoit indiquez que d'une maniere fort vague, quoi qu'il en eut inseré le sens dans son Ouvrage.

5 *Terroir.* —— Du mot Latin *solum* qui signifie la même chose. Montagne a fait *solage*, & les Anglois *soyl*. Selon Nicot, on dit *Sol* pour signifier *le rez de chaussée qui est le fondement de toute structure.*

6 C'est à dire, *& composez en Langue vulgaire, ce qui met tout le monde en état d'en parler, & semble donner à entendre qu'il n'y a rien non plus que de vulgaire dans le dessein & dans les pensées de ces sortes d'Ouvrages.*

de à en parler, & qui ſemble convaincre la conception & le deſſein vulgaire de meſmes. Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque ſur mon nez, & qu'ils s'eſchaudent à injurier Seneque en moy. Il faut muſſer ma foibleſſe ſous ces grands credits. J'aimeray quelqu'un [7] qui me ſçache deplumer : je dy par clairté de jugement, & par la ſeule diſtinction de la force & beauté des propos. Car moy, qui, à faute de memoire, demeure court tous les coups, à les trier, [8] par recognoiſſance de nation, ſçay tresbien connoiſtre, à meſurer ma portée, que mon terroir n'eſt aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches que j'y trouve ſemées ; & que tous les fruicts de mon creu ne les ſçauroient payer. De cecy ſuis-je tenu de reſpondre, ſi je m'empeſche moy-meſme, s'il y a de la vanité & vice en mes diſcours, que je ne ſente point, ou que je ne ſoye capable de ſentir en me le repreſentant. Car il eſchappe ſouvent des fautes à nos yeux : mais la maladie du jugement conſiſte à ne les pouvoir appercevoir, lors qu'un autre nous les deſcouvre. La ſcience & la verité peuvent loger chez nous ſans jugement, & le jugement y peut auſſi eſtre ſans elles : voire la reconnoiſſance de l'ignorance eſt l'un des plus beaux & plus ſeurs temoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point d'autre ſergent de bande, à ranger mes pieces, que la fortune. [9] A meſme que mes reſveries ſe preſentent, je les entaſſe : tantoſt elles ſe preſſent en foule, tantoſt elles ſe trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel & ordinaire ainſi detraqué qu'il eſt. Je me laiſſe aller comme je me trouve. Auſſi ne ſont-ce point icy matieres, qu'il ne ſoit pas permis d'ignorer, & d'en parler caſuellement & temerairement. Je ſouhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choſes, mais je ne la veux pas achepter ſi cher qu'elle couſte. Mon deſſein eſt de paſſer doucement, & non laborieuſement ce qui me reſte de vie. Il n'eſt rien pourquoy je me vueille rompre la teſte : non pas pour la ſcience, de quelque grand prix qu'elle ſoit.

7 Si je l'ai fait quelquefois, ç'a été plutôt par hazard ou par reminiſcence, que par cette eſpece de diſcernement que Montagne exige de ceux qui voudront entreprendre de le *déplumer*.

8 *Par une connoiſſance expreſſe des Lieux où ils ont pris naiſſance.*

9 C'eſt à dire, *à meſure que.*

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement: ou si j'estudie, je n'y cherche que la science, qui traicte de la connoissance de moy-mesmes, & qui m'instruise à bien mourir & à bien vivre.

Ce qu'il cherchoit dans les Livres.

[a] *Has meus ad metas sudet oportet equus.*

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles: je les laisse là, apres leur avoir faict une charge ou deux. Si je m'y plantois, je m'y perdrois, & le temps: car j'ay un Esprit [10] primsautier: Ce que je ne voy de la premiere charge, je le voy moins en m'y obstinant. Je ne fay rien sans gayeté: & la continuation & contention trop ferme esblouït mon jugement, l'attriste, & le lasse. Ma veuë s'y confond, & s'y dissipe. Il faut que je la retire, & que je l'y remette à secousses: Tout ainsi que pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeux pardessus, en la parcourant à diverses veuës, soudaines reprinses & reiterées. Si ce livre me fasche, j'en prens un autre, & ne m'y addonne qu'aux heures, où l'ennuy de rien faire commence à me saisir.

Je ne me prens gueres aux nouveaux, pource que les Anciens me semblent plus pleins & plus roides: ny aux Grecs, [11] parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile & apprantisse intelligence. Entre les livres simplement plaisans, je trouve des modernes, le *Decameron de Boccace*, [12] *Rabelais*, & [13] *les baisers de Jean* -

Montagne préferoit les Ecrits des Anciens à ceux des Modernes.

a *C'est vers ce but qu'à toute bride*
Mon Cheval doit courir. Propert. L. iv. Eleg. 1. *vs.* 70.

10 C'est à dire, qui fait ses plus grands efforts du prémier coup ---De *primsaut* on a fait *primsautier* qui dans le sens propre veut dire, *bon sauteur*. Sur le mot de *primsaut* voyez L. ii. p. 17. Note 10.

11 Dans l'Edition in-quarto de 1588. Montagne disoit ici, *parce que mon jugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence*, ce qui peut servir de Commentaire à ces paroles, *parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile & apprentisse intelligence.* Montagne veut nous apprendre par-là qu'il n'avoit qu'une médiocre intelligence de la Langue Greque.

12 Je diray ici en passant que personne n'a mieux connu les richesses & l'énergie de la Langue Françoise, & n'en a si bien sçu tirer parti, que Rabelais. Cette observation que je tiens d'un * des meilleurs Poëtes de ce siecle, me paroît fort importante. Elle a été connuë sans doute du célebre *La Fontaine* qui en a fait un très-bon usage. Nos jeunes Ecrivains n'ont qu'à imiter cet exemple, chacun selon son génie & le genre d'écrire qu'il a dessein de cultiver, & ils verront, que notre Langue n'est pauvre que par la négligence de ceux qui ne s'étudient point à en découvrir les véritables richesses.

13 Poëme Latin intitulé, *Joannis Secundi Basia*, dont l'Auteur est Hollandois. C'est un amas d'Epigrammes sur le sujet marqué dans le titre de l'Ouvrage. Quoiqu'on en ait fait plusieurs Editions, une entr'autres à Lyon chez *Seb. Gryphius*, en 1539. il est, dit-on, devenu

* *Mr Rousseau.*

Second (s'il les faut loger ſous ce tiltre) dignes qu'on s'y amuſe. Quant aux Amadis, & telles ſortes d'eſcrits, ils n'ont pas eu le credit d'arreſter ſeulement mon enfance.

Ce qu'il penſoit d'Ovide ſur la fin de ſes jours.

Je diray encore cecy, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poiſante, ne ſe laiſſe plus chatouiller, non ſeulement à l'Arioſte, mais encores au bon Ovide : ſa facilité, & ſes inventions, qui m'ont ravy autresfois, à peine m'entretiennent-elles à cette heure. Je dy librement mon advis de toutes choſes, voire & de celles qui ſurpaſſent à l'adventure ma ſuffiſance, & que je ne tiens aucunement eſtre de ma juriſdiction. Ce que j'en opine, c'eſt auſſi pour declarer la meſure de ma veuë, non la meſure des choſes. Quand je me trouve dégouſté de [14] l'*Axioche* de Platon, comme d'un ouvrage ſans force, eu eſgard à un tel autheur, mon jugement ne s'en croit pas : Il n'eſt pas [15] ſi outrecuidé de s'oppoſer à l'authorité de tant d'autres fameux jugemens anciens, qu'il tient ſes regens & ſes maiſtres ; & avec leſquels il eſt pluſtoſt content de faillir : Il s'en prend à ſoy, & ſe condamne, ou de s'arreſter à l'eſcorce, ne pouvant penetrer juſques au fonds : ou de regarder la choſe par quelque faux luſtre : Il ſe contente de ſe garentir ſeulement du trouble & du deſreiglement : quant à ſa foibleſſe, il la reconnoiſt, & advoue volontiers. Il penſe donner juſte interpretation aux apparences, que ſa conception luy preſente : mais elles ſont imbecilles & imparfaictes. La plus part des *Fables d'Eſope* ont pluſieurs ſens & intelligences : ceux qui les mythologiſent, en choiſiſſent quelque viſage, qui quadre bien à la fable : mais pour la pluſpart, ce n'eſt que le premier viſage & ſuperficiel : il y en a d'autres plus vifs, plus eſſentiels & internes, auſquels ils n'ont ſceu penetrer : voyla comme j'en fay.

Poëtes Latins qu'il mettoit au premier rang.

Mais pour ſuivre ma route : il m'a tousjours ſemblé, qu'en la poëſie, *Virgile*, *Lucrece*, *Catulle*, & *Horace*, tiennent de bien loing

fort rare, ce que je ne dis pas pour en conſeiller la rimpreſſion : car je ne ſaurois faire grand cas d'aucune Poëſie Latine, compoſée par des Modernes, ſans en excepter celles de *Buchanan*, de *Grotius*, de *Heinſius*, &c. Je veux dire, par rapport à la verſification.

14 Ce Dialogue n'eſt point de *Platon*, au jugement des meilleurs Critiques qui le donnent à *Eſchines*, Diſciple de Socrate.

15 Ou, *il n'eſt pas ſi vain*, comme avoit mis Montagne dans l'Edition in-quarto de 1588.----*Outrecuidé*, c'eſt, dit *Nicot*, qui cuide eſtre plus qu'il n'eſt, qui a trop grande opinion de ſoy, *arrogans*, *ſui opinione elatus*.

le premier rang : & signamment Virgile en ses *Georgiques*, que j'estime le plus accomply ouvrage de la Poësie : à comparaison duquel on peut reconnoistre aisément qu'il y a des endroicts de l'Eneide, ausquels l'autheur eust donné encore quelque tour de pigne s'il en eust eu loisir : Et le cinquiesme livre en l'Eneide me semble le plus parfaict. J'ayme aussi Lucain, & le practique volontiers, non tant pour son stile, que pour sa valeur propre, & verité de ses opinions & jugemens. Quant au bon Terence, la mignardise, & les graces du langage Latin, je le trouve admirable à representer au vif les mouvemens de l'ame, & la condition de nos mœurs : à toute heure nos actions me rejettent à luy : Je ne le puis lire si souvent que je n'y trouve quelque beauté & grace nouvelle.

Ceux des temps voisins à Virgile se plaignoient, dequoy aucuns luy comparoient *Lucrece*. Je suis d'opinion, que c'est à la verité une comparaison inegale : mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils se piquoient de cette comparaison, que diroient-ils de la bestise & stupidité barbaresque de ceux qui luy comparent à cette heure *Arioste* : & qu'en diroit Arioste luy-mesme ?

Lucrece ne peut être comparé à Virgile, & encore moins Arioste.

[b] *O seclum insipiens & inficetum!*

J'estime que les anciens avoient encore plus à se plaindre de ceux qui apparioient Plaute à Terence (cettuy-cy sent bien mieux son Gentil-homme) que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation & preference de Terence, fait beaucoup, que le pere de l'eloquence Romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son rang : & la sentence, que [16] le premier juge des poëtes Romains donne de son compagnon.

Mauvais goût de ceux qui égaloient Plaute à Terence.

Il m'est souvent tombé en fantasie, comme en nostre temps, ceux qui se meslent de faire des Comedies (ainsi que les Italiens, qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre argumens de celles de Terence, ou de Plaute, pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule Comedie, cinq ou six Contes de Boccace. Ce

Poëtes Comiques du temps de Montagne, manquoient d'invention.

b *O siecle fade & peu sensé!* Catull. Epigr. 41. *vs.* 8.

16 *Horace*, qui dit dans son ART POETIQUE, *vs.* 270. &c.

At nostri proavi Plautinos & numeros, & Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque,
Ne dicam stultè, mirati : C'est à dire,

qui les fait ainsi se charger de matiere, c'est la deffiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces. Il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer : & n'ayans pas du leur assez dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de [17] mon autheur tout au contraire: les perfections & beautez de sa façon de dire, nous font perdre l'appetit de son subject. Sa gentillesse & sa mignardise nous retiennent par tout. Il est par tout si plaisant,

> [c] *Liquidus, puróque simillimus amni,*

& nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant. Je voy que les bons & anciens Poëtes ont evité l'affectation & la recherche, non seulement des fantastiques elevations Espagnoles & Petrarchistes, mais des pointes mesmes plus douces & plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages Poëtiques des siecles suyvans. Si n'y a-il bon juge qui les trouve à dire en ces anciens, & qui n'admire plus sans comparaison, l'egale polissure & cette perpetuelle douceur & beauté fleurissante des Epigrammes de Catulle, que tous les esguillons, dequoy Martial esguise la queuë des siens. C'est cette mesme raison que je disoy tantost, comme Martial de soy, [d] *minùs illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat.* Ces premiers-là, sans s'esmouvoir & sans se picquer se font assez sentir : ils ont dequoy rire par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent: Ceux-cy ont besoing de secours estranger: à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps: ils montent à cheval, parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes. Tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition, qui en tiennent escole, pour ne pouvoir representer le port & la decence de nostre Noblesse, cherchent à se

« Nos Peres ont été bien bons, pour ne pas « dire sots, d'avoir admiré la versification de « Plaute, & ses fades plaisanteries.

17 *Terence*, qui a son tour est inferieur aux Grecs par le même endroit qu'il l'emporte sur les Poëtes modernes dont parle Montagne: car Terence a besoin quelquefois de deux Pieces Greques pour en pouvoir faire une Latine. Voyez le Prologue de son *Eunuque*.

c Son stile pur & coulant ressemble à un Fleuve dont les eaux claires fertilisent les Campagnes. *Horat.* L. ii. Epist. 2. *vs.* 120.

d La richesse de son sujet lui a épargné de grands efforts d'Esprit : *In Præfatione.* L. viii.

recommander par des ſauts perilleux, & autres mouvemens eſtranges & baſteleresques. Et les Dames ont meilleur marché de leur contenance, aux danſes où il y a diverſes deſcoupeures & agitation de corps, qu'en certaines autres danſes de parade, où elles n'ont ſimplement qu'à marcher un pas naturel, & repreſenter un port naïf & leur grace ordinaire. Et comme j'ay veu auſſi les badins excellens, veſtus [18] en leur à tous les jours, & en une contenance commune, nous donner tout le plaiſir qui ſe peut tirer de leur art: les apprentifs, qui ne ſont de ſi haute leçon, avoir beſoin de s'enfariner le viſage, ſe traveſtir, ſe contrefaire en mouvemens de grimaces ſauvages, pour nous appreſter à rire.

Comparaiſon entre l'Eneide & l'Orlando furioſo de l'Arioſte.

Cette mienne conception ſe reconnoiſt mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaiſon de l'Eneide & [19] du Furieux. Celuy-là on le voit aller à tire d'aiſle, d'un vol haut & ferme, ſuivant tousjours ſa poincte: cettuy-cy voleter & ſauteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne ſe fiant à ſes aiſles, que pour une bien courte traverſe: & prendre pied à chaſque bout de champ, de peur que l'haleine & la force luy faille,

[e] *Excurſuſque breves tentat.*

Voyla donc quant à cette ſorte de ſubjects, les autheurs qui me plaiſent le plus.

Livres plus ſolides où Montagne apprenoit à regler ſes Opinions.

Quant à mon autre leçon, qui meſle un peu plus de fruit au plaiſir, par où j'apprens à ranger mes opinions & conditions, les livres qui m'y ſervent, c'eſt Plutarque, depuis qu'il eſt François, & Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la ſcience que j'y cherche, y eſt traictée à pieces découſues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je ſuis incapable. Ainſi ſont les Opuſcules de Plutarque & les

18 C'eſt à dire, *de leurs habits ordinaires.*—— Je croi que cette expreſſion, *veſtus en leur à tous les jours*, eſt encore en uſage dans quelques Provinces de France: & il n'y a pas long-temps que je l'ai ouï employer par une Dame qui parle fort bien François. Montagne avoit mis dans l'Edition in-quarto de 1588. *Vêtus à leur ordinaire.*——Long-temps après avoir fait cette Note, liſant l'article de CAPET dans le *Dictionaire Etymologique* de Menage, j'y ai trouvé ces paroles: *On repreſente ordinairement les Roys dans leurs Seaux comme ils ſont vêtus le jour de leur ſacre, & non pas comme ils le ſont dans leur à tous les jours.* D'où l'on peut fort bien conclure, à mon avis, que c'eſt une expreſſion Françoiſe, en uſage encore à Paris comme dans les Provinces.

19 *L'Orlando furioſo* de l'Arioſte.

e Il tente de petites courſes. *Georgic.* L. iv. vſ. 194.

Epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs Escrits, & la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre, & les quitte où il me plaist. Car elles n'ont point de suitte & dependance des unes aux autres.

Comparaison entre Plutarque & Seneque.

Ces autheurs se rencontrent en la plus part des opinions utiles & vrayes : comme aussi leur fortune les fit naistre environ mesme siecle : tous deux precepteurs de deux Empereurs Romains : tous deux venus de pays estranger : tous deux riches & puissans. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, & presentée d'une simple façon & pertinente. Plutarque est plus uniforme & constant : Seneque plus ondoyant & divers. Cettuy-cy se peine, se roidit & se tend pour armer la Vertu contre la foiblesse, la crainte, & les vitieux appetits : l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, & desdaigner d'en haster son pas & se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions Platoniques, douces & accommodables à la societé civile : l'autre les a Stoïques & Epicuriennes, plus esloignées de l'usage commun, mais selon moy, plus commodes en particulier, & plus fermes. Il paroist en Seneque, qu'il preste un peu à la tyrannie des Empereurs de son temps : car je tiens pour certain, que c'est d'un jugement forcé, qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar. Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes & saillies, Plutarque de choses. Celuy-là vous eschauffe plus, & vous esmeut, cettuy-cy vous contente davantage, & vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pousse.

Quel jugement Montagne faisoit des Ouvrages Philosophiques de Ciceron.

Quant à Cicero, les ouvrages, qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceux qui traittent de la Philosophie, specialement morale. Mais à confesser hardiment la verité (car puis qu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride) sa façon d'escrire me semble ennuyeuse : & toute autre pareille façon. Car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage. Ce qu'il y a de vif & de moüelle, est estouffé par ces longueries d'apprets. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, & que je ramentoive ce que j'en ay tiré de suc & de substance, la plus part du temps je n'y trouve que du vent : car il n'est pas encor venu aux argumens qui servent à son

ſon propos, & aux raiſons qui touchent proprement le neud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus ſage, non plus ſçavant ou eloquent, ces ordonnances Logiciennes & Ariſtoteliques ne ſont pas à propos. Je veux qu'on commence par le dernier poinct : j'entens aſſez que c'eſt que *mort*, & *volupté*, qu'on ne s'amuſe pas à les anatomizer. Je cherche des raiſons bonnes & fermes, d'arrivée, qui m'inſtruiſent à en ſouſtenir l'effort. Ny les ſubtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuſe contexture de paroles & d'argumentations n'y ſervent. Je veux des diſcours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les ſiens languiſſent autour du pot. Ils ſont bons pour l'Eſcole, pour le Barreau, & pour le Sermon où nous avons loiſir de ſommeiller : & ſommes encores un quart d'heure aprés, aſſez à temps, pour en retrouver le fil. Il eſt beſoin de parler ainſi aux Juges, qu'on veut gaigner à tort ou à droit, aux enfans, & au vulgaire, à qui il faut tout dire, & voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'employe à me rendre attentif, & qu'on me crie cinquante fois, *Or oyez*, à la mode de nos Herauts. Les Romains diſoyent en leur religion, *Hoc age :* que nous diſons en la noſtre, *Surſum corda :* ce ſont autant de paroles perdues pour moy. J'y viens tout preparé du logis : il ne me faut point d'allechement, ny de ſaulſe : je mange bien la viande toute crue : & au lieu de m'eſguiſer l'appetit par ces preparatoires & avant-jeux, on me le laſſe & affadit.

La licence du temps m'excuſera-elle de cette ſacrilege audace, d'eſtimer auſſi trainans les dialogiſmes de Platon meſme, eſtouffans par trop ſa matiere ? Et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines & preparatoires, un homme, qui avoit tant de meilleures choſes à dire ? Mon ignorance m'excuſera mieux, ſur ce que je ne voy rien en la beauté de ſon langage. Je demande en general les livres qui uſent des ſciences, non ceux qui les dreſſent. Les [20] deux premiers, & Pline, & leurs ſemblables, ils n'ont point de *Hoc age*, ils veulent avoir à faire à gens qui s'en ſoyent advertis eux-meſmes : ou s'ils en ont, c'eſt un, *Hoc age*, ſubſtantiel, & qui a ſon corps à part. *Et des Dialogues de Platon.*

20 *Plutarque & Seneque.*

Eloge des Epitres à Atticus.

Je voy aussi volontiers les Epistres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'Histoire & affaires de son temps : mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privées. Car j'ay une singuliere curiosité, comme j'ay dict ailleurs, de connoistre l'ame & les naïfs jugemens de mes autheurs. Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs, ny eux par cette montre de leurs escrits, qu'ils étalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté, que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escrit de la Vertu : car il fait bel apprendre la theorique de ceux qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est autre chose le presche, que le prescheur : j'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque, que chez luy-mesme. Je choisiroy plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente, à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée : & ce qu'il faisoit en son cabinet & en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place & au Senat.

Caractere de Ciceron.

Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras, & gausseurs, tel qu'il estoit : mais de mollesse & de vanité ambitieuse, il en avoit sans mentir beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa Poësie [21] digne d'estre mise en lumiere. Ce n'est pas grande imperfection, que de mal faire des vers ; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoyent indignes de la gloire de son nom. Quant à son éloquence, elle est du tout hors de comparaison, je croy que jamais homme ne l'égalera. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangers, & entre autres Cestius assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des Grands : Cicero s'informa qui il

Sa Poësie.

Son Eloquence.

21 Tout le monde ne juge pas si desavantageusement de la Poësie de Ciceron. Il y a encore aujourd'hui de très-habiles gens qui en font cas ; & Plutarque dit expressement, *que Ciceron fut tenu non seulement pour le meilleur Orateur, mais aussi pour le meilleur Poëte des Romains de son temps. La gloire de l'éloquence*, ajoûte-t-il, *& l'honneur de bien dire, lui est toûjours demeuré jusques ici, encore qu'il y ait eu depuis grande mutation en la Langue Latine : mais sa Poesie a perdu tout bruit & toute réputation, pour ce qu'il y en a eû depuis, d'autres beaucoup plus excellens que luy* : Vie de Ciceron : chapitre 1. de la Version d'Amyot.

estoit à l'un de ses gents, qui luy dit son nom : mais comme celuy qui songeoit ailleurs, & qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encore depuis, deux ou trois fois : le serviteur [22] pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, & pour le luy faire connoistre par quelque circonstance, *C'est*, dit-il, *ce Cestius de qui on vous a dict, qu'il ne fait pas grand estat de l'eloquence de vostre pere au prix de la sienne :* Cicero s'estant soudain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, & le fit tres-bien fouëter en sa presence : voyla un mal courtois hoste.

L'Eloquence de Ciceron a trouvé des censeurs.

Entre ceux mesmes, qui ont estimé, toutes choses comptées, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu, qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes : Comme ce grand Brutus son amy, disoit, [23] que c'estoit une eloquence cassée & esrenée, *fractam & elumbem.* Les Orateurs voisins de son siecle, reprenoyent aussi en luy, ce curieux soing de certaine longue cadance, au bout de ses clauses, & notoient ces mots, [24] *esse videatur*, qu'il y employe si souvent. Pour moy j'ayme mieux une cadance qui tombe plus court, coupée en yambes. Si mesle-il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement. J'en ay remarqué [25] ce lieu à mes aureilles : [f] *Ego verò me minùs diù senem esse mallem, quàm esse senem, antequàm essem.*

Pourquoy Montagne se plaisoit surtout à l'Histoire.

Les historiens sont ma droitte bale : car ils sont plaisans & aysez : & quant & quant l'homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif & plus entier qu'en nul autre lieu : la varieté & verité de ses conditions internes, en gros & en détail, la diversité des moyens de son assemblage, & des accidents qui le menacent. Or ceux qui escrivent les Vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux

22 Novissimè servus, ut aliquâ notâ memoriam ejus faceret certiorem, interroganti Domino, quis ille esset qui in imo recumberet ait: *Hic est Cestius qui patrem tuum negabat litteras scisse.* Afferri protinùs flagra jussit, *&c. M. Senec.* in fine Suasoriarum.

23 Voyez le Dialogue, *De Oratoribus, sive de Caussis corruptæ eloquentiæ :* c. 18.

24 *Ibid.* c. 23.

25 Cette Critique de Montagne est, à mon avis, un peu trop severe : car sans compter qu'en Latin les consonnances sont agréables, on ne doit point blâmer celles-ci, parce qu'elles n'ont rien de recherché, & qui ne convienne au stile de conversation que Ciceron employe dans tout cet Ouvrage. D'ailleurs, si Montagne étoit choqué de ces trois consonances qui se suivent de si près *mallem*, *senem*, *essem*, il n'avoit qu'à separer *antè* de *quàm*, comme on a fait dans l'Edition de Gronovius, où il y a *quàm esse senem ante, quàm essem.*

f Pour moi j'aimerois mieux être moins de temps vieux, que d'être vieux, avant que de l'être effectivement. *Cic.* de Senectute : c. 10.

conseils qu'aux evenemens : plus à ce qui part du dedans, qu'à ce qui arrive au dehors : ceux-là me sont plus propres. Voyla pourquoy en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laërtius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : Car je suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes & la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes & fantasies. En ce genre d'estude des Histoires, il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'autheurs & vieils & nouveaux, & barragouins & François, pour y apprendre les choses, dequoy diversement ils traictent.

Eloge des Commentaires de Cesar.

Mais Cesar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'Histoire seulement, mais pour luy-mesme : tant il a de perfection & d'excellence par dessus tous les autres : quoy que Salluste soit du nombre. Certes je lis cet autheur avec un peu plus de reverence & de respect qu'on ne lit les humains ouvrages : tantost le considerant luy-mesme par ses actions, & le miracle de sa grandeur : tantost la pureté, & inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les Historiens, comme dit Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme : Avec tant de sincerité en ses jugemens, parlant de ses ennemis, que sauf les fausses couleurs, dequoy il veut couvrir sa mauvaise cause, & l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire, qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes choses ne peuvent avoir este executées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien, qu'il n'y en met.

Historiens simples, par où estimables.

J'ayme les Historiens, ou fort simples, ou excellens. Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur, & qui n'y apportent que le soin, & la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, & d'enregistrer à la bonne foy toutes choses, sans chois & sans triage, nous laissent le jugement entier, pour la cognoissance de la verité.

Froissard mis dans ce rang: son Eloge.

Tel est entre autres pour exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprise d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faute, il ne craint aucunement de la recognoistre & corriger, en l'endroit, où il en a esté adverty : & qui nous represente la diver-

ſité meſme des bruits qui couroyent, & les differens rapports qu'on luy faiſoit. C'eſt la matiere de l'Hiſtoire nuë & informe : chacun en peut faire ſon profit autant qu'il a d'entendement.

En quoi conſiſte le prix des excellens Hiſtoriens.

Les bien excellens ont la ſuffiſance de choiſir ce qui eſt digne d'eſtre ſceu, peuvent trier de deux rapports celuy qui eſt plus vray-ſemblable : de la condition des Princes & de leurs humeurs, ils en concluent les conſeils, & leur attribuent les paroles convenables : ils ont raiſon de prendre l'authorité de regler noſtre creance à la leur : mais certes cela n'appartient à gueres de gens.

Quels ſont les Hiſtoriens mépriſables.

Ceux d'entre-deux (qui eſt la plus commune façon) ceux-là nous gaſtent tout : ils veulent nous maſcher les morceaux ; ils ſe donnent loy de juger & par conſequent d'incliner l'Hiſtoire à leur fantaſie : car depuis que le jugement pend d'un coſté, on ne ſe peut garder de contourner & tordre la narration à ce biais. Ils entreprennent de choiſir les choſes dignes d'eſtre ſceuës & nous cachent ſouvent telle parole, telle action privée, qui nous inſtruiroit mieux : obmettent pour choſes incroyables celles qu'ils n'entendent pas : & peut-eſtre encore telle choſe pour ne la ſçavoir dire en bon Latin ou François. Qu'ils eſtalent hardiment leur eloquence & leur diſcours : qu'ils jugent à leur poſte, mais qu'ils nous laiſſent auſſi dequoy juger apres eux : & qu'ils n'alterent ny diſpenſent par leurs racourcimens & par leur choix, rien ſur le corps de la matiere : ains qu'ils nous la r'envoyent pure & entiere en toutes ſes dimenſions. Le plus ſouvent on trie pour cette charge, & notamment en ces ſiecles icy, des perſonnes d'entre le vulgaire, pour cette ſeule conſideration de ſçavoir bien parler : comme ſi nous cherchions d'y apprendre la grammaire : & eux ont raiſon n'ayans eſté gagez que pour cela, & n'ayans mis en vente que le babil, de ne ſe ſoucier auſſi principalement que de cette partie. Ainſi à force beaux mots ils nous vont patiſſant une belle contexture des bruits, qu'ils ramaſſent és carrefours des villes.

Quelles ſont les ſeules bonnes Hiſtoires.

Les ſeules bonnes Hiſtoires ſont celles, qui ont eſté eſcrites par ceux-meſmes qui commandoient aux affaires, ou qui eſtoient participans à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de meſme ſorte. Telles ſont quaſi toutes les Grecques & Romaines. Car pluſieurs teſmoings oculaires ayans eſcrit de meſ-

me subject (comme il advenoit en ce temps-là que la grandeur & le sçavoir se rencontroient communement) s'il y a de la faute, elle doit estre merveilleusement legere, & sur un accident fort doubteux. Que peut-on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseins des Princes?

Méprises qu'on a trouvées dans les Commentaires de Cesar.

Si nous voulons remarquer la religion, que les Romains avoient en cela, il n'en faut que cet exemple: *Asinius Pollio* trouvoit és histoires mesme de Cesar [26] quelque mescompte, en quoy il estoit tombé, pour n'avoir peu jetter les yeux en tous les endroits de son armée, & en avoir creu les particuliers, qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiées, ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses Lieutenans des choses, qu'ils avoient conduites en son absence. On peut voir par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy, qui y a commandé; ny aux soldats, de ce qui s'est passé prés d'eux, si à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les tesmoings, & reçoit les objects sur la preuve [27] des ponctilles de chaque accident. Vrayement la connoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche. Mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin, & selon ma conception. Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, & à son defaut, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois, de reprendre en main des livres, comme recents, & à moy inconnus, que j'avoy leu soigneusement quelques années auparavant, & barbouillé de mes notes, j'ay pris en coustume depuis quelque temps, d'ajouster au bout de chasque Livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire, & le jugement que j'en ay retiré en gros: afin que cela me represente au moins l'air & idée generale que j'avois conceu de l'Auteur en le lisant. Je veux icy transcrire aucunes de ces annotations.

Jugement que Montagne

Voicy ce que je mis il y a environ dix ans en mon Guicciardin:

26 Dans *Suetone* Vie de Jul. Cesar: §. 56. *Cùm Cæsar pleraque & quæ per alios erant gesta, temere crediderit: & quæ per se, vel consultò, vel etiam memoriâ lapsus, perperam ediderit.* Je mets ici cette critique de Pollion, parce qu'elle est plus severe dans Suetone que dans Montagne, qui pourtant doit l'avoir prise de Suetone.

27 *Des plus petites circonstances de chaque accident,*

(car quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) « Il est historiographe diligent, & duquel à mon advis, autant « exactement que de nul autre, on peut apprendre la verité des affaires de son temps : aussi en la plusṗart en a-il esté acteur luy-« mesme, & en rang honorable. Il n'y a aucune apparence que « par haine, faveur, ou vanité il ayt déguisé les choses : dequoy font « foy les libres jugemens qu'il donne des Grands, & notamment de « ceux, par lesquels il avoit esté avancé, & employé aux charges, « comme du Pape Clement septiesme. Quant à la partie dequoy il « semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions & « discours, il y en a de bons & enrichis de beaux traits, mais il « s'y est trop pleu : Car pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un « subject si plein & ample, & à peu prés infiny, il en devient lasche, & sentant un peu le caquet scholastique. J'ay aussi remar-« qué cecy, que de tant d'ames & effects qu'il juge, de tant de « mouvemens & conseils : comme si ces parties-là estoyent du tout « esteintes au monde : & de toutes les actions, pour belles par ap-« parence qu'elles soient d'elles-mesmes, il en rejecte la cause à quel-« que occasion vitieuse, ou à quelque profit. Il est impossible d'i-« maginer, que parmy cet infiny nombre d'actions, dequoy il juge, « il n'y en ait eu quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle « corruption peut avoir saisi des hommes si universellement, que « quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me fait craindre qu'il « y aye un peu du vice de son goust; & peut estre advenu, qu'il ait « estimé d'autruy selon soy. »

faisoit de Guicciardin.

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : « Vous y trouverez « le langage doux & agreable, d'une naïfve simplicité, la narration « pure, & en laquelle la bonne foy de l'autheur reluit evidemment, « exempte de vanité parlant de soy, & d'affection & d'envie par-« lant d'autruy : ses discours & enhortemens, accompaignez plus de « bon zele & de verité, que d'aucune exquise suffisance, & tout par « tout de l'authorité & gravité, representant son homme de bon lieu, « & élevé aux grans affaires ».

De Philippe de Comines.

Sur les Memoires [28] de Monsieur du Bellay : « C'est tousjours

Des Memoires de Du Bellay.

28 Ces Memoires publiez par *Messire Martin Du Bellay*, contiennent dix Livres dont les quatre premiers & les trois derniers sont de *Martin Du Bellay*, & les autres de son Frere.

« plaisir de voir les choses escrites par ceux qui ont essayé comme il « les faut conduire : mais il ne se peut nier qu'il ne se découvre evi- « demment en [29] ces deux Seigneurs icy un grand dechet de la « franchise & liberté d'escrire, qui reluit és anciens de leur sorte : « comme au *Sire de Jouinville* domestique de S. Louys, *Eginard* « Chancelier de Charlemaigne, & de plus fresche memoire en « *Philippe de Comines*. C'est icy plustost un Plaidoyer pour le Roy « François, contre l'Empereur Charles cinquiesme, qu'une Histoire. « Je ne veux pas croire, qu'ils ayent rien changé, quant au gros du « faict, mais de contourner le jugement des evenemens souvent « contre raison, à nostre avantage, & d'obmettre tout ce qu'il y a « de chatouilleux en la vie de leur Maistre, ils en font mestier : tes- « moing les reculemens de Messieurs de Montmorency & de Brion, « qui y sont oubliez, voire le seul nom de Madame d'Estampes, « ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrettes, mais « de taire ce que tout le monde sçait, & les choses qui ont [30] tiré « des effects publics & de telle consequence, c'est un défaut in- « excusable. Somme, pour avoir l'entiere connoissance du Roy « François, & des choses advenuës de son temps, qu'on s'addresse « ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peut faire icy de profit, c'est « par la deduction particuliere des batailles & exploits de guerre, où « ces gentils-hommes se sont trouvez : quelques paroles & actions « privées d'aucuns Princes de leur temps, & les pratiques & nego- « ciations conduites par le Seigneur de Langeay : où il y a tout plein « de choses dignes d'estre sceues, & des discours non vulgaires.

Guillaume de Langey, & ont été tirez de sa cinquiéme Ogdoade, depuis l'an 1536. jusqu'en 1540. Ils sont intitulez, *Memoires de Messire Martin Du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France depuis l'an 1513. jusqu'au trepas de François I. arrivé en* 1547. De tout cela il est aisé de juger pourquoi Montagne parle de *deux Seigneurs Du Bellay*, après avoir dit, *les Memoires de Monsieur Du Bellay*. J'ay fait cette Remarque pour sauver à d'autres l'embarras où je me suis d'abord trouvé moy-même à cette occasion.

29 *Guillaume, & Martin Du Bellay.*

30 *Produit.*



CHAP.



CHAPITRE XI.

De la Cruauté.

La Vertu *eſt ſuperieure à ce qu'on appelle* bonté naturelle

IL me ſemble que la vertu eſt choſe autre, & plus noble, que les inclinations à la bonté, qui naiſſent en nous. Les ames reglées d'elles-meſmes & bien nées, elles ſuyvent meſme train, & repreſentent en leurs actions, meſme viſage que les vertueuſes. Mais la vertu ſonne je ne ſçay quoy de plus grand & de plus actif, que de ſe laiſſer par une heureuſe complexion, doucement & paiſiblement conduire à la ſuite de la raiſon. Celuy qui d'une douceur & facilité naturelle, meſpriſeroit les offences receuës, feroit choſe tres-belle & digne de louange : mais celuy qui picqué & outré juſques au vif d'une offence, s'armeroit des armes de la raiſon contre ce furieux appetit de vengeance, & apres un grand conflict, s'en rendroit enfin maiſtre, feroit ſans doubte beaucoup plus. Celuy-là feroit bien, & cettuy-cy vertueuſement : l'une action ſe pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il ſemble que le nom de la vertu preſuppoſe de la difficulté & du contraſte, & qu'elle ne peut s'exercer [1] ſans partie. C'eſt à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, & liberal, & juſte, mais nous ne le nommons pas *vertueux*. Ses operations ſont toutes naïfves & ſans effort. Des Philoſophes non ſeulement Stoïciens, mais encore Epicuriens (& cette enchere [2] je l'emprunte de l'opinion commune, qui eſt fauſſe, quoy que die ce ſubtil rencontre d'Arce-

La vertu ne peut être pratiquée ſans quelque difficulté.

1 *Sans oppoſition.*

2 Montagne s'arrête ici pour s'excuſer de ce qu'il a joint les Epicuriens aux Stoïciens avec cette marque de diſtinction, *non ſeulement Stoïciens, mais encore Epicuriens*, conformement à l'opinion générale qui ſuppoſe, que les Epicuriens ſont moins rigides dans leur morale que les Stoïciens, ce qui n'eſt pas vrai dans le fond, comme il le fait voir tout d'un temps. Montagne s'engage par là dans une longue parentheſe à laquelle il eſt bon que le Lecteur ſoit préparé pour ne pas perdre entierement le fil du diſcours. Dans les dernieres Editions on a prétendu remedier à cet inconvenient : mais, ſans compter que ç'a été par de vaines répétitions qui rendent le diſcours de Montagne plus languiſſant & plus obſcur, c'eſt une licence qu'on ne devoit pas prendre, parce que qui publie l'Ouvrage d'autrui, doit le donner tel que l'Auteur l'a compoſé. Le Traducteur Anglois a plus fait : car embarraſſé de cette énorme parentheſe, il l'a entierement omiſe.

ſilaus, à celuy qui luy reprochoit, que beaucoup de gents paſſoient de ſon eſchole en l'Epicurienne, & jamais au rebours: *Je croy bien: Des coqs il ſe fait* [3] *des chappons aſſez: mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs.* Car à la verité en fermeté & rigueur d'opinions & de precepres, la ſecte Epicurienne ne cede aucunement à la Stoïque. Et un Stoïcien [4] reconnoiſſant meilleure foy, que ces diſputateurs, qui pour combattre Epicurus, & ſe donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne penſa jamais, contournans ſes paroles à gauche, argumentans par la loy grammairienne, autre ſens de ſa façon de parler & autre creance, que celle qu'ils ſçavent qu'il avoir en l'ame, & en ſes mœurs, dit qu'il a laiſſé d'eſtre Epicurien, pour cette conſideration entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine & inacceſſible: [a] *& ii qui* φιλήδονοι *vocantur, ſunt* φιλόκαλοι *&* φιλοδίκαιοι*, omnéſque virtutes & colunt & retinent)* des philoſophes Stoïciens & Epicuriens, dis-je, il y en a pluſieurs qui ont jugé, que ce n'eſtoit pas aſſez d'avoir l'ame en bonne aſſiette, bien reglée & bien diſpoſée à la vertu: ce n'eſtoit pas aſſez d'avoir nos reſolutions & nos diſcours, au deſſus de tous les efforts de fortune: mais qu'il falloit encor rechercher les occaſions d'en venir à la preuve: ils veulent queſter de la douleur, de la neceſſité, & du meſpris, pour les combattre, & pour tenir leur ame en haleine: [b] *multum ſibi adjicit virtus laceſſita.* C'eſt l'une des raiſons, pourquoy Epaminondas, qui eſtoit encore [5] d'une tierce Secte, refuſe des richeſſes que la fortune luy met en main, par une voye tres-legitime: pour avoir, dit-il, à s'eſcrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il ſe maintint tousjours. Socrates s'eſſayoit, ce me ſemble, encor plus rudement, conſervant pour ſon exercice, la malignité de ſa femme, qui eſt un eſſay à fer eſmoulu. Metellus ayant ſeul de tous les Senateurs Romains entrepris par l'effort de ſa vertu, de ſouſtenir la violence de Saturninus Tribun

3. *Diog. Laërce* dans la Vie de d'Arceſilaus: L. iv. *Segm.* 43.

4 C'eſt-à-dire, *montrant plus de bonne foy que*, &c.

a Car ceux qu'on appelle amoureux de la volupté, étant en effet amoureux de l'Honnête & du Juſte, aiment & pratiquent toute ſorte de vertus. *Cic.* Epiſt. 19. L. xv.

b La Vertu qui eſt attaquée, n'en devient que plus intrépide. *Senec.* Epiſt. xiii.

5 De la Secte Pythagoricienne. ——*Thebanum Epaminondam*, dit Ciceron, *Liſis Pythagoreus erudivit:* De Offic. L. i. c. 44.

du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy injuste, en faveur de la Commune: & ayant encouru par là, les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusans, entretenoit ceux qui en cette extremité, le conduisoient en la place de tels propos: [6] *Que c'estoit chose trop facile & trop lasche que de mal faire; & que de faire bien, où il n'y eust point de danger, c'estoit chose vulgaire: mais de faire bien, où il eust danger, c'estoit le propre office d'un homme de vertu.* Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que je vouloy verifier, que la vertu refuse la facilité pour compagne; & que cette aisée, douce, & panchante voye, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu. Elle demande un chemin aspre & espineux: elle veut avoir, ou des difficultez estrangeres à luicter (comme celle de Metellus) par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes, que luy apportent les appetits desordonnez & imperfections de nostre condition.

Dans des Ames nobles, comme celle de Socrate & de Caton, la Vertu devient aisée parce qu'elle y devient habituelle.

Je suis venu jusques icy bien à mon aise: Mais au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venuë à ma cognoissance, seroit à mon compte une ame de peu de recommendation: Car je ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vitieuse concupiscence. Au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contrainte: je cognoy sa raison si puissante & si maistresse chez luy, qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vitieux, seulement de naistre. A une vertu si eslevée que la sienne, je ne puis rien mettre en teste. Il me semble la voir marcher d'un victorieux pas & triomphant, en pompe & à son aise, sans empeschement, ne destourbier. Si la Vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons-nous donc qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du Vice, & qu'elle luy doive cela, d'en estre mise en credit & en honneur? Que deviendroit aussi cette brave & genereuse Volupté Epicurienne, qui fait estat de nourrir mollement en son giron, & y faire follatrer la Vertu; luy donnant pour ses jouëts, la honte, les fievres, la pau-

6 *Plutarque* dans la Vie de Marius, ch. 10. *de la traduction d'Amyot.*

vreté, la mort, & les gehennes? Si je presuppose que la Vertu parfaite se cognoist à combattre & porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte, sans s'esbranler de son assiette: si je luy donne pour son object necessaire l'aspreté & la difficulté, que deviendra la vertu qui sera montée à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjouyr; & de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme est celle que les Epicuriens ont establie, & de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions, des preuves tres-certaines? Comme ont bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline: Tesmoing le jeune Caton: Quand je le voy mourir & se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter, de croire simplement, qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble & d'effroy: je ne puis croire, qu'il se maintint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte Stoïque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion & impassible: il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardise & de verdeur, pour s'en arrester là. Je croy sans doubte qu'il sentit du plaisir & de la volupté, en une si noble action, & qu'il s'y aggrea plus qu'en autre de celles de sa vie: [c] *Sic abiit è vitâ, ut causam moriendi nactum se esse gauderet.* Je le croy si avant, que j'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy fust ostée. Et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes, ne me tenoit en bride, je tomberois aisément en cette opinion, qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, & d'avoir favorisé [7] ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action, je ne sçay quelle esjouyssance de son ame, & une esmotion de plaisir extraordinaire, & d'une volupté virile, lors qu'elle consideroit la noblesse & haulteur de son entreprise:

[d] *Deliberatâ morte ferocior.*

c *Il sortit de la Vie*, (dit Ciceron, Tusc. Quæst. L.i. c. 30.) *tout joyeux d'avoir trouvé une raison de mourir.*

7 *Cesar*, qui malgré ses grandes qualitez que Montagne a mises dans un si beau jour, au Chapitre précedent, est ici traité comme il le mérite, pour avoir commis le plus atroce de tous les Crimes.

d Elevée à un nouveau degré de fierté par la résolution de mourir. *Horat.* L. 1. Od. 37. *vs.* 29.

Non pas aiguisée par quelque esperance de gloire, comme les jugemens populaires & effeminez d'aucuns hommes ont jugé : car cette consideration est trop basse, pour toucher un cœur si genereux, si haultain & si roide, mais pour la beauté de la chose mesme en soy : laquelle il voyoit bien plus clair, & en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La Philosophie m'a faict plaisir de juger, [8] qu'une si belle action eust esté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton : & qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna-il selon raison & à son fils & aux Senateurs qui l'accompagnoyent, de prouvoir autrement à leur faict. [e] *Catoni, quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eámque ipse perpetuá constantiá roboravisset, sempérque in proposito consilio permansisset : moriendum potiùs quàm tyranni vultus aspiciendus erat.* Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprete tousjours la mort par la vie. Et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence, attachée à une vie foible : je tiens qu'ell' est produitte de cause foible & sortable à sa vie. L'aisance donc de cette mort, & cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons-nous qu'elle doive rabattre quelque chose du lustre de sa vertu ? Et qui de ceux qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte & de passion, en l'accident de sa prison, de ses fers, & de sa condemnation ? Et qui ne recognoist en luy, non seulement de la fermeté & de la constance, (c'estoit son assiette ordinaire que celle-là) mais encore je ne sçay quel contentement nouveau, & une allegresse enjouée en ses propos & façons dernieres ? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe, apres que les fers en furent hors, [9] accuse-il pas une pareille douceur & joye en son ame, pour estre [10] desenforgée dès incom-

La gayeté qui accompagne la mort de Socrate, met cette mort audessus de celle de Caton.

8 C'est ce qu'a dit Ciceron, dans ses *Offices*. L. 1. c. 31. *Nonnumquam mortem sibi ipse consciscere alius debet, alius in eadem causá non debet. Num enim aliá in causa M. Cato fuit, aliá ceteri qui se in Africá Cæsari tradiderunt ? Atqui ceteris forsitan vitio datum esset, si se interemissent*, &c.

e La nature ayant doué Caton d'une incroyable gravité qu'il avoit fortifiée par une fermeté continuelle, sans jamais s'écarter de la route qu'il s'étoit proposée, il falloit qu'il mourût plûtôt que de voir la face du Tyran. *Cic.* de Offic. L. 1. c. 31.

9 C'est à dire, *ne montre-t-il pas*, &c.

10 Degagée. *Desenforgé* se trouve dans le Dictionnaire François & Anglois de *Cotgrave*.

modités passées, & [11] à mesme d'entrer en cognoissance des choses advenir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique, & plus tendue, mais cette-cy est encore, je ne sçay comment, plus belle. Aristippus à ceux qui la plaignoyent, [12] *Les Dieux m'en envoyent une telle*, fit-il. On voit aux ames de ces deux personnages, & de leurs imitateurs (car de semblables, je fay grand doubte qu'il y en ait eu) une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse: c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel & ordinaire. Ils l'ont renduë telle, par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayans rencontré une belle & riche nature. Les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouvent plus par où faire entrée en eux. La force & roideur de leur ame, estouffe & esteint les concupiscences, aussi tost qu'elles commencent à s'esbranler.

Differens degrez de vertu.

Or qu'il ne soit plus beau, par une haulte & divine resolution, d'empescher la naissance des tentations; & de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinées: que d'empescher à vive force leur progrez; & s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer & se bander pour arrester leur course, & les vaincre: & que ce second effect ne soit encore plus beau que d'estre simplement garny d'une nature facile & debonnaire, & desgoustée par soy-mesme de la desbauche & du vice, je ne pense point qu'il y ait doubte. Car cette tierce & derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux: exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition est si voisine à l'imperfection & à la foiblesse, que je ne sçay pas bien comment en demesler les confins & les distinguer. Les noms mesmes de *bonté* & d'*innocence*, sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté, & temperance, peuvent arriver à nous, par deffaillance corporelle. La fermeté aux dangers, (si fermeté il la

11 *Sur le point.*
12 Diog. Laërce dans la vie d'Aristippe: L. ii. Segm. 76.

faut appeller) le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir & se treuve souvent aux hommes, par faute de bien juger de tels accidens, & ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension & la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux. Comme j'ay veu souvent advenir, qu'on a loué des hommes, de ce dequoy ils meritoyent du blasme.

Le defaut de bravoure dans les Italiens sur quoi fondé.

Un Seigneur Italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au des-avantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens & la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangers & accidens qui leur pouvoyent advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange, si on les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seurté, voire avant que d'avoir recognu le peril : Que nous & les Espagnols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre ; & qu'il nous falloit faire voir à l'œil & toucher à la main, le danger avant que de nous en effrayer ; & que lors aussi nous n'avions plus de tenue : Mais que les Allemans & les Souysses, plus grossiers & plus lourds, n'avoyent le sens de se raviser, à peine lors mesmes qu'ils estoyent accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire : Si est-il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se jettent bien souvent aux hazards, d'autre inconsideration qu'ils ne font apres y avoir esté eschauldez.

> [f] *haud ignarus, quantum nova gloria in armis*
> *Et prædulce decus primo certamine possit.*

Voyla pourquoy quand on juge d'une action particuliere, il faut considerer plusieurs circonstances, & l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

En quoi consistoit la vertu de Montagne.

Pour dire un mot de moy-mesme : J'ay veu quelquefois mes amis appeller prudence en moy, ce qui estoit fortune ; & estimer advantage de courage & de patience, ce qui estoit advantage de jugement & opinion ; & m'attribuer un tiltre pour autre ; tantost à mon gain, tantost à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier & plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme, je n'en

f Car on sait ce que peut dans un premier combat le doux charme de l'honneur & de la gloire. *Æneid.* L. xi. *vs.* 154, 155.

ay faict guere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs dequoy je me suis trouvé pressé. Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale & fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus desreglée, je crains qu'il fust allé piteusement de mon faict : car je n'ay essayé guere de fermeté en mon ame, pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes. Je ne sçay point nourrir des querelles, & du debat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul grand-mercy, dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices.

g *Si vitiis mediocribus, & mea paucis*
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos :

je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, & d'un tres-bon pere. Je ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, & la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé ; ou si je suis autrement ainsi nay ;

h *Seu Libra, seu me Scorpius aspicit*
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ.

Mais tant y a que la plusspart des vices je les ay de moy-mesmes en horreur. La response d'Antisthenes à celuy, qui luy demandoit le meilleur apprentissage : 13 *Desapprendre le mal :* semble s'arrester à cette image. Je les ay, dis-je, en horreur, d'une opinion si naturelle & si mienne, que ce mesme instinct & impression, que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé, sans qu'aucunes occasions me l'ayent sçeu faire alterer. Voire non pas mes discours propres, qui pour s'estre desbandez en aucunes choses de la route commune, me licentieroyent aisément à des actions, que cette naturelle inclination me fait haïr.

g Si je n'ai que des défauts peu considerables & en petit nombre, qui sont comme de petites taches sur un beau visage. *Horat.* L. i. Sat. vi. *vs.* 65, *&c.*

h Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous le Scorpion, Constellation maligne, la plus terrible de toutes, ou sous le Capricorne, Roy des Mers d'Occident. *Horat.* L. ii. Od. 17. *vs.* 17, *&c.*

13 Τὸ κακὰ ἀπομαθεῖν. *Diog. Laërt.* dans la Vie d'Antisthene : L. vi. *Segm.* 7.

Je

Montagne moins reglé dans ses Opinions que dans ses Mœurs.

Je diray un monstre : mais je le diray pourtant. Je trouve par là en plusieurs choses plus d'arrest & de regle en mes mœurs qu'en mon opinion : & ma concupiscence moins desbauchée que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté & des richesses, qu'il mit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy. Mais quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses, afin qu'il en fist le choix : il respondit, qu'il les choisissoit toutes trois, & qu'il avoit mal prins à Pâris d'en preferer une à ses compagnes : [14] Mais les ayant conduittes à son logis, il les renvoya, sans en taster. Son vallet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit apres luy : il luy ordonna [15] qu'il en versast & jettast là, [16] ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux & delicats, se porta en sa vie tres-devotieusement & laborieusement. Il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis & d'eau; le prie de luy envoyer un peu de formage, pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vray, que pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle, & universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordemens, ausquels je me suis trouvé engagé, ne sont pas Dieu mercy des pires. Je les ay bien condamnez chez moy, selon qu'ils le valent : car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux. Au rebours, je les accuse plus rigoureusement en moy, qu'en un autre. Mais c'est tout : car au demeurant j'y apporte trop peu de resistance, & me laisse trop aisément pancher à l'autre part de la balance, sauf pour les regler, & empescher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent & s'entre-enchainent pour la pluspart les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, je les ay retranchez & contraints les plus seuls, & les plus simples que j'ay peu :

[i] nec ultra
Errorem foveo.

Pour être adonné à un

Car quant à l'opinion des Stoïciens, qui disent, le sage œuvrer

14 *Diog. Laërce* dans la Vie d'Aristippe: L. ii. Segm. 67.

15 *Id.* ibid. *Segm.* 77. & *Horat.* L. ii. Sat. 3. *vs.* 100, *&c.*

16 *Ce qui l'embarrassoit.*

i Sans pousser l'extravagance plus avant. *Juvenal.* Sat. viii. *vs.* 194.

vice on n'est pas sujet à tous les Vices.

quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait une plus apparente selon la nature de l'action : (& à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain : car l'action de la colere ne se peut exercer, que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine) si de là ils veulent tirer pareille consequence ; que quand [17] le fautier faut, il faut par tous les vices ensemble, je ne les en croy pas ainsi simplement ; ou je ne les entend pas : car je sens par effect le contraire. Ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Je suy quelques vices : mais j'en fuy d'autres, autant que sçauroit faire un Sainct. Aussi desadvoüent les Peripateticiens, cette connexité & cousture indissoluble : & tient Aristote, qu'un homme prudent & juste, peut estre & intemperant & incontinent. Socrates advoüoit à ceux qui reconnoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, [18] que c'estoit à la verité sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigée par discipline. Et les familiers du philosophe Stilpo [19] disoient, qu'estant nay subject au vin & aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres-abstinent de l'un & de l'autre.

Ce qui constituoit la bonté de Montaigne.

Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours, par le sort de ma naissance : je ne le tiens ny de loy ny de precepte ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moy, est une innocence niaise ; peu de vigueur, & point d'art. Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, & par nature & par jugement, comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne voy pas esgorger un poulet sans desplaisir, & ois impatiemment gemir un lievre sous les dents de mes chiens : quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont à combattre la volupté, usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vitieuse & des-raisonnable, que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon, que la raison n'y peut avoir accez : & alle-

17 Ou *le vitieux*, comme on a mis dans les dernieres Editions. *Fautier*, ou *faultier* (car on trouve l'un & l'autre dans Cotgrave) c'est, *qui est sujet à mal faire, à faillir, à se tromper*, &c.

18 *Cic.* Tusc. Quæst. L. iv. c. 37.

19 Stilponem — scribunt ipsius familiares & ebriosum, & mulierosum fuisse : neque hoc scribunt vituperantes, sed potiùs ad laudem. Vitiosam enim naturam ab eo sic edomitam, & compressam esse doctrinâ, ut nemo unquam vinolentum illum, nemo in eo libidinis vestigium viderit. *Cic.* Lib. *De Fato* : c. 5.

guent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

[x] *cùm jam præsagit gaudia corpus,*
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus & ravi en la volupté.

Je sçay qu'il en peut aller autrement ; & qu'on arrivera par fois, si on veut, à rejetter l'ame sur ce mesme instant, à autres pensemens : Mais il la faut tendre & roidir [20] d'aguet. Je sçay qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir, & m'y cognoy bien, & n'ay point trouvé Venus si imperieuse Deesse, que plusieurs & plus reformez que moy, la tesmoignent. Je ne prens pour miracle, comme faict la Royne de Navarre, en l'un des contes de son *Heptameron* (qui est un gentil livre pour son estoffe) ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité & liberté, avec une maistresse de long temps desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers & simples attouchemens. Je croy que l'exemple du plaisir de la Chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement, & de surprinse, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre : lors qu'apres une longue queste, la beste vient en sursaut à se presenter, en lieu où à l'adventure, nous l'esperions le moins. Cette secousse, & l'ardeur de ces huées, nous frappe, si qu'il seroit malaisé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensée ailleurs. Et les Poëtes font Diane victorieuse du brandon & des flesches de Cupidon.

Il pouvoit resister aux plus fortes impressions de la Volupté.

[1] *Quis non malarum quas amor curas habet*
Hæc inter obliviscitur ?

x Dans les approches du plaisir, & lorsqu'on goûte actuellement ce que l'amour a de plus ravissant. *Lucret.* L. iv. *vs.* 1099, &c.

20 C'est à dire, *de guet à pensé*, *appensé*, ou *pourpensé*, *de propos délibéré*, ex præparato, deditâ operâ : *Nicot*. De *guetter* on a fait le composé *aguetter*, d'où *aguet* & *d'aguet*: Menage dans son *Dictionaire Etymologique*. Au lieu *d'aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet-à-pens* ; & cela par corruption pour *de guet appensé*, dont on se servoit autrefois pour dire, *de propos déliberé*.——— *Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes Chroniques de France pour *deliberer :* Menage : *ibid.*

1 Qui dans ce temps-là n'oublie point toutes les funestes inquiétudes de l'amour? *Horat.* Epod. Lib. Od. ii. *vs.* 37, 38.

Il avoit le naturel fort tendre.

Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autruy, & pleurerois aisément par compagnie, si pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes : non vrayes seulement, mais comment que ce soit, ou feintes, ou peintes. Les morts je ne les plains guere, & les envierois plustost; mais je plains bien fort les mourans. Les Sauvages ne m'offensent pas tant, de rostir & manger les corps des trespassez, que ceux qui les tourmentent & persecutent vivans. Les executions mesme de la justice, pour raisonnables qu'elles soient, je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cesar : Il estoit, dit-il, doux en ses vengeances : ayant forcé les Pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant pris prisonnier & mis à rançon : d'autant qu'il les avoit menassez de les faire mettre en croix, il les y condamna; mais ce fut apres les avoir faict estrangler. Philemon son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. Sans dire qui est cet [21] autheur Latin, qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceux, desquels on a esté offensé, il est aisé à deviner qu'il est frappé des vilains & horribles exemples de cruauté, que les tyrans Romains mirent en usage.

Executions de justice devroient être simples, & sans aucune marque de rigueur.

Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté : Et notamment à nous, qui devrions avoir respect d'en envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peut, les ayant agitées & desesperées par tourmens insupportables. Ces jours passés, un soldat prisonnier, ayant apperceu d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, & que des charpentiers y dressoyent leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy : & entré en la resolution de se tuer, ne trouva qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charette, rouillé, que la fortune luy offrit.

21 C'est *Suetone*, dont voici les propres paroles : *In ulciscendo*, dit-il parlant de Jule Cesar, *naturâ lenissimus. Piratas à quibus captus est, cùm in deditionem redegisset quoniam suffixurum se cruci antè juraverat, jugulari priùs jussit, deinde suffigi.——Philemonem à manu servum qui necem suam per venenum inimicis promiserat, non graviùs quàm simplici morte puniit.*——Si je n'eusse pas été consulter cet Auteur Latin dont Montagne nous a voulu cacher le nom, je n'aurois pû corriger ici une petite faute qui se trouve dans toutes les Editions de ses *Essais*, qui me sont tombées entre les mains. C'est *Philomon* pour *Philemon*.

Dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge : mais voyant que ce avoit esté sans effect : bien-tost apres, il s'en donna un tiers, dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores : mais couché & tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il deffaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence. Laquelle ouïe, & qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste tranchée, il sembla reprendre un nouveau courage : accepta du vin, qu'il avoit refusé : remercia ses juges de la douceur inesperée de leur condemnation. Qu'il avoit prins party, d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre & insupportable : ayant conceu opinion par les apprests qu'il avoit veu faire en la place qu'on le vousist tourmenter de quelque horrible supplice : & sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée. Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps des criminels. Car de les voir priver de sepulture, de les voir bouillir, & mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines, qu'on fait souffrir aux vivans ; quoy que par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dit, [m] *Qui corpus occidunt, & postea non habent quod faciant*. Et les Poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture, & au dessus de la mort :

[n] *Heu reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,*
Per terram sanie delibutas fœdè divexarier.

Je me rencontray un jour à Rome, sur le point qu'on deffaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla sans aucune emotion de l'assistance, mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suivist d'une voix plaintive, & d'une exclamation, comme si chacun eust presté son sentiment à cette charongne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsi amollit, en cas aucunement pareil,

m Qui tuent le Corps, & ne peuvent rien faire apiès. *Luc*. ch. xii. *vs*. 4.
n Ah! quelle horreur de voir les membres demi-brulez de ce malheureux Prince, de les voir trainez par terre dégoutans de sang, & ses os tout décharnez. *Cic*. Tusc. Quæst. L. i. c. 44.

Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse; ordonnant que les Seigneurs qui avoyent failly en leur estat, au lieu qu'on les souloit fouetter, [22] fussent despouillés, & leurs vestemens fouettez pour eux: & au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur [23] hault chappeau seulement. Les Egyptiens si devotieux estimoyent bien satisfaire à la justice divine, luy sacrifians [24] des pourceaux en figure, & representez: Invention hardie, de vouloir payer en peinture & en ombrage Dieu, substance si essentielle.

Exemples d'une extrême cruauté.

Je vy en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles: & ne voit-on rien aux histoires anciennes, de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvoy-je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fust trouvé des ames si farouches, qui pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre; hacher & destrancher les membres d'autruy; aiguiser leur esprit à inventer des tourmens inusitez, & des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, & pour cette seule fin, de jouïr du plaisant spectacle, des gestes, & mouvemens pitoyables, des gemissemens, & voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voyla l'extreme poinct, où la cruauté puisse atteindre: [o] *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantùm spectaturus occidat.*

Humanité de Montagne à l'égard des Bêtes.

De moy, je n'ay pas sceu voir seulement sans despaisir, poursuivre & tuer une beste innocente, qui est sans deffence, & de qui nous ne recevons aucune offence. Et comme il advient communement que le cerf se sentant hors d'haleine & de force, n'ayant plus autre remede, se rejette & rend à nous-mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes,

> [p] *quæstuque cruentus*
> *Atque imploranti similis,*

22 Plutarque dans les *Dits notables des anciens Roys*, &c.

23 Qu'on nommoit *Tiare.*

24 Herodote dit que ce n'étoit que les Pauvres qui prenoient cette liberté. *Οἱ δὲ πένητες αὐτῶν ὑπ' ἀσθενείης βίων σταιτίνας πλάσαντες ὗς καὶ ὀπτήσαντες ταύτας, θύουσι: Mais les pauvres d'entr'eux par indigence font des pourceaux de pâte, qu'ils offrent en sacrifice apres les avoir fait cuire.* L. ii. p. 122.

o Que l'homme tuë un homme sans y être poussè par la colere, ou par la crainte, mais par le seul desir de le voir expirer.

p *Et sanglant, par ses pleurs semble demander*

ce m'a tousjours semblé un spectacle tres-deplaisant. Je ne prens guere beste en vie, à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs & des oyseleurs, pour en faire autant.

q *primóque à cæde ferarum*
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes, tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Apres qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes & aux gladiateurs. Nature a, (ce crains-je) elle-mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prent son esbat à voir des bestes s'entrejouer & caresser; & nul ne faut de le prendre à les voir s'entredeschirer & desmembrer. Et afin qu'on ne se moque de cette sympathie que j'ay avec elles, la Theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit. Et considerant, qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, & qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect & affection envers elles.

La Metempsychose de Pythagore a été reçue par plusieurs Nations.

Pythagoras emprunta la Metempsychose, des Egyptiens, mais depuis elle a esté receuë par plusieurs Nations, & notamment par nos Druides:

r *Morte carent animæ, sempérque priore relictâ*
Sede, novis domibus vivunt, habitántque receptæ.

La Religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estans eternelles, ne cessoyent de se remuer & changer de place d'un corps à un autre: meslant en outre à cette fantasie, quelque consideration de la justice divine. Car selon les desportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins penible, & rapportant à sa condition:

f *muta ferarum*
Cogit vincla pati, truculentos ingerit ursis,

grace. Æneid. L. vii. *vs.* 501, 502.

q C'est, je croi, du sang des Bêtes que le premier Glaive a été teint. *Ovid.* Métamorph. L. xv. Fab. 2. *vs.* 47, 48.

r Les Ames ne meurent point: mais après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter & vivre dans un autre. *Ovid.* Metamorph. L. xv. Fab. 3. *vs.* 6, 7.

f Il les réduit à vivre incorporez à des Bêtes brutes: logeant les Naturels feroces dans des

Prædonésque lupis, fallaces vulpibus addit:

. . . .

Atque ubi per varios annos per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ.

Si elle avoit esté vaillante: la logeoient au corps d'un Lyon: si voluptueuse, en celuy d'un Pourceau; si lasche, en celuy d'un Cerf ou d'un Lievre; si malitieuse, en celuy d'un Renard; ainsi du reste; jusques à ce que purifiée par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque autre homme.

t *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli*
Panthoides Euphorbus eram.

Quant à ce cousinage-là d'entre nous & les bestes, je n'en fay pas
25 grande recepte: ny de ce aussi que plusieurs Nations, & notamment des plus anciennes & plus nobles, ont non seulement receu des Bestes à leur societé & compagnie, mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux; les estimans tantost familieres & favories de leurs Dieux, & les ayans en respect & reverence plus qu'humaine; & d'autres ne recognoissans autre Dieu, ny autre Divinité qu'elles. u *Belluæ à barbaris propter beneficium consecratæ:*

x *Crocodilon adorat*
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus Ibin.
Effigies sacri hic nitet aurea Cercopitheci:
hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur.

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cet erreur, qui est tresbien prise, leur est encores honorable. Car il dit, que ce n'estoit

Ours, les Ravisseurs dans des Loups, les Fourbes dans des Renards. ——Et après les avoir fait passer, durant un long cercle d'années par mille figures differentes, & les avoir enfin purifiez dans les Eaux du Fleuve Lethé, il leur redonne encore la forme humaine. *Claudian.* in Ruffin. L. ii. *vs.* 482, 483, 484.——491, 492, 493.

t *Et moi-même du temps de la Guerre de Troye (car il m'en souvient encore) j'étois Euphorbe, fils de Panthus.* C'est *Pythagore* qui parle ainsi de lui-même dans Ovide, *Metamorph.* L. xv. Fab. 3. *vs.* 8, 9. Voulez-vous savoir par quel moyen Pythagore pouvoit rappeller le souvenir de ce qu'il avoit été du temps de la Guerre de Troye? Voyez Diogene-Laërce dans la Vie de Pythagore: L. viii. *Segm.* 4, 5.

25 *Grand compte.*

u Les Bêtes ont été divinisées par les Barbares, à cause du bien qu'ils en recevoient. *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 36.

x Chez les Egyptiens, les uns adorent le

le

le chat, ou le bœuf (pour exemple) que les Egyptiens adoroyent; mais qu'ils adoroyent en ces bestes-là [26] quelque image des facultez divines: En [27] cette-cy la patience & l'utilité: en [28] cette-là, la vivacité, ou comme nos voisins les Bourguignons avec toute l'Allemaigne, [29] l'impatience de se voir enfermez: par où ils representoyent la *Liberté*, qu'ils aymoient & adoroient au delà de toute autre faculté divine, & ainsi des autres. Mais quand je rencontre parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux: & combien ils ont de part à nos plus grands privileges; & avec combien de vray-semblance on nous les apparie, certes j'en rabats beaucoup de nostre presomption, & me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures.

Nous devons avoir certains égards pour les Bêtes.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect, qui nous attache, & un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie & sentiment, mais aux arbres mesmes & aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, & la grace & la benignité aux autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. Je ne crain point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste, qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande.

Exemples remarquables de cette espece de respect.

Les Turcs ont des aumosnes & des hospitaux pour les bestes. Les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent [30] que les mules & mulets, qui avoyent servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, fussent libres, & qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les Agrigentins avoyent

Crocodile, les autres la Cicogne qui se nourrit de Serpens. Dans un de leurs Temples on voit reluire sur l'Autel un Singe tout d'or à qui l'on rend les honneurs divins. ——Ici c'est un Poisson du Nil qui fait l'objet de leur culte: & là des villes entieres reverent un Chien. *Juvenal.* Sat. xv. *vs.* 2, 3, 4, —— 7, 8.

26 Dans son Traité *d'Isis & d'Osiris*: ch. 39. de la traduction d'Amyot.

27 Le Bœuf.

28 Le Chat.

29 Passion qui est comme naturelle aux Chats. Si l'on veut qu'un Chat entre librement dans une Chambre, il faut lui procurer le moyen d'en pouvoir sortir de même.

30 *Plutarque* dans la Vie de Caton le Censeur: ch. 3.

en usage commun,[31] d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres: comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens & les oyseaux utiles: ou mesme qui avoyent servy de passe-temps à leurs enfans. Et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses, [32] paroissoit aussi singulierement, à la sumptuosité & nombre des monumens eslevez à cette fin: qui ont duré en parade, plusieurs siecles depuis. Les Egyptiens [33] enterroyent les loups, les ours, les crocodiles, les chiens, & les chats, en lieux sacrés: embausmoyent leurs corps, & portoyent le deuil à leurs trespas. [34] Cimon fit une sepulture honorable aux juments, avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux jeux Olympiques. L'ancien [35] Xanthippus fit enterrer son chien sur [36] un chef, en la coste de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, [37] conscience, de vendre & envoyer à la boucherie, pour un leger profit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

31 *Diodore de Sicile*: L. xiii. c. 17.
32 *Id.* ibid.
33 *Herodote*. L. ii. p. 129.
34 *Pere de Miltiade*: Herodot. L. vi. pag. 419.
35 *Plutarque* dans la Vie de Caton le Censeur: ch. 3.
36 *Chef* veut dire ici *Cap*, ou *Promontoire*.
37 *Plutarque* dans la Vie de Caton le Censeur: ch. 3.

CHAPITRE XII.

Apologie de [1] Raimond de Sebonde.

C'EST à la verité une tres-utile & grande partie que la ſcience: ceux qui la meſpriſent teſmoignent aſſez leur beſtiſe : mais je n'eſtime pas pourtant ſa valeur juſques à cette meſure extreme qu'aucuns luy attribuent : Comme Herillus le philoſophe, qui logeoit en elle le ſouverain bien, & tenoit qu'il fuſt en elle de nous rendre ſagès & contens : ce que je ne croy pas : ny ce que d'autres ont dict, que la ſcience eſt mere de toute vertu, & que tout vice eſt produit par l'ignorance. Si cela eſt vray, il eſt ſubject à une longue interpretation. Ma maiſon a eſté dés long temps ouverte aux gens de ſçavoir, & en eſt fort cogneuë; car mon Pere qui l'a commandée cinquante ans & plus, eſchauffé de cette ardeur nouvelle, dequoy le Roy François premier embraſſa les lettres & les mit en credit, rechercha avec grand ſoin & deſpence l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy, comme perſonnes ſainctes, & ayans quelque particuliere inſpiration de ſageſſe divine, recueillant leurs ſentences, & leurs diſcours comme des oracles, & avec d'autant plus de reverence, & de religion, qu'il avoit moins de loy d'en juger: car il n'avoit aucune cognoiſſance des lettres, non plus que ſes predeceſſeurs. Moy je les ayme bien, mais je ne les adore pas. Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de ſçavoir en ſon temps, ayant arreſté quelques jours à *Montaigne* en la compagnie de mon pere, avec d'autres hommes de ſa ſorte, luy fit preſent au deſloger d'un livre qui s'intitule [2] *Theologia naturalis ; ſive, Liber creatu-*

Science: ſon utilité.

Ouvrage de Raimond de Sebonde.

1 Dans la premiere Edition des Eſſais, imprimée à *Bourdeaus* en 1580, & dans celle d'*Abel Langelier* in-quarto en 1588, il y a ici *Raimond Sebond* : mais dans la Traduction françoiſe du Livre de ce même Raimond, faite par Montagne, & publiée à Paris en 1611, l'Auteur eſt nommé *Raymond Sebon*. Et enfin dans l'Edition des Eſſais *in-folio* de 1595. chez *Abel Langelier*, de laquelle je me ſers comme d'un modelle pour celle-ci, préferablement à toute autre, il y a conſtamment *Raimond de Sebonde*. Quoique toutes ces varietez ne paroiſſent d'aucune importance, il pourroit n'être pas tout-à-fait inutile de les avoir remarquées.

2 Dans la premiere Edition des Eſſais, & dans celle de 1588 *in-quarto*, ce Titre eſt ſimplement en François, de cette maniere, LA THEOLOGIE NATURELLE DE RAIMOND SEBOND.

rarum magistri Raimondi de Sebonde. Et parce que la langue Italienne & Espagnolle estoient familieres à mon pere, & que ce livre est basty d'un Espagnol barragouiné en terminaisons Latines, il esperoit qu'avec bien peu d'ayde, il en pourroit faire son profit, & le luy recommanda, comme livre tres-utile & propre à la saison, en laquelle il le luy donna: ce fut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit, & esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoy il avoit un tresbon advis; prevoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aisément en un execrable atheisme: Car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles-mesmes, se laissant emporter à la fortune & aux apparences, apres qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser & contreroller les opinions qu'il avoit euës en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, & qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doubte & à la balance, il jette tantost aprés aisément en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'authorité ny de fondement, que celles qu'on luy a esbranlées: & secouë comme un joug tyrannique toutes les impressions, qu'il avoit receues par l'authorité des Loix ou reverence de l'ancien Usage:

[a] *Nam cupidè conculcatur nimis antè metutum:*

entreprenant deslors en avant, de ne recevoir rien, à quoy il n'ait interposé son decret, & presté particulier consentement.

Traduit de l'Espagnol en François par Montagne.

Or quelques jours avant sa mort, mon pere ayant de fortune rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en François. Il faict bon traduire les autheurs, comme celuy-là, où il n'y a guere que la matiere à representer: mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace, & à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange & nouvelle pour moy: mais estant de fortune pour lors de loisir, & ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, j'en vins à bout, comme je peus, à quoy il print un singu-

a Car on se fait un plaisir de fouler aux pieds ce qu'on a le plus craint & reveré. *Lucret.* L.v. *vs.* 1139.

lier plaisir, & donna charge qu'on le fist imprimer : ce qui fut executé apres sa mort [3]. Je trouvay belles les imaginations de cet autheur, la contexture de son ouvrage bien suyvie; & son dessein plein de pieté. Parce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, & notamment les Dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur Livre de deux principales objections qu'on luy faict. Sa fin est hardie & courageuse, car il entreprend par raisons humaines & naturelles, establir & verifier contre les atheïstes tous les articles de la religion Chrestienne. En quoy, à dire la verité, je le trouve si ferme & si heureux, que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument-là; & croy que nul [4] ne l'a esgalé. Cet ouvrage me semblant trop riche & trop beau, pour un autheur, duquel le nom soit si peu cogneu, & duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de Medecine à Thoulouse, il y a environ deux cens ans; je m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit, qu'il pensoit que ce fust quelque quinte-essence tirée de S. Thomas d'Aquin : car de vray cet esprit-là, plein d'une erudition infinie & d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a quiconque en soit l'autheur & inventeur (& ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebonde ce tiltre) c'estoit un tres-suffisant homme, & ayant plusieurs belles parties.

3 Montagne parlant de cette premiere Edition dans la premiere Edition de ses *Essais*, faite à Bourdeaux en 1580, & dans celle de 1588 *in-quarto*, dit qu'elle fut faite *avec la nonchalance qu'on void, par l'infiny nombre de fautes que l'Imprimeur y laissa, qui en eust la conduite luy seul*. Cette Traduction fut rimprimée, & sans doute d'une maniere plus correcte, puisque Montagne a trouvé bon de retrancher d'ici les plaintes qu'il fit d'abord contre l'Imprimeur. J'en ai une Edition faite à Paris en 1611, dont voici le titre : LA THEOLOGIE NATURELLE DE RAYMOND SEBON: *Traduite en François par Messire Michel, Seigneur de Montaigne, Chevalier de l'Ordre du Roy, & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre*. Derniere Edition reveuë & corrigée.——Elle est en effet très-correcte. Il regne dans cette Traduction une netteté, une force, & une vivacité naturelle qui lui donnent un air tout-à-fait original. Montagne n'y a mis du sien qu'une petite Epître Dédicatoire à son Pere, où il dit que c'est par son ordre qu'il a entrepris cet Ouvrage. Vous la trouverez à la fin du troisiéme Volume de cette Edition des ESSAIS.

4 On n'avoit pas encore vû le Livre de GROTIUS, *De la verité de la Religion Chrétienne*, où ce grand homme dit expressément que ce Sujet avoit été traité par *Raymond Sebonde*, avec beaucoup de subtilité, *Philosophicâ subtilitate*.

Objection qu'on faisoit contre ce Livre: avec la réponse de Montaigne.

La premiere reprehension qu'on fait de son Ouvrage, c'est que les Chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance, par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy, & par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zele de pieté: & à cette cause nous faut-il avec autant plus de douceur & de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la Theologie, que de moy, qui n'y sçay rien. Toutefois je juge ainsi, qu'à une chose si divine & si haultaine, & surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette verité, de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours, d'une faveur extraordinaire & privilegiée, pour la pouvoir concevoir & loger en nous; & ne croy pas que les moyens purement humains en soyent aucunement capables. Et s'ils l'estoient, tant d'ames rares & excellentes, & si abondamment garnies de forces naturelles és siecles anciens, n'eussent pas failly par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vivement & certainement les hauts mysteres de nostre Religion. Mais ce n'est pas à dire, que ce ne soit une tres-belle & tres-louable entreprise, d'accommoder encore au service de nostre foy, les outils naturels & humains, que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable, que nous leur sçaurions donner: & qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme Chrestien, que de viser par tous ses estudes & pensemens à embellir, estendre & amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit & d'ame: nous luy devons encore, & rendons une reverence corporelle: nous appliquons nos membres mesmes, & nos mouvements & les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de mesme, & accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous: mais tousjours avec cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts & arguments puissent atteindre à une si supernaturelle & divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire: si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa

ſplendeur. Et certes je crain pourtant que nous ne la jouyſſions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremiſe d'une foy vive : ſi nous tenions à Dieu par luy, non par nous : ſi nous avions un pied & un fondement divin, les occaſions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler, comme elles ont : noſtre fort ne ſeroit pas pour ſe rendre à une ſi foible batterie : l'amour de la nouvelleté, la contrainĉte des Princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire & fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de ſecouër & alterer noſtre croyance : nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, & à la perſuaſion, non pas de toute la Rhetorique qui fut onques : nous ſouſtiendrions ces flots d'une fermeté inflexible & immobile :

b *Illiſos fluctus rupes ut vaſta refundit,*
Et varias circùm latrantes diſſipat undas
Mole ſuâ.

La bonne Vie, marque d'un vras Chriſtianiſme.

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aucunement, il y paroiſtroit par tout : non ſeulement nos parolles, mais encore nos operations en porteroient la lueur & le luſtre. Tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté : Nous devrions avoir honte, qu'és ſectes humaines il ne fut jamais partiſan, quelque difficulté & eſtrangeté que maintinſt ſa doctrine, qui n'y conformaſt aucunement ſes deportemens & ſa vie : & une ſi divine & celeſte inſtitution ne marque les Chreſtiens que par la langue. Voulez-vous voir cela ? comparez nos mœurs à un Mahometan, à un Payen, vous demeurez touſjours au deſſoubs : Là où au regard de l'avantage de noſtre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme & incomparable diſtance : & devroit-on dire, Sont-ils ſi juſtes, ſi charitables, ſi bons ? ils ſont donc Chreſtiens. Toutes autres apparences ſont communes à toutes religions : eſperance,

b *Comme un vaſte Rocher par ſa maſſe peſante*
Diſſipe tous les flots dont le bruit menaçant
Ne montre autour de lui qu'une rage impuiſſante.

Les vers Latins ſont d'un Poëte moderne qui a tiré la penſée, & la plûpart des mots de ces beaux Vers de Virgile,

Ille velut pelagi rupes immota, reſiſtit :
Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,
Quæ ſeſe, multis circumlatrantibus undis,
Mole tenet. Æneid. L. vii. *vſ.* 587, *&c.*

Dans quelques Editions de Montagne on nous renvoye à cet endroit de Virgile, comme ſi Montagne l'eût cité directement.

confiance, evenemens, ceremonies, penitence, martyres. La marque peculiere de nostre verité devroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque, & la plus difficile ; & que c'est la plus digne production de la verité. Pourtant eut raison nostre bon S. Louys, quand ce Roy Tartare, qui s'estoit faict Chrestien, desseignoit de venir à Lyon, baiser les pieds au Pape, & y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, [5] de l'en destourner instammment, de peur qu'au contraire, nostre desbordée façon de vivre ne le dégoustast d'une si saincte creance. Combien que depuis il advint tout diversement, à cet autre, lequel estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats, & peuple de ce temps-là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle devoit avoir de force & de divinité, à maintenir sa dignité & sa splendeur, parmy tant de corruption, & en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la Saincte Parole : nos actions qui seroient guidées & accompaignées de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines, elles auroient quelque chose de miraculeux, comme nostre croyance. [c] *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.* Les uns font accroire au monde, qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas. Les autres en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire.

Dieu donne son secours à la Religion, non pas à nos Passions.

Nous trouvons estrange si aux guerres, qui pressent à cette heure nostre Estat, nous voyons flotter les evenements & diversifier d'une maniere commune & ordinaire : c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La justice, qui est en l'un des partis, elle n'est que pour ornement & couverture : elle y est bien alleguée, mais elle n'y est ny receuë, ny logée, ny espousée : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur & affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foy & à la religion, non pas à nos passions.

5 *Joinville* : c. XIX. p. 88, 89.

c *Si tu crois, tu seras bientôt instruit des devoirs d'une bonne & heureuse vie.* Je ne sai d'où Montagne a tiré les mots latins dont voilà le sens.

Les

Les hommes y sont conducteurs, & s'y servent de la religion : ce devroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer comme de cire tant de figures contraires, d'une reigle si droitte & si ferme. Quand s'est-il veu mieux qu'en France en nos jours ? Ceux qui l'ont prinse à gauche, ceux qui l'ont prinse à droitte, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes & ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement & injustice, qu'ils rendent doubteuse & malaisée à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions en chose de laquelle depend la conduitte & loy de nostre vie. Peut-on veoir partir de mesme eschole & discipline des mœurs plus unies, plus unes ? Voyez l'horrible impudence dequoy nous pelotons les raisons divines : & combien irreligieusement nous les avons & rejettées & reprinses selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques. Cette proposition si solenne : *S'il est permis au subject de se rebeller & armer contre son Prince pour la defense de la religion :* souvienne-vous en quelles bouches cette année passée l'affirmative d'icelle estoit l'arc-boutant d'un parti : la negative, de quel autre parti c'estoit l'arc-boutant : Et oyez [6] à present de quel quartier vient la voix & instruction de l'une & de l'autre : & si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle-là. Et nous bruslons les gents, qui disent, qu'il faut faire souffrir à la Verité le joug de nostre besoing : & de combien faict la France pis que de le dire ? Confessons la verité, qui trieroit de l'armée mesme legitime, ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur Pays, ou service du Prince, il n'en sçauroit bastir une compagnie de gensdarmes complete. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu, qui ayent maintenu mesme volonté & mesme progrez en nos mouvemens publiques, & que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalée ; & mesmes hommes, tantost gaster nos affaires par leur violence & aspreté, tantost par leur froideur,

Les hommes ne se servent de la Religion que pour contenter leurs Passions les plus injustes.

6 Ici Montagne se moque tout doucement des Catholiques, comme dit M. *Bayle* dans son Dictionnaire, à l'Article HOTMAN, Remarque I.

mollesse & pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulieres & casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Zele des Chrétiens plein d'injustice & d'emportement.

Je voy cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices, qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la Chrestienne. Nostre zele fait merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion. A contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte, pour extirper les vices: elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne faut point [7] faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict. Si nous le croyions, je ne dy pas par foy, mais d'une simple croyance: voire (& je le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions & cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté & beauté qui reluit en luy: au moins marcheroit-il en mesme rang de nostre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire & nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maistre. Est-il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs, & de l'autre en pareille cognoissance & persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, [8] entrast en bigue de l'un pour l'autre? Et si nous y renonçons souvent de pur mespris: car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le prestre luy disant, que ceux qui se vouoyent à cette religion, avoyent

7 Vieux Proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, & *lui faire barbe de paille*. Car *foarre*, d'où nous est apparemment venu le mot de *fourrage*, signifie *de la paille*, comme on peut voir dans *Nicot*, qui du reste ne dit pas, faire à Dieu *barbe*, mais *gerbe de foarre*, c'est à dire, pour me servir de ses propres termes, *frauder la dixme*, *ne baillant que de la paille sans grain*. On disoit du temps de Rabelais, *faire gerbe de feurre*. Gargantua, *dit-il*, faisoit gerbe de feurre aux Dieux: L. i. ch. xi. Si Nicot a donné la vraie explication de cette espece de Proverbe, comme il n'y a pas lieu d'en douter, le mot de *Dieu* n'y a été mis que pour désigner les Ministres des choses sacrées, par un tour d'expression dont l'usage est fort ancien dans le monde.

8 *Voulut échanger l'un pour l'autre?*

à recevoir aprés leur mort des biens eternels & parfaits : [9] *Pourquoy si tu le crois, ne meurs-tu donc toy-mesmes ?* luy fit-il. Diogenes plus brusquement selon sa mode, & plus loing de nostre propos, au prestre qui le preschoit de mesme, de se faire de son Ordre, pour parvenir aux biens de l'autre monde : [10] *Veux-tu pas que je croye qu'Agesilaüs & Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, & que toy qui n'es qu'un veau, & qui ne fais rien qui vaille, seras biens heureux, parce que tu és prestre ?* Ces grandes promesses de la beatitude eternelle si nous les recevions de pareille authorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

> [d] *Non jàm se moriens dissolvi conquereretur,*
> *Sed magis ire foras, vestémque relinquere ut anguis*
> *Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.*

[11] *Je veux estre dissoult*, dirions-nous, *& estre avecques Jesus-Christ.* La force du discours de Platon de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour jouïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Profession de la Religion Chrétienne sur quoi fondée.

Tout cela c'est un signe tres-evident que nous ne recevons nostre Religion qu'à nostre façon & par nos mains, & non autrement que comme les autres Religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrez au Pays, où elle estoit en usage ; ou nous regardons son ancienneté, ou l'authorité des hommes qui l'ont maintenue, ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreans, ou suyvons ses promesses. Ces considerations-là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre region, d'autres tesmoings, pareilles promesses & menasses, nous pourroyent imprimer par mesme voye une creance contraire. Nous sommes Chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigordins ou Alemans. Et ce que dit Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un danger pressant ne ramene à la

9 *Diogene Laërce* dans la vie d'Antisthene : L. vi. Segm. 4. Τί οὖν, ἔφη, οὐκ ἀποθνήσκεις ;

10 Id. dans la vie de *Diogene le Cynique*: L. vi. Segm. 39.

d Bien loin de nous plaindre en mourant de notre dissolution, nous serions tout joyeux d'aller ailleurs, & de quitter, comme le Serpent, une dépouille corruptible, ou d'imiter le Cerf qui avec l'âge se décharge de son bois. *Lucret.* L. iii. *vs.* 612, *&c.*

11 Saint Paul, dans son Epitre aux Philipp. c. 1. *vs.* 23.

recognoissance de la divine puissance : Ce rolle ne touche point un vray Chrestien : C'est à faire aux religions mortelles & humaines, d'estre receues par une humaine conduite. Quelle foy doit-ce estre, que la lascheté & la foiblesse de cœur plantent en nous & establissent? Plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir le courage de le descroire. Une vitieuse passion, comme celle de l'inconstance & de l'estonnement, peut-elle faire en nostre ame aucune production reglée ? Ils establissent, [12] dit-il, par la raison de leur jugement, que ce qui se recite des Enfers, & des peines futures est feint : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il defend en ses loix toute instruction de telles menaces, & la persuasion que des Dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien quand il y eschoit, & pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se moquant des hommes religieux : mais la mort le surprenant, [13] qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les Dieux [14] s'ostoyent & se remettoyent selon l'affaire de Bion. Platon, & ces exemples, veulent conclurre, que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'Atheïsme estant une proposition, comme desnaturée & monstrueuse, difficile aussi, & malaisée d'establir en l'esprit humain, pour insolent & desreglé qu'il puisse estre : il s'en est veu assez, par vanité & par fierté de concevoir des opinions non vulgaires, & reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance : qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts, pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine : & quand la crainte ou la maladie aura abatu & appesanti cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, & se laisser tout

12 *Dit Platon.*

13 *Diogene-Laërce* dans la Vie de Bion : L. iv. *Segm.* 54.

14 Cette reflexion qui est si juste & si naturelle, est de Diogene Laërce lui-même : ibid. *Segm.* 55. Comme il n'est pas riche de son fond, il seroit cruel de lui ravir le peu qu'il a.

discretement manier aux creances & exemples publiques. Autre chose est, un dogme serieusement digeré, autre chose ces impressions superficielles : lesquelles nées de la debauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement & incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables & escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent !

L'erreur du Paganisme, & l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tomber [15] cette grande ame, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, que les enfans & les vieillars se trouvent plus susceptibles de religion, comme si elle naissoit & tiroit son credit de nostre imbecillité. Le neud qui devroit attacher nostre jugement & nostre volonté, qui devroit estreindre nostre ame & joindre à nostre Createur, ce devroit estre un neud prenant ses replis & ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons & passions, mais d'une estreinte divine & supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage, & un lustre, qui est l'authorité de Dieu & sa grace. Or nostre cœur & nostre ame estant regie & commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pieces selon leur portée.

Ce qui devroit nous attacher solidement à Dieu.

Aussi n'est-il pas croyable, que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, & qu'il n'y ait quelque image és choses du monde raportant aucunement à l'ouvrier, qui les a basties & formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le charactere de sa divinité, & ne tient qu'à nostre imbecillité, que nous ne le puissions descouvrir. C'est ce qu'il nous dit luy-mesme, que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles. Sebonde s'est travaillé à ce digne estude, & nous montre comment il n'est piece du monde, qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'Univers ne consentoit à nostre creance. Le ciel, la terre, les elemens, nostre corps & nostre ame, toutes choses y conspirent : il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre. Car ce monde est un temple tres sainct, dedans lequel l'homme est introduict, pour y contempler des statuës, non ouvrées de mortelle main,

La Divinité connue par ses Ouvrages visibles.

15 *Le divin Platon.*

mais celles que la divine pensée a faict sensibles, le Soleil, les estoilles, les eaux & la terre, pour nous representer les intelligibles. *Les choses invisibles de Dieu,* [16] dict Saint Paul, *apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, & sa divinité par ses œuvres.*

[e] *Atque adeò faciem cœli non invidet orbi*
Ipse Deus, vultúsque suos corpúsque recludit
Semper volvendo: seque ipsum inculcat & offert,
Ut benè cognosci possit, doceátque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.

Or nos raisons & nos discours humains c'est comme la matiere lourde & sterile: la grace de Dieu en est la forme: c'est elle qui y donne la façon & le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates & de Caton demeurent vaines & inutiles pour n'avoir eu leur fin, & n'avoir regardé l'amour & obeyssance du vray Createur de toutes choses, & pour avoir ignoré Dieu: Ainsi est-il de nos imaginations & discours: ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon & sans jour, si la foy & grace de Dieu n'y sont joinctes. La foy venant à teindre & illustrer les argumens de Sebonde, elle les rend fermes & solides: ils sont capables de servir d'acheminement, & de premiere guyde à un apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance: ils le façonnent aucunement & rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit & se parfaict aprés, nostre creance. Je sçay un homme d'authorité nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebonde. Et quand on les despouillera de cet ornement, & du secours & approbation de la foy, & qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combatre ceux qui sont precipitez aux espouvantables & horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors, aussi solides & autant fermes, que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer. De façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

16 Epitre aux Romains: ch. I. vs. 20.

e Dieu n'envie point à la Terre l'aspect du Ciel. Lui-même roulant sans cesse, expose à nos yeux son Corps à découvert. Il se montre à nous pour être clairement connu, & nous apprend à contempler sa marche, & à remarquer attentivement ses Loix. *Manil.* L. iv. sub finem.

[f] *Si melius quid habes, accerse, vel imperium fer.*

Qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent voir ailleurs, & sur quelque autre subject, de mieux tissuës, & mieux estoffées. Je me suis sans y penser à demy desja engagé dans la seconde objection, à laquelle j'avois proposé de respondre pour Sebonde.

Réponse à ce qu'on disoit contre le Livre de Raymond de Sebonde, que les argumens en sont foibles.

Aucuns disent que ses argumens sont foibles & ineptes à verifier ce qu'il veut, & entreprennent de les choquer aysément. Il faut secouer ceux-cy un peu plus rudement : car ils sont plus dangereux & plus malitieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'autruy à la faveur des opinions qu'on a prejugées en soy : A un atheïste tous Escrits tirent à l'Atheïsme. Il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceux-cy ont quelque preoccupation de jugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebonde. Au demeurant il leur semble qu'on leur donne beau jeu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroyent attaquer en sa majesté pleine d'authorité & de commandement. Le moyen que je prens pour rabatre cette frenesie, & qui me semble le plus propre, c'est de froisser & fouler aux pieds l'orgueil, & l'humaine fierté : leur faire sentir l'inanité, la vanité, &
17 deneantise de l'homme : leur arracher des poings, les chetives armes de leur raison : leur faire baisser la teste & mordre la terre, soubs l'authorité & reverence de la Majesté Divine. C'est à elle seule qu'appartient la science & la sapience : elle seule qui peut estimer de soy quelque chose, & à qui nous desrobons ce que nous nous comptons, & ce que nous nous prisons.

[g] Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτόν.

Abbattons [18] ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit. [h] *Deus superbis resistit : humilibus autem dat gratiam.* L'intel-

f Avez-vous quelque chose de meilleur, produisez-le, ou acceptez ce qu'on vous présente. *Horat.* L. i. Epist. v. *vs.* 6.

17 *L'extrême bassesse.* C'est ce que signifie *deneantise* dans le Dictionaire François & Anglois de Cotgrave.

g Car Dieu ne veut point qu'autre que lui soit véritablement sage.

18 *Cette présomption.*

h Dieu resiste aux superbes, & fait grace aux humbles. 1. *Epitr. de S. Pierre* : ch. v. *vs.* 5.

ligence est en touts les Dieux, dit Platon, & point ou peu aux hommes. Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme Chrestien, de voir nos outils mortels & caduques, si proprement assortis à nostre foy saincte & divine, que lors qu'on les employe aux subjects de leur nature mortels & caduques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebonde : voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude par argument & par discours. Car sainct Augustin plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur injustice, en ce qu'ils tiennent les parties de nostre creance fausses, que nostre raison faut à establir. Et pour monstrer qu'assez de choses peuvent estre & avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit fonder la nature & les causes, il leur met en avant certaines experiences cognuës & indubitables, ausquelles l'homme confesse rien ne veoir. Et cela faict-il, comme toutes autres choses, d'une curieuse & ingenieuse recherche. Il faut plus faire, & leur apprendre, que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples : & qu'elle est si manque & si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité, qui luy soit assez claire : que l'aisé & le malaisé luy sont un : que tous subjects egalement, & la nature en general desadvouë sa jurisdiction & entremise. Que nous presche la Verité, quand elle nous presche [19] de fuir la mondaine philosophie : quand elle nous inculque si souvent, [20] que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu : que de toutes les vanitez la plus vaine c'est l'homme : que l'homme qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encore que c'est que sçavoir : & que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduit soy-mesmes, & se trompe? Ces sentences du Sainct Esprit expriment si clairement & si vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gens qui se rendroient avec toute submission & obeïssance à son authorité.

Quel est l'avantage de l'Homme sur les autres Creatures.

Mais ceux-cy veulent estre fouëtez à leurs propres despens, & ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle-mesme. Considerons donc pour cette heure, l'homme seul, sans secours estran-

19 *Saint Paul* aux Coloss. ch. ii. vs. 8.   20 1. *Corinth.* c. iii. vs. 19.

ger,

ger, armé seulement de ses armes, & despourveu de la grace & cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, & le fondement de son estre. Voyons combien il a de tenuë en ce bel equipage. Qu'il me face entendre par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basty ces grands avantages, qu'il pense avoir sur les autres creatures. Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la Voute Celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans si fierement sur sa teste, les mouvemens espouventables de cette mer infinie, soyent establis & se continuent tant de siecles, pour sa commodité & pour son service? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable & chetive creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposée aux offenses de toutes choses, se die maistresse & emperiere de l'Univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribuë d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté & les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, & tenir compte de la recepte & mises du monde: qui luy a scelé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle & grande charge. Ont-elles esté ottroyées en faveur des Sages seulement? Elles ne touchent guere de gents. Les fols & les meschants sont-ils dignes de faveur si extraordinaire, & estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons-nous [21] cettuy-là; *Quorum igitur causâ quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur. Hi sunt dii & homines, quibus profectò nihil est melius.* Nous n'aurons jamais assez bafoué l'impudence de cet accouplage. Mais pauvret, qu'a-il en soy digne d'un tel avantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste régle:

> [i] *Cùm suspicimus magni cœlestia mundi*
> *Templa super, stellisque micantibus Æthera fixum,*

21 C'est à dire, *le Stoïcien Balbus, qui dans le Livre de Ciceron*, De Naturâ Deorum: L. ii. c. 53. *parle ainsi:* Quorum igitur, *&c.* « Pour qui dirons-nous donc que le monde « a été fait: C'est sans doute pour les Etres ani« mez qui ont l'usage de la Raison, savoir les « Dieux & les hommes, qui sont certaine« ment ce qu'il y a de plus excellent. »

i Lorsque nous levons les yeux vers la Voute éclatante qui couvre ce vaste Univers, lorsque

Et venit in mentem Lunæ Solisque viarum :

A considerer la domination & puissance que ces corps-là ont non seulement sur nos vies & conditions de nostre fortune,

[K] *Facta etenim & vitas hominum suspendit ab astris :*

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poussent & agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend & le trouve :

[l] *speculatáque longè*
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterná mundum ratione moveri,
Fatorúmque vices certis discernere signis :

A voir que non un homme seul, non un Roy, mais les monarchies, les empires, & tout ce bas monde se meut au branle des moindres mouvemens celestes :

[m] *Quantáque quàm parvi faciant discrimina motus :* Manil. L. i. *vs.* 57.
Tantum est hoc regnum quod Regibus imperat ipsis : Manil. L. iv. *vs.* 93.

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance & science, & ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, & cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen, & de leur faveur :

[n] *furit alter amore,*
Et pontum tranare potest & vertere Trojam :
Alterius sors est scribendis legibus apta :
Ecce patrem nati perimunt, natósque parentes,
Mutuáque armati coeunt in vulnera fratres :

nous contemplons le Ciel tout brillant d'Etoiles, & que nous considerons le cours reglé du Soleil & de la Lune : *Lucret.* L. v. *vs.* 1203, *&c.*

K Car tout le cours de notre vie dépend de celui des Astres. *Manil.* L. iii. *vs.* 58.

l Puisqu'on trouve que ces Astres qu'on voit de si loin, regnent par des Loix secrettes, que le Monde se meut par une mutuelle correspondance ; & que l'enchaînement des Destinées est déterminé par des signes certains. *Id.* L. i. *vs.* 62, &c.

m Et quels grands changemens sont produits par ces mouvemens insensibles, dont l'empire s'étend jusques sur les Rois.

n L'un forcené d'amour passe la Mer pour aller renverser la Ville de Troye : un autre est déterminé par sa destinée à composer des Loix. Voici d'un autre côté des Enfans qui tuent leur Pere ; des Peres qui tuent leurs Enfans ; & des Freres qui courent aux armes pour s'égorger l'un l'autre. Ce n'est pas aux hommes qu'il faut imputer la cause de tous ces desordres. Une force superieure qui les y entraîne, leur en fait souffrir la peine. —— Et d'examiner le Destin, comme je fais ici, cela même est un effet du Destin. *Manil.* L. iv. *vs.* 79. —— 85, 118.

Non nostrum hoc bellum est: coguntur tanta movere ,
Inque suas ferri pœnas, lacerandáque membra.
. . . .
. . . .
Hoc quoque fatale est sic ipsum expendere fatum.

si nous tenons de la distribution du Ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra-elle esgaler à luy ? comment sous-mettre à nostre science son essence & ses conditions ? Tout ce que nous voyons en ces corps-là, nous estonne : o *quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt?* pourquoy les privons-nous & d'ame, & de vie, & de discours ? y avons-nous recognu quelque stupidité immobile & insensible, nous qui n'avons aucun commerce avec eux que d'obeïssance ? Dirons-nous, que nous n'avons veu en nulle autre creature, qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable ? Et quoy ? Avons-nous veu quelque chose semblable au Soleil ? Laisse-il d'estre, parce que nous n'avons rien veu semblable ? & ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas veu, n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie. p *Quæ sunt tantæ animi angustiæ!* Sont-ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la Lune une terre celeste ? y deviner des montaignes, des vallées, comme Anaxagoras ? y planter des habitations & demeures humaines, & y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon & Plutarque ? & de nostre terre en faire un astre esclairant & lumineux ? q *Inter cætera mortalitatis incommoda, & hoc est, caligo mentium: nec tantùm necessitas errandi, sed errorum amor.* . . . . *Corruptibile corpus aggravat*

o De quels instrumens, de quelles machines, de quels ouvriers s'est on servi pour élever un si vaste édifice ? *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 8.

p Ah ! que les bornes de notre Esprit sont étroites ! *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 31.

q *Entr'autres desavantages de notre Nature mortelle, l'un est l'aveuglement de l'Esprit humain, qui non seulement se trouve dans la nécessité d'errer, mais qui se plait dans ses erreurs.* Senec. *de Irâ*. L. ii. c. 9.——Dans quelques Editions de Montagne, la passage qui suit est attribué à Seneque, *Epist.* 65. mais il n'est point dans cette Epître: & si je ne me trompe, il paroît par le stile qu'on le chercheroit inutilement dans tout autre Ouvrage de Seneque. Quoi qu'il en soit, il peut être traduit ainsi en François : *Le Corps corruptible appesantit l'Ame de l'homme ; & cette habitation terrestre deprime son Imagination qui se répand sur tant de differens objets.*——Enfin je viens de trouver ce Passage dans S. Augustin, *De Civitate Dei* : L. xii. c. 15.

animam, & deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem.

Presomption, maladie naturelle à l'Homme.

La presomption est nostre maladie naturelle & originelle. La plus calamiteuse & fragile de toutes les creatures c'est l'homme, & quant & quant, la plus orgueilleuse. Elle se sent & se void logée icy parmy la bourbe & le fient du monde, attachée & clouée à la pire, plus morte & croupie partie de l'Univers, au dernier estage du logis, & le plus esloigné de la Voute Celeste, avec les animaux de la pire [22] condition des trois : & se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, & ramenant le Ciel sous ses pieds.

De quel droit il se donne la superiorité sur les Animaux.

C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'egale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy-mesme & separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres & compagnons, & leur distribuë telle portion de facultez & de forces, que bon luy semble. Comment cognoist-il par l'effort de son intelligence, les branles internes & secrets des animaux? par quelle comparaison d'eux à nous conclud-il la bestise qu'il leur attribue? Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle? Nous nous entretenons de singeries reciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a-elle la sienne. Platon en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte entre les principaux advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avec les bestes, desquelles s'enquerant & s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez, & differences de chacune d'icelles: par où il acqueroit une tres-parfaicte intelligence & prudence; & en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire. Nous faut-il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le faict des bestes? Ce grand autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle, que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications, qu'on en tiroit en son temps. Ce defaut qui empesche la communication d'entre elles & nous, pourquoy n'est-il aussi bien à nous qu'à elles? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point : car nous,

22 C'est à dire, *Avec les Animaux purement terrestres, toujours rampans sur la terre, & par cela méme de pire condition que les deux autres especes, qui volent dans l'Air, ou nagent dans les Eaux.*

ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette mesme raison elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand' merveille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons-nous les Basques & les Troglodytes. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus, [23] Melampus, [24] Tiresias, Thales, & autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, [25] qu'il y a des Nations qui reçoivent un Chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix & mouvements.

Les Bêtes se communiquent leurs pensées, aussi-bien que les Hommes.

Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous. Nous avons quelque moyenne intelligence de leur sens, aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent, & nous requierent: & nous elles. Au demeurant nous decouvrons bien evidemment, qu'entre elles il y a une pleine & entiere communication, & qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses:

> [r] *Et mutæ pecudes, & denique secla ferarum*
> *Dissimiles suerunt voces variásque cluere,*
> *Cùm metus aut dolor est, aut cùm jam gaudia gliscunt.*

En certain abboyer du chien le cheval cognoist qu'il y a de la colere: de certaine autre sienne voix, il ne s'effraye point. Aux bestes mesmes qui n'ont pas de voix: par la societé d'offices, que nous voyons entre elles, nous argumentons aisément quelque autre moyen de communication: leurs mouvemens discourent & traictent.

> [s] *Non aliâ longè ratione atque ipsa videtur*
> *Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.*

pourquoy non tout aussi bien, que nos muets disputent, argumentent, & content des histoires par signes? J'en ay veu de si souples & formez à cela, qu'à la verité, il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se

23 *Apollodor.* L. i. c. 9. §. 11.
24 *Id.* L. iii. c. 6. §. 7.
25 *Plin.* Nat. Hist. L. vi. c. 30. Ex Africæ parte Proembari, Proemphanæ qui canem pro rege habent, motu ejus imperia augurantes.
r Les differens animaux, tant les domestiques que les sauvages, forment divers sons, selon que la peur, la douleur, ou la joye agissent en eux. *Lucret.* L. v. *vs.* 1058, *&c.*
s Ainsi nous voyons que l'impuissance où se trouvent les Enfans d'expliquer leurs pensées par leurs premiers begayemens, les force à recourir aux gestes, pour se faire entendre. *Id.* ibid. *vs.* 1029, *&c.*

reconcilient, ſe prient, ſe remercient, s'aſſignent & diſent enfin toutes choſes des yeux.

> [t] *E'l ſilentio ancor ſuole*
> *Haver prieghi e parole.*

Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaçons, prions, ſupplions, nions, refuſons, interrogeons, admirons, nombrons, confeſſons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, inſtruiſons, commandons, incitons, encourageons, jurons, teſmoignons, accuſons, condamnons, abſolvons, injurions, meſpriſons, deffions, deſpittons, flattons, applaudiſſons, beniſſons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, feſtoyons, resjouïſſons, complaignons, attriſtons, deſconfortons, deſeſperons, eſtonnons, eſcrions, taiſons: & quoy non? d'une variation & multiplication à l'envy de la langue. De la teſte nous convions, renvoyons, advouons, deſadvouons, deſmentons, bienveignons, honorons, venerons, dedaignons, demandons, eſconduiſons, egayons, lamentons, careſſons, tanſons, ſoubſmettons, bravons, enhortons, menaçons, aſſeurons, enquerons. Quoy des ſourcils? Quoy des eſpaules? Il n'eſt mouvement, qui ne parle, & un langage intelligible ſans diſcipline, & un langage public: Qui fait, voyant la varieté & uſage diſtingué des autres, que cettuy-cy doibt pluſtoſt eſtre jugé le propre de l'humaine nature. Je laiſſe à part ce que particulierement la neceſſité en apprend ſoudain à ceux qui en ont beſoing: & les alphabets des doigts, & grammaires en geſtes: & les ſciences qui ne s'exercent & ne s'expriment que par iceux: Et les nations que Pline dit [26] n'avoir point d'autre langue. Un Ambaſſadeur de la ville d'Abdere, aprés avoir longuement parlé au Roy Agis de Sparte, luy demanda: Et bien, Sire, quelle reſponſe veux-tu que je rapporte à nos citoyens? [27] *Que je t'ay laiſſé dire tout ce que tu as voulu, & tant que tu as voulu, ſans jamais dire mot.* Voila pas un taire parlier & bien intelligible?

t Le ſilence même a ſon language. Il fait prier, & ſe faire entendre. *Aminta* del Taſſo: Atto II. nel *Choro. vſ.* 34, 35.

26 Nat. Hiſt. L. vi. c. 30. *Quibus pro ſermone nutus motúſque membrorum eſt.*

27 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens*, au mot AGIS, *fils d'Archidamus.*

Habileté qu'on observe dans la conduite des bêtes.

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons-nous aux operations des animaux? Est-il police reglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges & d'offices, & plus constamment entretenuë, que celle des mouches à miel? Cette disposition d'actions & de vacations si ordonnée, la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours & sans prudence?

u *His quidam signis atque hæc exempla sequuti,*
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere.

Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement, & choisissent-elles sans discretion de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle & admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent-ils se servir plustost d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions & les effects? Prennent-ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? Planchent-ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement & plus à l'aise? Se couvrent-ils du vent pluvieux, & plantent leur loge à l'Orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, & considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoy espessit l'araignée sa toile en un endroit, & relasche en un autre; se sert à cette heure de cette sorte de neud, tantost de celle-là, si elle n'a & deliberation, & pensement, & conclusion?

La Nature superieure à l'Art: conclusion que Montaigne tire de ce Principe, en faveur des Bêtes contre l'Homme.

Nous recognoissons assez en la plus part de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, & combien nostre art est foible à les imiter. Nous voyons toutesfois aux nostres plus grossiers, les facultez que nous y employons, & que nostre ame s'y sert de toutes ses forces: pourquoy n'en estimons-nous autant d'eux? pourquoy attribuons-nous à je ne sçay quelle inclination naturelle & servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que

u A ces marques & sur ces observations quelques-uns ont dit que les Abeilles avoient une portion de l'Esprit divin, & qu'elles étoient éclairées d'un Rayon celeste. *Georg.* L. iv. *vs.* 219, *&c.*

nous pouvons par nature & par art ? En quoy ſans y penſer nous leur donnons un tres-grand avantage ſur nous, de faire que nature par une douceur maternelle les accompaigne & guide, comme par la main, à toutes les actions & commoditez de leur vie, & qu'à nous elle nous abandonne au hazard & à la fortune, & à queſter par art, les choſes neceſſaires à notre conſervation ; & nous refuſe quant & quant les moyens de pouvoir arriver par aucune inſtitution & contention d'eſprit, à la ſuffiſance naturelle des beſtes : de maniere que leur ſtupidité brutale ſurpaſſe en toutes commoditez, tout ce que peut noſtre divine intelligence. Vrayement à ce compte nous aurions bien raiſon de l'appeller une tres-injuſte maraſtre : mais il n'en eſt rien, noſtre police n'eſt pas ſi difforme & deſreglée.

La Nature a traité l'Homme plus favorablement qu'on ne s'imagine communement.

Nature a embraſſé univerſellement toutes ſes creatures : & n'en eſt aucune, qu'elle n'ait bien pleinement fourny de tous moyens neceſſaires à la conſervation de ſon eſtre. Car ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les eſleve tantoſt au deſſus des nuës, & puis les ravale aux Antipodes) que nous ſommes le ſeul animal abandonné, nud ſur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer & couvrir que de la deſpouille d'autruy : là où toutes les autres creatures, nature les a reveſtuës de coquilles, de gouſſes, d'eſcorſe, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'eſcaille, de toiſon, & de ſoye ſelon le beſoin de leur eſtre : les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour aſſaillir & pour defendre : & les a elle-meſme inſtruites à ce qui leur eſt propre, à nager, à courir, à voler, à chanter : là où l'homme ne ſçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer ſans apprentiſſage.

x *Tùm porrò puer, ut ſævis projectus ab undis*

x L'enfant, comme un pauvre matelot que les flots ont jetté ſur le bord de la Mer après un triſte naufrage, eſt couché par terre tout nud, & dénué de tous les ſecours de la vie, dès que la Nature l'a détaché du ſein de ſa Mere pour lui faire voir la lumiere. Auſſi remplit-il de cris lugubres le lieu de ſa naiſſance, comme doit faire une créature qui eſt deſtinée à ſouffrir tant de maux dans la vie. Au contraire, les bêtes de toute eſpece, tant privées que ſauvages, croiſſent d'elles-mêmes, ſans avoir beſoin de jouets, ni qu'une nourrice les amuſe par des paroles flateuſes & enfantines. Elles ne ſont point obligées de s'habiller differemment ſelon la difference des ſaiſons : & comme la Nature fait éclore de ſon ſein tout ce qui leur eſt néceſſaire, elles n'ont beſoin ni d'armes, ni de hautes murailles pour défendre leurs proviſions. *Lucret.* L. v. *vſ.* 223.——235.

Navita,

Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
Vitali auxilio, cùm primùm in luminis oras
Nexibus ex alvo matris natura profudit,
Vagitúque locum lugubri complet, ut æquum est
Cui tantum in vitâ restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela,
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli:
Denique non armis opus est, non mœnibus altis
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia largè
Tellus ipsa parit, naturáque dædala rerum.

Ces plaintes-là sont fausses : il y a en la police du monde, une egalité plus grande, & une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps, tesmoing plusieurs Nations, qui n'ont encores essayé nul usage de vestemens. Nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus, ne sont pas les Irlandois nos voisins, sous un ciel si froid. Mais nous le jugeons mieux par nous-mesmes : car tous les endroits de la personne, qu'il nous plaist descouvrir au vent & à l'air, se trouvent propres à le souffrir. S'il y a partie en nous foible, & qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomach, où se fait la digestion : nos peres le portoyent descouvert : & nos Dames, ainsi molles & delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons & emmaillottemens des enfans ne sont non plus necessaires : & les meres [28] Lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres animaux, & n'en est guere qu'on ne voye se plaindre & gemir long temps aprés leur naissance : d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse, en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous, comme en eux, naturel & sans instruction.

[y] *Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.*

28 *Plutarque* dans la Vie de Lycurgue : c. 13.
y Car chacun sent ce qu'il est capable de faire. *Lucret.* L. v. *vs.* 1032.

Qui fait doute qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sceut quester sa nourriture ? Et la terre en produit, & luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture & artifice : & si non en tout temps, aussi ne fait-elle pas aux bestes, tesmoing les provisions, que nous voyons faire aux fourmis & autres, pour les saisons steriles de l'année. Ces Nations, que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande & de breuvage naturel, sans soing & sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture : & que sans labourage, nostre mere Nature nous avoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit : voire, comme il est vray-semblable, plus plainement & plus richement qu'elle ne fait à present, que nous y avons meslé nostre artifice :

> [z] *Et tellus nitidas fruges vinetáque læta*
> *Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit :*
> *Ipsa dedit dulces fœtus, & pabula læta,*
> *Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,*
> *Conterimúsque boves & vires agricolarum :*

le débordement & desreglement de nostre appetit devançant toutes les inventions, que nous cherchons de l'assouvir.

L'Homme a des armes naturelles.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mouvemens de membres, & en tirons plus de service naturellement & sans leçon : ceux qui sont duicts à combattre nuds, on les void se jetter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps & le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct & precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise & esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre : car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, & ne les employe aucunement à ses autres services. Quand les taureaux vont au combat, ils respandent & jettent la poussiere à l'entour d'eux : les sangliers [29]

z D'abord la Terre produisit d'elle-même pour les hommes les riches moissons & les fertiles vignobles : elle leur donna d'excellens fruits & de gras paturages : mais à present toutes ces choses déperissent malgré tout notre travail qui fatigue le Bœuf, & épuise les forces du Laboureur. *Lucret.* L. ii. *vs.* 1157, *&c.*

29 *Aiguisent*, *affilent*. Je n'ai point trouvé dans les vieux Dictionaires le mot *affiner* dans le sens qu'il a ici.

affinent leurs deffenses : & l'ichneumon, quand il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps, l'enduit & le crouste tout à l'entour, de limon bien serré & bien paistry, comme d'une cuirasse. Pourquoy ne dirons-nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois & de fer ?

S'il est naturel à l'homme de parler.

Quant au parler, il est certain, que s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois je croy qu'un enfant, qu'on auroit nourry en pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui seroit un essay mal-aisé à faire) auroit quelque espece de parolle pour exprimer ses conceptions : & n'est pas croyable, que nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux : Car qu'est-ce autre chose que parler, cette faculté, que nous leur voyons de se plaindre, de se resjouyr, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient-elles entr'elles ? elles parlent bien à nous, & nous à elles. En combien de sortes parlons-nous à nos chiens, & ils nous respondent ? D'autre langage, d'autres appellations, devisons-nous avec eux, qu'avec les oyseaux, avec les pourceaux, les beufs, les chevaux : & changeons d'idiome selon l'espece.

Les Bêtes ont un langage naturel.

[a] *Cosi per entro loro schiera bruna*
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via, & lor fortuna.

Il me semble que Lactance attribuë aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

[b] *variæque volucres*
. . . .
Longè alias alio jaciunt in tempore voces,
. . . .

a Ainsi parmi une troupe de fourmis on en voit qui s'abouchent, dans la vuë peut-être d'épier les desseins & la fortune, l'une de l'autre. *Dante*, nel Purgatorio. *Cant.* XXVI. *vs.* 34, *&c.*

b Les Voix des Oiseaux sont differentes en differens temps : & ils changent en partie leur Chant selon les saisons. *Lucret.* L. V. *vs.* 1077. 1080. 1082, 1083.

Et partim mutant cum tempestatibus unà
Raucisonos cantus.

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : & ce qui s'en dit par divination, n'a pas beaucoup d'apparence.

Sourds naturels, pourquoi ne parlent point.

Si on m'allegue contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point: Je respons que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parolle par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, & se tiennent ensemble d'une cousture naturelle : En façon, que ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premierement à nous, & que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangers.

Hommes & animaux également soumis à l'ordre de la Nature.

J'ay dict tout cecy, pour maintenir cette ressemblance, qu'il y a aux choses humaines: & pour nous ramener & joindre à la presse. Nous ne sommes ny au dessus, ny au dessous du reste: tout ce qui est sous le ciel, dit le Sage, court une loy & fortune pareille.

[c] *Indupedita suis fatalibus omnia vinclis.*

Il y a quelque difference, il y a des ordres & des degrez : mais c'est sous le visage d'une mesme nature :

[d] *res quæque suo ritu procedit, & omnes*
Fœdere naturæ certo discrimina servant.

Il faut contraindre l'homme, & le ranger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà : il est entravé & engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, & d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, préexcellence vraye & essentielle. Celle qu'il se donne par opinion, & par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaux, ayt cette liberté de l'imagination, & ce desreglement de pensées, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas ; & ce qu'il veut ; le faux & le veritable, c'est un advantage qui luy est bien cher vendu, & duquel il a bien peu à se glorifier : Car de là naist la source principale des maux qui le

c Toutes choses sont entrelassées par un enchaînement fatal. *Lucret.* L. v. *vs.* 874.

d Chaque chose suit ses premieres dispositions; & elles gardent toutes constamment les differentes Loix qui leur sont prescrites par la nature. *Id.* ibid. *vs.* 921, 922.

Les Animaux suivent librement leurs inclinations comme les hommes.

pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Je dy donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer, que les bestes facent par inclination naturelle & forcée, les mesmes choses que nous faisons par nostre choix & industrie. Nous devons conclurre de pareils effects, pareilles facultez, & de plus riches effects des facultez plus riches: & confesser par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à œuvrer, aussi la tiennent les animaux, ou quelque autre meilleure. Pourquoy imaginons-nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en eprouvons aucun pareil effect? Joint qu'il est plus honorable d'estre acheminé & obligé à reglément agir par naturelle & inevitable condition, & plus approchant de la Divinité, que d'agir reglément par liberté temeraire & fortuite; & plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduitte. La vanité de nostre presomption faict, que nous aymons mieux devoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance: & enrichissons les autres animaux des biens naturels, & les leur renonçons, pour nous honorer & annoblir des biens acquis: par une humeur bien simple, ce me semble: car je priseroy bien autant des graces toutes miennes & naïfves, que celles que j'aurois esté mendier & quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation que d'estre favorisé de Dieu & de nature.

Raisonnement que fait le Renard.

Par ainsi le renard, dequoy se servent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelée, & le laschent devant eux pour cet effect, quand nous le verrions au bord de l'eau [30] approcher son oreille bien prés de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau courant au dessous, & selon qu'il trouve par là, qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer, n'aurions-nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre: & que c'est une ratiocination & consequence tirée du sens naturel: Ce qui fait bruit, se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide, & ce qui est liquide, plie sous le faix? Car d'attribuer cela

30 Plutarque, *De solertiâ animalium*, &c. c. 12. De la Traduction d'Amyot.

seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours & sans consequence, c'est une chimere, & ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut-il estimer de tant de sortes de ruses & d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles.

Hommes esclaves d'autres hommes aussi-bien que les Bêtes.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, & d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce mesme advantage, que nous avons les uns sur les autres. Nous avons à cette condition nos esclaves : & les Climacides estoient-ce pas [31] des femmes en Syrie qui servoyent couchées à quatre pattes, de marchepied & d'eschelle aux dames à monter en coche ? Et la plus part des personnes libres, abandonnent pour bien legeres commoditez, leur vie, & leur estre à la puissance d'autruy. Les femmes & concubines des Thraces [32] plaident à qui sera choisie pour estre tuée au tombeau de son mary. Les tyrans ont-ils jamais failly de trouver assez d'hommes vouëz à leur devotion : aucuns d'eux adjoustans davantage cette necessité de les accompagner à la mort, comme en la vie ? Des armées entieres se sont ainsi obligées à leurs Capitaines. Le formule du serment en cette rude escole des escrimeurs à outrance, portoit ces promesses : Nous jurons de nous laisser enchaisner, brusler, battre, & tuer de glaive, & souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre ; engageant tres-religieusement & le corps & l'ame à son service :

[e] *Ure meum si vis flammâ caput, & pete ferro*
Corpus, & intorto verbere terga seca.

C'estoit une obligation veritable ; & si, il s'en trouvoit dix mille telle année, qui y entroyent & s'y perdoyent. Quand les Scythes enterroyent leur Roy, [33] ils estrangloyent sur son corps, la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escurie, chambellan, huissier de chambre & cuisinier. Et en son anniversaire ils

31 Plutarque dans son Traité, intitulé, *Comment on pourra discerner le Flatteur d'avec l'Ami:* ch. 3.

32 *Herodot.* L. v. p. 331.

e Je consens que tu me brûles la tête avec un fer chaud, que tu me perces le corps d'une épée, & me déchires le dos à coups de fouët. *Tibull.* L. i. Eleg. X. *vs.* 21, 22.

33 *Herodot.* L. iv. p. 280.

tuoyent cinquante chevaux montez de cinquante pages, qu'ils avoyent empalé par l'espine du dos jusques au gozier, & les laissoyent ainsi plantez en parade autour de la tombe.

Les hommes qui nous servent, le font à meilleur marché, & pour un traictement moins curieux & moins favorable, que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaux, & aux chiens. A quel soucy ne nous demettons-nous pour leur commodité? Il ne me semble point, que les plus abjects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres, ce que les Princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le rachetter de servitude: *Ils sont fols*, 34 disoit-il, *c'est celuy qui me traitte & nourrit, qui me sert:* & ceux qui entretiennent les bestes, se doivent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de plus genereux, que jamais Lyon ne s'asservit à un autre Lyon, ny un cheval à un autre cheval par faute de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les Tigres & les Lyons à la chasse des hommes: & ont un pareil exercice les unes sur les autres: les chiens sur les lievres, les brochets sur les tanches, les arondeles sur les cigales, les esperviers sur les merles & sur les allouëttes: *Quel soin les hommes prennent des Animaux.*

> [f] *serpente ciconia pullos*
> *Nutrit, & inventâ per devia rura lacertâ:*
> . . . .
> *Et leporem aut capream famulæ Jovis, & generosæ*
> *In saltu venantur aves.*

Nous partons le fruict de nostre chasse avec nos chiens & oyseaux, comme la peine & l'industrie. Et au dessus d'Amphipolis en Thrace, les chasseurs & leurs faucons sauvages, partent justement le butin par moitié: comme le long des palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups de bonne foy, une part esgale de sa prise, ils vont incontinent deschirer ses rets.

Et comme nous avons une chasse, qui se conduit plus par subtilité, que par force, comme celle des colliers de nos lignes & de l'hame- *Subtilité des Animaux dans leur chasse.*

34 Diogene Laërce dans la Vie de *Diogene le Cynique*: L. vi. Segm. 75.

f La Cicogne nourrit ses Petits de serpens & de lezards, qu'elle trouve dans les Champs: & l'Aigle, ministre de Jupiter, & les autres Oiseaux de ce noble genre vont chasser dans les Bois des Lievres ou des Chevreuils. *Juvenal*, Sat. xiv. *vs.* 74, *&c.*

çon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit, 35 que la Seche jette de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estand au loing en le laschant, & le retire à soy quand elle veut: à mesure qu'elle apperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachée dans le sable, ou dans la vase, & petit à petit le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si prés d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Force de l'homme, inferieure à celle de plusieurs Animaux.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offences, que l'homme: il ne nous faut point une balaine, un elephant, & un crocodile, ny tels autres animaux, desquels un seul est capable de deffaire un grand nombre d'hommes: les poulx sont suffisans pour faire vacquer la Dictature de Sylla: c'est le desjeuner d'un petit ver, que le cœur & la vie d'un grand & triomphant Empereur.

Les Bêtes discernent ce qui leur peut être utile dans leurs maladies.

Pourquoy disons-nous, que c'est à l'homme science & cognoissance, bastie par art & par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, & au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas, de cognoistre la force de la rubarbe & du polypode; & quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller entre un million d'herbes choisir le dictame pour leur guerison; & la tortue quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon fourbir & esclairer ses yeux avecques du fenouil; les cigongnes se donner elles-mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine; les elephans arracher non seulement de leur corps & de leurs compagnons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoin celuy du Roy Porus qu'Alexandre deffit) les javelots & les dards qu'on leur a jettez au combat, & les arracher si dextrement, que nous ne le sçaurions faire avec si peu de douleur: pourquoy ne disons-nous de mesmes, que c'est science & prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction & maistrise de nature, qu'elles le sçavent, ce n'est pas leur oster le tiltre de science & de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'escole.

35 Plutarque, *De solertiâ Animalium*: c. 28.

Chrysippus,

Chrysippus, bien qu'en toutes autres choses aurant desdaigneux juge de la condition des animaux, que nul autre Philosophe, considerant les mouvements du chien, qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant un chemin aprés l'autre, & aprés s'estre asseuré des deux, & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander: il est contrainr[36] de confesser, qu'en ce chien-là, un tel discours se passe: J'ay suivy jusques à ce carrefour mon maistre à la trace, il faut necessairemenr qu'il passe par l'un de ces trois chemins: ce n'est ny par cettuy-cy, ny par celuy-là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre: Et que s'asseurant par cette conclusion & discours, il ne se sert plus de son senriment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, & cet usage de propositions divisées & conjoinctes, & de la suffisante enumeration des parties, vaut-il pas autant que le chien le sçache de soy, que de Trapezonce?

Chien, capable de raison.

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler: & cette facilité, que nous recognoissons à nous fournir leur voix & haleine si souple & si maniable, pour la former & l'astreindre à certain nombre de lettres & de syllabes, tesmoigne qu'ils onr un discours au dedans, qui les rend ainsi disciplinables & volontaires à apprendre. Chacun est saoul, ce croy-je, de voir tant de sortes de cingeries que les batteleurs apprennent à leurs chiens: les dances, où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent; plusieurs divers mouvemens & saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole; mais je remarque avec plus d'admiration cet effect, qui est toutes-fois assez vulgaire, des chiens dequoy se servenr les aveugles, & aux champs & aux villes: je me suis pris garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de rirer l'aumosne, comme ils evitent le choc des coches & des charrettes, lors mesme que pour leur regard, ils ont

Bêtes sont capables d'être instruites.

36 Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. i. c. 14. p. 15.

assez de place pour leur passage : j'en ay veu le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain & uni, & en prendre un pire, pour esloigner son maistre du fossé. Comment pouvoit-on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, & mespriser ses propres commoditez pour le servir ? & comment avoit-il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle ? Tout cela se peut-il comprendre sans ratiocination ?

Chien qui contrefaisoit le mort.

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit [37] avoir veu à Rome d'un chien, avec l'Empereur Vespasian le pere au Theatre de Marcellus. Ce chien servoit à un batteleur qui jouoit une fiction à plusieurs mines & à plusieurs personnages, & y avoit son rolle. Il falloit entre autres choses qu'il contrefist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprés avoir avallé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler & branler, comme s'il eust esté estourdy : finalement s'estendant & se roidissant, comme mort, il se laissa tirer & trainer d'un lieu à autre, ainsi que portoit le subject du jeu, & puis quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se fust revenu d'un profond sommeil, & levant la teste regarda ça & là d'une façon qui estonnoit tous les assistans.

Bœufs des Jardins royaux de Suse.

Les bœufs qui servoyent aux jardins Royaux de Suse, pour les arrouser, & tourner certaines grandes rouës à puiser de l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc) on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chacun : [38] ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, & ayans faict leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter jusques à cent & venons de descouvrir des Nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres.

Rossignols instruisent

Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit. Or laissant à part ce que Democritus jugeoit & prouvoit, que

37 Plutarque, *De solertiâ Animalium* : c. 18.

38 Id. *ibid.* c. 20.

la plus part des arts, [39] les bestes nous les ont apprises : Comme l'araignée à tistre & à coudre, l'arondelle à bastir, le cigne & le rossignol la musique, & plusieurs animaux par leur imitation à faire la medecine : Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, & y employent du temps & du soing : d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'escole sous leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par là, qu'il reçoit de l'amendement par discipline & par estude : Et entre les libres mesme, il n'est pas ung & pareil ; chacun en a pris selon sa capacité. Et sur la jalousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'envy, d'une contention si courageuse, que par fois le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs ; & prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, & en rend compte avec grand soing : ils se taisent l'un tantost, tantost l'autre : on oyt corriger les fautes, & sent-on aucunes reprehensions du precepteur.

Rossignols apprennent à leurs Petits à chanter.

J'ay veu (dit Arrius), autresfois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu, & un autre attaché à sa trompe, au son desquels tous les autres dançoyent en rond, s'eslevans & s'inclinans à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit, & y avoit plaisir à ouyr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement [40] des Elephans dressez à se mouvoir & dancer au son de la voix, des dances à plusieurs entrelasseures, coupeures & diverses cadences tres-difficiles à apprendre. Il s'en est veu, [41] qui en leur privé rememoroient leur leçon, & s'exerçoyent par soing & par estude pour n'estre tancez & battus de leurs maistres.

Elephans dressez à danser au son de la voix.

Mais cett'autre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme [42] pour respondant, est estrange : Elle estoit en la boutique d'un barbier à Rome, & faisoit merveilles de contrefaire

Pie d'un Barbier, laquelle imitoit le son de la trompette.

39 Plutarque, *De solertiâ animalium* : c. 11.

40 *Id.* ibid. c. 12.

41 *Id.* ibid.——Pline assure la même chose : *Certum est* (dit-il) *unum tardioris ingenii in accipiendis quæ tradebantur sæpius castigatum verberibus, eadem illa meditantem noctu repertum* : Nat. Hist. L. viii. c. 3.

42 Dans son Traité *De solertiâ animalium* : c. 18.

avec la voix tout ce qu'elle oyoit. Un jour il advint que certaines trompettes s'arresterent à sonner long temps devant cette boutique: depuis cela & tout le lendemain, voyla cette pie pensive, muette & melancholique; dequoy tout le monde estoit esmerveillé, & pensoit-on que le son des trompettes l'eust ainsi estourdie & estonnée; & qu'avec l'ouye, la voix se fust quant & quant esteinte: Mais on trouva enfin, que c'estoit une estude profonde, & une retraicte en soy-mesmes, son esprit s'exercitant & preparant sa voix, à representer le son de ces trompettes: de maniere que sa premiere voix ce fut celle-là, d'exprimer parfaictement leurs reprises, leurs poses, & leurs muances; ayant quicté par ce nouvel apprentissage, & pris à desdain tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Industrie d'un Chien, pour tirer l'huile du fond d'une Cruche.

Je ne veux pas obmettre d'alleguer aussi cet autre exemple d'un chien, que ce mesme Plutarque dit avoir veu, (car quant à l'ordre, je sens bien que je le trouble, mais je n'en observe non plus à ranger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne) luy estant dans un navire: ce chien estant en peine d'avoir l'huyle qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroite emboucheure du vaisseau, [43] alla querir des cailloux, & en mit dans cette cruche jusques à ce qu'il eust faict hausser l'huyle plus prés du bord, où il la peust atteindre. Cela qu'est-ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dit [44] que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.

De la subtilité & pénétration des Elephans.

Cette action est aucunement voisine de ce que recitoit des Elephans, un Roy de leur nation, Juba, que quand par la finesse de ceux qui les chassent, l'un d'entre eux se trouve pris dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, & les recouvre l'on de menues brossailles pour les tromper, ses compagnons [45] y apportent en diligence force pierres, & pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'autres effects à l'humaine suffisance, que si je vouloy suivre par le menu ce que l'experience en a appris, je gaignerois aisément ce que je maintiens

43 Plutarque, *De solertiâ Animalium*: c. 12. 44 *Id*. ibid. c. 12. 45 *Id*. ibid. c. 16.

ordinairement, qu'il se trouve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant en une maison privée de Syrie, desroboit à tous les repas, la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnée : un jour le maistre voulut luy-mesme le penser, & versa dans sa mangeoire la juste mesure d'orge, qu'il luy avoit prescrite, pour sa nourriture ; l'elephant regardant de mauvais œil ce gouverneur, [46] separa avec la trompe, & en mit à part la moitié, declarant par-là le tort qu'on luy faisoit. Et un autre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, [47] s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, & le luy remplit de cendre. Cela ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, & que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoyent du pays de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux Elephans, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prés leur place en une battaille ordonnée, (cela est aisé à juger à ceux qui cognoissent les histoires Anciennes)

[g] *-----siquidem Tyrio servire solebant*
Annibali, & nostris ducibus, regique Molosso
Horum majores, & dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, & euntem in prælia turrim :

Il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes & de leur discours, leur abandonnant la teste d'une battaille; là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire, pour la grandeur & pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gens, estoit suffisant pour tout perdre. Et s'est veu peu d'exemples, où cela soit advenu, qu'ils se rejectassent sur leurs troupes, au lieu que nous-mesmes nous rejectons les uns sur les autres, & nous rompons. On leur donnoit charge non d'un

46 *Id.* ibid. c. 12.
47 *Ibid.*
g Les Elephans, d'où nous sont venus (dit *Juvenal*, Sat. xii. *vs.* 107, &c.) ceux que de simples particuliers entretiennent aujourd'hui, servoient Annibal, Pyrrhus, & nos Generaux d'armée, qui leur faisoient porter sur le dos des cohortes entieres, & des Tours pleines de Soldats qui de là chargeoient les Ennemis.

mouvement ſimple, mais de pluſieurs diverſes parties au combat : comme faiſoient aux chiens les Eſpagnols à la nouvelle conqueſte des Indes ; [48] auſquels ils payoient ſolde, & faiſoient partage au butin. Et montroient ces animaux, autant d'addreſſe & de jugement à pourſuivre & arreſter leur victoire, à charger ou à reculer, ſelon les occaſions, à diſtinguer les amis des ennemis, comme ils faiſoient d'ardeur & d'aſpreté. Nous admirons & poiſons mieux les choſes eſtrangetes que les ordinaires: & ſans cela je ne me fuſſe pas amuſé à ce long regiſtre : Car ſelon mon opinion, qui contrerollera de prés ce que nous voyons ordinairement és animaux, qui vivent parmy nous, il y a dequoy y trouver des effects autant admirables, que ceux qu'on va recueillant és pays & ſiecles eſtrangers. C'eſt une meſme nature qui roule ſon cours. Qui en auroit ſuffiſamment jugé le preſent eſtat, en pourroit ſeurement conclurre & tout l'advenir & tout le paſſé.

Hommes, venus de Pays éloignez en France, tenus pour ſauvages.

J'ay veu autresfois parmy nous, des hommes amenez par mer de loingtain pays, deſquels parce que nous n'entendions aucunement le langage, & que leur façon au demeurant & leur contenance, & leurs veſtemens, eſtoient du tout eſloignez des noſtres, qui de nous ne les eſtimoit & ſauvages & brutes ? qui n'attribuoit à ſtupidité & à beſtiſe, de les voir muets, ignorans la Langue Françoiſe, ignorans nos baiſe-mains, & nos inclinations ſerpentées ; noſtre port & noſtre maintien, ſur lequel ſans faillir, doit prendre ſon patron la nature humaine ? Tout ce qui nous ſemble eſtrange, nous le condamnons, & ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainſi au jugement que nous faiſons des beſtes : Elles ont pluſieurs conditions, qui ſe rapportent aux noſtres : de celles-là par comparaiſon nous pouvons tirer quelque conjecture : mais de ce qu'elles ont particulier, que ſçavons-nous que c'eſt ? Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyſeaux, & la pluſpart des animaux, qui vivent avec nous, recognoiſſent noſtre voix, & ſe laiſſent conduire par elle : ſi faiſoit bien encore la murene de Craſſus, [49] & venoit à luy quand il l'ap-

48 C'eſt ce que pluſieurs Peuples avoient fait long-temps auparavant. *Propter bella*, dit Pline, L. viii. c. 40. *Colophonii, item Caſtabalenſes* (en Cilicie) *cohortes canum habuere. Et primâ dimicabant in acie nunquam detrectantes : hæc erant auxilia ; nec ſtipendiorum indigna.* —— Vide & *Ælian.* Var. Hiſt. L. xiv. c. 46.

49 Plutarque, *De ſolertiâ Animal* c. 24.

pelloit : & le font aussi les anguilles, qui se trouvent en la fontaine d'Arethuse : & j'ay veu des gardoits assez, où les poissons accourent, pour manger, à certain cry de ceux qui les traictent.

> h *nomen habent, & ad magistri*
> *Vocem quisque sui venit citatus.*

Nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire, [50] que les elephans ont quelque participation de religion, d'autant qu'aprés plusieurs ablutions & purifications, on les voit haussans leur trompe, comme des bras ; & tenans les yeux fichez vers le Soleil levant, se planter long temps en meditation & contemplation, à certaines heures du jour ; de leur propre inclination, sans instruction & sans precepte. Mais pour ne voir aucune telle apparence és autres animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans reli gi n, & ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché. *Si les Elephans ont quelque sentiment de Religion.*

Comme nous voyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remarqua, parce qu'elle retire aux nostres : Il vid, dit-il, des fourmis partir de leur fourmiliere, [51] portans le corps [52] d'un fourmis mort, vers une autre fourmiliere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant, comme pour parler à eux, & aprés avoir esté ensemble quelque piece, ceux-cy s'en retournerent, pour consulter, pensez, avec leurs concitoyens, & firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation : Enfin ces derniers venus, apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, & emporterent chez eux, laissans aux autres le corps du trespassé. Voila l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par-là que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'avoir pratique & communication mutuelle ; de laquelle c'est nostre deffaut que nous ne soyons participans ; & nous meslons à cette cause sottement d'en opiner. *Exemple remarquable d'une espece de communication entre les Fourmis.*

Or elles produisent encores d'autres effects, qui surpassent de bien *Petit Poisson, qui a la*

h Ils ont un nom, & chacun d'eux vient à la voix du Maître qui l'appelle. *Martial*. L.iv. Epigr. 30. *vs*. 6, 7.

50 *Plin*. Nat. Hist. L. viii. c. 1.

51 Plutarque, *De solertiâ Animal*. c. 12.

52 *Fourmi*, que nous faisons feminin, étoit masculin autrefois, comme on voit ici, & dans *Nicot*.

Proprieté d'arrêter les Navires.

loing nostre capacité, ausquels il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande & derniere bataille navale qu'*Antonius* perdit contre Auguste, [53] sa galere capitainesse fut arrestée au milieu de sa course, par ce petit poisson, que les Latins nomment *remora*, à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux, ausquels il s'attache. Et l'Empereur *Caligula* vogant avec une grande flotte en la coste de la Romanie, [54] sa seule galere fut arrestée tout court, par ce mesme poisson; lequel il fit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit dequoy un si petit animal pouvoit forcer & la mer & les vents, & la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille) & s'estonna encore non sans grande raison, de ce que luy estant apporté dans le batteau, il n'avoit plus cette force, qu'il avoit au dehors.

Herisson, prévoyant le vent qui doit souffler.

Un citoyen de Cyzique [55] acquit jadis reputation de bon Mathematicien, pour avoir appris la condition de l'herisson. Il a sa taniere ouverte à divers endroits & à divers vents; & prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent-là; ce que remarquant ce citoyen, apportoit en sa ville certaines predictions du vent, qui avoit à tirer.

Le Poulpe change de couleur quand il veut.

Le Cameleon prend la couleur du lieu, où il est assis: mais le poulpe [56] se donne luy-mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, & attrapper ce qu'il cherche. Au cameleon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, & autres passions, qui alterent le teint de nostre visage: mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon. Il est bien en jaunisse de nous faire jaunir,

53 *Plin.* Nat. Hist. L xxxii. c. 1.

54 *Id.* ibid. *Nec longa fuit illius mora admiratio, statim causa intellecta, cùm è totá classe quinqueremis sola non proficeret, exilientibus protinùs qui id quærerent circa navim: invenere adhærentem gubernaculo, ostenderuntque Caio, indignanti hoc fuisse quod se revocaret, quadringentorumque remigum obsequio contra se intercederet. Constabat peculiariter miratum quomodo adhærens tenuisset, nec idem polleret in navigium receptus.*

55 Plut. *De solertiá Animal.* c. xv. *in fine.*

56 *Id. ibid.* c. 28.

mais

mais il n'eſt pas en la diſpoſition de noſtre volonté. Or ces effects que nous recognoiſſons aux autres animaux, plus grands que les noſtres, teſmoignent en eux quelque faculté plus excellente, qui nous eſt occulte; comme il eſt vray-ſemblable que ſont pluſieurs autres de leurs conditions & puiſſances, deſquelles nulles apparances ne viennent juſques à nous.

Prédictions qui ſe tiroient du vol des Oiſeaux.

De toutes les predictions du temps paſſé, les plus anciennes & plus certaines eſtoyent celles qui ſe tiroient du vol des oyſeaux. Nous n'avons rien de pareil ny de ſi admirable. Cette regle, cet ordre du branſler de leur aiſle, par lequel on tire des conſequences des choſes à venir, il faut bien qu'il ſoit conduit par quelque excellent moyen à une ſi noble operation: car c'eſt preſter à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect, à quelque ordonnance naturelle, ſans l'intelligence, conſentement, & diſcours, de qui le produit: & eſt une opinion evidemment fauſſe. [57] Qu'il ſoit ainſi: La torpille a cette condition, non ſeulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au travers des filets, & de la [58] ſeine, elle tranſmet une peſanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent & manient: voire dit-on davantage, que ſi on verſe de l'eau deſſus, on

57 Montagne nous donne ici le change, ou plûtôt, le prend luy-même: car de ce que la Torpille endort les membres de ceux qui la touchent, & de ce que les Gruës, les Hirondelles & les autres Oiſeaux de paſſage changent de Climat, ſelon les ſaiſons de l'année, il ne s'enſuit nullement que les prédictions qu'on a prétendu tirer du vol des Oiſeaux ſoient fondées ſur certaines facultez, qu'ont ces Oiſeaux de découvrir l'avenir à ceux qui prennent la peine d'obſerver leurs divers mouvemens. La vivacité de ſon Eſprit lui fait confondre ici des choſes fort differentes. Car les proprietez de la Torpille, des Gruës & des Hirondelles ſe montrent par des effets ſenſibles: mais les prédictions qu'on a voulu tirer du vol de certains Oiſeaux en vertu *de la regle & de l'ordre du branlement de leurs ailes*, n'ont pour fondement que des imaginations humaines, dont on n'a jamais prouvé la réalité; qui ont varié ſelon les temps & les lieux; & qui enfin ont été entierement décreditées dans l'Eſprit des Peuples qui en avoient été les plus entêtez. Je croi au reſte que Montagne ne ſe ſert ici de l'argument tiré de la faculté divinatrice des Oiſeaux que pour embaraſſer les Dogmatiſtes, qui décident ſi poſitivement que les Bêtes n'ont ni raiſon ni intelligence: ce qu'il a fait à l'imitation de *Sextus Empiricus* qui attaquant les Dogmatiſtes ſur cet article, dit expreſſément, *Qu'on ne peut nier que les Oiſeaux n'ayent l'uſage de la parole, & plus de pénétration que nous, puiſque connoiſſant non ſeulement le préſent, mais auſſi l'avenir, ils découvrent l'avenir à ceux qui peuvent les entendre, en le leur donnant à connoitre par la Voix, & par pluſieurs autres moyens.* Τίς οὐκ ἂν εἴποι τοὺς ὄρνιθας ἀγχινοίᾳ τε διαφέρειν, καὶ τῷ προφορικῷ κεχρῆσθαι λόγῳ; οἵγε οὐ μόνον τὰ παρόντα, ἀλλὰ καὶ τὰ ἐσόμενα ἐπίστανται, καὶ ταῦτα τοῖς συνιέναι δυναμένοις προδηλοῦσιν, ἄλλως τε σημαίνοντες, καὶ τῇ φωνῇ προαγορεύοντες. *Pyrrh. Hypot.* L. 1. c. 14. p. 16.

58 *Seine*, Rets à peſcher, du mot Latin *Sagena*, qui ſignifie la même choſe: MENAGE dans ſon *Dictionaire Etymologique*.

sent cette passion qui gaigne contremont jusques à la main, & endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse: mais elle n'est pas inutile à la torpille: elle la sent & s'en sert; de maniere que pour attraper la proye qu'elle queste, on la void se tapir sous le limon, afin que les autres poissons se coulans par dessus, frappez & endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance.

Oiseaux Passagers prévoyent le changement des saisons.

Les gruës, les arondeles, & autres oyseaux passagers, changeans de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, & la mettent en usage.

Chiennes jugent quel est le meilleur de leurs petits.

Les chasseurs nous asseurent, que pour choisir, d'un nombre de petits chiens, celuy qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir elle-mesme; comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera, sera tousjours le meilleur: ou bien si on fait semblant d'entourner de feu le giste, de toutes parts, celuy des petits, au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas: ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, autre & plus vive que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre & mourir des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices, & que nous adjoustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, & leur façon: car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple:

Tenez chaults les pieds & la teste:
Au demeurant vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles: nous avons quelque disposition de membres, qui nous est plus propre à cela: toutesfois ils nous ordonnent de nous ranger à l'assiette & disposition brutale, comme plus effectuelle:

[i] *more ferarum,*
Quadrupedúmque magis ritu, plerumque putantur

i On croit que les Femmes conçoivent plus surement à suivre la maniere des Bêtes, parce

Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.

Et rejettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets, & insolents, que les femmes y ont meslé de leur creu ; les ramenant à l'exemple & usage des bestes de leur sexe, plus modeste & rassis.

[x] *Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,*
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci rectâ regione viâque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.

Preuve de la justice & de l'équité des Bêtes.

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, ayment & deffendent leurs bien-faicteurs, & qui poursuyvent & outragent les estrangers & ceux qui les offencent, elles representent en cela quelque air de nostre justice : comme aussi en conservant une equalité tres-equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits.

Leur amitié plus vive & plus constante que celle des hommes.

Quant à l'amitié, elles l'ont sans comparaison plus vive & plus constante, que n'ont pas les hommes. Hyrcanus le chien du Roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, [59] sans vouloir boire ne manger : & le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course, & se jetta dans le feu, où il fut bruslé. Comme fit aussi [60] le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lict de son maistre, depuis qu'il fut mort : & quand on l'emporta, il se laissa enlever quant & luy, & finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naissent quelquefois en nous, sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie : les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager sepa-

que dans cette disposition elles reçoivent plus aisément ce qui contribuë à la génération. *Lucret.* L. iv. *vs.* 1258, *&c.*

x Dans l'acte les mouvemens lascifs de la part de la femme sont un obstacle à sa fertilité : car par là elle rend inutiles les efforts de l'homme, dont elle détourne les influences du but où la Nature les détermine. *Id.* ibid. *vs.* 1263, *&c.*

59 Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 14.

60 Id. *ibid.*

rément : On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compagnons, comme à certain visage ; & où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste & demonstration de bien-vueillance ; & prendre quelque autre forme à contre-cœur & en haine.

Les Animaux délicats, bizares, & extravagans dans leurs amours, comme les hommes.

Les animaux ont choix comme nous, en leurs amours, & font quelque triage de leurs femelles. Ils ne sont pas exempts de nos jalousies, & d'envies extremes & irreconciliables. Les cupiditez sont ou naturelles & necessaires, comme le boire & le manger ; ou naturelles & non necessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes : elles sont toutes superfluës & artificielles : Car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : Les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance. Les Stoïciens disent qu'un homme auroit dequoy se substanter d'une olive par jour. La delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adjoustons aux appetits amoureux :

[1] *neque illa*
Magno prognatum deposcit Consule cunnum.

Ces cupiditez estrangeres, que l'ignorance du bien, & une fausse opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : Ny plus ny moins que si en une cité, il y avoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils en missent hors les naturels habitans, ou esteignissent leur authorité & puissance ancienne, l'usurpant entierement, & s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, & se contiennent avec plus de moderation sous les limites que nature nous a prescripts : Mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encore quelque convenance à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux, qui ont poussé les hommes à l'amour des bestes, elles se trouvent aussi par fois esprises de nostre amour, & reçoivent des affections monstrueuses d'une espece à autre : Tesmoin

1 Elle ne recherche point la haute naissance comme un ingrédient qui doive assaisonner le plaisir de l'amour. *Horat.* L. i. Sat. ii. *vs.* 69, 70.

l'elephant [61] corrival d'Aristophanes le grammairien, en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné : car se promenant par le marché, où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avec sa trompe, & les luy portoit : il ne la perdoit de veuë, que le moins qu'il luy estoit possible ; & luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessous son collet, & luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi [62] d'un dragon amoureux d'une fille ; & d'une oye esprise de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope ; & d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia. Et il se void tous les jours des magots furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus & autres recitent quelques exemples, pour montrer [63] la reverence que les bestes en leurs mariages portent à la parenté, mais l'experience nous fait bien souvent voir le contraire :

[m] *nec habetur turpe juvencæ*
Ferre patrem tergo : fit equo sua filia conjux ?
Quásque creavit, init pecudes caper : ipsáque cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales.

De subtilité malitieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ? lequel passant au travers d'une riviere chargé de sel, & de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperceu [64] que le sel fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legere, ne failloit jamais aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge, jusques à ce que son maistre descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoy se trouvant mescompté, il cessa de plus user de cette finesse.

Exemple d'une subtilité malitieuse dans un Mulet.

61 Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 16.

62 Id. *ibid.*

63 En voici un exemple très-remarquable que j'ay trouvé dans VARRON *De Re Rustica*: L. ii. c. 7. *Tametsi incredibile quod usu venit, memoria mandandum est : cùm equus matrem ut saliret adduci non posset, & cum capite obvoluto † peroriga adduxisset, & coegisset matrem inire, cùm descendenti velum dempsisset ab oculis, ille impetum fecit in eum, ac mordicùs interfecit.*

m La Genisse ne refuse pas le Taureau qui lui a donné la vie. La Cavale se livre au Cheval de qui elle est née. Le Bouc se sert librement des Chevres qu'il a engendrées, & l'Oiseau s'apparie avec l'Oiseau qui a fecondé l'œuf dont il est éclos. *Ovid.* Metamorph. L. x. Fab. 9. *vs.* 28, *&c.*

64 Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 15. & Ælian. *de Animalibus*: L. vii. c. 42.

† *Peroriga appellatur*, exponente ipso Vartone, *quisquis admittit.* Ibid.

Bêtes qui paroissent entachées d'avarice.

Il y en a plusieurs qui representent naifvement le visage de nostre avarice ; car on leur void un soin extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, & de le curieusement cacher, quoy qu'elles n'en tirent nul usage.

D'autres qui sont fort menageres.

Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser & espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science, qui y est necessaire. Les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains & semences pour les esventer, refreschir, & secher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir & à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent & pourrissent. Mais la caution & prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine. Parce que le froment ne demeure pas tousjours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult & destrempe comme en laict, s'acheminant à germer & produire: de peur qu'il ne devienne semence, & perde sa nature & proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout, par où le germe a coustume de sortir.

La Passion pour la Guerre, preuve d'imbecillité dans l'Homme, se trouve dans quelques Animaux.

Quant à la guerre, qui est la plus grande & pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers, si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou au rebours pour tesmoignage de nostre imbecillité & imperfection : comme de vray, la science de nous entre-deffaire & entretuer, de ruiner & perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas.

> n *Quando leoni*
> *Fortior eripuit vitam Leo ? quo nemore unquam*
> *Expiravit aper majoris dentibus apri ?*

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant : tesmoin les furieuses rencontres des mouches à miel, & les entreprinses des Princes des deux armées contraires :

n Quand est-ce (dit *Juvenal*, Sat. xv. *vs.* 160, *&c*) qu'un Lion a ôté la vie à un Lion plus foible que lui ? Et en quel Bois un Sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un autre Sanglier plus vigoureux ?

[o] *ſæpè duobus*
Regibus inceſſit magno diſcordia motu,
Continuóque animos vulgi & trepidantia bello
Corda licet longè præſciſcere.

Je ne voy jamais cette divine deſcription, qu'il ne m'y ſemble lire peinte l'ineptie & vanité humaine. Car ces mouvemens guerriers, qui nous raviſſent de leur horreur & eſpouvantement, cette tempeſte de ſons & de cris:

[p] *Fulgur ubi ad cœlum ſe tollit, totáque circum*
Ære renideſcit tellus, ſubtérque virûm vi
Excitur pedibus ſonitus, clamoréque montes
Icti rejectant voces ad ſidera mundi:

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, & de courage, il eſt plaiſant à conſiderer par combien vaines occaſions elle eſt agitée, & par combien legeres occaſions eſteinte.

[q] *Paridis propter narratur amorem*
Græcia Barbariæ diro colliſa duello.

Toute l'Aſie ſe perdit & ſe conſomma en guerres pour le macquerellage de Pâris. L'envie d'un ſeul homme, un deſpit, un plaiſir, une jalouſie domeſtique, cauſes qui ne devroient pas eſmouvoir deux harangeres à s'eſgratigner, c'eſt l'ame & le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons-nous en croire ceux meſmes qui en ſont les principaux autheurs & motifs: Oyons le plus grand, le plus victorieux Empereur, & le plus puiſſant [65] qui fuſt onques, ſe jouant & mettant en riſée tres-plaiſamment & tres-ingenieuſement, pluſieurs batailles hazardées & par mer & par terre, le ſang & la vie de cinq cens mille hommes qui ſuivirent ſa fortune, & les forces & richeſſes des deux parties du monde eſpuiſées pour le ſervice de ſes entreprinſes::

o Dans une Ruche il s'éleve ſouvent une violente diſcorde entre deux Rois: d'où l'on peut d'abord prévoir de loin des emportemens & de violens combats entre le Peuple. *Georg.* L. iv. *vſ.* 67, *&c.*

p Lorſque l'éclat des armes rejaillit juſqu'au Ciel, que la Terre qui en eſt éclairée tout autour, tremble ſous les pieds des Chevaux, & que les cris des Soldats, rempliſſant les Montagnes, retentiſſent dans les Airs. *Lucret.* L. ii. *vſ.* 327, *&c.*

q Une Guerre funeſte, allumée par l'amour de Pâris, penſa perdre toute la Grece. *Horat.* L. i. Epiſt. 2. *vſ.* 6, 7.

65 *Auguſte.*

r *Quòd futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam*
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam? quid si me Manius oret
Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait: quid si mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula? signa canant.

(J'use en liberté de conscience de mon Latin, avec le congé que vous m'en avez donné.) Or ce grand corps a tant de visages & de mouvemens, qui semblent menasser le ciel & la terre :

f *Quàm multi Libyco volvuntur marmore fluctus,*
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,
Vel cùm sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis,
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus:

ce furieux monstre, à tant de bras & à tant de testes, c'est tousjours l'homme foible, calamiteux, & miserable. Ce n'est qu'une fourmilliere esmeuë & eschaufée,

t *It nigrum campis agmen:*

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une broüée matiniere, suffisent à le renverser & porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de Soleil par

r *Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,*
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidelle. Hé bien donc? Est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera patir?
Qui? moy? que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit se retirer vers moy
Mille Epouses mal satisfaites.
Aime-moi, *me dit-elle*, ou combattons. *Mais quoy?*
Elle est bien laide! Allons, sonnez trompettes.

Cette Epigramme composée par AUGUSTE, nous a été conservée par *Martial*, L.xi. Epigr. 21. *vs.* 3. *&c.* Mais comme dans le Latin les idées sont si libres, & si grossieres, qu'il auroit été impossible de les rendre en François sans les adoucir, j'ai pris la liberté de transcrire ici la traduction que Monsieur *de Fontenelle* en a donné dans un de ses incomparables *Dialogues des Morts*, laquelle, toute polie qu'elle est, ne nous fait rien perdre du sens d'Auguste.

f Comme dans le fort de l'hyver il y a des flots innombrables qui s'entresuivent impétueusement sur la Mer d'Afrique, ou des Epis au retour de l'Eté que le soleil meurit dans les campagnes qu'arrose le Fleuve Hermus, ou dans celle de la Lycie, ainsi les Boucliers retentissent dans le combat, & la Terre tremble sous les piés des Chevaux. *Æneid.* L. vii. *vs.* 718, *&c.*

t Noire brigade qui court les champs. *Æneid.* L. iv. *vs.* 404.

le

le visage, le voyla fondu & esvanouy : qu'on luy esvente seulement un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre Poëte, voyla toutes nos enseignes, nos legions, & le grand Pompeius mesmes à leur teste, rompu & fracassé : car ce fut luy, ce me semble, [66] que Sertorius battit en Espagne à tout ces belles armes, qui ont aussi servy à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

> [u] *Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta*
> *Pulveris exigui jactu compressa quiescent.*

Qu'on descouple mesmes de nos mouches aprés, elles auront & la force & le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeans la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitans d'icelle porterent sur la muraille quantité de ruches, de quoy ils sont riches. Et avec du feu chasserent les abeilles si vivement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvans soustenir leurs assauts & piqueures. Ainsi demeura la victoire & liberté de leur ville, à ce nouveau secours : avec telle fortune, qu'au retour du combat, il ne s'en trouva [67] une seule à dire. Les ames des Empereurs & des savatiers sont jettées à mesme moule. Considerant l'importance des actions des Princes & leur poids, nous nous persuadons qu'elles soyent produictes par quelques causes aussi poisantes & importantes. Nous nous trompons : ils sont menez & ramenez en leurs mouvemens, par les mesmes ressors, que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous fait tanser avec un voisin, dresse entre les Princes une guerre : la mesme raison qui nous fait fouëtter un laquais, tombant en un Roy, luy fait ruïner une Pro-

66 Ici Montagne se défie un peu de sa memoire, & avec raison : car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les *Caracitaniens*, Peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes, creusées dans le roc, où il étoit impossible de les forcer. Voyez dans Plutarque *la Vie de Sertorius* : ch. 6.

u Un peu de poussiere suffira pour dissiper toute cette fougue, & terminer ces grands combats. *Georg.* L. iv. *vs.* 86, 87.

67 Montagne ne prétend pas sans doute, que nous prenions à la lettre ce qu'il dit ici, qu'*au retour de ce combat, il ne se trouva pas une seule mouche à dire.* Car comment auroit-il pû être si exactement instruit du sort de toutes ces Mouches ? Les Esprits vifs donnent naturellement dans l'hyperbole. Mais peut-être me dira-t on, pour me payer de la même monoye, que les Esprits trop critiques s'attachent souvent à des vetilles.

vince. Ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appetits agitent un ciron & un elephant.

Les Chiens plus fideles que les hommes.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le Roy Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, & ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, & mena ce chien quant & luy. Un jour qu'il assistoit aux montres generales de son armée, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre, [68] leur courut sus, avec grands aboys & aspreté de courroux, & par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bientost aprés par la voye de la justice. Autant en fit le chien du sage Hesiode, [69] ayant convaincu les enfans de Ganistor Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un autre chien estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux joyaux, [70] se mit à abbayer contre luy tant qu'il peust: mais les marguilliers ne s'estans point esveillez pour cela, il se meit à le suivre, & le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veuë: s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas, & aux autres passans qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queuë, & prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger: si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant & quant au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venuë aux marguilliers de cette Eglise, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquerans des nouvelles du poil de ce chien, & enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, & le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et les juges en recognoissance de ce bon office, ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien, & aux prestres d'en avoir soin. Plutarque tesmoigne cette histoire, comme chose tres-averée & advenue en son siecle.

Noble gratitude d'un Lyon.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de

68 Plutarque, *De solertiâ Animal*. c. 12.
69 Id. *ibid*.
70 Id. *ibid*. La même histoire est dans Elien, *De Animalibus*: L. vii. ch. 13.

mettre[71] ce mot en credit) ce seul exemple y suffira, [72] qu'Appion recite comme en ayant esté luy-mesme spectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, & principalement de Lyons de grandeur inusitée, il y en avoit un entre autres, qui par son port furieux, par la force & grosseur de ses membres, & un rugissement hautain & espouvantable, attiroit à soy la veuë de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un Androdus de Dace, qui estoit à un Seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce Lyon l'ayant apperceu de loing s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, & puis s'approcha tout doucement d'une façon molle & paisible, comme pour entrer en recognoissance avec luy. Cela faict, & s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queuë à la mode des chiens qui flattent leur maistre, & à baiser, & lescher les mains & les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy & hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la benignité de ce lyon, & rasseuré sa veuë pour le considerer & recognoistre: c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses, & les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'Empereur fit appeller cest esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle & admirable. « Mon maistre, *dict-il*, estant Proconsul en Affrique, je fus « contrainct par la cruauté & rigueur qu'il me tenoit, me faisant « journellement battre, me desrober de luy, & m'en fuir. Et pour « me cacher seurement d'un personnage ayant si grande authorité en « la Province, je trouvay mon plus court, de gaigner les solitudes

71 Montagne se faisoit une affaire d'enrichir la Langue, & nous avons vû des Ecrivains qui ont pris à tâche de l'appauvrir. C'est à l'Academie Françoise à s'opposer à ces faux Puristes, qui avant que de se mêler de proscriré des mots, devroient examiner, *si ce sont les choses qui ont été faites pour les mots, ou les mots pour les choses.*

72 Aulu-Gelle nous a conservé ce Conte sur la foy d'Appion, *savant homme*, dit-il, *mais qu'une grande ostentation rend peut-être trop babillard dans le recit des choses qu'il dit avoir ouïes ou luës:* Aul. Gell. L. v. c. 14. A l'égard de ce Fait, Appion assure, qu'il l'a vû de ses propres yeux à Rome; & Seneque le confirme en quelque sorte par ce peu de paroles, (De Benef. L. ii. c. 19.) « Leonem in amphitheatro spectavi« mus qui unum è bestiariis agnitum, quum « quondam ejus fuisset magister, protexit ab « impetu bestiarum;) » *Nous avons vu dans l'Amphithéatre un Lion qui ayant reconnu un homme à qui il avoit appartenu autrefois, le protegea contre les autres Bêtes qui alloient fondre sur lui.*

« & les contrées ſablonneuſes & inhabitables de ce pays-là, reſolu, « ſi le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque « façon de me tuer moy-meſme. Le Soleil eſtant extremement aſpre « ſur le midy, & les chaleurs inſupportables, † je m'embatis ſur une « caverne cachée & inacceſſible, & me jettay dedans. Bientoſt « aprés y ſurvint ce lyon, ayant une patte ſanglante & bleſſée, tout « plaintif & gemiſſant des douleurs qu'il y ſouffroit : à ſon arrivée « j'eu beaucoup de frayeur, mais luy me voyant muſſé dans un « coing de ſa loge, s'approcha tout doucement de moy, me preſen- « tant ſa patte offenſée, & me la montrant comme pour demander « ſecours : je luy oſtay lors un grand eſcot qu'il y avoit, & m'eſtant « un peu apprivoiſé à luy, preſſant ſa playe en fis ſortir l'ordure qui « s'y amaſſoit, l'eſſuyay, & nettoyay le plus proprement que je peus. « Luy ſe ſentant allegé de ſon mal, & ſoulagé de cette douleur, ſe « prit à repoſer, & à dormir, ayant tousjours ſa patte entre mes « mains. De là en hors luy & moy veſquiſmes enſemble en cette ca- « verne trois ans entiers de meſmes viandes : car des beſtes qu'il « tuoit à ſa chaſſe, il m'en apportoit les meilleurs endroits, que je « faiſois cuire au Soleil à faute de feu, & m'en nourriſſois. A la « longue, m'eſtant ennuyé de cette vie brutale & ſauvage, comme « ce Lyon eſtoit allé un jour à ſa queſte accouſtumée, je partis de là, « & à ma troiſieſme journée fus ſurpris par les ſoldats, qui me « menerent d'Affrique en cette ville à mon maiſtre, lequel ſoudain « me condamna à mort, & à eſtre abandonné aux beſtes. Or à ce « que je voy, ce Lyon fut auſſi pris bientoſt aprés, qui m'a à cet- « te heure voulu recompenſer du bien-fait & gueriſon qu'il avoit « receu de moy ». Voyla l'hiſtoire qu'Androdus recita à l'Empereur, laquelle il fit auſſi entendre de main à main au Peuple. Parquoy à la requeſte de tous il fut mis en liberté & abſous de cette condamnation, & par ordonnance du peuple luy fut faict preſent de ce Lyon, Nous voyions depuis, dit Appion, Androdus conduiſant ce Lyon à tout une petite leſſe, ſe promenant par les tavernes

† *Je rencontrai une Caverne*, &c. *Embattre* ſignifie, *arriver en quelque lieu ſoit par deſſein, ſoit par cas d'aventure* : Qui ſont ces gens qui ainſi *ſe ſont embattus* en ces Païs, c'eſt à dire, *ſont entrez ou ſe ſont ruez dedans* : Nicot. *Je m'embati ſur luy*, je le rencontrai par hazard : *Cotgrave*.

à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit : le Lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy jettoit, & chacun dire en les rencontrant : Voyla le Lyon hoste de l'homme, voyla l'homme medecin du Lyon.

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons, aussi font-elles la nostre.

x *Post bellator equus positis insignibus Æthon*
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

Comme aucunes de nos Nations ont les femmes en commun, aucunes à chacun la sienne : cela ne se voit-il pas aussi entre les bestes, & des mariages mieux gardez que les nostres ?

Societé qui s'observe entre les Animaux.

Quant à la societé & confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble, & s'entresecourir, il se voit des bœufs, des pourceaux, & autres animaux, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la troupe accourt à son aide, & se rallie pour sa deffense.

Entre les Poissons qu'on nomme Escares.

L'escare, [73] quand il a avalé l'hameçon du pescheur, ses compagnons s'assemblent en foule autour de luy, & rongent la ligne : & si d'aventure il y en a un, qui ait donné dedans la nasse, les autres luy baillent la queuë par dehors, & luy la serre tant qu'il peut à belles dents : ils le tirent ainsi au dehors & l'entrainent.

Entre les Poissons nommez Barbiers.

Les barbiers, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, [74] dressans une espine qu'ils ont dentelée comme une scie, à tout laquelle ils la scient & coupent.

Entre la Baleine & un petit Poisson.

Quant aux particuliers offices, que nous tirons l'un de l'autre, pour le service de la vie, il s'en void plusieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ait au devant d'elle [75] un petit poisson semblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela *la guide* : la baleine le suit, se laissant mener & tourner aussi facilement, que le timon fait retourner la navire : & en recompense aussi, au lieu que toute autre chose, soit beste ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu & englouty, ce petit poisson s'y retire en toute

x Ensuite venoit Æthon, son Cheval de bataille, dépouillé de ses ornemens, & pleurant à grosses larmes. *Æneid.* L. xi. *vs.* 89, 90. Mais c'est un témoignage purement poëtique, & par conséquent frivole. Montagne lui-même parlant de la prérogative que les Poëtes donnent à l'Homme de se tenir droit sur ses jambes, les yeux levez vers le Ciel, nous dira bien-tôt pour s'en moquer, que c'est une prérogative *vrayement poetique.*

73 Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 26.

74 Id. *ibid.* 75 *Id.* ibid. c. 31.

seureté, & y dort, & pendant son sommeil la baleine ne bouge: mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse: & si de fortune elle l'escarte, elle va errant çà & là, & souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail: Ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'Isle d'Anticyre.

Entre le Roitelet & le Crocodile.

Il y a une pareille societé [76] entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, & le crocodile: le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal: & si l'Ichneumon son ennemy s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant & à coup de bec l'esveillant, & l'advertissant de son danger. Il vit des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familierement en sa bouche, & luy permet de becqueter dans ses machoueres, & entre ses dents, & y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez: & s'il veut fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu sans l'estreindre & l'offenser.

Entre la Nacre & la Pinnotere.

Cette coquille qu'on nomme la Nacre, [77] vit aussi ainsi avec le Pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier & de portier assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaaillée & ouverte, jusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prise: car lors il entre dans la nacre, & luy va pinsant la chair vive, & la contraint de fermer sa coquille: lors eux deux ensemble mangent la proye enfermée dans leur fort.

Science des Mathematiques, connuë aux Tuns.

En la maniere de vivre des tuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la Mathematique. Quant à l'Astrologie, ils l'enseignent à l'homme: car ils s'arrestent [78] au lieu où le solstice d'hyver les surprend, & n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant: voyla pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science. Quant à la Geometrie & Arithmetique, ils font tousjours leur bande de figure cubique, [79] carrée en tout sens, & en dressent un corps de bataillon, solide, clos, & environné tout à l'entour, à six faces toutes esgalles: puis nagent en cette ordonnance carrée,

76 Plutarque, *De solertiâ Animalium*, c. 32.
77 *Id.* ibid. & *Cic*, de Nat. Deor. L. ii. c. 48.
78 Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 29.
79 *Id.* ibid. c. 31.

autant large derriere que devant, de façon que qui en void & compte un rang, il peut aiſément nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur eſt eſgal à la largeur, & la largeur, à la longueur.

Quant à la magnanimité, il eſt malaiſé de luy donner un viſage plus apparent, qu'en ce faict du grand chien, qui fut envoyé des Indes au Roy Alexandre: on luy preſenta premierement un cerf pour le combattre, & puis un ſanglier, & puis un ours, il n'en fit compte, & ne daigna ſe remuer de ſa place: mais quand il veid un Lyon, [80] il ſe dreſſa incontinent ſur ſes pieds, monſtrant manifeſtement qu'il declaroit celuy-là ſeul digne d'entrer en combat avecques luy. *Magnanimité d'un Chien des Indes.*

Touchant la repentance & recognoiſſance des fautes, on recite d'un Elephant, lequel ayant tué ſon gouverneur par impetuoſité de cholere, en print un dueil ſi extreme, qu'il ne voulut onques puis manger, & ſe laiſſa mourir. *Repentance d'un Elephant.*

Quant à la clemence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beſte de toutes, [81] que luy ayant eſté baillé un chevreau, il ſouffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenſer, & le troiſieſme il briſa la cage où il eſtoit enfermé, pour aller chercher autre paſture, ne ſe voulant prendre au chevreau, ſon familier & ſon hoſte. Et quant aux droicts de la familiarité & convenance, qui ſe dreſſe par la converſation, il nous advient ordinairement d'apprivoiſer des chats, des chiens, & des lievres enſemble. *Clemence d'un Tigre.*

Mais ce que l'experience apprend à ceux qui voyagent par mer, & notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, ſurpaſſe toute humaine cogitation. De quelle eſpece d'animaux [82] a jamais Nature tant honoré les couches, la naiſſance, & l'enfantement? car les Poëtes diſent bien qu'une ſeule iſle de Delos, eſtant auparavant vagante, fut affermie pour le ſervice de l'enfantement de Latone: mais Dieu a voulu que toute la mer fuſt arreſtée, affermie & applanie, ſans vagues, ſans vents & ſans pluye, cependant que l'halcyon fait ſes petits, qui eſt juſtement environ le Solſtice, le plus court jour de l'an: & par ſon privilege nous avons ſept jours *Des qualitez merveilleuſes des Halcyons.*

80 Plutarque, *De ſolertiâ Animal*, c. 14. 81 *Id.* ibid. c. 19. 82 *Id.* ibid. c. 34.

& sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne recognoissent autre masle que le leur propre : l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner : s'il vient à estre debile & cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent par tout, & le servent jusques à la mort.

Fabrique admirable de leur Nid.

Mais aucune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique, dequoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu & manié plusieurs, [83] pense que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conjoinct & lie ensemble, les entrelassant les unes de long, les autres de travers, & adjoustant des courbes & des arrondissemens, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au batement du flot marin, là où la mer le battant tout doucement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, & à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desment, & se lasche pour les coups de mer : & au contraire ce qui est bien joinct, le batement de la mer le vous estreinct, & vous le serre de sorte, qu'il ne se peut ny rompre ny dissoudre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion & figure de la concavité du dedans : car elle est composée & proportionnée de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autre chose, que l'oiseau qui l'a bastie : car à toute autre chose, elle est impenetrable, close & fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voyla une description bien claire de ce bastiment & empruntée de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encor suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir, de loger au dessous de nous, & d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

La faculté d'imaginer commune aux Bêtes & aux Hommes,

Pour suivre encore un peu plus loing cette equalité & correspondance de nous aux bestes, le privilege dequoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition, tout ce qu'elle conçoit, de despouiller de

83 Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 34.

qualitez

qualitez mortelles & corporelles, tout ce qui vient à elle, de ranger les choses qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir & despouiller leurs conditions corruptibles, & leur faire laisser à part, comme vestemens superflus & viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, & tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle & spirituelle: de maniere que Rome & Paris, que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine & le comprens, sans grandeur & sans lieu, sans pierre, sans plastre, & sans bois: ce mesme privilege, dis-je, semble estre bien evidemment aux bestes: Car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebusades, & aux combats, que nous voyons tremousser & fremir en dormant, estendu sur sa litiere, comme s'il estoit en la meslée, il est certain qu'il conçoit en son ame un son de tabourin sans bruict, une armée sans armes & sans corps:

aux Chevaux, par exemple; & aux Chiens.

y *Quippe videbis equos fortes, cùm membra jacebunt*
In somnis, sudare tamen, spiraréque sæpè,
Et quasi de palmâ summas contendere vires.

Ce lievre qu'un levrier imagine en songe, apres lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queuë, secouer les jarrets, & representer parfaitement les mouvemens de sa course: c'est un lievre sans poil & sans os.

z *Venantúmque canes in molli sæpè quiete,*
Jactant crura tamen subitò, vocésque repentè
Mittunt, & crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum:
Expergefactique, sequuntur inania sæpè
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant:
Donec discussis redeant erroribus ad se.

Les chiens de garde, que nous voyons souvent gronder en songeant,

y Car le sommeil ayant assoupi des Chévaux fougueux, on les voit quelquefois suer, haleter, & s'animer comme s'ils étoient prêts à partir pour disputer le prix de la course. *Lucret.* L. iv. *vs.* 984, *&c.*

z Et souvent les Chiens de chasse ensevelis dans un doux sommeil, remuent tout d'un coup les jambes, aboyent & hument l'air à differentes reprises comme s'ils étoient sur la piste de la Bête qu'ils ont accoûtumé de chasser: & quelquefois déja éveillez ils poursuivent de vaines images de Cerfs qu'ils croyent voir fuir devant eux, ne cessant de s'agiter qu'aprés avoir reconnu leur méprise. *Id.* ibid. *vs.* 988.

& puis japper tout à faict, & s'esveiller en sursaut, comme s'ils appercevoient quelque estranger arriver; cet estranger que leur ame void, c'est un homme spirituel, & imperceptible, sans dimension, sans couleur, & sans estre:

[a] —— *Consueta domi catulorum blanda propago*
Degere, sæpè levem ex oculis volucrémque soporem
Discutere, & corpus de terrá corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tueantur.

Ce qui constitue la Beauté. Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vray-semblable que nous ne sçavons guere, que c'est que beauté en nature & en general, puisque à l'humaine & nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit.

[b] *Turpis Romano Belgicus ore color.*

Les Indes la peignent noire & basannée, aux levres grosses & enflées, au nez plat & large: & chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre jusques à la bouche, comme aussi [84] la balieure, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, & est leur grace de montrer leurs dents jusques au dessous des racines. Au Peru les plus grandes oreilles sont les plus belles, & les estendent autant qu'ils peuvent par artifice. Et un homme d'aujourdhuy dit avoir veu en une nation Orientale, ce soing de les agrandir, en tel credit, & de les charger de poisants joyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu, au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations, qui noircissent les dents avec grand soing, & ont à mespris de les voir blanches: ailleurs ils

a Et souvent les Chiens domestiques ne sont pas plùtôt endormis qu'ils s'éveillent, & se dressent sur leurs pieds pour aboyer, comme s'ils voyoient des Etrangers. *Lucret*. L. iv. *vs.* 995, *&c.*

b Le teint Belgique ne sied pas à un Visage Romain. *Propert*. L. ii. Eleg. 18. *vs.* 26.

84 J'estime, dit Borel dans son *Tresor de Recherches Gauloises*, que le mot de *Baleures* (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote les jouës ou machoires: FROISSARD: *perçoient bras, testes & baleures*. Il signifie là même chose, selon Cotgrave, qui écrit *balieures*, comme a fait Montagne. Mais selon Nicot, *levres* & *Balieures* sont termes Synonymes: & pour moi, je croy, que par *balieure* Montagne entend ici la *Levre d'enbas* qui percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton, & découvre les dents jusques au dessous des racines.

les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase : mais assez ailleurs : & qui plus est, en certaines contrées glaciales, [85] comme dit Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautez, la petitesse du front ; & où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, & peuplent par art : & ont en si grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfans par dessus l'espaule. Nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse & massive : les Espagnols vuidée & estrillée : & entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune : l'un molle & delicate, l'autre forte & vigoureuse : qui y demande de la mignardise, & de la douceur ; qui de la fierté & majesté. Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon attribue à la figure spherique, les Epicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou carrée : & ne peuvent avaller un Dieu en forme de boule.

A l'égard de la beauté, les hommes n'ont point de privilege particulier au dessus des Bêtes.

Mais quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demeurant, sur ses loix communes. Et si nous nous jugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, & en grand nombre, qui le sont plus : [c] *A multis animalibus decore vincimur* : voire des terrestres nos compatriotes. Car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre : en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez : & non moins, en toutes qualitez, aux aërez. Et cette prerogative que les Poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le Ciel son origine ;

> [d] *Pronáque cùm spectent animalia cætera terram,*
> *Os homini sublime dedit, cœlúmque videre*
> *Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus :*

elle est vrayement poëtique : car il y a plusieurs bestioles, qui ont la veuë renversée tout à faict vers le Ciel : & l'encolcure des chameaux,

85 *Nat. Hist.* L. vi. c. 13.
c Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. *Senec.* Epist. 124. *sub finem.*
d Et au lieu que les autres Animaux regardent en bas vers la Terre, Dieu a placé la tête de l'homme en haut, pour qu'il eût les yeux levez vers le Ciel, & disposez à contempler les Astres. *Ovid.* Metamorph. L. i. Fab. 2. *vs.* 51, *&c.*

& des austruches, je la trouve encore plus relevée & droite que la nostre. Quels animaux n'ont la face au haut, & ne l'ont devant, & ne regardent vis à vis, comme nous : & ne descouvrent en leur juste posture autant du ciel & de la terre que l'homme ? Et quelles qualitez de nostre corporelle constitution [86] en Platon & en Cicero ne peuvent servir à mille sortes de bestes ? [87] Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides, & les plus abjectes de toute la bande : car pour l'apparence exterieure & forme du visage, ce sont les magots :

[e] *Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis !*

pour le dedans & parties vitales, c'est le pourceau.

L'homme a plus de raison de se couvrir que nul autre animal.

Certes quand j'imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté) ses tares, sa subjection naturelle, & ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal, de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceux que nature avoit favorisé en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, & nous cacher sous leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demeurant, que nous sommes le seul animal, duquel le defaut offense nos propres compagnons, & seuls qui avons à nous desrober en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veuë & libre du corps qu'on recherche : que pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on ayme.

[f] *Ille quòd obscœnas in aperto corpore partes*
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.

86 Décrites par *Platon* & par *Ciceron* : par le premier dans son *Timée*, & par le dernier dans son Traité, De la *Nature des Dieux* : L. ii. c. 54, &c. Mais c'est ce qu'on peut encore mieux voir dans quelques Traitez de nos Anatomistes modernes où l'on a pris à tache de comparer le Corps de l'Homme avec celui de differens Animaux.

87 Les Bêtes qui nous ressemblent le plus, *&c.*

e *Tout difforme qu'il est, le Singe nous ressemble.* Ennius apud Cic. *De Nat. Deor.* L. i. c. 35. J'ai pris ce Vers du dernier Traducteur François *de la Nature des Dieux*, le seul qui merite, & qui, je croi, méritera jamais d'être lû.

f Tel pour avoir vû à découvert les parties secretes de ce qu'il aimoit, s'est trouvé tout d'un coup delivré de sa Passion. *Ovid.* De Remed. Amor. L. ii. *vs.* 33, 34.

Et encore que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu delicate & refroidie : si est-ce un merveilleux signe de nostre [88] defaillance, que l'usage & la cognoissance nous dégoute les uns des autres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art & prudence, qui rend nos Dames si circonspectes, à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peintes & parées pour la montre publique.

[g] Nec veneres nostras hoc fallit, quò magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt adstrictóque esse in amore.

Là où en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimions, & qui ne plaise à nos sens : de façon que de leurs excremens mesmes & de leur descharge, nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornemens & parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, & n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles & extraordinaires beautez, qu'on voit par fois reluire entre nous, comme des astres sous un voile corporel & terrestre.

L'homme s'attribue des biens imaginaires, & laisse les réels aux Animaux.

Au demeurant la part mesme que nous faisons aux animaux, des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires & fantastiques, des biens futurs & absens, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle-mesme respondre : ou des biens que nous nous attribuons faussement, par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science & l'honneur : & à eux, nous laissons en partage des biens essentiels, maniables & palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence & la santé: la santé, dis-je, le plus beau & le plus riche present, que nature nous sçache faire. De façon que la Philosophie, [89] voire la Stoïque, ose bien dire qu'Heraclitus & Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, & se delivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encore plus

88 *Imperfection.*

g Aussi nos Dames qui n'ignorent pas cela, ont-elles grand soin de cacher tout l'artifice de leur parure à un Amant qu'elles veulent retenir dans leurs filets. *Lucret.* L.iv. *vs.*1178, *&c.*

89 Plutarque dans son Traité, *Des communes conceptions contre les Stoiques :* ch. 8. *de la traduction d'Amyot.*

grand prix à la sagesse, la comparant & contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition, qui est aussi des leurs.

En quoi consiste l'excellence de l'Homme sur la Bête.

Ils disent,[90] que si Circé eust presenté à Ulysses deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste: Et disent que la Sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere: « Quitte-moy, laisse-moy là, plustost que de me loger sous la figure « & corps d'un asne. » Comment? cette grande & divine sapience, les Philosophes la quittent donc, pour ce voile corporel & terrestre? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours, & par l'ame, que nous excellons sur les bestes: c'est par nostre beauté, nostre beau teint, & nostre belle disposition des membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, & tout le reste à l'abandon. Or j'accepte cette naïfve & franche confession. Certes ils ont cogneu que ces parties-là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse & suffisance Stoïque, ce seroyent tousjours des bestes: ny ne seroyent comparables à un homme miserable, meschant & insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille: Et Dieu pour se faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons tantost. Par où il appert que ce n'est[91] par vray discours, mais par une fierté folle & opiniastreté, que nous nous preferons aux autres animaux, & nous sequestrons de leur condition & societé.

Vices & passions de l'Homme.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part, l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire apres nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez & indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction, & la curiosité. Certes nous avons estrangement surpayé ce beau discours, dequoy nous nous glorifions, & cette capacité de juger & cognoistre, si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infiny de passions, ausquelles nous sommes incessamment en prinse. S'il ne

90 *Id*, ibid.

91 Par des raisons solides.

nous plaist de faire encore valoir, comme fait bien Socrates, cette notable prerogative sur les bestes, que où nature leur a prescript certaines saisons & limites à la volupté Venerienne, † elle nous en a lasché la bride à toutes heures & occasions. h *Ut vinum ægrotis, quia prodest rarò, nocet sæpissimè, melius est non adhibere omninò, quàm, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere: Sic, haud scio, an melius fuerit humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omninò, quàm tam munificè & tam largè dari.*

La science ne nous exempte pas des incommoditez humaines.

De quel fruit pouvons-nous estimer avoir esté à Varrò & Aristote, cette intelligence de tant de choses? Les a-elle exemptez des incommoditez humaines? Ont-ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? Ont-ils tiré de la Logique quelque consolation à la goute? Pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont-ils moins sentie? Sont-ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resjouissent: & du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? Au rebours, ayans tenu le premier rang en sçavoir, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, & en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie: voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aucunes tasches notables en la sienne. A-on trouvé que la volupté & la santé soyent plus savoureuses à celuy qui sçait l'Astrologie, & la Grammaire:

> i *Illiterati num minùs nervi rigent?*

† Xenophontis ἀπομνημονευμ. L. i. cap. 4. §. 12. Καὶ (Θεὸς) τὰς τῶν ἀφροδισίων ἡδονὰς τοῖς μὲν ἄλλοις ζώοις δοῦναι, περιγράψαντας τοῦ ἔτους χρόνον, ἡμῖν δὲ συνεχῶς μέχρι γήρως ταῦτα παρέχειν.

h Comme il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce que le plus souvent il leur est nuisible, & qu'il leur fait rarement du bien, que de les exposer à un danger visible sous l'espoir d'un bien incertain: ainsi je ne sai s'il ne vaudroit pas mieux que cette activité, cette vivacité, cette subtilité d'Esprit que nous appellons Raison, n'eût point été donnée à l'homme que de lui être donnée si liberalement, ces qualitez se trouvant funestes à beaucoup de gens, & salutaires à fort peu. *Cic.* De Nat. Deor. L. iii. c. 27. *Edit. Gronov.*

i Pour être ignorant & sans lettres, en est-on moins propre au jeu d'amour? *Horat.* Epod. Lib. Od. vii. *vs.* 17. Bien loin de là, si nous en croyons *la Fontaine*, ce copiste fidelle & délicat de la simple Nature,

> ——*Un Empereur auguste*
> *A les vertus propres pour commander,*
> *Un Avocat sçait les Points décider,*
> *Au jeu d'amour le Muletier fait rage.*

& la honte & pauvreté moins importunes ?

> [x] *Scilicet & morbis & debilitate carebis,*
> *Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ*
> *Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.*

Il y a plus de personnes excellentes parmi les ignorans que parmi les savans.

J'ay veu en mon temps, cent artisans, cent laboureurs, plus sages & plus heureux que des Recteurs de l'Université : & lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient rang entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la richesse, & telles autres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, & plus par fantasie que par nature. Il ne nous faut guere non plus d'offices, de reigles, & de loix de vivre, en nostre communauté, qu'il en faut aux grues & fourmis en la leur. Et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tres-ordonnément, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile & propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions & deportemens, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçavans: je dy en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur & pour la paix, & pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruyna soy-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, aumoins la preud'hommie & l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne : car elle loge singulierement bien avec la simplicité. Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loing, que je ne voudrois suyvre. J'en diray seulement encore cela, que c'est là seule humilité & submission, qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son devoir : il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : autrement selon l'imbecillité & varieté infinie de nos raisons & opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs, qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus.

Obéissance pure : premie-

La premiere loy, que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une

x C'est vrayment bien par là que vous vous preserverez de maladies, de foiblesse, d'affliction, d'inquiétude, & que vous jouïrez d'une plus longue & plus heureuse vie ? *Juvenal.* Sat. xiv. *vs.* 156, *&c.*

loy

loy de pure obeïssance : ce fut un commandement, nud & simple *re Loy que Dieu imposa aux hommes.* où l'homme n'eust rien à cognoistre & à causer, d'autant que l'obeyr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste Superieur & Bien-facteur. De l'obeyr & ceder naist toute autre vertu, comme du cuider, tout peché. Et au rebours : la premiere tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous, par les promesses qu'il nous fit de science & de cognoissance, [l] *Eritis sicut dii scientes bonum & malum.* Et les [92] Sereines, pour piper Ulysse en Homere, & l'attirer en leurs dangereux & ruineux laqs, luy offrent en don la science.

Ignorance recommandée par notre Religion. La peste de l'homme c'est l'opinion de sçavoir. Voyla pourquoy l'ignorance nous est tant recommandée par nostre religion, comme piece propre à la creance & à l'obeïssance. [m] *Cavete, ne quis vos decipiat per philosophiam & inanes seductiones, secundùm elementa mundi.*

Présomption, l'unique partage de l'homme. En cecy y a-il une generalle convenance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame & du corps : Mais où la trouvons-nous?

> [n] *Ad summum sapiens uno minor est Jove, dives,*
> *Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum :*
> *Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est.*

Il me semble à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable & chetif, ne nous ait donné en partage que la presomption. C'est ce que dit Epictete, que l'homme n'a rien proprement sien, que l'usage de ses opinions : Nous n'avons que du vent & de la fumée en partage. Les Dieux ont la santé en essence, dit la philosophie, & la maladie en intelligence : l'homme au rebours, possede ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination: car tous nos

l Vous serez comme des Dieux, sachans le bien & le mal. Genese, ch. iii. *vs.* 5.

92 Ou *Sireines*, comme on parle aujourd'hui, & comme on a mis dans les dernieres Editions, *Serene* ou *Sereine* : *Nicot. Le Serin, petit oisillon bien chantant*, dit le même Auteur, *a été ainsi appellé à cause de son Chant, du mot* Sereine: *Communement on dit*, Il chante comme une Sereine.

m Prenez garde que personne ne vous seduise par la Philosophie, & par de vaines illusions, suivant les Elemens du monde. *S. Paul* aux Colloss. c. ii. *vs.* 8.

n Le Sage ne voit que Jupiter au dessus de lui: il est riche, libre, noble, beau, en un mot le Roi des Rois: il jouït surtout d'une santé parfaite, hormis lorsqu'il est tourmenté de la pituite. *Horat.* L. i. Epist. 1. *vs.* 106, &c.

biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre & calamiteux animal. Il n'est rien, dit Cicero, si doux que l'occupation des lettres: de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, & les terres, & les mers nous sont descouvertes : ce sont elles [93] qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage: & qui ont arraché nostre Ame des tenebres, pour luy faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres, & moyennes : ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien & heureusement vivre, & nous guident à passer nostre aage sans desplaisir & sans offence. Cettuy-cy ne semble-il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant & tout-puissant? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce, & plus constante, que ne fut la sienne.

o —— *Deus ille fuit Deus, inclute Memmi,*
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia, quique per artem
Fluctibus è tantis vitam tantisque tenebris,
In tam, tranquillâ & tam clarâ luce locavit.

Voyla des paroles tres magnifiques & belles : mais un bien leger accident, mit l'entendement [94] de cettuy-cy en pire estat, que celuy du moindre berger : nonobstant ce Dieu præcepteur & cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre [95] de Democritus : *Je m'en vay parler de toutes choses.* Et ce sot titre qu'A-

93 Philosophia omnium mater artium. —— nos primùm ad Deorum cultum, deinde ad jus hominum quod situm est in generis humani societate, tum ad modestiam, magnitudinémque animi erudivit: eademque ab animo, tanquàm ab oculis, caliginem dispulit, ut omnia supera, infera, prima, ultima, media videremus. CICERO: Tusc. Quæst. L. i. c. 26.

o Ce fut un Dieu, Memmius, oui sans doute ce fut un Dieu, qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne presentement le nom de *sagesse*, & qui par cet art divin nous fit passer des agitations & des tenebres d'une vie malheureuse, dans un état si tranquille & si lumineux. *Lucret.* L. v. *vs.* 8, *&c.*

94 De *Lucrece* qui dans les vers qui précedent cette période, parle si magnifiquement d'Epicure, & de sa Doctrine : Car un breuvage que lui donna sa femme ou sa maitresse lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides qu'il employa à composer son Livre; & le porta enfin à se tuer lui-même : EUSEBII *Chronicon.*

95 *Qui ita sit ausus ordiri.* Hæc loquor de universis. *Nihil excipit de quo non profiteatur. Quid enim esse potest extra universa?* Cic. *Acad. Quæst.* L. ii. c. 23.

ristote nous preste, [96] de *Dieux mortels :* & ce jugement de Chrysippus, [97] que *Dion estoit aussi vertueux que Dieu.* Et mon Seneca recognoist, dit-il, que Dieu luy a donné le vivre : mais qu'il a de soy le bien vivre, conformément à cet autre : [p] *In virtute verè gloriamur, quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus.* Cecy est aussi de Seneca : [98] « Que le sage a la fortitude pareille à « Dieu : mais en l'humaine foiblesse, par où il le surmonte. » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité. Il n'y a aucun de nous qui s'offence tant de se voir apparier à Dieu, comme il fait de se voir deprimer au rang des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest, que de celuy de nostre Createur. Mais il faut mettre aux pieds cette sotte vanité, & secouër vivement & hardiment les fondemens ridicules, sur quoy ces fausses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen & quelque force de soy, jamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit à son maistre : il fera tousjours de ses œufs poulles, comme on dit : il le faut mettre en chemise.

Notables effets de la Philosophie Stoique.

Voyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie. Possidonius estant pressé d'une si douloureuse maladie, qu'elle luy faisoit tordre les bras, & grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur pour s'escrier contre elle : [99] *Tu as beau faire, si ne diray-je pas que tu sois mal.* Il sent mesmes passions que mon laquays, mais il se brave sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte. [q] *Re succumbere non oportebat, verbis gloriantem.* Arcesilas estant malade de la goutte, [100] Carneades qui le vint visiter, s'en retour-

96 Apud Ciceronem, *De finibus bon, & mal.* L. ii. c. 13. Cyrenaici Philosophi *non viderunt, ut ad cursum, equum : ad arandum, bovem : ad indagandum, canem : sic hominem ad duas res, ut ait Aristoteles, intelligendum, & agendum esse natum, quasi mortalem Deum.*

97 Plutarque, *Des communes conceptions des Stoiques :* c. 30

p C'est avec raison que nous nous glorifions de notre Vertu, ce qui ne seroit point, si nous la tenions de Dieu, & non pas de nous-mêmes. *Cic.* De Nat. Deor. L. iii. c. 36.

98 Est aliquid quo sapiens antecedat Deum. Ille naturæ beneficio, non suo, sapiens est. Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, sécúritatem Dei. *Epist.* 53. sub finem.

99 Nihil agis, Dolor : quamvis sis molestus, numquam te esse confitebor malum. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 25.

q Faisant le brave en paroles, il ne devoit pas succomber en effet. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 13.

100 Ciceron nous apprend que ce *Carneade* étoit grand ami d'Epicure, *Epicuri perfamiliaris* ; & par conséquent, ce ne peut être celui qui fonda la NOUVELLE ACADEMIE : car Epicure étoit mort environ 60 ans avant que Carneade, fondateur de la nouvelle Academie, fût né. *Is* (Arcesilas) *cùm arderet podagræ doloribus visitassetque hominem Carneades, Epicuri*

noit tout fasché : il le rappella, & luy montrant ses pieds & sa poitrine : *Il n'est rien venu de là icy*, luy dit-il. Cettuy-cy a un peu meilleure grace : car il sent avoir du mal, & en voudroit estre depestré. Mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbatu & affoibly. L'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains-je, verbale, qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes affligé d'une cuison vehemente des yeux, [1] fut rangé à quitter ces resolutions Stoïques.

Effets de l'ignorance préferables à ceux de la Science.

Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'émousser & rabattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que fait-elle, que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance & plus evidemment? Le philosophe Pyrrho courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoyent avec luy à imiter que la securité d'un porceau, qui voyageoit avecques eux, regardant cette tempeste sans effroy. La philosophie au bout de ses preceptes nous renvoye aux exemples d'un athlete & d'un muletier : ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs, & d'autres inconveniens, & plus de fermeté, que la Science n'en fournit onques à aucun, qui n'y fust nay & preparé de soy-mesmes par habitude naturelle. Qui fait qu'on incise & taille les tendres membres d'un enfant & ceux d'un cheval plus aisément que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en voyons ordinairement se faire seigner, purger, & medeciner pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leurs discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur & ce teint vous presagent quelque defluxion caterreuse : cette saison chaude vous menasse d'une émotion fievreuse : cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche, vous advertit de quelque notable & voisine indisposition : Et enfin elle s'en addresse [2] tout detroussément à la santé mes-

persamiliaris, & tristis exiret: Mane, quæso, *inquit*, Carneade noster : Nihil illinc huc pervenit. *Ostendit pedes & pectus.* Cic. *De finibus Bon. & Mal.* L. v. c. 31.

1 *Id.* ibid. *Vobis Heracleotes ille Dionysius flagitiose descivisse videtur à Stoicis, propter oculorum dolorem* ——Ciceron dit ailleurs, que ce Philosophe ayant mal aux reins, crioit à pleine tête, que tout ce qu'il avoit jugé auparavant de la Douleur, étoit faux : *Cùm ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa quæ antea de dolore ipse sensisset.* Tusc. Quæst. L. ii c. 25.

2 *Détroussément, tout détroussément*, c'est à dire, tout ouvertement, directement, &c. *Cotgrave* dans son Dictionaire François & Anglois. Ce mot ne se trouve ni dans *Nicot*, ni dans *Borel*.

me : Cette allegreſſe & vigueur de jeuneſſe, ne peut arreſter en une aſſiete, il luy faut deſrober du ſang & de la force, de peur qu'elle ne ſe tourne contre vous-meſmes. Comparés la vie d'un homme aſſervy à telles imaginations, à celle d'un laboureur, ſe laiſſant aller aprés ſon appetit naturel, meſurant les choſes au ſeul ſentiment preſent, ſans ſcience & ſans prognoſtique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a : où l'autre a ſouvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins: comme s'il n'eſtoit point aſſez à temps pour ſouffrir le mal lors qu'il y ſera, il l'anticipe par fantaſie, & luy court au devant.

Reconnoitre la foibleſſe de ſon jugement ſouverain Bien, ſelon quelques Philoſophes.

Ce que je dy de la Medecine, ſe peut tirer par exemple generalement à toute Science : De là eſt venuë cette ancienne opinion des philoſophes, qui logeoient le ſouverain bien à la reconnoiſſance de la foibleſſe de noſtre jugement. Mon ignorance me preſte autant d'occaſion d'eſperance que de crainte : & n'ayant autre regle de ma ſanté, que celle des exemples d'autruy, & des evenemens que je vois ailleurs en pareille occaſion, j'en trouve de toutes ſortes : & m'arreſte aux comparaiſons, qui me ſont plus favorables. Je reçois la ſanté les bras ouverts, libre, plaine & entiere : & aiguiſe mon appetit à la joüir, d'autant plus qu'elle m'eſt à preſent moins ordinaire & plus rare : tant s'en faut que je trouble ſon repos & ſa douceur, par l'amertume d'une nouvelle & contrainte forme de vivre.

Maladies de Corps & d'Eſprit nœes par l'agitation de noſtre Ame.

Les beſtes nous montrent aſſez combien l'agitation de noſtre eſprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dit de ceux du Breſil, qu'ils ne mouroyent que de vieilleſſe, on l'attribue à la ſerenité & tranquillité de leur air, je l'attribue pluſtoſt à la tranquillité & ſerenité de leur ame, deſchargée de toute paſſion, penſée & occupation tenduë ou deſplaiſante : comme gents qui paſſoyent leur vie en une admirable ſimplicité & ignorance, ſans lettres, ſans loy, ſans Roy, ſans religion quelconque. Et d'où vient ce qu'on trouve par experience, que les plus groſſiers & plus lourds ſont plus fermes & plus deſirables aux executions amoureuſes ? & que l'amour d'un muletier ſe rend ſouvent plus acceptable, que celle d'un gallant homme? ſinon qu'en cettuy-cy l'agitation de l'ame trouble ſa force corporelle, la rompt & laſſe : comme elle laſſe auſſi & trouble ordinairement ſoy-meſmes. Qui la deſment, qui la jette plus couſtumierement à la

manie, que ſa promptitude, ſa pointe, ſon agilité, & enfin ſa force propre? Dequoy ſe fait la plus ſubtile folie que de la plus ſubtile ſageſſe? Comme des grandes amitiez naiſſent des grandes inimitiez, des ſantez vigoureuſes les mortelles maladies: ainſi des rares & vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies, & plus detraquées: il n'y a qu'un demy tour de cheville à paſſer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes inſenſez, nous voyons combien proprement [3] s'advient la folie avec les plus vigoureuſes operations de noſtre ame. Qui ne ſçait combien eſt imperceptible le voiſinage d'entre la folie avec les gaillardes elevations d'un Eſprit libre; & les effects d'une vertu ſupreme & extraordinaire? Platon dit les melancholiques plus diſciplinables & excellens: auſſi n'en eſt-il point qui ayent tant de propenſion à la folie.

Un des plus excellens Poëtes Italiens: qui perd l'Eſprit quelque temps avant ſa mort.

Infinis Eſprits ſe treuvent ruinez par leur propre force & ſoupleſſe. Quel ſault vient de prendre de ſa propre agitation & allegreſſe, [4] l'un des plus judicieux, ingenieux, & plus formés à l'air de cette antique & pure poëſie, qu'autre poëte Italien aye de long temps eſté? N'a-il pas dequoy ſçavoir gré à cette ſienne vivacité meurtriere? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte, & tendue apprehenſion de la raiſon, qui l'a mis ſans raiſon? à la curieuſe & laborieuſe queſte des ſciences, qui l'a conduit à la beſtiſe? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu ſans exercice & ſans ame? J'eus plus de deſpit encore que de compaſſion, de le voir à Ferrare en ſi piteux eſtat ſurvivant à ſoy-meſmes, meſcognoiſſant & ſoy & ſes ouvrages; leſquels ſans ſon ſceu, & touteſfois à ſa veuë, on a mis en lumiere incorrigez & informes.

L'indolence & la peſanteur d'Eſprit, compagnes de la vigueur & de la ſanté.

Voulez-vous un homme ſain, le voulez-vous reglé, & en ferme & ſeure poſture? affublez-le de tenebres, d'oiſiveté & de peſanteur. Il nous faut abeſtir pour nous aſſagir: & nous eſblouir, pour nous guider. Et ſi on me dit que la commodité d'avoir l'appetit froid &

3 *S'ajuſte*, ou *convient*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

4 Le fameux *Torquato Taſſo*, Auteur de la *Jeruſalem délivrée*. Je ne ſai pourquoi le dernier Traducteur Anglois des Eſſais de Montagne a mis ici *Arioſte* à la place du Taſſe. Montagne nous dit qu'il vit à Ferrare cet illuſtre Poëte Italien, ce qu'il ne pouvoit pas dire de l'Arioſte qui né en 1474, avoit 59 ans lorſque Montagne vint au monde, ſi tant eſt qu'Arioſte ait vécu juſqu'en 1533.

mousse aux douleurs & aux maux, tire apres soy cette incommodité, de nous rendre aussi par conseqūent moins aigus & frians, à la jouyssance des biens & des plaisirs : Cela est vray : mais la misere de nostre condition porte, que nous n'avons tant à jouyr qu'à fuir, & que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legere douleur : [r] *Segniùs homines bona quàm mala sentiunt :* nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies :

[ſ] pungit
In cute vix summâ violatum plagula corpus,
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat unum,
Quòd me non torquet latus aut pes : cætera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem.

Nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voyla pourquoy la secte de philosophie, qui a le plus faict valoir la volupté, encore l'a-elle rangée à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien, que l'homme puisse esperer : comme disoit Ennius,

[s] *Nimium boni est, cui nihil est mali.*

Car ce mesme chatouillement & aiguisement, qui se rencontre en certains plaisirs, & semble nous enlever au dessus de la santé simple, & de l'indolence ; cette volupté active, mouvante, & je ne sçay comment cuisante & mordante, celle-là mesme, ne vise qu'à l'indolence, comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent & furieux, & ne demande qu'à l'assouvir, & se loger en repos, & en l'exemption de cette fievre. Ainsi des autres. Je dy donc, que si la simplesse nous achemine à point n'avoir de mal, elle nous achemine à un tres heureux estat selon nostre condition.

r Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. *Tit. Liv.* L. xxx. c. 21.

ſ Sensibles à la moindre piqueure qui ne fait qu'effleurer la peau, nous ne sommes point touchez du plaisir de la santé. L'Homme ne met en ligne de compte que l'avantage de n'être point attaqué de la pleuresie ou de la goute : mais à peine sent-il qu'il est sain & plein de vigueur : *Stephani Boetiani Poemata*, au revers de la page 115. lign. 11, 12, &c. *Dans toutes les Editions où l'on a prétendu marquer les sources des Passages citez par Montagne, on a donné ces Vers Latins à Ennius, lesquels sont pris d'une Satyre Latine, composée par* Etienne de la Boëtie, *& dont on peut voir le commencement cy-dessus,* L. i. c. xxvii. p. 187. *Note* 14.

s *Ennius* apud *Cic. De Finibus Bon. & Mal.* L. ii. c. 13. Montagne explique ce Vers Latin avant que de le citer.

Indolence parfaite n'est ni possible ni desirable.

Si ne la faut-il point imaginer si plombée, qu'elle soit du tout sans sentiment. Car Crantor avoit bien raison [6] de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde que l'abord mesme & la naissance des maux en fust à dire. Je ne louë point cette indolence qui n'est ni possible ny desirable. Je suis content de n'estre pas malade : mais si je le suis, je veux sçavoir que je le suis, & si on me cauterise ou incise, je le veux sentir. De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quant & quant la cognoissance de la volupté, & enfin aneantiroit l'homme. [t] *Istud nihil dolere, non sine magnâ mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore.* Le mal est à l'homme, bien à son tour. Ny la douleur ne luy est tousjours à fuïr, ny la volupté tousjours à suivre.

La Science nous renvoye à l'ignorance pour nous sauver des injures de la fortune.

C'est un tres-grand avantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous rejecte entre ses bras, quand elle se trouve empeschée à nous roidir contre la pesanteur des maux : elle est contrainte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, & donner congé de nous sauver en son giron, & nous mettre sous sa faveur à l'abri des coups & injures de la fortune. Car que veut-elle dire autre chose, quand elle nous presche de retirer nostre pensée des maux qui nous tiennent, & l'entretenir des voluptez perdues; & de nous servir pour consolation des maux presens, de la souvenance des biens passez, & d'appeller à nostre secours un contentement esvanoüy, pour l'opposer à ce qui nous presse : [u] *Levationes ægritudinum in avocatione à cogitandâ molestiâ, & revocatione ad contemplandas voluptates ponit*, si ce n'est qu'où la force luy manque, elle veut user de ruse, & donner un tour de souplesse & de jambe, où la vigueur du corps & des bras vient à luy faillir ? Car non seulement à un Philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fievre chaude, quelle monnoye est-

6 Nec absurdè Crantor —— *Minimè*, inquit, *assentior iis qui istam nescio quam indolentiam magnopere laudant : quæ nec potest ulla esse, nec debet. Ne ægrotus sim*, inquit; *sed si fuerim, sensus adsit, sive secetur quid, sive avellatur à corpore.* Cic. *Tusc. Quæst.* L. iii. c. 6.

t Cette indolence ne se peut acquerir qu'il n'en coute cher à l'Esprit & au Corps, que le premier n'en devienne feroce, & le dernier stupide. *Id.* ibid.

u Posant pour maxime, que le moyen d'alleger un mal present, c'est de détourner son Esprit des choses incommodes, & de l'appliquer à la contemplation de celles qui sont agréables. *Cic. Tusc. Quæst.* L. iii. c. 15.

ce,

ce, de le payer de la souvenance de la douceur du vin Grec ? Ce seroit plustost luy empirer son marché :

[x] Che ricordarsi il ben doppia la noia.

Conseil de même genre, que donne la Philosophie, d'oublier nos maux passez.

De mesme condition est cet autre conseil, que la Philosophie donne, [7] de maintenir en la memoire seulement le bon-heur passé, & d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts, comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubly : & conseil duquel nous valons moins encore un coup.

[y] *Suavis est laborum præteritorum memoria.*

Comment ? la philosophie qui me doit mettre les armes à la main, pour combattre la fortune ; qui me doit roidir le courage pour fouller aux pieds toutes les adversitez humaines, vient-elle à cette mollesse, de me faire conniller par ces destours coüards & ridicules ? Car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist. Voire il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier. C'est une bonne maniere de donner en garde, & d'empreindre en nostre ame quelque chose, que la solliciter de la perdre. Et cela est faux, [z] *Est situm in nobis, ut & adversa quasi perpetuâ oblivione obruamus, & secunda jucundè & suaviter meminerimus.* Et cecy est vray, [a] *Memini etiam quæ nolo : oblivisci non possum quæ volo.* Et de qui est ce conseil ? de celuy [b] *qui se unus sapientem profiteri sit ausus :*

Qui genus humanum ingenio superavit, & omnes
Præstrinxit stellas, exortus uti ætherius sol.

De vuider & desmunir la memoire, est-ce pas le vray & propre chemin à l'ignorance ?

x Le souvenir du bien causant un double ennuy.

7 Revocatio illa quam affert, cùm à contuendis nos malis avocat, nulla est. Non est enim in nostrâ potestate, fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio, vel oblivio. *Cic.* Tusc. Quæst. L. iii. c. 16.

y *Des maux qui sont passez, le souvenir est doux.* Euripid. apud Cic. *De Finibus Bon. & Mal.* L. ii. c. 32.

z Il est en notre puissance d'ensevelir nos malheurs dans un éternel oubli, & de rappeller dans notre Esprit un doux & agréable souvenir de nos bons succès. *Cic.* De Finibus Bon. & Mal. L. i c. 17.

a Je me souviens des choses mêmes que je voudrois oublier ; & je ne puis oublier celles dont je voudrois perdre le souvenir. *Cic.* Finib. Bon. & Mal. L. ii. c. 32.

b D'Epicure, *le seul homme qui ait osé se dire sage* ; Cic. *De Finib. Bon. & Mal.* L. ii. c. 3. *Lequel*, selon Lucrece (L. iii. *vs.* 1056.) *superieur en genie à tous les hommes, les a tous effacez comme le Soleil dont l'éclat naissant fait disparoitre toutes les Etoiles.*

[c] *Iners malorum remedium ignorantia est.*

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences frivoles, où la raison vive & forte ne peut assez : pourveu qu'elles nous servent de contentement & de consolation. Où ils ne peuvent guerir la playe, ils sont contents de l'endormir & pallier. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoyent adjouster de l'ordre, & de la constance, en un estat de vie, qui se maintinst en plaisir & en tranquillité par quelque foiblesse & maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent :

[d] ------*potare, & spargere flores*
Incipiam, patiárque vel inconsultus haberi.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : Cettuy-cy ayant au demeurant ses mœurs bien reglées, vivant doucement & paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens & estrangers, se conservant tres-bien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la cervelle une resverie : C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y voir des passetemps, des spectacles, & des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fut par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mist en procés pour le restablir en la douceur de ces imaginations.

[e] *pol me occidistis, amici,*
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

D'une pareille resverie à celle de Thrasilaus, fils de Pythodorus, [8] qui se faisoit acroire que tous les navires qui relaschoient du port de Pyrée, & y abordoient, ne travailloyent que pour son service : se resjouyssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec joye. [9] Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meil-

c L'ignorance est un foible remede à nos maux. *Senec.* Œdip. Acte III. *vs.* 7.

d Et ne dissent avec Horace. *Au hazard de passer pour fou, je vais boire d'autant, & me couronner de fleurs :* L. i. Epist. 5. *vs.* 14, 15.

e *Ah! mes Amis, leur dit-il, qu'avez-vous fait? Loin de me guérir, vous m'avez ôté la vie, en me privant d'un si doux plaisir, en m'arrachant de l'Ame cette aimable erreur dont j'étois enchanté?* Horat. L. ii. Epist. ii. *vs.* 138, *&c.*

8 Toute cette Histoire est prise d'*Athenée*, L. xii. à la fin. Elle est aussi dans *Elien*, Var. Hist. L. iv. c. 25. où l'on trouve *Thrasyllus* au lieu de *Thrasilaus.*

9 Ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ Κρίτων, &c. *Athenæus* ibid.

leur sens, il regrettoit cette sorte de condition, en laquelle il avoit vescu en liesse, & deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dit ce vers ancien Grec, qu'*il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé :*

[10] Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἥδιστος βίος.

Et l'Ecclesiaste, [11] En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir : &, Qui acquiert science, s'acquiert du travail & tourment.

Autre preuve de l'impuissance de la Philosophie, qui en general nous permet de mettre fin à la vie que nous ne pouvons endurer.

Cela mesme, à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est de mettre fin à la vie, que nous ne pouvons supporter : [f] *Placet ? pare : Non placet ? quacumque vis exi.—— Pungit dolor ? vel fodiat sanè : si nudus es, da jugulum, sin tectus armis Vulcaniis, id est fortitudine, resiste :* Et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, [g] *Aut bibat, aut abeat :* Qui sonne plus sortablement [12] en la langue d'un Gascon, qu'en celle de Ciceron, qui change volontiers en V. le B.

> [h] *Vivere si rectè nescis, decede peritis.*
> *Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti :*
> *Tempus abire tibi est, ne potum largiùs æquo*
> *Rideat, & pulset lasciva decentiùs ætas :*

[13] qu'est-ce autre chose qu'une confession de son impuissance ; & un renvoy, non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, & au non estre ?

10 Sophocles in Ajace Μαστιγοφόρῳ, *vs.* 554.

11 Ch. I. *vs.* 18.

f Ces premiers mots, *Placet ? pare. Non placet ? Quacumque vis, exi :* semblent avoir été imitez par Montagne de ceux-ci de Seneque. *Placet ? vive. Non placet ? licet eò reverti unde venisti :* Epist. 70. Pour le reste, *Pungit dolor ?* &c. il est de Ciceron, *Tusc. Quæst.* L. ii. c. 14. Voici maintenant la traduction des deux Passages : *La vie te plait-elle ? accommode-toi de la vie. Ne te plait-elle point ? sors-en par où tu voudras.—— La Douleur te pique-t-elle, ou te perce-t-elle vivement ? Si tu es nud & desarmé, tend le gosier : & si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire muni d'un noble courage, resiste.*

g *Qu'il boive ou s'en aille.* Cette application est de Ciceron dont voici les propres termes : *Mihi quidem in vitâ servanda videtur illa Lex, quæ in Græcorum conviviis obtinetur,* Aut bibat, *inquit*, aut abeat. *Tusc. Quæst.* L. v. c. 41.

12 Cette reflexion sur la prononciation Gasconne, *qui change volontiers le B en V*, ne doit tomber que sur le mot *bibat :* autrement elle ne seroit pas fort à propos ici, à cause du mot *abeat* dont le B changé en V gâteroit le sens que Montagne veut donner, après Ciceron, à cette espece de Proverbe, *Aut bibat, aut abeat.*

h Si tu ne sais pas vivre, quitte la place à ceux qui le savent. Les jeux & la bonne chere ne sont plus de saison pour toi. Il est temps que tu te retires, de peur que, si tu venois à trop boire, la Jeunesse folâtre & petulante ne se jouât de toy & ne te maltraitât. *Horat.* L. ii. Epist. 2. *vs.* 213, *&c.*

13 Comme la Periode est longue, & le rapport de cet endroit à ce qui précede, assez éloigné, on a mis icy dans les dernieres Editions, *Qu'est-ce, dis-je, que ce consentement de la Philosophie, sinon une confession*, &c. Mais c'est inserer le commentaire dans le Texte : dangereuse methode que bien des Critiques ont employée dans des Livres beaucoup plus importans que *les Essais de Montagne.*

> [i] *Democritum postquàm matura vetustas*
> *Admonuit memorem, motus languescere mentis :*
> *Sponte suâ letho caput obvius obtulit ipse.*

C'est ce que disoit Antisthenes, [14] qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre : Et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos [15] du poëte Tyrtæus,

> *De la vertu, ou de mort approcher.*

Et Cratés disoit, [16] que l'amour se guerissoit par la faim, sinon par le temps : & à qui ces deux moyens ne plairoyent, par la hart. Celuy Sextius, duquel Seneque & Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jetté, toutes choses laissées, à l'estude de la philosophie, [17] delibera de se precipiter en la mer, voyant le progrez de ses estudes trop tardif & trop long. Il couroit à la mort, au deffault de la science. Voicy les mots de la loy, sur ce subject : Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain : & se peut-on sauver à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps.

La simplicité, & l'ignorance, leur utilité.

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente & meilleure, comme je commençois tantost à dire. Les simples, dit S. Paul, & les ignorans, s'eslevent & se saisissent du ciel ; & nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Je ne m'arreste ny à Valentian, ennemy declaré de la science & des lettres, ny à Licinius, tous deux Empereurs Romains, qui les nommoient le venin & la peste de tout Estat politique : ny à Mahumet, qui (comme j'ay entendu) interdict la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus & son authorité doit certes avoir grand poids, & la reverence de cette di-

i Dés que Democrite apperçut par les avertissemens que lui donnoit la Vieillesse, que les Facultez de son Esprit commençoient à s'affoiblir, il se livra volontairement à la mort. *Lucret.* L. iii. *vs.* 1052, &c. Editionis *Michaël Maittaire*, Lond. an. 1713.

14 Plutarque dans les *Contredits des Philosophes Stoïques*, ch. 24. de la Traduction d'Amyot.

15 *Id.* ibid.

16 *Diogene Laërce* dans la Vie de Cratés : L. vi. Segm. 86.

17 Plutarque dans un Traité intitulé, *Comment on pourra appercevoir si on amande en l'exercice de la Vertu* : ch. 5. de la Version d'Amyot.

vine police Lacedemonienne, si grande, si admirable, & si long temps fleurissante en vertu & en bonheur, sans aucune institution ny exercice de lettres.

Nouveau Monde où l'on vivoit sans Magistrat & sans Loy plus régulierement que nous ne faisons.

Ceux qui reviennent de ce Monde nouveau qui a esté descouvert du temps de nos peres, par les Espagnols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat, & sans loy, vivent plus legitimement & plus reglément que les nostres, où il y a plus d'officiers & de loix, qu'il n'y a d'autres hommes, & qu'il n'y a d'actions.

x Di cittatorie piene e di libelli,
D'esamine e di carte, di procure
Hanno le mani e il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli, e di letture,
Per cui le facultà de' poverelli
Non sono mai ne le città sicure,
Hanno dietro e dinanzi e d'ambi i lati,
Notai, procuratori, e advocati.

C'estoit ce que disoit un Senateur Romain des derniers siecles, que leurs predecesseurs avoyent l'haleine puante à l'ail, & l'estomach musqué de bonne conscience : & qu'au rebours, ceux de son temps ne sentroient au dehors que le parfum, puans au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoyent beaucoup de sçavoir & de suffisance ; & grand' faute de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance : la simplesse, la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence : la curiosité, la subtilité, le sçavoir, trainenr la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté (qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine) demandent une ame vuide, docile & presumant peu de soy.

Funestes effets de la

Les Chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la cu-

x Ils ont le sein & les mains pleines d'ajournemens, de requêtes, d'informations, de lettres, & de procurations. Ils sont chargez de sacs tout farcis de gloses, de consultations, de procedures, par lesquelles le pauvre Peuple n'est jamais en sureté dans les Villes : accompagnez par devant, par derriere, & des deux côtez d'une foule de Notaires, de Procureurs, & d'Avocats qui ne les quittent jamais. *Orlando furioso* di M. Lodovico Ariosto ; Cant. XIV. Stanz. 84.

curiosité & de l'orgueil. riosité est un mal naturel & originel en l'homme. Le soing de s'augmenter en sagesse & en science, ce fut la premiere ruine du genre humain; c'est la voye, par où il s'est precipité à la damnation eternelle. L'orgueil est sa perte & sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouvelletez, & aymer mieux estre chef d'une troupe errante, & desvoyée, au sentier de perdition, aymer mieux estre regent & precepteur d'erreur & de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener & conduire par la main d'autruy, à la voye battuë & droicturiere. C'est à l'advanture ce que dit ce mot Grec ancien, que *la superstition suit l'orgueil, & luy obeït comme à son pere:* ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τύφῳ πείθεται. O cuider, combien tu nous empesches!

Ce qui fit donner à Socrate le nom de Sage. Aprés que Socrates fut adverty, [18] que le Dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en fut estonné: & se recherchant & secouant par tout, n'y trouvoit aucun fondement à cette divine sentence. Il en sçavoit de justes, temperants, vaillants, sçavants comme luy: & plus eloquents, & plus beaux, & plus utiles au pays. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des autres, & n'estoit sage que parce qu'il ne se tenoit pas tel: & que son Dieu estimoit bestise singuliere à l'homme, l'opinion de science & de sagesse: & que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance; & la simplicité, sa meilleure sagesse. La saincte Parole declare miserables ceux d'entre nous, qui s'estiment: Bourbe & cendre, leur dit-elle, qu'as-tu à te glorifier? & ailleurs, Dieu a faict l'homme semblable à l'ombre, de laquelle qui jugera, quand par l'esloignement de la lumiere elle sera esvanouye? Ce n'est rien que de nous.

Recherche trop curieuse de la Nature Divine condamnable. Il s'en faut tant que nos forces conçoivent la haulteur divine, que des ouvrages de nostre Createur, ceux-là portent mieux sa marque, & sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux Chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable: Elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; & si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose

18 Voyez sur cela l'*Apologie de Socrate* par Platon: p. 360, 361.

ſinguliere. [l] *Meliùs ſcitur Deus neſciendo*, dit S. Auguſtin. Et Tacitus, [m] *Sanctius eſt ac reverentius de actis Deorum credere quàm ſcire.* Et Platon eſtime qu'il y ayt quelque vice d'impieté à trop curieuſement s'enquerir & de Dieu, & du monde, & des cauſes premieres des choſes. [n] *Atque illum quidem parentem hujus univerſitatis invenire difficile: &, quum jam inveneris, indicare in vulgus, nefas*, dit Ciceron.

A quoy ſe reduiſent nos notions de la Divinité.

Nous diſons bien, *puiſſance*, *verité*, *juſtice*: ce ſont parolles qui ſignifient quelque choſe de grand: mais cette choſe-là, nous ne la voyons aucunement, ny ne la concevons. Nous diſons que Dieu craint, que Dieu ſe courrouce, que Dieu ayme,

[o] *Immortalia mortali ſermone notantes.*

Ce ſont toutes agitations & eſmotions, qui ne peuvent loger en Dieu ſelon noſtre forme, ny nous l'imaginer ſelon la ſienne: c'eſt à Dieu ſeul de ſe cognoiſtre & interpreter ſes ouvrages: & le fait en noſtre langue, improprement, pour s'avaller & deſcendre à nous, qui ſommes à terre couchez. La prudence [19] comment luy peut-elle convenir, qui eſt l'eſlite entre le bien & le mal: veu que nul mal ne le touche? Quoy la raiſon & l'intelligence, deſquelles nous nous ſervons pour par les choſes obſcures arriver aux apparentes: veu qu'il n'y a rien d'obſcur à Dieu? La juſtice, qui diſtribue à chacun ce qui luy appartient, engendrée pour la ſocieté & communauté des hommes, comment eſt-elle en Dieu? La temperance, comment? qui eſt la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle pla-

l *On connoit mieux Dieu en ſe ſoûmettant à ignorer ce qu'il eſt.*

m A l'égard des actions des Dieux il eſt plus ſaint & plus reſpectueux de les croire que d'en être inſtruit. *De Moribus German.* c. 34.

n Il eſt difficile de trouver le Pere de l'Univers; & aprés l'avoir trouvé, il n'eſt pas permis de le montrer au Peuple. *Ciceronis* Timæus, ſive *de Univerſo* Fragmentum: c. 2.

o Exprimant des choſes divines en termes humains. *Lucret.* L. v. *vſ.* 122.

19 *Montagne tranſcrit ici un long paſſage de Ciceron ſans le nommer.* Qualem autem Deum intelligere nos poſſumus? Quid enim? Prudentiam-ne Deo tribuemus, quæ conſtat ex ſcientiâ rerum bonarum & malarum? —— Cui mali nihil eſt, nec eſſe poteſt, quid huic opus eſt delectu bonorum & malorum? Quid autem ratione? Quid intelligentiâ? quibus utimur ad eam rem, ut apertis obſcura aſſequamur. At obſcurum Deo nihil poteſt eſſe. Nam Juſtitia, quæ ſuum cuique diſtribuit, quid pertinet ad Deos? Hominum ſocietas & communitas juſtitiam procreavit. Temperantia autem conſtat ex prætermittendis voluptatibus corporis: cui ſi locus in Cœlo eſt, eſt etiam voluptatibus. Nam fortis Deus intelligi qui poteſt? in dolore, an in labore, an in periculo? quorum Deum nihil attingit. *De Nat. Deor.* L. iii. c. 15.

ce en la divinité ? La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, luy appartiennent aussi peu : ces trois choses n'ayans nul accés prés de luy. Parquoy Aristote le tient egalement exempt de vertu & de vice. p *Neque gratiâ neque irâ teneri potest, quòd quæ talia essent, imbecilla essent omnia.*

D'où nous vient la connoissance de la Verité.

La participation que nous avons à la cognoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les tesmoings, qu'il a choisi du vulgaire, simples & ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy ce n'est pas nostre acquest, c'est un pur present de la liberalité d'autruy. Ce n'est pas [20] par discours ou par nostre entendement que nous avons receu nostre religion, c'est par authorité & par commandement estranger. La foiblesse de nostre jugement nous y ayde plus que la force ; & nostre aveuglement plus que nostre clair-voyance. C'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavans de divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels & terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle & celeste : apportons-y seulement du nostre, l'obeïssance & la subjection : car comme il est escrit : [21] *Je destruiray la sapience des sages, & abbattray la prudence des prudens. Où est le sage ? où est l'escrivain ? où est le disputateur de ce siecle ? Dieu n'a-il pas abesty la sapience de ce monde ? Car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu par la vanité de la predication, sauver les croyans.*

S'il est en la puissance de l'homme de trouver la verité.

Si me faut-il voir enfin, s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche : & si cette queste, qu'il y a employé depuis tant de siecles, l'a enrichy de quelque nouvelle force, & de quelque verité solide. Je croy qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'avons par longue estude confirmée & averée. Il est advenu aux gens veritablement sçavans, ce qui advient

p Il n'est capable ni de colere ni d'affection, parce que ces sentimens-là ne viennent que de foiblesse. *Cic.* De Nat. Deor. L. i. c. 17.

20 *Par raisonnement.*

21 S. Paul, 1. Epist. aux Corinth. ch. I. v. 19, &c.

aux

aux espics de bled : ils vont s'eslevant & se haussant la teste droite & fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sonr pleins & grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baisser les cornes. Pareillement les hommes, ayans tout essayé, rout sondé, & n'ayans trouvé en cet amas de science & provision de tant de choses diverses, rien de massif & de ferme, & rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, & recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta, & à Cicero, [22] qu'*ils ont appris de Philo, n'avoir rien appris*. Pherecydes, l'un des sept Sages, escrivant à Thalés, comme il expiroit, *J'ay*, [23] dit-il, *ordonné aux miens, aprés qu'ils m'auront enterré, de te porter mes Escrits. S'ils contentent & toy & les autres Sages, publie-les : sinon, supprime-les. Ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy-mesme. Aussi ne fay-je pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre. J'ouvre les choses plus que je ne les descouvre.* Le plus sage homme [24] qui fut onques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, [25] *qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien.* Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grand part de ce que nous sçavons, est la moindre de celles que nous ignorons : c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, & bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dit Platon, & les ignorons en verité. [q] *Omnes penè veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt : angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ.* Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillanr. Valerius dit, que sur sa vieillesse il commença à desestimer les Lettres. Et pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligarion d'aucun party : suivant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une Secte, tantost en l'autre : se tenant tousjours sous la dubitation de l'Academie : [r] *Dicendum est*,

22 Ambo, inquit, ab eodem Philone nihil scire didicistis. Apud *Cic.* De Nat. Deor. L. i. c. 17. *Ce Philon, Philosophe Academicien, vivoit du temps de Ciceron, & l'avoit eu pour auditeur.*

23 Cette Lettre vraye ou fausse, est dans Diogene Laërce : L. i. à la fin de la Vie de *Pherecydes*, Segm. 122.

24 *Socrate.*

25 *Nihil se scire*, dicebat, *nisi id ipsum.* Cic. Acad. Quæst. L. i. c. 4.

q Presque tous les Anciens ont dit, qu'on ne pouvoit rien connoître, rien concevoir, ni rien savoir ; que nos Sens étoient fort bornez, notre Esprit foible, & notre Vie trop courte. *Cic.* Acad. Quæst. L. c. 12.

r Je vais vous répondre, *dit-il à son Frere*, mais sans rien affirmer, m'informant de toutes choses, doutant pour l'ordinaire, & me défiant de moi-même. *Cic.* de Divinat. L. ii. c. 3.

sed ita ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque, & mihi diffidens. J'auroy trop beau jeu, si je vouloy considerer l'homme en sa commune façon & en gros : & le pourroy faire pourtant par sa regle propre, qui juge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

> ſ *Qui vigilans stertit,* (Lucret. L. iii. *vs.* 1061.)
> *Mortua cui vita est propè jam vivo atque videnti,* (ibid. *vs.* 1059.)

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plus part de ses facultez naturelles, oisives.

De la connoissance où les plus grands Génies ont pu parvenir par étude & par art.

Je veux prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons-le en ce petit nombre d'hommes excellens & triez, qui ayants esté douez d'une belle & particuliere force naturelle, l'ont encore roidie & aiguisée par soin, par estude & par art, & l'ont montée au plus hault poinct de sagesse, où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame à tout sens, & à tout biais, l'ont appuyée & estançonnée de tout le secours estranger qui luy a esté propre, & entichie & ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter pour sa commodité, du dedans & dehors du monde : c'est en eux que loge la haulteur extreme de l'humaine nature. Ils ont reglé le monde de polices & de loix. Ils l'ont instruit par arts & sciences, & instuit encore par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettray en compte, que ces gens-là, leur tesmoignage, & leur experience. Voyons jusques où ils sont allez, & à quoy ils se sont tenus. Les maladies & les deffauts que nous trouverons en ce College-là, le monde les poutra hardiment bien advouër pour siens.

Toute la Philosophie divisée en trois genres.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct,[26] ou qu'il dit qu'il l'a trouvée ; ou qu'elle ne se peut trouver ; ou qu'il en est encore en queste. Toute la Philosophie est despartie en ces

ſ Qui dort en veillant. Qui est presque mort, quoiqu'en vie & les yeux ouverts.—— *Montagne a transposé ces deux Vers de Lucrece pour les appliquer plus exactement à son sujet.*

26 C'est précisément par là que *Sextus Empiricus*, fameux Pyrrhonien, d'où Montagne a tiré bien des choses, commence son Livre des *Hypotyposes Pyrrhoniennes :* Τοῖς ζητοῦσι τὶ πρᾶγμα ἢ εὕρεσιν ἐπακολουθεῖν εἰκὸς, ἢ ἄρνησιν εὑρέσεως καὶ ἀκαταληψίας ὁμολογίαν, ἢ ἐπιμονὴν ζητήσεως. De là il infere, comme Montagne, qu'il y a trois manieres generales de philosopher, l'une *Dogmatique*, l'autre *Academique*, & l'autre *Sceptique* : Οἱ μὲν εὑρηκέναι τὸ ἀληθὲς ἔφασαν, οἱ δὲ ἀπεφήναντο μὴ δυνατὸν εἶναι τοῦτο καταληφθῆναι, οἱ δὲ ἔτι ζητοῦσι : *Les uns assurent qu'ils ont trouvé la Verité, les autres déclarent qu'elle est au dessus de notre comprehension, & les autres la cherchent encore.*

trois genres. Son desſein eſt de chercher la verité, la ſcience, & la certitude. Les Peripateticiens, Epicuriens, Stoïciens, & autres, ont penſé l'avoir trouvée. Ceux-cy ont eſtably les ſciences, que nous avons, & les ont traictées, comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, & les Academiciens, ont deſeſperé de leur queſte; & jugé que la verité ne ſe pouvoit concevoir par nos moyens. La fin de ceux-cy, c'eſt la foibleſſe & humaine ignorance. Ce party a eu la plus grande ſuitte, & les ſectateurs les plus nobles.

Quelle étoit la Profeſſion des Pyrrhoniens.

Pyrrho & autres Sceptiques ou Epechiſtes, de qui les dogmes, pluſieurs anciens ont tenu, tirez d'Homere, des ſept Sages, & d'Archilochus, & d'Euripides, & y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, diſent, qu'ils ſont encore en cherche de la Verité: Ceux-cy jugent, que ceux-là qui penſent l'avoir trouvée, ſe trompent infiniement; & qu'il y a encore de la vanité trop hardie, en ce ſecond degré, qui aſſeure que les forces humaines ne ſont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'eſtablir la meſure de noſtre puiſſance de cognoiſtre & juger la difficulté des choſes, c'eſt une grande & extreme ſcience, de laquelle ils doubtent que l'homme ſoit capable.

[t] *Nil ſciri quiſquis putat, id quoque neſcit,*
An ſciri poſſit, quo ſe nil ſcire fatetur.

L'ignorance qui ſe ſçait, qui ſe juge, & qui ſe condamne, ce n'eſt pas une entiere ignorance: Pour l'eſtre, il faut qu'elle s'ignore ſoy-meſme. De façon que la profeſſion des Pyrrhoniens eſt, de branſler, doubter, & enquerir, ne s'aſſeurer de rien, de rien ne ſe reſpondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive, & la conſentante, ils en reçoivent les deux premieres: la derniere, ils la ſouſtiennent, & la maintiennent ambigue, ſans inclination, ny approbation d'une part ou d'autre, tant ſoit-elle legere. Zenon [27] peignoit de geſte ſon imagination ſur cette partition des facultez de l'ame: La main eſpanduë & ouverte, c'eſtoit apparence: la main à

t Celui qui croit qu'on ne peut rien ſavoir, ne ſait pas cela même ſi l'on ne peut rien ſavoir, puiſqu'il reconnoît qu'il ne ſait rien lui-même. *Lucret.* L. iv. *vſ.* 471.

27 *Cùm extenſis digitis adverſam manum oſtenderat, viſum, inquiebat Zeno, hujuſmodi eſt: deinde, cùm paullùm digitos conſtrinxerat, aſſenſus hujuſmodi: tùm cùm planè compreſſerat, pugnúmque fecerat, comprehenſionem illam eſſe dicebat: cùm autem lævam manum admoverat, & illum pugnum arctè, vehementérque compreſſerat, ſcientiam talem eſſe dicebat.* Cic. Acad. Quæſt. L. iv. c. 47.

demy serrée, & les doigts un peu croches, consentement: le poing fermé, comprehension: quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, science.

Des avantages du Pyrrhonisme.

Or cette assiette [28] de leur jugement, droicte & inflexible, recevant tous objects sans application & consentement, les achemine à leur *Ataraxie*, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion & science que nous pensons avoir des choses, d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, & la pluspart des maux corporels: Voire ils s'exemptent par là, de la jalousie de leur discipline. Car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revenche à leur dispute. Quand ils disent que le poisant va contre-bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; & cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation & surseance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent, que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir: tout leur est un: ils n'y ont aucun choix. Si vous establissez que la neige soit noire, ils argumentent au rebours, qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny l'un, ny l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain jugement vous tenez, que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez. Ouï, & si par un axiome affirmatif vous asseurez que vous en doutez, ils vous iront debattant que vous n'en doutez pas; ou que vous ne pouvez juger & establir que vous en doutez. Et par cette extremité de doubte, qui se secoue soy-mesme, ils se separent & se divisent de plusieurs opinions, de celles-mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons, le doubte & l'ignorance. Pourquoy ne leur sera-il permis, disent-ils, comme il est entre les Dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre jaulne, à eux aussi de doubter? Est-il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambigue? Et où les autres sont portez, ou par la

28 *Du jugement des Pyrrhoniens.*

coustume de leurs pays, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement & sans choix, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou Stoïque ou Epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis & collez, comme à une prise qu'ils ne peuvent desmordre: [u] *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt:* pourquoy à ceux-cy, ne sera-il pareillement concedé, de maintenir leur liberté, & considerer les choses sans obligation & servitude? [x] *Hoc liberiores & solutiores, quòd integra illis est judicandi potestas.* N'est-ce pas quelque advantage, de se trouver desengagé de la necessité, qui bride les autres? Vaut-il pas mieux demeurer en suspens que de [29] s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? Vaut-il pas mieux suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses & querelleuses? Qu'iray-je choisir? *Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez.* Voila une sotte response: à laquelle il semble pourtant que tout le Dogmatisme arrive: par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, jamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille pour le deffendre, attaquer & combattre cent & cent contraires partis. Vaut-il pas mieux se tenir hors de cette meslée? Il vous est permis d'espouser comme vostre honneur & vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, & desdire & desmentir Platon là-dessus, & à eux il sera interdit d'en doubter? S'il est loisible à Panætius [30] de soustenir son jugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les Stoïciens ne doubtent aucunement: Pourquoy

u Ils se livrent à la premiere Secte que le hazard leur présente, comme un homme qui poussé par la tempête se jette sur le premier Rocher qu'il rencontre. *Cic.* Academ. Quæst. L. ii. c. 3.

x D'autant plus libres qu'ils ont une pleine puissance de juger. *Id.* ibid.

29 *S'embarrasser, s'embrouiller.*——*Infrasquer* vient de l'Italien *infrascare*, qui signifie *couvrir de feuillages*, & par metaphore, *embrouiller, embarrasser.*

30 *De suspendre son jugement au sujet des aruspices*, &c.——Au reste, tout ceci est pris de Ciceron, dont voici les propres termes: « Cùm « Panætius princeps propè, meo quidem judicio, Stoïcorum, eâ de re dubitare se dicat, « quam omnes præter eum Stoïci certissimam « putant, vera esse haruspicum auspicia, oracula, somnia, vaticinationes, seque ab assensu sustineat: Quod is potest facere de iis « rebus quos illi à quibus ipse didicit, certas « habuerint, cur id Sapiens de reliquis rebus « facere non possit? » *Acad. Quæst.* L. ii. c. 33.

un sage n'osera-il en toutes choses, ce que cettuy-cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres : establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur & professeur ? Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est : si c'est un sçavant, il est préoccupé. Ils se sont reservez un merveilleux advantage au combat, s'estans deschargez du soin de se couvrir. Il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent ; & font leurs besongnes de tout : S'ils vainquent, vostre proposition cloche ; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance ; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien ; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesmes : y *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur.* Et font estat de trouver bien plus facilement, pourquoy une chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraye ; & ce qui n'est pas, que ce qui est : & ce qu'ils ne croyent pas, que ce qu'ils croyent.

Langage ordinaire aux Pyrrhoniens.

Leurs façons de parler sont, *Je n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsi*, ou *que ny l'un ny l'autre : Je ne le comprens point : Les apparences sont egales par tout : la loy de parler & pour & contre, est pareille : Rien ne semble vray qui ne puisse sembler faux.* Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω ; c'est à dire, [31] *je soustiens, je ne bouge.* Voyla leurs refreins, & autres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, & tres-parfaicte surseance & suspension de jugement. Ils se servent de leur raison, pour enquerir & pour debattre : mais non pas pour arrester & choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente, & sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le Pyrrhonisme. J'exprime cette fantasie autant que je puis, parce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir ; & les autheurs mesmes la representent un peu obscurement & diversement.

Quelle est la conduite des Pyrrho-

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : [32] Ils se prestent & accommodent aux inclinations naturelles,

y Afin que, comme sur un même sujet on trouve des raisons égales pour & contre, on puisse aisément suspendre son jugement, de deux côtez. *Cic.* Acad. Quæst. L. i. c. ult.

31 *J'arrête, je suspens mon jugement.*

32 C'est ce que *Sextus Empiricus* déclare

à l'impulsion & contrainte des passions, aux constitutions des loix & des coustumes, & à la tradition des arts: [z] *non enim nos Deus ista scire, sed tamtummodo uti voluit.* Ils laissent guider à ces choses-là, leurs actions communes, sans aucune opination ou jugement: Qui fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours, ce qu'on dit de Pyrrho. Ils le peignent stupide & immobile, prenant un train de vie farouche & inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou souche: il a voulu se faire homme vivant, discourant, & raisonnant, jouyssant de tous plaisirs & commoditez naturelles, embesoignant & se servant de toutes ses pieces corporelles & spirituelles, en regle & droicture. Les privileges fantastiques, imaginaires, & faulx, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez & quittez.

niens dans la vie commune.

Si n'est-il point de secte, [33] qui ne soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de choses non comprinses, ny perceuës ny consenties, s'il veut vivre. Et quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il luy sera utile: & se plie, à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode: circonstances probables seulement. Aprés lesquelles il est tenu d'aller, & se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame: les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve point en soy cette propre & singuliere marque de juger, & qu'il s'apperçoive, qu'il ne doit engager

Dans la vie le sage est déterminé par les apparences.

expressement, & en autant de mots: *Pyrrh. Hypot.* L. i. c. xi. p. 6.

z Car Dieu n'a pas voulu que nous eussions la connoissance de ces choses, mais seulement l'usage. *Cic.* De Divinat. L. i. c. 18.

33 Montagne ne fait ici que copier Ciceron. Vous n'avez qu'à lire ce qui suit, pour en être convaincu. *Etenim is quoque qui à vobis sapiens inducitur, multa sequitur probabilia, non comprehensa, neque percepta, neque assensa, sed similia veri: quæ nisi probet, omnis vita tollatur. Quid enim? conscendens navim sapiens, num comprehensum animo habet atque perceptum, se ex sententiâ navigaturum? Qui potest? Sed si jàm ex hoc loco proficiscatur Puteolos stadia triginta, probo navigio, bono Gubernatore, hac tranquillitate: probabile videatur se illuc venturum esse salvum. Hujusmodi igitur visis consilia capiet, & agendi, & non agendi: ——— & quæcunque res eum sic attinget, ut sit visum illud probabile, neque ullâ re impeditum, movebitur. Non enim est è saxo sculptus, aut è robore dolatus. Habet corpus, habet animum: movetur mente, movetur sensibus: ut ei multa vera videantur. Neque tamen habere insignem illam, & propriam percipiendi notam: eoque sapientem non assentiri, quia possit ejusdem modi existere falsum aliquod, cujusmodi hoc verum.* Acad. Quæst. L. ii. c. 31.

ſon conſentement, attendu qu'il peut eſtre quelque faulx, pareil à ce vray : il ne laiſſe de conduire les offices de ſa vie pleinement & commodement. Combien y a-il d'arts, qui font profeſſion de conſiſter en la conjecture, plus qu'en la ſcience ? qui ne decident pas du vray & du faulx, & ſuivent ſeulement ce qu'il ſemble ? Il y a, diſent-ils, & vray & faulx, & y a en nous dequoy le chercher, mais non pas dequoy l'arreſter à la touche. Nous en valons bien mieux, de nous laiſſer maniet ſans inquiſition, à l'ordre du monde. Une ame garantie de prejugé, a un merveilleux avancement vers la tranquillité. Gents qui jugent & contrerollent leurs juges, ne s'y ſoubſmettent jamais deuëment.

Quels Eſprits ſont mieux diſpoſez à ſe ſoumettre à la Religion & aux Loix politiques.

Combien & aux loix de la religion, & aux loix politiques ſe trouvent plus dociles & aiſez à mener, les eſprits ſimples & incurieux, que ces eſprits ſurveillants & pedagogues des cauſes divines & humaines ? Il n'eſt rien en l'humaine invention, où il y ait tant de veriſimilitude & d'utilité. Cette-cy preſente l'homme nud & vuide, recognoiſſant ſa foibleſſe naturelle, propre à recevoir d'en-hault quelque force eſtrangere, deſgarni d'humaine ſcience, & d'autant plus apte à loger en ſoy la divine, aneantiſſant ſon jugement, pour faire plus de place à la foy : ne meſcreant ny eſtabliſſant aucun dogme contre les loix & obſervances communes, humble, obeïſſant, diſciplinable, ſtudieux, ennemy juré d'hereſie, & s'exemptant par conſequent des vaines & irreligieuſes opinions introduites par les fauſſes ſectes. C'eſt une carte blanche preparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons & commettons à Dieu, & renonçons à nous, mieux nous en valons. Accepte, dit l'Eccleſiaſte, en bonne part les choſes au viſage & au gouſt qu'elles ſe preſentent à toy, du jour à la journée : le demeurant eſt hors de ta cognoiſſance. [a] *Dominus novit cogitationes hominum, quoniam vanæ ſunt.*

A quoi ſe reduit la profeſſion des Dogmatiſtes.

Voila comment, des trois generales ſectes de Philoſophie, les deux font expreſſe profeſſion de dubitation & d'ignorance : & en celle des Dogmatiſtes, qui eſt troiſieſme, il eſt ayſé à deſcouvrir,

a Dieu connoit que les penſées des hommes ne ſont que vanité. Pſalm. xciv. ſecundum Hebr. vſ. 11.

que

que la plus part n'ont pris le visage de l'asseurance que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer jusques où il estoient allez en cette chasse de la verité, [b] *quam docti fingunt magis quàm norunt*. Timæus ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des Dieux, du monde, & des hommes, propose d'en parler [34] comme un homme à un homme ; & qu'il suffit, si ses raisons sont probables, comme les raisons d'un autre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses Sectateurs a ainsi imité : [c] *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens.* Et cela sur le discours du mespris de la mort : discours naturel & populaire. Ailleurs il l'a traduit, sur le propos mesme de Platon : [d] *Si fortè, de Deorum naturâ ortúque mundi disserentes, minus id quod habemus in animo consequimur, haud erit mirum. Æquum est enim meminisse, & me, qui disseram, hominem esse, & vos qui judicetis : ut, si probabilia dicentur, nihil ultrà requiratis.* Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions, & d'autres creances, pour y comparer la sienne, & nous faire voir de combien il est allé plus outre, & combien il approche de plus prés la verisimilitude. Car la verité ne se juge point par authorité & tesmoignage d'autruy. Et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits. [35] Cettuy-là est le prince des dogmatistes, & si nous apprenons de luy, que le beaucoup sçavoir apporte l'oc-

b Que les savans supposent plûtôt qu'ils ne la connoissent.

34 Ἐὰν οὖν, ὦ Σώκρατες, πολλὰ πολλῶν εἰπόντων περὶ Θεῶν καὶ τῆς τοῦ παντὸς γενέσεως, μὴ δυνατοὶ γιγνώμεθα πάντη πάντως ἂν τοὺς αὐτοὺς αὐτοῖς ὁμολογουμένους καὶ ἀπηκριβωμένους λόγους ἀποδοῦναι, μὴ θαυμάσῃς. ἀλλ᾽ ἐὰν ἄρα μηδενὸς ἧττον παρεχώμεθα εἰκότας, ἀγαπᾷν χρή. μεμνημένον ὡς ὁ λέγων, ὑμεῖς τε οἱ κριταὶ, φύσιν ἀνθρωπίνην ἔχομεν. ὥς τε περὶ τούτων τὸν εἰκότα μῦθον ἀποδεχομένους, πρέπει μηδὲν ἔτι πέρα ζητεῖν. *Plato* in Timæo.p. 526. G.

c Je m'expliquerai comme je pourrai, sans prétendre vous donner comme l'Apollon de Delphes, les choses que je dirai, pour autant de veritez certaines & indubitables, mais comme un homme du commun qui s'attache par conjecture à ce qui lui paroît le plus probable. *Cic.* Tusc. Quæst. L. i. c. 9.

d Si en discourant de la nature des Dieux & de l'origine du monde, je ne puis m'exprimer aussi exactement que je souhaiterois, vous ne devez pas en être surpris : car vous devez vous souvenir, que moy qui vais discourir, & vous qui devez juger, ne sommes que des hommes, afin que, si je ne vous donne que des probabilitez, vous ne demandiez rien de plus. *Ciceronis* Timæus, seu *de Universo* Fragmentum : c. 3. *C'est là une traduction assez exacte du passage de Platon, cité cy-dessus, Not.* 34.

35 Aristote est le Prince des Dogmatistes : & cependant nous apprenons de lui que, &c.

casion de plus doubter. On le void à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse & inextricable, qu'on n'y peut rien choisir de son advis. C'est par effect un Pyrrhonisme sous une forme resolutive. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'autruy par la sienne. [e] *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus: curiosius id faciunt, quàm necesse est.------ Hæc in philosophiâ ratio, contra omnia disserendi, nullámque rem apertè judicandi, profecta à Socrate, repetita ab Arcesilâ, confirmata à Carneade, usque ad nostram viget ætatem. Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tantâ similitudine, ut in iis nulla insit certè judicandi & assentiendi nota.* Pourquoy, non Aristote seulement, mais la plus part des philosophes, ont-ils affecté [36] la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject, & amuser la curiosité de nostre Esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux & descharné? Clitomachus [37] affermoit n'avoir jamais sceu, par les escrits de Carneades, entendre de

e Ceux qui voudront savoir ce que je pense sur chaque matiere, poussent leur curiosité trop loin.---- La Secte des Academiciens dont le propre est de soumettre tout à la dispute, sans decider nettement sur rien, cette Secte, qui a été fondée par Socrate, retablie par Arcesilas, & affermie par Carneade, a fleuri jusqu'à nos jours.----- Comme je goûte fort cette maniére de philosopher, je dis que le faux est mêlé partout de telle façon avec le vrai, & lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour le distinguer surement. *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 5.

36 *L'obscurité.*

37 C'est ce que Montagne a crû voir dans Ciceron dont voici les propres paroles: *cujus Calliphontis sententiam Carneades ita studiosè defensitabat, ut eam probare etiam videretur: quamquam Clitomachus affirmabat*, nunquam se intelligere potuisse quid Carneadi probaretur: *Acad. Quæst.* L. iv. c. 45. Mais cela ne veut point dire, *que Clitomachus ait assuré, que par les Ecrits de Carneade il n'avoit jamais pû comprendre de quelle opinion étoit Carneade.* Il ne s'agit point ici des Opinions de Carneade en général, mais de ce qu'il avoit accoûtumé de dire pour défendre l'Opinion particuliere de Calliphon sur ce qui constituë le souverain Bien de l'homme. Comme Carneade étoit Academicien, il ne pouvoit rien avancer de positif, ou d'évidemment décisif sur cette importante Question: c'est pourquoi Clitomachus ne put jamais comprendre quelle étoit sur cela l'opinion de Carneade. Calliphon faisoit consister le souverain Bien dans la Volupté & la Vertu tout ensemble: *Voluptatem & honestatem finem esse Callipho censuit*, ce que Carneade vouloit faire passer aussi, dit Ciceron, *non quò probaret, sed ut opponeret Stoicis*, non pour décider la chose, mais pour embarrasser les Stoïciens, *Acad. Quæst.* L. iv. c. 42. Dans ce même Livre Ciceron nous explique plusieurs pensées de Carneade: & ce qui est très-remarquable, il ne le fait que sur l'exposé de Clitomachus: *Jam explicatâ*, dit-il, *totâ Carneadis sententiâ, Antiochi ista corruent universa. Nec vero quidquam ita dicam, ut quisquam id fingi suspicetur: à Clitomacho sumam qui usque ad senectutem cum Carneade fuit, homo & acutus, ut Pœnus, & valdè studiosus ac diligens:* « Après « que j'aurai expliqué tout ce qu'a pensé là-« dessus Carneade, tous ces Dogmes d'Antio-« chus (*le Stoicien*) tomberont par terre. Mais « de peur qu'on ne me supçonne de lui prêter « mes propres pensées, je ne dirai rien que je « ne tire de Clitomachus qui a passé sa vie avec « Carneade jusqu'à sa vieillesse, homme pénétrant, comme étant Carthaginois, fort studieux d'ailleurs & fort exact: » *Acad. Quæst.* L. iv. c. 31. *Explicavi paulo antè*, dit encore

quelle opinion il estoit. Pourquoy a evité aux siens Epicurus, la facilité, & Heraclitus en a esté surnommé [38] σκοτεινός ? [39] La difficulté est une monoye que les sçavans employent, comme les joueurs de passe-passe pour ne descouvrir la vanité de leur art : & de laquelle l'humaine bestise se paye aysément.

> [f] *Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes :*
> *Omnia enim stolidi magis admirantur amántque,*
> *Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.*

Disciplines liberales mesprisées par quelques Sectes de Philosophes.

Cicero reprend aucuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droit, à la dialectique, & à la geometrie, plus de temps, que ne meritoyent ces arts : & que cela les divertissoit des devoirs de la vie, plus utiles & honnestes. Les philosophes Cyrenaïques mesprisoyent également la physique & la dialectique. Zenon tout au commencement des Livres de la Republique, declaroit [40] inutiles toutes les liberales Disciplines. Chrysippus disoit, que ce que Platon & Aristote avoient escrit de la Logique, ils l'avoient escrit par jeu & par exercice : & ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Plutarque le dit de la Metaphysique, Epicurus l'eust encores dict de la Rhetorique, de la Grammaire, Poësie, Mathematique, & hors la Physique, de toutes les autres sciences ; & Socrates de toutes, sauf celle des mœurs & de la vie. De

Ciceron, *ibid.* cap. 32. *Clitomacho auctore, quo modo ista Carneades diceret :* « Je vous ai expliqué un peu auparavant sur le rapport de Clitomachus, en quel sens Carneade disoit ces choses : Lesquelles choses Ciceron repete ensuite en les transcrivant d'un Livre que Clitomachus avoit composé & addressé au Poëte Lucilius : *accipe quemadmodum ea dicantur à Clitomacho in eo libro quem ad C. Lucilium scripsit Poetam*, &c. *ibid.* Le moyen qu'après cela Ciceron eut pû faire dire en général à Clitomachus, *que par les Ecrits de Carneade il n'avoit jamais pû comprendre de quelle opinion étoit Carneade ?* La verité est que Clitomachus n'avoit point lû les Ecrits de Carneade : car *excepté quelques Lettres à Ariarathe Roi de Cappadoce, qui couroient sous son nom, le reste de ses pensées*, dit expressément Diogene-Laërce, *a été conservé dans les Livres de ses Disciples ; & pour lui, il n'a laissé aucuns Ecrits :* φέρονται δὲ αὐτοῦ ἐπιστολαὶ πρὸς Ἀριαράθην τὸν Καππαδοκίας βασιλέα. τὰ δὲ λοιπὰ αὐτοῦ μαθηταὶ συνέγραψαν. αὐτὸς δὲ καταλέλοιπε μηδέν· *In vitâ Carneadis*, L. iv. Segm. 65. Le même Historien nous apprend, que *Clitomachus*, qui composa plus de quatre cens volumes, *s'appliqua sur-tout à illustrer les sentimens de Carneade auquel il succeda :* Καὶ διεδέξατο τὸν Καρνεάδην, καὶ τὰ αὐτοῦ μάλιστα διὰ τῶν συγγραμμάτων ἐφώτισεν· *Diog. Laert.* In Vitâ Clitomachi. L. iv. Segm. 67.

38 *Tenebreux.*

39 *C'est que* l'obscurité *est une monnoye que*, &c.

f Fameux par l'obscurité de son langage, & surtout auprès des Ignorans : car les Sots n'estiment & n'admirent rien tant que ce qu'ils voyent caché sous un amas de paroles embarrassées. *Lucret.* L. i. *vs.* 640, &c.

40 *Diogene Laerce* dans la vie de Zenon, L. vii. *Segm.* 32.

quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousjours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie, presente & passée, lesquelles il examinoit & jugeoit : estimant tout autre apprentissage subsecutif à celuy-là & supernumeraire. g *Parùm mihi placeant eæ litteræ quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt.* La plus part des arts ont esté ainsi mesprisés par le mesme sçavoir. Mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos, d'exercer leur esprit és choses mesmes, où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Platon : quels ont été ses veritables sentimens.

Au demeurant, les uns ont estimé Plato dogmatiste, les autres dubitateur, les autres en certaines choses l'un, & en certaines choses l'autre. Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant & esmouvant la dispute, jamais l'arrestant, jamais satisfaisant : & dit n'avoir autre science, que la science de s'opposer. Homere leur autheur a planté egalement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour montrer, combien il estoit indifferent par où nous allassions.

A combien de Sectes Platon a donné naissance.

De Platon nasquirent dix sectes diverses, dit-on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante, & rien asseverante, si la sienne ne l'est.

Socrate se comparoit aux Sages-femmes.

Socrates disoit, que les sages-femmes en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer elles : Que luy par le titre de sage homme, que les Dieux luy avoyent deferé, s'estoit aussi desfaict en son amour virile & mentale, de la faculté d'enfanter : se contentant d'ayder & favorir de son secours les engendrants : ouvrir leur nature ; graisser leurs conduits : faciliter l'yssue de leur enfantement : juger d'iceluy : le baptizer : le nourrir : le fortifier : l'emmaillotter, & circoncir : exerçant & maniant [41] son engin, aux perils & fortunes d'autruy.

On peut dire la même chose de plusieurs grands Philosophes, & fameux Ecrivains.

Il est ainsi de la plus part des autheurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, & autres. Ils ont une forme d'escrire douteuse en substance & en dessein, enquerant plustost qu'instrui-

g Je ne saurois faire grand cas de ces Lettres qui n'ont en rien contribué à rendre vertueux ceux qui les ont apprises. *Salust.* Guerre de Jugurtha, dans la Harangue de Marius : p. 94. Edit. Maittairianæ, Lond. 1713.

41 *Son Esprit*, comme on a mis dans une des dernieres Editions, de 1659.

ſant : encore qu'ils entreſement leur ſtile de cadences dogmatiſtes. Cela ſe voit-il pas auſſi bien en Seneque & en Plutarque ? combien diſent-ils tantoſt d'un viſage, tantoſt d'un autre, pour ceux qui y regardent de prés ? Et les reconciliateurs des Juriſconſultes devoyent premierement les concilier chacun à ſoy. Platon me ſemble avoir aymé cette forme de philoſophie par Dialogues, à eſcient, pour loger plus decemment en diverſes bouches la diverſité & variation de ſes propres fantaſies. Diverſement traitter les matieres, eſt auſſi bien les traitter, que conformement ; & mieux : à ſçavoir plus copieuſement & utilement. Prenons exemple de nous. Les arreſts ſont le point extreme du parler dogmatiſte & reſolutif : Si eſt-ce que ceux que nos Parlements preſentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doit à cette dignité, principalement par la ſuffiſance des perſonnes qui l'exercent, prennent leur beauté, non de la concluſion, qui eſt à eux quotidienne, & qui eſt commune à tout juge, tant comme de la diſceptation & agitation des diverſes & contraires ratiocinations, que la matiere du Droit ſouffre. Et le plus large champ aux reprehenſions des uns philoſophes à l'encontre des autres, ſe tire des contradictions & diverſitez, en quoy chacun d'eux ſe trouve empeſtré : ou par deſſein, pour monſtrer la vacillation de l'eſprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment, par la volubilité & incomprehenſibilité de toute matiere. [42] Que ſignifie ce refrein, *En un lieu gliſſant*

42 C'eſt à dire, *C'eſt ce que ſignifie ce refrein, employé ſi ſouvent par Plutarque, Seneque & tant d'autres Ecrivains de cet ordre*, En un lieu gliſſant & coulant ſuſpendons notre créance : *Car, comme dit Euripide*,

Les Oeuvres de Dieu, *&c.*

Refrein ſemblable à celui qu'Empedocle ſemoit ſouvent, &c. Pour vous prouver que c'eſt là préciſément ce que Montagne a voulu dire par ces paroles, *Que ſignifie ce refrein, En un lieu gliſſant & coulant ſuſpendons noſtre creance*, &c. je n'ai qu'à vous les faire voir avec celles qui les précedoient immediatement dans l'Edition in-quarto de 1588. Après avoir parlé de ces anciens Philoſophes qui avoient *une forme d'écrire douteuſe, en ſubſtance & en deſſein, enquerant pluſtoſt qu'inſtruiſant, encore qu'ils entreſemaſſent leur ſtile de cadences dogmatiſtes*, Montagne diſoit tout d'un temps dans cette Edition là : *Chez qui ſe peut voir cela plus clairement que chez noſtre Plutarque ? Combien diverſement diſcourt-il de même choſe ? Combien de fois nous preſente-il deux ou trois cauſes contraires de meſme ſubject, & diverſes raiſons, ſans choiſir celle que nous avons à ſuivre ? Que ſignifie ce ſien refrein : en un lieu gliſſant & coulant ſuſpendons noſtre creance : car, comme dit Euripides*,

Les Oeuvres de Dieu en diverſes
Façons, nous donnent des traverſes,

ſemblable à celuy qu'Empedocles ſemoit ſouvent, &c. Vous voyez là fort diſtinctement que ces mots, *Que ſignifie ce ſien refrein*, &c. veulent dire, c'eſt ce que ſignifie *ce refrein de Plutarque*,

& coulant suspendons nostre creance : car, comme dit Euripides,

> 43 *Les œuvres de Dieu en diverses*
> *Façons, nous donnent des traverses :*

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, & forcé de la verité : 44 *Non non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien, toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est :* Revenant à ce mot divin, h *Cogitationes mortalium timidæ, & incertæ adinventiones nostræ, & providentiæ.*

Recherche de la verité, occupation tres-agreable.

Il ne faut pas trouver estrange, si gens desesperez de la prise n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante : & si plaisante, que parmy les voluptez, les Stoïciens defendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent 45 de la bride, & trouvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democrite, sa passion pour les recherches Physiques.

Democritus ayant mangé à sa table des figues, qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit, d'où leur venoit cette douceur insuitée ; 46 & pour s'en esclaircir, s'alloit lever de ta-

En un lieu glissant, &c. —— *refrein semblable à celui qu'Empedocle semoit*, &c. Mais tout ce que Montagne a mis depuis entredeux, a fait entierement disparoître ce rapport, de sorte qu'on ne sait plus quel sens donner à ces mots, *Que signifie ce refrein : En un lieu glissant*, &c. lesquels on a rendus encore plus inexplicables dans toutes les Editions que j'ai vuës, où ils sont imprimez ainsi : Que signifie ce refrein ? en un lieu glissant & coulant suspendons nostre creance : car, comme dit Euripides,

> Les Oeuvres de Dieu en diverses
> Façons, nous donnent des traverses.

Semblable à celuy qu'Empedocles, &c. Sans le secours de l'Edition in 4to 1588. il m'auroit été absolument impossible de debrouiller ce cahos. —— Je suis obligé d'ajoûter, que ces mots, *En un lieu glissant & coulant suspendons nostre creance*, sont effectivement dans Plutarque, Traité *Des Oracles qui ont cessé* : ch. 24. vers la fin.

43 De la traduction d'Amyot : *Plutarque* dans le Traité *Des Oracles qui ont cessé* : ch. 25.

44 —— Οὔτ' ἐπιδερκτὰ τὰ δ' ἀνδράσιν, οὔτ' ἐπακουστὰ,

Οὔτε νόῳ περιληπτά (Apud Sext. Empiricum adv. Mathem. p. 160) ce qu'on trouve ainsi traduit dans Ciceron, *Quest. Acad.* L. iv. c. v. d'où Montagne nous l'a transcrit : *Empedocles quidem, ut interdum mihi furere videatur, exclamat :* Abstrusa esse omnia, nihil nos sentire, nihil cernere, nihil omninò, quale sit, posse reperire.

h Les pensées des hommes sont mal asseurées : notre prévoyance, & nos inventions, incertaines. *Sapient.* ch. ix. *vs.* 14.

45 *De la retenue.*

46 Plutarque, *Des propos de Table* : L. i, Quest. 10. Cette citation que j'ai trouvée d'abord dans la derniere Edition du Dictionaire Critique de Bayle, à l'article DEMOCRITE, Remarque (T) est très-juste, comme j'en ai été convaincu en consultant Plutarque lui-même. —— En revoyant cette feuille, j'apprens de Mr *De la Monnoye*, que Montagne, après Amyot & Xylander, fait manger des Figues à Democrite, mais que Democrite mangeoit,

ble, pour voir l'aſſiette du lieu où ces figues avoyent eſté cueillies: ſa chambriere ayant entendu la cauſe de ce remuement, luy dit en riant, qu'il ne ſe penaſt plus pour cela, car c'eſtoit qu'elle les avoit miſes en un vaiſſeau, où il y avoit eu du miel. Il ſe deſpita, dequoy elle luy avoit oſté l'occaſion de cette recherche, & deſrobé matiere à ſa curioſité. Va, luy dit-il, tu m'as faict deſplaiſir, je ne lairray pourtant d'en chercher la cauſe, comme ſi elle eſtoit naturelle. Et volontiers n'euſt failly de trouver quelque raiſon vraye, à un effect faux & ſuppoſé. Cette hiſtoire d'un fameux & grand Philoſophe, nous repreſente bien clairement cette paſſion ſtudieuſe, qui nous amuſe à la pourſuyte des choſes, de l'acqueſt deſquelles nous ſommes deſeſperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un, qui ne vouloit pas eſtre eſclaircy de ce dequoy il eſtoit en doute, pour ne perdre le plaiſir de le chercher: comme l'autre, qui ne vouloit pas que ſon medecin luy oſtaſt l'alteration de la fievre, pour ne perdre le plaiſir de l'aſſouvir en beuvant. [i] *Satius eſt ſupervacua diſcere, quàm nihil.*

La conſideration de la Nature eſt une pâture pour l'Eſprit humain.

Tout ainſi qu'en toute paſture il y a le plaiſir ſouvent ſeul; & tout ce que nous prenons, qui eſt plaiſant, n'eſt pas touſjours nutritif, ou ſain: Pareillement ce que noſtre eſprit tire de la ſcience, ne laiſſe pas d'eſtre voluptueux, encore qu'il ne ſoit ny alimentant ny ſalutaire. Voicy comme ils diſent: La conſideration de la nature eſt une paſture propre à nos eſprits, elle nous eſleve & enfle, nous fait deſdaigner les choſes baſſes & terriennes, par la comparaiſon des ſuperieures & celeſtes: la recherche meſme des choſes occultes & grandes eſt tres plaiſante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence, & crainte d'en juger. Ce ſont des mots de leur profeſſion. La vaine image de cette maladive curioſité, ſe voit plus expreſſement encores en cet autre exemple, qu'ils ont par honneur ſi ſouvent en la bouche. Eudoxus ſouhaittoit & prioit les Dieux, [47] qu'il peuſt une

ſelon Plutarque, *un concombre τὸν σίκυον*, & non pas *τὸ σῦκον une figue.*

i Il vaut mieux apprendre des choſes inutiles, que de ne rien apprendre du tout. *Senec.* Epiſt. 88.

47 Dans le Traité de Plutarque, *Qu'on ne ſauroit vivre joyeuſement ſelon la Doctrine d'Epicure*, ch. viii. de la traduction d'Amyot. Vous trouverez dans Diogene-Laërce: L. viii. *Segm.* 86. 91. la Vie d'*Eudoxus*, célébre Philoſophe Pythagoricien, qui étoit contemporain de Platon.

fois voir le Soleil de prés, comprendre sa forme; sa grandeur, & sa beauté, à peine d'en estre bruslé soudainement. Il veut au prix de sa vie, acquerir une science, de laquelle l'usage & possession luy soit quanr & quant ostée : & pour cette soudaine & volage cognoissance, perdre toutes autres cognoissances qu'il a, & qu'il peut acquerir par aprés.

Atomes d'Epicure : Idées de Platon : Nombres de Pythagore : à quelle fin mis en avant.

Je ne me persuade pas aysement, qu'Epicurus, Platon, & Pythagoras nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idées, & leurs Nombres. Ils estoyent trop sages pour establir leurs articles de foy, de chose si incertaine, & si debattable. Mais en cette obscurité & ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere : & ont promené leur ame à des inventions, qui eussent au moins une plaisante & subrile apparence, pourveu que toute fausse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : x *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi.*

Quelle est la vraie Philosophie. Conduite des Philosophes à l'égard de la Religion & des Loix.

Un ancien, à qui on reprochoit, qu'il faisoit profession de la Philosophie, de laquelle pourtant en son jugement, il ne tenoit pas grand compte, respondit que cela, c'estoit vrayement philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, & ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour le besoin de la societé publique, comme leurs religions : & a esté raisonnable pour cette considerarion, que les communes opinions, ils n'ayent voulu les esplucher au vif, 48 aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix & coustumes de leur pays. Platon traitte ce mystere d'un jeu assez descouvert. Car où il est escrit selon soy, il ne prescrit rien à certes. Quand il fait le legislateur, il emprunte un style regenrant & asseverant : & si y mesle hardiment les plus fantastiques de ses inventions : autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy-mesme : Sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, & sur toutes, les plus farouches & enormes, Et pourtant en ses loix, il a grand soing, qu'on ne chante en public que

x Ce sont des choses que chacun a imaginées par genie, non pas par connoissance, *M. Senec.* Suasoriarum Lib. uno, *Suasor.* iv.

48 *Pour ne pas engendrer du trouble, &c.*

que des poësies, desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin : estant si facile d'imprimer tous fantosmes en l'esprit humain, que c'est injustice de ne le paistre plustost de mensonges profitables, que de mensonges ou inutiles ou dommageables. Il dit 49 tout destroussément en sa Republique, *que pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper*. Il est aisé à distinguer, les unes sectes avoir plus suivy la verité, les autres l'utilité, par où celles-cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie. Les plus hardies sectes, Epicurienne, Pyrrhonienne, nouvelle Academique, encore sont-elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte. Il y a d'autres subjects qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droit. Car n'ayans rien trouvé de si caché, dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures foibles & folles : non qu'ils les prinssent eux-mesmes pour fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude. [1] *Non tam id sensisse, quod dicerent, quàm exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse*. Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons-nous une si grande inconstance, varieté, & vanité d'opinions, que nous voyons avoir esté produites par ces ames excellentes & admirables? Car pour exemple, qu'est-il plus vain, que de vouloir deviner Dieu par nos analogies & conjectures? le regler, & le monde, à nostre capacité & à nos loix? & nous servir aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition? & parce que nous ne pouvons estendre nostre veuë jusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption & à nos miseres?

De toutes les opinions humaines & anciennes touchant la religion, celle-là me semble avoir eu plus de vray-semblance & plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incompre-

La plus vraisemblable des Opinions humaines touchant la Religion.

49 *Tout ouvertement.*

1 Ils ne paroissent pas tant avoir été persuadez de ce qu'ils disoient, qu'avoir voulu exercer l'Esprit des hommes par la difficulté des matieres qu'ils entreprenoient de traiter.

hensible, origine & conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant & prenant en bonne part l'honneur & la reverence, que les humains luy rendoyent sous quelque visage, sous quelque nom & en quelque maniere que ce fust.

[m] *Juppiter omnipotens rerum, regúmque, Deúmque,*
Progenitor, genitrixque.

Ce zele universellement a esté veu du Ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion, Les hommes, les actions impies, ont eu par tout les evenements sortables.

Idées que les Histoires Payennes nous donnent de Dieu.

Les Histoires Payennes recognoissent de la dignité, ordre, justice, & des prodiges & oracles employez à leur profit & instruction, en leurs religions fabuleuses: Dieu par sa misericorde daignant à l'adventure fomenter par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy, au travers des fausses images de leurs songes. Non seulement fausses, mais impies aussi & injurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention.

Ce que Saint Paul pensa du Dieu inconnu des Atheniens.

Et de toutes les religions, que Sainct Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoyent dediée à une Divinité cachée & incognue, luy sembla la plus excusable.

Ce que Pythagore croyoit de l'idée que l'homme peut avoir de Dieu.

Pythagoras adombra la verité de plus prés: jugeant que la cognoissance de cette cause premiere, & estre des estres, devoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration: Que ce n'estoit autre chose, que l'extreme effort de nostre imagination, vers la perfection: chacun en amplifiant l'idée selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce project la devotion de son peuple: l'attacher à une religion purement mentale, sans object prefix, & sans meslange materiel: il entreprint chose de nul usage.

Il faut une Religion palpable pour le Peuple, selon Montagne.

L'Esprit humain ne se sçauroit maintenir vaguant en cet infini de pensées informes: il les luy faut [50] compiler à certaine image à son modelle. La majesté divine s'est ainsi, pour nous aucunement laissé circonscrire aux limites corporels. Ses sacrements supernaturels &

m Tout puissant Jupiter, Pere & Mere de tout, & des Dieux & des Rois, *Les Vers Latins, qui sont de* Valerius Soranus, *avoient été conservez par* Varron, *d'où* S. Augustin *les a transportez dans son Livre* De Civitate Dei, L. vii. c. 9. & 11.

50 *Adapter à certaine image proportionnée à sa capacité.*

celestes, ont des signes de nostre terrestre condition. Son adoration s'exprime par offices & paroles sensibles : car c'est l'homme, qui croit & qui prie. Je laisse à part les autres arguments qui s'employent à ce subject. Mais à peine me feroit-on accroire, que la veuë de nos crucifix, & peinture de ce piteux supplice, que les ornemens & mouvemens ceremonieux de nos Eglises, que les voix accommodées à la devotion de nostre pensée, & cette esmotion des sens n'eschauffent l'ame des peuples, d'une passion religieuse, de tres-utile effect.

Adoration du Soleil, culte le plus excusable.

De celles ausquelles on a donné corps comme la necessité l'a requis, parmy [51] cette cecité universelle, je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le Soleil,

la lumiere commune,
L'œil du monde : & si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux,
Qui donne vie à tous, nous maintiennent & gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand Soleil, qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre, ou sort de ses douze Maisons :
Qui remplit l'Univers de ses vertus cognuës :
Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les nuës :
L'esprit, l'ame du monde, ardent & flamboyant,
En la course d'un jour tout le Ciel tournoyant,
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond & ferme :
Lequel tient dessous luy tout le monde pour terme :
En repos sans repos, oysif, & sans sejour,
Fils aisné de nature, & le pere du jour.

D'autant qu'outre cette sienne grandeur & beauté, c'est la piece de cette machine, que nous descouvrons la plus esloignée de nous : & par ce moyen si peu cognuë, qu'ils estoient pardonnables, d'en entrer en admiration & reverence.

Diverses Opinions des

Thales, [52] qui le premier s'enquesta de telle matiere, estima

[51] *Cet aveuglement universel.* On trouve *cecité* dans le Dictionaire de *Cotgrave*.

[52] *Cicero*, de Nat. Deor. L. i. c. 10. Thales——qui primus de talibus rebus quæsivit, aquam dixit esse initium rerum : Deum autem eam mentem quæ ex aquâ cuncta fingeret.

Philosophes touchant la Nature de Dieu.

Dieu un Esprit, qui fit d'eau toutes choses. Anaximander, [53] que les Dieux estoyent mourants & naissants à diverses saisons : & que c'estoyent des mondes infinis en nombre. Anaximenes, [54] que l'air estoit Dieu, qu'il estoit produit & immense, tousjours mouvant. Anaxagoras [55] le premier a tenu, la description & maniere de toutes choses estre conduitte par la force & raison d'un Esprit infini. Alcmæon [56] a donné la divinité au Soleil, à la Lune, aux Astres, & à l'Ame. Pythagoras [57] a faict Dieu, un Esprit espandu pat la nature de toutes choses, d'où nos ames sont déprinses. Parmenides, [58] un cercle entournant le ciel, & maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles [59] disoit estre des Dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faittes. Protagoras, [60] n'avoir rien que dire, s'ils sont ou non, ou quels ils sont. Democritus, [61] tantost que les images & leurs circuitions sont Dieux : tantost cette nature, qui eslance ces images : & puis, nostre science & intelligence. Platon [62] dissipe sa creance à divers visages : Il dit au *Timée*, le pere du monde ne se pouvoir nommer : Aux *Loix*, qu'il ne se faut enquerir de son estre. Et ailleurs en ces mesmes livres il fait le monde, le ciel, les astres, la terre, & nos ames Dieux, & reçoit en ou-

53 Anaximandri——opinio est, nativos esse Deos, longis intervallis orientes occidentésque, eosque innumerabiles esse mundos. *Cic.* ibid.

54 Anaximenes aëra Deum statuit, esséque immensum, & infinitum, & semper in motu. *Id.* ibid.

55 Anaxagoras——primus omnium rerum descriptionem & modum, Mentis infinitæ vi ac ratione designari & confici voluit. *Id.* ibid. *cap.* xi.

56 Crotoniates Alcmæo Soli & Lunæ reliquisque sideribus, animóque præterea divinitatem dedit. *Id.* ibid.

57 Pythagoras Deum animum esse per naturam rerum omnem intentum, & commeantem, ex quo animi nostri carperentur. *Id.* ibid.

58 Parmenides——continentem ardore lucis orbem qui cingit cœlum, appellat Deum. *Id.* ibid.

59 Empedocles——quatuor naturas, ex quibus omnia constare censet, divinas esse vult. *Id.* ibid. *cap.* xii.

60 Protagoras, sese negat omninò de Diis habere quod liqueat, sint, non sint, qualesve sint. *Id.* ibid. *Voici les propres paroles qu'il mit au commencement d'un Ouvrage de sa façon:* Περὶ Θεῶν οὔτε εἰ εἰσὶν, οὔθ' ὁποῖοί τινες εἰσὶ, δύναμαι λέγειν : Sext. Empiricus *advers. Mathem.* L. viii. p. 319. Je ne saurois dire, s'il y a des Dieux, ni ce que c'est.——*Protagoras étoit un Sophiste d'Abdere.*

61 Democritus tùm imagines earúmque circuitus in Deorum numero refert : tùm illam naturam quæ imagines fundat ac mittat : tùm scientiam, intelligentiámque nostram. *Id.* ib.

62 De Platonis inconstantiâ longum est dicere ; qui in *Timæo*, Patrem hujus mundi nominari neget posse : in *Legum* autem Libris, quid sit omninò Deus, anquiri oportere non censeat.——Idem & in *Timæo* dicit, & in *Legibus*, & mundum Deum esse, & cœlum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos majorum institutis accepimus. *Id.* ibid.

tre ceux qui ont esté receus par l'ancienne institution en chasque Republique. Xenophon rapporte [63] un pareil trouble de la discipline de Socrates : tantost qu'il ne se faut enquerir de la forme de Dieu : & puis il luy fait establir que le Soleil est Dieu, & l'ame Dieu : Qu'il n'y en a qu'un, & puis qu'il y en a plusieurs. Speusippus, neveu de Platon, fait Dieu, [64] certaine force gouvernant les choses, & qu'elle est animale. Aristote, à cette heure, [65] que c'est l'esprit, à cette heure le monde : à cette heure il donne un autre maistre à ce monde, & à cette heure fait Dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates [66] en fait huict : les cinq nommez entre les Planetes, le sixiesme composé de toutes les Estoiles fixes, comme de ses membres : le septiesme & huictiesme, le Soleil & la Lune. Heraclides Ponticus [67] ne fait que vaguer entre ses advis, & enfin prive Dieu de sentiment : & le fait remuant de forme à autre, & puis dit que c'est le Ciel & la Terre. Theophraste se promene [68] de pareille irresolution entre toutes ses fantasies : attribuant l'intendance du monde tantost à l'Entendement, tantost au Ciel, tantost aux Estoilles. Strato, [69] que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter & diminuer, sans forme & sentiment. Zeno, [70] la loy naturelle, commandant le bien & prohibant le mal : laquelle loy est un animant : & oste les Dieux accoustumez,

63 Atque etiam Xenophon paucioribus verbis eadem ferè peccat : facit enim in iis quæ à Socrate dicta retulit, Socratem disputantem, formam Dei quæri non oportere : eundémque & Solem & Animum dicere : & modò unum, tùm autem plures Deos. *Id.* ibid.

64 Speusippus——vim quandam dicit quâ omnia regantur, eámque animalem. *Cic.* De Nat. Deor. L. i. *cap.* 13.

65 Aristoteles quoque——multa turbat : ——modò enim menti tribuit omnem divinitatem : modò mundum ipsum Deum dicit esse : modò quendam alium præficit mundo : tùm cœli ardorem Deum dicit esse. *Id.* ibid.

66 Xenocrates——Deos octo esse dicit : quinque eos qui in Stellis vagis nominantur : unum qui ex omnibus sideribus, quæ infixa Cœlo sunt, ex dispersis quasi membris simplex sit putandus Deus : septimum, Solem adjungit : octavúmque Lunam. *Id.* ibid.

67 Ponticus Heraclides ——modò mundum ; tùm mentem divinam esse putat : errantibus etiam Stellis divinitatem tribuit, sensúque Deum privat, & ejus formam mutabilem esse vult : eodémque in Libro rursùs Terram & Cœlum refert in Deos. *Id.* ibid.

68 Nec verò Theophrasti inconstantia ferenda est : modò enim menti divinum tribuit principatum ; modò Cœlo : tùm autem Signis, Sideribúsque cœlestibus. *Id.* ibid.

69 Strato——omnem vim divinam in naturâ sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi, minuendi habeat ; sed careat omni sensu, & figurâ. *Id.* ibid.

70 Zeno naturalem Legem divinam esse censet, eámque vim obtinere recta imperantem, prohibentémque contraria : eámque animantem : ——neque Jovem, neque Junonem, neque Vestam, neque quemquam, qui ita appelletur, in Deorum numero habet. *Id.* ibid. cap. 14.

Jupiter, Juno, Vesta. Diogenes Apolloniates, [71] que c'est l'aage. Xenophanes [72] faict Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo [73] estime la forme de Dieu incomprenable, le prive de sens, & ignore s'il est animant ou autre chose. Cleanthes, [74] tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant & enveloppant tout. Perseus, [75] auditeur de Zenon, a tenu, qu'on a surnommé *Dieux*, ceux qui avoyent apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, & les choses mesmes profitables. Chrysippus faisoit [76] un amas confus de toutes les precedentes sentences, & compte entre mille formes de Dieux qu'il fait, les hommes aussi, qui sont immortalisez. Diagoras & Theodorus nioyent tout sec, [77]

71 Je ne sai où Montagne pourroit avoir pris que *l'âge* étoit le Dieu de Diogene d'Apollonie. Il faut qu'on ait mis *âge* au lieu d'*air* dans une des prémieres Editions de ses Essais, d'où cette faute aura passé dans toutes celles qui ont suivi. Il est du moins très-certain, que Ciceron dit expressement, que l'*Air* est le Dieu de Diogene Appolloniate: *Aer quo Diogenes Apolloniates utitur Deo:* De Nat. Deor. L. i. c. 12. ce que M. l'Abbé D'Olivet traduit ainsi, *L'Air est le Dieu que Diogene d'Apollonie reconnoit*. Pour bien entendre la pensée de ce Philosophe, renfermée en si peu de mots, il faut savoir qu'il donnoit du sentiment à l'Air, ce que Saint Augustin dit fort nettement dans son Livre, *De Civitate Dei*, L. viii. c. 2. Voici ses propres paroles: *Diogenes —— Anaximenis auditor, aerem quidem dixit rerum esse materiam, de quâ omnia fierent, sed eum esse compotem divinæ rationis sine quâ nihil ex eo fieri posset.* M. Bayle conclut de là que Diogene d'Apollonie faisoit de l'Air & de la Vertu divine un Tout ou un Composé, dans lequel, si l'Air étoit la matiere, la Vertu divine étoit l'ame ou la forme; & que par conséquent, l'Air animé d'une vertu divine devoit, selon ce Philosophe, être appellé Dieu. Voyez dans son Dictionaire l'article de *Diogene d'Appollonie*, Tom. i. p. 1055. où M. Bayle fait voir que Ciceron & S. Augustin conviennent absolument dans ce point que *l'Air étoit le Dieu de Diogene d'Apollonie*. Au reste, ce Philosophe, en donnant de l'intelligence à l'Air, se distinguoit de son Maître Anaximene, qui croyoit l'Air inanimé. C'est une remarque que je dois au savant Traducteur *De la Nature des Dieux*, que je viens de citer. Vous la trouverez dans une Note sur le passage de Ciceron qui fait le sujet de cet article: Tom. i. p. 45. *Edition de Paris.*

72 Ici Montagne copie Diogene Laërce, qui dans la Vie de *Xenophanes* lui attribuë précisément les mêmes opinions, *οὐσίαν Θεοῦ σφαιροειδῆ, μηδὲν ὅμοιον ἔχουσαν ἀνθρώπῳ· ὅλον δὲ ὁρᾶν, καὶ ὅλον ἀκούειν, μὴ μέντοι ἀναπνεῖν*: L. ix. *Segm.* 19.

73 Aristo neque formam Dei intelligi posse censet, neque in Diis sensum esse dicit, dubitátque omninò, Deus animans necne sit. *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 14.

74 Cleanthes tùm ipsum Mundum, Deum dicit esse tùm totius naturæ menti atque animo tribuit hoc nomen: tùm altissimum atque undique circumfusum & extremum, omnia cingentem atque complexum ardorem qui æther nominatur, certissimum Deum judicat: —— tùm nihil ratione censet esse divinius. *Id.* ibid.

75 Persæus Zenonis auditor, eos dicit habitos Deos à quibus magna utilitas ad vitæ cultum esset inventa; ipsasque res utiles & salutares, Deorum esse vocabulis nuncupatas. *Id.* ibid. c. 15.

76 *Cic.* De Nat. Deor. L. i. *cap.* 15. Voyez sur ce Passage une savante & judicieuse remarque de M. le Président *Bouhier*: Tom. i. de la Traduction de M. l'Abbé D'Olivet, p. 247.

77 Apertè Deorum naturam sustulerunt. *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 23. & *Sextus Empiricus* adv. Mathem. L. viii. p. 317.

qu'il y euſt des Dieux. Epicurus [78] faict les Dieux luiſants, tranſparents, & perflables, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups : reveſtus d'une humaine figure & de nos membres, leſquels membres leur ſont de nul uſage.

[n] *Ego Deûm genus eſſe ſemper duxi, & dicam cœlitum,*
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.

Fiez-vous à voſtre Philoſophie : vantez-vous d'avoir trouvé la feve au gaſteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philoſophiques. Le trouble des formes mondaines a gaigné ſur moy, que les diverſes mœurs & fantaiſies aux miennes, ne me deſplaiſent pas tant, comme elles m'inſtruiſent, ne m'enorgueilliſſent pas tant, comme elles m'humilient en les conferant. Et tout autre choix que celuy qui vient de la main expreſſe de Dieu, me ſemble choix de peu de prerogative. Les polices du monde ne ſont pas moins contraires en ce ſubject, que les eſcholes : par où nous pouvons apprendre, que la fortune meſme n'eſt pas plus diverſe & variable, que noſtre raiſon, ny plus aveugle & inconſiderée.

Des hommes en faire des Dieux, c'eſt la derniere des extravagances.

Les choſes les plus ignorées ſont plus propres à eſtre deïfiées : Parquoy de faire de nous des Dieux, comme l'Ancienneté, [79] cela ſurpaſſe l'extreme foibleſſe de diſcours. J'euſſe encore pluſtoſt ſuyvy ceux qui adoroient le ſerpent, le chien & le bœuf : d'autant que leur nature & leur eſtre nous eſt moins cognu ; & avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaiſt de ces beſtes-là, & leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir faict des Dieux de noſtre condition, de laquelle nous devons cognoiſtre l'imperfection, leur avoir attribué le deſir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations, & les parenteles, l'amour, & la jalouſie, nos membres & nos os, nos fievres & nos plaiſirs, nos morts & ſepultures, il faut que cela ſoit party d'une merveilleuſe yvreſſe de l'entendement humain :

78 Deos--- induxit Epicurus perlucidos, & perflabiles, & habitantes, tanquam inter duos lucos, ſic inter duos mundos, propter metum ruinarum : eoſque habere putat eaſdem membra quæ nos, nec ullum uſum habere membrorum. *Cic.* de Divinat. L. ii. c. 17.

n. Vers d'Ennius, citez par Ciceron, *De Divinat*, L. ii. c. 50. & que l'Abbé *Regnier* a traduits ainſi :

J'ai toûjours crû des Dieux; & crû toûjours auſſi,
Que des foibles Mortels ils n'avoient nul ſouci.

79 *C'eſt l'imagination la plus ridicule; & la plus puerile du monde.*

o *Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,*
Inque Deûm numero quæ sint indigna videri.

p *Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt: genera, conjugia, cognationes, omniáque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ: nam & perturbatis animis inducuntur: accipimus enim Deorum cupiditates, iracundias.* Comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté: mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere: à la peur, à la fievre, & à la male fortune, & autres injures de nostre vie, fresle & caduque.

q *Quid juvat hoc, templis nostros inducere mores?*
O curvæ in terras animæ & cœlestium inanes!

Impudente prudence des Egyptiens au sujet de leurs Dieux.

Les Egyptiens d'une impudente prudence, defendoyent sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis & Isis leurs Dieux, eussent autres fois esté hommes: & nul n'ignoroit, qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie representée le doigt sur la bouche, signifioit, dit Varro, cette ordonnance mysterieuse à leurs prestres, de taire leur origine mortelle, comme par raison necessaire annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieux fait, dit Cicero, de ramener à soy les conditions divines, & les attirer çà bas, que d'envoyer là haut sa corruption & sa misere: mais à le bien prendre, il a fait en plusieurs façons, & l'un, & l'autre, de pareille vanité d'opinion.

Si les Philosophes ont traité serieusement de la hierarchie de leurs Dieux, & de la condition des hommes dans une autre vie.

Quand les Philosophes espluchent la hierarchie de leurs Dieux, & font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges, & leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous dechiffre le verger de Pluton, & les commoditez ou peines corporelles, qui nous attendent encore aprés la ruine & aneantissement de nos corps; & les accommode au ressentiment, que nous avons en cette vie:

o Toutes choses fort éloignées d'avoir rien de commun avec la nature Divine, & tout-à-fait indignes d'être admises dans ce rang. *Lucret.* L. v. *vs.* 123, 124.

p On fait les differentes figures de ces Dieux, leurs âges, leurs habillemens, leurs ornemens, leurs genéalogies, leurs mariages, leurs alliances: & on les represente, à tous égards, sur le modele de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes Passions, amoureux, chagrins, coleres. *Cic.* de Nat. Deor. L. ii. c. 28.

q A quoi bon faire paroître dans les Temples, le desordre & la corruption de nos mœurs? O ames basses & terrestres, vuides de

r *Secreti*

[r] *Secreti celant calles, & myrtea circùm*
Sylva tegit, curæ non ipſâ in morte relinquunt :

Quand Mahumet promet aux ſiens un paradis tapiſſé, paré d'or & de pierreries, peuplé de garſes d'excellente beauté, de vins, & de vivres ſinguliers, je voy bien que ce ſont des moqueurs qui ſe plient à noſtre beſtiſe, pour nous emmieller & attirer par ces opinions & eſperances, convenables à noſtre mortel appetit. Si ſont aucuns des noſtres tombez en pareil erreur, ſe promettants aprés la reſurrection une vie terreſtre & temporelle, accompagnée de toutes ſortes de plaiſirs & commoditez mondaines. Croyons-nous que Platon, luy qui a eu ſes conceptions ſi celeſtes, & ſi grande accointance à la Divinité, que le ſurnom luy en eſt demeuré, ait eſtimé que l'homme, cette pauvre creature, euſt rien en luy d'applicable à cette incomprehenſible puiſſance ? & qu'il ait creu que nos priſes languiſſantes fuſſent capables, ny la force de noſtre ſens aſſez robuſte, pour participer à la beatitude, ou peine eternelle ? Il faudroit luy dire de la part de la raiſon humaine : Si les plaiſirs que tu nous promets en l'autre vie, ſont de ceux que j'ay ſenti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité : Quand tous mes cinq ſens de nature, ſeroient combles de lieſſe, & cette ame ſaiſie de tout le contentement qu'elle peut deſirer & eſperer, nous ſçavons ce qu'elle peut : cela, ce ne ſeroit encores rien : S'il y a quelque choſe du mien, il n'y a rien de divin : ſi cela n'eſt autre que ce qui peut appartenir à cette noſtre condition preſente, il ne peut eſtre mis en compte. Tout contentement des mortels eſt mortel. La reconnoiſſance de nos parens, de nos enfans, & de nos amis, ſi elle nous peut toucher & chatouiller en l'autre monde, ſi nous tenons encores à un tel plaiſir, nous ſommes dans les commoditez terreſtres & finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes & divines promeſſes, ſi nous les pouvons aucunement concevoir. Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles & incomprehenſibles, & parfaictement autres, que celles de noſtre

tout ſentiment divin ! *Perſe* : Sat. II. *vſ.* 61.

[r] Retirez dans des ſentiers écartez qu'un Bois de myrthe environne de toutes parts, tout morts qu'ils ſont, les Soucis ne les abandonnent point encore. *Æneid.* L. VI. *vſ.* 443, *&c.*

miserable experience. *Oeuil ne sçauroit voir*, † dit Sainct Paul : *& ne peut monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prépare aux siens.*

Quel doit être le changement de notre Etre pour nous rendre capables de contentemens éternels.

Et si pour nous en rendre capables, on reforme & rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications) ce doit estre d'un si extreme changement & si universel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous :

> ſ *Hector erat tunc cùm bello certabat, at ille*
> *Tractus ab Æmonio non erat Hector equo :*

ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompenses.

> t *Quod mutatur, dissolvitur, interit ergo :*
> *Trajiciuntur enim partes atque ordine migrant.*

Car en la Metempsycose de Pythagoras, & changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons-nous que le lyon, dans lequel est l'ame de *Cesar*, espouse les passions, qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy ? Si c'estoit encore luy, ceux-là auroyent raison, qui combattants cette opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere, revestuë d'un corps de mule, & semblables absurditez. Et pensons-nous qu'és mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesme espece, les nouveaux venus ne soyent autres que leurs predecesseurs ? Des cendres d'un Phœnix, s'engendre, dit-on, [80] un ver, & puis un autre Phœnix : ce second Phœnix, qui peut imaginer, qu'il ne soit autre que le premier ? Les vers qui font nostre soye, on les void comme mourir & assecher, & de ce mesme corps se produire un papillon, & de là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

> u *Nec si materiam nostram collegerit ætas*

† I. *Corinth.* ii. 9.

ſ C'étoit Hector lorsqu'il combattoit les armes à la main : mais ce n'étoit point Hector qui fut trainé par les Chevaux d'Achilles. *Ovid.* Trist L. iii. Eleg. 2. *vs.* 27.

t Ce qui change, se dissout & périt, par la dissipation & le dérangement des parties. *Lucret.* L. iii. *vs.* 756, *&c.*

80 *Plin.* Natural. Hist. L. x. c. 2. *Ex ossibus & medullis* (Phœnicis mortui) *nasci primo ceu vermiculum : inde fieri pullum.*

u Et si le temps rassembloit toute la matiere de notre Corps après qu'il a été dissous, de sorte qu'il remît cette matiere dans la situation où elle est à present, & qu'il nous rappellât à la jouissance d'une seconde vie, tout cela ne seroit rien à notre égard, après que le cours de notre existence a été une fois interrompu. *Lucret.* L. iii. *vs.* 859, *&c.*

Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterùm nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel cùm sit repetentia nostra.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'Homme, à qui il touchera de jouyr des recompenses de l'autre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence.

W *Scilicet avolsus radicitus ut nequit ullam*
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto.

Car à ce compte ce ne sera plus l'homme, ny nous par consequent, à qui touchera cette jouyssance : car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation, c'est la mort & ruïne de nostre Estre.

x *Inter enim jecta est vitaï pausa, vagéque*
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Nous ne disons pas que l'homme souffre, quand les vers luy rongent ses membres, dequoy il vivoit, & que la terre les consomme :

y *Et nihil hoc ad nos, qui coitu conjugióque*
Corporis atque animæ consistimus uniter apti.

Davantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les Dieux recognoistre & recompenser à l'homme aprés sa mort ses actions bonnes & vertueuses : puis que ce sont eux-mesmes qui les ont acheminées & produites en luy : Et pourquoy s'offencent-ils & vengent sur luy les vitieuses, puisqu'ils l'ont eux-mesmes produict en cette condition fautive, & que d'un seul clin de leur volonté, ils le peuvent empescher de faillir ? Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon, avec grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain, de l'immortelle nature, par la mortelle ? Elle ne fait que fourvoyer par tout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous ? Car en-

Sur quoi sont fondées les recompenses & les peines dans une autre Vie.

W Il en est de l'Ame à cet égard comme de l'œil qui arraché de sa place, & separé du Corps, ne peut rien voir. *Id.* ibid. *vs.* 561, *&c.*

x Car la vie une fois éteinte, tous les mouvemens qui animoient les Sens, sont dissipez & aneantis. *Id.* ibid. *vs.* 872, *&c.*

y Cela ne nous touche point, nous qui sommes composez d'un Corps & d'une Ame étroitement unis ensemble. *Id.* ibid. *vs.* 857, *&c.*

cores que nous luy ayons donné des principes certains & infaillibles, encore que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer : nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, & qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée & battuë par l'Eglise, comme tout aussi tost elle se perd, s'embarrasse & s'entrave, tournoyant & flotant dans cette mer vaste, trouble, & ondoyante des opinions humaines, sans bride & sans but. Aussi tost qu'elle pert ce grand & commun chemin, elle se va divisant & dissipant en mille routes diverses.

Combien il est ridicule de prétendre connoitre Dieu en le comparant avec l'Homme.

L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portée. C'est plus grande presomption, dit Plutarque, à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler & discourir des Dieux, & des Demy-dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique, vouloir juger de ceux qui chantent: ou à un homme qui ne fut jamais au camp, vouloir disputer des armes & de la guerre, en presumant comprendre par quelque legere conjecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'Ancienneté pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la Grandeur Divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, & estrener de ses belles humeurs & plus honteuses necessitez: luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries & farces à la resjouïr : de nos vestemens à se couvrir, & maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens & sons de la musique, festons & bouquets, & pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flatant sa justice d'une inhumaine vengeance: l'esjouyssant de la ruïne & dissipation des choses par elle créées & conservées : Comme Tiberius Sempronius, qui fit brusler pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles & armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne: Et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars & à Minerve.

Usage generalement établi d'appaiser la Divinité en lui sacrifiant des hommes.

Et Alexandre, arrivé à l'Ocean Indique, jetta en mer en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or: Remplissant en outre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi, ainsi que plusieurs Nations, & entre autres la nostre, avoyent en usage ordinaire: Et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir faict essay.

[z] Sulmone creatos
Quattuor hic juvenes totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.

Les Getes se tiennent immortels, [81] & leur mourir n'est que s'acheminer vers leur Dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans ils depeschent vers luy quelqu'un d'entre eux, pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisi au sort. Et la forme de le depescher aprés l'avoir de bouche informé de sa charge, est, que de ceux qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines, sur lesquelles les autres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, & qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant & execrable, & en deputent encore un autre de mesmes. Amestris, [82] mere de Xerxés, devenuë vieille, fit pour une fois ensevelir tous vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du Pays, pour gratifier à quelque Dieu sousterrain. Encore aujourd'huy les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfants : & n'aiment sacrifice que de ces pueriles & pures ames : justice affamée du sang de l'innocence.

[a] Tantum relligio potuit suadere malorum.

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne : & qui n'en avoit point, [83] en achetoit, estant cependant le pere & la mere tenus d'assister à cet office, avec contenance gaye & contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine, de nostre affliction : Comme les Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane, [84] par bourrellement des jeunes garçons, qu'ils faisoyent

Combien cet usage etoit farouche & insensé.

z Sur cela Æneé saisit quelques jeunes hommes nez à Sulmone, & quatre autres nourris sur les rives de l'Ufens, pour les immoler vivans aux Manes de Pallas. *Æneid.* L. x. *vs.* 517, *&c.*

81 *Herodot.* L. iv. p. 289.

82 Ou plûtôt, *Femme de Xerxés*, comme dit Plutarque, dans son Traité *de la Superstition*, ch. 13. mais où Amyot a mis le mot de *Mére*, par pure inadvertance. On sait que Xerxés étoit né d'*Atossa*, Fille de Cyrus : & Herodote rapportant le Fait dont parle ici Montagne, nomme expressément Amestris, *Femme de Xerxés*, Ἄμηστριν τὴν Ξέρξεω γυναῖκα. L. vii. p. 477.

a Tant la Religion a eu de pouvoir sur les hommes pour leur inspirer les plus grands crimes. *Lucret.* L. i. *vs.* 102.

83 Plutarque dans son Traité *de la Superstition*, ch. 13. de la traduction d'Amyot.

84 *Id.* dans les *Dits notables des Lacedemoniens*, vers la fin.

fouëter en sa faveur, souvent jusques à la mort. C'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte, de la subversion de son bastiment: Et de vouloir garentir la peine deuë aux coulpables, par la punition des non coulpables: & que la pauvre Iphigenia au port d'Aulide, par sa mort & par son immolation deschargeast envers Dieu l'armée des Grecs des offences qu'ils avoient commises:

> [b] *Et casta incestè nubendi tempore in ipso*
> *Hostia concideret mactatu mœsta parentis.*

Et ces deux belles & genereuses ames des deux Decius, pere & fils, pour propitier la faveur des Dieux envers les affaires Romaines, s'allassent jetter à corps perdu à travers le plus espais des ennemis. [c] *Quæ fuit tanta Deorum iniquitas, ut placari populo Romano non possent, nisi tales viri occidissent?* Joint que ce n'est pas au Criminel de se faire fouëter à sa mesure, & à son heure: c'est au Juge, qui ne met en compte de chastiment, que la peine qu'il ordonne: & ne peut attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre. La vengeance Divine presuppose nostre dissentiment entier, pour sa justice, & pour nostre peine. Et fut ridicule l'humeur de Polycrates tyran de Samos, [85] lequel pour interrompre le cours de son continuel bonheur, & le compenser, alla jetter en mer le plus cher & precieux joyau qu'il eust, estimant que par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la revolution & vicissitude de la Fortune. Et elle pour se moquer de son ineptie, fit que ce mesme joyau revinst encore en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschiremens & desmembremens des Corybantes, des Menades, & en nos temps des Mahometans, qui s'esbalafrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete: veu que l'offence consiste en la volonté, non en la poictrine, aux yeux, aux genitoires, en l'embonpoinct, aux espaules, & au gosier? [d] *Tantus est perturbatæ mentis & sedibus suis pulsæ furor, ut sic Dii placentur, quemadmo-*

b Que cette chaste Princesse tremblante au pied des Autels, y fut cruellement immolée dans la fleur de son âge par l'ordre de son propre Pere. *Lucret.* L. i. *vs.* 99, 100.

c Comment les Dieux étoient-ils si irritez contre le Peuple Romain qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si genereux? *Cic.* De Nat. Deor. L. iii. c. 6.

85 *Herodot.* L. iii. p. 201, 202.

d Telle est l'extravagance de ces pauvres insensez qu'ils pensent appaiser les Dieux par des actes de cruauté, que les hommes mêmes ne sauroient faire dans leurs plus grands emportemens. *Augustin.* De Civitate Dei: L. vi. c. 10.

dum ne homines quidem sæviunt. Cette contexture naturelle regarde par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu & des autres hommes : c'est injustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit. Ce semble estre grand' lascheté & trahison, de mastiner & corrompre les fonctions du corps, stupides & serves, pour espargner à l'ame, la solicitude de les conduire selon raison. [e] *Ubi iratos Deos timent, qui sic propitios habere merentur? —— In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam: sed nemo sibi, ne vir esset, jubente Domino, manus intulit.* Ainsi remplissoyent-ils leur religion de plusieurs mauvais effects.

> [f] *sæpiùs olim*
> *Religio peperit scelerosa atque impia facta.*

Combien il est ridicule de juger du pouvoir & des perfections de Dieu par rapport à nos conceptions.

Or rien du nostre ne se peut apparier ou raporter en quelque façon que ce soit, à la Nature Divine, qui ne la tache & marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance, & bonté, comment peut-elle souffrir quelque correspondance & similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extreme interest & dechet de sa divine grandeur? [g] *Infirmum Dei fortius est hominibus: & stultum Dei sapientius est hominibus.* Stilpon le philosophe interrogé si les Dieux s'esjouïssent de nos honneurs & sacrifices : *Vous estes indiscret*, respondit-il : [86] *retirons-nous à part, si vous voulez parler de cela.* Toutes-fois nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons, (j'appelle raison nos resveries & nos songes, avec la dispense de la Philosophie, qui dit, le fol mesme & le meschant, forcener par raison : mais que c'est une raison de particuliere forme) nous le voulons asservir aux apparences vaines & foibles de nostre entendement, luy qui a faict & nous & nostre cognoissance. Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura sceu bastir le

e Quelle idée effrayante doivent avoir de leurs Dieux irritez, ceux qui prétendent se les rendre propices par des traitemens si barbares? ——On a vû des hommes qui ont été faits eunuques pour le plaisir des Rois : mais jamais un homme ne s'est égorgé lui-même par ordre de son Maître, pour n'être pas homme. *Ibid.* è Senecâ.

f Depuis long-temps la Religion a produit des actions impies & detestables. *Lucret.* L. i. *vs.* 83, 84.

g La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes, & la folie de Dieu plus sage que leur sagesse. 1. *Corinth.* i. *vs.* 25.

86 *Diog. Laërce* dans la vie de Stilpon : L. ii. *Segm.* 117. Περὶ τούτων μὴ ἐρώτα, ἀνόητε, ἐν ὁδῷ, ἀλλὰ μόνον.

Monde sans matiere. Quoy, Dieu nous a-il mis en main les clefs & les derniers ressorts de sa puissance? S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects: penses-tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, & qu'il ayt mis toutes ses formes & toutes ses idées en cet Ouvrage? Tu ne vois que l'ordre & la police de ce petit caveau où tu és logé, au moins si tu la vois: sa divinité a une jurisdiction infinie au delà: cette piece n'est rien au prix du tout:

h —— *omnia cum cælo, terrâque, marique,*
Nil sunt ad summam summaï totius omnem.

C'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçays pas quelle est l'universelle. Attache-toy à ce à quoy tu és subject, mais non pas luy: il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aucunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaler à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nuës, c'est pour toy: le Soleil [87] bransle sans sejour sa course ordinaire: les bornes des mers & de la terre ne se peuvent confondre: l'eau est instable & sans fermeté: un mur est sans froissure impenetrable à un corps solide; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes: il ne peut estre & au ciel & en la terre, & en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toy qu'il a faict ces regles: c'est toy qu'elles attaquent. Il a tesmoigné aux Chrestiens qu'il les a toutes franchies quand il luy a pleu. De vray, pourquoy tout puissant, comme il est, auroit-il restreint ses forces à certaine mesure? En faveur de qui auroit-il renoncé son privilege? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude & de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes,

Pluralité des Mondes creuë autrefois, & encore à present: ce qu'on en peut conclure selon Montagne.

i *Terrámque & solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,*
Non esse unica, sed numero magis innumerali.

Les plus fameux Esprits du temps passé, l'ont creuë, & aucuns des

h Le Ciel, la Terre, & la Mer, tout cela pris ensemble n'est rien en comparaison de l'immensité du grand Tout. *Lucret.* L. vi. *vs.* 678, *&c.*

87 *Fait sa course ordinaire sans jamais se reposer,*

i Que la Terre, la Mer, le Soleil, la Lune & les autres choses ne sont point uniques, mais en nombre innombrable. *Id.* L. ii. *vs.* 1084, *&c.*

nostres

nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine. D'autant qu'en ce bastiment, que nous voyons, il n'y a rien seul & un,

> [k] —— *cùm in summâ res nulla sit una,*
> *Unica quæ gignatur, & unica solâque crescat:*

& que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre : Par où il semble n'estre pas vray-semblable, que Dieu ait faict ce seul ouvrage sans compaignon : & que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisée en ce seul individu.

> [l] *Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est*
> *Esse alios alibi congressus materiaï,*
> *Qualis hic est avido complexu quem tenet æther.*

Notamment si c'est un animant, comme ses mouvemens le rendent si croyable, [88] que Platon l'asseure, & plusieurs des nostres ou le confirment, ou ne l'osent infirmer : Non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoilles, & autres membres du monde, sont creatures composées de corps & ame : mortelles, en consideration de leur composition : mais immortelles par la determination du Createur. Or s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus & presque toute la Philosophie a pensé, que sçavons-nous si les principes & les regles de cettuy-cy touchent pareillement les autres? Ils ont à l'avanture autre visage & autre police. Epicurus [89] les imagine ou semblables, ou dissemblables.

Extrême difference sur la Terre selon la distance des Lieux.

Nous voyons en ce monde une infinie difference & varieté, pour la seule distance des lieux. Ny le bled ny le vin se voit, ny aucun de nos animaux, en ce nouveau coin du monde, que nos peres ont descouvert : tout y est divers. Et au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus, ny de Cerés. Qui en voudra croire Pline & Herodote, il y a des especes d'hommes en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblance à

k Veu qu'il n'y a rien en ce grand Univers qui soit engendré, & qui croisse seul de son espece. *Id.* ibid. *vs.* 1076, *&c.*

l Car on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il se fait ailleurs des amas de matiere, pareils à ceux que le Ciel enferme dans son vaste circuit. *Lucret.* L. ii. *vs.* 1063, *&c.*

88 Dans son *Timée* p. 527. C. Κατὰ λόγον τὸν εἰκότα δεῖ λέγειν, τόνδε τὸν κόσμον, ζῶον ἔμψυχον ἔννουν τε τῇ ἀληθείᾳ διὰ τὴν τοῦ Θεοῦ γενέσθαι πρόνοιαν.

89 *Il y a*, disoit-il, *des Mondes à l'infini, qui sont ou semblables au nôtre, ou dissemblables :* Κόσμοι ἄπειροί εἰσιν, εἴθ' ὅμοιοι τούτῳ, εἴτ' ἀνόμοιοι. *Diog. Laerce*, dans la Vie d'Epicure, L. x. Segm. 85.

la noſtre. Et y a des formes meſtiſſes & ambigues, entre l'humaine nature & la brutale. Il y a des contrées [90] où les hommes naiſſent ſans teſte, portant les yeux & la bouche en la poitrine : [91] où ils ſont tous androgynes : [92] où ils marchent de quatre pates : où ils n'ont [93] qu'un œil au front, & la teſte plus ſemblable à celle d'un chien qu'à la noſtre : où ils ſont moitié poiſſon par embas, & vivent en l'eau : où les femmes [94] accouchent à cinq ans, & n'en vivent que huict : où ils ont la teſte ſi dure & la peau du front, que le fer n'y peut mordre, & rebouche contre : où les hommes ſont ſans barbe : des Nations [95] ſans uſage de feu : d'autres qui rendent [96] le ſperme de couleur noire. Quoy ceux [97] qui naturellement ſe changent en loups, en jumens, & puis encore en hommes ? Et s'il eſt ainſi, comme dit Plutarque, [98] qu'en quelque endroit des Indes, il y aye des hommes ſans bouche, ſe nourriſſans de la ſenteur de certaines odeurs, combien y a-il de nos deſcriptions fauſſes ? [99] Il n'eſt plus riſible, ny à l'advanture capable de raiſon & de ſocieté : l'ordonnance & la cauſe de noſtre baſtiment interne, ſeroyent [100] pour la plus part hors de propos.

90 *Herodot.* L. iv. p. 324. où il eſt parlé auſſi de ceux dont la tête reſſemble à celle d'un Chien.

91 *Plin.* Nat. Hiſt. L. viii. c. 2.

92 *Id.* ibid. On voit clairement par ce que Pline en dit là, qu'il les a pris, & avec raiſon, pour une eſpece de ſinges.

93 *Herodote*, L. iii. p. 234. Mais il déclare en même temps qu'il n'en croit rien : *πείθομαι δὲ οὐδὲ τοῦτο, &c.*

94 *Plin.* Nat. Hiſt. L. vii. c. 2. Quinquennes concipere feminas, octavum vitæ annum non excedere.

95 *Id.* L. vi. c. 30. Quibuſdam ante Ptolemæum Lathurum Regem Ægypti ignotus fuit uſus ignium.

96 *Herodot.* L. iii. p. 229. Un curieux & habile Anatomiſte m'a aſſuré que le fait étoit abſolument faux.

97 Ici Montagne n'avoit pas lû aſſez exactement ſon Pline, qui dit, qu'on doit être fortement perſuadé qu'il eſt faux que des hommes ayent été changez en Loups, & puis encore en hommes, ou bien qu'il faut ajoûter foi aux contes dont la fauſſeté a été averée depuis tant de ſiécles : *Homines in Lupos verti, rurſumque reſtitui ſibi, falſum eſſe confidenter exiſtimare debemus, aut credere omnia quæ fabuloſa tot ſeculis comperimus.* Plin. *Nat. Hiſt.* L. viii. c. 22. Ayant enſuite cité quelques hiſtoires de ces prétendus changemens, il s'écrie, *Mirum eſt quo procedat Græca credulitas. Nullum tàm impudens mendacium eſt ut teſte careat :* « Il eſt « étonnant juſqu'où les Grecs ont porté la cre« dulité. Il n'y a point de menſonge ſi impu« dent qui manque de témoins pour l'autori« ſer. » *Ibid.*

98 J'ai cherché inutilement l'endroit de Plutarque d'où Montagne a pris cela : mais je trouve dans Pline, que dans l'extremité des Indes près de la ſource du Gange, il y a une Nation d'*Aſtomes*, de gens ſans bouche, tout velus, qui s'habillent du duvet des feuilles, & ne vivent que des odeurs qu'ils reſpirent par les narrines : *Aſtomorum gentem ſine ore, corpore toto hirtam veſtiri frondium lanugine, halitu tantùm viventem & odore quem naribus trahant.* Nat. Hiſt. L. vii. c. 2.

99 L'Homme n'eſt plus un Animal riſible, *&c.*

100 Oui, pour une Creature ſans bouche, par exemple, qui ſe nourriroit uniquement

Davantage, combien y a-il de choſes en noſtre cognoiſſance, qui combattent ces belles regles que nous avons taillées & preſcriptes à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu meſme? Combien de choſes appellons-nous miraculeuſes, & contre nature? Cela ſe fait par chaque homme, & par chaſque nation, ſelon la meſure de ſon ignorance. Combien trouvons-nous de proprietez occultes & de quint'eſſences? car *aller ſelon nature* pour nous, ce n'eſt qu'*aller ſelon noſtre intelligence*, autant qu'elle peut ſuivre, & autant que nous y voyons: ce qui eſt au delà, eſt monſtrueux & deſordonné. Or à ce compte, aux plus adviſez & aux plus habiles tout ſera donc monſtrueux: car à ceux-là, l'humaine raiſon a perſuadé, qu'elle n'avoit ny pied, ny fondement quelconque: non pas ſeulement pour aſſeurer, ſi la neige eſt blanche: & Anaxagoras [1] la diſoit noire: s'il y a quelque choſe, ou s'il n'y a nulle choſe: s'il y a ſcience, ou ignorance, ce que Metrodorus Chius [2] nioit l'homme pouvoir dire: Ou ſi nous vivons; comme Euripides eſt en doute, *ſi la vie que nous vivons, eſt vie, ou ſi c'eſt ce que nous appellons mort, qui ſoit vie:*

Bien des choſes dans la nature qui ſont contraires aux Regles que nous avons preſcrites à la Nature.

[3] Τὶς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ' ὃ κέκληται θανεῖν,
Τὸ ζῆν δὲ θνήσκειν ἐστι;

Et non ſans apparence. Car pourquoy prenons-nous tiltre d'eſtre, de cet inſtant, qui n'eſt qu'une [4] eloiſe dans le cours infini d'une nuict eternelle, & une interruption ſi briefve de noſtre perpetuelle & naturelle condition? la mort occupant tout le devant & tout le derriere de ce moment, & encore une bonne partie de ce moment. D'autres jurent [5] qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge,

de ce qui s'exhale de certains Corps odoriferans, mais non pas, pour des Creatures comme nous, qui devons être nourris d'une autre maniére, *&c.*

1 Anaxagoras nivem nigram dixit eſſe. *Cic.* Acad. Quæſt. L. iv. c. 23.

2 Nego, inquit, ſcire nos ſciamuſne aliquid, an nihil ſciamus: ne idipſum quidem neſcire aut ſcire, ſcire nos: neç omninò, ſitne aliquid, an nihil ſit. *Id.* ibid. *Sextus Empiricus a mis auſſi Metrodore de Chios au nombre des vrais Sceptiques:* Εἰ ἔστι κριτήριον ἀληθείας, p. 146.

3 *Platon* dans ſon Gorgias, p. 300. *Diogene-Laerce* dans la Vie de Pyrrhon, L. ix. Segm. 73. & *Sextus Empiricus* Pyrrh. Hypot. L. iii. c. 24. citent differemment ces Vers, & autrement qu'ils ne ſont ici; ſans pourtant qu'il y ait aucune difference réelle pour le ſens.

4 C'eſt à dire, *un éclair.* Borel qui ſur ce mot cite Montagne, le fait venir de *elucere.* En Languedoc, ajoute-t-il, *un liaus* veut dire un éclair; & *lieuſſa*, faire des éclairs: deux mots qui viennent auſſi du Latin *lucere.*

5 *Diogene-Laerce* dans la Vie de Meliſſus: L. ix. Segm. 24.

comme les ſuivants de Meliſſus : Car s'il n'y a [6] qu'un, ny ce mouvement ſpherique ne luy peut ſervir, ny le mouvement de lieu à autre, comme Platon preuve : [7] d'autres qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras dit, [8] qu'il n'y a rien en nature, que le doute : Que de toutes choſes on peut egalement diſputer ; & de cela meſme, ſi on peut egalement diſputer de toutes choſes : [9] Nauſiphanes, que des choſes, qui ſemblent, rien eſt non plus que non eſt : Qu'il n'y a autre certain que l'incertitude. Parmenides, que de ce qu'il ſemble, il n'eſt aucune choſe en general : [10] Qu'il n'eſt qu'Un. Zenon [11] qu'Un meſme n'eſt pas : Et qu'il n'y a rien. Si un eſtoit, il ſeroit ou en un autre, ou en ſoy-meſme. S'il eſt en un autre, ce ſont deux. S'il eſt en ſoy-meſme, ce ſont encore deux, le comprenant, & le comptins. Selon ces dogmes, la nature des choſes n'eſt qu'une ombre ou fauſſe ou vaine.

La puiſſance divine ne doit pas être ſoûmiſe aux Loix de notre Langage.

Il m'a touſjours ſemblé qu'à un homme Chreſtien cette ſorte de parler eſt pleine d'indiſcretion & d'irreverence : *Dieu ne peut mourir, Dieu ne ſe peut deſdire, Dieu ne peut faire cecy*, ou *cela*. Je ne trouve pas bon d'enfermer ainſi la puiſſance divine ſous les loix de noſtre parole. Et l'apparence qui s'offre à nous, en ces propoſitions, il la faudroit repreſenter plus reveremment & plus religieuſement.

6 Ce que ſoûtenoit Meliſſus : *ἐδόκει αὐτῷ τὸ πᾶν ἄπειρον εἶναι, ----καὶ ἕν, ὅμοιον ἑαυτῷ. Diog. Laert.* Ibid.

7 Je mets ici *d'autres*, ſur la foi de l'Edition in 4to. d'Abel Langelier publiée à Paris en 1588.

8 *Diogene Laërce* dans la Vie de Protagoras : L. ix. Segm. 51. *Si Protagoræ credo*, dit Seneque, *nihil in rerum naturâ eſt, niſi dubium :* Epiſt. 88.

9 Dans toutes les Editions de Montagne que j'ai pû voir, je trouve ici *Mauſiphanes :* mais c'eſt ſans doute une faute d'impreſſion. *Nauſiphanes* étoit Diſciple & Sectateur de Pyrrhon, & en cette qualité il devoit ſoûtenir, *qu'il n'y avoit rien de certain que l'incertitude :* & c'eſt ſans doute ce que Montagne a voulu nous apprendre ici ſur le rapport de Seneque qui dit expreſſement, *Si Nauſiphani* credo, *hoc unum certum eſt, nihil eſſe certi :* Epiſt. 88.

10 *Unum eſſe omnia :* ce ſentiment que Ciceron attribuë à *Xenophane*, Quæſt. Acad. L. iv. c. 37. étoit auſſi celui de *Parmenide*, Diſciple de Xenophane, ſi nous en croyons Ariſtote qui dit (Lib. I. Metaphyſ. c. 5.) que Parmenide ne croyoit réellement qu'un ſeul Etre, mais qu'il ſuppoſoit deux Principes, le Chaud & le Froid, pour s'accommoder à l'apparence. Je tiens cette derniere citation du Traducteur des *Entretiens de Ciceron* DE LA NATURE DES DIEUX, Tom. iii. p. 276.——*Si Parmenidi credo*, dit Seneque, *nihil eſt præter unum :* Epiſt. 88. Et c'eſt apparemment de là que Montagne a pris ce qu'il nous dit ici de Parmenide.

11 Ce Zenon doit être *Zenon d'Elée*, Diſciple de Parmenide. Les Pyrrhoniens le comptoient pour un de leurs Sectateurs : *Diog. Laerce dans la Vie de Pyrrhon*, L. ix. *Segm.* 72. Montagne copie encore ici Seneque, qui après ces paroles, *ſi Parmenidi credo, nihil eſt præter unum*, ajoute immediatement, *ſi Zenoni, ne unum quidem :* Epiſt. 88.

Nostre parler a ses foiblesses & ses deffaults, comme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont Grammariens. Nos procés ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; & la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions & traictez d'accord des Princes. Combien de querelles & combien importantes a produit au monde le doute du sens de cette syllabe, *Hoc?* Prenons la clause que la Logique mesmes nous presentera pour la plus claire : Si vous dictes, Il fait beau temps, & que vous disiez verité, il fait donc beau temps. Voyla pas une forme de parler certaine? Encore nous trompera-elle. Qu'il soit ainsi, suivons l'exemple : si vous dites, Je ments, & que vous disiez vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette-cy, sont pareilles à l'autre, toutefois nous voyla embourbez.

Langage humain plein de défauts.

Je voy les philosophes Pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler : car il leur faudroit un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies. De façon que quand ils disent, je doute, on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouër, qu'au moins assurent & sçavent-ils cela, qu'ils doutent. Ainsi on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la Medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable. Quand ils prononcent, *j'ignore*, ou, *je doute*, ils disent que cette proposition s'emporte elle-mesme quant & quant le reste, [12] ny plus ny moins que la rubarbe, qui pousse hors les mauvaises humeurs, & s'emporte hors quant & quant elle-mesmes. Cette fantasie est plus seurement conçeuë par interrogation : *Que sçay-je?* comme [13] je la porte à la devise d'une Balance. Voyez comment on se prevault de cette sorte de parler † pleine d'irreverence. Aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous

Pyrrhoniens embarrassez à trouver des paroles qui puissent representer leur Opinion.

12 C'est justement la comparaison dont les Pyrrhoniens avoient accoûtumé de se servir : Κατ' ἴσον τοῖς καθαρτικοῖς, ἃ τὴν ὕλην προεκκρίναντα, καὶ αὐτὰ ὑπεκκρίνεται καὶ ἐξαπόλλυται· *Diog. Laert.* dans la Vie de Pyrrhon, L. ix. Segm. 76.

13 On peut la voir dans plusieurs Editions des *Essais*, au dessous du Portrait de Montagne. Elle est aussi dans celle-ci, sous le portrait de Montagne à côté de ses Armes.

† Dont Montagne a parlé cy-dessus, savoir, *Dieu ne peut faire ceci*, ou *cela*.

diront tout destrouſſément; qu'il n'eſt pas en la puiſſance de Dieu de faire que ſon corps ſoit en paradis & en la terre, & en pluſieurs lieux enſemble. Et ce mocqueur [14] ancien comment il en faict ſon profit. Au moins, dit-il, eſt-ce une non legere conſolation à l'homme, de ce qu'il voit Dieu ne pouvoir pas toutes choſes : car il ne ſe peut tuer quand il le voudroit, qui eſt la plus grande faveur que nous ayons en noſtre condition : il ne peut faire les mortels immortels, ny revivre les treſpaſſez, ny que celuy qui a veſcu n'ait point veſcu, celuy qui a eu des honneurs, ne les ait point eus, n'ayant autre droit ſur le paſſé que de l'oubliance : Et afin que cette ſocieté de l'homme à Dieu, s'accouple encore par des exemples plaiſans, il ne peut faire que deux fois dix ne ſoyent vingt. Voyla ce qu'il dit, & qu'un Chreſtien devroit eviter de paſſer par ſa bouche. Là où au rebours, il ſemble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage pour ramener Dieu à leur meſure.

[m] *Cras vel atrâ*
Nube polum Pater occupato,
Vel ſole puro, non tamen irritum
Quodcumque retro eſt efficiet, neque
Diffinget infectúmque reddet
Quod fugiens ſemel hora vexit.

Quand nous diſons que l'infinité des ſiecles tant paſſez qu'avenir n'eſt à Dieu qu'un inſtant : que ſa bonté, ſapience, puiſſance ſont meſme choſe avecques ſon eſſence, noſtre parole le dit, mais noſtre intelligence ne l'apprehende point. Et toutesfois noſtre outrecuidance veut faire paſſer la Divinité par noſtre eſtamine : Et de là s'engendrent toutes les reſveries & erreurs, deſquelles le monde ſe trouve ſaiſi, ramenant & poiſant à ſa balance, choſe ſi eſloignée de ſon

14 *Pline*, dont voici les propres termes : *Imperfectæ verò in homine naturæ præcipua ſolatia, ne Deum quidem poſſe omnia. Namque nec ſibi poteſt mortem conſciſcere, ſi velit : quod homini dedit optimum in tantis vitæ pœnis : nec mortales æternitate donare, aut revocare defunctos : nec facere, ut qui vixit, non vixerit : qui honores geſſit, non geſſerit. Nullúmque habere in præterita jus præterquam oblivionis : atque (ut facetis quoque argumentis ſocietas hæc cum Deo copuletur) ut bis dena viginti non ſint.* Nat. Hiſt. L. ii. c. 7.

m Que demain Jupiter nous donne de la pluie ou du beau temps, il ne pourra jamais faire que ce qui eſt paſſé, n'ait point été, & que ce que le Temps rapide a une fois emmené avec lui, ſoit encore à faire. *Horat.* L. iii. Od. 29. *vſ.* 43, *&c.*

poids. [n] *Mirum quò procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu.* Combien insolemment rabrouent Epicurus les Stoïciens, sur ce qu'il tient, l'estre veritablement bon & heureux n'appartenir qu'à Dieu, & l'homme sage n'en avoir qu'un ombrage & similitude ? Combien temerairement ont-ils attaché Dieu à la destinée ! (à la mienne volonté qu'aucuns du surnom de Chrestiens [15] ne le fassent pas encore) & Thales, Platon, & Pythagoras, l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeux, a fait qu'un grand personnage des nostres a attribué à la Divinité une forme corporelle : Et est cause de ce qui nous advient tous les jours, d'attribuer à Dieu les evenemens d'importance, d'une particuliere assignation. Parce qu'ils nous poisent, il semble qu'ils luy poisent aussi, & qu'il y regarde plus entier & plus attentif, qu'aux evenemens qui nous sont legers, ou d'une suitte ordinaire. [o] *Magna Dii curant, parva negligunt.* Escoutez son exemple : il vous esclaircira de sa raison : [p] *Nec in regnis quidem Reges omnia minima curant.* Comme si à ce Roy-là, c'estoit plus & moins de remuer un Empire, ou la feuille d'un arbre : & si sa providence s'exerçoit autrement, inclinant l'evenement d'une battaille, que le sault d'une puce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses de pareille teneur, mesme force, & mesme ordre : nostre interest n'y apporte rien : nos mouvemens & nos mesures ne le touchent pas. [q] *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis.* Nostre arrogance nous remet tousjours en avant cette blasphemeuse appariation. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estreiné les Dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs Prestres. Il fait produire & maintenir toutes choses à nature : & de ses poids & mouvements construit les parties du monde : deschargeant l'humaine nature de la crainte des jugemens divins. [r] *Quod beatum æternúmque sit, id nec*

n Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par quelque petit succès. *Plin.* Nat. Hist. L. ii. c. 23.

15 *Ils le nient, & le font en effet.*

o Les Dieux prennent soin des grandes choses, & negligent les petites. *Cic.* De Nat. Deor. L. ii. c. 66.

p Les Rois même n'entrent point dans toutes les minucies du Gouvernement. *Id.* ibid. L. iii. c. 35.

q Dieu qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. *D. Augustinus*, de Civitate Dei : L. xi. c. 22.

r *Soutenant* qu'un Etre heureux & immortel n'a point de peine, & n'en fait à personne. *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 17.

habere negotii quicquam, nec exhibere alteri. Nature veut qu'en choses pareilles il y ait relation pareille. Le nombre donc infini des mortels conclud un pareil nombre d'immortels : les choses infinies, qui tuent & ruinent, en presupposent autant qui conservent & profittent. Comme les ames des Dieux, sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre elles chacune, ce que l'autre sent, & jugent nos pensées : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres & déprinses du corps, par le sommeil, ou par quelque ravissement, devinent, prognostiquent, & voyent choses, qu'elles ne sçauroyent veoir meslées aux corps. *Les hommes*, [16] dit Sainct Paul, *sont devenus sols cuidans estre sages, & ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible.* Voyez un peu ce bastelage des deifications anciennes. Aprés la grande & superbe pompe de l'enterrement, [17] comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide, & saisir le lict du trespassé, ils laissoyent en mesme temps eschapper un aigle, lequel s'envolant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en Paradis. Nous avons mille medailles, & notamment de cette honneste femme de Faustine, où cet aigle est representé, emportant à la chevremorte vers le ciel ces ames deifiées. C'est pitié que nous nous pippons de nos propres singeries & inventions :

[f] *Quod finxere timent*,

comme les enfans qui s'effrayent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé & noircy à leur compagnon. [t] *Quasi quicquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur.* C'est bien loin d'honorer celuy qui nous a faits, que d'honorer celuy que nous avons faits. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion & creance de miracles. Les Thasiens en recompense des biens-faicts qu'ils avoient receus d'Agesilaus, luy vindrent dire qu'ils l'avoyent canonisé : *Vostre nation*, [18] leur dit-il, *a-elle ce pouvoir de faire Dieu qui bon luy semble ? Faictes-en pour voir l'un d'entre vous, & puis quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé, je vous diray grandmercy de vostre offre.*

16 *Epitre aux Rom.* ch. i. *vs.* 22, 23.

17 Tout cela est exactement décrit par *Herodien*, L. iv.

f Ils redoutent les fictions de leur Esprit. *Lucan.* L. i. *vs.* 486.

t Comme s'il y avoit rien de plus miserable que l'homme qui est le jouet de ses propres fantaisies.

18 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

L'homme

L'homme est bien insensé : Il ne sçauroit forger un ciron, & forge des Dieux à douzaines. Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : De toutes les choses admirables a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature, & la faire. Voicy des arguments de l'escole mesme de la Philosophie,

[u] *Nosse cui Divos & cæli numina soli,*
Aut soli nescire datum.

Si Dieu est, [19] il est animal : s'il est animal, il a sens : & s'il a sens, il est subject à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, & par consequent sans action : & s'il a corps, il est perissable. Voyla pas triomphé ? Nous sommes incapables d'avoir faict le monde : il y a donc [20] quelque nature plus excellente, qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet Univers : il y a donc quelque chose de meilleur : Cela c'est Dieu. Quand vous voyez une riche & pompeuse demeure, encore que [21] vous ne sçachiez qui en est le maistre ; si ne direz-vous pas qu'elle soit faicte pour des rats. Et cette divine structure, que nous voyons du palais celeste, n'avons-nous pas à croire, que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes ? Le plus hault [22] est-il pas tousjours le plus digne ? Et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame & sans raison [23] ne peut produire un animant capable de raison : Le monde nous produit : Il a donc ame & raison, Chasque part de nous est moins que nous : nous sommes part du monde : Le monde [24] est donc fourny de sagesse & de raison, & plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : Le gouvernement du monde [25] ap-

u Qui seule peut connoître les Dieux & les Puissances Celestes, ou savoir qu'on ne peut point les connoître. *Lucan.* L. i. *vs.* 452, *&c.*

19 *Cic.* de Nat. Deor. L. iii. c. 13, 14.

20 *Id.* ibid. L. ii. c. 6.

21 *Id.* ibid. An verò si domum magnam, pulchrámque videris, non possis adduci, ut, etiamsi dominum non videas, muribus illam & mustelis ædificatam putes, tantum verò ornatum mundi, tantam varietatem, pulchritudinémque rerum cœlestium, tantam vim, & magnitudinem maris atque terrarum, si tuum, ac non Deorum immortalium putes, nonne planè desipere videare ?

22 *An ne hoc quidem intelligimus, omnia supera esse meliora ? terram autem esse infimam, &c.* Id. *ibid.*

23 *Id.* ibid. c. 8.

24 *Cic.* De Nat. Deor. L. ii. c. 12. Ut nulla pars corporis nostri est quæ non sit minor quàm nosmetipsi sumus : sic mundum universum pluris esse necesse est, quàm partem aliquam Universi. Quod si ita est, sapiens sit mundus necesse est.

25 *Id.* ibid. c. xi.

partient donc à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance : Ils sont donc pleins de bonté. Nous avons besoing de nourriture, [26] aussi ont donc les Dieux, & se paissent des vapeurs de çà bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : Ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser, & l'estre offensé sont egalement tesmoignages d'imbecillité:C'est donc follie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine, & l'humaine sagesse n'ont autre distinction, sinon que celle-là est eternelle. Or la durée n'est aucune accession à la sagesse: Parquoy nous voyla compagnons. Nous avons vie, raison & liberté, estimons la bonté, la charité, & la justice : ces qualitez sont donc en luy. Somme [27] le bastiment & le desbastiment, les conditions de la divinité, se forgent par l'homme selon la relation à soy. Quel patron & quel modele! Estirons, eslevons, & grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira. Enfle-toy, pauvre homme, & encore, & encore, & encore,

[vv] *non si te ruperis, inquit.*

[x] *Profectò non Deum, quem cogitare non possunt, sed semet ipsos pro illo cogitantes, non illum, sed seipsos, non illi, sed sibi comparant.* Es choses naturelles les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes. Quoy cette-cy? elle est au dessus de l'ordre de nature : sa condition est trop hautaine, trop esloignée, & trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent & la garottent. Ce n'est par nous qu'on y arrive, cette routte est trop basse. Nous ne sommes non plus prés du ciel sur le mont Senis, qu'au fond de la mer : consultez-en pour voir avec vostre astrolabe. Ils ramenent Dieu jusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations. *Paulina* femme de Saturninus, matrone de grande reputation

26 *Id.* ibid. c. 16. Quin etiam cibo, quo utare, interesse aliquid ad mentis aciem putant. Probabile est igitur, præstantem intelligentiam in sideribus esse, quæ & æthercam mundi partem incolant, & marjnis terrenisque humoribus longo intervallo extenuatis, alantur.

27 *Le Theisme & l'Atheïsme*, &c. tous ces argumens pour & contre une Divinité, *&c.*

vv Quand tu creverois, tu n'en approcherois pas. *Horat.* L. ii. Sat. 3. *vs.* 319.

x Dans le fond les hommes croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes ; & c'est à eux, non à lui-même qu'ils le comparent veritablement. *D. Augustin.* De Civitate Dei : L. xii. c. 15.

à Rome, [28] pensant coucher avec le Dieu [29] Serapis, se trouve entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des Prestres de ce temple. Varro le plus subtil & le plus sçavant autheur Latin, [30] en ses livres de la Theologie, escrit, que le secrestin de Hercules, jectant au sort d'une main pour soy, de l'autre, pour Hercules, joua contre luy un soupper & une garse : s'il gaignoit, aux despens des offrandes : s'il perdoit, aux siens. Il perdit, paya son soupper & sa garse. Son nom fut *Laurentine*, qui veid de nuict ce Dieu entre ses bras, luy disant au surplus, que le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit, la payeroit celestement de son salaire. Ce fut † Taruncius, jeune homme riche, qui la mena chez luy, & avec le temps la laissa heritiere. Elle à son tour, esperant faire chose agreable à ce Dieu, laissa heritier le peuple Romain : Pourquoy on luy attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas, que [31] par double estoc Platon fust originellement descendu des Dieux, & avoir pour autheur commun de sa race, Neptune : il estoit tenu pour certain à Athenes, qu'Ariston [32] ayant voulu joüir de la belle Perictyone, n'avoit sceu : & fut adverti en songe [33] par le dieu Apollo, de la laisser impollue & intacte, jusques à ce qu'elle fust accouchée. [34] C'estoient le pere & mere de Platon. Combien y a-il és histoires, de pareils cocuages, procurez par les Dieux, contre les pauvres humains? & des maris injurieusement descriez en faveur des enfants? En la religion de Mahomet, il se trouve par la croyance de ce peuple, assés de Merlins : assavoir enfants sans pere, spirituels, nays divinement au ventre des pucelles : & portent un nom, qui le signifie en leur langue.

28 Cette Histoire est racontée au long dans Josephe, *Antiquit. Jud.* L. xviii. c. 4.

29 Ou *Anubis*, selon Josephe, *ibid.*

30 Dans S. Augustin, *De Civitate Dei*, L.vi. c. 7.

† Ou, *Tarutius* juvenis ditissimus : *ibid.* Mais selon Plutarque, qui raconte la même histoire dans la Vie de Romulus, *le premier homme*, que rencontra Larentia (car c'est ainsi qu'il la nomme) *fut un nommé Tarrutius, homme ja fort âgé* : Ch. 3. de la traduction d'Amyot.

31 Des deux côtez, du côté paternel, & maternel.——*Estoc*, ligne d'extraction, *la source d'une lignée, où toute la lignée rapporte son commencement* : Nicot.

32 *Diogene-Laerce* dans la Vie de Platon : L. iii. Segm. 2. *Ἀθήνησιν ἦν λόγος, ὡραίαν οὖσαν τὴν Περικτιόνην βιάζεσθαι τὸν Ἀρίστωνα, καὶ μὴ τυγχάνειν.*

33 *On tient pour chose certaine, qu'Apollon s'apparut en vision la nuit à Ariston qui luy défendit de toucher à sa femme de dix mois* : Plutarque dans ses *Propos de table*, L. viii. QUESTION PREMIERE.

34 *Ariston & Perictione étoient*, &c.

A la Bête tout comme à l'Homme, rien n'est plus précieux que son Etre.

Il nous faut noter, qu'à chasque chose, il n'est rien plus cher, & plus estimable que son Estre, (le lyon, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece) & que chacune rapporte les qualitez de toutes autres choses à ses propres qualitez : Lesquelles nous pouvons bien estendre & racourcir, mais c'est tout ; car hors de ce rapport, & de ce principe, nostre imagination ne peut aller, ne peut rien deviner autre, & est impossible qu'elle sorte de là, & qu'elle passe au delà. D'où naissent [35] ces anciennes conclusions : « De toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme : Dieu donc est « de cette forme. Nul ne peut estre heureux sans vertu : ny la vertu « estre sans raison ; & nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine figure : Dieu est donc revestu de l'humaine figure. [y] *Ita est informatum anticipatum mentibus nostris, ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana.* Pourtant disoit plaisamment Xenophanes, [36] que si les animaux se forgent des Dieux, comme il est vray-semblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eux, & se glorifient, comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : « Toutes les pieces de l'Univers me regardent, la terre me sert à marcher, le Soleil à m'esclairer, les estoilles à m'inspirer leurs influances : j'ai telle commodité des vents, telle des eaux : il n'est rien que « cette voute regarde si favorablement que moy : je suis le mignon « de nature ? Est-ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui « me sert ? C'est pour moy qu'il fait & semer & moudre. S'il me « mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon ; & si fay-je « moy les vers qui le tuent, & qui le mangent ». Autant en diroit une gruë ; & plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol, & la possession de cette belle & haulte region : [z] *Tàm blanda conciliatrix, & tàm sui est lena ipsa natura.*

35 *Cic.* de Nat. Deor. L. i. *cap.* 18. Quòd si omnium animantium formam vincit hominis figura, Deus autem animans est : eâ figurâ profectò est, quæ pulcherrima sit omnium : quoniámque Deos beatissimos esse constat, beatus autem esse sine virtute nemo potest, nec virtus sine ratione constare, nec ratio usquam inesse nisi in hominis figurâ : hominis esse specie Deos confitendum est.

y. Tant nous sommes portez naturellement à nous representer Dieu sous une forme humaine, lorsque nous pensons à lui. *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 27.

36 Voyez Eusebe dans sa *Préparation Evangelique*, L. xiii. c. 13.

z Tant la nature est adroite à se faire aimer en rendant chaque Etre aimable à lui-même. *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 27.

Or donc par ce mesme train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde, il luict, il tonne pour nous, & le createur, & les creatures, 37 tout est pour nous. C'est le but & le poinct où vise l'université des choses. Regardés le registre que la philosophie a tenu deux mille ans, & plus, des affaires celestes : les Dieux n'ont agi, n'ont parlé, que pour l'homme : elle ne leur attribuë autre consultation, & autre vacation. Les voylà contre nous en guerre :

En consequence de quoi l'Homme s'imagine que tout est pour lui.

[a] *domitósque Herculeá manu*
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit Domus
Saturni veteris.

Les voicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs :

Dieux qui épousent les querelles des hommes.

[b] *Neptunus muros magnóque emota tridenti*
Fundamenta quatit, totámque à sedibus urbem
Eruit : hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet.

Les Cauniens, pour la jalousie de la domination de leurs Dieux propres, prennent armes en dos, le jour de leur devotion, & vont courant toute leur banlieue, 38 frappant l'air par-cy par-là, à tout leurs glaives, pourchassant ainsi à outrance, & banissant les Dieux estrangers de leur territoire.

Dieux Etrangers bannis par les Cauniens.

Leurs puissances sont retranchées selon nostre necessité. Qui guerit les chevaux, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une autre : [c] *adeò minimis etiam rebus prava religio inserit Deos :* qui fait naistre les raisins, qui les aulx : qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise : à chasque race d'artisans, un Dieu : qui a sa province en Orient & son credit ; qui en Ponant.

Puissance des Dieux, bornée à certaines choses.

37 *J'ai connu des Theologiens qui donnoient ce beau Principe pour un article de foy, tout prêts à foudroyer de leurs anathemes quiconque osoit le revoquer en doute.*

a Et les Enfans de la Terre qui ayant jetté l'allarme dans le brillant Palais du vieux Saturne furent enfin terrassez par Hercule. *Horat.* L. ii. Od. 12. *vs. 6. &c.*

b Neptune avec son Trident ébranle les murs de Troye, & renverse cette superbe Ville de fond en comble, tandis que l'impitoyable Junon se saisit des Portes de Scée pour faire entrer les Grecs. *Æneid.* L. ii. *vs. 610. &c.*

38 *Herodot.* L. i. p. 79.

c Tant une Religion déreglée se plaît à attacher des Dieux aux plus petites choses. *Tite-Live.* L. xxvii. c. 23.

d *hic illius arma*
Hic currus fuit.
e *O Sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines!*
f *Pallada Cecropidæ, Minoïa Creta Dianam,*
Vulcanum tellus Hipsipylæa colit:
Junonem Sparte, Pelopeïadésque Mycenæ,
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput.
Mars Latio venerandus.

Qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession : qui loge seul; qui en compagnie, ou volontaire ou necessaire,

g *Junctáque sunt magno templa nepotis avo.*

Dieux chetifs & populaires, Il en est de si chetifs & populaires, (car le nombre s'en monte jusques à trente six mille,) qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espi de bled, & en prennent leurs noms divers. Trois à une porte: celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil. Quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter. Aucuns certains, aucuns incertains & douteux. Aucuns, qui n'entrent pas encore en Paradis:

h *Quos, quoniam cæli nondum dignamur honore,*
Quas dedimus certè terras habitare sinamus.

Il en est de physiciens, de poëtiques, de civils. Aucuns moyens entre la divine & humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu: Adorez par certain second ordre d'adoration, & diminutif: Infinis en tiltres & offices: les uns bons, les autres mauvais. Il en est de vieux & cassez, & en est de mortels. Car Chrysippus estimoit 39 qu'en la derniere conflagration du monde tous les Dieux auroyent à finir, sauf Jupiter. L'homme forge mille plaisantes socie-

d Là étoient les armes & le char de Junon, dit Virgile *en parlant de* Carthage: *Æneid.* L. i. *vs.* 20, 21.

e *Saint Apollon placé dans le milieu du Monde.* Cic. *de Divinat.* L. ii. c. 56. Ce vers est pris de la traduction de l'Abbé *Regnier.*

f A Athene l'on adore Pallas; dans l'Isle de Crete, Diane; & à Lemnos, Vulcain. Sparte & Mycene adorent Junon. Le Dieu Faune a des Autels en Arcadie; & Mars dans le Pays Latin, *Ovid*, Fast, iii, *vs.* 81, *&c.*

g Le petit-fils est logé avec le grand Jupiter son Aïeul dans un même Temple. *Id*, ibid. L. i. *vs.* 294.

h Et puisque nous ne leur faisons pas encore l'honneur de les admettre dans le Ciel, permettons-leur d'habiter les Terres que nous leur avons accordées. *Ovid.* Metamorph. L. i. Fab. vi. *vs.* 32, 33.

39 Plutarque, *Des Communes Conceptions, contre les Stoïques: ch.* 27. De la traduction d'Amyot.

tez entre Dieu & luy. Est-il pas son compatriote?

[i] *Jovis incunabula Creten.*

Voicy l'excuse, que nous donnent, sur la consideration de ce subject, Scevola grand Pontife, & Varron grand Theologien, en leur temps: Qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, & en croye beaucoup de fausses. [k] *Quum veritatem, quâ liberetur, inquirat: credatur ei expedire, quod fallitur.* Les yeux humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance. Et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon pour avoir voulu manier les renes des chevaux de son pere, d'une main mortelle. Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe & se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le Soleil, que vous respondra-elle, sinon, de fer, & de pierre, ou autre estoffe de son usage? S'enquiert-on à Zenon que c'est que nature? Un feu, [40] dit-il, artiste, propre à engendrer, procedant reglément. Archimedes maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les autres en verité & certitude: Le Soleil, dit-il, est un Dieu de fer enflammé. Voyla pas une belle imagination produicte de l'inevitable necessité des demonstrations geometriques? Non pourtant si inevitable & utile, que Socrates n'ayt estimé, [41] qu'il suffisoit d'en sçavoir, jusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit & recevoit: & que Polyænus, qui en avoit esté fameux & illustre docteur, ne les ayt prises à mespris, [42] comme pleines de fausseté, & de vanité apparente, aprés qu'il eut gousté des doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus. Socrates en Xenophon sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'Antiquité entendu au dessus de tous autres, és

i *Crete, berceau de Jupiter.* Ovid. *Metam.* L. viii. Fab. i. *vs.* 99.

k Comme il ne s'informe de la verité que pour se donner la clef des Champs, on croit qu'il lui est plus avantageux d'être dans l'erreur. D. Augustin. De Civit. Dei: L. iv. c. 31. où vous trouverez ces paroles de Varron, dont Montagne vient de donner une traduction fort fidelle, *Multa esse vera quæ non modò Vulgo scire non sit utile, sed etiam, tametsi falsa, aliter existimare Populum expediat:* M. Terentius Varro, *De Cultu Deorum.*

40 Zeno —— ita naturam definit, ut eam dicat, ignem esse artificiosum ad gignendum progredientem viâ. *Cic.* De Nat. Deor. L. ii. c. 22.

41 *Γεωμετρίαν μέχρι μὲν τούτου ἔφη δεῖν μανθάνειν, ἕως ἱκανός τις γένοιτο, εἴποτε δεήσει, γῆν μέτρῳ ὀρθῶς ἢ παραλαβεῖν, ἢ παραδοῦναι. Xenoph.* Mirabilium, L. iv. §. 7. c. 2.

42 *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 33.

choses celestes & divines, dit, [43] qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes, qui perscrutent immoderément les cognoissances, qui ne sont de leur appartenance. Sur ce qu'il faisoit le Soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas, qu'une pierre ne luit point au feu, &, qui pis est, qu'elle s'y consomme. En ce qu'il faisoit un, du Soleil & du feu, [44] que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde: que nous regardons fixement le feu: que le feu tue les plantes & les herbes. C'est à l'advis de Socrates, & au mien aussi, le plus sagement jugé du Ciel, que n'en juger point. Platon ayant à parler des démons au Timée: *C'est entreprinse*, dit-il, *qui* [45] *surpasse nostre portée: il en faut croire ces anciens, qui se sont dicts engendrez d'eux. C'est contre raison de refuser foy aux enfants des Dieux, encore que leur dire ne soit estably par raisons necessaires, ny vray-semblables: puis qu'ils nous respondent, de parler de choses domestiques & familieres.*

A quoi se réduit notre connoissance des choses naturelles.

Voyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines & naturelles. N'est-ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles par nostre propre confession nostre science ne peut atteindre, leur aller forgeant un autre corps, & prestant une forme fausse de nostre invention: comme il se void au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut arriver, ny imaginer sa naturelle conduite, nous leur prestons du nostre, des ressors materiels, lourds, & corporels;

[1] *temo aureus, aurea summæ*
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

Vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, & des peintres, qui sont allez dresser là-hault des engins à divers mouve-

43 *Xenophon.* Mirabilium L. iv. c. 7. §. 6, & 7.

44 Socrate n'étoit pas grand Physicien, à en juger par ce qu'il nous dit ici du Feu par opposition au Soleil: car, qui ne sait que le Feu noirciroit la peau de qui se tiendroit long-temps fort près du feu; qu'à une très-petite distance on ne pourroit le regarder fixement & qu'à une distance convenable, au lieu de tuer les herbes & les plantes, il leur fait du bien?

45 Μεῖζον ἢ καθ' ἡμᾶς, &c. in Timæo, p. 530. F.

1 Le timon est d'or, les rouës d'or, & les rayons d'argent. *Metamorph.* L. ii. Fab. 1. *vs.* 106. &c. Montagne nous dira tout à l heure, que les anciens Philosophes se sont un peu trop fondez sur des autoritez purement Poëtiques. Il a raison jusque-là: mais je ne comprens pas pourquoi il prétend ici tirer avantage contre les Physiciens de quelques autoritez de cette espece qui n'ont jamais passé que pour des peintures arbitraires, inventées pour amuser l'imagination plûtôt que pour instruire l'Esprit.

mens,

mens, & ranger les rouages & entrelassemens des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la necessité, selon Platon.

m *Mundus domus est maxima rerum*
Quam quinque altitonæ fragmine Zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis,
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat.

Ce sont tous songes & fanatiques folies. Que ne plaist-il un jour à nature nous ouvrir son sein, & nous faire voir au propre, les moyens & la conduicte de ses mouvemens, & y preparer nos yeux? O Dieu quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Je suis trompé, si elle tient une seule chose, droictement en son poinct: & m'en partiray d'icy plus ignorant toute autre chose, que mon ignorance.

La Philosophie est une Poësie sophistiquée.

Ay-je pas veu en Platon ce divin mot, 46 *que nature n'est rien qu'une poësie énigmatique?* Comme, peut-estre, qui diroit, une peinture voilée & tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de faux jours à exercer nos conjectures. n *Latent ista omnia crassis occultata & circumfusa tenebris: ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare possit.* Et certes la Philosophie n'est qu'une poësie sophistiquée. D'où tirent ces Autheurs anciens toutes leurs authoritez, que des Poëtes? Et les premiers furent poëtes eux-mesmes, & la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu. Toutes les Sciences sur-humaines s'accoustrent du stile poëtique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent, & au lieu de leur vray teint, en

m Le Monde est une grande Maison environnée de cinq Zones, & traversée obliquement par une bordure enrichie de douze Signes rayonnans d'Etoilles, où sont admis les Coursiers de la Lune.

46 Montagne a fort mal pris le sens de Platon, dont voici les propres paroles, Ἔϛι τε φύσει ποιητικὴ ἡ σύμπασα αἰνιγματώδης: *in Alcibiade* ii. p. 42. C. Ce qui veut dire, *Toute Poësie est de sa nature enigmatique.* Platon dit cela à l'occasion d'un Vers du *Margites* d'Homere, qu'il explique, & qui effectivement a quelque chose d'énigmatique. Ou Montagne n'a pas vû ce passage dans Platon, ou il l'a lû sans l'examiner de fort près. La Nature est certainement une énigme à notre égard: mais on ne voit pas trop bien en quel sens on peut l'appeller *une Poësie énigmatique.* Montagne lui-même à qui ce mot paroît si divin, ne nous l'explique pas fort nettement.

n A notre égard toutes ces choses sont couvertes & enveloppées d'épaisses ténébres: de sorte qu'il n'y a point d'homme d'un Esprit assez perçant pour pénétrer ni dans le Ciel ni dans la Terre. *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 39.

forgent un de quelque matiere estrangere : comme elles font des cuisses de drap & de feutre, & de l'embonpoinct de coton : & au veu & sceu d'un chacun s'embellissent d'une beauté fausse & empruntée : ainsi fait la science (& nostre Droict mesme a, dit-on, des fixions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa justice) elle nous donne en payement & en presupposition, les choses qu'elle-mesme nous apprend estre inventées : car ces *epicycles*, *excentriques*, *concentriques*, dequoy l'Astrologie s'aide à conduire le bransle de ses Estoilles, elle nous les donne, pour le mieux qu'elle ait sceu inventer en ce subject : comme aussi au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence & de gentillesse. Platon sur le discours de l'estat de nostre corps & de celuy des bestes : Que ce que nous avons dict, soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un Oracle. Seulement nous asseurons, que c'est le plus vray-semblablement, que nous ayons sceu dire.

Idées confuses que l'homme a de soi-même.

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses cordages, ses engins & ses rouës : considerons un peu ce qu'elle dit de nous mesmes & de nostre contexture. Il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres & corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par-là, raison de l'appeller *le petit monde*, tant ils ont employé de pieces, & de visages à le maçonner & bastir. Pour accommoder les mouvemens qu'ils voyent en l'homme, les diverses fonctions & facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont-ils divisé nostre ame ? en combien de sieges logée ? à combien d'ordres & d'estages ont-ils departy ce pauvre homme, outre les naturels & perceptibles ? & à combien d'offices & de vacations ? Ils en font une Chose publique imaginaire. C'est un subject qu'ils tiennent & qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le descoudre, ranger, rassembler, & estoffer, chacun à sa fantasie ; & si ne le possedent pas encore. Non seulement en verité, mais en songe mesmes, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y trouve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, & rapiecée de mille lopins faux & fantastiques.

Et ce n'est pas raison de les excuser : Car aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartées, nous leur condonons, qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legere : & comme de choses ignorées, nous contentons d'un tel quel ombrage & feint. Mais quand ils nous tirent aprés le naturel, ou autre subject, qui nous est familier & cognu, nous exigeons d'eux une parfaicte & exacte representation des lineaments, & des couleurs : & les mesprisons, s'ils y faillent. Je sçay bon gré [47] à la garce Milesienne, qui voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste, & tenir tousjours les yeux eslevez contre-mont, luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nuës, quand il auroit pourveu à celles qui estoient à ses pieds. Elle luy conseilloit certes bien, de regarder plustost à soy qu'au ciel : Car, comme dit Democritus par la bouche de Cicero,

[o] *Quod est ante pedes, nemo spectat : cœli scrutantur plagas.*

Mais nostre condition porte, que la cognoissance de ce que nous avons entre mains, est aussi esloignée de nous, & aussi bien au dessus des nuës, que celle des astres : Comme dit Socrates en Platon, qu'à quiconque se mesle de la philosophie, [48] on peut faire le reproche que fait cette femme à Thales, qu'il ne void rien de ce qui est devant luy. Car tout philosophe ignore ce que fait son voisin : ouy & ce qu'il fait luy-mesme, & ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bestes, ou hommes. Ces gens icy, qui trouvent les raisons de Se-

47 Ou *Fille* Milesienne. Elle étoit servante de Thalès, θεραπαινὶς, comme dit Platon, d'où ce conte a été tiré. Du reste, Platon ne dit pas, que cette Fille *eut mis quelque chose sur le passage de Thalès pour le faire broncher*, mais que Thalès marchant les yeux levez vers le Ciel pour contempler les Astres, tomba dans un Puits. Θαλῆν ἀστρονομοῦντα, καὶ ἄνω βλέποντα, πίπτοντα εἰς φρέαρ, Θρᾷττά τις ἐμμελὴς καὶ χαρίεσσα θεραπαινὶς ἀποσκῶψαι λέγεται, &c. *In Theateto*, p. 127. G.——*Garce* signifioit encore *fille* du temps d'*Amyot* & de Montagne. *Minos otroya la paix aux Atheniens*, dit Amyot dans la Vie de THESÉE, *sous condition que l'espace de neuf ans durans ils seroyent tenus d'envoyer chacun an en Candie, par forme de tribut, sept jeunes garçons, & autant de jeunes garses :* ch. 6.

o Personne ne regarde ce qui est à ses pieds, & l'on s'amuse à fouiller dans les Regions Celestes. *Cic.* de Divinat. L. ii. c. 13.

48 Ταὐτὸν δὲ ἀρκεῖ σκῶμμα ἐπὶ πάντας ὅσοι ἐν φιλοσοφίᾳ διάγουσι· τῷ γὰρ ὄντι τὸν τοιοῦτον ὁ μὲν πλησίον καὶ ὁ γείτων λέληθεν, οὐ μόνον ὅτι πράττει, ἀλλ' ὀλίγου καὶ εἰ ἄνθρωπός ἐστιν, ἤ τι ἄλλο θρέμμα. Τί δέ ποτ' ἐστὶν ἄνθρωπος—— ζητεῖ τε καὶ πράγματ' ἔχει διερευνώμενος. *Plato*, in Theateto, p. 127. G.

bonde trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui ſçavent tout:

[p] *Quæ mare compeſcant cauſæ, quid temperet annum,*
Stellæ ſponte ſuâ, juſſæve vagentur & errent:
Quid premat obſcurum Lunæ, quid proferat orbem,
Quid velit & poſſit rerum concordia diſcors:

n'ont-ils pas quelquesfois ſondé parmy leurs livres, les difficultez qui ſe preſentent, à cognoiſtre leur eſtre propre? Nous voyons bien que le doigt ſe meut, & que le pied ſe meut, qu'aucunes parties ſe branſlent d'elles-meſmes ſans noſtre congé, & que d'autres nous les agitons par noſtre ordonnance; que certaine apprehenſion engendre la rougeur, certaine autre la palleur; telle imagination agit en la rate ſeulement, telle autre au cerveau; l'une nous cauſe le rire, l'autre le pleurer; telle autre tranſit & eſtonne tous nos ſens, & arreſte le mouvement de nos membres; à tel object l'eſtomach ſe ſouſleve, à tel autre quelque partie plus baſſe. 49 Mais comme une impreſſion ſpirituelle face une telle fauſſée dans un ſubject maſſif & ſolide, & la nature de la liaiſon & couſture de ces admirables reſſorts, jamais homme ne l'a ſceu: [q] *Omnia incerta ratione, & in naturæ majeſtate abdita*, dit Pline. Et S. Auguſtin, [r] *Modus, quo corporibus adhærent ſpiritus, omninò mirus eſt, nec comprehendi ab homine poteſt: & hoc ipſo homo eſt.* Et ſi ne le met-on pas pourtant en doute: car les opinions des hommes ſont receuës à la ſuitte des creances anciennes, par authorité & à credit, comme ſi c'eſtoit religion & loy. On reçoit comme un jargon ce qui en eſt communement tenu: on reçoit cette verité, avec tout ſon baſtiment & attelage d'argumens &

p Ce qui retient la Mer dans ſes bornes; ce qui regle les ſaiſons; ſi les Etoiles ont un mouvement propre, ou ſont emportées par une force étrangere; d'où vient que la Lune croît & décroît régulierement; quelle eſt la vertu des Quatre Elemens, qui ſi contraires les uns aux autres, contribuent enſemble à la conſervation de l'Univers. *Horat.* L. i. Epiſt. 12. *vſ.* 16, *&c.*

49 *Mais comment une impreſſion ſpirituelle peut s'inſinuer ainſi dans un ſujet corporel & ſolide,——c'eſt ce que l'Homme n'a jamais ſçu:* &c.——*Fauſſée* vient de *fauſſer* ou *faulſer*, lorſqu'il ſignifie *percer tout outre*, comme dans cet exemple, *Il lui donna un ſi grand coup de lance, qu'il faulſa eſcu & haubert:* Nicot.

q Toutes ces choſes ſont impénétrables à la Raiſon humaine, & cachées dans la Majeſté de la Nature. *Plin.* Nat. Hiſt. L. ii. c. 37.

r La maniere dont les Eſprits ſont unis aux Corps, eſt tout-à fait merveilleuſe, & ne peut être compriſe par l'homme: & c'eſt pourtant cette union qui conſtituë l'homme. *D. Auguſt.* De Spiritu & Animâ.

de preuves, comme un corps ferme & solide, qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun à qui mieux mieux, va plastrant & confortant cette creance receue, de tout ce que peut sa raison, qui est un outil soupple, contournable, & accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde & se confit en fadeze & en mensonge.

D'où vient qu'on ne doute de guere de choses.

Ce qui fait qu'on ne doute de guere de choses, c'est que les communes impressions on ne les essaye jamais; on n'en sonde point le pied, où gist la faute & la foiblesse: on ne debat que sur les branches: on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsi ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille: mais s'il a dict ainsi, ou autrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride & contrainte de la liberté de nos jugemens, & cette tyrannie de nos creances, s'estendist jusques aux escholes & aux arts. Le Dieu de la science scholastique, c'est Aristote: c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale: qui est à l'advanture autant fausse que une autre.

Diversité d'Opinions sur le sujet des Principes naturels.

Je ne sçay pas pourquoy je n'acceptasse autant volontiers, ou les idées de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein & le vuide de Leucippus & Democritus, ou l'eau de Thales, [50] ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou [51] l'air de Diogenes, ou les nombres & symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'Un de Museus, ou l'eau & le feu d'Apollodorus, ou les parties [52] similaires d'Anaxagoras, ou la discorde & amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion, (de cette confusion infinie d'advis & de sentences, que produit cette belle raison humaine par sa certitude & clair-voyance, en tout ce dequoy elle se mesle) que je feroy l'opinion d'Aristote, sur ce subject des Principes des choses naturelles: Lesquels Principes il bastit de trois pieces, matiere, forme, & privation. Et qu'est-il plus vain que de faire l'inanité mesme,

50 Apud *Sextum Empiricum*, Pyrrh. Hypot. L. iii. c. 4. p. 115.

51 De *Diogene Apolloniate*, apud Sextum Empiricum: *ibid.* Voici qui prouve encore ce que j'ai dit, p. 222. *not.* 71. de ce Chapitre xii. que c'étoit *l'Air* & non *l'Age*, qui, selon Montagne, devoit être le Dieu de ce Philosophe d'Appollonie.

52 *ὁμοιομερείας*: Sext. Empiricus, *ibid.*

cause de la production des choses? La privation c'est une negative: de quelle humeur en a-il peu faire la cause & origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour deffendre l'autheur de l'Escole, des objections estrangeres: son authorité c'est le but, au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

En recevant des Principes sans examen, on est exposé à toute sorte d'égaremens.

Il est bien aisé sur des fondemens avouez, de bastir ce qu'on veut; car selon la loy & ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit aisément, sans se dementir. Par cette voye nous trouvons nostre raison bien fondée, & discourons à bouleveuë. Car nos maistres préoccupent & gaignent avant-main, autant de lieu en nostre creance, qu'il leur en faut pour conclurre aprés, ce qu'ils veulent; à la mode des Geometriens par leurs demandes avouées: le consentement & approbation que nous leur prestons, leur donnant dequoy nous trainer à gauche & à dextre, & nous pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre & nostre Dieu: il prendra le plant de ses fondemens si ample & si aisé, que par iceux il nous pourra monter, s'il veut, jusques aux nuës. En cette pratique & negotiation de science, nous avons pris pour argent comptant le mot de Pythagoras, *que chaque expert doit estre creu en son art*. Le Dialecticien se rapporte au Grammairien de la signification des mots: le Rhetoricien emprunte du Dialecticien les lieux des arguments: le Poëte, du Musicien les mesures: le Geometrien, de l'Arithmeticien les proportions: les Metaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique. Car chasque Science a ses principes presupposez, par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere, en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche; qu'il ne faut pas debattre contre ceux qui nient les principes. Or n'y peut-il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a revelez: de tout le demeurant, & le commencement, & le milieu & la fin, ce n'est que songe & fumée. A ceux qui combattent par presupposition, il leur faut presupposer au contraire, le mesme axiome, dequoy on debat. Car toute presupposition humaine, & toute enunciation, a

autant d'authorité que l'autre, si la raison n'en faict la difference. Ainsi il les faut toutes mettre à la balance : & premierement les generalles, & celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude, est un certain tesmoignage de folie, & d'incertitude extreme. Et n'est point de plus folles gens, ny moins philosophes, que † les Philodoxes de Platon. Il faut sçavoir si le feu est chault, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Si l'experience des Sens peut terminer l'incertitude Philosophique.

Et quant à ces responses, dequoy il se fait des contes anciens : comme à celuy qui metroit en doute la chaleur, à qui on dit qu'il se jettast dans le feu : à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en mist dans le sein : elles sont tres-indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevans les apparences estrangeres selon qu'elles se presentent à nous par nos sens ; & nous eussent laissé aller aprés nos appetits simples, & reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi : Mais c'est d'eux que nous avons appris de nous rendre juges du monde : c'est d'eux que nous tenons cette fantasie, que la raison humaine est contrerolleuse generalle de tout ce qui est au dehors & au dedans de la voute celeste, qui embrasse tout, qui peut tout : par le moyen de laquelle tout se sçait, & cognoist. Cette response seroit bonne parmy les Canibales, qui jouyssent l'heur d'une longue vie, tranquille, & paisible, sans les preceptes d'Aristote, & sans la cognoissance du nom de la Physique. Cette response vaudroit mieux à l'adventure, & auroit plus de fermeté, que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison & de leur invention. De cette-cy seroient capables avec nous, tous les animaux, & tout ce, où le commandement est encor pur & simple de la loy naturelle : mais eux ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me dient, il est vray, car vous le voyez & sentez ainsi : il faut qu'ils me dient, si ce que je pense sentir, je le sens pourtant en effect : & si je le sens, qu'ils me dient aprés, pourquoy je le sens, & comment, & quoy :

† *Gens qui se remplissent l'Esprit d'opinions dont ils ignorent les fondemens, qui s'entêtent de mots, qui n'aiment & ne voyent que les apparences des choses.* Cette description est prise de Platon qui les a caracterisez très-particulierement à la fin du cinquiéme Livre de sa *Republique*.

qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenans & aboutissans de la chaleur, du froid ; les qualitez de celuy qui agit, & de celuy qui souffre : ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien, que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'Essais.

Si notre Raison peut juger de ce qui la regarde immédiatement.

Mais certes c'est une touche pleine de fausseté, d'erreur, de foiblesse, & deffaillance. Par où la voulons-nous mieux esprouver, que par elle-mesme ? S'il ne la faut croire parlant de soy, à peine sera-elle propre à juger des choses estrangeres : si elle cognoist quelque chose, au moins sera-ce son estre & son domicile. Elle est en l'ame, & partie, ou effect d'icelle : Car la vraye raison & essentielle, de qui nous desrobons le nom à fausses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu, c'est là son giste & sa retraite, c'est de là où elle part, quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon : comme Pallas saillit de la teste de son pere, pour se communiquer au monde.

Ce que la Raison nous apprend de la nature de notre Ame.

Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy & de l'ame : non de l'ame en general, de laquelle quasi toute la Philosophie rend les corps celestes & les premiers corps participants : ny de celle [53] que Thales attribuoit aux choses mesmes, qu'on tient inanimées, convié par la consideration de l'aimant : mais de celle qui nous appartient, que nous devons mieux cognoistre.

> ſ *Ignoratur enim quæ sit natura animaï,*
> *Nata sit, an contrà nascentibus insinuetur,*
> *Et simul intereat nobiscum morte dirempta,*
> *An tenebras Orci visat, vastásque lacunas,*
> *An pecudes alias divinitùs insinuet se.*

[54] A Crates & [55] Dicæarchus, qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon, que

53 *Diogene Laërce* dans la Vie de Thales : L. i. Segm. 24.

ſ Car nous ignorons quelle est la nature de notre Ame : Si elle naît avec le Corps, ou si elle y est insinuée d'ailleurs dans le temps de la naissance : si dissipée par la mort elle périt avec nous, ou si elle s'envole dans le sombre Royaume de Pluton : ou bien si par la volonté divine elle passe dans le Corps des Bêtes. *Lucret.* L. i. *vs.* 113. *&c.*

54 C'est-à-dire, *La raison humaine a appris à Crates & à Dicæarchus qu'il n'y avoit absolument point d'Ame, mais que le Corps s'ébranloit*, &c.

55 Apud *Sext. Empiricum.* Pyrrh. Hypot. L. ii. c. 5. p. 57. & *adv. Mathem.* περὶ ἀνθρώπου : pag. 201. —— *Dicæarchus* —— *Pherecra.em quendam Phthiotam Senem* —— *disserentem inducit, nihil esse omninò animum*, &c. *Cic.* Tusc. Quæst. L. i. c. 10.

c'étoit

c'estoit [56] une substance se mouvant de soy-mesme : à Thales, [57] une nature sans repos : à Asclepiades, une exercitation des sens : à Hesiodus & Anaximander, chose composée de terre & d'eau : à Parmenides, de terre & de feu : à Empedocles, [58] de sang :

[t] *Sanguineam vomit ille animam :*

à Possidonius, Cleanthes & Galen, une chaleur ou complexion chaleureuse,

[u] *Igneus est ollis vigor, & cœlestis origo :*

à Hippocrates, un esprit espandu par le corps : à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, & espandu par tout le corps : à Zeno, [59] la quint'-essence des quatre elemens : à Heraclides Ponticus, la lumiere : à Xenocrates, & aux Egyptiens, un nombre mobile : aux Chaldées, une vertu sans forme determinée :

[w] *habitum quendam vitalem corporis esse,*
Harmoniam Græci quam dicunt.

N'oublions pas Aristote, ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu'il nomme entelechie : d'une autant froide invention que nulle autre : car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remarque seulement l'effect. Lactance, Se-

56 *Plato* De Legibus, L. x. p. 668. F. G.

57 C'est-à-dire, selon Plutarque, *qui se meut d'elle-même*, *αὐτοκίνητον· De Placitis Philosophorum*. L. iv. c. 2.

58 Empedocles Animum esse censet, cordi suffusum sanguinem. *Cic.* Tusc. Quæst. L. i. c. 9.

t Il vomit son ame sanglante. *Æneid*. L. ix. *vs*. 349.

u *Leur vigueur est ignée, & leur source celeste*, dit Virgile en parlant des Ames : *Æneid*. L. vi. *vs*. 730.

59 Je ne sai où Montagne a pris cela : mais Ciceron dit expressement, que cette quinte-essence est de l'invention d'Aristote, qui en compose l'Ame ; & que l'Ame est du Feu, suivant Zenon. *Zenoni Stoico Animus, ignis videtur* : Cic. *Tusc. Quæst*. L. i. c. 9. *Aristoteles ——quintam quandam naturam censet esse è quâ sit Mens* : Id. *ibid*. c. 10. Après quoi Ciceron ajoûte, qu'Aristote appelle l'Esprit *entelechie*, mot tout nouveau qui signifie un mouvement continué, & constant : *Sic ipsum Animum ἐντελέχειαν appellat novo nomine, quasi quandam continuatam motionem, & perennem.* Quoique Montagne ait copié ces dernieres paroles dans ce qu'il va nous dire d'Aristote, il le censure de ce qu'il n'a point parlé de l'origine & de la nature de l'Ame. Mais il n'avoit qu'à jetter les yeux sur ce que Ciceron avoit dit un peu auparavant, pour s'assurer qu'Aristote avoit eu soin de s'expliquer sur l'origine de l'Ame, *avant que d'en remarquer l'effect*. S'il n'a pas fort bien montré par là, quelle est sa nature, c'est dequoi Zenon ne nous a pas beaucoup mieux instruit quand il dit, *Animus ignis videtur :* Et il ne seroit pas difficile de faire voir que sur cet article les autres Philosophes n'ont pas été plus heureux que Zenon & Aristote.

vv Certaine habitude vitale du Corps que les Grecs nomment *harmonie*. Lucret. L. iii. *vs*. 100.

neque, & la meilleure part entre les Dogmatiſtes, ont confeſſé que c'eſtoit choſe qu'ils n'entendoient pas. Et aprés tout ce denombrement d'opinions: [x] *Harum ſententiarum quæ vera ſit, Deus aliquis viderit,* dit Cicero. Je connoy par moy, dit S. Bernard, combien Dieu eſt incomprehenſible, puiſque les pieces de mon eſtre propre, je ne les puis comprendre. Heraclitus, qui tenoit, tout eſtre plein d'ames & de démons, maintenoit pourtant, [60] qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la cognoiſſance de l'ame, qu'on y peuſt arriver, ſi profonde eſtre ſon eſſence.

En quelle partie de l'homme reſide ſon Ame.

Il n'y a pas moins de diſſenſion, ny de debat à la loger. Hippocrates & Hierophilus la mettent [61] au ventricule du cerveau: [62] Democritus & Ariſtote, par tout le corps:

> [y] *Ut bona ſæpè valetudo cùm dicitur eſſe*
> *Corporis, & non eſt tamen hæc pars ulla valentis.*

Epicurus, [63] en l'eſtomach:

> [z] *Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circùm*
> *Lætitiæ mulcent.*

Les Stoïciens, [64] autour & dedans le cœur: Eraſiſtratus, [65] joignant la membrane de l'Epicrane: Empedocles, [66] au ſang: comme auſſi Moïſe, qui fut la cauſe pourquoy il defendit de manger le ſang des beſtes, auquel leur ame eſt jointe: Galen a penſé que chaque partie du corps ait ſon ame: Strato l'a logée [67] entre les deux ſourcils: [a] *Quâ facie quidem ſit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem eſt:* dit Cicero. Je laiſſe volontiers à cet homme ſes mots propres: irois-je à l'eloquence alterer ſon parler? Joint qu'il y a peu d'acqueſt à deſrober la matiere de ſes inventions. Elles ſont & peu frequentes,

x Il n'appartient qu'à un Dieu de déterminer laquelle de ces Opinions eſt la véritable. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. i. c. 11.

60 *Diog. Laerce*, dans la Vie d'Heraclite: L. ix. Segm. 7.

61 Plutarch. De Placitis Philoſophorum: L. iv. ch. 5.

62 Οἱ δὲ (ἔλεξαν αὐτὴν περιέχεσθαι) ἐν ὅλῳ τῷ σώματι, καθάπερ τινὲς κατὰ Δημόκριτον. *Sextus Empiricus* adv. Mathem. p. 201.

y Comme lorſqu'on dit que la ſanté appartient à tout le Corps, ce n'eſt pourtant pas une partie de l'homme en ſanté. *Lucret.* L. iii. *vſ.* 103, *&c.*

63 Mediâ regione in pectoris hæret: *Lucret.* L. iii. *vſ.* 141.

z Car c'eſt là qu'éclate la peur & la crainte; & qu'on ſent les agreables effets de la joye. *Id.* ibid. *vſ.* 142, 143.

64 Plutarch. *De Placitis Philoſophorum*: L. iv. c. 5.

65 Id. *ibid.*

66 Id. *ibid.*

67 Id. *ibid.*

a Pour la figure de l'Ame & le Lieu où elle habite, c'eſt dequoi il ne faut pas même s'in-

& peu roides, & peu ignorées. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour estre oubliée: C'est parce, [68] dit-il, que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach: & quand nous voulons prononcer, ἐγὼ, qui signifie *moy*, nous baissons vers l'estomach la machouëre d'enbas. Ce lieu ne se doit passer, sans remarquer la vanité d'un si grand personnage: Car outre ce que ces considerations sont d'elles-mesmes infiniment legeres, la derniere ne prouve qu'aux Grecs, qu'ils ayent l'ame en cet endroit-là. Il n'est jugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire? Voyla les Stoïciens peres de l'humaine prudence, [69] qui trouvent, que l'ame d'un homme accablé sous une ruine, traine & ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la [70] trapelle. Aucuns tiennent, que le monde fut fait pour donner corps par punition, aux Esprits decheus par leur faute, de la pureté en quoy ils avoyent esté créez: la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle: Et que selon qu'ils se sont plus ou moins esloignez de leur spiritualité, on les incorpore plus & moins alaigrement ou lourdement. De là vient la varieté de tant de matiere créée. Mais l'Esprit, qui fut pour sa peine investi du corps du Soleil, devoit avoir une mesure d'alteration bien rare & particuliere.

Vanité des recherches Philosophiques.

Les extremitez de nostre perquisition tombent toutes en esblouyssement, comme dit Plutarque de la teste des histoires, qu'à la mode des cartes, [71] l'orée des terres cognuës est saisie de marests, forests profondes, deserts & lieux inhabitables. Voyla pourquoy les plus grossieres & pueriles ravasseries, se trouvent plus en ceux qui traittent les choses plus hautes, & plus avant: s'abysmants en leur curiosité & presomption. La fin & le commencement de science se tiennent en pareille bestise. Voyez prendre à mont l'essor à Platon

former. *Tusc. Quæst.* L. i. c. 28.

68 Apud Galenum, L. ii. *De Placitis Hippocratis & Platonis*, c. 2.

69 Qui existimant, animam hominis magno pondere extriti permeare non posse, & statim spargi, quia non fuerit illi exitus liber. *Senec.* Epist. 57.

70 De l'Italien *trappola*, une souriciere.

71 Le bord, l'extremité, *ora:* Nicot.——— Cette reflexion de Plutarque se trouve dans le Préambule de la *Vie de Thesée.*

Ridicule définition de l'Homme, faite par Platon.

en ses nuages poëtiques : Voyez chez luy le jargon des Dieux. Mais à quoy songeoit-il, quand il definit l'homme, 72 *un animal à deux pieds, sans plume ?* fournissant à ceux qui avoyent envie de se moquer de luy, une plaisante occasion : car ayans plumé un chapon vif, ils alloyent le nommant, l'homme de Platon.

Extravagance des Principes Physiques des Epicuriens.

Et quoy les Epicuriens, de quelle simplicité estoyent-ils allez premierement imaginer, que leurs atomes, qu'ils disoyent estre des corps ayants quelque pesanteur, & un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde : jusques à ce qu'ils fussent avisez par leurs adversaires, que par cette description, il n'estoit pas possible qu'ils se joignissent & se prinsent l'un à l'autre, leur cheute estant ainsi droite & perpendiculaire, & engendrant par tout des lignes paralleles ? Parquoy il fut force, qu'ils y adjoustassent depuis un mouvement de costé, fortuite : & qu'ils fournissent encore à leurs atomes, des queuës courbes & crochuës, pour les rendre 73 aptes à s'attacher & se coudre. Et lors mesme, ceux qui les poursuyvent de cette autre consideration, les mettent-ils pas en peine ? Si les Atomes ont par sort formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont-ils jamais rencontrez à faire une maison & un soulier ? Pourquoy de mesme ne croit-on, qu'un nombre infini de lettres Grecques versées emmy la place, seroyent pour arriver à la contexture de l'Iliade ?

Foibles argumens de Zenon.

Ce qui est capable de raison, dit Zenon, 74 est meilleur, que ce qui n'en est point capable : Il n'est rien meilleur, que le monde : Il est donc capable de raison. Cotta par cette mesme argumentation fait le monde mathematicien : Et le fait musicien & organiste, par cette autre argumentation aussi de Zenon : 75 Le tout est plus que la partie : Nous sommes capables de sagesse, & sommes parties du monde : Il est donc sage. Il se void infinis pareils exemples, non d'argumens faux seulement, mais ineptes, ne se tenans point, & accusans leurs autheurs non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les philosophes se font les uns aux autres sur les dissentions de leurs opinions, & de leurs sectes. Qui fagoteroit suffisam-

72 Diogene Laërce dans la Vie de *Diogene le Cynique*, L. vi. Segm. 40. Ἄνθρωπος ἐστὶ ζῶον δίπουν, ἄπτερον.

73 *Propres.*

74 *Cic.* De Nat. Deor. L. iii. c. 9.

75 *Id.* ibid. L. ii. c. 12.

ment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. J'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderées. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens & de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, & qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des deffauts si apparens & si grossiers.

Moy j'aime mieux croire qu'ils ont traitté la science casuelement, ainsi qu'un jouët à toutes mains, & se sont esbatus de la raison, comme d'un instrument vain & frivole, mettans en avant toutes sortes d'inventions & de fantasies, tantost plus tenduës, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poulle, dit ailleurs aprés Socrates, qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme, & que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. Par cette varieté & instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousjours leur avis à visage descouvert & apparent: ils l'ont caché tantost sous des ombrages fabuleux de la Poësie, tantost sous quelque autre masque: Car nostre imperfection porte encores cela, que la viande cruë n'est pas tousjours propre à nostre estomach: il la faut assecher, alterer & corrompre: Ils font de mesmes: ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions & jugemens, & les falsifient pour s'accommoder à l'usage public. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, & de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfans: Mais ils nous la descouvrent assez sous l'apparence d'une science trouble & inconstante.

Si les anciens Philosophes ont traitté la Science serieusement.

Je conseillois en Italie à quelqu'un qui estoit en peine de parler Italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroyent à la bouche, Latins, François, Espagnols, ou Gascons, & qu'en y adjoustant la terminaison Italienne, il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou Toscan, ou Romain, ou Venetien, ou Piemontois, ou Napolitain, & de se joindre à quelqu'une de tant de formes. Je dis de mesme de la Philosophie: elle a tant de visages & de varieté, & a tant dict,

Philosophie pleine d'incertitude & d'extravagance.

que tous nos ſonges & reſveries s'y trouvent. L'humaine phantaſie ne peut rien concevoir en bien & en mal qui n'y ſoit : [b] *Nihil tàm abſurdè dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo philoſophorum.* Et j'en laiſſe plus librement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils ſoyent nez chez moy, & ſans patron, je ſçay qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, & ne faudra quelqu'un de dire : Voyla d'où il le print. Mes mœurs ſont naturelles : je n'ay point appellé, à les baſtir, le ſecours d'aucune diſcipline: Mais toutes imbecilles qu'elles ſont, quand l'envie m'a prins de les reciter, & que pour les faire ſortir en public, un peu plus decemment, je me ſuis mis en devoir de les aſſiſter, & de diſcours & d'exemples : ç'a eſté merveille à moy-meſme, de les rencontrer par cas d'aventure, conformes à tant d'exemples & diſcours philoſophiques. De quel regiment eſtoit ma vie, je ne l'ay appris qu'après qu'elle eſt exploittée & employée. Nouvelle figure : Un philoſophe impremedité & fortuit.

L'Opinion la plus vrai-ſemblable ſur l'Ame humaine;

Pour revenir à noſtre Ame, ce que Platon a mis la raiſon au cerveau, l'ire au cœur, & la cupidité au foye, il eſt vray-ſemblable que ç'a eſté pluſtoſt une interpretation des mouvemens de l'ame, qu'une diviſion, & ſeparation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en pluſieurs membres. Et la plus vray-ſemblable de leurs opinions eſt, que c'eſt tousjours une ame, qui par ſa faculté ratiocine, ſe ſouvient, comprend, juge, deſire, & exerce toutes ſes autres operations par divers inſtrumens du corps, comme le nocher gouverne ſon navire ſelon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laſchant une corde, ores hauſſant l'antenne, ou remuant l'aviron, par une ſeule puiſſance conduiſant divers effets ; & qu'elle loge au cerveau : ce qui appert de ce que les bleſſures & accidens qui touchent cette partie, offenſent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'eſt pas inconvenient qu'elle s'eſcoule par le reſte du corps :

> c —— *medium non deſerit unquam*
> *Cœli Phœbus iter: radiis tamen omnia luſtrat :*

b Il n'y a rien de ſi abſurde qui n'ait été avancé par quelque Philoſophe. *Cic.* de Divinat, L. ii. c. 58.

c Le Soleil éclaire tout le Monde de ſes Rayons, quoiqu'il ne s'écarte jamais du milieu des Cieux. *Claudian,* De Sexto Conſul.

comme le Soleil espand du ciel en hors sa lumiere & ses puissances, & en remplit le monde.

> [d] *Cætera pars animæ per totum dissita corpus*
> *Paret, & ad numen mentis momenque movetur.*

Aucuns ont dict, qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoyent extraictes, & s'y en retournoyent, se remeslant tousjours à cette matiere universelle :

Differens sentimens sur l'origine de l'Ame.

> [e] —— *Deum namque ire per omnes*
> *Terrásque tractúsque maris cœlúmque profundum :*
> *Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,*
> *Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas,*
> *Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri*
> *Omnia : nec morti esse locum :*

D'autres, qu'elles ne faisoyent que s'y resjoindre & r'attacher: d'autres, qu'elles estoyent produites de la substance divine : d'autres, par les Anges, de feu & d'air. Aucuns, de toute ancienneté : aucuns, sur l'heure mesme du besoin. Aucuns les font descendre du rond de la Lune, & y retourner. Le commun des Anciens, qu'elles sont engendrées de pere en fils, d'une pareille maniere & production que toutes autres choses naturelles : argumentants cela par la ressemblance des enfans aux peres :

> [f] *Instillata patris virtus tibi :*
> *Fortes creantur fortibus & bonis :*

& qu'on void escouler des peres aux enfans, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions, & inclinations de l'ame.

> [g] *Denique cur acrum violentia triste leonum*

Honorii, *vs.* 411, 412.

d L'autre partie de l'Ame repanduë partout le Corps est soumise à l'Esprit, dont la volonté régle la conduite de ses mouvemens. *Lucret.* L. iii. *vs.* 144, 145.

e Que Dieu penetre la Terre, la Mer & toute l'étenduë des Cieux : que le Bétail, les Hommes, & les Animaux sauvages de toute espece puisent chacun leur Vie dans sa substance au moment de leur naissance, pour lui être ensuite resignez, & être comme refondus en elle, sans que rien soit sujet à la mort. *Virg.* Georg. L. iv. *vs.* 221, *&c.*

f La Vertu de ton Pere a été instillée en toy. ——Les Enfans courageux naissent de Péres pleins de valeur & de probité. *Horat.* L. iv. Od. 4. *vs.* 29. *Je ne sai d'où Montagne a tiré le prémier Vers.*

g Enfin pourquoi le Lion conserve-t-il toûjours la ferocité de son espece; pourquoi la

Seminium ſequitur, dolus vulpibus, & fuga cervis
A patribus datur, & patrius pavor incitat artus,
. . . .
. . . .
Si non certa ſuo quia ſemine ſeminióque,
Vis animi pariter creſcit cum corpore toto?

que là-deſſus ſe fonde la juſtice divine, puniſſant aux enfans la faute des peres: d'autant que la contagion des vices paternels eſt aucunement empreinte en l'ame des enfans, & que le deſreglement de leur volonté les touche.

Le Sentiment de la Préexiſtence des Ames avant que d'etre unies à nos Corps, refuté.

Davantage, que ſi les ames venoyent d'ailleurs, que d'une ſuitte naturelle, & qu'elles euſſent eſté quelque autre choſe hors du corps, elles auroyent recordation de leur eſtre premier; attendu les naturelles facultez, qui luy ſont propres, de diſcourir, raiſonner, & ſe ſouvenir.

h —— *ſi in corpus naſcentibus inſinuatur,*
Cur ſuper anteactam ætatem meminiſſe nequimus,
Nec veſtigia geſtarum rerum ulla tenemus?

Car pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les faut preſuppoſer toutes ſçavantes, lors qu'elles ſont en leur ſimplicité & pureté naturelle. Par ainſi elles euſſent eſté telles, eſtans exemptes de la priſon corporelle, auſſi bien avant que d'y entrer, comme nous eſperons qu'elles ſeront aprés qu'elles en ſeront ſorties. Et de ce ſçavoir, il faudroit qu'elles ſe reſſouvinſſent encore eſtans au corps, comme diſoit Platon, [76] que ce que nous apprenions, n'eſtoit qu'un reſſouvenir de ce que nous avions ſceu: choſe que chacun par experience peut maintenir eſtre fauſſe. En premier lieu, d'autant qu'il ne nous reſſouvient juſtement que de ce qu'on nous apprend: & que ſi la memoire faiſoit purement ſon office, aumoins nous ſuggereroit-elle quelque traict outre l'apprentiſſage. Secondement,

ruſe eſt-elle naturelle aux Renards, la timidité aux Cerfs, —— ſi ce n'eſt à cauſe que l'Ame & le Corps provenant l'un & l'autre d'une même ſemence, les qualitez de l'Ame croiſſent enſemble avec le Corps? *Lucret.* L. iii. *vſ.* 741, 742, 743. —— 746, 747.

h Si l'Ame s'inſinuë dans le Corps au moment qu'il naît, d'où vient l'oubli de l'Age précedent? & pourquoi ne conſervons-nous aucun ſouvenir de ce que nous avons fait avant ce temps-là? *Lucret.* L. iii. *vſ.* 671, &c.

76 In *Phædone*, p. 382, &c.

ment, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy fait recevoir la mensonge & le vice, si on l'en instruit ; en quoy elle ne peut employer sa reminiscence, cette image & conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves, qu'elles y sont toutes esteintes : cela est premierement contraire à cette autre creance, de recognoistre ses forces si grandes, & les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité & eternité passée, & l'immortalité à venir ;

> [i] *Nam si tantopere est animi mutata potestas,*
> *Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,*
> *Non (ut opinor) ea ab letho jàm longior errat.*

En outre, c'est icy chez nous, & non ailleurs, que doivent estre considerées les forces & les effects de l'ame : tout le reste de ses perfections, luy est vain & inutile : c'est de l'estat present, que doit estre payée & recognue toute son immortalité, & de la vie de l'homme, qu'elle est comptable seulement. Ce seroit injustice de luy avoir retranché ses moyens & ses puissances, de l'avoir desarmée, pour du temps de sa captivité & de sa prison, de sa foiblesse & maladie, du temps où elle auroit esté forcée & contrainte, tirer le jugement & une condamnation de durée infinie & perpetuelle : & de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller, d'un siecle (qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant) pour de ce moment d'intervalle, ordonner & establir definitivement de tout son Estre. Ce seroit une disproportion inique, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veut que les payements futurs se limitent à la durée de cent ans, relativement à l'humaine durée : & des nostres assez leur ont donné bornes temporelles. Par ainsi ils jugeoyent, que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines : Comme

Que l'Ame nast, se fortifie, & s'affoi-

i Car si le pouvoir de l'Ame est si fort alteré qu'elle ait entierement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, je ne croi pas qu'elle soit fort loin d'être actuellement détruite. *Lucret.* L. iii. *vs.* 674. &c. il y a dans Lucrece, *Non, ut opinor, id ab letho jàm longiter errat.* Cet état n'est pas je croi, fort loin de la mort.

Elle avec le Corps. aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus & de Democritus, qui a esté la plus receuë, suyvant ces belles apparences : Qu'on la voyoit naistre, à mesme que le corps en estoit capable, on voyoit eslever ses forces comme les corporelles ; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, & avec le temps sa vigueur & sa maturité : & puis sa declination & sa vieillesse, & enfin sa decrepitude :

[x] gigni pariter cum corpore, & unà
Crescere sentimus, paritérque senescere mentem.

Ils l'appercevoient capable de diverses passions, & agitée de plusieurs mouvemens penibles, d'où elle tomboit en lassitude & en douleur, capable d'alteration & de changement, d'allegresse, d'assoupissement, & de langueur, subjecte à ses maladies & aux offences, comme l'estomach ou le pied :

[l] —— mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, & flecti medicinâ posse videmus :

esblouye & troublée par la force du vin : [77] desmue de son assiette, par les vapeurs d'une fievre chaude : endormie par l'application d'aucuns medicamens, & reveillée par d'autres.

[m] —— corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictúque laborat.

On lui voyoit estonner & renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, & n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subjection de ces accidens : La salive d'un chetif mastin versée sur la main de Socrates, secouër toute sa sagesse & toutes ses grandes & si reglées imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aucune trace de sa cognoissance premiere :

[n] Vis —— animaï

x Nous sentons que l'Ame naît & croît avec le Corps, & qu'elle vieillit avec lui. *Lucret*. L. iii. *vs*. 446, *&c*.

l Nous voyons qu'on guérit un Esprit comme un Corps malade, & qu'on peut le retablir par le secours de la Medecine. *Lucret*. L. iii. *vs*. 509, *&c*.

77 *Tirée de son assiette*. *Desmouvoir*, dimovere. *Estre desmeu & détourné de son opinion*, dimoveri de sententiâ : *Nicot*.

m Puisque l'Esprit est frappé des traits qu'il reçoit des Corps, il faut necessairement qu'il soit d'une nature corporelle. *Id*. ibid. *vs*. 176, 177.

n L'Esprit est brouillé, confondu, & détruit par la force de ce poison. *Id*. ibid. *vs*. 498, *&c*.

Conturbatur, & —— divisa seorsum
Disjectatur, eodem illo distracta veneno:

Et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans: venin capable de faire devenir toute la Philosophie, si elle estoit incarnée, furieuse & insensée: si que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme & à la fortune, ne peust souffrir la veuë d'un miroir, ou de l'eau, accablé d'espouvantement & d'effroy, quand il seroit tombé par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment Hydrofobie:

o—— *vis morbi distracta per artus*
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ.

L'Ame de l'Homme le plus sage, sujette à devenir l'Ame d'un fou.

Or quant à ce poinct, la philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de tous autres accidens, ou de patience, ou si elle couste trop à trouver, d'une deffaitte infaillible, en se desrobant tout à faict du sentiment: mais ce sont moyens, qui servent à une ame estant à soy, & en ses forces, capable de discours & de deliberation: non pas à cet inconvenient, où chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublée, renversée, & perduë. Ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peut engendrer en soy-mesme: ou une blessure en certain endroit de la personne: ou une exhalation de l'estomach, nous jettant à un esblouyssement & tournoyement de teste:

p *morbis in corporis avius errat*
Sæpè animus, dementit enim, deliráque fatur:
Interdúmque gravi lethargo fertur in altum
Æternúmque soporem, oculis nutúque cadenti.

Les philosophes n'ont, ce me semble, guere touché cette corde, non plus qu'une autre de pareille importance. Ils ont ce dilemme

o La violence de ce Mal se répandant par tous les membres, trouble l'Ame qui devient le jouet de sa fureur, comme les Flots écumeux de la Mer, violemment agitez par l'impétuosité des vents. *Lucret.* L. iii. *vs.* 491, &c.

p Il arrive souvent que l'Esprit de l'Homme troublé dans ses fonctions ordinaires par les maladies du Corps, extravague dans ses discours; & quelquefois attaqué d'une violente lethargie, les yeux fermez, & le visage abbattu, il tombe dans un long & profond assoupissement. *Id.* ibid. *vs.* 464, *&c.*

tousjours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition: Ou l'ame est mortelle, ou immortelle: Si mortelle, elle sera sans peine: Si immortelle, elle ira en amendant. Ils ne touchent jamais l'autre branche: Quoy, si elle va en empirant? Et laissent aux poëtes les menaces des peines futures: Mais par-là ils se donnent un beau jeu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Je reviens [78] à la premiere: Cette ame pert l'usage du souverain bien Stoïque, si constant & si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cet endroit, & quitte les armes. Au demeurant, ils consideroient aussi par la vanité de l'humaine raison, que le meslange & societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel & l'immortel, est inimaginable:

[q] *Quippe etenim mortale æterno jungere, & unà*
Consentire putare, & fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitánsque,
Quàm mortale quod est, immortali atque perenni
Junctum in concilio sævas tolerare procellas?

Davantage ils sentoyent l'ame s'engager en la mort, comme le corps:

[r] ——*simul ævo fessa fatiscit:*

Ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez. Car il estime que c'est une defaillance & cheute de l'ame aussi bien que du corps: [79] *Contrahi animum, & quasi labi putat atque decidere.* Et ce qu'on apercevoit en aucuns, sa force, & sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoyent à la diversité des maladies, comme on void les hommes en cette extremité, maintenir, qui un sens, qui un autre, qui l'ouïr, qui le fleurer, sans alteration: &

78 A la premiere omission, *que l'Ame va, ou peut aller en empirant.*

q C'est être fou que de prétendre associer le Mortel avec l'Immortel, & de se figurer qu'ils puissent s'accorder, & agir mutuellement ensemble. Car est-il rien de plus different, de plus distinct, & de plus contraire que l'union d'une Substance perissable avec une Substance immortelle? Le moyen que ces deux Natures s'allient pour supporter de concert mille accidens funestes? *Lucret.* L. iii. vs. 801, &c.

r *Abbatuë avec lui sous le poids des années.* Id. *ibid.* vs. 459.

79 *Cic.* de Divinat. L. ii. c. 58.——Montagne explique les paroles de Ciceron avant que de les citer.

ne se voit point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres & vigoureuses:

> [f] *Non alio pacto quàm si pes cùm dolet ægri,*
> *In nullo caput interea sit fortè dolore.*

L'immortalité de l'Ame foiblement soûtenue par les plus hardis Dogmatistes.

La veuë de nostre jugement se rapporte à la verité, comme fait l'œil du chat-huant, à la splendeur du Soleil, ainsi que dit Aristote: Par où le sçaurions-nous mieux convaincre que par si grossiers aveuglemens en une si apparente lumiere? Car l'opinion contraire, de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dit avoir esté premierement introduitte, aumoins du temoignage des livres, par [80] Pherecydes Syrius du temps du Roy Tullus (d'autres en attribuent l'invention à Thales: & autres à d'autres) c'est la partie de l'humaine science traictée avec plus de reservation & de doute. Les Dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroit principalement, de se rejetter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subject, non plus que touts les Anciens en general, qui le manient d'une vacillante creance: [t] *rem gratissimam promittentium magis quàm probantium.* Il s'est caché sous le nuage des paroles & sens difficiles, & non intelligibles, & a laissé à ses sectateurs, autant à debattre sur son jugement que sur la matiere.

Sur quoi est fondée l'opinion de l'immortalité des Ames.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible: l'une, que sans l'immortalité des ames, il n'y auroit plus dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde: l'autre, que c'est une tres-utile impression, comme dit Platon, que les vices, quand ils se desroberont de la veuë & cognoissance de l'humaine justice, demeurent tousjours en butte à la divine, qui les poursuivra, voire aprés la mort des coulpables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son Estre; il y a pourveu par toutes ses pieces. Et pour la conservation du corps, sont les sepultures: pour la conservation du nom, la gloire. Il a employé

f Comme lorsqu'on a mal au pied, sans sentir aucune douleur à la tête. *Lucret.* L. iii. *vs.* 111, *&c.*

80 *Tusc. Quest.* L. i. c. 16

t Chose agréable qu'ils promettent plûtôt qu'ils n'en prouvent la certitude. Paroles tirées de Seneque, (*Epist.* 102.) qui ayant medité sur l'éternité des Ames, dit à son Ami, *Juvabat de æternitate animarum quærere, immò mehercule credere. Credebam enim facilè opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis quàm probantium.*

toute son opinion à se rebastir (impatient de sa fortune) & à [81] s'estançonner par ses inventions. L'ame par son trouble & sa foiblesse, ne pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances & fondements, & des circonstances estrangeres, où elle s'attache & se plante. Et pour legers & fantastiques que son invention les luy forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, & plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si juste & claire persuasion de l'immortalité de nos Esprits ? c'est merveille comme ils se sont trouvez courts & impuissans à l'establir par leurs humaines forces. [u] *Somnia sunt non docentis, sed optantis:* disoit un ancien. L'homme peut recognoistre par ce tesmoignage, qu'il doit à la fortune & au rencontre, la verité qu'il descouvre luy seul ; puis que lors-mesme qu'elle luy est tombée en main, il n'a pas dequoy la saisir & la maintenir, & que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produites par nostre propre discours & suffisance, autant vrayes que fausses, sont subjectes à incertitude & debat. C'est pour le chastiment de nostre fierté, & instruction de nostre misere & incapacité, que Dieu produisit le trouble, & la confusion de l'ancienne Tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité & folie. L'essence mesme de la Verité, qui est uniforme & constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons & abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousjours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vivement l'image par le juste chastiment, dequoy il battit l'outrecuidance de Nemroth, & aneantir les vaines entreprinses du bastiment de sa Pyramide. [x] *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* La diversité d'idiomes & de langues, dequoy il troubla cet ouvrage,

81 *Estançonner*, appuyer, estayer : Nicot. ——*S'estançonner par ses inventions*, c'est, asseurer, renforcer son existence par ses propres imaginations.

u Ce sont les reveries d'un homme qui souhaite les choses sans se mettre en peine de les prouver : *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 38. *Dans cet endroit Ciceron n'en veut qu'à Democrite, qui par la supposition du Vuide & des Atomes de differentes figures, prétendoit expliquer la formation de toutes choses: prétention ridicule, comme Montagne l'a prouvé cy-dessus en peu de mots : p.* 260.

x J'abolirai la sapience des Sages, & j'aneantirai la prudence des intelligens. 1 *Corinth*, i.19.

qu'est ce autre chose, que cette infinie & perpetuelle altercation & discordance d'opinions & de raisons, qui accompaigne & embrouille le vain bastiment de l'humaine science? Et l'embrouille utilement. Qui nous tiendroit, si nous avions un grain de connoissance? Ce Sainct m'a faict grand plaisir: [y] *Ipsa Veritatis occultatio, aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio.* Jusques à quel poinct de presomption & d'insolence, ne portons-nous nostre aveuglement & nostre bestise?

C'est de la Revelation que nous vient l'asseurance de l'immortalité de nos Ames.

Mais pour reprendre mon propos: c'estoit vrayement bien raison, que nous fussions tenus à Dieu seul, & au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puisque de sa seule liberalité, nous recevons le fruict de l'immortalité, lequel consiste en la jouyssance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement, que Dieu seul nous l'a dict, & la foy: Car leçon n'est-ce pas de nature & de nostre raison. Et qui retentera son Estre & ses forces, & dedans & dehors, sans ce privilege divin: qui verra l'homme, sans le flatter, il n'y verra ny efficace, ni faculté, qui sente autre chose que la mort & la terre. Plus nous donnons, & devons, & rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus Chrestiennement. Ce que ce philosophe Stoïcien dit tenir du fortuit consentement de la voix populaire, valoit-il pas mieux qu'il le tinst de Dieu? [z] *Cùm de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publicâ persuasione.*

Ce qui constitue l'immortalité de l'Ame, selon differens Philosophes.

Or la foiblesse des argumens humains sur ce subject, se connoist singulierement par les fabuleuses circonstances, qu'ils ont adjoustées à la suitte de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les Stoïciens, [a] *Usuram nobis largiuntur, tanquam cornicibus; diù mansuros aiunt animos, semper negant:* qui donnent aux ames une vie au delà de cette-cy, mais

y Cela même que la verité soit cachée aux hommes, sert à les exercer à l'humilité, ou à dompter leur orgueil. *D. Augustin.* De Civit. Dei: L. xi. c. 22.

z Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'Ame, nous comptons beaucoup sur le consentement des hommes qui craignent, ou respectent les Dieux infernaux. Je me sers de cette persuasion publique. *Senec.* Epist. 117. *ab initio.*

a Qui nous en accordent l'usage comme aux Corneilles, disant que nos Ames subsisteront long-temps après la mort, mais non pas toûjours. *Cic.* Tusc. Quæst. L. i. c. 31.

finie. La plus universelle & plus receuë fantaisie, & qui dure [82] jusques à nous, ç'a esté celle, de laquelle on fait autheur Pythagoras; non qu'il en fust le premier Inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids, & de credit, par l'authorité de son approbation: C'est que les ames au partir de nous, ne faisoient que rouler de l'un corps à un autre, d'un Lyon à un Cheval, d'un Cheval à un Roy, se promenants ainsi sans cesse, de maison en maison. Et luy, disoit se souvenir [83] avoir esté Æthalides, depuis Euphorbus, en aprés Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras: ayant memoire de soy de deux cents six ans. Adjoustoyent aucuns, que ces mesmes ames remontent au Ciel par fois, & en devallent encores:

b *O pater, ánne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est*
Sublimes animas, iterúmque ad tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tàm dira cupido?

Origene les fait aller & venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite, est, qu'en quatre cens quarante ans de revolution elles se rejoignent à leur premier corps. Chrysippus, que cela doit advenir aprés certain espace de temps incognu & non limité. Platon (qui dit tenir [84] de Pindare & de l'ancienne poësie cette croyance) des infinies vicissitudes de mutation, ausquelles l'ame est preparée, n'ayant ny les peines, ny les recompenses en l'autre monde, que temporelles, comme sa vie en cettuy-cy n'est que temporelle, conclud en elle une singuliere science des affaires du Ciel, de l'Enfer, & d'icy, où elle a passé, repassé, & sejourné à plusieurs voyages: matiere à sa reminiscence. Voicy son progrés ailleurs: Qui a bien vescu, il se rejoint à l'astre, auquel il est assigné: qui mal, il passe en femme: & si lors-mesme il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses: & ne verra fin à ses punitions, qu'il ne soit revenu à sa naïfve constitution, s'estant par la force de la raison défaict des

82 En *Perse*, dans l'*Indoustan*, & ailleurs.
83 *Diogene-Laërce* dans la Vie de Pythagore, L. viii. c. 4. 5.
b O mon Pere, est-il bien vrai que quelques Ames s'élevent d'ici bas vers le Ciel, pour aller encore s'enfermer dans des Corps lourds & pesans? D'où vient à ces pauvres Créatures une passion si violente pour la vie? *Æneid.* L. vi, *vs.* 719, *&c.*
84 In *Menone* p. 16. G. & p. 17. A.

qualitez

qualitez grossieres, stupides, & elementaires, qui estoyent en luy. Mais je ne veux oublier l'objection que font les Epicuriens à cette transmigration de corps en autre. Elle est plaisante. Ils demandent quel ordre il y auroit, si la presse des mourans venoit à estre plus grande que des naissans. Car les Ames deslogées de leur giste seroyent à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy. Et demandent aussi, à quoy elles passeroient leur temps, cependant qu'elles attendroient qu'un logis leur fust apresté: ou au rebours s'il naissoit plus d'animaux, qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur Ame, & en adviendroit qu'aucuns d'iceux se mourroient avant que d'avoir esté vivans.

[c] *Denique connubia ad Veneris, partúsque ferarum,*
Esse animas præsto deridiculum esse videtur,
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certaréque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimáque insinuetur.

D'autres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, & autres bestes, qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire & de nos cendres. D'autres la divisent en une partie mortelle, & l'autre immortelle. Autres la font corporelle, & ce neantmoins immortelle. Aucuns la font immortelle, sans science & sans cognoissance. Il y en a aussi des nostres-mesmes qui ont estimé, que des ames des condamnez, il s'en faisoit des diables, comme Plutarque pense qu'il se face des Dieux de celles qui sont sauvées: Car il est peu de choses que cet autheur-là establisse d'une façon de parler si resolue, qu'il fait cette-cy: maintenant par tout ailleurs une maniere dubitatrice & ambigue. Il faut estimer (dit-il) & croire fermement, que les ames des hommes vertueux selon nature & selon justice divine, deviennent d'hommes Saincts, & de saincts Demy-dieux, & de demy-dieux, aprés qu'ils sont parfaictement, comme és sacrifices de purgation, nettoyez &

c Il semble enfin qu'il est ridicule d'imaginer qu'à point nommé les Ames assistent à l'accouplement des Animaux, & à leur naissance; & que ces Natures immortelles soient continuellement au guet en nombre innombrable pour entrer dans des Corps morte's, chacune prête à disputer l'avantage d'etre introduite la prémiere. *Lucret.* L. iii. *vs.* 557, *&c.*

purifiez, estans delivrez de toute passibilité & de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la verité, & selon raison vray-semblable, Dieux entiers & parfaicts, en recevant une fin tres-heureuse & tres-glorieuse. Mais qui le voudra voir, luy, qui est des plus retenus pourtant & moderez de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesse, & nous conter ses miracles sur ce propos, je le renvoye à son discours de la Lune, & du *Démon de Socrates*, là où aussi evidemment qu'en nul autre lieu, il se peut adverer, les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avec celles de la poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder & contreroller toutes choses jusques au bout: tout ainsi comme, lassez & travaillez de la longue course de nostre vie, nous retombons en enfantillage. Voyla les belles & certaines instructions, que nous tirons de la science humaine, sur le subject de nostre ame.

Diversité de sentimens sur la matiere qui produit le Corps de l'homme.

Il n'y a point moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons-en un, ou deux exemples : car autrement nous nous perdrions dans cette mer trouble & vaste des erreurs medecinales. Sçachons, si on s'accorde au moins en cecy, de quelle matiere les hommes se produisent les uns des autres. Car quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille, si en chose si haute & ancienne, l'entendement humain se trouble & dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates fut le disciple & le mignon, selon Aristoxenus, disoit, [85] & les hommes & les animaux avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre. Pythagoras dit nostre semence [86] estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon, [87] l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos : ce qu'il argumente de ce que cet endroit se sent le premier, de la lasseté de la besogne : Alcmeon, [88] partie de la substance du cerveau : & qu'il soit ainsi, dit-il, les yeux troublent à ceux qui se travaillent outre mesure à cet exercice: Democritus, [89] une substance extraite de toute la masse corporelle: Epicurus, [90] extraicte de l'ame & du

85 *Diogene-Laërce* dans la Vie d'Archelaüs : L. ii. Segm. 17.

86 Plutarch. *De Placitis Philosophorum* : L. v. c. 3.

87 Id. *ibid.*

88 Id. *ibid.*

89 Id. *ibid.*

90 Id. *ibid.*

corps : Ariſtote, un excrement tiré de l'aliment du ſang le dernier qui s'eſpand en nos membres : autres, du ſang, cuit & digeré par la chaleur des genitoires : ce qu'ils jugent de ce qu'aux extremes efforts, on rend des gouttes de pur ſang : en quoy il ſemble qu'il y ayt plus d'apparence, ſi on peut tirer quelque apparence d'une confuſion ſi infinie.

Par quels moyens la ſemence devient prolifique.

Or pour mener à effect cette ſemence, combien en font-ils d'opinions contraires ? Ariſtote [91] & Democritus tiennent, que les femmes n'ont point de ſperme : & que ce n'eſt qu'une ſueur qu'elles eſlancent par la chaleur du plaiſir & du mouvement, qui ne ſert de rien à la generation. Galen au contraire, & ſes ſuivans, que ſans la rencontre des ſemences, la generation ne ſe peut faire.

Temps de la groſſeſſe des femmes indeterminé.

Voyla les medecins, les philoſophes, les juriſconſultes, & les theologiens, aux priſes peſle meſle avec nos femmes, ſur la diſpute, à quels termes les femmes portent leur fruict. Et moy je ſecours par l'exemple de moy-meſme, ceux d'entr'eux, qui maintiennent la groſſeſſe d'onze mois. Le monde eſt baſty de cette experience : il n'eſt ſi ſimple femmelette qui ne puiſſe dire ſon advis ſur toutes ces conteſtations ; & ſi nous n'en ſçaurions eſtre d'accord. En voyla aſſez pour verifier que l'homme n'eſt non plus inſtruit de la cognoiſſance de ſoy, en la partie corporelle, qu'en la ſpirituelle. Nous l'avons propoſé luy-meſmes à ſoy ; & ſa raiſon, à ſa raiſon, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me ſemble aſſez avoir montré combien peu elle s'entend en elle-meſme. Et qui ne s'entend en ſoy, en quoy ſe peut-il entendre ? [d] *Quaſi verò menſuram ullius rei poſſit agere, qui ſui neſciat.* Vrayement Protagoras nous en contoit de belles [92] faiſant l'homme la meſure de toutes choſes, qui ne ſceut jamais ſeulement la ſienne. Si ce n'eſt luy, ſa dignité ne permettra pas qu'autre creature ayt cet avantage. Or luy eſtant en ſoy ſi contraire, & l'un jugement ſubvertiſſant l'autre ſans ceſſe, cette favorable propoſition

91 Plutarque joint ſur cet article *Zenon* avec Ariſtote, & dit expreſſement que *Democrite* croyoit que les femelles jettoient de la ſemence, τὸ θῆλυ προΐεσθαι σπέρμα.——Ἀριστοτέλης καὶ Ζήνων, ὕλην μὲν ὑγρὰν προΐεσθαι—— ὡς μὴν σπερματικόν. *De Placitis Philoſophorum*, L. v. c. 5.

d Comme ſi celui qui ignore ſa propre meſure, pouvoit entreprendre de meſurer quelque autre choſe. *Plin.* Nat. Hiſt. L. ii. c. 1.

92 Ἀνεφάνησε : πάντων χρημάτων μέτρον ἐστὶν ἄνθρωπος. Apud *Sext. Empiricum* adverſ. Mathem. §. Εἰ ἔστι κριτήριον ἀληθείας ; p. 143.

n'estoit qu'une risée, qui nous menoit à conclurre par necessité la neantise du compas & du compasseur. Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tres-difficile à l'homme, il luy apprend, la cognoissance de toute autre chose luy estre impossible. Vous, pour qui j'ay pris la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyrez point de maintenir vostre Sebonde, par la forme ordinaire d'argumenter, dequoy vous estes tous les jours instruite, & exercerez en cela vostre esprit & vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le faut employer que comme un extreme remede. C'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes : & un tour secret, duquel il se faut servir rarement & reservément. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un autre. Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger, comme fit Gobrias : Car estant aux prises bien estroictes avec un Seigneur de Perse, Darius y survenant l'espée au poing, qui craignoit de frapper, de peur d'assener Gobrias : il luy cria, qu'il donnast hardiment, quand il devroit donner au travers tous les deux. J'ay veu reprouver pour injustes, des armes & conditions de combat singulier desesperées, & ausquelles celuy qui les offroit, mettoit luy & son compaignon en termes d'une fin à tous deux inevitable. Les Portugais prindrent en la mer des Indes certains Turcs prisonniers : lesquels impatiens de leur captivité, se resolurent, & leur succeda, frottant des clous de navire l'un à l'autre, & faisans tomber une estincelle de feu dans les caques de poudre, (qu'il y avoit en l'endroit où ils estoyent gardez) d'embraser & mettre en cendre eux, leurs maistres & le vaisseau. Nous secouons icy les limites & dernieres clostures des sciences : ausquelles l'extremité est vitieuse, comme en la vertu. Tenez-vous dans la route commune : il ne fait mie bon estre si subtil & si fin. Souvienne-vous de ce que dit le proverbe Toscan,

[c] *Chi troppo s'assottiglia, si scavezza.*

Je vous conseille en vos opinions & en vos discours, autant qu'en vos mœurs, & en toute autre chose, la moderation & l'attrempance, & la fuite de la nouvelleté & de l'estrangeté. Toutes les voyes ex-

[c] *Par trop subtiliser, on s'embrouille soy-même.*

travagantes me faschent. Vous qui par l'authorité que vostre grandeur vous apporte, & encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaist, deviez donner cette charge à quelqu'un, qui fist profession des lettres, qui vous eust bien autrement appuyé & enrichy cette fantasie. Toutesfois en voicy assez, pour ce que vous en avez à faire.

Loix combien necessaires pour tenir l'homme en regle.

Epicurus disoit des loix, que les pires nous estoyent si necessaires, que sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les autres. Et Platon verifie que sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un outil vagabond, dangereux & temeraire : il est malaisé d'y joindre l'ordre & la mesure. De mon temps ceux qui ont quelque rare excellence au dessus des autres, & quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous, desbordez en licence d'opinions, & de mœurs : c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis & sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il luy faut compter & regler ses marches : il luy faut tailler par art les limites de sa chasse. On le bride & garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines, & recompenses mortelles & immortelles : encores voit-on que par sa volubilité & dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi & assené : un corps divers & difforme, auquel on ne peut asseoir nœud ny prise. Certes il est peu d'ames si reglées, si fortes & bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte : & qui puissent avec moderation & sans temerité, voguer en la liberté de leurs jugemens, au delà des opinions communes. Il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un outrageux glaive à son possesseur mesme, que l'Esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonnément & discrettement. Et n'y a point de beste, à qui il faille plus justement donner des orbieres, pour tenir sa vuë subjecte, & contrainte devant ses pas ; & la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornieres que l'usage & les loix luy tracent. Parquoy il vous siera mieux de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de jetter vostre vol à cette licence effrenée. Mais si quelqu'un

de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux depens de son salut & du vostre : pour vous deffaire de cette dangereuse peste, qui se respand tous les jours en vos Cours, ce preservatif à l'extreme necessité empeschera que la contagion de ce venin n'offensera, ny vous, ny vostre assistance.

Les Sciences sont aujourd'hui établies par ordonnance Civile.

La liberté donc & gaillardise de ces Esprits anciens, produisoit en la philosophie & sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes, chacun entreprenant de juger & de choisir pour prendre party. Mais à present, que les hommes vont tous un train : [f] *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti & consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere :* Et que nous recevons les arts par civile authorité & ordonnance, si que les escholes n'ont qu'un patron & pareille institution & discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent & valent, mais chacun à son tour, les reçoit selon le prix, que l'approbation commune & le cours leur donne : on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage : ainsi se mettent egallement toutes choses. On reçoit la Medecine, comme la Geometrie ; & les battelages, les enchantemens, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications, & jusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne faut que sçavoir, que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au pouce, & de Mercure au petit doigt : & que quand la mensale couppe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté : quand elle faut sous le mitoyen, & que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale, sous mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable : Que si à une femme, la naturelle est ouverte, & ne ferme point l'angle avec la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous-mesme à tesmoin, si avec cette science, un homme ne peut passer avec reputation & faveur parmy toutes compagnies.

Jusqu'où peut atteindre la con-

Theophrastus disoit, que l'humaine cognoissance, acheminée par les sens pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine me-

f Qui devouez à certaines opinions fixes & déterminées, sont réduits à defendre les choses mêmes qu'ils desapprouvent. *Ex Cicerone,* Tusc. Quæst. L. ii. c. 2.

ſure, mais qu'eſtant arrivée aux cauſes extremes & premieres, il falloit qu'elle s'arreſtaſt, & qu'elle rebouchaſt, à cauſe ou de ſa foibleſſe, ou de la difficulté des choſes. C'eſt une opinion moyenne & douce, que noſtre ſuffiſance nous peut conduire juſques à la cognoiſſance d'aucunes choſes, & qu'elle a certaines meſures de puiſſance, outre leſquelles c'eſt temerité de l'employer. Cette opinion eſt plauſible, & introduicte par gens de compoſition : mais il eſt mal-aiſé de donner bornes à noſtre Eſprit : il eſt curieux & avide, & n'a point occaſion de s'arreſter pluſtoſt à mille pas qu'à cinquante. Ayant eſſayé par experience, que ce à quoy l'un s'eſtoit failly, l'autre y eſt arrivé : & que ce qui eſtoit incogneu à un ſiecle, le ſiecle ſuivant l'a eſclaircy : & que les ſciences & les arts ne ſe jettent pas en moule, ains ſe forment & figurent peu à peu, en les maniant & polliſſant à pluſieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leſchant à loiſir : ce que ma force ne peut deſcouvrir, je ne laiſſe pas de le ſonder & eſſayer : & en retaſtant & peſtriſſant cette nouvelle matiere, la remuant & l'eſchauffant, j'ouvre à celuy qui me ſuit, quelque facilité pour en jouyr plus à ſon ayſe, & la luy rends plus ſouple, & plus maniable :

noiſſance humaine.

g —— *Ut hymettia Sole*
Cera remolleſcit, tractatáque pollice multas
Vertitur in facies, ipſóque fit utilis uſu.

Autant en fera le ſecond au tiers : qui eſt cauſe que la difficulté ne me doit pas deſeſperer ; ny auſſi peu mon impuiſſance, car ce n'eſt que la mienne.

Pourquoi l'Eſprit de l'Homme eſt incapable d'arriver à la connoiſſance évidente des Choſes.

L'homme eſt capable de toutes choſes, comme d'aucunes : Et s'il advouë, comme dit Theophraſtus, l'ignorance des cauſes premieres & des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reſte de ſa ſcience : Si le fondement luy faut, ſon diſcours eſt par terre : Le diſputer & l'enquerir, n'a autre but & arreſt que les principes : ſi cette fin n'arreſte ſon cours, il ſe jecte à une irreſolution infinie. h *Non poteſt aliud alio magis minúſve comprehendi, quoniam omnium rerum una eſt de-*

g Comme la Cire qui ramollie par la chaleur du Soleil, & preſſée avec le pouce, prend differentes figures, & par là devient utile. *Ovid.* Metamorph. L. x. Fab. 8. *vſ.* 42. *&c.*

h Une choſe ne peut être plus ou moins compriſe qu'une autre, parce que nous les comprenons toutes par une même regle. *Cic.* Acad. Quæſt. L. iv. c. 41.

finitio comprehendendi. Or il eſt vray-ſemblable que ſi l'ame ſçavoit quelque choſe, elle ſe ſçauroit premierement elle-meſme ; & ſi elle ſçavoit quelque choſe hors d'elle , ce ſeroit ſon corps & ſon eſtuy , avant toute autre choſe. Si on void juſques aujourd'huy les dieux de la medecine ſe debattre de noſtre anatomie,

i *Mulciber in Trojam , pro Trojâ ſtabat Apollo :*

quand attendons-nous qu'ils en ſoyent d'accord ? Nous nous ſommes plus voiſins , que ne nous eſt la blancheur de la neige , ou la peſanteur de la pierre. Si l'homme ne ſe cognoiſt , comment cognoiſt-il ſes fonctions & ſes forces? Il n'eſt pas à l'advanture , que quelque notice veritable ne loge chez nous , mais c'eſt par hazard. Et d'autant que par meſme voye , meſme façon & conduitte, les erreurs ſe reçoivent en noſtre ame , elle n'a pas dequoy les diſtinguer , ny dequoy choiſir la verité du menſonge.

Le Sentiment des Academiciens moins aiſé à ſoûtenir que celui des Pyrrhoniens.

Les Academiciens recevoyent quelque inclination de jugement ? & trouvoyent trop crud , de dire qu'il n'eſtoit pas plus vray-ſemblable que la neige fuſt blanche , que noire ; & que nous ne fuſſions non plus aſſeurez du mouvement d'une pierre , qui part de noſtre main , que de celuy de la huictieſme ſphere. Et pour eviter cette difficulté & eſtrangeté , qui ne peut à la verité loger en noſtre imagination , que malaiſément, quoy qu'ils eſtabliſſent que nous n'eſtions aucunement capables de ſçavoir, & que la verité eſt engouffrée dans des profonds abyſmes, où la veuë humaine ne peut penetrer : ſi advouoyent-ils les unes choſes plus vray-ſemblables que les autres ; & recevoyent en leur jugement cette faculté , de ſe pouvoir incliner pluſtoſt à une apparence , qu'à une autre. Ils luy permettoyent cette propenſion, luy deffendant toute reſolution. L'advis des Pyrrhoniens eſt plus hardy , & quant & quant † plus vray-ſemblable. Car cette inclination Academique, & cette propenſion à une propoſition pluſtoſt qu'à une autre, qu'eſt-ce autre choſe que la recognoiſſance de quelque plus apparente verité , en cette-cy qu'en celle-là ? Si noſtre entendement eſt capable de la forme , des lineamens , du port ,

i *Vulcain eſt contre Troye ; & pour Troye, Apollon.*
Ovid. De Triſtib. L. i. Eleg. 2. *vſ.* 5.

† Ou , *beaucoup plus veritable & plus ferme* , comme il y a dans l'Edition in-quarto de 1588. Montagne veut dire ici que l'opinion des Pyrrhoniens eſt plus liée , & ſe ſoûtient mieux , que celle des Academiciens,

&

& du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante, & imparfaicte. Cette apparence de verisimilitude, qui les fait prendre plustost à gauche qu'à droite, augmentez-la; cette once de verisimilitude, qui incline la balance, multipliez-la de cent, de mille onces; il en adviendra enfin, que la balance prendra party tout à faict, & arrestera un chois & une verité entiere. Mais comment se laissent-ils plier à la vray-semblance, s'ils ne cognoissent le vray? Comment cognoissent-ils la semblance de ce dequoy ils ne cognoissent pas l'essence? Ou nous pouvons juger tout à faict, ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles & sensibles sont sans fondement & sans pied, si elles ne font que flotter & vanter, pour neant laissons-nous emporter nostre jugement à aucune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; & la plus seure assiette de nostre entendement, & la plus heureuse, ce seroit celle-là, où il se maintiendroit rassis, droit, inflexible, sans bransle & sans agitation. [x] ***Inter visa, vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil interest.*** Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme & en leur essence, & n'y facent leur entrée de leur force propre & authorité, nous le voyons assez. Parce que s'il estoit ainsi, nous les recevrions de mesme façon: le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain. Celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourdz, trouveroit une pareille durté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un autre. Les subjets estrangers se rendent donc à nostre mercy, ils logent chez nous, comme il nous plaist. Or si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoyent assez capables & fermes, pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estans communs à tous les hommes, cette verité se rejecteroit de main en main de l'un à l'autre. Et au moins se trouveroit-il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel. Mais ce, qu'il ne se void aucune proposition, qui ne soit debattue & controverse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre jugement naturel ne saisit

x Par rapport à l'assentiment de l'Esprit, il n'importe que les apparences des sens soient vrayes ou fausses. *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 28.

pas bien clairement ce qu'il faisit : car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon compagnon : qui est signe que je l'ay saisi par quelque autre moyen, que par une naturelle puissance, qui soit en moy & en tous les hommes. Laissons à part cette infinie confusion d'opinions, qui se void entre les philosophes mesmes, & ce debat perpetuel & universel en la cognoissance des choses. Car cela est presupposé tres-veritablement, que d'aucune chose les hommes, je dy les sçavans, les mieux nais, les plus suffisans, ne sont d'accord : non pas que le Ciel soit sur nostre teste : car ceux qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela : & ceux qui nient que nous puissions comprendre aucune chose, disent que nous n'avons pas compris que le Ciel soit sur nostre teste : & ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Incertitude que chacun peut remarquer dans ses jugemens.

Outre cette diversité & division infinie, par le trouble que nostre jugement nous donne à nous-mesmes, & l'incertitude que chacun sent en soy, il est aysé à voir qu'il a son assiette bien mal asseurée. Combien diversement jugeons-nous des choses ? combien de fois changeons-nous nos fantasies ? Ce que je tiens aujourd'huy, & ce que je croy, je le tiens, & le croy de toute ma croyance ; tous mes outils & tous mes ressorts empoignent cette opinion, & m'en respondent, sur tout ce qu'ils peuvent : je ne sçaurois embrasser aucune verité ny conserver avec plus d'asseurance, que je fay cette-cy. J'y suis tout entier ; j'y suis voyrement : mais ne m'est-il pas advenu non une fois, mais cent, mais mille, & tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose à tout ces mesmes insttumens, en cette mesme condition, que depuis j'ai jugée fausse ? Au moins faut-il devenir sage à ses propres despens. Si je me suis trouvé souvent trahy sous cette couleur, si ma touche se trouve ordinairement fausse, & ma balance inegale & injuste, quelle asseurance en puis-je prendre à cette fois, plus qu'aux autres ? N'est-ce pas sottise, de me laisser tant de fois pipper à un guide ? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cens fois de place, qu'elle ne face que vuyder & remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre croyance, autres & autres opinions, tousjours la presente & la derniere c'est la certaine, & l'infaillible. Pour cette-cy il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie, & le salut, & tout.

[1]—— *Posterior* —— *res illa reperta*
Perdit, & immutat sensus ad pristina quæque.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit tousjours se souvenir que c'est l'homme qui donne, & l'homme qui reçoit; c'est une mortelle main qui nous le presente; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du Ciel, ont seules droict & authorité de persuasion, [93] seules, marque de verité: laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens: cette saincte & grande image ne pourroit pas en un si chetif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme & fortifie par sa grace & faveur particuliere & supernaturelle. Aumoins devroit nostre condition fautive, nous faire porter plus moderément & retenuement en nos changemens. Il nous devroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses fausses, & que c'est par ces mesmes outils qui se dementent & qui se trompent souvent.

Les jugemens de l'Esprit fort dépendans des alterations du Corps.

Or n'est-il pas merveille, s'ils se dementent, estans si aysez à incliner & à tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre jugement & les facultez de nostre ame en general, souffrent selon les mouvemens & alterations du Corps, lesquelles alterations sont continuelles. N'avons-nous pas l'Esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? La joye & la gayeté ne nous font-elles pas recevoir les subjects qui se presentent à nostre ame, d'un tout autre visage, que le chagrin & la melancholie? Pensez-vous que les vers de Catulle ou de Sappho, rient à un vieillard avaricieux & rechigné, comme à un jeune homme vigoureux & ardent? Cleomenes fils d'Anaxandridas estant malade, ses amis luy reprochoyent qu'il avoit des humeurs & fantasies nouvelles, & non accoustumées: [94] *Je croy bien*, fit-il, *aussi ne suis-je pas celuy que je suis estant sain: estant autre, aussi sont autres mes opinions & fantasies.* En la chicane de nos Palais, ce mot est en usage, qui se dit des criminels qui ren-

1 Cette derniere connoissance nous dégoûte des premieres, & les décredite entierement dans notre Esprit. *Lucret.* L. v. *vs.* 1413. *&c.*

93 *Sont les seules qui ayent le sceau, la marque de la verité.*

94 Plutarque, dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

contrent les Juges en quelque bonne trempe, douce & debonnaire, [m] *gaudeat de bona fortuna.* Car il eſt certain que les jugemens ſe rencontrent par fois plus tendus à la condemnation, plus eſpineux & aſpres, tantoſt plus faciles, ayſez, & enclins à l'excuſe. Tel qui rapporte de ſa maiſon la douleur de la goutte, la jalouſie, ou le larrecin de ſon valet, ayant toute l'ame teinte & abbreuvée de colere, il ne faut pas doubter que ſon jugement ne s'en altere vers cette partlà. Ce venerable Senat d'Areopage jugeoit de nuict, de peur que la veue des pourſuivans corrompiſt ſa juſtice. L'air meſme & la ſerenité du Ciel nous apporte quelque mutation, comme dit ce Vers Grec en Cicero,

> [n] *Tales ſunt hominum mentes, quali pater ipſe*
> *Juppiter auctiferâ luſtravit lampade terras.*

Ce ne ſont pas ſeulement les fievres, les breuvages, & les grands accidens, qui renverſent noſtre jugement : les moindres choſes du monde le tournevirent. Et ne faut pas doubter, encores que nous ne le ſentions pas, que ſi la fievre continue peut atterrer noſtre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration ſelon ſa meſure & proportion. Si l'apoplexie aſſoupit & eſteint tout à faict la veuë de noſtre intelligence, il ne faut pas doubter que le morfondement ne l'eſblouiſſe. Et par conſequent, à peine ſe peut-il rencontrer une ſeule heure en la vie, où noſtre jugement ſe trouve en ſa deuë aſſiette, noſtre corps eſtant ſubject à tant de continuelles mutations, & eſtoffé de tant de ſortes de reſſorts, que j'en croy les medecins, [95] combien il eſt malaiſé, qu'il n'y en ayt touſjours quelqu'un qui tire de travers.

L'infirmité de notre Jugement malaiſée à découvrir.

Au demeurant, cette maladie ne ſe deſcouvre pas ſi aiſément, ſi elle n'eſt du tout extreme & irremediable : d'autant que la raiſon va touſjours torte, boiteuſe, & deshanchée : & avec le menſonge com-

m *Qu'il jouïſſe de ce bonheur*, C'eſt ainſi que Montagne a rendu lui-même ces mots, dans ſon Edition de Bourdeaux de 1580. p. 336.

n Tel eſt le jour qui éclaire le Monde, telle eſt l'humeur des hommes. *Cic.* Fragmenta Poëmatum : Tom. x. p. 4291. *Edit. Gronov.* Les deux vers Latins ſont une traduction de ces deux d'Homere.

> Τοῖος γὰρ νόος ἐστὶν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων,
> Οἷον ἐπ' ἦμαρ ἄγῃσι πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.

Odyſſ. L. xviii. *vſ.* 135, 136.

95 Notre vie n'eſt qu'une ſouffrance continuelle, *ἀειπάθεια* comme je l'ai ouï ſoutenir à un très-habile Medecin, & comme on n'en eſt que trop convaincu par ſa propre experience.

me avec la verité. Par ainsi, il est malaisé de descouvrir son mescompte, & desreglement. J'appelle tousjours raison, cette apparence de discours que chacun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle, il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme subject : c'est un instrument de plomb, & de cire, alongeable, ployable, & accommodable à tout biais & à toutes mesures : il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait un juge, s'il ne s'escoute de près, à quoy peu de gens s'amusent ; l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, & à la vengeance, & non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous fait favoriser une chose plus qu'une autre, & qui nous donne sans le congé de la raison, le choix, en deux pareils subjects, ou quelque ombrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement, la recommendation ou deffaveur d'une cause, & donner pente à la balance. Moi qui m'espie de plus prez, qui ay les yeux incessamment tendus sur moi, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

o —— quis sub arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tyridatem terreat, unicè
Securus,

à peine oseroy-je dire la vanité & la foiblesse que je trouve chez moy. J'ai le pied si instable & si mal assis, je le trouve si aysé à crouler, & si prest au branle, & ma veue si desreglée, qu'à jeun je me sens autre, qu'aprés le repas : si ma santé me rid, & la clarté d'un beau jour, me voylà honneste homme : si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfroigné, mal plaisant & inaccessible. Un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé ; & mesme chemin à cette heure plus court, une autrefois plus long : & une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : Maintenant je suis à tout faire, maintenant à rien faire : ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquefois peine. Il se fait mille agitations indiscrettes & casueles chez moi. Ou l'humeur melancholique me tient, ou la

o Nullement en peine de savoir quel Roi se fait redouter sous l'Ourse glacée dans le fond du Septentrion, ni ce qui fait trembler Tiryidate. *Horat.* L. i. Od. 26. *vs.* 3. *&c.*

cholerique ; & de ſon authorité privée , à cett'heure le chagrin predomine en moy , à cett'heure l'allegreſſe. Quand je prens des livres , j'auray apperceu en tel paſſage des graces excellentes , & qui auront feru mon ame ; qu'un'autrefois j'y retombe , j'ay beau le tourner & virer , j'ay beau le plier & le manier , c'eſt une maſſe incognue & informe pour moy. En mes Eſcrits meſmes, je ne retrouve pas touſjours l'air de ma premiere imagination : je ne ſçay ce que j'ay voulu dire : & m'eſchaude ſouvent à corriger , & y mettre un nouveau ſens, pour avoir perdu le premier qui valloit mieux. Je ne fay qu'aller & venir : mon jugement ne tire pas touſjours avant : il flotte, il vague ,

p —— *velut minuta magno*
Deprenſa navis in mari , veſaniente vento.

Maintes-fois (comme il m'advient de faire volontiers) ayant pris pour exercice & pour eſbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne , mon eſprit s'appliquant & tournant de ce coſté-là , m'y attache ſi bien , que je ne trouve plus la raiſon de mon premier advis , & m'en deſpars. Je m'entraine quaſi où je panche , comment que ce ſoit , & m'emporte de mon poids. Chacun à peu près en diroit autant de ſoy , s'il ſe regardoit comme moy.

Le Preſcheur & l'Avocat perſuadez par leur propre paſſion.

Les Preſcheurs ſçavent , que l'emotion qui leur vient en parlant , les anime vers la creance : & qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffence de noſtre propoſition , l'imprimons en nous , & l'embraſſons avec plus de vehemence & d'approbation , que nous ne faiſons eſtans en noſtre ſens froid & repoſé. Vous recitez ſimplement une cauſe à l'Advocat , il vous y reſpond chancellant & doubteux : vous ſentez qu'il luy eſt indifferent de prendre à ſouſtenir l'un ou l'autre party : l'avez-vous bien payé pour y mordre , & pour s'en formaliſer , commence - il d'en eſtre intereſſé , y a-il eſchauffé ſa volonté ? ſa raiſon & ſa ſcience s'y eſchauffent quant & quant : voylà une apparente & indubitable verité , qui ſe preſente à ſon entendement : il y deſcouvre une toute nouvelle lumiere , & le croit à bon eſcient , & ſe le perſuade ainſi. Voire je ne ſçay ſi l'ardeur qui naiſt

p Comme une petite Barque , ſurpriſe en pleine mer , durant une furieuſe tempête. *Catul.* Epigr. xxiii. *vſ.* 12 , 13.

du despit, & de l'obstination, à l'encontre de l'impression & violence du magistrat, & du danger; ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir jusques au feu, l'opinion pour laquelle entre ses amys, & en liberté, il n'eust pas voulu s'eschauder pour le bout du doigt. Les secousses & esbranlemens que nostre ame reçoit par les passions corporelles, peuvent beaucoup en elle: mais encore plus les siennes propres: ausquelles elle est si fort prinse, qu'il est à l'advanture soustenable, qu'elle n'a aucune autre alleure & mouvement, que du souffle de ces vents, & que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours. Et qui maintiendroit cela, suivant le party des Peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puis qu'il est cognu, que la pluspart des plus belles actions de l'ame, procedent & ont besoin de cette impulsion des passions. La vaillance, disent-ils, ne se peut parfaire sans l'assistance de la cholere.

q *Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore.*

Ny ne court-on sus aux meschants, & aux ennemis, assez vigoureusement, si on n'est courroucé: Et veulent que l'Advocat inspire le courroux aux Juges, pour en tirer justice.

Passions déreglées animent & accompagnent les plus éminentes Vertus.

Les cupiditez emeurent Themistocles, emeurent Demosthenes: & ont poussé les Philosophes aux travaux, veillées, & peregrinations: Nous meinent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles. Et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy & la fascherie, sert à nourrir en la conscience, la penitence & la repentance: & à sentir les fleaux de Dieu, pour nostre chastiment, & les fleaux de la correction politique. La compassion sert d'aiguillon à la clemence; & la prudence de nous conserver & gouverner, est esveillée par nostre crainte: & combien de belles actions par l'ambition? combien par la presomption? Aucune eminente & gaillarde vertu enfin, n'est sans quelque agitation desreglée.

Pourquoi les Epicuriens ont déchargé la Divinité de toute sorte de soin.

Seroit-ce pas l'une des raisons qui auroit meu les Epicuriens, à descharger Dieu de tout soin & sollicitude de nos affaires: d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous,

q *Ajax toujours vaillant, Le fut au plus haut point dans l'excès de sa rage.* Cic. Tusc. Quæst. L. IV. c. 23.

ſans esbranler ſon repos, par le moyen des paſſions, qui ſont comme des piqueures & ſollicitations acheminans l'ame aux actions vertueuſes? Ou bien ont-ils creu autrement, & les ont prinſes, comme tempeſtes, qui deſbauchent honteuſement l'ame de ſa tranquillité? [r] *Ut maris tranquillitas intelligitur, nullâ, ne minimâ quidem, aurâ fluctus commovente: Sic animi quietus & placatus ſtatus cernitur, quùm perturbatio nulla eſt, quâ moveri queat.*

Quels effets doit produire la diverſité de nos Paſſions.

Quelles differences de ſens & de raiſon, quelle contrarieté d'imaginations nous preſente la diverſité de nos paſſions? Quelle aſſeurance pouvons-nous donc prendre de choſe ſi inſtable & ſi mobile, ſubjecte par ſa condition à la maiſtriſe du trouble, n'allant jamais qu'un pas forcé & emprunté? Si noſtre jugement eſt en main à la maladie meſmes, & à la perturbation, ſi c'eſt de la folie & de la temerité, qu'il eſt tenu de recevoir l'impreſſion des choſes, quelle ſeurté pouvons-nous attendre de luy?

Voyes naturelles pour entrer dans le cabinet des Dieux.

N'y a-il point de hardieſſe à la Philoſophie, d'eſtimer des hommes qu'ils produiſent leurs plus grands effects, & plus approchans de la Divinité, quand ils ſont hors d'eux, & furieux, & inſenſez? Nous nous amendons par la privation de noſtre raiſon, & ſon aſſoupiſſement. Les deux voyes naturelles, pour entrer au cabinet des Dieux, & y preveoir le cours des deſtinées, ſont la fureur & le ſommeil. Cecy eſt plaiſant à conſiderer: Par la diſlocation que les paſſions apportent à noſtre raiſon, nous devenons vertueux: [96] par ſon extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes & devins. Jamais plus volontiers je ne l'en creu. C'eſt un pur enthouſiaſme, que la ſaincte verité a inſpiré en l'eſprit philoſophique, qui luy arrache contre ſa propoſition, que l'eſtat tranquille de noſtre ame, l'eſtat raſſis, l'eſtat plus ſain, que la philoſophie luy puiſſe acquerir, n'eſt pas ſon meilleur eſtat. Noſtre veillée eſt plus endormie que le dormir: noſtre ſageſſe moins ſage que la folie: nos ſonges vallent mieux, que nos diſcours: la pire place, que nous puiſſions prendre, c'eſt en nous. Mais penſe-elle pas, que nous ayons

r Comme on voit la Mer calme lorſqu'elle n'eſt point agitée par le moindre ſoufle de vent: l'Eſprit ſe montre paiſible & tranquille, quand les paſſions ne peuvent faire aucune impreſſion ſur lui. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. v. c. 6.

96 *Et par un aneantiſſement de la raiſon cauſé par la fureur, ou par le ſommeil image de la mort, nous devenons*, &c.

l'adviſement

l'advisement de remarquer, que la voix, qui fait l'esprit, quand il est deprins de l'homme, si clair-voyant, si grand, si parfaict, & pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant & tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant & tenebreux; & à cette cause, voix infiable & incroyable?

Passion qu'on nomme amour; combien elle a d'empire sur l'Esprit de l'Homme.

Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle & poisante; desquelles la plusspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre. Mais cette passion, qu'on dit estre produite par l'oisiveté, au cœur des jeunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avec loisir & d'un progrés mesuré, elle represente bien evidemment, à ceux qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion & alteration, que nostre jugement souffre. J'ay autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir & rabattre: car il s'en faut tant que je sois de ceux qui convient les vices, que je ne les suis pas seulement, s'ils ne m'entrainent: je la sentois naistre, croistre, & s'augmenter en despit de ma resistance: & enfin tout voyant & vivant, me saisir & posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commençoit à paroistre autre que de coustume: je voyois evidemment grossir & croistre les advantages du subject que j'allois desirant, & aggrandir & enfler par le vent de mon imagination: les difficultez de mon entreprise, s'aiser & se planir; mon discours & ma conscience, se tirer arriere: Mais ce feu estant évaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une autre sorte de veuë, autre estat, & autre jugement: Les difficultez de la retraite, me sembler grandes & invincibles, & les mesmes choses de bien autre goust & visage, que la chaleur du desir ne me les avoit presentées. Lequel plus veritablement, Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes jamais sans maladie. Les fievres ont leur chaud & leur froid: des effects d'une passion ardente, nous retombons aux effets d'une passion frilleuse. Autant que je m'estois jetté en avant, je me relance d'autant en arriere:

[f] *Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,*

f. Semblables aux Flots de la Mer, agitez alternativement par un grand orage, qui tantôt se jettant vers la Terre inondent les plus grands Rochers, & se répandent sur les extre-

Nunc ruit ad terras scopulisque superjacit undam,
Spumeus, extremámque sinu perfundit arenam:
Nunc rapidus retro atque æstu revoluta resorbens
Saxa fugit, littúsque vado labente relinquit.

Pourquoy Montagne ne prenoit pas aisément de nouvelles Opinions.

Or de la cognoissance de cette mienne volubilité, j'ay par accident engendré en moy quelque constance d'opinions: & n'ay guere alteré les miennes premieres & naturelles: Car quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, je ne change pas aisément, de peur que j'ay de perdre au change: Et puis que je ne suis pas capable de choisir, je prens le choix d'autruy, & me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis. Autrement je ne me sçauroy garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-je, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation & trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes & de divisions, que nostre siecle a produites. Les Escrits des anciens, je dis les bons Escrits, pleins & solides, me tentent, & remuent quasi où ils veulent: celuy que j'oy, me semble tousjours le plus roide: je les trouve avoir raison chacun à son tour, quoy qu'ils se contrarient. Cette aisance que les bons Esprits ont, de rendre ce qu'ils veulent vray-semblable; & qu'il n'est rien si estrange, à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur, pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel & les estoilles ont branslé trois mille ans, tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que 97 Cleanthes le Samien, ou (selon Theophraste) 98 Nicetas Syracusien

mitez du Rivage, & tantôt repoussez en arriere, & se retirant avec la même rapidité, abandonnent les pierres & les cailloux qu'ils avoient entraînez, & laissent le Rivage tout découvert. *Æneid.* L. xi. *vs.* 624, *&c.*

97 Plutarque dans son Traité, *De la Face qui apparoit dedans le Rond de la Lune*: c. 4. où cet Auteur dit, *qu'Aristarchus estimoit que les Grecs ensemble devoient mettre en justice Cleanthe le Samien, & le condamner de blaspheme encontre les Dieux, comme remuans le foyer du Monde, d'autant que cet homme tachant à sauver les apparences, supposoit que le Ciel demeuroit immobile, & que c'étoit la Terre qui se mouvoit par le Cercle oblique du Zodiaque, tournant à l'entour de son aixieu.* Mais comme on sait d'ailleurs, qu'Aristarque de Samos a crû le mouvement de la Terre, il doit y avoir faute dans cet endroit, comme l'a cru *Menage*, qui à la faveur d'un petit changement dans le Texte de Plutarque, lui fait dire, non qu'Aristarque ait eu dessein d'accuser d'impieté Cleanthe pour avoir soûtenu le mouvement de la Terre, mais au contraire que Cleanthe avoit voulu en faire un crime à Aristarque de Samos. Voyez Menage dans son Commentaire sur *Diogene Laerce*, L. viii. Segm. 85. p. 388, 389.

98 Cic. *Acad. Quæst.* L. 4. c. 39.

s'advisa de maintenir que c'estoit la Terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu. Et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tres-reglément à toutes les consequences Astrologiennes. Que prendrons-nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux ? Et qui sçait qu'une tierce opinion d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes ?

t *Sic volvenda ætas commutat tempora rerum,*
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore:
Porrò aliud succedit, & è contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, & miro est mortales inter honore.

Pourquoi l'on doit se defier d'une Doctrine nouvelle.

Ainsi quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en deffier, & de considerer qu'avant qu'elle fust produite, sa contraire estoit en vogue : & comme elle a esté renversée par cette-cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention, qui choquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts, fussent en credit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eux, & qu'à eux appartient pour tout le temps advenir, la possession de nostre creance ? Ils ne sont non plus exempts du boute-hors, qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy je ne puis satisfaire, un autre y satisfera : Car de croire toutes les apparences, desquelles nous ne pouvons nous deffaire, c'est une grande simplesse. Il en adviendroit par là, que tout vulgaire (& nous sommes tous du vulgaire) auroit sa creance contournable, comme une girouette : car son ame estant molle & sans resistance, seroit forcée de recevoir sans cesse, autres & autres impressions, la derniere effaçant tousjours la trace de la precedente. Celuy qui se trouve foible, il doit respondre, suivant la pratique, qu'il en

t Ainsi l'âge change le prix des choses: ce qui fut précieux autrefois, tombe aujourd'hui dans le mépris : & dans la suite, une autre chose dont on ne faisoit aucun cas, se met en credit, & devient tous les jours plus recherchée, plus estimée, & plus respectée parmi les hommes. *Lucret.* L. v. *vs.* 1275, *&c.*

parlera à son Conseil, ou s'en rapporter aux plus sages, desquels il a receu son apprentissage. Combien y a-il que la Medecine est au monde? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme *Paracelse*, change & renverse tout l'ordre des regles anciennes, & maintient que jusques à cette heure, elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifiera aisément cela: Mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, je trouve que ce ne seroit pas grand' sagesse. Il ne faut pas croire à chacun, dit le precepte, parce que chacun peut dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez, & de reformations physiques, me disoit, il n'y a pas long temps, que tous les Anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature & mouvemens des Vents, ce qu'il me feroit tres-evidemment toucher à la main, si je voulois l'entendre. Aprés que j'eus eu un peu de patience à ouyr ses arguments, qui avoient tout plein de verisimilitude: Comment donc, luy fis-je, ceux qui navigeoient sous les loix de Theophraste, alloient-ils en Occident, quand ils tiroient en Levant? alloient-ils à costé, ou à reculons? C'est la fortune, me respondit-il: tant y a qu'ils se mescomptoient. Je luy repliquay lors, que j'aymois mieux suivre les effects, que la raison. Or ce sont choses, qui se choquent souvent: & m'a l'on dict qu'en la Geometrie (qui pense avoir gaigné le hault poinct de certitude parmy les Sciences) il se trouve des demonstrations inevitables, subvertissans la verité de l'experience: Comme Jacques Peletier me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminans l'une vers l'autre pour se joindre, qu'il verifioit toutefois ne pouvoir jamais jusques à l'infinité, arriver à se toucher. Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs argumens & de leur raison, que pour ruiner l'apparence de l'experience: & est merveille, jusques où la souplesse de nostre raison les a suivis à ce dessein de combattre l'evidence des effects: Car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chault, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vray-semblables. Ptolomeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre Monde: tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques Isles escartées, qui

pouvoient eſchapper à leur cognoiſſance : c'euſt eſté pyrrhoniſer, il y a mille ans, que de mettre en doubte la ſcience de la Coſmographie, & les opinions qui en eſtoient receuës d'un chacun : c'eſtoit hereſie d'avouer des Antipodes : voila de noſtre ſiecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une iſle, ou une contrée particuliere, mais une partie eſgale à peu prés en grandeur, à celle que nous cognoiſſions, qui vient d'eſtre deſcouverte. Les Geographes de ce temps ne faillent pas d'aſſeurer, que mes-huy tout eſt trouvé & que tout eſt veu ;

u *Nam quod adeſt præſto, placet, & pollere videtur.*

Sçavoir-mon ſi Ptolomée s'y eſt trompé autrefois, ſur les fondemens de ſa raiſon, ſi ce ne ſeroit pas ſottiſe de me fier maintenant à ce que ceux-cy en diſent : Et s'il n'eſt pas plus vray-ſemblable, que ce grand corps, que nous appellons le Monde, eſt choſe bien autre que nous ne jugeons.

Le Monde ſujet à de continuels changemens.

Platon dit, qu'il change de viſage à tout ſens : que le Ciel, les Eſtoilles & le Soleil, renverſent par fois le mouvement, que nous y voyons : changeant l'Orient à l'Occident. Les Preſtres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy, dequoy il y avoit onze mille tant d'ans (& de tous leurs Roys ils luy feirent veoir les effigies en ſtatues tirées aprés le vif) 98 le Soleil avoit changé quatre fois de routte : Que la mer & la terre ſe changent alternativement, l'une en l'autre. Que la naiſſance du monde eſt indeterminée. Ariſtote, Cicero de meſmes. Et quelqu'un d'entre nous, qu'il eſt de toute eternité, mortel & renaiſſant, à pluſieurs viciſſitudes : appellant à teſmoins Salomon & Iſaïe : pour eviter ces oppoſitions, que Dieu a eſté quelquefois createur ſans creature : qu'il a eſté oiſif : qu'il s'eſt deſdict de ſon oiſiveté, mettant la main à cet ouvrage : & qu'il eſt par conſequent ſubjećt au changement. En la plus fameuſe des Grecques Eſcholes, le monde eſt tenu un Dieu, faict par un autre Dieu plus grand : & eſt compoſé d'un corps & d'une ame, qui loge en ſon centre, s'eſpandant, par nombres de Muſique, à ſa circonference : divin, tres-heureux, tres-grand, tres-ſage, eternel. En luy

u Car ce qu'on poſſede actuellement, donne du plaiſir, & paroit l'emporter ſur toute autre choſe. *Lucret.* L. v. *vſ.* 1411, 1412.

98 *Herodot.* L. ii. p. 163, 164.

ſont d'autres Dieux, la mer, la terre, les aſtres, qui s'entretiennent d'une harmonieuſe & perpetuelle agitation & danſe divine : tantoſt ſe rencontrans, tantoſt s'eſloignans : ſe cachans, montrans, changeans de rang, ores avant, & ores derriere. Heraclitus eſtabliſſoit le monde eſtre composé par feu, & par l'ordre des deſtinées, ſe [99] devoir enflammer & reſoudre en feu quelque jour, & quelque jour encore renaiſtre. Et des hommes dit Apulée : [x] *ſigillatim mortales, cunctim perpetui.* Alexandre eſcrivit à ſa mere, la narration d'un Preſtre Egyptien, tirée de leurs monuments, teſmoignant l'ancienneté de cette Nation, infinie, & comprenant la naiſſance & progrez des autres pays au vray. Cicero & Diodorus diſent de leur temps, que les Chaldéens tenoient regiſtre de quatre cens mille tant d'ans. Ariſtote, Pline, & autres, [100] que Zoroaſtre vivoit ſix mille ans avant l'aage de Platon. Platon dit, [1] que ceux de la ville de Saïs, ont des memoires par eſcrit, de huict mille ans : & que la ville d'Athenes fut baſtie mille ans avant ladicte ville de Saïs. Epicurus, qu'en meſme temps que les choſes ſont icy comme nous les voyons, elles ſont toutes pareilles, & en meſme façon, en pluſieurs autres mondes. Ce qu'il euſt dict plus aſſeurément, s'il euſt veu les ſimilitudes, & convenances de ce nouveau monde des Indes Occidentales, avec le noſtre, preſent & paſſé, en ſi eſtranges exemples. En verité conſiderant ce qui eſt venu à noſtre ſcience du cours de cette police terreſtre, je me ſuis ſouvent eſmerveillé de voir en une tres-grande diſtance de lieux & de temps, les rencontres d'un ſi grand nombre d'opinions populaires, ſauvages, & des mœurs & creances ſauvages, & qui par aucun biais ne ſemblent tenir à noſtre naturel diſcours. C'eſt un grand ouvrier de miracles que l'eſprit humain. Mais cette relation a je ne ſçay quoy encore de plus heteroclite : elle ſe trouve auſſi en noms, & en mille autres choſes. Car on y trouva des Nations, n'ayans (que nous ſçachions) jamais ouy

99 *Diogene Laërce* dans la Vie d'Heraclite : L. ix. *Segm.* 8.

x Ils ſont mortels chacun à part ; & en général immortels. *Apulei.* in Libello ſuo *de Deo Socratis* : p. 670. Pariſiis, *in Uſum Delphini*, où il y a, *Singillatim mortales, cuncti tamen univerſo genere perpetui.*

100 *Plin.* Nat. Hiſt. L. xxx. c. 1. *Eudoxus* ——*Zoroaſtrem ſex millibus annorum ante Platonis mortem fuiſſe prodidit. Sic & Ariſtoteles.*

1 Dans ſon *Timée*, p. 524. G.

nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit : où il y avoit des Estats & grandes polices maintenuës par des femmes, sans hommes : où nos jeusnes & nostre caresme estoit representé, y adjoustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit : icy on en honoroit les sepultures, on les appliquoit là, & nommément celle de S. André, à se deffendre des visions nocturnes, & à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantements : ailleurs ils en rencontrerent une de bois de grande hauteur, adorée pour Dieu de la pluye, & celle-là bien fort avant dans la Terre Ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitentiers : l'usage des mitres, le cœlibat des Prestres, l'art de deviner par les entrailles des animaux sacrifiez : l'abstinence de toute sorte de chair & poisson, à leur vivre : la façon aux Prestres d'user en officiant de langue particuliere, & non vulgaire : & cette fantasie, que le premier Dieu fut chassé par un second son frere puisné ; qu'ils furent créés avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur peché ; changé leur territoire, & empiré leur condition naturelle : qu'autresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes, qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jetterent dans les haults creux des montagnes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayans enfermé là-dedans, plusieurs sortes d'animaux ; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils mirent hors des chiens, lesquels estans revenus nets & mouillez, ils jugerent l'eau n'estre encore guere abaissée ; depuis en ayans faict sortir d'autres, & les voyans revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpens. On rencontra en quelque endroit, la persuasion du jour du jugement, si qu'ils s'offençoient merveilleusement contre les Espagnols qui espandoient les os des trespassez, en fouillant les richesses des sepultures, disans que ces os escartez ne se pourroient facilement rejoindre : la trafique par eschange, & non autre, foires & marchez pour cet effect : des nains & personnes difformes, pour l'ornement des tables des Princes : l'usage de la fauconnerie selon la nature de leurs oyseaux ; subsides tyranniques : delicatesse de jardinages ; dances, saults batelaresques : musique d'instrumens ; armoiries ; jeux de

paulme ; jeu de dez & de sort, auquel ils s'eschauffent souvent, jusques à s'y jouër eux-mesmes, & leur liberté : medecine non autre que de charmes : la forme d'escrire par figures : creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples : adoration d'un Dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, jeusne, & penitence, preschant la loy de nature, & des ceremonies de la religion, & qui disparut du monde, sans mort naturelle : l'opinion des geants : l'usage de s'enyvrer de leurs breuvages, & de boire d'autant : ornemens religieux peints d'ossemens & testes de morts, surplis, eau beniste, aspergez ; femmes & serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler & enterrer, avec le mary ou maistre trespassé : loy que les aisnez succedent à tout le bien, & n'est reservé aucune part au puisné, que d'obeïssance : coustume à la promotion de certain office de grande authorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom, & quitte le sien : de verser de la chaulx sur le genou de l'enfant freschement nay, en luy disant, *Tu és venu de pouldre, & retourneras en pouldre* : l'art des augures. Ces vains ombrages de nostre religion, qui se voyent en aucuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité & la divinité. Non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les nations infideles de deçà, par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune & supernaturelle inspiration : car on y trouve aussi la creance du Purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, & imaginent les ames, & purgées, & punies, par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'advertit cet exemple, d'une autre plaisante diversité : car comme il s'y trouva des Peuples qui aimoyent à deffubler le bout de leur membre, & en retranchoyent la peau à la Mahumetane & à la Juifve, il s'y en trouva d'autres, qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons, ils portoient leur peau bien soigneusement estirée & attachée au dessus, de peur que ce bout ne vist l'air. Et de cette diversité aussi, que comme nous honorons les Roys & les Festes, en nous parant des plus honnestes vestemens que nous ayons : en aucunes Regions, pour monstrer toute disparité & submission à leur Roy, les subjects se presentoyent à luy, en leurs plus viles

viles habillemens, & entrants au Palais prennent quelque vieille robe deſchirée ſur la leur bonne, à ce que tout le luſtre, & l'ornement ſoit au maiſtre. Mais ſuyvons: Si nature enſerre dans les termes de ſon progrez ordinaire, comme toutes autres choſes, auſſi les creances, les jugemens, & opinions des hommes: ſi elles ont leur revolutiòn, leur ſaiſon, leur naiſſance, leur mort, comme les choux: ſi le ciel les agite, & les roule à ſa poſte, quelle magiſtrale authorité & permanante, leur allons-nous attribuant? Si par experience nous touchons à la main, que la forme de noſtre eſtre deſpend de l'air, du climat, & du terroir où nous naiſſons, non ſeulement le teinct, la taille, la complexion & les contenances, mais encore les facultez de l'ame: [y] *Et plaga cœli non ſolùm ad robur corporum, ſed etiam animorum facit*, dit Vegece: Et que la Déeſſe fondatrice de la ville d'Athenes, choiſit à la ſituer, une temperature de pays, qui fiſt les hommes prudents, comme les preſtres d'Egypte apprindrent à Solon: [z] *Athenis tenue cœlum: ex quo etiam acutiores putantur Attici: craſſum Thebis; itaque pingues Thebani, & valentes:* en maniere qu'ainſi que les fruicts naiſſent divers, & les animaux, les hommes naiſſent auſſi plus & moins belliqueux, juſtes, temperans & dociles: icy ſubjects au vin, ailleurs au larecin ou à la paillardiſe: icy enclins à ſuperſtition, ailleurs à la meſcreance: icy à la liberté, icy à la ſervitude: capables d'une ſcience ou d'un art: groſſiers ou ingenieux: obeïſſans ou rebelles: bons ou mauvais, ſelon que porte l'inclination du lieu où ils ſont aſſis, & prennent nouvelle complexion, ſi on les change de place, comme les arbres: qui fut la raiſon, pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perſes d'abandonner leur pays aſpre & boſſu, pour ſe tranſporter en un autre doux & plain, diſant que les terres graſſes & molles font les hommes mols, & les fertiles les eſprits infertiles: Si nous voyons tantoſt fleurir un art, une creance, tantoſt une autre, par quelque influence celeſte: tel ſiecle produire telles natures, & incliner l'humain genre à tel ou tel

y Le Climat ne contribuë pas ſeulement à la vigueur du Corps, mais encore à celle de l'Eſprit. *Veget.* L. i. c. 2.

z L'Air d'Athenes eſt ſubtil; & par cette raiſon les Atheniens ſont reputez avoir l'Eſprit plus délicat; celui de Thebes eſt épais, c'eſt pourquoi les Thebains paſſent pour gens groſſiers, & pleins de vigueur. *Cic.* de Fato: c. 4.

ply : les esprits des hommes tantost gaillars, tantost maigres, comme nos champs : que deviennent toutes ces belles prerogatives dequoy nous nous allons flattants ? Puisqu'un homme sage se peut mescompter, & cent hommes, & plusieurs nations : voire & l'humaine nature selon nous, se mescompte plusieurs siecles, en cecy ou en cela : quelle seureté avons-nous que par fois elle cesse de se mescompter, & qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ?

L'homme inconstant dans ses desirs : bonne preuve de son imbecillité.

Il me semble entre autres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy-cy ne merite pas d'estre oublié, que par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy faut : que non par jouyssance, mais par imagination & par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous avons besoin pour nous contenter. Laissons à nostre pensée tailler & coudre à son plaisir : elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, & se satisfaire.

[a] *quid enim ratione timemus*
Aut cupimus ? quid tàm dextro pede concipis, ut te
Conatûs non pœniteat, votique peracti ?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les Dieux, sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire. Et la priere des Lacedemoniens publique & privée portoit, [2] simplement les choses bonnes & belles leur estre octroyées : remettant à la discretion de la puissance supreme le triage & choix d'icelles.

[b] *Conjugium petimus partúmque uxoris, at illi*
Notum qui pueri, qualisque futura sit uxor.

Et le Chrestien supplie Dieu, *que sa volonté soit faicte :* pour ne tomber en l'inconvenient que les poëtes feignent du Roy Midas. Il requit les Dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or. Sa priere fut exaucée, son vin fut or, son pain or, & la plume de sa couche, & d'or sa chemise & son vestement : de façon qu'il se trouva accablé sous la jouyssance de son desir, & estrené d'une insupporta-

a Car que craignons-nous, ou que desirons-nous par raison ? L'Homme peut-il former des vœux si justes, qu'il n'ait sujet de les retracter, & qu'il n'en voye l'accomplissement avec peine ? *Juvenal.* Sat. x. *vs.* 4, *&c.*

2 Τὰ καλὰ ἐπὶ τοῖς ἀγαθοῖς τοὺς Θεοὺς διδόναι : *Plato*, in Alcibiade ii. p. 42. F.

b Nous leur demandons une Femme & des Enfans, mais c'est eux qui savent ce que seront nos Enfans & notre Femme. *Juvenal.* Sat. x. *vs.* 352, 353.

ble commodité: il luy falut [3] desprier ses prieres:

[c] *Attonitus novitate mali, divésque miserque,*
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.

Disons de moy-mesme. Je demandois à la fortune autant qu'autre chose, l'Ordre Sainct Michel estant jeune: car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la Noblesse Françoise, & tres-rare. Elle me l'a plaisamment accordé. Au lieu de me monter & hausser de ma place, pour y aveindre, elle m'a bien plus gratieusement traitté, elle l'a ravallé & rabaissé jusques à mes espaules & au dessous. [4] Cleobis & Biton, Trophonius [5] & Agamedes, ayants requis ceux-là leur Déesse, ceux-cy leur Dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present: tant les opinions celestes sur ce qu'il nous faut, sont diverses aux nostres. Dieu pourroit nous ottroyer les richesses, les honneurs, la vie & la santé mesme, quelquefois à nostre dommage, car tout ce qui nous est plaisant, ne nous est pas tousjours salutaire. Si au lieu de la guerison, il nous envoye la mort, ou l'empirement de nos maux: [d] *Virga tua & baculus tuus ipsa me consolata sunt:* il le fait par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire: & le devons prendre en bonne part, comme d'une main tres-sage & tres-amie.

[e] *------si consilium vis,*
Permittes ipsis expendere Numinibus, quid
Conveniat nobis, rebúsque sit utile nostris:
Charior est illis homo quàm sibi.

Car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir, qu'ils vous jettent à une bataille, ou au jeu des dez, ou telle autre

3 Le mot *desprier* vient si bien ici, qu'on n'en sauroit trouver un plus clair, plus court, ni plus expressif: & par consequent, il seroit ridicule de faire difficulté de l'employer en pareil cas. Loin de le bannir de nos Dictionaires, il faudroit l'y conserver précieusement.

c Tout étonné d'un accident si nouveau: se trouvant riche & indigent tout à la fois, il desire d'être débarassé de ses richesses, & déteste ce qu'il venoit de souhaiter avec tant d'ardeur. *Ovid.* Metam. L. xi. *Fab.* iii. *vs.* 43, *&c.*

4 *Herodot.* L. i. p. 13.

5 *Plutarque*: Consolation à Apollonius sur la mort de son Fils: *ch.* 14.

d Ta Verge & ta houlette m'ont consolé. *Psalm.* xxii. *vs.* 4.

e Voulez-vous m'en croire? Laissez aux Dieux le soin de déterminer ce qui nous convient, & nous est le plus utile: car l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. *Juvenal.* Sat. x. *vs.* 246, *&c.*

chose, de laquelle l'issue vous est incognue, & le fruict doubteux. Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, & si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme : duquel par le calcul de Varro nasquirent deux cens quatre vingtz sectes. [f] *Qui autem de summo bono dissentit, de totâ philosophiæ ratione disputat.*

> [g] *Tres mihi convivæ propè dissentire videntur,*
> *Poscentes vario multùm diversa palato :*
> *Quid dem? quid non dem? renuis tu quod jubet alter :*
> *Quod petis, id sanè est invisum acidúmque duobus.*

Nature devroit ainsi respondre à leurs contestations, & à leurs debats. Les uns disent nostre bien estre, loger en la vertu : d'autres, en la volupté : d'autres, au consentir à nature : qui en la science ; qui à n'avoir point de douleur ; qui à ne se laisser emporter aux apparences : & à cette fantasie semble retirer cett'autre, de l'ancien Pythagoras :

> [h] *Nil admirari propè res est una, Numici,*
> *Soláque quæ possit facere & servare beatum,*

qui est la fin de la secte Pyrrhoniene. Aristote attribue à magnanimité, rien n'admirer. Et disoit Arcesilas, [6] les soustenemens & l'estat droit & inflexible du jugement, estre les biens : mais les consentemens & applications estre les vices & les maux. Il est vray qu'en ce [7] qu'il l'establissoit par axiome certain, il se départoit du Pyrrhonisme.

L'Ataraxie des Pyrrhoniens, ce que c'est.

Les Pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est [8] l'Ataraxie, qui est l'immobilité du jugement, ils ne l'entendent

f Or dès qu'on ne s'accorde point sur le Souverain Bien, on disconvient sur tout le fond de la Philosophie. *Cic.* de Finib. Bon. & Mal. L. v. c. 5.

g Il me semble voir trois Conviez dont les goûts sont entierement opposez, & qui demandent des mets tout differens. Que présenterai-je ? Que ne présenterai-je pas ? Vous refusez ce que l'autre demande ; & ce que vous souhaitez, déplaît aux deux autres. *Horat.* L. ii. Epist. 2. *vs.* 61, *&c.*

h Ne rien admirer, n'être surpris de rien, c'est peut-être, ô Numicius, la seule chose qui puisse rendre un homme constamment heureux. *Horat.* L. i. Epist. 6. *vs.* 1, 2.

6 *Λέγει δὲ (Ἀρκεσίλαος) καὶ ἀγαθὰ μὲν εἶναι τὰς κατὰ μέρος ἐποχὰς, κακὰ δὲ τὰς κατὰ μέρος συγκαταθέσεις.* *Sext. Empir.* Pyrrh. Hypot. L. i. c. 33. p. 48.

7 *Ἡμεῖς μὲν (Σκεπτικοὶ) κατὰ τὸ φαινόμενον ἡμῖν ταῦτα λέγομεν, καὶ οὐ διαβεβαιωτικῶς· ἐκεῖνος δὲ (Ἀρκεσίλαος) πρὸς τὴν φύσιν.* *Id.* ibid.

8 Mot Grec qui veut dire, *tranquillité parfaite, absoluë indifference, ἀδιαφορία*, autre terme de la Philosophie Pyrrhoniene.

pas dire d'une façon affirmative, mais le mesme bransle de leur ame qui leur fait fuir les precipices, & se mettre à couvert du serein, celuy-là mesme leur presente cette fantasie, & leur en fait refuser une autre.

Plan d'un Ouvrage sur les differentes Sectes des Philosophes.

Combien je desire, que pendant que je vis, ou quelque autre, ou Justus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit tres-poly & judicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust & la volonté, & la santé, & assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions & leurs classes, sincerement & curieusement, autant que nous y pouvons voir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subject de nostre estre & de nos mœurs, leurs controverses, le credit & suitte des parts, l'application de la vie des autheurs & sectateurs, à leurs preceptes, és accidens memorables & exemplaires! Le bel ouvrage & utile que ce seroit!

Confusion où se jettent les hommes sur le reglement de leurs mœurs.

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous rejettons-nous? Car ce que nostre raison nous y conseille de plus vray-semblable, c'est generalement à chacun d'obeïr aux loix de son pays, comme est l'advis de Socrates inspiré (dit-il) d'un conseil divin. Et par là que veut-elle dire, sinon que nostre devoir n'a autre regle que fortuite? La verité doit avoir un visage pareil & universel. La droiture & la justice, si l'homme en cognoissoit, qui eust corps & veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette Contrée, ou de celle-là: ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la Vertu prendroit sa forme.

Loix sujettes à des changemens continuels.

Il n'est rien subject à plus continuelle agitation que les loix. Depuis que je suis nay, j'ay veu trois & quatre fois, rechanger celles des Anglois nos voisins, non seulement en subject politique, qui est celuy qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important subject qui puisse estre, à sçavoir de la Religion. Dequoy j'ay honte & despit, d'autant plus que c'est une nation, à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois une si privée accointance, qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de nostre ancien cousinage. Et chez nous icy, j'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime: & nous qui en tenons d'autres, sommes à

mesmes, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un jour criminels de lése-majesté humaine & divine, nostre justice tombant à la mercy de l'injustice : & en l'espace de peu d'années de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce Dieu ancien plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin : & apprendre aux hommes, que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention, propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il fit, à ceux qui en recherchoient l'instruction de son trepied, que le vray culte à chacun, estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du Lieu, où il estoit. O Dieu, quelle obligation n'avons-nous à la benignité de nostre souverain createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes & arbitraires devotions, & l'avoir logée sur l'eternelle base de sa saincte parolle? Que nous dira donc en cette necessité la philosophie? que nous suyvions les loix de nostre pays? c'est à dire cette mer flottante des opinions d'un peuple, ou d'un Prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs, & la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eux de changemens de passion. Je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce, que je voyois hier en credit, & demain ne l'estre plus : & que le traject d'une riviere fait crime? Quelle verité est-ce que ces Montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà?

S'il y a des Loix naturelles, c'est-à-dire, constantes & immuables.

Mais ils sont plaisans, quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aucunes fermes, perpetuelles & immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence : & de celles-là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe, que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si defortunez (car comment puis-je nommer cela, sinon defortune, que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en rencontre aumoins une que la fortune & temerité du sort ait permis estre universellement receuë par le consentement de toutes les nations?) ils sont, dis-je, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule, qui ne soit contredite & desadvouée, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray-semblable,

par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doubte d'un commun consentement : & non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force & la violence, que luy feroit celuy, qui le voudroit pousser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent pour voir, une de cette condition.

Protagoras & Ariston ne donnoyent autre essence à la justice des loix, que l'authorité & opinion du legislateur : & que cela mis à part, le bon & l'honneste perdoyent leurs qualitez, & demeuroyent des noms vains, de choses indifferentes. Thrasymachus en Platon estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du superieur. Il n'est chose, en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes & loix. Telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs : comme en Lacedemone la subtilité de desrober. Les mariages entre les proches sont capitalement defendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur : *Justice des Loix sur quoi fondée.*

——— [i] *Gentes esse feruntur,*
In quibus & nato genitrix, & nata parenti
Jungitur, & pietas geminato crescit amore.

le meurtre des enfans, meurtre des peres, communication de femmes, trafique de voleries, licence à toutes sortes de voluptez : il n'est rien en somme si extreme, qui ne se trouve receu par l'usage de quelque Nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se voit és autres creatures : mais en nous elles sont perduës, cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser & commander, brouillant & confondant le visage des choses, selon sa vanité & inconstance. [x] *Nihil itaque amplius nostrum est : quod nostrum dico, artis est.* Les subjets ont divers lustres & diverses considerations : c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions. Une nation regarde un subject par un visage, & s'arreste à celuy-là : l'autre par un autre. *Loix naturelles, perdues parmi les hommes.*

i On dit qu'il y a des Nations où la Mere couche avec son Fils, & la Fille avec son Pere, leur affection s'augmentant par ce redoublement d'amour. *Ovid.* Metamorph. L. x. Fab. 9. *vs.* 34, *&c.*

x Il ne reste plus rien qui soit veritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.

Chez quelques Peuples, les Enfans mangeoient le Corps de leur Pere ; & pourquoi.

Il n'eſt rien ſi horrible à imaginer, que de manger ſon pere. Les Peuples qui avoient [9] anciennement cette couſtume, la prenoyent toutesfois pour teſmoignage de pieté & de bonne affection, cherchant par-là à donner à leurs progeniteurs la plus digne & honorable ſepulture : logeants en eux-meſmes & comme en leurs moelles, les corps de leurs peres & leurs reliques : les vivifiants aucunement & regenerants par la tranſmutation en leur chair vive, au moyen de la digeſtion & du nourriſſement. Il eſt aiſé à conſiderer quelle cruauté & abomination c'euſt eſté à des hommes abreuvez & imbus de cette ſuperſtition, de jetter la deſpouille des parens à la corruption de la terre, & nourriture des beſtes & des vers.

Le Larcin, pourquoi permis par Lycurgue.

Lycurgus conſidera au larrecin, la vivacité, diligence, hardieſſe, & adreſſe, qu'il y a à ſurprendre quelque choſe de ſon voiſin, & l'utilité qui revient au public, que chacun en regarde plus curieuſement à la conſervation de ce qui eſt ſien : & eſtima que de cette double inſtitution, à aſſaillir & à defendre, il s'en tiroit du fruit à la diſcipline militaire (qui eſtoit la principale ſcience & vertu, à quoy il vouloit duire cette Nation) de plus grande conſideration, que n'eſtoit le deſordre & l'injuſtice de ſe prevaloir de la choſe d'autruy.

Robbe parfumée, refuſée par Platon, & acceptée par Ariſtippe.

Dionyſius le tyran offrit à *Platon* une robbe à la mode de Perſe, longue, damaſquinée, & parfumée: Platon la refuſa, diſant, [10] qu'eſtant nay homme, il ne ſe veſtiroit pas volontiers de robbe de femme: mais *Ariſtippus* l'accepta, avec cette reſponce, que nul accouſtrement ne pouvoit corrompre un chaſte courage. Ses amis tançoient ſa laſcheté de prendre ſi peu à cœur, que Dionyſius luy euſt craché au viſage : [11] *Les peſcheurs* (dit-il) *ſouffrent bien d'eſtre baignés des ondes de la mer, depuis la teſte juſqu'aux pieds, pour attraper un goujon.* Diogenes lavoit ſes choulx, & le voyant paſſer, *Si tu ſçavois vivre de choulx,* [12] *tu ne ferois pas la cour à un tyran.* A quoy Ariſtippus, *Si tu ſçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des*

9 *Sextus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. L. iii. c. 24. p. 157.
10 *Diog. Laërce* dans la Vie d'Ariſtippe: L. ii. *Segm.* 78.
11 *Ibid.* Segm. 67.
12 *Ibid.* Segm. 68. & *Horat.* L. i. Epiſt. 17. *vſ.* 13, &c.

choulx,

choulx. Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects. C'est un pot à deux ances, qu'on peut saisir à gauche & à dextre :

> [l] —— *Bellum, ô terra hospita, portas,*
> *Bello armantur equi, bellum hæc armenta minantur:*
> *Sed tamen iidem olim curru succedere sueti*
> *Quadrupedes, & frena jugo concordia ferre,*
> *Spes est pacis.*

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes & inutiles : [13] *Et c'est pour cela* (dit-il) *que plus justement je les espans, qu'elles sont inutiles & impuissantes.* La femme de Socrates rengregeoit son deuil par telle circonstance, ô qu'injustement le font mourir ces meschants juges ! [14] *Aimerois-tu donc mieux que ce fust justement ?* luy repliqua-il. Nous portons les oreilles percées, les Grecs tenoient cela [15] pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour jouïr de nos femmes, les Indiens [16] le font en public. Les Scythes [17] immoloyent les Estrangers en leurs temples, ailleurs les temples servent de franchise.

> [m] *Inde furor vulgi, quòd numina vicinorum*
> *Odit quisque locus, cùm solos credat habendos*
> *Esse Deos quos ipse colit.*

J'ay ouy parler d'un Juge, lequel où il rencontroit un aspre conflit entre Bartolus & Baldus, & quelque matiere agitée de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, *Question pour l'amy*, c'est à dire que la verité estoit si embrouillée & debatue, qu'en pa-

l O Terre, notre seconde Patrie, tu nous présages la Guerre : comme c'est pour la guerre qu'on arme les Chevaux, ces haras nous menacent de guerre. Mais d'ailleurs les Chevaux étant faits depuis long temps à traîner des chars, & à porter tranquillement le joug, cela nous donne des esperances de paix. *Æneid.* L. iii. *vs.* 539, *&c.*

13 *Diog. Laërce* dans la Vie de Solon : L. i. *Segm.* 63.

14 *Id.* dans la Vie de Socrate : L. ii. *Segm.* 35.

15 *Sextus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. L. iii. c. 24. p. 152.

16 *Id.* ibid. L. i. c. 14. p. 30.

17 *Id.* ibid.

m En Egypte, dit *Juvenal*, Sat. xv. *vs.* 37, &c. il y a des Peuples animez d'une extreme fureur les uns contre les autres, parce que les uns adorent les Dieux que les autres détestent, chacun croyant que ceux qu'il sert, sont les seuls qui méritent d'être reconnus pour Dieux. ——*Et quoique les Chrétiens n'adorent qu'un seul & même Dieu, Createur du Ciel & de la Terre, ils sont aussi acharnez les uns contre les autres que ces anciens Peuples d'Egypte l'ayent jamais été, parce que sur d'autres articles les uns croyent ce qui paroit incroyable aux autres.*

reille cause, il pourroit favoriser celle des parties, que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit & de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, *Question pour l'amy*. Les advocats & les juges de nostre temps, trouvent à toutes causes, assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, dépendant de l'authorité de tant d'opinions, & d'un subject si arbitraire, il ne peut estre, qu'il n'en naisse une confusion extreme de jugemens. Aussi n'est-il guere si clair procés, auquel les advis ne se trouvent divers : ce qu'une compaignie a jugé, l'autre le juge au contraire, & ellemesmes au contraire une autrefois. Dequoy nous voyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse authorité & lustre de nostre justice, de ne s'arrester aux arrests, & courir des uns aux autres juges, pour decider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions philosophiques, touchant le vice & la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre : & où il se trouve plusieurs advis, qui valent mieux teus que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, [18] de quel costé & par où on le fust. [n] *Et obscænas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed formâ, ætate, figurâ metiendas Epicurus putat.* —— *Ne amores quidem sanctos à sapiente alienos esse arbitrantur.* ---- *Quæramus ad quam usque ætatem juvenes amandi sint.* Ces deux derniers lieux Stoïques, & sur ce propos, le reproche [19] de Dicæarchus à Platon mesme, montrent combien la plus saine Philosophie souffre de licences esloignées de l'usage commun, & excessives. Les loix prennent leur authorité de la possession & de l'usage : il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent

18 Plutarque dans un Dialogue intitulé, *Les Regles & Préceptes de Santé* : ch. 5.

n Et à l'égard des plaisirs de l'amour si la Nature les exige, Epicure croit quil n'y faut considerer ni la race, ni le lieu, ni le rang, mais la grace, l'âge & la beauté. *Cic.* Tusc. Quæst. L. v. c. 33. Les Stoïciens ne pensent pas que les amours sacrez soient interdits au Sage : *Cic.* De Finib. bon. & mal. L. iii. c. 20. *Voyons*, disent-ils encore, *jusqu'à quel age on doit aimer les jeunes gens.* Senec. *Epist.* 123. *vers la fin.*

19 Dans toutes mes Editions de Montagne (sans en excepter la Version Angloise) j'ai trouvé *Diogarchus* au lieu de *Dicæarchus*, qui sans doute est le vrai mot, comme il paroît par ce Passage de Ciceron, *Philosophi sumus exorti, & auctore quidem nostro Platone, quem non injuriâ* Dicæarchus *accusat, qui amori auctoritatem tribueremus.* Voilà des Philosophes, & entr'autres Platon, que *Dicæarchus* blâme avec justice, lesquels ont approuvé l'amour, c'est-à-dire, l'amour des garçons, comme Ciceron venoit de le dire en termes exprès : *Tusc. Quæst.* L. iv. c. 33, & 34.

& s'annoblissent en roulant, comme nos rivieres: suyvez-les contremont jusques à leur source, ce n'est qu'un petit surjon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsi, & se fortifie, en veillissant. Voyez les anciennes considerations, qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur & de reverence, vous les trouverez si legeres & si delicates, que ces gens icy qui poisent tout, & le ramenent à la raison, & qui ne reçoivent rien par authorité & à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugements souvent tres-esloignez des jugements publics. Gens qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille, si en la plus part de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune. Comme pour exemple : peu d'entre eux eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages : & la plus part ont voulu les femmes communes, & sans obligation. Ils refusoient nos ceremonies. Chrysippus disoit, qu'un philosophe fera une douzaine de culebutes en public, voire sans haut de chausses, pour une douzaine d'olives. A peine eust-il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste sa fille, [20] à Hippoclides, pour luy avoir veu faire l'arbre fourché sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet en disputant, en presence de son eschole : & se tenoit en sa maison caché de honte, jusques à ce que [21] Crates le fut visiter : & adjoustant à ses consolations & raisons, l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avec luy, il luy osta ce scrupule : & de plus, le retira à sa secte Stoïque, plus franche, de la secte Peripatetique plus civile, laquelle jusques lors il avoit suivy. Ce que nous appellons honnesteté, de n'oser faire à descouvert, ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient sottise : & de faire le fin à taire & desadvouer ce que nature, coustume, & nostre desir publient & proclament de nos actions, ils l'estimoyent vice. Et leur sembloit, que c'estoit [22] affoller les mysteres de Venus, que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veuë du peuple : Et que tirer ses jeux hors du rideau, c'estoit les perdre. C'est chose de poids,

20 *Herodot*. L. vi. p. 428, 429, 430.

21 Voyez la *Vie de Metrocles*, dans Diogene-Laërce. L. vi. Segm. 94.

22 *Affoller*, blesser, *lædere*, *debilitare* Nicot.——*Affoller les mysteres de Venus*, c'est les ravaler, les rendre méprisables.

que la honte: La recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tres-ingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituée au milieu des quarrefours, foulé des pieds & des yeux de la commune, trouvant à dire la dignité & commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aucuns, que d'oster les bordels publics, c'est non seulement espandre par tout la paillardise, qui estoit assignée à ce lieu-là, mais encore esguillonner les hommes vagabonds & oisifs à ce vice, par la malaisance.

> o *Mœchus es Aufidiæ qui vir, Cervine, fuisti :*
> *Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.*
> *Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor ?*
> *Numquid securus non potes arrigere ?*

Cette experience se diversifie en mille exemples.

> p *Nullus in urbe fuit totâ, qui tangere vellet*
> *Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,*
> *Dum licuit : sed nunc positis custodibus, ingens*
> *Turba fututorum est. Ingeniosus homo es.*

On demanda à un Philosophe qu'on surprit à mesme, ce qu'il faisoit: il respondit tout froidement, *Je plante un homme :* ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si l'on l'eust trouvé plantant des aulx.

Jusqu'où alloit l'impudence des Philosophes Cyniques.

C'est comme j'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, 23 qu'un grand & religieux Autheur tient cette action, si necessairement obligée à l'occultation & à la vergogne, qu'en la licence des embrassements Cyniques, il ne se peut persuader, que la besoigne en vinst à sa fin : ains qu'elle s'arrestoit à representer des mouvemens lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole : & que pour eslancer ce que la honte avoit contrainct

o Cervinus, après avoir été mari d'Aufidie, te voilà son galant, maintenant qu'elle est la famme de ton rival. D'où vient que tu prens goût à la femme d'un autre, qui te déplaisoit lorsqu'elle étoit à toi ? Es-tu donc impuissant, dès que tu n'as rien à craindre ? *Martial*. L. iii. Epigr. 70.

p Dans toute la Ville, ô Cecilianus, il ne s'est trouvé personne qui voulut s'approcher de ta femme gratis, tandis qu'on a eu la liberté de le faire: mais depuis que tu la fais garder (Ah que tu es fin !) elle est assiegée d'une foule de galans. *Id*. L. i. *Epigr*. 74.

23 *Saint Augustin* dans son Livre, *De Civitate Dei* : L. xiv. c. 20.

& retiré, il leur estoit encore aprés besoin de chercher l'ombre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur debauche. Car Diogenes [24] exerçant en public sa masturbation, faisoit souhait en presence du peuple assistant, de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant. A ceux qui luy demandoyent, pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger, qu'en pleine ruë : [25] *C'est*, respondoit-il, *que j'ay faim en pleine ruë*. Les femmes philosophes, qui se mesloyent à leur secte, se mesloyent aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion : & Hipparchia ne fut receuë en la societé de Crates, [26] qu'en condition de suivre en toutes choses les uz & coustumes de sa regle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu : & refusoyent toutes autres disciplines que la morale : si est-ce qu'en toutes actions ils attribuoyent la souveraine authorité à l'election de leur Sage, & au dessus des loix : & n'ordonnoyent aux voluptez autre bride, que la moderation, & la conservation de la liberté d'autruy.

Philosophes qui ont soutenu qu'il se trouvoit dans un même Sujet des apparences contraires.

Heraclitus & Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade, & gracieux au sain : l'aviron tortu dans l'eau, & droit à ceux qui le voyent hors de là : & de pareilles apparences contraires qui se trouvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoyent en eux les causes de ces apparences : & qu'il y avoit au vin quelque amertume, qui se rapportoit au goust du malade ; l'aviron, certaine qualité courbe, se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau ; & ainsi de tout le reste : Qui est dire, que tout est en toutes choses, & par consequent rien en aucune : car rien n'est, où tout est.

La Parole la plus parfaite est susceptible de divers sens.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits, qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure, & parfaicte, qui puisse estre, combien de fausseté & de mensonge a l'on faict naistre ? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez, & tesmoignages, pour entreprendre & pour se maintenir ? C'est pour cela, que les autheurs de telles erreurs ne se veulent jamais departir de cette preuve du tes-

24 *Diogene le Cynique*, dans sa Vie par Diogene-Laërce : L. vi. Segm. 69.
25 *Ibid.* Segm. 58.

26 *Diogene-Laërce* dans la Vie d'Hipparchia : L. vi. *Segm.* 96, 97.

moignage de l'interpretation des mots. Un perſonnage de dignité me voulant approuver par authorité, cette queſte de la pierre philoſophale, où il eſt tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou ſix paſſages de la Bible, ſur leſquels il diſoit, s'eſtre premierement fondé pour la deſcharge de ſa conſcience : (car il eſt de profeſſion Eccleſiaſtique) & à la verité l'invention n'en eſtoit pas ſeulement plaiſante, mais encore bien proprement accommodée à la deffenſe de cette belle ſcience.

Eſcrits obſcurs trouvent aiſément des interpretes, qui leur ſont honneur.

Par cette voye ſe gaigne le credit des fables divinatrices. Il n'eſt prognoſtiqueur, s'il a cette authorité, qu'on le daigne feuilleter, & rechercher curieuſement tous les plis & luſtres de ſes paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sybilles : Il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il eſt malaiſé que de biais, ou de droit fil, un eſprit ingenieux ne rencontre en tout ſubjet, quelque air, qui luy ſerve à ſon poinct. Pourtant ſe trouve un ſtile nubileux & doubteux, en ſi frequent & ancien uſage. Que l'autheur puiſſe gaigner cela, d'attirer & embeſoigner à ſoy la poſterité : ce que non ſeulement la ſuffiſance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peut gaigner : Qu'au demeurant il ſe preſente par beſtiſe ou par fineſſe, un peu obſcurement & diverſement : ne luy chaille: Nombre d'eſprits le belutants & ſecouants, en exprimeront quantité de formes, ou ſelon, ou à coſté, ou au contraire de la ſienne, qui luy feront toutes honneur. Il ſe verra enrichi des moyens de ſes diſciples, comme les regents du [27] Landit. C'eſt ce qui a faict valoir pluſieurs choſes de neant, qui a mis en credit pluſieurs eſcrits, & chargé de toute ſorte de matiere qu'on a voulu : une meſme choſe recevant mille & mille, & autant qu'il nous plaiſt d'images & conſiderations diverſes.

Homere reconnu pour maitre de toute ſorte de gens : ſur quel fondement.

Eſt-il poſſible qu'Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy fait dire : & qu'il ſe ſoit preſté à tant & ſi diverſes figures, que les theologiens, legiſlateurs, capitaines, philoſophes, toute ſorte de gents, qui traittent ſciences, pour diverſement & contrairement qu'ils les

27 *Landit*, ou *Landi* veut dire ici *le Salaire que les Ecoliers donnoient à leur Maitre.* —— Il ſignifie auſſi la Foire de S. Denys en France. Voyez Menage dans ſon *Dictionaire Etymologique*.

traittent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy : Maistre general à touts offices, ouvrages, & artisans : general Conseiller à toutes entreprises? Quiconque a eu besoing d'oracles & de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant & de mes amis, c'est merveille quels rencontres & combien admirables il y fait naistre, en faveur de nostre religion : & ne se peut aysément departir de cette opinion, que ce ne soit le dessein d'Homere (si luy est cet autheur aussi familier qu'à homme de nostre siecle) & ce qu'il trouve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Voyez demener & agiter Platon, chacun s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veut. On le promeine & l'insere à toutes les nouvelles opinions, que le monde reçoit : & le [28] differente l'on à soy-mesmes selon le different cours des choses : On fait desadvouer à son sens, les mœurs licites en son siecle d'autant qu'elles sont illicites au nostre. Tout cela, vivement & puissamment, autant qu'est puissant & vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus, & cette sienne sentence, [29] *Que toutes choses avoyent en elles les visages qu'on y trouvoit*, Democritus en tiroit une toute contraire conclusion : c'est [30] *que les subjects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions :* & de ce que le miel estoit doux à l'un, & amer à l'autre, il argumentoit, qu'il n'estoit ny doux, ny amer. Les Pyrrhoniens diroient qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer, ou ny l'un ny l'autre, ou tous les deux : car ceux-cy gaignent tousjours le haut poinct de la dubitation. Les [31] Cyrenayens tenoyent, que rien n'estoit perceptible par le dehors, & que cela estoit seulement perceptible, qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur & la volupté : ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement, qui nous en venoyent : & que l'homme n'avoit autre siege de son jugement. Protagoras estimoit [32] *estre vray à chacun, ce qui semble à chacun.* Les Epicuriens lo-

28 *Et on le met en opposition à lui-même*, &c. C'est ce qu'emporte ici le mot *Differenter* que je n'ai pû trouver que dans le Dictionaire François & Anglois de *Cotgrave*.

29 Dans Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* L. i. c. 29.

30 Sext. Empiric. *Advers. Mathem.* p. 163.

31 Ou *Cyrenaïques*, Philosophes ainsi nommez parce qu'ils étoient Sectateurs d'*Aristippe*, natif de Cyrene. *In eo actu* (dit *Ciceron*, Acad. Quæst. L. iv. c. 7.) *quem Philosophi interiorem vocant aut doloris aut voluptatis*, in eo *Cyrenaici solo putant veri esse judicium, quia sentiatur.*

32 *Id cuique verum esse, quod cuique videatur.*

gent aux ſens tout jugement, & en la notice des choſes, & en la volupté. Platon a voulu, le jugement de la verité, & la verité meſme retirée des opinions & des ſens, appartenir à l'eſprit & à la cogitation.

Les ſens ſont le commencement & la fin de nos connoiſſances.

Ce propos m'a porté ſur la conſideration des ſens, auſquels git le plus grand fondement & preuve de noſtre ignorance. Tout ce qui ſe cognoiſt, il ſe cognoiſt ſans doute par la faculté du cognoiſſant: car puis que le jugement vient de l'operation de celuy qui juge, c'eſt raiſon que cette operation il la parface par ſes moyens & volonté, non par la contrainĉte d'autruy: comme il adviendroit, ſi nous cognoiſſions les choſes par la force & ſelon la loy de leur eſſence. Or toute cognoiſſance s'achemine en nous par les ſens, ce ſont nos maiſtres:

q *via qua munita fidei*
Proxima fert humanum in pectus, templáque mentis.

La ſcience commence par eux, & ſe reſout en eux. Aprés tout, nous ne ſçaurions non plus qu'une pierre, ſi nous ne ſçavions, qu'il y a ſon, odeur, lumiere, ſaveur, meſure, poids, molleſſe, dureté, aſpreté, couleur, poliſſeure, largeur, profondeur. Voyla le plant & les principes de tout le baſtiment de noſtre ſcience. Et ſelon aucuns, ſcience n'eſt rien autre choſe, que ſentiment. Quiconque me peut pouſſer à contredire les ſens, il me tient à la gorge, il ne me ſçauroit faire reculer plus arriere. Les ſens ſont le commencement & la fin de l'humaine cognoiſſance.

r *Invenies primis ab ſenſibus eſſe creatam*
Notitiam veri, neque ſenſus poſſe refelli.
. . . .
Quid majore fide porrò quàm ſenſus haberi
Debet?

Qu'on leur attribue moins qu'on pourra, tousjours faudra-il leur donner cela, que par leur voye & entremiſe s'achemine toute noſtre instruction.

Cic. *Acad. Quæſt.* L. iv. c. 46.
q Le premier moyen par où la certitude des choſes eſt communiquée à l'Eſprit. *Lucret.* L. v. *vſ.* 103, *&c.*
r Vous ſerez convaincu que la connoiſſance de la verité vient de la premiere impreſſion des ſens, qu'on ne peut raiſonnablement recuſer: car à quoi doit-on donner plus de credit qu'aux ſens? *Lucret.* L. iv. *vſ.* 480, 481, —— 484, 485.

instruction. Cicero dit [33] que Chrysippus ayant essayé de rabattre de la force des sens & de leur vertu, se representa à soy-mesmes des argumens au contraire, & des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire. Surquoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes & paroles de Chrysippus, pour le combattre : & s'escrioit à cette cause contre luy : [34] *O miserable, ta force t'a perdu.* Il n'est aucun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer, ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens; ny creance, ou science en l'homme, qui se puisse comparer à celle-là en certitude.

La premiere consideration que j'ay sur le subject des sens, est que je mets en doubte que l'homme soit prouveu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux, qui vivent une vie entiere & parfaicte, les uns sans la veuë, autres sans l'ouye: qui sçait si à nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois & plusieurs autres sens? Car s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut découvrir le defaut. C'est le privilege des sens, d'estre l'extreme borne de nostre apercevance : Il n'y a rien au delà d'eux, qui nous puisse servir à les descouvrir: voire ny l'un sens n'en peut descouvrir l'autre.

Il y a lieu de douter si l'homme est pourveu de tous sens naturels.

[f] *An poterunt oculos aures reprehendere, an aures*
Tactus, an hunc porrò tactum sapor arguet oris,
An confutabunt nares, oculive revincent?

Ils sont trestous, la ligne extreme de nostre faculté.

[t] *seorsum cuique potestas*
Divisa est, sua vis cuique est.

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y void pas, impossible de luy faire desirer la veuë & regretter son defaut. Parquoy, nous ne devons prendre aucune asseurance de ce que nostre ame est contente & satisfaicte de ceux

33 Dum studiosè omnia conquisierit contra sensus, & perspicuitatem, ipsum sibi respondentem, inferiorem fuisse: itaque ab eo armatum esse Carneadem. *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 27.

34 Plutarque dans les *Contredits des Philosophes Stoiques*: ch. ix.

f L'Ouïe pourroit-elle critiquer la Vuë? & l'Attouchement, l'Ouïe? Le Goût corrigera-t-il l'Attouchement? & l'Odorat & la Vuë reformeront-ils les autres Sens? *Lucret.* L. iv. *vs.* 488.

t Chacun a sa puissance à part, & sa faculté particuliere. *Id.* ibid. *vs.* 491, 492.

que nous avons : veu qu'elle n'a pas dequoy ſentir en cela ſa maladie & ſon imperfection, ſi elle y eſt. Il eſt impoſſible de dire choſe à cet aveugle, par diſcours, argument, ny ſimilitude, qui loge en ſon imagination aucune apprehenſion de lumiere, de couleur, & de veuë. Il n'y a rien plus arriere, qui puiſſe pouſſer le ſens en evidence. Les aveugles nais, qu'on void deſirer à voir, ce n'eſt pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous, qu'ils ont à dire quelque choſe, qu'ils ont quelque choſe à deſirer qui eſt en nous, laquelle ils nomment bien, & ſes effects & conſequences : mais ils ne ſçavent pourtant pas que c'eſt, ny ne l'apprehendent ny prés ny loing. J'ay veu un gentil-homme de bonne maiſon, aveugle né, aumoins aveugle de tel aage, qu'il ne ſçait que c'eſt que de veuë : il entend ſi peu ce qui luy manque, qu'il uſe & ſe ſert comme nous, des paroles propres au voir, & les applique d'une mode toute ſienne & particuliere. On luy preſentoit un enfant duquel il eſtoit parrain, l'ayant pris entre ſes bras : Mon Dieu, dit-il, le bel enfant, qu'il le fait beau voir, qu'il a le viſage gay. Il dira comme l'un d'entre nous, *Cette ſale a une belle veuë, il fait clair, il fait beau ſoleil.* Il a plus : car parce que ce ſont nos exercices que la chaſſe, la paume, [35] la bute, & qu'il l'a ouy dire, il s'y affectionne & s'y embeſoigne : & croid y avoir la meſme part, que nous y avons : il s'y picque & s'y plaiſt, & ne les reçoit pourtant que par les oreilles. On luy crie, que voyla un liévre, quand on eſt en quelque belle ſplanade, où il puiſſe picquer : & puis on luy dit encore, que voyla un lievre pris : le voyla auſſi fier de ſa priſe, comme il oit dire aux autres, qu'ils le ſont. L'eſteuf, il le prend à la main gauche, & le pouſſe à tout ſa raquette : de la harquebouſe, il en tire à l'adventure, & ſe paye de ce que ces gens luy diſent, qu'il eſt ou haut, ou coſtier. Que ſçait-on ſi le genre humain fait une ſottiſe pareille, à faute de quelque ſens, & que par ce defaut, la plus part du viſage des choſes nous ſoit caché ? Que ſçait-on, ſi les difficultez que nous trouvons en pluſieurs ouvrages de nature, viennent de là ? & ſi pluſieurs effets des animaux qui excedent noſtre capacité, ſont produicts par la faculté de quelque ſens, que nous ayons à

35 *L'exercice à tirer de l'arquebuze.*

dire? & si aucuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, & entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens: nous [36] y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur & de la douceur: outre cela, elle peut avoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aymant d'attirer le fer, n'est-il pas vray-semblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les juger & à les appercevoir, & que le defaut de telles facultez, nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est à l'adventure quelque sens particulier, qui descouvre aux coqs l'heure du matin & de minuict, & les esmeut à chanter: qui apprend aux poulles, avant tout usage & experience, de craindre un esparvier, & non une oye, ny un paon, plus grandes bestes: qui advertit les poulets de la qualité hostile, qui est au chat contr'eux, & à ne se deffier du chien: s'armer contre le miaulement, voix aucunement flatteuse, non contre l'abayer, voix aspre & quereleuse. Aux freslons, aux fourmis, & aux rats, de choisir tousjours le meilleur formage & la meilleure poire, avant qùe d'y avoir tasté, & qui achemine le cerf, l'elephant & le serpent à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guerison. Il n'y a sens, qui n'ait une grande domination, & qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de cognoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, & de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science. Car outre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'argumens, de consequences, & de conclusions tirons-nous aux autres choses par la comparaison de l'un sens à l'autre? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veuë, & discoure combien d'ignorance & de trouble luy apporteroit un tel defaut, combien de tenebres & d'aveuglement en nostre ame: on verra par là, combien nous importe, à la cognoissance de la verité, la

36 Tout ceci est pris de Sextus Empiricus, dont voici les propres termes: Ἡμᾶς ἐνδέχεται τὰς πέντε μόνας αἰσθήσεις ἔχοντας, μόνον ἀντιλαμβάνεσθαι, ἐκ τῶν περὶ τὸ μῆλον ποιοτήτων, ὧν ἐσμὲν ἀντιληπτικοί. ὑποκεῖσθαι δὲ ἄλλας οἷόν τέ ἐστιν ποιότητας, ὑποπιπτούσας ἑτέροις αἰσθητηρίοις, ὧν ἡμεῖς οὐ μετεσχήκαμεν. Pyrrhon. Hypotypos. L. i. c. 14. p. 20.

privation d'un autre tel Sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation & concurrence de nos cinq sens: mais à l'adventure falloit-il l'accord de huict, ou de dix sens, & leur contribution, pour l'appercevoir certainement & en son essence.

La Science de l'homme combattue par la foiblesse & l'incertitude de nos Sens.

Les Sectes qui combatent la science de l'homme, elles la combatent principalement par l'incertitude & foiblesse de nos sens: Car puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise & moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere qui par eux s'écoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir.

Que les sens ne trompent jamais, selon Epicure.

De cette extreme difficulté sont nées toutes ces fantasies: que chaque subject a en soy tout ce que nous y trouvons: qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver: & celle des Epicuriens, que le Soleil n'est non plus grand que ce que nostre veuë le juge:

u *Quicquid id est, nihilo fertur majore figurâ,*
Quàm nostris oculis quam cernimus esse videtur:

que les apparences, qui representent un corps grand, à celuy qui en est voisin, & plus petit, à celuy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes:

x *Nec tamen hic oculis falli concedimus hilum:*
. . . .
. . . .
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli:

& resoluement qu'il n'y a aucune tromperie aux sens: qu'il faut passer à leur mercy, & chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference & contradiction que nous y trouvons: Voire inventer toute autre mensonge & resverie (ils en viennent jusques-là) plustost que d'accuser les sens. Timagoras juroit, 37 que pour presser ou

u Quoi qu'il en soit, il n'est pas plus grand que nos yeux nous le representent, lorsque nous le regardons. *Lucret.* L. v. *vs.* 577.—— *Ce que Lucrece dit ici de la Lune, Montagne l'applique au Soleil, dont on doit affirmer la même chose selon les principes d'Epicure.*

x Nous n'avons garde d'accorder que nos yeux se trompent en ce cas là .... N'attribuez donc pas à la Vuë ce dereglement de l'Esprit. *Lucret.* L. iv. *vs.* 380. 386.

37 Timagoras Epicureus negat sibi unquam cùm oculum torsisset, duas ex lucernâ flam-

biaiser son œuil, il n'avoit jamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle : Et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde [38] aux Epicuriens, est desadvouer la force & l'effect des sens.

y Proinde quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Etsi non potuit ratio dissolvere causam,
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda : tamen præstat rationis egentem
Reddere mendosè causas utriusque figuræ,
Quàm manibus manifesta suis emittere quoquam,
Et violare fidem primam, & convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita salúsque.
Non modò enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitésque locos vitare, & cætera quæ sint
In genere hoc fugienda.

Ce conseil desesperé & si peu philosophique, ne represente autre chose, sinon que l'humaine science ne se peut maintenir que par raison des-raisonnable, folle & forcenée : mais qu'encore vaut-il mieux, que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, & de tout autre remede, tant fantastique soit-il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desadvantageuse. Il ne peut fuïr, que les Sens ne soyent les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains & falsifiables à toutes circonstances. C'est-là, où il faut battre à outrance : &, si les forces justes nous faillent, comme elles sont, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas, que ce que disent les Epicuriens soit vray, à sçavoir, que nous n'a-

mulas esse visas : opinionis enim esse mendacium, non oculorum. *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 25.

38 C'est à dire, *au jugement des Epicuriens.*

y Tout ce qu'on voit par les sens, en quelque temps que ce soit, est veritable : & si la Raison ne peut point montrer pourquoi les Corps qui de près paroissent quarrez, paroissent ronds étant vûs de loin, il vaut mieux, (si l'on ne peut pas expliquer la cause de ce double effet) en rendre une mauvaise raison, que de renoncer à des notions évidentes, & à la premiere origine de notre croyance, en détruisant les fondemens les plus solides de notre vie & de notre conservation ; car si l'on ne veut point se fier au témoignage des sens, ni éviter, sur leur rapport, les précipices & toute autre chose de cette espece dont il faut se donner de garde, dès-lors non seulement la Raison est anéantie, mais il faut que la vie périsse en un instant. *Lucret.* L. iv. *vs.* 502.——513.

vons pas de ſcience, ſi les apparences des Sens ſont fauſſes : & ce que diſent les Stoïciens, s'il eſt auſſi vray, que les apparences des ſens ſont ſi fauſſes qu'elles ne nous peuvent produire aucune ſcience : nous concluerons aux deſpens de ces deux grandes ſectes dogmatiſtes, qu'il n'y a point de ſcience.

L'experience démontre l'erreur & l'incertitude de l'operation des Sens.

Quant à l'erreur & incertitude de l'operation des ſens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira : tant les faultes & tromperies qu'ils nous font, ſont ordinaires. Au retentir d'un valon, le ſon d'une trompette ſemble venir devant nous, qui vient d'une lieuë derriere.

> [z] *Extantéſque procul medio de gurgite montes*
> *Claſſibus inter quos liber patet exitus, iidem*
> *Apparent & longè divolſi licèt, ingens*
> *Inſula conjunctis tamen ex his una videtur.*
>
> LUCRET. L. iv. *vſ.* 398, &c.
>
> *Et fugere ad puppim colles campique videntur*
> *Quos agimus præter navim.* Ibid. *vſ.* 390.
>
> ——*Ubi in medio nobis equus acer obhæſit*
> *Flumine, equi corpus tranſverſum ferre videtur*
> *Vis, & in adverſum flumen contrudere raptim.*
>
> Ibid. *vſ.* 422, &c.

A manier une balle d'arquebouſe, ſous le ſecond doigt, celuy du milieu eſtant entrelaſſé par deſſus, il faut extremement ſe contraindre, pour advouer, qu'il n'y en ait qu'une, tant le ſens nous en repreſente d'eux.

Que les Sens impoſent quelquefois à notre Raiſon.

Car que les Sens ſoyent maintesfois maiſtres du diſcours, & le contraignent de recevoir des impreſſions qu'il ſçait & juge eſtre fauſſes, il ſe void à tous coups. Je laiſſe à part celuy de l'attouchement, qui a ſes fonctions plus voiſines, plus vives & ſubſtantielles, qui renverſe tant de fois par l'effect de la douleur qu'il apporte au

z Lorſqu'on eſt en pleine mer, on voit des Montagnes, qui quoique ſeparées d'une ſi grande diſtance qu'une Flotte entiere pourroit aiſement paſſer entre deux, ne laiſſent pas de paroître comme une Maſſe de Montagnes jointes enſemble, dont l'union apparente préſente aux yeux la forme d'une grande Ile.—— Et les Colines & les Campagnes que nous raſons en navigeant, paroiſſent-elles pas courir vers la Poupe du Vaiſſeau? ——En traverſant un Fleuve, ſi le Cheval qui nous porte, s'arrête dans le courant de l'eau, il nous ſemble que le Cheval eſt entraîné vers le haut du Fleuve,

corps, toutes ces belles resolutions Stoïques, & contraint de crier au ventre, celuy qui a estably en son ame ce dogme avec toute resolution, que la colique, comme toute autre maladie & douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabbatre du souverain bon-heur & felicité, en laquelle le Sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mol, que le son de nos taboutins & de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur que la douceur de la musique n'esveille & ne chatouille : ny ame si revesche, qui ne se sente touchée de quelque reverence, à considerer cette vastité sombre de nos Eglises, la diversité d'ornemens, & ordre de nos ceremonies, & ouyr le son devotieux de nos orgues, & l'harmonie si posée, & religieuse de nos voix. Ceux-mesmes qui y entrent avec mespris, sentent quelque frisson dans le cœur, & quelque horreur, qui les met en deffiance de leur opinion. Quant à moy, je ne m'estime point assez fort, pour ouyr en sens rassis, des vers d'Horace, & de Catulle, chantez d'une voix suffisante, par une belle & jeune bouche. Et Zenon avoit raison de dire, [39] que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire, qu'un homme que tous nous autres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers, qu'il avoit faicts : qu'ils n'estoyent pas tels sur le papier, qu'en l'air : & que mes yeux en feroyent contraire jugement à mes oreilles : tant la prononciation a de credit à donner prix & façon aux ouvrages, qui passent à sa mercy. Surquoy Philoxenus ne fut [40] fascheux, en ce qu'oyant un, donner mauvais ton à quelque sienne composition, [41] il se print à fouler aux pieds, & casser de la brique, qui estoit à luy : disant, *Je romps ce qui est à toy, comme tu corromps ce qui est à moy.* A quoy faire, ceux-mesmes qui se sont donnez la mort d'une certaine resolution, destournoyent-ils la face, pour ne voir le coup qu'ils se faisoyent donner? & ceux qui pour leur santé desirent & commandent qu'on les incise & cauterise, ne peuvent soustenir la veuë des apprests, outils & operation du chirurgien, attendu que la veuë ne doit avoir aucune participation à cette dou-

39 *Diogene-Laerce* dans la Vie de Zenon : L. vii. *Segm.* 23. *Τὴν φωνὴν τοῦ κάλλους ἄνθος εἶναι.*

40 *N'eut pas tort.*——*Fascheux* veut dire ici *blamable* ; & on le trouve en ce sens dans Nicot : *un peu plus fascheux*, aliquanto iniquior.

41 Voyez dans Diogene-Laërce la Vie d'*Arcesilaus* : L. iv. *Segm.* 36.

leur? Cela ne sont-ce pas propres exemples à verifier l'authorité que les sens ont sur le discours? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un lacquais: que cette rougeur est venue d'Espaigne, & cette blancheur & polisseure, de la mer Oceane: encore faut-il que la veuë nous force d'en trouver le subject plus aimable & plus agreable, contre toute raison. Car en cela il n'y a rien du sien.

[a] *Auferimur cultu: gemmis, auróque teguntur*
Crimina: pars minima est ipsa puella sui.
Sæpè ubi sit quod ames inter tam multa requiras:
Decipit hac oculos Ægide, dives amor.

Narcisse épris de l'amour de lui-même: & Pygmalion, de la veuë de la statuë qu'il vient de faire,

Combien donnent à la force des sens les poëtes, qui font Narcisse esperdu de l'amour de son ombre:

[b] *Cunctáque miratur, quibus est mirabilis ipse,*
Se cupit imprudens, & qui probat, ipse probatur.
Dúmque petit, petitur: paritérque accendit & ardet:

42 & l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression de la veuë de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime & la serve pour vive?

[c] *Oscula dat reddique putat, sequitúrque tenétque,*
Et credit tactis digitos insidere membris,
Et metuit pressos veniat ne livor in artus.

De l'imposture de la Veuë, de l'Ouïe, &c.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours nostre Dame de Paris; il verra par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tombe; & si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veuë de cette haulteur extreme ne l'espouvanre & ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries,

a La parure des Dames nous impose: l'Or & les pierreries nous cachent leurs défauts. Une jeune Fille est la moindre partie de ce qui nous plaît en elle: & l'on a souvent bien de la peine à démêler l'Objet aimé parmi tous ces riches ornemens dont l'Amour se sert comme d'une Egide pour nous éblouïr, *Ovid.* De Remed. Amor. L. i. *vs.* 343, *&c.*

b Il admire toutes les choses par où il est admirable lui-même. Insensé qu'il est, il se desire lui-même: il est lui-même l'objet des louanges qu'il donne, & des empressemens qu'il témoigne, brulant d'un feu qu'il allume lui-même. *Ovid.* Metamorph. L. iii. *Fab.* 5, & 6. *vs.* 86, &c.

42 *Et qui nous representent l'Entendement de Pygmalion si troublé*, &c.

c Il donne des baisers à cette Statuë, & s'imagine qu'elle les lui rend. Il court l'embrasser: il se figure que ses membres cedent à l'impression de ses doigts, & craint de les rendre livides en les pressant trop fortement, *Id.* ibid. L. x. *Fab.* 8. *vs.* 14, *&c.*

galeries, qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poultre entre ces deux tours d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté, qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé cela, en nos montaignes de deçà, & si suis de ceux qui ne s'effrayent que mediocrement de telles choses, que je ne pouvoy souffrir la veuë de cette profondeur infinie, sans horreur & tremblement de jarrets & de cuisses, encore qu'il s'en fallust bien ma longueur, que je ne fusse du tout au bord, & n'eusse sceu choir, si je ne me fusse porté à escient au danger. J'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, pourveu qu'en cette pente il s'y presentast un arbre, ou bosse de rocher, pour soustenir un peu la veuë, & la diviser, que cela nous allege & donne asseurance; comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir secours: mais que les precipices coupez & unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste: [d] *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit*: qui est une evidente imposture de la veuë. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se 43
creva les yeux, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, & pouvoir philosopher plus en liberté. Mais à ce compte, il se devoit aussi faire estoupper les oreilles, que Theophrastus dit estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler & changer; & se devoit priver enfin de tous les autres sens; c'est à dire de son estre & de sa vie. Car ils ont tous cette puissance, de commander nostre discours & nostre ame. [e] *Fit etiam sæpè specie quâdam, sæpè vocum gravitate & cantibus, ut pellantur animi vehementiùs: sæpè etiam curâ & timore.* Les mede-

d De sorte qu'on ne peut regarder en bas que la tête ne tourne, & que l'Esprit ne se trouble.

43 *Democrite*: Cic. *de Finib. Bon. & Mal.* L. v. c. 29. Mais Ciceron n'en parle là que comme d'une chose incertaine: & Plutarque, dit positivement que c'est une fausseté: ἐκεῖνο μὲν ψεῦδός ἐστι, τὸ Δημόκριτον ἑκουσίως σβέσαι τὰς ὄψεις, &c. *De la Curiosité*: ch. xi. de la Traduction d'Amyot.

e Il arrive souvent qu'un certain air de visage, un certain son de voix, & de certains chants font de fortes impressions sur l'Esprit: & souvent aussi, l'inquiétude & la crainte produisent le même effet. *Cic.* de Divinat. L. i. c. 37.

cins tiennent, qu'il y a certaines complexions, qui s'agitent par aucuns sons & instrumens jusques à la fureur. J'en ay veu, qui ne pouvoient ouyr ronger un os sous leur table sans perdre patience: & n'est guere homme, qui ne se trouble à ce bruit aigre & poignant, que font les limes en raclant le fer : comme à ouyr mascher prés de nous, ou ouyr parler quelqu'un, qui ayt le passage du gosier ou du nez empeché, plusieurs s'en esmeuvent, jusques à la colere & la haine. Ce flusteur 44 protocole de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit, & contournoit la voix de son maistre, lors qu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit-il, si le mouvement & qualité du son n'avoit force à esmouvoir & alterer le jugement des auditeurs ? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier & changer au bransle & accidens d'un si leger vent.

Les Sens sont alterez, & corrompus par les Passions de l'Ame.

Cette mesme pipperie, que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame par fois s'en revenche de mesme, ils mentent, & se trompent à l'envy. Ce que nous voyons & oyons agitez de colere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est.

f *Et solem geminum, & duplices se ostendere Thebas.*

L'object que nous aymons, nous semble plus beau qu'il n'est;

g *Multimodis igitur pravas turpésque videmus*
Esse in delitiis, summóque in honore vigere:

& plus laid celuy que nous avons à contre-cœur. A un homme ennuyé & affligé, la clarté du jour semble obscurcie & tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebetez du tout, par les passions de l'ame. Combien de choses voyons-nous, que nous n'appercevons pas, si nous avons nostre esprit empesché ailleurs ?

h —— *in rebus quoque apertis noscere possis,*

44 *Protocolle*, dit Nicot, signifie entr'autres choses, *celui qui porte le roollet par derriere & à l'espaule d'un qui harangue, ou joue en farces & moralitez, pour les redresser & remettre au fil de leur harangue, ou roollet, quand ils varient ou demeurent court:* posticus summonitor. C'est ce que nous appellons aujourd'hui *un souffleur.*

f *L'on voit alors deux Soleils & deux Thebes:* Æneid. L. iv. *vs.* 470.

g Ainsi nous voyons souvent, que des femmes laides & contrefaites inspirent un grand respect, & des sentimens d'amour très-passionnez. *Lucret.* L. iv. *vs.* 1148, *&c.*

h Dans les choses les plus sensibles qui sont à notre portée, il est certain, que, si l'Esprit n'est point appliqué à les observer, il ne les

Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longéque remotæ.

Il semble que l'ame retire au dedans, & amuse les puissances des sens. Par ainsi & le dedans & le dehors de l'homme est plein de foiblesse & de mensonge.

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'advanture plus qu'ils ne pensoyent. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille ; mais si plus mollement & obscurement ; non de tant certes, que la difference y soit, comme de la nuict à une clarté visve : ouy, comme de la nuict à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille : Plus & moins ; ce sont tousjours tenebres, & tenebres Cymmeriennes. Nous veillons dormants, & veillants dormons. Je ne voy pas si clair dans le sommeil : mais quant au veiller, je ne le trouve jamais assez pur & sans nuage. Encore le sommeil en sa profondeur, endort par fois les songes : mais nostre veiller n'est jamais si esveillé, qu'il purge & dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, & pires que songes. Nostre raison & nostre ame recevant les fantasies & opinions, qui luy nayssent en dormant, & authorizant les actions de nos songes de pareille approbation, qu'elle fait celles du jour : pourquoy ne mettons-nous en doubte, si nostre penser, nostre agir, est pas un autre songer, & nostre veiller, quelque espece de dormir ?

Vie de l'homme comparée avec raison à un Songe.

Si les sens sont nos premiers juges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut seuls appeller au conseil : car en cette faculté, les animaux ont autant ou plus de droit que nous. Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aigue que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sentiment, d'autres l'attouchement ou le goust. Democritus disoit [45] que les Dieux & les bestes avoyent les facultez sensitives beaucoup plus parfaictes que l'homme.

Or entre les effects de leurs Sens, & les nostres, la difference est extreme. Nostre salive nettoye & asseche nos playes, elle tue le serpent.

Difference extreme entre les effects de leurs sens,

apperçoit non plus que si durant tout ce temps-là, elles avoient été à une fort grande distance. *Lucret.* L. iv. *vs.* 809, *&c.*

45 Plutarque, *De placitis Philosophorum*, L. iv. c. 10.

& l'effet des nôtres.

[i] *Tantáque in his rebus distantia differitásque est,*
Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
Sæpè etenim serpens, hominis contacta salivâ,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.

Quelle qualité donnerons-nous à la salive, ou selon nous, ou selon le serpent? Par quel des deux sens verifierons-nous sa veritable essence que nous cherchons? Pline dit [46] qu'il y a aux Indes certains lievres marins, qui nous sont poison, & nous à eux: de maniere que du seul attouchement nous les tuons: qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson? à qui en croirons-nous, ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme qui ne nuit point au bœuf; quelque autre le bœuf, qui ne nuit point à l'homme; laquelle des deux sera en verité & en nature pestilente qualité? Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent toutes choses jaunastres & plus pasles que nous:

[x] *Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur*
Arquati.

Ceux qui ont cette maladie [47] que les medecins nomment Hyposphagma, qui est une suffusion de sang soubs la peau, voyent toutes choses rouges & sanglantes. Ces humeurs, qui changent ainsi les operations de nostre veuë, que sçavons-nous si elles predominent aux bestes, & leur sont ordinaires? Car nous en voyons les unes, qui ont les yeux jaunes, comme nos malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglans de rougeur: à celles-là, il est vray-semblable, que la couleur des objects paroist autre qu'à nous: quel jugement des deux sera le vray? Car il n'est pas dict, que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul. La durté, la blancheur, la profondeur, & l'aigreur, touchent le service & science des animaux, comme la

i Il y a une si grande diversité dans ces choses, que ce qui sert d'aliment aux uns, est un violent poison à d'autres. Ainsi la salive de l'homme venant à toucher le serpent, il en devient si furieux qu'il se devore lui-même. *Lucret.* L. iv. 640, *&c.*

46 Nat. Hist. L. xxxii. c. 1. *In Indiâ affirmant* leporem marinum *non capi viventem, invicémque illi hominem pro veneno esse, ac vel digito omninò in mari tactum mori.*

x *Tout paroît jaune aux yeux infectez de jaunisse. Lucret.* L. iv. *vs.* 333.

47 Οἱ μὲν ἰκτερικοὶ πάντα ὠχρὰ ὁρῶσι· Οἱ ὑπόσφαγμα ἔχοντες, ὕφαιμα. Sextus Empiricus. *Pyrrh. Hypot.* L. i. c. 14. p. 29. C'est ce Passage qui m'a appris, que Montagne ou ses Imprimeurs auroient dû mettre *hyposphagma*, au lieu d'*hyposphragma* que j'ai trouvé dans toutes les Editions de Montagne que j'ai pû consulter.

noſtre : nature leur en a donné l'uſage comme à nous. Quand nous preſſons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs & eſtendus : pluſieurs beſtes ont l'œil ainſi preſſé : cette longueur eſt donc à l'advanture la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeux luy donnent en leur aſſiette ordinaire. Si nous ſerrons l'œil par deſſous, les choſes nous ſemblent doubles :

[l] *Bina lucernarum florentia lumina flammis,*

. . . .

Et duplices hominum facies, & corpora bina.

Si nous avons les oreilles empeſchées de quelque choſe, ou le paſſage de l'ouye reſſerré, [48] nous recevons le ſon autre que nous ne faiſons ordinairement : les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par conſequent pas ce que nous oyons, & reçoivent le ſon autre. Nous voyons aux feſtes & aux theatres, qu'oppoſant à la lumiere des flambeaux, une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui eſt en ce lieu, nous appert ou vert, ou jaune, ou violet :

[m] *Et vulgò faciunt id lutea ruſſáque vela,*
Et ferriginea, cùm magnis intenta theatris
Per malos volgata trabéſque trementia pendent :
Namque ibi conceſſum caveai ſubter, & omnem
Scenai ſpeciem, patrum matrúmque deorúmque
Inficiunt, cogúntque ſuo volitare colore.

Il eſt vray-ſemblable que les yeux des animaux, que nous voyons eſtre de diverſe couleur, leur produiſent les apparences des corps de meſmes leurs yeux.

Combien eſt incertain le jugement de l'Operation des Sens.

Pour le jugement de l'operation des ſens, il faudroit donc que nous en fuſſions premierement d'accord avec les beſtes, secondement entre nous-meſmes. Ce que nous ne ſommes aucunement : &

l La Chandelle envoye une double lumiere. ——& chaque homme qu'on regarde, paroît avec deux viſages & deux Corps. *Lucret.* L. iv. *vſ.* 452. 454.

48 *Sextus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. L. i. c. 14. p. 11.

m C'eſt ce qu'on peut remarquer auſſi dans ces Toiles rouſſes & jaunes, qui ſuſpenduës par des poutres couvrent nos vaſtes Théatres : car alors elles répandent leurs couleurs ſur toute la Decoration, ſur les Senateurs, les Dames, les Statuës des Dieux, & la foule des Spectateurs, & cela differemment, ſelon que les Toiles changent de ſituation. *Lucret.* L. iv. *vſ.* 73, *&c.*

entrons en debat tous les coups de ce que l'un oyt, void, ou gouste quelque chose autrement qu'un autre : & debattons autant que d'autre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Autrement oit, & voit par la regle ordinaire de nature, & autrement gouste, un enfant qu'un homme de trente ans : & cettuy-cy autrement qu'un sexagenaire. Les sens sont aux uns plus obscurs & plus sombres, aux autres plus ouverts & plus aigus. Nous recevons les choses autres & autres selon que nous sommes, & qu'il nous semble. Or nostre sembler estant si incertain & controversé, ce n'est plus miracle, si on nous dit, que nous pouvons avouër que la neige nous apparoist blanche, mais que d'establir si de son essence elle est telle, & à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : & ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau-l'eau. Quoy, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'autre ? Une peinture [49] semble eslevée à la veuë, au maniement elle semble plate. Dirons-nous que le musc soit agreable ou non, qui resjouit nostre sentiment, & offense nostre goust ? Il y a des herbes & des onguens propres à une partie du corps, qui en blessent une autre : le miel [50] est plaisant au goust, mal plaisant à la veuë. Ces bagues qui sont entaillées en forme de plumes, qu'on appelle en devise, *pennes sans fin*, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, & qui se sceust deffendre de cette pipperie, que d'un costé elle n'aille en eslargissant, & s'appointant & estressissant par l'autre, mesmes quand on la roulle autour du doigt : toutesfois au maniement elle vous semble equable en largeur & par tout pareille. Ces personnes qui pour aider leur volupté, se servoyent anciennement de miroirs, propres à grossir & aggrandir l'object qu'ils representent, † affin que les membres qu'ils avoient à embesongner, leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire : auquel des deux sens donnoient-ils gaigné, ou à la veuë qui leur representoit ces membres gros & grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits & desdaignables ? Sont-ce nos sens qui prestent

49 Sextus Empiricus. *Pyrrh. Hypot.* L. i. c. 14. p. 19.

50 Καὶ τὸ μέλι τῇ γλώττῃ ἡδὺ φαίνεται ἐπί τινων, τοῖς δ' ὀφθαλμοῖς ἀηδές. *Id.* ibid.

† *Senec.* Natural. Quæst. L. i. c. 16.

au ſubjeƈt ces diverſes conditions, & que les ſubjeƈts n'en ayent pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons; ce n'eſt que pain, mais noſtre uſage en fait des os, du ſang, de la chair, des poils, & des ongles:

[n] *Ut cibus in membra atque artus cùm diditur omnes*
Diſperit atque aliam naturam ſufficit ex ſe.

L'humeur [51] que ſucce la racine d'un arbre, elle ſe fait tronc, feuille & fruiƈt: & l'air n'eſtant qu'un il ſe fait par l'application à une trompette, divers en mille ſortes de ſons: Sont-ce, dis-je, nos ſens qui façonnent de meſme, de diverſes qualitez ces ſubjeƈts; ou s'ils les ont telles? Et ſur ce doubte, que pouvons-nous reſoudre de leur veritable eſſence? Davantage puis que les accidens des maladies, de la reſverie, ou du ſommeil, nous font paroiſtre les choſes autres, qu'elles ne paroiſſent aux ſains, aux ſages, & à ceux qui veillent: n'eſt-il pas vray-ſemblable que noſtre aſſiette droiƈte, & nos humeurs naturelles, ont auſſi dequoy donner un eſtre aux choſes, ſe rapportant à leur condition, & les accommoder à ſoy, comme font les humeurs deſreglées: & noſtre ſanté auſſi capable de leur fournir ſon viſage, comme la maladie? Pourquoy [52] n'a le temperé quelque forme des objeƈts relative à ſoy, comme l'intemperé: & ne leur imprimera-il pareillement ſon charaƈtere? Le deſgouſté charge la fadeur au vin; le ſain la ſaveur; l'alteré la friandiſe. Or noſtre eſtat accommodant les choſes à ſoy, & les transformant ſelon ſoy nous ne ſçavons plus quelles ſont les choſes en verité, car rien ne vient à nous que falſifié & alteré par nos ſens. Où le compas, l'eſquarre, & la regle ſont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les baſtimens qui ſe dreſſent à leur meſure, ſont auſſi neceſſairement manques & deffaillans. L'incertitude de nos ſens rend incertain tout ce qu'ils produiſent.

[o] *Denique ut in fabricâ, ſi prava eſt regula prima,*

n Comme l'aliment qui diſtribué dans tous les membres perit, en formant une autre nature tout à-fait differente de la ſienne. *Lucret.* L.iii. *vſ.* 703, *&c.*

51 *Sextus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. L. i. c. 14. p. 12.

52 *Id.* Pyrrh. Hypot. L. i. c. 14. p. 21.

o Si dans la conſtruƈtion d'un Edifice l'Architeƈte viole d'abord les regles de ſon art, ſi ſon eſquierre eſt mal placée, & que le niveau s'éloigne par quelque endroit de la juſte ſituation qu'il doit avoir, il faut néceſſairement que tout le bâtiment ſoit vitieux, de travers, & diſproportionné dans ſes parties, les unes

Normáque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliquâ si ex parte claudicat hilum,
Omnia mendosè fieri, atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta,
Jam ruere ut quædam videantur velle, ruántque
Prodita judiciis fallacibus omnia primis.
Hic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
Falsáque sit falsis quæcumque à sensibus orta est.

Au demeurant, qui sera propre à juger de ces differences? Comme nous disons aux debats de la Religion, qu'il nous faut un Juge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de choix & d'affection, ce qui ne se peut parmy les Chrestiens, il advient de mesme en cecy: car s'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, estant luy-mesme partie en ce debat: s'il est jeune, de mesme: sain, de mesme, de mesme malade, dormant, & veillant: il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, afin que sans préoccupation de jugement, il jugeast de ces propositions, comme à luy indifferentes: & à ce compte il nous faudroit un juge qui ne fut pas.

On ne peut rien juger définitivement d'une chose par les apparences que nous en recevons par les sens.

Pour juger des apparences que nous recevons des subjects, il nous faudroit un instrument judicatoire: pour verifier cet instrument, il nous y faut de la demonstration: pour verifier la demonstration, un instrument, nous voyla 53 au rouet. Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estans pleins eux-mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison: aucune raison ne s'establira sans une autre raison, nous voyla à reculons jusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangeres, ains elle est conceue par l'entremise des sens, & les sens ne comprennent pas le subject estranger, ains seulement leurs propres passions: & par ainsi la fantasie & apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion & souffrance

étant foibles, trop basses, ou trop hautes, & les autres courbées à l'envers, de sorte qu'il y en aura quelques-unes qui paroîtront prêtes à tomber, & que tout tombera effectivement pour avoir été d'abord mal conduit: de même si les sens sont dépouillez de leur certitude, si leurs facultez sont trompeuses, la Raison qui ne connoît les choses que sur le rapport des sens, doit être fausse & trompeuse aussi. *Lucret.* L. iv. *vs.* 516, *&c.*

53 C'est à dire, *au bout de nos inventions.* Je trouve dans le Dictionnaire de Cotgrave qu'*être mis au rouet* se dit proprement du Lievre qui épuisé par une longue course ne fait plus que tourner autour des Chiens.

du ſens : laquelle paſſion, & ſubject, ſont choſes diverſes : parquoy qui juge par les apparences, juge par choſe autre que le ſubject. Et de dire que les paſſions des ſens rapportent à l'ame la qualité des ſubjects eſtrangers par reſſemblance ; comment ſe peut l'ame & l'entendement aſſeurer de cette reſſemblance, n'ayant de ſoy nul commerce, avec les ſubjects eſtrangers ? Tout ainſi comme, qui ne cognoiſt pas Socrates, voyant ſon pourtraict, ne peut dire qu'il luy reſſemble. Or qui voudroit toutesfois juger par les apparences ; ſi c'eſt par toutes, il eſt impoſſible, car elles s'entr'empeſchent par leurs contrarietez & diſcrepances, comme nous voyons par experience. Sera-ce qu'aucunes apparences choiſies reglent les autres ? Il faudra verifier cette choiſie par une autre choiſie, la ſeconde par la tierce : & par ainſi ce ne ſera jamais faict. Finalement, il n'y a aucune conſtante exiſtence, ny de noſtre eſtre, ny de celuy des objects : Et nous, & noſtre jugement, & toutes choſes mortelles, vont coulant & roulant ſans ceſſe : Ainſi il ne ſe peut eſtablir rien de certain de l'un à l'autre, & le jugeant, & le jugé, eſtans en continuelle mutation & branle.

Rien de ce qui exiſte, excepté Dieu, n'a une ſubſiſtance réelle & conſtante.

Nous n'avons aucune communication à l'eſtre, parce que toute humaine nature eſt tousjours au milieu, entre le naiſtre & le mourir, ne baillant de ſoy qu'une obſcure apparence & ombre, & une incertaine & debile opinion. Et ſi de fortune vous fichez voſtre penſée à vouloir prendre ſon eſtre, ce ſera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau : car tant plus il ſerrera & preſſera ce qui de ſa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir & empoigner. Ainſi, veu que toutes choſes ſont ſubjectes à paſſer d'un changement en autre, la raiſon qui y cherche une réelle ſuſiſtance, ſe trouve deceuë, ne pouvant rien apprehender de ſubſiſtant & permanent : parce que tout ou vient en eſtre, & n'eſt pas encore du tout, ou commence à mourir avant qu'il ſoit né. Platon diſoit que les corps n'avoient jamais exiſtence, ouy bien naiſſance, eſtimant qu'Homere euſt faict l'Ocean pere des Dieux, & Thetis la mere, pour nous montrer, [14] que toutes choſes ſont en fluxion, muance &

54 Ὡς ἡ γένεσις τῶν ἄλλων πάντων, Ὠκεανός τε καὶ Τηθὺς, ῥεύματα τυγχάνει καὶ οὐδὲν ἕστηκε. In Theæteto, p. 130. E.

variation perpetuelle : Opinion commune à tous les philoſophes avant ſon temps, comme il dit : ſauf le ſeul Parmenides, qui refuſoit mouvement aux choſes : de la force duquel il fait grand cas. Pythagoras, que toute matiere eſt coulante & labile. Les Stoïciens, qu'il n'y a point de temps preſent, & que ce que nous appellons preſent, n'eſt que la jointure & aſſemblage du futur & du paſſé : Heraclitus, [55] que jamais homme n'eſtoit deux fois entré en meſme riviere : Epicharmus, que celuy qui a pieça emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant ; Et que celuy qui cette nuict a eſté convié à venir ce matin diſner, vient aujourd'huy non convié : attendu que ce ne ſont plus eux, ils ſont devenus autres : « Et [56] qu'il ne ſe pouvoit « trouver une ſubſtance mortelle deux fois en meſme eſtat : car par « ſoudaineté & legereté de changement, tantoſt elle diſſipe, tantoſt « elle raſſemble, elle vient, & puis s'en va, de façon que ce qui « commence à naiſtre, ne parvient jamais juſques à perfection d'e-« ſtre. Pour autant que ce naiſtre n'acheve jamais, & jamais n'ar-« reſte, comme eſtant à bout, ains depuis la ſemence, va tous-« jours ſe changeant & muant d'un à autre. Comme de ſemence hu-« maine ſe fait premierement dans le ventre de la mere un fruict « ſans forme : puis un enfant formé, puis eſtant hors du ventre, un « enfant de mammelle ; aprés il devient garçon ; puis conſequem-« ment un jouvenceau ; aprés un homme faict ; puis un homme « d'aage ; à la fin decrepite vieillard. De maniere que l'aage & genera-« tion ſubſequente va tousjours deffaiſant & gaſtant la precedente.

Paroles remarquables de Plutarque ſur ce ſujet.

[p] *Mutat enim mundi naturam totius ætas,*
Ex alióque alius ſtatus excipere omnia debet,
Nec manet ulla ſui ſimilis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura & vertere cogit.

« Et puis nous autres ſottement craignons une eſpece de mort, là

55 *Seneque*, Epiſt. 58. Hoc eſt quod ait Heraclitus : *In idem flumen bis non deſcendimus.* Et *Plutarque* dans ſon Traité intitulé, *Que ſignifie ce mot ei* : ch. 12.

56 *Depuis ces mots*, Et qu'il ne ſe pouvoit trouver une ſubſtance, *&c. juſqu'à ces mots incluſivement*, ſans qu'on puiſſe dire *il a été*, ou *il ſera*, ſans commencement & ſans fin : *tous cela, excepté le paſſage de Lucrece*, Mutat enim mundi, &c. *eſt copié mot pour mot du Traité de Plutarque cité dans la Note précedente* ch. 12. *& dans les propres termes d'Amyot. J'ai eu ſoin de faire marquer cette longue citation par des Guillemets, afin qu'elle n'échappe point aux yeux du Lecteur.*

p Car le temps apporte du changement à toutes choſes : une diſpoſition ceſſe pour faire place à une autre : rien ne demeure conſtamment le même ; tout paſſe, & eſt forcé de changer d'état. *Lucret.* L. v. *vſ.* 826, *&c.*

« où nous en avons desja passé & en passons tant d'autres. Car non « seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, & la mort de l'air, generation de l'eau. Mais encor « plus manifestement le pouvons-nous voir en nous-mesmes. La « fleur d'aage se meurt & passe quand la vieillesse survient : & la « jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict : l'enfance en « la jeunesse : & le premier aage meurt en l'enfance: & le jour « d'hier meurt en celuy du jourd'huy, & le jourd'huy, mourra en « celuy de demain : & n'y a rien qui demeure, ne qui soit tous- « jours un. Car qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousjours mes- « mes & uns, comment est-ce que nous nous esjouyssons mainte- « nant d'une chose, & maintenant d'une autre ? comment est-ce que « nous aymons choses contraires, ou les hayssons, nous les louons, « ou nous les blasmons ? comment avons-nous differentes affe- « ctions, ne retenants plus le mesme sentiment en la mesme pen- « sée ? Car il n'est pas vray-semblable que sans mutation nous pre- « nions autres passions : & ce qui souffre mutation ne demeure pas « un mesme : & s'il n'est pas un mesme, il n'est donc pas aussi : « ains quant & l'estre tout un, change aussi l'estre simplement, « devenant tousjours autre d'un autre. Et par consequent se trom- « pent & mentent les sens de nature, prenans ce qui apparoist, pour « ce qui est, à faute de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est- « ce donc qui est veritablement ? ce qui est eternel : c'est à dire, qui « n'a jamais eu de naissance, ny n'aura jamais fin, à qui le « temps n'apporte jamais aucune mutation. Car c'est chose mobi- « le que le temps, & qui apparoist comme en ombre, avec la ma- « tiere coulante & fluante tousjours, sans jamais demeurer stable ny « permanente : à qui appartiennent ces mots, *devant*, & *aprés*, & « *a esté*, ou *sera*. Lesquels tout de prime face montrent evidem- « ment, que ce n'est pas chose qui soit : car ce seroit grande sottise « & fausseté toute apparente, de dire que cela soit, qui n'est pas « encore en estre, ou qui desja a cessé d'estre. Et quant à ces mots, « *present*, *instant*, *maintenant*, par lesquels il semble que principale- « ment nous soustenons & fondons l'intelligence du temps, la raison « le descouvrant, le destruit tout sur le champ : car elle le fend in-

« continent, & le partit en futur & en passé : comme le voulant « voir necessairement desparty en deux. Autant en advient-il à la « nature, qui est mesurée, comme au temps, qui la mesure : car « il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant, « ains y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. « Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est le « seul qui est, que *il fut*, ou *il sera* : car ces termes-là sont declinai- « sons, passages, ou vicissitudes de ce qui ne peut durer, ny demeu- « rer en estre. Parquoy il faut conclure que Dieu seul est, non point « selon aucune mesure du temps, mais selon une eternité immua- « ble & immobile, non mesurée par temps, ny subjecte à aucune « declinaison : devant lequel rien n'est, ny ne sera aprés, ny plus « nouveau ou plus recent ; ains un realement estant, qui par un « seul maintenant emplit le tousjours, & n'y a rien, qui verita- « tablement soit, que luy seul : sans qu'on puisse dire, *il a esté*, « ou, *il sera*, sans commencement & sans fin. »

Critique très-juste d'une pensée de Seneque.

A cette conclusion si religieuse [57] d'un homme payen, je veux joindre seulement ce mot, d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long & ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : *O la vile chose*, [58] dit-il, *& abjecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité!* Voila un bon mot, & un utile desir : mais pareillement absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, & d'esperer enjamber plus que de l'estenduë de nos jambes, cela est impossible & monstrueux : [59] ny que l'homme se monte au dessus de soy & de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'eslevera si Dieu luy preste extraordinairement la main : Il s'eslevera abandonnant & renonçant à ses propres moyens, & se laissant hausser & souslever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy Chrestienne, non à sa vertu Stoïque, de pretendre à cette divine & miraculeuse metamorphose.

57 *Plutarque*, comme il paroît par la Note précedente.

58 *Seneque* : Natural. Quæst. L. i. in Præfatione : *O quàm contempta res est homo, nisi supra humana se erexerit!*

59 Ou plûtôt, *comme il l'est encore* (c'est à dire *impossible*) *que l'homme*, &c.

CHAPITRE XIII.

De juger de la Mort d'autruy.

QUAND nous jugeons de l'asseurance d'autruy en la mort, qui est sans doubte la plus remarquable action de la vie humaine, il se faut prendre garde d'une chose, que mal-aysément on croit estre arrivé à ce poinct. Peu de gens meurent resolus, que ce soit leur heure derniere: & n'est endroit où la pipperie de l'esperance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles : « D'autres ont bien esté plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas si desesperée qu'on pense : & au pis aller, Dieu a bien faict d'autres miracles ». Et advient cela de ce que nous faisons trop de cas de nous. Il semble que l'université des choses souffre aucunement de nostre aneantissement, & qu'elle soit compassionnée à nostre estat. D'autant que nostre veuë alterée se represente les choses de mesme, & nous est advis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur faut : Comme ceux qui voyagent en mer, à qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel, & la terre vont mesme bransle, & quant & quant eux :

Peu d'hommes meurent avec une vraye fermeté d'ame.

[a] *Provehimur portu, terræque urbésque recedunt.*

Qui vit jamais vieillesse qui ne louast le temps passé, & ne blasmast le present, chargeant le monde & les mœurs des hommes, de sa misere & de son chagrin ?

[b] *Jámque caput quassans grandis suspirat arator,*
Et cùm tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpè parentis,
Et crepat antiquum genus ut pietate repletum.

Nous entrainons tout avec nous: d'où il s'ensuit que nous esti-

Suites importantes de

a Les Terres & les Villes reculent à mesure que nous nous éloignons du Port. *Æneid.* L. iii. *vs.* 72.

b Le Laboureur chargé d'années secouë la tête en soupirant : & dans la comparaison qu'il fait du temps présent avec le passé, il exalte le siecle de ses Péres, & en parle toujours comme d'un Siecle tout rempli de pieté. *Lucret.* L. ii. *vs.* 1164.

La mort des hommes, à leur avis.

mons grande chose nostre mort, & qui ne passe pas si aisément, ny sans solemne consultation des astres: [c] *tot circa unum caput tumultuantes Deos.* Et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prisons. Comment, tant de science se perdroit-elle avec tant de dommage, sans particulier soucy des destinées? une ame si rare & exemplaire ne couste-elle non plus à tuer, qu'une ame populaire & inutile? cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies dependent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace-elle comme celle qui tient à son simple nœud? Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un. Delà viennent ces mots de César à son pilote, plus enflez que la mer qui le menassoit:

[d] *——Italiam si cœlo authore recusas,*
Me pete: sola tibi causa hæc est justa timoris,
Vectorem non nosse tuum: perrumpe procellas
Tutelâ secure mei:

Et ceux-cy,

[e] *——credit jàm digna pericula Cæsar*
Fatis esse suis: tantúsque evertere (dixit)
Me Superis labor est, parvâ quem puppe sedentem;
Tàm magno petiere mari.

Et cette resverie publique, que le Soleil porta en son front tout le long d'un an le deuil de sa mort:

[f] *Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,*
Cùm caput obscura nitidum ferrugine texit.

Et mille semblables; dequoy le monde se laisse si aysément pipper, estimant que nos interests alterent le Ciel, & que son infinité se formalise de nos menues actions. [g] *Non tanta cœlo societas nobiscum est,*

c Tant de Dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. *M, Seneca* Suasoriarum Lib. uno: *Suasor.* iv.

d Si tu n'oses aller en Italie, de l'avis du Ciel, vas y sous mes auspices: la seule juste raison que tu ayes de craindre c'est de ne pas connoître qui tu portes sur ton Vaisseau: assuré par ma protection, tu peux hardiment affronter la Tempête. *Lucan.* L. v. *vs.* 579, *&c.*

e Cesar se crut alors dans un peril digne de lui, Ma perte, dit-il, est pour les Dieux une si grande entreprise que me voyant dans ce petit Vaisseau, ils ne m'ont attaqué qu'en pleine mer. *Id.* L. v. *vs.* 653, *&c.*

f A la mort de Cesar le Soleil touché de compassion pour Rome, se couvrit d'une rougeur obscure qui ternissoit tout son éclat. *Virg.* Georg. L. i. *vs.* 466, &c,

g Il n'y a point de si grande alliance entre le Ciel & nous, qu'à notre mort la lumiere des Astres vienne à s'éteindre, *Plin.* Nat. Hist. L. ii. c. 8,

ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor.

Ce qu'on doit juger de la fermeté de bien des gens qui se sont donné la mort.

Or de juger la resolution & la constance, en celuy qui ne croit pas encore certainement estre au danger, quoyqu'il y soit, ce n'est pas raison: & ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis justement pour cet effect. Il advient à la plus part, de roidir leur contenance & leurs paroles, pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encore jouir vivans. D'autant que j'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur dessein. Et de ceux-mesmes qui se sont anciennement donnez la mort, il y a bien à choisir, si c'est une mort soudaine, ou mort qui ait du temps. Ce [1] cruel Empereur Romain disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort; & si quelqu'un se deffaisoit en prison, Celuy-là m'est eschappé (disoit-il.) Il vouloit estendre la mort, & la faire sentir par les tourmens.

> [h] *Vidimus & toto quamvis in corpore cæso,*
> *Nil animæ lethale datum, morémque nefandæ*
> *Durum sævitiæ, pereuntis parcere morti.*

De vray, ce n'est pas si grande chose, d'establir tout sain & tout rassis, de se tuer: il est bien aisé de faire le mauvais, avant que de venir aux prises: De maniere que le plus effeminé homme du monde Heliogabalus, parmy ses plus lasches voluptez, desseignoit bien de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit: Et afin que sa mort ne dementist point le reste de sa vie, [2] avoit faict bastir exprés une tour somptueuse, le bas & le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or & de pierrerie pour se precipiter: & aussi faict faire des cordes d'or & de soye cramoisie pour s'estrangler: & battre

1 Le cruel Empereur qui vouloit faire sentir la mort à ses Prisonniers, c'étoit *Caligula*, comme on peut voir dans sa Vie écrite par *Suetone* §. 30. & c'est *Tibere* qui dit d'un Prisonnier qui s'étoit tué luy-même, qu'*il lui étoit échappé*. Suetone dans la Vie de Tibere, §. 61. *Mais ces deux Monstres se ressemblent si fort sur le chapitre de la cruauté, qu'il est aisé de prendre l'un pour l'autre.*

h Nous avons vû qu'en couvrant un Corps de blessures on évitoit de lui donner le coup mortel, & que par une execrable cruauté on avoit soin de prolonger la vie des mourans. *Lucan*. L. ii. *vs.* 178, *&c.*

2 Paraverat funes blatâ & serico & cocco intortos, quibus, si necesse esset, laqueo vitam finiret. Paraverat & gladios aureos quibus se occideret. Paraverat & in ceranneis & hyacinthis & in smaragdis venena quibus se interimeret. ——Fecerat & altissimam turrim substratis aureis gemmatisque antè tabulis, ex quâ se præcipitaret, dicens, *etiam mortem suam pretiosam esse debere*. Æl. Lamprid. p. 112, 113. HIST. AUGUST.

une espée d'or pour s'enferrer: & gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude & de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir:

[1] *Impiger —— & fortis virtute coactâ.*

Toutefois quant à cettuy-cy, la mollesse de ses apprests rend plus vray-semblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre. Mais de ceux-mesmes, qui plus vigoureux, se sont resolus à l'execution, il faut voir (dis-je) si ça esté d'un coup, qui ostast le loisir d'en sentir l'effect: Car c'est à deviner, à voir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y fust trouvée & l'obstination en une si dangereuse volonté.

Lâcheté de Domitius & d'autres qui ont paru resolus à se donner la mort.

Aux guerres civiles de César, Lucius Domitius pris en [3] l'Abruzze, s'estant empoisonné, s'en repentit aprés. Il est advenu de nostre temps que tel resolu de mourir, & de son premier essay n'ayant donné assez avant, la demangeaison de la chair luy repoussant le bras, se reblessa bien fort à deux ou trois fois aprés, mais ne peut jamais gaigner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procés à Plautius Silvanus, [4] Urgulania sa mere-grand luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se feit couper les veines à ses gents. Ambucilla du temps de Tibere, [5] s'estant pour se tuer frappée trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner & faire mourir à leur mode. Autant en fit [6] le Capitaine Demosthenes aprés sa route en la Sicile. Et C. Fimbria s'estant frappé trop foiblement, impetra de son valler de l'achever. Au rebours, [7] Ostorius, lequel pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celuy de son serviteur à autre chose qu'à tenir le poignard droit & ferme: & se donnant le branle,

1 *Brave & vaillant d'une valeur forcée.* Lucan. L. iv. *vs.* 798. *Edit. Grov.* in-octavo, *ex Officinâ Plantinianâ.*

3 Je mets ici *l'Abruzze* au lieu de *la Prusse*, faute d'impression que j'ai trouvée dans toutes mes Editions de Montagne, & qui a été fidellement copiée par le Traducteur Anglois. Sur cette avanture de *Domitius* voyez Plutarque dans la *Vie de J. Cesar*: ch. 10.

4 Urgulania Silvani avia pugionem nepoti misit.——Reus frustrà tentato ferro, venas præbuit exsolvendas. *Annal.* Tacit. L. iv.

5 *Annal.* Tacit. L. vi. sub finem.

6 *Plutarque* dans la Vie de Nicias: ch. 10.

7 Hactenus manu servi usus ut immotum pugionem extolleret, adpressit dextram ejus, juguloque occurrit. *Tacit.* Annal. L. xvi.

porta

porta luy-mesme sa gorge à l'encontre, & la transperça. C'est une viande à la verité qu'il faut engloutir sans mascher, qui n'a le gosier ferré à glace : Et pourtant l'Empereur Adrianus feit que son medecin marquast & circonscrivist en son tetin justement l'endroit mortel, où celuy eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voyla pourquoy César, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable, *La moins premeditée,* [8] respondit-il, *& la plus courte.* Si César l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. *Une mort courte*, dit [9] Pline, *est le souverain heur de la vie humaine.* Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peut dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peut la soustenir les yeux ouverts. Ceux qu'on voit aux supplices courir à leur fin, & haster l'execution, & la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer : l'estre morts ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir.

[x] *Emori nolo, sed me esse mortuum, nihili æstimo.*

C'est un degré de fermeté, auquel j'ay experimenté que je pourrois arriver, comme ceux qui se jettent dans les dangers, ainsi que dans la mer, à yeux clos.

Noble constance qui paroit à la mort de Socrate.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente jours entiers à ruminer le decret de sa mort : de l'avoir digerée tout ce temps-là, d'une tres-certaine esperance, sans esmoy, sans alteration : & d'un train d'actions & de parolles, ravallé plustost & anonchally, que tendu & relevé par le poids d'une telle cogitation.

Mort de Pomponius Atticus.

Ce Pomponius Atticus, à qui Cicero escrit, estant malade, fit appeller Agrippa son gendre, & deux ou trois autres de ses amys ; & leur dit, [10] qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guerir, & que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allongeoit aussi & augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un

8 In sermone nato---quisnam esset finis vitæ commodissimus, repentinum inopinatúmque prætulerat. *Sueton.* in J. Cæsare : §. 87.

9 *Nat. Hist.* L. vii. c. 53. *Mortes repentinæ, hoc est summa vitæ felicitas,*

x *Etre mort ne m'est rien, mais je crains de mourir.*——Le Vers Latin traduit par Ciceron, *Tusc. Quæst.* L. i. c. 8. est d'Epicharme, Philosophe Grec.

10 *Cornelius Nepos* dans la Vie d'Atticus, vers la fin.

& l'autre, les priant de trouver bonne sa deliberation, & au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or ayant choisi de se tuer par abstinence, voyla sa maladie guerie par accident : ce remede qu'il avoit employé pour se deffaire, le remet en santé. Les medecins & ses amis faisans feste d'un si heureux evenement, & s'en resjouyssans avec luy, se trouverent bien trompez : car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit-il un jour franchir ce pas, & qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un'autre fois. Cettuy-cy ayant recognu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au joindre, mais il s'y acharne : car estant satisfaict en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en voir la fin. C'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster & savourer.

Cleanthe: sa resolution à mourir.

L'histoire du philosophe Cleanthes [11] est fort pareille. Les [12] gengives luy estoyent enflées & pourries: les medecins luy conseillerent d'user d'une grande abstinence. Ayant jeuné deux jours, il est si bien amendé, qu'ils luy declarent sa guerison, & permettent de retourner à son train de vivre accoustumé. Luy au rebours, goustant desja quelque douceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus arriere, & franchir le pas, qu'il avoit fort avancé.

Mort ferme & volontaire d'un jeune Romain.

Tullius Marcellinus jeune homme Romain, [13] voulant anticiper l'heure de sa destinée, pour se deffaire d'une maladie, qui le gourmandoit, plus qu'il ne vouloit souffrir: quoy que les medecins luy en promissent guerison certaine, sinon si soudaine, appella ses amis pour en deliberer: les uns, dit Seneca, luy donnoyent le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eux-mesmes, les autres par flaterie, celuy qu'ils pensoyent luy devoir estre plus agreable: mais un Stoïcien luy dit ainsi: [14] « Ne te travaille pas, Marcellinus,

11 Voyez dans *Diogene-Laërce* la Vie de Cleanthe: L. viii. Segm. 176.

12 Ou *gencives*, comme on a mis dans les dernieres Editions, & comme nous parlons présentement.

13 Tout ce recit est tiré de *Seneque*, Epist. 77.

14 Noli, mi Marcelline, torqueri, tanquam de re magnâ deliberes. Non est res magna vivere. Omnes servi tui vivunt, omnia animalia. Magnum est honestè mori, prudenter, fortiter. Cogita quam diu jam idem facias. Cibus, somnus, libido. Per hunc circuium curritur. Mori velle non tantùm prudens, & fortis, aut miser, sed etiam fastidiosus potest. *Id.* ibid.

« comme si tu deliberois de chose d'importance: ce n'est pas grand' « chose que vivre, tes valets & les bestes vivent: mais c'est grand' « chose de mourir honestement, sagement, & constamment: Songe « combien il y a que tu fais mesme chose, manger, boire, dor- « mir: boire, dormir, & manger. Nous roüons sans cesse en ce « cercle: Non seulement les mauvais accidens & insupportables, « mais la satieté mesme de vivre donne envie de la mort ». Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust: les serviteurs craignoyent de s'en mesler: mais ce philosophe leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnez, lors seulement qu'il est en doute, si la mort du maistre a esté volontaire: autrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer, d'autant que

[1] *Invitum qui servat, idem facit occidenti.*

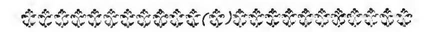
Aprés il advertit Marcellinus, qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistans; nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Or estoit Marcellinus de courage franc & liberal: il fit departir quelque somme à ses serviteurs, & les consola. Au reste, il n'y eut besoing de fer, ny de sang: il entreprit de s'en aller de cette vie, non de s'en fuyr: non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander, [15] ayant quitté toute nourriture, le troisiesme jour suivant, aprés s'estre faict arroser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, & non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit. De vray, ceux qui ont eu ces deffaillances de cœur, qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, ains plustost quelque plaisir comme d'un passage au sommeil & au repos. Voyla des morts estudiées & digerées.

Mais afin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon destin luy fit avoir mal en la main, dequoy il se donna le coup: à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort & de la colleter, renforceant le courage au danger, au lieu de l'amollir. *Avec quelle fermeté Caton affronta la mort.*

1 C'est tuer un homme que de le sauver malgré lui. *Horat.* De Arte poët. *vs.* 467.

15 Triduo abstinuit. ——& calidâ subinde suffusâ paulatim defecit, ut aiebat, non sine quâdam voluptate quam afferre solet lenis dissolutio animi, non inexperta nobis, quos aliquando liquit animus. *Id.* ibid.

Et si c'eust esté à moy, de le representer en sa plus superbe assiete, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espée au poing, comme firent les statuaires de son temps. Car ce second meurtre fut bien plus furieux, que le premier.



CHAPITRE XIV.

Comme nostre Esprit s'empesche soy-mesmes.

Comment l'Esprit de l'homme se détermine à choisir entre deux choses indifferentes.

C'EST une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé justement entre-deux pareilles envies. Car il est indubitable, qu'il ne prendra jamais party : d'autant que l'application & le choix porte inequalité de prix : & qui nous logeroit entre la bouteille & le jambon, avec egal appetit de boire & de manger, il n'y auroit sans doute remede, que de mourir de soif & de faim. Pour pourvoir à cet inconvenient, les Stoïciens, quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'election de deux choses indifferentes (& qui fait que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, ny ayant aucune raison qui nous incline à la preference) respondent, que ce mouvement de l'ame est extraordinaire & desreglé, venant en nous d'une impulsion estrangere, accidentale, & fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aucune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legere qu'elle soit : & que ou à la veuë, ou à l'attouchement, il y a tousjours quelque choix, qui nous tente & attire, quoyque ce soit imperceptiblement. Pareillement qui presupposera une fisselle egallement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe, car par où voulez-vous que la faussée commence ? & de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui joindroit encore à cecy les propositions Geometriques, qui concluent par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference : & qui trouvent deux lignes s'approchans sans cesse l'une

de l'autre, & ne se pouvans jamais joindre : & la pierre philosophale, & quadrature du cercle, où la raison & l'effect sont si opposites : en tiretoit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, [a] *solum certum nihil esse certi, nec miserius quicquam homine aut superbius.*

CHAPITRE XV.

Que nostre desir s'accroist par la malaisance.

IL n'y a raison qui n'en aye une contraire, dit le plus sage party des philosophes. Je remaschois tantost ce beau mot, qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie : Nul bien nous peut apporter plaisir, si ce n'est celuy, à la perte duquel nous sommes préparez : [a] *In æquo est dolor amissæ rei, & timor amittendæ.* Voulant gaigner par-là, que la fruition de la vie ne nous peut estre vrayement plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre.

La difficulté d'obtenir une chose fait qu'on la desire avec plus d'ardeur.

Il se pourroit toutesfois dire au rebours, que nous serrons & embrassons ce Bien, d'autant plus estroit, & avecques plus d'affection, que nous le voyons nous estre moins seur, & craignons qu'il nous soit osté. Car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

> [b] *Si numquam Danaen habuisset ahenea turris,*
> *Non esset Danae de Jove facta parens :*

& qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust que la satieté, qui vient de l'aisance : ny rien qui l'aiguise tant que la rare-

a *Il n'y a rien de certain que l'incertitude, & rien plus misérable & plus fier que l'homme.* Nat. Hist. L. ii. c. 7. Cette traduction est de Montagne même, comme on peut voir dans la premiére Edition des *Essais*, faite à Bourdeaux en 1580. Du reste, si vous prenez la peine de lire dans Pline ce qui précede immédiatement la maxime, *solum certum nihil esse certi*, vous serez convaincu que Montagne lui donne un sens beaucoup plus general qu'elle n'a dans cet Auteur.

a Le chagrin d'avoir perdu une chose, & la crainte de la perdre, affectent également l'Esprit. *Senec.* Epist. 98.

b Si Danaé n'eut pas été renfermée dans une Tour d'airain, Jupiter n'auroit jamais approché d'elle. *Ovid.* Amor. L. ii. Eleg. xix. *vs.* 27.

té & difficulté. [c] *Omnium rerum voluptas ipso quo debet fugare periculo crescit.*

> [d] *Galla, nega, satiatur Amor nisi gaudia torquent.*

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient prattiquer qu'à la desrobée, & que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchés ensemble qu'avecques d'autres. La difficulté des assignations, le danger des surprises, la honte du lendemain,

> [e] ----- *& languor, & silentium,*
> ----- *& latere*
> *Petitus imo spiritus,*

c'est ce qui donne pointe à la sauce. Combien de jeux tres-lascivement plaisants, naissent de l'honneste & vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'Amour? La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur. Elle est bien plus sucrée, quand elle cuit, & quand elle escorche. La Courtisane Flora disoit [1] n'avoir jamais couché avec Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures.

> [f] *Quod petiere, premunt arctè, faciúntque dolorem*
> *Corporis, & dentes inlidunt sæpè labellis:*
> . . . .
> *Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum*
> *Quodcunque est, rabies undè illæ germina surgunt.*

Il en va ainsi par tout: la difficulté donne prix aux choses. Ceux de la [2] Marque d'Ancone font plus volontiers leurs vœux à [3] Sainct Jaques, & ceux de Galice à nostre Dame de Lorete: on fait au Liege grande feste des bains de Luques, & en la Toscane de ceux

c En toutes choses, le plaisir reçoit une nouvelle force du peril même qui devroit nous en dégoûter. *Senec.* De Beneficiis: L. vii. c. 9.

d Galla, refuse quelquefois tes amans, car un Amour, qu'on nourrit de plaisir sans aucun mélange de peine, est bien-tot rassasié. *Martial.* L. iv. Epigr. 38.

e La langueur, le silence, & des soûpirs tirez du fond du cœur: *Horat.* Epod. Lib. *Od.* xi. *vs.* 13.

1 *Plutarque* dans la Vie de Pompée: ch. 1.

f Ils pressent vivement ce qui fait le sujet de leurs desirs, jusqu'à causer de la douleur à la personne aimée, souvent même en lui mordant les levres, pressez par des aiguillons qui les incitent à blesser ce qui est la cause de ces violens transports. *Lucret.* L. iv. *vs.* 1072, *&c.*

2 Ou *Marche d'Ancone* en Italie, où est *Notre-Dame de Lorette.*

3 Saint Jaques de Compostelle en *Galice.*

[4] d'Aſpa : il ne ſe voit guere de Romains en l'eſcole de l'eſcrime à Rome, qui eſt pleine de François. Ce grand Caton ſe trouva auſſi bien que nous, deſgouſté de ſa femme tant qu'elle fut ſienne, & la deſira quand elle fut à un autre. J'ay chaſſé au haras un vieil cheval, duquel à la ſenteur des juments, on ne pouvoit venir à bout. La facilité l'a incontinent ſaoulé envers les ſiennes : mais envers les eſtrangeres & la premiere qui paſſe le long de ſon paſtis, il revient à ſes importuns hanniſſements, & à ſes chaleurs furieuſes comme devant. Noſtre appetit meſpriſe & outrepaſſe ce qui luy eſt en main, pour courir aprés ce qu'il n'a pas :

[g] *Tranſvolat in medio poſita, & fugientia captat.*

Nous defendre quelque choſe, c'eſt nous en donner envie.

[h] *Niſi tu ſervare puellam*
Incipis, incipiet deſinere eſſe mea :

Nous l'abandonner tout à faict, c'eſt nous en engendrer meſpris. La faute & l'abondance retombent en meſme inconvenient :

[i] *Tibi quod ſupereſt, mihi quod deſit, dolet :*

Le deſir & la jouïſſance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maiſtreſſes eſt ennuyeuſe, mais l'aiſance & la facilité l'eſt, à vray dire, encores plus, d'autant que le meſcontentement & la cholere naiſſent de l'eſtimation, en quoy nous avons la choſe deſirée, aiguiſent l'amour, & le reſchauffent : mais la ſatieté engendre le dégouſt : c'eſt une paſſion mouſſe, habetée, laſſe, & endormie.

[k] *Si qua volet regnare diù, contemnat amantem.*
—— contemnite, amantes,
Sic hodie veniet, ſi qua negavit heri.

Pourquoy inventa Poppea de maſquer les beautez de ſon viſage, *Beautez qui ſe maſquent.*

4 Ou *de Spa*, près de Liege.

g Il néglige ce qui eſt à ſa diſpoſition, & tâche d'attraper ce qui le fuit. *Horat*. L. i. Sat. 2. *vſ.* 108.

h Si tu ne fais garder ta femme, dit *Ovide*, elle ceſſera bien-tôt d'être à moy. Amor. L. ii. Eleg. 19. *vſ.* 47.

i Tu te plains d'avoir trop, & moi, de ce que tout me manque : *Terent*. Phorm. Act. i. ſc. 3. *vſ.* 9.

K Une Femme veut-elle regner long-temps ſur le cœur de ſon Amant, qu'elle lui faſſe eſſuyer quelques mépris. *Ovid*. Amor. L. ii. Eleg. 19. *vſ.* 33. —— Et vous Amans, faites auſſi les dédaigneux : par ce moyen celle qui vous refuſa hier, ſera aujourd'hui toute à vous. *Propert*. L. ii. Eleg. 14. *vſ.* 19, 20.

& paroissent pleines de pudeur, ou severes : pourquoi. que pour les rencherir à ses amants ? Pourquoy a-l'on voilé jusques au dessous des talons ces beautez, que chacun desire montrer, que chacun desire voir ? Pourquoy couvrent-elles de tant d'empeschemens, les uns sur les autres, les parties, où loge principalement nostre desir & le leur ? Et à quoy servent ces gros bastions, dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer nostre appetit, & nous attirer à elles en nous esloignant ?

> [1] *Et fugit ad salices, & se cupit antè videri.*
> *Interdum tunica duxit operta moram.*

A quoy sert l'art de cette honte virginalle, cette froideur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieux, que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander, & fouler à nostre appetit, toute cette ceremonie, & ces obstacles ? Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, d'affolir & desbaucher cette molle douceur, & cette pudeur infantine, & de ranger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide & magistrale : C'est gloire (disent ils) de triompher de la modestie, de la chasteté, & de la temperance : & qui desconseille aux Dames ces parties-là, il les trahit, & soy-mesme. Il faut croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent & s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer sans ceste entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, & de la plus fine, comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangers, & d'autres arts pour se rendre agreable : & si à la verité, quoy qu'elle face estant venale & publique, elle demeure foible & languissante. Tout ainsi que mesme en la Vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy-là, le plus beau & plus digne, auquel il y a plus d'empeschement & de hazard proposé.

Pourquoi Dieu permet que l'Eglise C'est un effect de la providence divine, de permettre sa saincte Eglise estre agitée, comme nous la voyons de tant de troubles &

1 Cette Bergere court se cacher entre des saules, mais elle souhaite d'être vûë auparavant. *Virg.* Eclog. iii. *vs.* 65. —— Et quelquefois elle s'est enveloppée de sa robe pour irriter mes desirs par ce petit obstacle. *Propert.* L. ii. Eleg. 15. *vs.* 6.

d'orages,

Soit agitée de troubles.

d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, & les r'avoir de l'oisiveté & du sommeil, où les avoit plongées une si longue tranquillité. Si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte, par le nombre de ceux qui se sont desvoyez, au gain qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele & nos forces, à l'occasion dece combat, je ne sçay si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Si en ôtant le moyen de dissoudre les mariages, on en a rendu le nœud plus ferme.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissoudre, mais d'autant s'est dépris & relasché le nœud de la volonté & de l'affection, que celuy de la contrainçte s'est estrecy. Et au rebours, ce qui tint les mariages à Rome, si long temps en honneur & en seurté, fut la liberté de les rompre, qui voudroit. Ils gardoient mieux leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre : & en pleine licence de divorces, il se passa cinq cens ans & plus, avant que nul s'en servist.

[m] *Quod licet, ingratum est, quod non licet, acriùs urit.*

A ce propos se pourroit joindre l'opinion d'un Ancien, que les supplices aiguisent les vices plustost qu'ils ne les amortissent : Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, (c'est l'ouvrage de la raison, & de la discipline) mais seulement un soing de n'estre surpris faisant mal :

[n] *Latiùs excisæ pestis contagia serpunt.*

Je ne sçay pas qu'elle soit vraye, mais cecy sçay-je par experience, que jamais police ne se trouva reformée par là. L'ordre & reglement des mœurs, dépend de quelque autre moyen.

Peuple qui a vécu innocemment & en sureté, sans armes offensives.

Les [5] histoires Grecques font mention des Argippées voisins de la Scythie, qui vivent sans verge & sans baston à offenser : que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer : mais [6] quiconque s'y peut sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu & saincteté de vie : & n'est aucun si osé d'y toucher. On [7] recourt à eux pour ap-

m Ce qui est permis est insipide, & ce qui n'est pas permis irrite plus vivement nos desirs. *Ovid.* Amor. L. i. Eleg. 19. *vs.* 3.

n La contagion du Mal, qu'on croit avoir extirpé, se répand davantage. *Itinerar.* Rutilii : L. i. *vs.* 397. *où le Poëte parle des Juifs & de leur Religion.*

5 *Herodot.* L. iv. p. 263.

6 Ὃς ἂν καταφύγῃ ἐς τούτους, ὑπ' οὐδενὸς ἀδικέεται. Id. *ibid.*

7 Τοῖσι περιοικέουσι οὗτοί εἰσι οἱ τὰς διαφορὰς διαιρέοντες. Id. *ibid.*

poinčter les differents, qui naiſſent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation, où la cloſture des jardins & des champs, qu'on veut conſerver, ſe faict d'un filet de coton, & ſe trouve bien plus ſeure & plus ferme que nos foſſez & nos hayes. ° *Furem ſignata ſollicitant.* ——*Aperta effractarius præterit.*

Montagne preſervé dans une Maiſon ſans deffenſe durant les Guerres Civiles.

A l'adventure ſert entre autres moyens, l'aiſance, à couvrir ma maiſon de la violence de nos guerres civiles. La defenſe attire l'entrepriſe, & la deffiance l'offence. J'ay affoibly le deſſein des ſoldats, oſtant à leur exploit, le hazard, & toute matiere de gloire militaire, qui a accouſtumé de leur ſervir de titre & d'excuſe. Ce qui eſt faict courageuſement, eſt tousjours faict honorablement, en temps où la juſtice eſt morte. Je leur rens la conqueſte de ma maiſon laſche & traiſtreſſe : Elle n'eſt cloſe à perſonne, qui y heurte. Il n'y a pour toute proviſion, qu'un portier, d'ancien uſage & ceremonie: qui ne ſert pas tant à defendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment & gratieuſement. Je n'ay ny garde ny ſentinelle, que celle que les aſtres font pour moy. Un gentil-homme a tort de faire monstre d'eſtre en deffenſe, s'il ne l'eſt bien à poinct. Qui eſt ouvert d'un coſté, l'eſt par tout. Nos peres ne penſerent pas à baſtir des places frontieres. Les moyens d'aſſaillir, je dy ſans batterie & ſans armée, & de ſurprendre nos maiſons, croiſſent tous les jours, au deſſus des moyens de ſe garder. Les eſprits s'aiguiſent generalement de ce coſté-là. L'invaſion touche tous, la defenſe non, que les riches. La mienne eſtoit forte ſelon le temps qu'elle fut faitte : je n'y ay rien adjouſté de ce coſté-là, & craindroy que ſa force ſe tournaſt contre moy-meſme. Joint qu'un temps paiſible requerra, qu'on les defortifie. Il eſt dangereux de ne les pouvoir regaigner: & eſt difficile de s'en aſſeurer. Car en matiere de guerres inteſtines, voſtre vallet peut eſtre du party que vous craignez. Et où la Religion ſert de pretexte, les parentez meſmes devienent infiables avec couverture de juſtice. Les finances publiques n'entretiendront pas nos garniſons domeſtiques. Elles s'y eſpuiſeroient. Nous n'avons pas dequoy le faire ſans noſtre ruine : où plus incommodement & inju-

o Les choſes cachetées attirent les Larrons. Il neglige d'entrer dans les Maiſons ouvertes. ——Un voleur accoutumé à briſer les portes, *Senec. Epiſt.* 68.

rieusement encore, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit guere pire. Au demeurant, vous y perdez-vous, vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance & improvidence, plus qu'à vous plaindre, & l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardées se sont perduës, où cette-cy dure, me fait soupçonner, qu'elles se sont perduës de ce qu'elles estoyent gardées. Cela donne & l'envie & la raison à l'assaillant. Toute garde porte visage de guerre : Qui se jettera, si Dieu veut, chez moy : mais tant y a, que je ne l'y appelleray pas. C'est la retraitte à me reposer des guerres. J'essaye de soustraire ce coing, à la tempeste publique, comme je fay un autre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier & diversifier en nouveaux partis : pour moy je ne bouge. Entre tant de maisons armées, moy seul, que je sçache, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne : Et n'en ay jamais osté ny vaisselle d'argent, ny titre, ny tapisserie. Je ne veux ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusqu'au bout : sinon, j'ay tousjours assez duré, pour rendre ma durée remarquable & enregistrable. Comment ? Il y a bien trente ans.

CHAPITRE XVI.

De la Gloire.

IL y a le nom & la chose : le nom, c'est une voix qui remarque & signifie la chose : le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance : c'est une piece estrangere joincte à la chose, & hors d'elle. *Ce qu'emporte le nom des Choses.*

Dieu qui est en soy toute plenitude, & le comble de toute perfection, il ne peut s'augmenter & accroistre au dedans : mais son nom se peut augmenter & accroistre, par la benediction & louange, que nous donnons à ses ouvrages exterieurs. Laquelle louange, puis que nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peut *Comment le Nom de Dieu peut être accreu.*

avoir acceſſion de bien, nous l'attribuons à ſon Nom, qui eſt la piece hors de luy, la plus voiſine. Voylà comment c'eſt à Dieu ſeul, à qui gloire & honneur appartient: Et n'eſt rien ſi eſloigné de raiſon que de nous en mettre en queſte pour nous: car eſtans indigens & neceſſiteux au dedans, noſtre eſſence eſtant imparfaicte, & ayant continuellement beſoing d'amelioration, c'eſt là, à quoy nous nous devons travailler. Nous ſommes tous creux & vuides. Ce n'eſt pas de vent & de voix que nous avons à nous remplir: il nous faut de la ſubſtance plus ſolide à nous reparer. Un homme affamé ſeroit bien ſimple de chercher à ſe pourvoir pluſtoſt d'un beau veſtement, que d'un bon repas: il faut courir au plus preſſé. Comme diſent nos ordinaires prieres, [a] *Gloria in excelſis Deo, & in terrâ pax hominibus.* Nous ſommes en diſette de beauté, ſanté, ſageſſe, vertu, & telles parties eſſentielles; les ornemens externes ſe chercheront aprés que nous aurons proveu aux choſes neceſſaires. La Theologie traicte amplement & plus pertinemment ce ſubject, mais je n'y ſuis guere verſé.

Philoſophes ont préché le mépris de la gloire.

Chryſippus & Diogenes [1] ont eſté les premiers autheurs & les plus fermes du meſpris de la gloire: Et entre toutes les voluptez, ils diſoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuſe, ny plus à fuir, que celle qui nous vient de l'approbation d'autruy. De vray l'experience nous en fait ſentir pluſieurs trahiſons bien dommageables. Il n'eſt choſe qui empoiſonne tant les Princes que la flaterie, ny rien par où les meſchans gaignent plus aiſément credit autour d'eux: ny maquerelage ſi propre & ſi ordinaire à corrompre la chaſteté des femmes, que de les paiſtre & entretenir de leurs louanges. Le premier enchantement que les Sirenes employent à piper Ulyſſes, eſt de cette nature:

> [b] *Deça vers nous, deça, ô treſloüable Ulyſſe,*
> *Et le plus grand honneur dont la Grece fleuriſſe.*

Ces philoſophes-là diſoient, [2] que toute la gloire du monde ne me-

a Gloire à Dieu dans les Cieux, & paix aux hommes ſur la Terre. *S. Luc:* chap. ii. *vſ.* 14.
1 *Cic.* De Finib. Bon. & Mal. L. iii. c. 17.
b *Homere.* Odyſſ. L. xii. *vſ.* 184,

2 Chryſippus quidem & Diogenes, —— ne digitum quidem, ejus causâ, porrigendum eſſe dicebant. *Cic.* De Finib. bon. & mal. L. iii. c. 17.

ritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'aquerir:

[c] *Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantùm est?*

Je dis pour elle seule: car elle tire souvent à sa suite plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peut rendre desirable. Elle nous acquiert de la bienvueillance: elle nous rend moins exposez aux injures & offences d'autruy, & choses semblables. C'estoit aussi des principaux dogmes d'Epicurus: car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges & negotiations publiques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire: qui est une approbation que le monde fait des actions que nous mettons en evidence. Celuy qui nous ordonne de nous cacher, & de n'avoir soing que de nous, & qui ne veut pas que nous soyons connus d'autruy, il veut encores moins que nous en soyons honorez & glorifiez. Aussi conseille-il à Idomeneus, de ne regler aucunement ses actions, par l'opinion ou reputation commune: si ce n'est pour éviter les autres incommoditez accidentales, que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Gloire à rechercher pour les avantages qui l'accompagnent.

Ces discours-là sont infiniment vrais, à mon advis, & raisonnables: Mais nous sommes, je ne sçay comment, doubles en nous-mesmes, qui fait que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas: & ne nous pouvons deffaire de ce que nous condamnons. Voyons les derniers paroles d'Epicurus, & qu'il dit en mourant: elles sont grandes & dignes d'un tel philosophe? mais si ont-elles quelque marque de la recommendation de son nom, & de cette humeur qu'il avoit descriée par ses preceptes. Voicy [3] une lettre qu'il dicta un peu avant son dernier souspir.

Preuve qu'Epicure recherchoit la gloire.

EPICURUS A HERMACHUS, SALUT.

« Cependant que je passois l'heureux, & celuy-là mesmes le dernier jour de ma vie, j'escrivois cecy, accompaigné toutesfois de telle douleur en la vessie & aux intestins, qu'il ne peut rien estre adjousté à sa grandeur. Mais elle estoit compensée par le plaisir

c Qu'est-ce que la plus grande Gloire, si c'est de la gloire & rien de plus? *Juvenal*. Sat. vii. *vs*. 81.

3 Traduite fidellement ici du Latin de Ciceron, *De Finib. bon. & mal.* L. ii. c. 30.

« qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions & de « mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dès « ton enfance envers moy, & la philosophie, embrasse la protection « des enfans de Metrodorus ». Voila sa lettre. Et ce qui me fait interpreter que ce plaisir qu'il dit sentir en son ame, de ses inventions, regarde aucunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprés sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veut [4] que *Amynomachus & Timocrates ses heritiers, fournissent pour la celebration de son jour natal tous les mois de Janvier, les frais que Hermachus ordonneroit : & aussi pour la despence qui se feroit le vingtiesme jour de chasque Lune, au traittement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy & de Metrodorus.*

Gloire desirable pour elle-même, selon certains Philosophes.

Carneades a esté chef de l'opinion contraire : & a maintenu [5] que la gloire estoit pour elle-mesme desirable, tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eux-mesmes, n'en ayans aucune cognoissance ny jouyssance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier rang entre les biens externes: Evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation, & à la rechercher, & à la fuyr.

Erreur de ceux qui ont crû que la Vertu n'étoit desirable que pour la gloire qui l'accompagne.

Je croy que si nous avions les livres que Cicero avoit escrits sur ce subject, il nous en conteroit de belles : car cet homme-là fut si forcené de cette passion, que s'il eust osé, il fust, ce crois-je, volontiers tombé en l'excez où tomberent d'autres, que la Vertu mesme n'estoit desirable, que pour l'honneur qui se tenoit tousjours à sa suitte :

[d] *Paulum sepultæ distat inertiæ*
Celata virtus :

Qui est un'opinion si fausse, que je suis dépit qu'elle ait jamais peu entrer en l'entendement d'homme, qui eust cet honneur de porter

4 *Cic.* De Finib. bon. & mal. L. ii. c. 31.

5 *Id.* ibid. L. iii. c. 17. où Montagne a crû voir ce qu'il nous dit ici de Carneade. Ce n'est pourtant point à Carneade que Ciceron attribuë cette opinion, mais à d'autres Philosophes, de la Secte de Zenon, *qui dicunt*, ajoûte Ciceron, *ut liberis consultum velimus, etiamsi posthumi futuri sint, propter ipsos, sic futuræ post mortem famæ tamen esse propter rem, etiam detracto usu, consulendum.*

d Une vertu cachée differe peu d'une Vie faineante & obscure. *Horat.* L. iv. Od. 9. *vs.* 29.

le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne faudroit estre vertueux qu'en public: & les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle & en ordre, sinonautant qu'elles devroient venir à la cognoissance d'autruy. N'y va-il donc que de faillir finement & subtilement? Si tu sçais, [6] dit Carneades, un serpent caché en ce lieu, auquel sans y penser, se va seoir celuy, de la mort duquel tu esperes profit, tu fais meschamment, si tu ne l'en advertis: Et d'autant plus que ton action ne doibt estre cognuë que de toy. Si nous ne prenons de nous-mesmes la loy de bien faire: Si l'impunité nous est justice, à combien de sortes de meschancetez avons-nous tous les jours à nous abandonner? Ce que Sext. Peduceus fit [7] de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses, & ce que j'en ay faict souvent de mesme, je ne le trouve pas tant louable, comme je trouveroy execrable, que nous y eussions failly. Et trouve bon & utile à ramentevoir en nos jours, l'exemple de P. Sextilius Ruffus, [8] que Cicero accuse pour avoir recueilly une heredité contre sa conscience: non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes. Et M. Crassus, & Q. Hortensius, lesquels à cause de leur authorité & puissance, [9] ayants esté pour certaines quotitez appellez par un estranger à la succession d'un testament faux, afin que par ce moyen il y establist sa part: se contenterent de n'estre participants de la fausseté, & ne refuserent d'en tirer du fruit: assez couverts, s'ils se tenoient à l'abry des accusations, & des tesmoins, & des loix. [e] *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror) mentem suam.*

La Vertu seroit une chose frivole, si elle tiroit sa recommendation de la Gloire.

La vertu est chose bien vaine & frivole, si elle tire sa recommendation de la gloire. Pour neant entreprendrions-nous de luy faire tenir son rang à part, & la déjoindrions de la fortune: car qu'est-il plus fortuite que la reputation? [f] *Profectò fortuna in omni re dominatur:*

6 Si scieris, inquit Carneades, aspidem occultè latere uspiam, & velle aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum futura sit, improbè feceris, nisi monueris ne assideat. *Cic.* de Finib. bon. & mal. L. ii. c. 18.

7 *Cic.* de Finib. bon. & mal. L. ii. c. 18.

8. *Id.* ibid. c. 17.

9 *Id.* De Offic. L. iii. c. 18.

e Mais il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin, c'est à dire, comme je croi, sa propre conscience. *Cic.* De Offic. L. iii. c. 10.

f En verité, l'empire de la fortune s'étend sur tout. Elle préconise, & obscurcit les choses par caprice plûtôt que par raison. *Salust.* in Catilin. p. 5. *Edit. Maittair.*

ea res cunctas ex libidine magis quàm ex vero celebrat obscurátque. De faire que les actions soyent cognues & veuës, c'est le pur ouvrage de la fortune. C'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Je l'ay veuë fort souvent marcher avant le merite : & souvent outrepasser le merite d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'ombre à la gloire, fit mieux qu'il ne vouloit : Ce sont choses excellemment vaines. Elle va aussi quelquefois devant son corps : & quelquefois l'excede de beaucoup en longueur. Ceux qui apprennent à la Noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, [g] *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit :* que gaignent-ils par là, que de les instruire de ne se hazarder jamais, si on ne les voit, & de prendre bien garde, s'il y a des tesmoins, qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur: là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué ? Combien de belles actions particulieres s'ensevelissent dans la foule d'une bataille? Quiconque s'amuse à contreroller autruy pendant une telle meslée, il n'y est guere embesoigné : & produit contre soy-mesmes le tesmoignage qu'il rend des deportemens de ses compaignons. [h] *Vera & sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maximè naturam sequitur, in factis positum, non in gloriâ judicat.* Toute la gloire, que je pretens de ma vie, c'est de l'avoir vescue tranquille: Tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la Philosophie n'a sceu trouver aucune voye pour la tranquillité, qui fust bonne en commun, que chacun la cherche en son particulier. A qui doivent César & Alexandre cette grandeur infinie de leur renommée, qu'à la fortune? Combien d'hommes a-elle esteint, sur le commencement de leurs progrés, desquels nous n'avons aucune cognoissance, qui y apportoient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust atrestez tout court, sur la naissance mesme de leurs entreprises ? Au travers de tant & si extre-

g Comme si ce qui n'a pas été rendu celebre, n'étoit pas vertueux. *Cic.* De Offic. L. i. c. 4. *Mais où Ciceron dit positivement qu'une chose est honnête, quoiqu'elle n'ait point été préconisée*, quod etiamsi nobilitatum non sit, tamen honestum sit : *paroles que Montagne a détournées de leur veritable sens pour les appliquer à son sujet. C'est une licence qu'il prend fort souvent, comme je l'ai deja remarqué.*

h La solide, la vraye grandeur d'Ame juge que ce n'est point dans la gloire, mais dans des actions vertueuses, que consiste l'Honnête qui suit exactement la Nature. *Cic.* De Offic. L. i. c. 19.

mes dangers il ne me ſouvient avoir leu que Ceſar ait eſté jamais bleſſé. Mille ſont morts de moindres perils, que le moindre de ceux qu'il franchit. Infinies belles actions ſe doivent perdre ſans teſmoignage, avant qu'il en vienne une à profit. On n'eſt pas tousjours ſur le haut d'une breſche, ou à la teſte d'une armée, à la veuë de ſon General, comme ſur un eſchaffaut. On eſt ſurpris entre la haye & le foſſé : il faut tenter fortune contre un poullailler : il faut dénicher quatre chetifs harquebuſiers d'une grange : il faut ſeul s'eſcarter de la trouppe & entreprendre ſeul, ſelon la neceſſité qui s'offre. Et ſi on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience, que les moins eſclattantes occaſions ſont les plus dangereuſes : & qu'aux guerres, qui ſe ſont paſſées de noſtre temps, il s'eſt perdu plus de gens de bien, aux occaſions legeres & peu importantes, & à la conteſtation de quelque bicoque, qu'és lieux dignes & honorables.

La Vertu doit être recherchée pour elle-même, indépendamment de l'approbation des hommes.

Qui tient ſa mort pour mal employée, ſi ce n'eſt en occaſion ſignalée ; au lieu d'illuſtrer ſa mort, il obſcurcit volontiers ſa vie : laiſſant eſchapper cependant pluſieurs juſtes occaſions de ſe hazarder. Et toutes les juſtes ſont illuſtres aſſez : ſa conſcience les trompettant ſuffiſamment à chacun. [i] *Gloria noſtra eſt, teſtimonium conſcientiæ noſtræ.* Qui n'eſt homme de bien que parce qu'on le ſçaura, & parce qu'on l'en eſtimera mieux, aprés l'avoir ſceu ; qui ne veut bien faire qu'en condition que ſa vertu vienne à la cognoiſſance des hommes, celuy-là n'eſt pas perſonne de qui on puiſſe tirer beaucoup de ſervice.

[x] *Credo che'l reſto di quel verno coſe*
Faceſſe degne di tenerne conto :
Mà fur fin' a quel tempo ſi naſcoſe,
Che non è colpa mia s'hor' non le conto,
Perche Orlando a far' opre virtuoſe
Più ch'a narrarle poi, ſempre era pronto :

i Notre gloire, c'eſt le témoignage de notre conſcience.

x Je croi que le reſte de cet hyver Orland fit des choſes très-mémorables : mais juſqu'ici elles ont été ſi ſecretes, que ce n'eſt pas ma faute ſi je ne les raconte pas préſentement : car Orland a toûjours été plus prompt à faire de belles choſes qu'à les publier ; & jamais aucun de ſes Faits n'a été divulgué, que lorſqu'il a eu près de lui des perſonnes qui en ont été les témoins. *Arioſto* : Cant. xi. *Stanz.* 81.

Ne mai fù alcun de' suoi fatti espresso,
Se non quand' hebbe i testimoni appresso.

Il faut aller à la guerre pour son devoir, & en attendre cette recompense, qui ne peut faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesmes aux vertueuses pensées : c'est le contentement qu'une conscience bien reglée reçoit en soy, de bien faire. Il faut estre vaillant pour soy-mesmes, & pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme & asseurée, contre les assauts de la fortune.

[l] *Virtus repulsæ nescia sordidæ,*
Intaminatis fulget honoribus:
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.

Ce n'est pas pour la montre, que nostre ame doit jouer son rolle, c'est chez nous au dedans, où nuls yeux ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs & de la honte mesme : elle nous asseure là, de la perte de nos enfans, de nos amis, & de nos fortunes : & quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre : [m] *Non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore.* Ce profit est bien plus grand, & bien plus digne d'estre souhaité & esperé, que l'honneur & la gloire, qui n'est autre chose qu'un favorable jugement qu'on fait de nous.

Combien le jugement de la multitude est méprisable.

Il faut trier de toute une nation, une douzaine d'hommes, pour juger d'un arpent de terre : & le jugement de nos inclinations, & de nos actions, la plus difficile matiere, & la plus importante qui soit, nous la remettons à la voix de la commune & de la tourbe, mere d'ignorance, d'injustice, & d'inconstance. Est-ce raison de faire dependre la vie d'un sage, du jugement des fols? [n] *An quidquam stultius, quàm quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos?* Quiconque vise à leur plaire, il n'a jamais faict : c'est une butte qui

l La Vertu qui ne peut jamais être exposée à un refus honteux, brille d'un honneur qu'elle ne doit qu'à elle-même : & ce n'est point au gré d'une legere Populace qu'elle prend ou quitte les Dignitez. *Horat.* L. iii. Od. 2. *vs.* 75, *&c.*

m Non pour quelque émolument, mais pour l'honneur qui est attaché à la Vertu.

n Est-il rien de plus sot que de compter en gros pour quelque chose, ceux qu'on méprise, chacun à part? *Cic.* Tusc. Quæst, L. v. c. 36.

n'a ny forme ny prise. [o] *Nil tam inestimabile, quàm animi multitudinis.* Demetrius disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recette, de celle qui luy sortoit par en haut, que de celle qui luy sortoit par en bas. Celuy-là dit encore plus: [p] *Ego hoc judico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quùm id à multitudine laudetur.* Null'art, nulle soupplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suitte d'un guide si desvoyé & si desreiglé. En cette confusion venteuse de bruits, de rapports & opinions vulgaires, qui nous poussent, il ne se peut establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flotante & volage: allons constamment aprés la raison: que l'approbation publique nous suyve par là, si elle veut: & comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par autre voye que par celle-là. Quand pour sa droiture je ne suyvrois le droit chemin, je le suyvrois pour avoir trouvé par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux, & le plus utile. [q] *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis juvarent.* Le marinier ancien disoit ainsi à Neptune, en une grande tempeste: [10] *O Dieu tu me sauveras si tu veux, si tu veux tu me perdras: mais si tiendray-je tousjours droit mon timon.* J'ay veu de mon temps mill'hommes souples, mestis, ambigus, & que nul ne doubtoit plus prudens mondains que moy, se perdre où je me suis sauvé:

[r] *Risi successu posse carere dolos.*

Paul Emile allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit sur tout le Peuple à Rome, de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence. Que la licence des jugements est un grand destourbier aux grands affaires! D'autant que chacun n'a pas la fer-

o Rien n'est si méprisable que les jugemens de la Multitude.

p Quoiqu'une chose ne soit pas deshonnête en elle-même, je ne la juge pas exempte de turpitude, si elle est louée par le peuple. *Cic.* De Finib. bon. & mal. L. ii. c. 15. *Ce qui n'est pas dit si cruement dans cet endroit de Ciceron où il s'agit en particulier de la Volupté.*

q La Providence a fait cette faveur aux hommes, que les choses honnêtes leur sont aussi les plus avantageuses.

10 Si je ne me trompe, Montagne s'égaye ici à paraphraser ces paroles de Seneque: *Qui hoc potuit dicere*, Neptune, nunquam hanc navem nisi rectam, *arti satisfecit*. Epist. 85.

r J'ai ri de voir que les Trompeurs pouvoient être trompez. *C'est d'Ovide que Montagne emprunte les paroles Latines, mais en leur donnant un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'Original, où il y a*, Flebam, *&c.* Epist. Penelopes ad Ulyssem: *vs.* 18.

meté de Fabius à l'encontre des voix communes, contraires & injurieuses : qui ayma mieux laisser desmembrer son authorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge, avec favorable reputation, & populaire consentement.

La Louange & la réputation mises à trop haut prix.

Il y a je ne sçay quelle douceur naturelle à se sentir louer, mais nous luy prestons trop de beaucoup.

[s] *Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra est,*
Sed recti finémque extremúmque esse recuso
Euge tuum & bellè.

Je ne me soucie pas tant, quel je sois chez autruy, comme je me soucie quel je sois en moy-mesme. Je veux estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangers ne voyent que les evenemens & apparences externes : chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre & d'effroy. Ils ne voyent pas mon cœur, ils ne voyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie, qui se trouve en la guerre : car qu'est-il plus aisé à un homme practic, que de gauchir aux dangers, & de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse ? Il y a tant de moyens d'eviter les occasions de se hazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas : & lors mesme, nous y trouvant empétrez, nous sçaurons bien pour ce coup, couvrir nostre jeu d'un bon visage, & d'une parole asseurée, quoy que l'ame nous tremble au dedans. Et qui auroit l'usage de l'anneau Platonique, rendant invisible celuy qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroyent, où il se faut presenter le plus : & se repentiroyent d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend asseurez.

[t] *Falsus honor juvat, & mendax infamia terret*
Quem, nisi mendosum & mendacem ?

s Je ne suis pas fâché d'être loué : car mon cœur n'est pas insensible à cette espece de plaisir : mais je ne regarderai jamais ces acclamations flateuses, *Ah que cela est beau! que cela est divin!* pour la fin qu'on doit se proposer en bien faisant. *Perse*, Sat. i, *vs*. 47.

t Quel est l'homme qui se plaît aux fausses louanges, & est épouvanté de la calomnie ? C'est celui dont la vertu n'est qu'apparente, & qui en effet a le cœur gâté. *Horat*. L. i. Epist. 16, *vs*. 39, 40.

Voyla comment tous ces jugemens qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains & douteux : & n'est aucun si asseuré tesmoing, comme chacun à soy-mesme. En celles-là combien avons-nous de goujats, compaignons de nostre gloire ? Celuy qui se tient ferme dans une tranchée descouverte, que fait-il en cela, que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers, qui luy ouvrent le pas, & le couvrent de leurs corps, pour cinq sols de paye par jour ?

> u ---- *Non quicquid turbida Roma*
> *Elevet, accedas, examénque improbum in illâ*
> *Castiges trutinâ, nec te quæsiveris extrà.*

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre & semer en plusieurs bouches : nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, & que cette sienne accroissance luy vienne à profit : voyla ce qu'il y peut avoir de plus excusable en ce dessein. Mais l'excés de cette maladie en va jusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eux en quelque façon que ce soit. Trogus Pompeius dit de Herostratus, & Titus Livius [11] de Manlius Capitolinus, qu'ils estoyent plus desireux de grande, que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire. Nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle : & nous est assez que nostre Nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure. Il semble que l'estre conneu, ce soit aucunement avoir sa vie & sa durée en la garde d'autruy. Moy, je tiens que je ne suis que chez moy, & de cette autre mienne vie qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nuë, & simplement en soy, je sçay bien que je n'en sens fruict ny jouyssance, que par la vanité d'une opinion fantastique. Et quand je seray mort, je m'en resentiray encores beaucoup moins : Et si perdray tout net, l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suyvent par fois : je n'auray plus de prise par où saisir la reputation : ny par où elle puisse me toucher ny arriver à moy. Car de m'attendre que mon nom la reçoive : premierement je n'ay point de nom qui

u Sans compter sur les jugemens que Rome peut faire de vous, qui sont ordinairement fort mal fondez, ne cherchez point hors de vous ce que vous devez penser de vous-même. *Perse*, Sat. i. *vs.* 5, *&c.*

11 *Famæ magnæ malle quàm bonæ esse* : Tit. Liv. L. vi. c. 11.

ſoit aſſez mien : de deux que j'ay, l'un eſt commun à toute ma race, voire encore à d'autres. Il y a une famille à Paris & à Montpelier, qui ſe ſurnomme *Montaigne :* une autre en Bretaigne, & en Xaintonge, *de la Montaigne*. Le remuement d'une ſeule ſyllabe, meſlera nos fuſées, de façon que j'auray part à leur gloire, & eux à l'adventure à ma honte: Et ſi, les miens ſe ſont autresfois ſurnommez *Eyquem*, ſurnom qui touche encore une maiſon cogneuë en Angleterre. Quant à mon autre nom, il eſt à quiconque aura envie de le prendre. Ainſi j'honoreray peut-eſtre, un crocheteur en ma place. Et puis quand j'aurois une marque particuliere pour moy, que peut-elle marquer quand je n'y ſuis plus? peut-elle deſigner & favorir l'inanité?

x -----*Nunc levior cippus non imprimit oſſa.*
Laudat poſteritas, nunc non è manibus illis,
Nunc non è tumulo fortunatâque favillâ
Naſcuntur violæ?

Mais de cecy j'en ay parlé ailleurs. Au demeurant en toute une bataille où dix mill'hommes ſont ſtropiez ou tuez, il n'en eſt pas quinze dequoy l'on parle. Il faut que ce ſoit quelque grandeur bien eminente, ou quelque conſequence d'importance, que la fortune y ait jointe, qui face valoir un' action privée, non d'un harquebuzier ſeulement, mais d'un Capitaine: car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de ſe preſenter courageuſement à la mort, c'eſt à la verité quelque choſe à chacun de nous, car il y va de tout: mais pour le monde, ce ſont choſes ſi ordinaires, il s'en voit tant tous les jours, & en faut tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aucune particuliere recommendation:

y *Caſus multis hic cognitus, ac jàm*
Tritus, & è medio fortunæ ductus acervo.

De tant de milliaſſes de vaillans hommes qui ſont morts depuis quinze cens ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent, qui ſoyent venus à noſtre cognoiſſance. La memoire non des

x En eſt-il plus à ſon aiſe dans le Tombeau? Les louanges que lui donne la Poſterité, font-elles naître des roſes & des violettes de ſes cendres. *Perſe*, Sat. i, *vſ*. 37

y C'eſt un accident qui nous eſt commun avec mille honnêtes gens, & qu'on voit arriver tous les jours. *Juvenal*, Sat. xiii. *vſ*. 9, & 10.

chefs seulement, mais des battailles & victoires est ensevelie. Les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre, ne bougent de leur place, & s'esvanouissent sans durée. Si j'avois en ma possession les evenemens incognus, j'en penserois tres-facilement supplanter les cognus, en toute espece d'exemples. Quoy, [12] que des Romains mesmes, & des Grecs, parmy tant d'escrivains & de tesmoings, & tant de rares & nobles exploits, il en est venu si peu jusques à nous?

[z] Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

Ce sera beaucoup si d'icy à cent ans on se souvient en gros, que de nostre temps il y a eu des Guerres Civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses entrans en bataille, afin que leurs gestes fussent bien & dignement escrits, estimants que ce fust une faveur divine, & non commune, que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie & memoire. Pensons-nous qu'à chasque harquebusade qui nous touche, & à chasque hazard que nous courons, il y ait soudain un greffier qui l'enrolle? Et cent greffiers outre cela le pourront escrire, desquels les Commentaires ne dureront que trois jours, & ne viendront à la veuë de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des Escrits anciens: c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur: & ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter, si c'est le pire, n'ayans pas veu le demeurant. On ne fait pas des histoires de choses de si peu: il faut avoir esté chef à conquerir un Empire, ou un Royaume, il faut avoir gaigné cinquante deux battailles assignées, tousjours plus foible en nombre, comme César. Dix mille bons compagnons & plusieurs grands Capitaines, moururent à sa suitte, vaillamment & courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes & leurs enfans vesquirent:

[a] quos fama obscura recondit.

De ceux mesmes que nous voyons bien faire, trois mois, ou trois

12 *Quoy? & de Romains mêmes & de Grecs, combien peu y en a-t-il dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, parmi tant d'Ecrivains & de témoins, parmi tant de rares & nobles Exploits?*

z *Le bruit en est à peine arrivé jusqu'à nous.* Æneid. L. vii. vs. 646.

a *Qui sont ensevelis dans un parfait oubli.* Æneid. L. v. vs. 302.

ans aprés qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent jamais esté.

Ce que c'est que la gloire dont la memoire se conserve dans les Livres.

Quiconque considerera avec juste mesure & proportion, de quelles gens & de quels faits, la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a de nostre siecle, fort peu d'actions, & fort peu de personnes, qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons-nous veu d'hommes vertueux, survivre à leur propre reputation, qui ont veu & souffert esteindre en leur presence, l'honneur & la gloire tres-justement acquise en leurs jeunes ans? Et pour trois ans de cette vie fantastique & imaginaire, allons nous perdant nostre vraye vie & essentielle, & nous engager à une mort perpetuelle? Les sages se proposent une plus belle & plus juste fin, à une si importante entreprise. [b] *Rectè facti, fecisse merces est.——Officii fructus, ipsum officium est.* Il seroit à l'advanture excusable à un peintre ou autre artisan, ou encores à un Rhetoricien ou Grammairien, de se travailler pour acquerir nom, par ses ouvrages: mais les actions de la Vertu, elles sont trop nobles d'elles-mesmes, pour rechercher autre loyer, que de leur propre valeur: & notamment pour la chercher en la vanité des jugemens humains.

Pourquoi l'approbation publique doit être recherchée.

Si toutesfois cette fausse opinion sert au public à contenir les hommes en leur devoir: si le peuple en est esveillé à la vertu: si les Princes sont touchez, de voir le monde benir la memoire de Trajan, & abominer celle de Neron: si cela les esmeut, de voir le nom de ce grand pendart, autresfois si effroyable & si redoubté, maudit & outragé si librement par le premier escolier qui l'entreprend: qu'elle accroisse hardiment, & qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra. Et Platon employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi, de ne mespriser la bonne estimation des peuples: & dit, que par quelque divine inspiration il advient, que les meschans mesmes sçavent souvent, tant de parole, que d'opinion, justement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage & son pedagogue sont merveilleux, & hardis ouvriers à faire joindre les operations & revelations divines tout par tout où faut l'hu-

b La recompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. *Senec.* Epist. 81. Et le fruit d'un bon office, c'est l'office lui-même.

maine

maine force : (Et pour cette cause peut-estre, l'appelloit Timon en l'injuriant, le grand forgeur de miracles) [c] *Ut Tragici poëtæ confugiunt ad Deum, cùm explicare argumenti exitum non possunt.* Puisque les hommes par leur insuffisance ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye, qu'on y employe encore la fausse. Ce moyen a esté practiqué par tous les Legislateurs : & n'est police, où il n'y ait quelque meslange, ou de vanité ceremonieuse, ou d'opinion mensongere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines & commencemens fabuleux, & enrichis de mysteres supernaturels. C'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, & les a faictes favorir aux gens d'entendement : Et pour cela, que Numa & Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoyent de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des Dieux, tous les conseils qu'il prenoit. Et l'authorité que Numa donna à ses loix sous tiltre du patronage de cette Déesse, Zoroastre Legislateur des Bactrians & des Perses, la donna aux siennes, sous le nom du Dieu Oromazis : Trismegiste des Egyptiens, de Mercure : Zamolxis des Scythes, de Vesta : Charondas des Chalcides, de Saturne : Minos des Candiots, de Juppiter : Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo : Dracon & Solon des Atheniens, de Minerve. Et toute police a un Dieu à sa teste : faussement les autres : veritablement celle, que Moïse dressa au peuple de Judée sorty d'Egypte. La réligion des Bedoins, comme dit [13] le sire de Jonville, portoit entre autres choses, que l'ame de celuy d'entre eux qui mouroit pour son Prince, s'en alloit en un autre corps plus heureux, plus beau & plus fort que le premier : au moyen dequoy ils en hazardoyent beaucoup plus volontiers leur vie ;

> [d] *In ferrum mens prona viris, animæque capaces*
> *Mortis, & ignavum est rediture parcere vitæ.*

Voyla une creance tres-salutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque

c A l'exemple des Poëtes Tragiques qui ont recours à un Dieu lorsqu'ils ne peuvent point trouver le dénouement de leur Piece. *Cic.* de Nat. Deor. L. i. c. 20.

13 Dans ses *Memoires* : ch. lvii. p. 357, 358.

d *De là nait dans leurs cœurs cette bouillante envie*
D'affronter une Mort qui donne une autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats
Où l'on se voit renaitre au milieu du Trepas.
Lucain : L. i. *vs.* 461. *La Traduction est de* Brebeuf.

nation a plusieurs tels exemples chez soy: mais ce subjeĉt meriteroit un discours à part.

Difference qu'il y a entre l'honneur & le devoir des Dames.

Pour dire encore un mot sur mon premier propos : je ne conseille non plus aux Dames, d'appeller honneur, leur devoir : [e] *Ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari famâ gloriosum* : leur devoir est le marc : leur honneur n'est que l'escorce. Ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus: car je presuppose, que leurs intentions, leur desir, & leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que voir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soyent encore plus reglées que les effeĉts.

[f] *Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit.*

L'offense & envers Dieu, & en la conscience, seroit aussi grande de le desirer que de l'effeĉtuer. Et puis ce sont aĉtions d'elles-mesmes cachées & occultes, il seroit bien-aysé qu'elles en desrobassent quelqu'une à la cognoissance d'autruy, d'où l'honneur depend, si elles n'avoyent autre respeĉt à leur devoir, & à l'affeĉtion qu'elles portent à la chasteté, pour elle-mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

CHAPITRE XVII.

De la Presomption.

Ce que c'est que la presomption.

IL y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion, que nous concevons de nostre [1] valeur. C'est un' affeĉtion inconsiderée, dequoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes autres que nous ne sommes, comme la passion amoureuse preste des beautez, & des graces, au subjeĉt qu'elle em-

e Suivant le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est honoré de l'applaudissement du Peuple. *Cic.* de Finib. bon. & mal. L. ii. c. 15.

f Celle-là a déja failli, qui ne s'abstient de faillir que parce qu'il ne lui a pas été permis de le faire. *Ovid.* Amor. L. iii. Eleg. iv. *vs.* 4.

1 *Merite.*

brasse, & fait que ceux qui en sont espris, trouvent d'un jugement trouble & alteré, ce qu'ils ayment, autre & plus parfaict qu'il n'est.

La crainte de tomber dans la présomption ne nous doit pas rendre méconnoissables à nous-mêmes; ni nous empêcher de nous faire connoître.

Je ne veux pas, que de peur de faillir de ce costé-là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est. Le jugement doit tout par tout maintenir son droit: c'est raison qu'il voye en ce subject comme ailleurs, ce que la verité luy presente: Si c'est César, qu'il se trouve hardiment le plus grand Capitaine du monde. Nous ne sommes que ceremonie, la ceremonie nous emporte, & laissons la substance des choses: nous nous tenons aux branches, & abandonnons le tronc & le corps. Nous avons appris aux Dames de rougir, oyants seulement nommer ce qu'elles ne craignent aucunement à faire: nous n'osons appeller à droict nos membres, & ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauche. La ceremonie nous deffend d'exprimer par paroles les choses licites & naturelles, & nous l'en croyons: la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites & mauvaises, & personne ne l'en croit. Je me trouve icy empestré és loix de la ceremonie: car elle ne permet, ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal. Nous la lairrons là pour ce coup. Ceux de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doive appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques tesmoigner quels ils sont: Mais ceux qu'elle n'a employez qu'en foule, & de qui personne ne parlera, si eux-mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eux-mesmes envers ceux qui ont interest de les cognoistre, à l'exemple de Lucilius:

> [a] *Ille velut fidis arcana sodalibus olim*
> *Credebat libris, neque si malè cesserat, usquam*
> *Decurrens aliò, neque si benè: quo fit, ut omnis*
> *Votivâ pateat veluti descripta tabellâ*
> *Vita senis.*

Celuy-là commettoit à son papier ses actions & ses pensées, & s'y

a Qui confioit tous ses secrets à ses Papiers comme à de fidelles amis, sans jamais recourir ailleurs, qu'il lui arrivât du bien ou du mal: de sorte que toute sa vie se voit peinte dans ses Vers comme dans un Tableau qu'il auroit voulu consacrer aux Dieux. *Horat.* L. ii. Sat. 1. *vs.* 30, *&c.*

peignoit tel qu'il se sentoit estre. [b] *Nec id Rutilio & Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit.*

Geste particulier de Montagne marque apparente d'une sotte fierté.

Il me souvient donc, que dés ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy je ne sçay quel port de corps, & des gestes tesmoignants quelque vaine & sotte fierté. J'en veux dire premierement cecy, [2] qu'il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions & des propensions, si propres & si incorporées en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir & recognoistre. Et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans nostre sceu & consentement. C'estoit une affetterie consente de sa beauté, qui faisoit un peu pancher la teste d'Alexandre sur un costé, & qui rendoit le parler d'Alcibiades mol & gras: [3] Julius Cesar se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensemens penibles: & Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de [4] rincer le nez, qui signifie un naturel mocqueur. Tels mouvemens peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels, dequoy je ne parle point, comme les salutations, & reverences, par où on acquiert le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble & courtois: on peut estre humble de gloire. Je suis assez prodigue de bonnettades, notamment en Esté, & n'en reçois jamais sans revenche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je desirasse d'aucuns Princes que je cognois, qu'ils en fussent plus espargnans & justes dispensateurs; car ainsi indiscretement espanduës, elles ne portent plus de coup: si elles sont sans

b Et Rutilius & Scaurus n'ont été ni *mécrus* ni blâmez pour avoir écrit leur propre histoire. *Tacit.* in Vitâ Agricolæ: c. 1.

2 *Qu'il peut fort bien être qu'on ait des conditions & des propensions, si propres*, &c. C'est visiblement là ce que Montagne a voulu dire. Cependant on ne trouve point le mot *inconvenient*, expliqué en ce sens, dans aucun de nos vieux Dictionnaires.

3 Voyez *Plutarque* dans la Vie de Cesar: c. i. *à la fin.* On a dit la même chose de *Pompée*, temoin cette Epigramme de *Calvus*, qui nous a été conservée par Seneque, *Controv.* L. iii. c. 19.

Fasciolâ qui crura ligat, digito caput uno
Scalpit, quid credas hunc sibi velle virum!

Ces vers s'étant présentez à ma memoire avant que j'eusse consulté la *Vie de Cesar*, j'avois cru d'abord que Montagne s'étoit mépris; & je m'étois confirmé dans cette pensée, après avoir trouvé dans un Traité de Plutarque intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses Ennemis*, Que *Pompée fut soupçonné d'être impudique, pource que quelquefois il gratoit sa tête d'un doigt seulement*: ch. 6. de la traduction d'Amyot.

4 *De ringere* selon Menage dans son Dictionaire Etymologique, où il cite ce Passage de Montagne. Je ne sai si l'on pourroit trouver ailleurs le mot de *rincer* dans le sens qu'il a ici. Il n'est pas du moins dans nos vieux Dictionaires.

esgard, elles sont sans effect. Entre les contenances desreglées, n'oublions pas la morgue de l'Empereur Constantius,[5] qui en public tenoit tousjours la teste droicte, sans la contourner ou flechir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceux qui le saluoient à costé, ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gens. Je ne sçay si ces gestes qu'on remarquoit en moy, estoient de cette premiere condition, & si à la verité j'avoy quelque occulte propension à ce vice, comme il peut bien estre: & ne puis pas respondre des bransles du corps.

Deux sortes de présomption.

Mais quant aux bransles de l'ame, je veux icy confesser ce que j'en sens. Il y a deux parties en cette gloire: Sçavoir est, de s'estimer trop, & n'estimer pas assez autruy.

Montagne porté à ravaler le prix des choses qu'il possedoit, & à ne pas faire grand cas de lui-même.

Quant à l'une, il me semble premierement, ces considerations devoir estre mises en compte. Je me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, & comme inique, & encore plus comme importune. J'essaye à la corriger: mais l'arracher je ne puis. C'est, que je diminue du juste prix des choses, que je possede: & hausse le prix aux choses, d'autant qu'elles sont estrangeres, absentes, & non miennes. Cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'authorité fait, que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdein, & plusieurs peres leurs enfants: ainsi fay-je: & entre deux pareils ouvrages, poiseroy tousjours contre le mien. Non tant que la jalousie de mon avancement & amendement trouble mon jugement, & m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle-mesme la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient & regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, & les langues: Et m'apperçoy que le Latin me pippe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme[6] aux enfants & au vulgaire. L'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en egale valeur, vault mieux que le mien, de ce qu'il n'est pas mien. Davantage, que je suis tres-ignorant en mon faict. J'admire l'asseurance & promesse, que chacun a de soy: là où il n'est quasi rien que je sçache sçavoir, ny que j'ose me respondre pouvoir faire. Je n'ay point mes

5. *Ammian. Marcell.* L. xxi. c. 14.

6. *Comme il arrive aux Enfans & au Vulgaire.*

moyens en proposition & par estat : & n'en suis instruit qu'aprés l'effect : Autant doubteux de ma force que d'une autre force. D'où il advient, si je rencontre louablement en une besongne, que je le donne plus à ma fortune, qu'à mon industrie : d'autant que je les desseigne toutes au hazard & en crainte. Pareillement j'ay en general cecy, que de toutes les opinions que l'ancienneté a euës de l'homme en gros, celles que j'embrasse plus volontiers, & ausquelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, & aneantissent le plus. La Philosophie ne me semble jamais avoir si beau jeu, que quand elle combat nostre presomption & vanité ; quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse, & son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus fausses opinions, & publiques & particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gens qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui voient si avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents : Car en l'estude que je fay, duquel le subject c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de jugemens, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les autres, tant de diversité & incertitude, en l'eschole mesme de la sapience : vous pouvez penser, puis que ces gens-là n'ont peu se resoudre de la cognoissance d'eux-mesmes, & de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeux, qui est dans eux ; puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eux mesmes font bransler, ny comment nous peindre & deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent & manient eux-mesmes, comment je les croirois de la cause du flux & reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses, a esté donnée aux hommes pour fleau, dit la saincte Escriture. Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun autre s'estime moins, voire qu'aucun autre m'estime moins, que ce que je m'estime. Je me tiens de la commune sorte, sauf en ce que je m'en tiens : coulpable des deffectuositez plus basses & populaires : mais non desadvouées, non excusées. Et ne me prise seulement que de ce que je sçay mon prix.

Montagne étoit toûjours peu satisfait

S'il y a de la gloire, elle est infuse en moy superficiellement, par la trahison de ma complexion ; & n'a point de corps, qui com-

paroisse à la veue de mon jugement. J'en suis arrosé, mais non pas teint. Car à la verité, quant aux effects de l'Esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est jamais party de moy chose qui me contentast : Et l'approbation d'autruy ne me paye pas. J'ay le jugement tendre & difficile, & notamment en mon endroit : Je me sens flotter & fleschir de foiblesse. Je n'ay rien du mien, dequoy satisfaire mon jugement : j'ay la veue assez claire & reglée, mais à l'ouvrer elle se trouble : comme j'essaye plus evidemment en la poësie. Je l'ayme infiniment : Je me cognois assez aux ouvrages d'autruy : mais je fay à la verité l'enfant quand j'y veux mettre la main : je ne me puis souffrir. On peut faire le sot par tout ailleurs, mais non en la Poësie.

de ses productions d'Esprit, & sur tout de ses Essais poëtiques.

c —— *Mediocribus esse poëtis*
Non Di, non homines, non concessere columnæ.

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de tous nos Imprimeurs, pour en deffendre l'entrée à tant de versificateurs.

d —— *verùm*
Nil securius est malo Poëtâ.

Que n'avons-nous de tels[7] peuples? Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy, que sa poësie. A la saison des jeux Olympiques, avec des chariots surpassant tous autres en magnificence, il envoya aussi des Poëtes & des Musiciens, pour presenter ses vers, avec des tentes & pavillons dorez & tapissez royalement. Quand on vint à mettre ses vers en avant, la faveur & excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple. Mais quand par aprés il vint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, [8] il entra premierement en mespris : & continuant d'aigrir son jugement, il se jetta tantost en furie, & courut abbattre & deschirer par despit tous ces

Quel cas le Peuple fit publiquement de la Poesie de Denys, Tyran de Syracuse.

c Un Poëte mediocre est insupportable aux Dieux, aux hommes, aux colomnes mêmes où les affiches annoncent ses Ouvrages. *Horat.* De Arte Poët. *vs.* 372, 373.

d Mais personne n'a si bonne opinion de son merite qu'un mechant Poëte. *Martial.* L. xii. Epigr. 64.

7 Que n'avons-nous des Peuples du genie de ceux dont il va parler, qui dans l'Assemblée des Jeux Olympiques marquerent si vivement le mépris qu'ils faisoient de la mauvaise Poësie du vieux *Denys*, Tyran de Syracuse, & maître de la meilleure partie de la Sicile.

8 Diodore de Sicile: [illegible]iv. c. 28.

pavillons. Et ce que ses chariots ne [9] feirent non plus rien qui vaille en la course, & que la navire, qui rapportoit ses gents, faillit la Sicile, & fut par la tempeste poussée & fracassée contre la coste de Tarante: il tint pour certain que c'estoit l'ire des Dieux irritez comme luy, contre ce mauvais poëme: & les mariniers mesmes, eschappez du naufrage, alloient secondant l'opinion de ce peuple: à laquelle, l'oracle qui predit sa mort, sembla aussi aucunement soubscrire. Il portoit, [10] *que Dionysius seroit prés de sa fin, quand il auroit vaincu ceux qui vaudroyent mieux que luy.* Ce qu'il interpreta des Carthaginois, qui le surpassoyent en puissance. Et ayant affaire à eux, gauchissoit souvent la victoire, & la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction. Mais [11] il l'entendoit mal: car le Dieu marquoit le temps de l'advantage, que par faveur & injustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques, meilleurs que luy: ayant faict jouer à l'envy la sienne, intitulée *les Leneïens.* Soudain aprés laquelle victoire, il trespassa: & [12] en partie pour l'excessive joye qu'il en conceut. Ce que je treuve excusable du mien, ce n'est pas de soy, & à la verité: mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, ausquelles je voy qu'on donne credit. Je suis envieux du bonheur de ceux, qui se sçavent resjouyr & gratifier en leur besongne; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puis qu'on le tire de soy-mesmes: Specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise. Je sçay un Poëte, à qui fort & foible, en foulle & en chambre, & le ciel & la terre, crient qu'il n'y entend guere. Il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé. Tousjours recommence, tousjours reconsulte: & tousjours persiste, d'autant plus ahurté en son advis, qu'il touche à luy seul, de le maintenir.

Quelle idée Montagne avoit de ses Ouvrages.

Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois je m'en despite.

[e] *Cùm relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,*

9 *Id.* ibid.
10 Diodore de Sicile. L. xv. c. 20.
11 *Id.* ibid.
12 Ici Montagne s'est souvenu de consulter *Diodore de Si*[illegible] & s'en tient à son rapport, que vous trouverez cy dessus, Tom. I. p. 9. *Note* 7.

e Quand je les relis j'en ai honte, parce que j'y vois bien des choses qui méritent d'être effacées, selon moi-même qui les ai écrites. *Ovid.* de Ponto. L. i. Eleg. vi. *vs.* 15, 16.

Me

Me quoque qui feci, judice, digna lini.

J'ay tousjours une idée en l'ame, qui me presente une meilleure forme, que celle que j'ay mis en besongne, mais je ne la puis saisir ny exploicter. Et cette idée mesme n'est que du moyen estage. J'argumente par là, que les productions de ces riches & grandes ames du temps passé, sont bien loing au delà de l'extreme estenduë de mon imagination & souhaict. Leurs Escrits ne me satisfont pas seulement & me remplissent, mais ils m'estonnent & transissent d'admiration. Je juge leur beauté, je la voy, sinon jusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que j'entreprenne, je doibs un sacrifice aux Graces, comme dit Plutarque de quelqu'un, pour practiquer leur faveur.

f —— *Si quid enim placet,*
Si quid dulce hominum sensibus influit,
Debentur lepidis omnia Gratiis.

Elles m'abandonnent par tout : Tout est grossier chez moy, il y a faute de polissure & de beauté : Je ne sçay faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : Ma façon n'ayde rien à la matiere. Voyla pourquoy il me la faut forte, qui aye beaucoup de prise, & qui luyse d'elle mesme. Quand j'en saisi des populaires & plus gayes, c'est pour me suivre, moy, qui n'aime point une sagesse ceremonieuse & triste, comme fait le monde : & pour m'egayer, non pour egayer mon stile, qui les veut plustost graves & severes : Aumoins si je doy nommer stile, un parler informe & sans regle, un jargon populaire, & un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la façon 13 de celuy d'Amafanius & de Rabirius. Je ne sçay ny plaire, ny resjouyr, ny chatouiller. Le meilleur conte du monde se seche entre mes mains, & se ternit. Je ne sçay parler qu'en bon escient. Et suis du tout desnué de cette facilité, que je voy en plusieurs de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus, & tenir en haleine toute une troupe, ou amuser

f Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des hommes, c'est aux Graces qu'on en est redevable. *Il m'a été impossible de déterrer la source de ces Vers Latins.*

13 Amafanius & Rabirius, *nullâ arte adhibitâ de rebus ante oculos positis vulgari sermone disputant : nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil aptâ interrogatione concludunt.* Cic. *Acad. Quæst.* L. i. c. 2.

ſans ſe laſſer, l'oreille d'un Prince, de toute ſorte de propos; la matiere ne leur faillant jamais, pour cette grace qu'ils ont de ſçavoir employer la premiere venue, & l'accommoder à l'humeur & portée de ceux à qui ils ont affaire. Les Princes n'ayment guere les diſcours fermes, ny moy à faire des contes. Les raiſons premieres & plus aiſées, qui ſont communément les mieux prinſes, je ne ſçai pas les employer: Mauvais preſcheur de commune. De toute matiere je dy volontiers les plus extremes choſes, que j'en ſçai. Cicero eſtime, [14] qu'és traictez de la Philoſophie, le plus difficile membre ſoit l'exorde: S'il eſt ainſi, je me prens à la concluſion ſagement. Si faut-il ſçavoir relaſcher la corde à toute ſorte de tons: & le plus aigu eſt celuy qui vient le moins ſouvent en jeu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une choſe vuide, qu'à en ſouſtenir une poiſante. Tantoſt il faut ſuperficiellement manier les choſes, tantoſt les [15] profonder. Je ſçay bien que la plus part des hommes ſe tiennent en ce bas eſtage, pour ne concevoir les choſes que par cette premiere eſcorſe: Mais je ſçay auſſi que les plus grands maiſtres, & Xenophon & Platon, on les void ſouvent ſe relaſcher à cette baſſe façon, & populaire, de dire & traitter les choſes, la ſouſtenans des graces qui ne leur manquent jamais.

Du ſtile de Montagne. Au demeurant mon langage n'a rien de facile & fluide: il eſt aſpre, ayant ſes diſpoſitions libres & deſreglées: Et me plaiſt ainſi; ſinon par mon jugement, par mon inclination. Mais je ſens bien que par fois je m'y laiſſe trop aller, & qu'à force de vouloir eviter l'art & l'affectation, j'y retombe d'une autre part:

g —— *brevis eſſe laboro,*
Obſcurus fio.

Platon dit, que le long ou le court ne ſont proprietez qui oſtent ny qui donnent prix au langage. Quand j'entreprendrois de ſuivre cet autre ſtile équable, uny & ordonné, je n'y ſçaurois advenir: Et

14 Montagne ne cite cette penſée que pour ſe moquer de *Ciceron* qu'il conſideroit plûtôt comme un beau parleur que comme un ſubtil Philoſophe, en quoi il n'avoit pas grand tort: car à bien examiner les Ouvrages Philoſophiques de Ciceron, il eſt aiſé de voir que ce ne ſont en effet que les penſées de *Platon*, d'*Ariſtote*, d'*Epicure*, de *Zenon*, &c. traduites nettement & poliment en Latin.

15 Ou *approfondir*, comme on parle aujourd'hui.——*Profonder*, accuratè inveſtigare: *Nicot*.

g *Je tâche d'être court, & je deviens obſcur.* Horat. *De Arte Poët.* vſ. 25, 26.

encore que les coupures & cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est-ce que je treuve Cesar & plus grand, & moins aisé à representer. Et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, je ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à taire, à dire aussi, je suy tout simplement ma forme naturelle : D'où c'est à l'advanture que je puis plus à parler, qu'à escrire. Le mouvement & action animent les paroles, notamment à ceux qui se remuent brusquement, comme je fay, & qui s'eschauffent. Le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses, qui d'elles-mêmes n'en ont guere, comme le babil. Messala se plaint [16] en Tacitus de quelques accoustremens estroits de son temps, & de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Son François corrompu par le langage du Pays où il habitoit.

Mon langage François est alteré, & en la prononciation & ailleurs, par la barbarie de mon creu. Je ne vis jamais homme des contrées de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, & qui ne blessast les oreilles qui sont pures Françoises. Si n'est-ce pas pour estre fort entendu en mon Perigourdin : car je n'en ay non plus d'usage que de l'Allemand ; & ne m'en chault gueres.

Du langage de ce Pays-là.

C'est un langage, comme sont autour de moy d'une bande & d'autre, le Poittevin, Xaintongeois, Angoulemoisin, Lymosin, Auvergnat, brode, trainant, esfoiré.

Du langage Gascon.

Il y a bien au dessus de nous, vers les montagnes, un Gascon, que je treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, & à la verité un langage masle & militaire, plus qu'aucun autre que j'entende : autant nerveux, & puissant, & pertinent, comme le François est gracieux, delicat, & abondant.

Facilité que Montagne avoit eu à parler & écrire en Latin.

Quant au Latin, qui m'a esté donné pour maternel, j'ay perdu par des-accoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler : Oui, & à escrire, en quoy autrefois je me faisoy appeller maistre Jean. Voyla combien peu je vaux de ce costé-là.

Du prix de la beauté du Corps.

La beauté est une piece de grande recommendation au commer-

16 Dans le Dialogue intitulé, *de Causis corruptæ eloquentiæ*, que quelques-uns donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, &c. *Quantum humilitatis putamus eloquentiæ attulisse pænulas istas quibus astricti & velut inclusi cum Judicibus fabulamur ? Quantum virium detraxisse orationi auditoria & tabularia credimus, &c.* sub finem.

ce des hommes : C'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres : & n'est homme si barbare & si rechigné, qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a une grand'part à nostre estre, il y tient un grand rang : ainsi sa structure & composition sont de bien juste consideration. Ceux qui veulent desprendre nos deux pieces principales, & les sequestrer l'une de l'autre, ils ont tort : Au rebours, il les faut r'accoupler & rejoindre : Il faut ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser & abandonner le corps (aussi ne le sçauroit-elle faire que par quelque singerie contrefaicte) mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contreroller, le conseiller, le redresser, & ramener quand il fourvoye ; l'épouser en somme, & luy servir de mary : à ce que leurs effects ne paroissent pas divers & contraires, ains accordans & uniformes. Les Chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison, car ils sçavent, que la justice divine embrasse cette societé & joincture du corps & de l'ame, jusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles : Et que Dieu regarde agir tout l'homme, & veut qu'entier il reçoive le chastiment, ou le loyer, selon ses demerites. La Secte Peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la Sagesse ce seul soing, de pourvoir & procurer en commun, le bien de ces deux parties associées : Et montre les autres Sectes, pour ne s'estre assez attachées à la consideration de ce meslange, s'estre partializées, cette-cy pour le corps, cette autre pour l'ame, d'une pareille erreur : & avoir escarté leur subject, qui est l'homme ; & leur guide, qu'ils advouent en general estre nature. La premiere distinction, qui aye esté entre les hommes, & la premiere consideration, qui donna les préeminences aux uns sur les autres, il est vray-semblable que ce fut l'advantage de la beauté.

h ——*agros divisere atque dedere*
Pro facie cujusque & viribus ingenióque :
Nam facies multum valuit, viresque vigebant.

Qualitez corporelles de Montagne.

Or je suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne : Ce

h Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force corporelle, & de l'esprit : car alors la beauté du visage, & la force étoient en grand credit. *Lucret.* L. v. *vs.* 1109.

deffaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité: à ceux mesmement, qui ont des commandements & des charges : car l'authorité que donne une belle presence & majesté corporelle, en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats, qui n'eussent six pieds de haulteur. Le Courtisan a bien raison de vouloir pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute autre : Et de refuser pour luy, toute estrangeté, qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il faut à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà, qu'au delà d'icelle, je ne le ferois pas, à un homme militaire. Les petits hommes, dit Aristote, sont bien jolis, mais non pas beaux: & se cognoist en la grandeur, la grande ame, comme la beauté, en un grand corps & hault. Les Ethiopes & les Indiens, dit-il, elisants leurs Roys & Magistrats, avoyent esgard à la beauté & procerité des personnes. Ils avoient raison : car il y a du respect pour ceux qui le suivent, & pour l'ennemy de l'effroy, de voir à la teste d'une trouppe, marcher un chef de belle & riche taille.

i *Ipse inter primos præstanti corpore Turnus*
Vertitur, arma tenens, & toto vertice suprà est.

Nostre grand Roy divin & celeste, duquel toutes les circonstances doivent estre rema quées avec soing, religion & reverence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, x *speciosus formâ præ filiis hominum.* Et Platon avec la temperance & la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique. C'est un grand despit qu'on s'addresse à vous parmy vos gens, pour vous demander où est Monsieur: & que vous n'ayez que le reste de la bonnetade, qu'on fait à vostre barbier ou à vostre secretaire : Comme il advint au pauvre Philopœmen : estant arrivé le premier de sa trouppe en un logis, où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, & le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa [17] d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen. Les gentils-hommes de sa suitte estans arrivez, & l'ayants surpris em-

i Turnus très-bien fait, & plus haut de toute la tête que ses soldats, paroît au premier rang les armes à la main. *Æneid.* L. vii. *vs.* 783, *&c.*

x Il étoit le plus beau des Fils des hommes: *Ps.* 45. *selon l'Hebreu : vs.* 3.

17 Dans la *Vie de Philopœmen* par Plutarque, ch. 1. *où vous trouverez la chose racontée d'une maniere un peu differente.*

besongné à cette belle vacation (car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict) luy demanderent ce qu'il faisoit-là : Je paie, leur respondit-il, la peine de ma laideur. Les autres beautez, sont pour les femmes: la beauté de la taille, est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse, ny la largeur & rondeur du front, ny la blancheur & douceur des yeux, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'oreille, & de la bouche, ny l'ordre & blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chataigne, ny le poil relevé, ny la juste proportion de teste, ny la fraischeur du teint, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la juste proportion des membres, peuvent faire un bel homme.

Sa taille, son air, &c.

J'ay au demeurant, la taille forte & ramassée, le visage, non pas gras, mais plein, la complexion entre le jovial & le melancholique, moyennement sanguine & chaude,

l *Unde rigent setis mihi crura, & pectora villis:*

La santé, forte & allegre, jusques bien avant en mon aage, rarement troublée par les maladies. J'estois tel, car je ne me considere pas à cette heure, que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans.

m —— *Minutatim vires & robur adultum*
Frangit, & in partem pejorem liquitur ætas.

Ce que je seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre : ce ne sera plus moy. Je m'eschappe tous les jours, & me desrobbe à moy;

n *Singula de nobis anni prædantur euntes.*

Montagne peu dispos de corps, & generalement mal adroit, mais plein de vigueur, & qui duroit à la peine, lorsqu'il s'y portoit de sa pure volonté.

D'addresse & de disposition, je n'en ay point eu; & si suis fils d'un pere dispost, & d'une allegresse qui luy dura jusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva guere homme de sa condition, qui s'egalast à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé aucun, qui ne me surmontast; sauf au courir, en quoy j'estoy des mediocres. De la Musique, ny pour la voix, que j'y ay tres-inepte,

l Aussi ai-je l'estomac & les cuisses toutes veluës. *Martial*. L. ii. Epigr. 36. *vs.* 5.

m Peu à peu l'âge détruit les forces, dissipe la vigueur de la jeunesse & se perd dans la vieillesse. *Lucret*. L. ii. *vs.* 1130, *&c.*

n A mesure que les années se multiplient, elles nous enlevent nos talens l'un après l'autre, *Horat*, L. ii, Epist, 2. *vs.* 55.

ny pour les instrumens, on ne m'y a jamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la lucte, je n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legere & vulgaire suffisance : à nager, à escrimer, à voltiger, & à saulter, nulle du tout. Les mains, je les ay si gourdes, que je ne sçay pas escrire seulement pour moy ; de façon, que ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le demesler, & ne ly guere mieux. Je me sens poiser aux escoutans : autrement bon clerc. Je ne sçay pas clorre à droit une lettre, ny ne sceus jamais tailler plume, ny trancher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poinct un oyseau, & le lascher : ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaux. Mes conditions corporelles sont en somme tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'allegre : il y a seulement une vigueur pleine & ferme. Je dure bien à la peine, mais j'y dure, si je m'y porte moymesme, & autant que mon desir m'y conduit :

o *Molliter austerum studio fallente laborem.*

Autrement, si je n'y suis alleché par quelque plaisir, & si j'ay autre guide que ma pure & libre volonté, je n'y vauls rien : Car j'en suis là, que sauf la santé & la vie, il n'est chose pourquoy je vueille ronger mes ongles, & que je vueille acheter au prix du tourment d'esprit, & la contrainte :

p —— *tanti mihi non sit opaci*
Omnis arena Tagi, quódque in mare volvitur aurum.

Extremement oisif, extremement libre, & par nature & par art. Je presteroy aussi volontiers mon sang, que mon soing. J'ay une ame libre & toute sienne, accoustumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusques à cett' heure ny commandant ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant, & le pas qu'il m'a pleu. Cela m'a amolli & rendu inutile au service d'autruy, & ne m'a faict bon qu'à moy.

Et pour moy, il n'a esté besoin de forcer ce naturel poisant, paresseux & fay-neant : Car m'estant trouvé en tel degré de fortune dés ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester : (une occa- *A sçû se contenter de son état.*

o La plus grande fatigue étant aisément adoucie par le plaisir qui l'accompagne. *Horat.* L. ii. Sat. 2. *vs.* 12.

p Non, je ne voudrois point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'Or qu'il roule dans la Mer. *Juvenal.* Sat. iii. *vs.* 54, 55.

ſion pourtant, que mille autres de ma cognoiſſance euſſent prinſe, pour planche pluſtoſt, à ſe paſſer à la queſte, à l'agitation & inquietude) je n'ay rien cherché, & n'ay auſſi rien pris :

q *Non agimur tumidis ventis Aquilone ſecundo,*
Non tamen adverſis ætatem ducimus Auſtris ;
Viribus, ingenio, ſpecie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis uſque priores.

Je n'ay eu beſoin que de la ſuffiſance de me contenter : Qui eſt toutesfois un reglement d'ame, à le bien prendre, eſgalement difficile en toute ſorte de condition, & que par uſage, nous voyons ſe trouver plus facilement encores en la diſette qu'en l'abondance : D'autant, à l'advanture, que ſelon le cours de nos autres paſſions, la faim des richeſſes eſt plus aiguiſée par leur uſage, que par leur beſoin : & la vertu de la moderation, plus rare, que celle de la patience. Et n'ay eu beſoin que de jouyr doucement des biens que Dieu par ſa liberalité m'avoit mis entre mains : Je n'ay gouſté aucune ſorte de travail ennuyeux. Je n'ay eu guere en maniement que mes affaires : Ou, ſi j'en ay eu, ç'a eſté en condition de les manier à mon heure & à ma façon : commis par gents, qui s'en fioyent à moy, & qui ne me preſſoyent pas, & me cognoiſſoyent. Car encore tirent les experts, quelque ſervice d'un cheval reſtif & pouſſif.

Naturellement délicat & nonchalant.

Mon enfance meſme a eſté conduicte d'une façon molle & libre, & lors meſme exempte de ſubjection rigoureuſe. Tout cela m'a donné une complexion delicate & incapable de ſollicitude ; juſques là, que j'ayme qu'on me cache mes pertes, & les deſordres qui me touchent. Au chapitre de mes miſes, je loge ce que ma nonchalance me couſte à nourrir & entretenir :

r ——— *Hæc nempe ſuperſunt,*
Quæ dominum fallunt, quæ proſint furibus.

J'ayme à ne ſçavoir pas le compte de ce que j'ay, pour ſentir moins

q Je n'ai pas tout-à-fait le vent en poupe : mais enfin il ne m'eſt point contraire : & à l'égard de l'eſprit, de la force, du mérite, de la bonne grace, de la naiſſance, & des biens, je ſuis des derniers du premier ordre, & des premiers du dernier. *Hor.* L. ii. Ep. 2. *vſ.* 201. *&c.*

r Surplus qui échappe aux yeux du Maître, & dont les voleurs s'accommodent. *Horat.* L. i. Epiſt. 6. *vſ.* 45, &c. *Ici Montagne détourne les paroles d'Horace de leur vrai ſens, pour les adapter à ſa penſée.*

exactement

exactement ma perte. Je prie ceux qui vivent avec moy, où l'affection leur manque, & les bons effects, de me pipper & payer de bonnes apparences. A faute d'avoir assez de fermeté, pour souffrir l'importunité des accidens contraires, ausquels nous sommes subjects, & pour ne me pouvoir tenir tendu à regler & ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, de prendre toutes choses au pis; & ce pis-là, me resoudre à le porter doucement & patiemment. C'est à cela seul, que je travaille, & le but auquel j'achemine tous mes discours. A un danger, je ne songe pas tant comment j'en eschapperay, que combien peu il importe que j'en eschappe: Quand j'y demeurerois, que seroit-ce? Ne pouvant regler les evenemens, je me regle moy-mesme: & m'applique à eux, s'ils ne s'appliquent à moy. Je n'ay guere d'art pour sçavoir gauchir la fortune & luy eschapper, ou la forcer; & pour dresser & conduire par prudence les choses à mon poinct. J'ay encore moins de tolerance, pour supporter le soing aspre & penible qu'il faut à cela. Et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens és choses qui pressent, & agité entre la crainte & l'esperance.

Ennemi de la deliberation.

Le deliberer, voire és choses plus legeres, m'importune. Et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle, & les secousses diverses du doute, & de la consultation, qu'à se rassoir & resoudre à quelque party que ce soit, aprés que la chance est livrée. Peu de passions m'ont troublé le sommeil, mais des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en evite volontiers les costez pendants & glissans, & me jette dans le battu, le plus boueux, & enfondrant, d'où je ne puisse aller plus bas, & y cherche seurté: Aussi j'ayme les malheurs tous purs, qui ne m'exercent & tracassent plus, aprés l'incertitude de leur rabillage: & qui du premier saut me poussent droictement en la souffrance.

[f] *Dubia plus torquent mala.*

Aux evenemens, je me porte virilement, en la conduicte puerilement. L'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup.

[f] Ce sont les maux incertains qui nous tourmentent le plus. *Senec*, Agamemn. Act. III. Sc. I. v. 29.

Le jeu ne vaut pas la chandelle. L'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre : & le jaloux, que le cocu. Et y a moins de mal souvent, à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche, est la plus ferme : c'est le siege de la constance : Vous n'y avez besoing que de vous : Elle se fonde là, & appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentil-homme que plusieurs ont cogneu, a-il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa jeunesse, grand diseur, grand gaudisseur. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné dequoy parler & se moquer des autres : pour se mettre à couvert, il espousa une femme, qu'il print au lieu, où chacun en trouve pour son argent, & dressa avec elle ses alliances : Bon jour putain, bon jour cocu : & n'est chose dequoy plus souvent & ouvertement, il entretinst chez luy les survenans, que de ce sien dessein : par où il bridoit les occultes caquets des moqueurs, & esmoussoit la poincte de ce reproche.

Dégouté de l'ambition par l'incertitude qui l'accompagne.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu pour m'advancer, que la Fortune me fust venu querir par le poing : car de me mettre en peine pour un'esperance incertaine, & me soubmettre à toutes les difficultez, qui accompaignent ceux qui cherchent à se pousser en credit, sur le commencement de leur progrez, je ne l'eusse sceu faire :

t *spem pretio non emo.*

Je m'attache à ce que je voy, & que je tiens ; & ne m'eslongne guere du port :

u *Alter remus aquas, alter tibi radat arenas.*

Et puis, on arrive peu à ces avancements, qu'en hazardant premierement le sien : Et je suis d'advis, que si ce qu'on a, suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay, & dressé : c'est folie d'en lascher la prise, sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse dequoy planter son pied, & establir un estre tranquille & reposé, il est pardonnable s'il jette au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi

t Je n'achete pas l'esperance, à beaux deniers comptans. *Terent.* Adelph. Act. II. Sc. 2. *vs.* 217.

u Suivant ce conseil de Properce. L. iii. Eleg. 3. *vs.* 23. *Touche l'eau d'une rame ; & de l'autre le sable.*

comme ainsi la necessité l'envoye à la queste.

[x] *Capienda rebus in malis preceps via est.*

Et j'excuse plustost un cadet, de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peut point voir necessiteux qu'à sa faute. J'ay bien trouvé le chemin plus court & plus aisé, avec le conseil de mes bons amis du temps passé, de me défaire de ce desir, & de me tenir coy:

[y] *Cui sit conditio dulcis, sine pulvere palmæ:*

jugeant aussi bien sainement, de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses: & me souvenant de ce mot du feu Chancelier *Olivier*, que les François semblent des guenons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, & ne cessent d'aller, jusques à ce qu'elles soyent arrivées à la plus haute branche: & y montrent le cul, quand elles y sont.

[z] *Turpe est quòd nequeas capiti committere pondus,*
Et pressum inflexo mox dare terga genu.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, je les trouvois inutiles en ce siecle. La facilité de mes mœurs, on l'eust nommée lascheté & foiblesse: la foy & la conscience s'y feussent trouvées scrupuleuses & superstitieuses: la franchise & la liberté, importune, inconsiderée & temeraire. A quelque chose sert le mal'heur. Il fait bon naistre en un siecle fort depravé: car par comparaison d'autruy, vous estes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours & sacrilege, il est homme de bien & d'honneur.

Siécle où naquit Montagne, nullement convenable à son humeur.

[a] *Nunc si depositum non inficiatur amicus,*
Si reddat veterem cum totâ ærugine follem,
Prodigiosa fides, & Thuscis digna libellis,

x Dans le malheur, les resolutions les plus hardies sont les meilleures. *Senec.* Agamemn. *Act.* ii. *vs.* 47.

y *Goûtant sans rien risquer, une douce victoire.* Horat. L. i. Epist. i. *vs.* 51.

z Il est honteux de se charger la tête d'un fardeau qu'on ne sauroit porter, & de plier aussi-tôt le genou pour le mettre bas & prendre la fuite. *Propert.* L. iii. *Eleg.* 9. *vs.* 5, 6.

a A present si votre Ami ne vous nie point le Depôt que vous lui aviez confié, & qu'il vous restituë votre bourse & votre argent, cette bonne foi passe pour une espece de prodige, dont il faut conserver la memoire dans les Livres sacrez de nos Pontifes, & qui doit être purifié par le sacrifice d'une Brebis. *Juvenal.* Sat. xiii. *vs.* 60, &c.

Quæque coronatâ lustrari debeat agnâ.

Et ne fut jamais temps & lieu, où il y eust pour les Princes loyer plus certain & plus grand, proposé à la bonté, & à la justice. Le premier qui s'avisera de se pousser en faveur, & en credit par cette voye-là, je suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons. La force, la violence, peuvent quelque chose : mais non pas tousjours tout. Les marchands, les juges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance & science militaire, avec la Noblesse. Ils rendent des combats honorables & publics & privez : ils battent, ils defendent villes en nos guerres presentes. Un Prince estouffe sa recommendation emmy cette presse. Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, & sur tout de justice: marques rares, incognues & exilées : C'est la seule volonté des peuples dequoy il peut faire ses affaires : & nulles autres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles-là : leur estants les plus utiles. [b] *Nihil est tàm populare quàm bonitas*. Par cette proportion je me fusse trouvé grand & rare : Comme je me trouve pygmée & populaire, à la proportion d'aucuns siecles passez : Ausquels il estoit vulgaire, si d'autres plus fortes qualitez n'y concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offences, religieux en l'observance de sa parolle : ny double ny soupple, ny accommodant sa foy à la volonté d'autruy & aux occasions : Plustost lairrois-je rompre le col aux affaires, que de plier ma foy pour leur service.

Dissimulation, Vice odieux pour qui Montaigne avoit une extreme aversion.

Car quant à cette nouvelle vertu de faintise & dissimulation, qui est à cett'heure si fort en credit, je la hay capitalement : & de tous les vices, je n'en trouve aucun qui tesmoigne tant de lascheté & bassesse de cœur. C'est un' humeur couarde & servile de s'aller desguiser & cacher sous un masque, & de n'oser se faire veoir tel qu'on est. Par là nos hommes se dressent à la perfidie. Estans duicts à produire des parolles fausses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doit point desmentir ses pensées : il se veut faire voir jusques au dedans : tout y est bon, ou aumoins, tout y est humain. Aristote estime office de magnanimité, hayr & aymer

b Il n'y a rien de si populaire que la bonté. *Cic.* pro Ligario : c. 12.

à descouvert : juger, parler avec toute franchise : & au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'autruy. Apollonius disoit que *c'estoit aux serfs de mentir, & aux libres de dire verité.* C'est la premiere & fondamentale partie de la vertu : Il la faut aymer pour elle-mesme. Celuy qui dit vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, & parce qu'il sert : & qui ne craind point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame de sa complexion refuit la menterie, & hait mesme à la penser. J'ay un' interne vergogne & un remors piquant, si par fois elle m'eschappe, comme par fois elle m'eschappe, les occasions me surprenans & agitans impremeditement. Il ne faut pas tousjours dire tout, car ce seroit sottise : Mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense : autrement, c'est meschanceté. Je ne sçay quelle commodité ils attendent de se faindre & contrefaire sans cesse : si ce n'est, de n'en estre pas creus, lors mesmes qu'ils disent verité. Cela peut tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert : & se vanter, comme ont faict aucuns de nos Princes, qu'ils jetteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus : & qui ne sçait se faindre, ne sçait pas regner : c'est tenir advertis ceux qui ont à les pratiquer, que ce n'est que pipperie & mensonge qu'ils disent. [c] *Quo quis versutior & callidior est, hoc invisior & suspectior, detractâ opinione probitatis.* Ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage ny aux paroles de celuy, qui fait estat d'estre tousjours autre au dehors, qu'il n'est au dedans : comme faisoit Tibere. Et ne sçay quelle part telles gens peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisans rien qui soit receu pour comptant. Qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceux qui de nostre temps ont consideré en l'establissement du devoir d'un Prince, le bien de ses affaires seulement : & l'ont preferé au soing de sa foy & conscience, diroyent quelque chose à un Prince, de qui la fortune auroit rangé à tel poinct les affaires, que *Combien il importe aux Princes de fuir la fourberie.*

c Plus un homme est fin & adroit, plus il est odieux & suspect, dès qu'il vient à perdre la reputation d'homme de bien. *Cic.* De Offic. L. ii. c. 9.

pour tout jamais il les peust establir par un seul manquement & faute à sa parole. Mais il n'en va pas ainsi. On rechet souvent en pareil marché: on fait plus d'une paix, plus d'un traité en sa vie. Le gain, qui les convie à la premiere desloyauté, & quasi tousjours il s'en presente, comme à toutes autres meschancetez: Les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruit. Mais ce premier gain apporte infinis dommages suyvants: jettant ce Prince hors de tout commerce, & de tout moyen de negociation par l'exemple de cette infidelité. Solyman de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses & [18] paches, lors que de mon enfance, il fit descendre son armée à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare, & les habitants de Castro, estoyent detenus prisonniers, aprés avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avec eux, manda qu'on les relaschast: & qu'ayant en main d'autres grandes entreprises en cette contrée-là, cette desloyauté, quoy qu'elle eust apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir, un descrit & une deffiance d'infini prejudice.

Montagne naturellement ouvert & libre avec les Grands.

Or de moy j'ayme mieux estre importun & indiscret, que flateur & dissimulé. J'advouë qu'il se peut mesler quelque poincte de fierté, & d'opiniastreté, à se tenir ainsi entier & ouvert comme je suis sans consideration d'autruy. Et me semble que je deviens un peu plus libre, où il le faudroit moins estre: & que je m'eschauffe par l'opposition du respect. Il peut estre aussi, que je me laisse aller aprés ma nature à faute d'art. Presentant aux Grands cette mesme licence de langue, & de contenance que j'apporte de ma maison: je sens combien elle decline vers l'indiscretion & incivilité: Mais outre ce que je suis ainsi faict, je n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande, & pour en eschapper par quelque destour: ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feinte: ny certes assez d'asseurance pour la maintenir: & fais le brave par foiblesse. Parquoy je m'abandonne à la nayfveté, & à tousjours dire ce que je pense, & par complexion, & par dessein:

18 *C'est-à dire*, accords, traitez, & *pactes*, comme on a mis dans les dernieres Editions. *Pache* est encore en usage à Geneve & dans le Pays de Gex.

laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disoit, le principal fruit, qu'il eust tiré de la philosophie, estre, [19] *qu'il parloit librement & ouvertement à chacun.*

Avoit sa memoire fort infidelle.

C'est un outil de merveilleux service, que la memoire, & sans lequel le jugement fait bien à peine son office : elle me manque du tout. Ce qu'on me veut proposer, il faut que ce soit à parcelles : car de respondre à un propos, où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance. Je ne sçaurois recevoir [20] une charge sans tablettes : Et quand j'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis reduit à cette vile & miserable necessité, d'apprendre par cœur mot à mot ce que j'ay à dire : autrement je n'auroy ny façon, ny asseurance, estant en crainte que ma memoire vinst à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile. Pour apprendre trois vers, il m'y faut trois heures. Et puis en un propre ouvrage la liberté & authorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaisée à arrester en la memoire de son autheur. Or plus je m'en defie, plus elle se trouble : elle me sert mieux par rencontre, il faut que je la solicite nonchalamment : car si je la presse, elle s'estonne : & depuis qu'ell'a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empestre & embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Etoit ennemi de toute obligation & contrainte.

Cecy que je sens en la memoire, je le sens en plusieurs autres parties. Je fuis le commandement, l'obligation, & la contrainte. Ce que je fais aysément & naturellement, si je m'ordonne de le faire, par une expresse & prescrite ordonnance, je ne sçay plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté & jurisdiction plus particuliere sur eux, me refusent par fois leur obeyssance, quand je les destine & attache à certain poinct & heure de service necessaire. Cette preordonnance contraincte & tyrannique les rebute : ils se croupissent d'effroy ou de despit, & se transissent. Autresfois estant en lieu, où c'est discourtoisie barbaresque, de ne respondre à ceux qui vous convient à boire : quoy qu'on m'y traitast

19 Τὸ δύνασθαι πᾶσι θαῤῥούντως ὁμιλεῖν. Diog. Laërce dans la Vie d'Aristippe, L. ii. Segm. 68.

20 *Une commission.*

avec toute liberté, j'essayay de faire le bon compaignon, en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usage du pays. Mais il y eut du plaisir: car cette menasse & preparation, d'avoir à m'efforcer outre ma coustume, & mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que je ne sceus avaller une seule goute: & fus privé de boire, pour le besoing mesme de mon repas. Je me trouvay saoul & desalteré, par tant de breuvage que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceux qui ont l'imagination plus vehemente & puissante: mais il est pourtant naturel: & n'est aucun qui ne s'en ressente aucunement. On offroit à un excellent archer condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire voir quelque notable preuve de son art: il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté, luy fist fourvoyer la main, & qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encore la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc. Un homme qui pense ailleurs, ne faudra point, à un pouce prés, de refaire tousjours un mesme nombre & mesure de pas, au lieu où il se promene: mais s'il y est avec attention de les mesurer & compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature & par hazard, il ne le fera pas si exactement par dessein.

Combien la memoire de Montagne étoit defectueuse.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coin de ma maison: s'il me tombe en fantasie chose que j'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe en traversant seulement ma cour, il faut que je la donne en garde à quelqu'autre. Si je m'enhardis en parlant, à me destourner tant soit peu, de mon fil, je ne faux jamais de le perdre: qui fait que je me tiens en mes discours, contrainct, sec, & resserré. Les gens, qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leurs charges, ou de leur pays; car il m'est tres-malaisé de retenir des noms. Je diray bien qu'il a trois syllables, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre: Et si je durois à vivre long temps, je ne croy pas que je n'oubliasse mon nom propre, comme ont faict d'autres. Messala Corvinus [21] fut deux ans n'ayant trace aucune de memoire; ce qu'on dit aussi de George Trapezonce. Et pour

21 Pline dit absolument, que Messala Corvinus oublia son nom. *Nat. Hist.* L. vii. c. 24.

mon

mon intereſt, je rumine ſouvent, quelle vie c'eſtoit que la leur : & ſi ſans cette piece, il me reſtera aſſez pour me ſouſtenir avec quelque aiſance : Et y regardant de prés, je crains que ce defaut, s'il eſt parfaict, perde toutes les fonctions de l'ame.

[d] *Plenus rimarum ſum, hàc atque illàc perfluo.*

Il m'eſt advenu plus d'une fois, d'oublier le mot que j'avois trois heures auparavant donné ou receu d'un autre : & d'oublier où j'avoy caché ma bourſe, quoy qu'en die [22] Cicero. Je m'ayde à perdre, ce que je ſerre particulierement. [e] *Memoria certè non modò philoſophiam, ſed omnis vitæ uſum, omnéſque artes, una maximè continet.* C'eſt le receptacle & l'eſtuy de la ſcience, que la memoire : l'ayant ſi deffaillante je n'ay pas fort à me plaindre, ſi je ne ſçai guere. Je ſçay en general le nom des arts, & ce dequoy ils traictent, mais rien au delà. Je feuillete les livres, je ne les eſtudie pas. Ce qui m'en demeure, c'eſt choſe que je ne reconnoy plus eſtre d'autruy : C'eſt cela ſeulement, dequoy mon jugement a faict ſon profit : les diſcours & les imaginations, dequoy il s'eſt imbu. L'autheur, le lieu, les mots, & autres circonſtances, je les oublie incontinent : Et ſuis ſi excellent en l'oubliance, que mes eſcripts meſmes & compoſitions, je ne les oublie pas moins que le reſte. On m'allegue tous les coups à moy-meſme, ſans que je le ſente. Qui voudroit ſçavoir d'où ſont les vers & exemples, que j'ay icy entaſſez, me mettroit en peine de le luy dire : & ſi ne les ay mendiez qu'és portes cognuës & fameuſes : ne me contentant pas qu'ils fuſſent riches, s'ils ne venoient encore de main riche & honorable : l'authorité [23] y concurre quant & la raiſon. Ce n'eſt pas grande merveille ſi mon livre ſuit la fortune des autres livres : & ſi ma memoire deſempare ce que j'eſcry, comme ce que je ly : & ce que je donne, comme ce que je reçoy.

d Je ſuis comme un Vaſe felé, je ne puis rien retenir. *Terent.* in Eunuch. Act. i. ſc. 2. *vſ.* 25.

22 *De Senectute* : c. 7. Nec verò quemquam ſenum audivi oblitum, quo loco theſaurum obruiſſet.

e Certainement la Memoire renferme, non ſeulement, la Philoſophie, mais particulierement auſſi les Arts, & tout ce qui appartient à l'uſage de la vie.

23 C'eſt à dire, *que l'autorité y concoure avec la raiſon*. Dans l'Edition de *Jean Petit-pas*, 1611. à Paris il y a ici *concure*, & dans les dernieres, *concoure*.——Je croi que le mot de *concourir* étoit encore tout nouveau, du temps de Montagne, parce qu'il ne ſe trouve ni dans *Nicot*, ni dans *Cotgrave*.

Caractere de l'Esprit de Montagne.

Outre le deffaut de la memoire, j'en ay d'autres, qui aydent beaucoup à mon ignorance. J'ay l'esprit tardif, & mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte : en façon que (pour exemple) je ne luy proposay jamais enigme si aisé, qu'il sceust desvelopper. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche : Aux jeux, où l'esprit a sa part, des échets, des cartes, des dames, & autres, je n'y comprens que les plus grossiers traicts. L'apprehension, je l'ay lente & embrouillée : mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, & l'embrasse bien universellement, estroitement & profondement, pour le temps qu'elle le tient. J'ay la veuë longue, saine & entiere, mais qui se lasse aysément au travail, & se charge. A cette occasion je ne puis avoir long commerce avec les livres, que par le moyen du service d'autruy. Le jeune Pline instruira ceux qui ne l'ont essayé, [24] combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent à cette occupation. Il n'est point ame si chetifve & brutale, en laquelle on ne voye reluire quelque faculté particuliere : il n'y en a point de si ensevelie, qui ne face une saillie par quelque bout. Et comment il advienne qu'une ame aveugle & endormie à toutes autres choses, se trouve vifve, claire, & excellente, à certain particulier effect il s'en faut enquerir aux maistres.

Son ignorance à l'égard des choses les plus vulgaires.

Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, & prestes à tout : si non instruites, au moins instruisables. Ce que je dy pour accuser la mienne : Car soit par foiblesse ou nonchalance (& de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prés l'usage de la vie, c'est chose bien esloignée de mon dogme) il n'en est point une si inepte & si ignorante que la mienne, de plusieurs telles choses vulgaires, & qui

24 Si je ne me trompe, Montagne a ici en vûe l'Epitre Cinquiéme de Pline, L. iii. où cet illustre Romain rendant compte à un de ses Amis de la maniere dont le vieux Pline son Oncle employoit son temps à l'étude, il remarque entr'autres choses, « qu'un jour un « de ses Amis qui assistoit avec son Oncle à la « lecture d'un Livre, ayant arrêté le lecteur, « pour l'obliger à repeter quelques mots qu'il « avoit mal prononcez, son Oncle lui dit sur « cela, N'aviez-vous pas bien compris la « chose ? Sans doute, répondit son Ami : « Et pourquoi donc, reprit-il, l'avez-vous « empêché de continuer ; voila plus de dix « lignes que nous avons perduës par votre « interruption, tant il étoit bon ménager du « temps.——*Huic avunculum meum dixisse*, Intellexeras nempe ? *Quùm ille adnuisset*, Cur ergo revocabas ? Decem ampliùs versus hâc tuâ interpellatione perdidimus. *Tanta erat parcimonia temporis.*

ne se peuvent sans honte ignorer. Il faut que j'en conte quelques exemples : je suis né & nourry aux champs, & parmy le labourage : j'ay des affaires, & du mesnage en main, depuis que ceux qui me devançoient en la possession des biens que je jouys, m'ont quitté leur place. Or je ne sçay conter ny à get, ny à plume : la plusspart de nos monnoyes je ne les connoy pas : ny ne sçay la difference de l'un grain à l'autre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente : ny à peine celle d'entre les choux & les laictues de mon jardin. Je n'entens pas seulement les noms des premiers outils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, & que les enfans sçavent : Moins aux arts mechaniques, [25] en la trafique, & en la cognoissance des marchandises, diversité & nature des fruicts, de vins, de viandes : ny à dresser un oiseau, ny à medeciner un cheval, ou un chien. Et puisqu'il me faut faire la honte toute entiere, il ny a pas un mois qu'on me surprint ignorant dequoy le levain servoit à faire du pain ; & que c'estoit que faire cuver du vin. On conjectura [26] anciennement à Athenes une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on voyoit ingenieusement agencer & fagotter une charge de brossailles. Vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion : car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voila à la faim. Par ces traits de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes despens ; Mais quel que je me face cognoistre, pourveu que je me face cognoistre tel que je suis, je fay mon effect. Et si ne m'excuse pas, d'oser mettre par escrit des propos si bas & frivoles que ceux-cy. La bassesse du sujet m'y contrainct. Qu'on accuse si on veut mon project, mais mon progrez, non. Tant y a que sans l'advertissement d'autruy, je voy assez le peu que tout cecy vaut & poise, & la folie de mon dessein. C'est prou que mon jugement ne se desferre point, duquel ce sont icy les Essais.

25 Ou *au trafic*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

26 Si Montagne cite ceci de memoire, comme il y a grande apparence, il s'est mépris en fixant le fait à Athenes : car selon Diogene-Laërce, L. ix. Segm. 53. ce fut *Protagore* d'Abdere, que Democrite jugea capable des Sciences les plus sublimes en lui voyant agencer artistement des fagots, de sorte qu'il prit soin de les lui enseigner lui-même. On seroit porté à croire que tout cela doit s'être passé non à *Athenes*, mais à *Abdere* qui étoit la Patrie de Democrite & de Protagore, encore qu'on ne le sçût point d'ailleurs : & *Aulugelle* nous le dit expressement, L. v. c. 3.

f *Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,*
Quantum noluerit ferre rogatus Atlas:
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas,
Ipse ego quàm dixi: quid dentem dente juvabit
Rodere? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam, qui se mirantur, in illos
Virus habe: nos hæc novimus esse nihil.

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que je ne me trompe pas à les cognoistre: Et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que je ne faux guere d'autre façon: je ne faux guere fortuitement. C'est peu de chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque je ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vitieuses.

Montaigne étoit naturellement irresolu.

Je vis un jour à Barleduc, qu'on presentoit au Roy François second, pour la recommandation de la memoire de René Roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy-mesme fait de soy. Pourquoy n'est-il loisible de mesme à un chacun, de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon? Je ne veux donc pas oublier encor cette cicatrice, bien mal propre à produire en public. C'est l'irresolution: defaut tres-incommode à la negociation des affaires du monde: Je ne sçay pas prendre party és entreprinses doubteuses:

g *Ne si, ne no, nel cor mi suona intero.*

Je sçay bien soustenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'és choses humaines, à quelque bande qu'on panche, il se presente force apparences, qui nous y confirment: & le philosophe Chrysippus disoit, qu'il ne vouloit apprendre de Zenon & Clean-

f Soyez le meilleur critique du monde: confondez par vos plaisanteries Latinus lui-même, ce fin railleur, vous ne sauriez jamais dire pis de mes reveries que ce que j'en ai dit moi-même. A quoi bon vous tourmenter pour y trouver de quoi mordre? Exercez votre talent sur quelque chose de plus solide. Pour ne pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes: car pour moi je sai que tout ceci n'est rien. *Martial*. L. xiii. Epigr. 2. *J'ai eu soin d'exprimer le sens de cette Epigramme sans m'attacher scrupuleusement aux paroles, qui à mon avis, servent plûtôt à la désigurer qu'à l'orner, tant elles sont recherchées, & peu naturelles. La naïveté des pensées, & cette aimable simplicité d'expression qui rendent Catulle si charmant, sont des beautez qu'on trouve rarement dans Martial.*

g *Le cœur ne me dit ni oui, ni non.* Petrarque, dans un sonnet qui commence, *Amor mi manda quel dolce pensero*, &c. p. 208. *Edit.* di Gabriel Giolito, in-12mo. *in Vinegia*, an. 1557.

thes ses maistres, que les dogmes simplement : car quant aux preuves & raisons, il en fourniroit assez de luy-mesme [26]. De quelque costé que je me tourne, je me fournis tousjours assez de cause & de vray-semblance pour m'y maintenir : Ainsi j'arreste chez moy le doubte, & la liberté de choisir, jusques à ce que l'occasion me presse : Et lors, à confesser la verité, † je jette le plus souvent la plume au vent, comme on dit, & m'abandonne à la mercy de la fortune. Une bien legere inclination & circonstance m'emporte.

[h] *Dum in dubio est animus, paulo momento hùc, illùc impellitur.*

L'incertitude de mon jugement est si également balancée en la plus part des occurrences, que je compromettrois volontiers à la decision du sort & des dets. Et remarque avec grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage, de remettre à la fortune & au hazard, la determination des eslections és choses doubteuses : [i] *Sors cecidit super Matthiam.* La raison humaine est un glaive double & dangereux. Et en la main mesme de Socrates son plus intime & plus familier amy, [27] voyez à quants de bouts c'est un baston. Ainsi, je ne suis propre qu'à suyvre, & me laisse aysément emporter à la foule : Je ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider. Je suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les autres. S'il faut courre le hazard d'un choix incertain, j'ayme mieux que ce soit sous tel, qui s'asseure plus de ses opinions, & les espouse plus que je ne fay les miennes, ausquelles je trouve le fondement & le plant glissant.

Peu favorable au changement par

Et si ne suis pas trop facile pourtant au change, d'autant que j'apperçois aux opinions contraires une pareille foiblesse. [x] *Ipsa con-*

26 Diogene-Laërce dans la Vie de Chrysippe, L. vii. Segm. 179. Πολλάκις ἔλεγε μόνης τῆς τῶν δογμάτων διδασκαλίας χρῄζειν, τὰς δὲ ἀποδείξεις αὐτὸν εὑρήσειν.

† Cette expression, fondée sur ce que font ceux qui ne sçachant où porter leurs pas, jettent une plume en l'air pour aller du côté qu'elle sera emportée par le vent, veut dire ici, comme Montagne l'a expliqué lui-même, *s'abandonner à la merci de la fortune.*

h Lorsque l'Esprit est dans le doute, le moindre poids le détermine d'un côté ou d'autre. *Terent.* Andr. Act. i. sc. 3. *vs.* 32.

i *Le sort tomba sur Matthias.* Act. Apost. c. i. *vs.* 26.

27 Ou, *voyez combien ce baston a de bouts :* & c'est comme on a mis dans les dernieres Editions.

x Il semble même que la coûtume de prononcer des jugemens décisifs, est un pas dangereux & glissant. *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 21.

rapport aux affaires politiques. *suetudo assentiendi periculosa esse videtur, & lubrica.* Notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle & à la contestation :

> [l] *Justa pari premitur veluti cùm pondere libra,*
> *Prona nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illâ.*

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subject, si y a-il eu grand' aisance à les combattre : & ceux qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs. Il s'y trouveroit tousjours à un tel argument, dequoy y fournir responces, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, & cette infinie contexture de debats, que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez :

> [m] *Cædimur, & totidem plagis consumimus hostem :*

les raisons n'y ayant guere autre fondement que l'experience, & la diversité des evenemens humains, nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps, dit qu'en nos almanacs, où ils disent chaud, qui voudra dire froid, & au lieu de sec, humide : & mettre tousjours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il devoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'autre, qu'il ne se soucieroit pas quel party il prinst, sauf és choses où il n'y peut escheoir incertitude : comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, & à la sainct Jean, des rigueurs de l'hyver. J'en pense de mesmes de ces discours politiques : à quelque rolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau jeu que vostre compagnon, pourveu que vous ne veniez à choquer les principes trop grossiers & apparens. Et pourtant, selon mon humeur, és affaires publiques, il n'est aucun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage & de la constance, qui ne vaille mieux que le changement & le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompuës, & panchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement : de nos loix & usances, il y en a plusieurs barbares & monstrueuses : toutesfois pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, & le dan-

l Comme lorsque les deux bassins d'une balance pressez d'un poids égal, ne panchent pas plus d'un côté que de l'autre. *Tibull.* L. iv. Panegyr. ad Messalam, *vs.* 41, 42.

m L'ennemi nous donne quelques coups, & nous lui en rendons tout autant. *Horat.* L. ii, Epist. 2. *vs.* 97.

ger de ce croullement, si je pouvoy planter une cheville à nostre rouë, & l'arrester en ce poinct, je le ferois de bon cœur.

n —— *Numquam adeò fœdis adeóque pudendis*
Utimur exemplis, ut non pejora supersint.

Le pis que je trouve en nostre Estat, c'est l'instabilité : & que nos loix, non plus que nos vestemens, ne peuvent prendre aucune forme arrestée. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police : car toutes choses mortelles en sont pleines : il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances : jamais homme n'entreprint cela, qui n'en vinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruiné, à cecy plusieurs se sont morfondus, de ceux qui l'avoient entreprins. Je fay peu de part à ma prudence, de ma conduitte : je me laisse volontiers mener à l'ordre public du monde. Heureux peuple, qui fait ce qu'on commande, mieux que ceux qui commandent, sans se tourmenter des causes : qui se laissent mollement rouller aprés le roullement celeste ! L'obeïssance n'est jamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne & qui plaide.

Somme pour revenir à moy, ce seul, par où je m'estime quelque chose, c'est ce, en quoy jamais homme ne s'estima deffaillant : ma recommandation est vulgaire, commune, & populaire : car qui a jamais cuidé avoir faute de sens ? Ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : C'est une maladie, qui n'est jamais où elle se voit : elle est bien tenace & forte, mais laquelle pourtant, le premier rayon de la veuë du patient, perce & dissipe, comme le regard du Soleil un brouillas opaque. S'accuser, ce seroit s'excuser en ce subject-là : & se condamner, ce seroit s'absoudre. Il ne fut jamais crocheteur ny femmelette, qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons aysément és autres, l'advantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beauté : mais l'advantage du jugement, nous ne le cedons à personne : & les raisons qui partent du simple discours naturel en autruy, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à

Sur quoi est fondée l'estime que Montagne fait de lui-même.

n Mais on ne peut citer aucun déreglement si honteux & si infame, qu'il ne s'en trouve d'autres encore plus odieux. *Juvenal.* Sat. viii. *vs.* 183.

regarder de ce costé-là, que nous ne les ayons trouvées. La ſcience, le ſtile, & telles parties, que nous voyons és Ouvrages eſtrangers, [28] nous touchons bien ayſément ſi elles ſurpaſſent les noſtres : mais les ſimples productions de l'entendement, chacun penſe qu'il eſtoit en luy de les rencontrer toutes pareilles, & en apperçoit malaiſement le poids & la difficulté, ſi ce n'eſt, & à peine, en une extreme & incomparable diſtance. Et qui verroit bien à clair la hauteur d'un jugement eſtranger, il y arriveroit & y porteroit le ſien. Ainſi, c'eſt une ſorte d'exercitation, de laquelle on doit eſperer fort peu de recommandation & de louange, & une maniere de compoſition, de peu de nom. Et puis, pour qui eſcrivez-vous? Les Sçavants, à qui appartient la Juriſdiction livreſque, ne cognoiſſent autre prix que de la doctrine ; & n'advouent autre proceder en nos eſprits, que celuy de l'erudition, & de l'art. Si vous avez prins l'un des Scipions pour l'autre, que vous reſte-il à dire, qui vaille? Qui ignore Ariſtote, ſelon eux, s'ignore quant & quant ſoy-meſme. Les ames groſſieres & populaires ne voyent pas la grace d'un diſcours delié. Or ces deux eſpeces occupent le monde. La tierce, à qui vous tombez en partage, des ames reglées & fortes d'elles-meſmes, eſt ſi rare, que juſtement elle n'a ny nom, ny rang entre nous : c'eſt à demy temps perdu, d'aſpirer, & de s'efforcer à luy plaire.

Si l'on peut prétendre à quelque recommendation par ses Ecrits.

Sur quoi fondé Montagne pensoit avoir les opinions saines.

On dit communément que le plus juſte partage que nature nous aye fait de ſes graces, c'eſt celuy du ſens : car il n'eſt aucun qui ne ſe contente de ce qu'elle luy en a diſtribué : n'eſt-ce pas raiſon? qui verroit au delà, il verroit au delà de ſa veuë. Je penſe avoir les opinions bonnes & ſaines, mais qui n'en croit autant des ſiennes? L'une des meilleures preuves que j'en aye, c'eſt le peu d'eſtime que je fay de moy : car ſi elles n'euſſent eſté bien aſſeurées, elles ſe fuſſent aiſément laiſſé piper à l'affection que je me porte, ſinguliere, comme celuy qui la ramene quaſi toute à moy, & qui ne l'eſpands gueres hors de là. Tout ce que les autres en diſtribuent à une infinie multitude d'amis, & de cognoiſſans, à leur gloire, à leur grandeur, je le rapporte tout au repos de mon eſprit, & à moy. Ce qui

28 *Nous ſentons, nous appercevons fort aiſément ſi elles ſurpaſſent les nôtres* &c.

m'en

m'en eſchappe ailleurs, ce n'eſt pas proprement de l'ordonnance de mon diſcours :

o —— *mihi nempe valere & vivere doctus.*

Or mes opinions, je les trouve infiniment hardies & conſtantes à condamner mon inſuffiſance. De vray c'eſt auſſi un ſubject, auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde tousjours vis à vis : moy, je replie ma veuë au dedans, je la plante, je l'amuſe là. Chacun regarde devant ſoy, moy je regarde dedans moy. Je n'ay affaire qu'à moy, je me conſidere ſans ceſſe, je me contrerolle, je me gouſte. Les autres vont tousjours ailleurs, s'ils y penſent bien : ils vont tousjours avant :

p —— *nemo in ſeſe tentat deſcendere :*

moy, je me roulle en moy-meſme. Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle ſoit en moy, & cett' humeur libre de n'aſſubjectir ayſément ma creance, je la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations que j'aye, & generalles, ſont celles qui par maniere de dire, naſquirent avec moy : elles ſont naturelles, & toutes miennes. Je les produiſis crues & ſimples, d'une production hardie & forte, mais un peu trouble & imparfaicte : depuis, je les ay eſtablies & fortifiées par l'authorité d'autruy, & par les ſains exemples des Anciens, auſquels je me ſuis rencontré conforme en jugement. Ceux-là m'en ont aſſeuré de la prinſe, & m'en ont donné la jouïſſance & poſſeſſion plus claire. La recommandation que chacun cherche, de vivacité & promptitude d'eſprit, je la pretends du reglement : d'une action eſclatante & ſignalée, ou de quelque particuliere ſuffiſance, je la pretends de l'ordre, correſpondance, & tranquillité d'opinions & de mœurs. q *Omninò ſi quidquam eſt decorum, nihil eſt profectò magis quàm æquabilitas univerſæ vitæ, tùm ſingularum actionum : quam conſervare non poſſis, ſi aliorum naturam imitans, omittas tuam.* Voy-

o Car ma grande affaire c'eſt de vivre & de me bien porter. *Lucret.* L. v. *vſ.* 959. *Dans quelques Editions de Montagne on a donné ce bout de vers à* Plaute. *On peut voir par cet exemple avec quelle négligence on avoit marqué jusqu'ici la ſource des Paſſages citez par Montagne.*

p Perſonne ne tache d'entrer dans la connoiſſance de ſoi-même. *Perſe* : Sat. iv. *vſ.* 23.

q S'il y a en effet quelque choſe de bienſeant, rien ne l'eſt plus qu'une conduite uniforme en general, & à l'égard de chaque action en particulier : uniformité que ne peut maintenir celui qui s'attachant à imiter les autres hommes, neglige de cultiver ſon propre genie. *Cic.* De Offic. L. i. c. 31.

la donc jusques où je me sens coulpable de cette premiere partie, que je disois estre au vice de la presomption.

Montagne peu prévenu en faveur de son siecle.

Pour la seconde, qui consiste à n'estimer point assez autruy, je ne sçay si je m'en puis si bien excuser: car quoy qu'il me couste, je delibere de dire ce qui en est. A l'adventure que le commerce continuel que j'ay avec les humeurs anciennes, & l'idée de ces riches ames du temps passé, me dégouste, & d'autruy, & de moy-mesme: ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres: Tant y a que je ne connoy rien digne de grande admiration: Aussi ne connoy-je guere d'hommes, avec telle privauté, qu'il faut pour en pouvoir juger: & ceux ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont pour la plus part, gens qui ont peu de soing de la culture de l'ame, & ausquels on ne propose pour toute beatitude que l'honneur, & pour toute perfection, que la vaillance.

Il aimoit à louer le mérite dans ses Amis, & même dans ses Ennemis.

Ce que je voy de beau en autruy, je le louë & l'estime tres-volontiers. Voire j'encheris souvent sur ce que j'en pense, & me permets de mentir jusques là. Car je ne sçay point inventer un subject faux. Je tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que j'y trouve de louable: & d'un pied de valeur, j'en fay volontiers un pied & demy: mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, je ne puis: ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont. Voyre à mes ennemis, je rends nettement ce que je dois de tesmoignage d'honneur. Mon affection se change, mon jugement non. Et ne confons point ma querelle avec autres circonstances qui n'en sont pas. Et suis tant jaloux de la liberté de mon jugement, que malaysément la puis-je quitter pour passion que ce soit. Je me fay plus d'injure en mentant, que je n'en fay à celuy de qui je mens. On remarque cette louable & genereuse coustume de la Nation Persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, & à qui ils faisoyent la guerre à outrance, honorablement & equitablement autant que portoit le merite de leur vertu. Je connoy des hommes assez, qui ont diverses parties belles: qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un'autre: mais de grand homme en general, & ayant tant de belles pieces ensemble, ou une, en tel degré d'excellence, qu'on le doive ad-

mirer, ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul. Et le plus grand que j'aye conneu au vif, je di des parties naturelles de l'ame, & le mieux né, c'estoit *Estienne de la Boëtie* : c'estoit vrayement un'ame pleine, & qui montroit un beau visage à tout sens : un' ame à la vieille marque : & qui eust produit de grands effects, si sa fortune l'eust voulu : ayant beaucoup adjousté à ce riche naturel, par science & estude.

Eloge de son ami Estienne de la Boetie.

Mais je ne sçay comment il advient, & si advient sans doubte, qu'il se trouve autant de vanité & de foiblesse d'entendement, en ceux qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrées, & de charges qui despendent des livres, qu'en nulle autre sorte de gens : Ou bien parce que l'on requiert & attend plus d'eux, & qu'on ne peut excuser en eux les fautes communes, ou bien que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire, & de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent, & se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieux sa bestise, en une riche matiere qu'il ait entre mains, s'il l'accommode & mesle sottement, & contre les regles de son ouvrage ; qu'en un matiere vile : & s'offence l'on plus du defaut, en une statue d'or, qu'en celle qui est de plastre. Ceux-cy en font autant, lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles-mesmes, & en leur lieu, seroyent bonnes : car ils s'en servent sans discretion, faisans honneur à leur memoire, aux despens de leur entendement : & faisans honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, & à sainct Hierosme, pour se rendre eux ridicules. Je retombe volontiers sur ce discours de l'inептie de nostre institution. Elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons & sages, mais sçavans : elle y est arrivée. Elle ne nous a pas appris de suyvre & embrasser la vertu & la prudence : mais elle nous en a imprimé la derivation & l'etymologie. Nous sçavons decliner vertu, si nous ne sçavons l'aymer. Si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect, & par experience, nous le sçavons par jargon & par cœur. De nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles, & les alliances, nous les voulons avoir pour amis, & dresser avec eux quelque conversation & intelligence : [29] elle nous a

D'où vient que les gens de lettres, sont vains & foibles d'entendement.

29 *Notre institution nous a appris*, &c.

appris les definitions, les divisions, & partitions de la vertu, comme des surnoms & branches d'une genealogie, sans avoir autre soing de dresser entre nous & elle, quelque pratique de familiarité, & privée accointance. Elle nous a choisi pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines & plus vrayes, mais ceux qui parlent le meilleur Grec & Latin : & parmy ses beaux mots, nous a fait couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'Antiquité.

Effets d'une bonne Education.

Une bonne institution, elle change le jugement & les mœurs : comme il advint à Polemon : Ce jeune homme Grec desbauché, qui estant allé ouïr par rencontre, une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'eloquence & la suffisance du lecteur ; & n'en rapporta pas seulement en la maison, la science de quelque belle matiere : mais un fruit plus apparent & plus solide : qui fut, le soudain changement & amendement de sa premiere vie. Qui a jamais senti un tel effect de nostre discipline ?

[r] *——faciásne quod olim*
Mutatus Polemon, ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia, potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri ?

Les mœurs du simple Peuple plus réglées que celles des Philosophes.

La moins dedaignable condition de gens, me semble estre, celle qui par simplesse tient le dernier rang : & nous offrir un commerce plus reiglé. Les mœurs & les propos des Paysans, je les trouve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceux de nos Philosophes. [f] *Plus sapit vulgus, quia tantum, quantum opus est, sapit.*

Les plus grands Guerriers du temps de Montagne.

Les plus notables hommes que j'aye jugé, par les apparences externes (car pour les juger à ma mode, il les faudroit esclairer de plus prés) ç'ont esté, pour le faict de la guerre, & suffisance militaire, *le Duc de Guyse*, qui mourut à Orleans, & le feu Mareschal *Strozzi*.

r Ferez vous ce que fit autrefois Polemon, revenu de ses égaremens ? Vous deferez-vous comme lui de toutes les marques de vos folles passions, de vos ajustemens ridicules & extravagans, comme on dit que fit ce jeune homme, qui encore plein de vin jetta à la derobée ses couronnes de fleurs, après avoir été censuré par Xenocrate, ce Philosophe si temperant ? *Horat.* L. ii. Sat. 3. *vs.* 253, *&c.*

f Le commun Peuple est beaucoup plus sage, parce qu'il a autant de sagesse qu'il lui en faut. *Lactant.* Divinar. Institut. L. iii. De divinâ Sapientiâ: c. 5.

Les plus habiles & du merite le plus exquis.

Pour gens suffisans, & de vertu non commune, *Olivier*, & *l'Hospital*, Chanceliers de France.

Plusieurs bons Poetes Latins.

Il me semble aussi de la Poësie qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle. Nous avons abondance de bons artisans de ce mestier-là, *Aurat*, *Beze*, *Buchanan*, *l'Hospital*, *Mont-doré*, *Turnebus*.

Excellence des Poëtes François.

Quant aux François, je pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré où elle sera jamais: & aux parties, en quoy *Ronsart* & *du Bellay* excellent, je ne les treuve gueres esloignez de la perfection ancienne.

Eloge de Turnebus.

Adrianus Turnebus sçavoit plus, & sçavoit mieux ce qu'il sçavoit, qu'homme qui fust de son siecle, ny loing au delà.

Du Duc d'Albe, & du Connétable de Montmorency.

Les vies du *Duc d'Albe* dernier mort, & de nostre *Connestable de Monmorency*, ont esté des vies nobles, & qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune. Mais la beauté, & la gloire de la mort de cettuy-cy, à la veuë de Paris, & de son Roy; pour leur service contre ses plus proches; à la teste d'une armée victorieuse par sa conduitte; & d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenemens de mon temps: comme aussi, [30] la constante bonté, douceur de mœurs, & facilité consciencieuse de Monsieur *de la Noüe*, en une telle injustice de parts armées (vraye eschole de trahison, d'inhumanité, & de brigandage) où tousjours il s'est nourry, grand homme de guerre, & tres-experimenté.

De Monsieur de la Noue.

Et de Marie de Gournay.

J'ay pris plaisir à publier en plusieurs lieux, l'esperance que j'ay de *Marie de Gournay le Jars* [31] ma fille d'alliance: & certes aymée de

30 Dans l'Edition des *Essais* in-quarto de 1588, Montagne n'avoit encore rien dit de Monsieur *De la Noüe* ni de *Marie de Gournay le Jars*, sur laquelle on peut consulter le Dictionaire de Bayle, à l'article de GOURNAI, &c.

31 Sur ce qu'emportent ces mots, *Ma fille d'alliance*, voyez cy-dessus TOM. I. p. 182. *Not.* 9. & l'art. de GOURNAI dans le Dictionaire de Bayle où vous trouverez que *le jugement que la Demoiselle de Gournai fit des premiers Essais de* Montagne, donna lieu à cette sorte d'alliance, long-temps avant qu'elle eut vû Montagne. Mais je ne puis m'empêcher de transcrire ici une partie d'un Passage de Pasquier cité dans ce même article par Mr Bayle dans la Remarque (A) où vous verrez quelques circonstances assez remarquables de cette espece d'adoption. Montagne, dit Pasquier, *ayant fait en 1588. un long sejour en la Ville de Paris, la Damoiselle de Jars le vint exprès visiter pour les connoitre de face. Mesmes que la Damoiselle de Gournay sa mere, & elle le menerent en leur maison de Gournay où il sejourna trois mois en deux ou trois voyages, avec tous les honnestes accueils que l'on pourroit souhaiter: & enfin que cette vertueuse Demoiselle advertie de la mort du Seigneur de Montagne, traversa presque toute la France, souz la faveur des Passeports, tant par son propre dessein, que par celui de la Veufve & de la Fille*

moy beaucoup plus que paternellement, & enveloppée en ma retraitte & ſolitude, comme l'une des meilleures parties de mon propre eſtre. Je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adoleſcence peut donner preſage, cette ame ſera quelque jour capable des plus belles choſes, & entre autres de la perfection de cette treſſaincte amitié, où nous ne liſons point que ſon ſexe ait peu monter encores: la ſincerité & la ſolidité de ſes mœurs, y ſont desja baſtantes, ſon affection vers moy plus que ſur-abondante: & telle en ſomme qu'il n'y a rien à ſouhaiter, ſinon que l'apprehenſion qu'elle a de ma fin, par les cinquante & cinq ans auſquels elle m'a rencontré, la travaillaſt moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers Eſſays, & femme, & en ce ſiecle, & ſi jeune, & ſeule en ſon quartier, & la vehemence fameuſe dont elle m'ayma & me deſira long temps ſur la ſeule eſtime qu'elle en print de moy, avant m'avoir veu, c'eſt un accident de tres-digne conſiderarion.

La vaillance devenuë populaire en France,

Les autres vertus ont eu peu, ou point de miſe en cet aage: mais la vaillance, elle eſt devenue populaire par nos guerres civiles: & en cette partie, il ſe trouve parmy nous, des ames fermes, juſques à la perfection, & en grand nombre, ſi que le triage en eſt impoſſible à faire. Voila tout ce que j'ay cognu, juſques à cette heure, d'extraordinaire grandeur & non commune.

CHAPITRE XVIII.

Du Deſmentir.

Pourquoi Montagne parle ſi ſouvent de lui-méme dans ce Livre.

VOIRE mais, on me dira, que ce deſſein de ſe ſervir de ſoy, pour ſubject à eſcrire, ſeroit excuſable à des hommes rares & fameux, qui par leur reputation auroyent donné quelque deſir de leur cognoiſſance. Il eſt certain, je l'advoue, & ſçay bien que pour voir un homme de la commune façon, à peine qu'un artiſan leve

(de Montagne) *qui la convierent d'aller meſler ſes pleurs & regrets, qui furent infinis, avec les leurs, L'hiſtoire en eſt vrayement memorable,* ajoûte le bon *Paſquier:* Vol. II. de ſes Let. L. xviii. p. 384, 385. de l'Edit. in-8. & p. 518. tom. 2. de la nouv. Edit. de ſes Oeuv. en 2. vol. in-fol.

les yeux de sa besongne : là où pour voir un personnage grand & signalé, arriver en une ville, les ouvroirs & les boutiques s'abandonnent. Il messiet à tout autre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a dequoy se faire imiter ; & duquel la vie & les opinions peuvent servir de patron. César & Xenophon ont eu dequoy fonder & fermir leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une baze juste & solide. Ainsi sont à souhaiter les papiers journaux du grand Alexandre, les Commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus, & autres avoyent laissé de leurs gestes. De telles gens, on ayme & estudie les figures, en cuivre mesmes & en pierre. Cette remontrance est tres-vraye ; mais elle ne me touche que bien peu.

> a *Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus :*
> *Non ubivis, corámve quibuslibet. In medio qui*
> *Scripta foro recitent sunt multi, quique lavantes.*

Je ne dresse pas icy une statue à planter au carrefour d'une ville, ou dans une Eglise, ou place publique :

> b *Non equidem hoc studeo bullatis ut mihi nugis*
> *Pagina turgescat :*
> *Secreti loquimur.*

C'est pour le coin d'une librairie, & pour en amuser un voisin, un parent, un amy qui aura plaisir à me racointer & repratiquer en cett' image. Les autres ont pris cœur de parler d'eux, pour y avoir trouvé le subject digne & riche ; moy au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile & si maigre, qu'il n'y peut eschoir soupçon d'ostentation. Je juge volontiers des actions d'autruy : des miennes, je donne peu à juger, à cause de leur nihilité. Je ne trouve pas tant de bien en moy, que je ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit-ce d'ouyr ainsi quelqu'un, qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, & les fortunes de mes ancestres ! Combien j'y serois attentif ! Vrayement cela

a Je ne lis pas ceci en tous lieux, & à toute sorte de personnes ; mais seulement à mes Amis, & lorsqu'ils m'en prient eux-mêmes, bien éloigné d'imiter je ne sai combien d'Auteurs qui lisent leurs Ecrits au milieu de la Place publique, & dans les Bains. *Horat.* L. i. Sat. iv. *vs.* 73, *&c. Au lieu de* coactus, *qui est dans le premier vers d'Horace, Montagne a mis* rogatus, *qui exprime plus exactement sa pensée.*

b Mon dessein n'est pas de grossir ce Livre de magnifiques bagatelles. —— J'y parle tout simplement, comme dans un tête-à-tête. *Perse*, Sat. v. *vs.* 19. *&c.*

partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les portraits mesmes de nos amis & predecesseurs, la forme de leurs vestemens, & de leurs armes. J'en conserve l'escriture, le seing & une espée peculiere : & n'ay point chassé de mon cabinet, des longues gaules, que mon pere portoit ordinairement en la main : [c] *Paterna vestis & annulus, tanto charior est posteris, quanto erga parentes major affectus.* Si toutesfois ma posterité est d'autre appetit, j'auray bien dequoy me revencher : car ils ne sçauroyent faire moins de compte de moy, que j'en feray d'eux en ce temps-là. Tout le commerce que j'ay en cecy avec le Public, c'est que j'emprunte les outils de son escriture, plus soudaine & plus aisée. En recompense, j'empescheray peut-estre, que quelque coin de beurre ne se fonde au marché:

[d] *Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis,*
[e] *Et laxas scombris sæpè dabo tunicas.*

Montagne s'est occupé à parler de soy afin de se voir plus exactement, & de se peindre tel qu'il étoit.

Et quand personne ne me lira, ay-je perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oisives, à pensements si utiles & agreables ? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner & composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermy, & aucunement formé soy-mesme. Me peignant pour autruy, je me suis peint en moy, de couleurs plus nettes, que n'estoyent les miennes premieres. Je n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict. Livre consubstantiel à son autheur : D'une occupation propre : Membre de ma vie : Non d'une occupation & fin tierce & estrangere, comme tous autres livres. Ay-je perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement ? Car ceux qui se repassent par fantasie seulement, & par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement, ny ne se penetrent, comme celuy, qui en fait son estude, son ouvrage, & son mestier : qui s'engage à un registre de durée, de toute sa foy, de toute sa force. Les plus delicieux plaisirs, si se digerent-ils au dedans : fuyent à laisser trace de soy ; & fuyent la veuë, non seule-

c La robe & l'anneau d'un Pere sont d'autant plus chers à ses Enfans qu'ils conservent plus d'affection pour lui. *Augustin.* De Civitate Dei : L. i. c. 13.

d Que les petits thons & les olives ne manquent d'enveloppe. *Martial.* L.xiii. *Epigr.* 1. *vs.* 1. (e) Aussi bien que les maqueraux qui se trouveront souvent fort à leur aise dans mes Livres. *Catull.* Epigr. 91. *vs.* 8.

ment

ment du peuple, mais d'un autre. Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuyeuses? & doivent estre comptées pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part: & nous y appelle souvent, pour nous apprendre, que nous nous devons en partie à la societé, mais en la meilleure partie, à nous. Aux fins de ranger ma fantasie, à resver mesme, par quelque ordre & project, & la garder de se perdre & extravaguer au vent, il n'est que de donner corps, & mettre en registre, tant de menues pensées, qui se presentent à elle. J'escoute à mes resveries, parce que j'ay à les enroller. Quantes-fois, estant marry de quelque action, que la civilité & la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis-je icy desgorgé, non sans dessein de publique instruction! Et si ces verges poëtiques,

> [1] *Zon dessus l'œil, zon sur le groin,*
> *Zon sur le dos du Sagoin,*

s'impriment encore mieux en papier, qu'en la chair vive. Quoy si je preste un peu plus attentivement l'oreille aux livres, depuis que je guette si j'en pourray fripponner quelque chose dequoy esmailler ou estayer le mien? Je n'ay aucunement estudié pour faire un Livre: mais j'ay aucunement estudié, pour ce que je l'avoy faict: si est aucunement estudier, qu'effleurer & pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un autheur, tantost un autre: nullement pour former mes opinions: Ouy, pour les assister, pieça formées, seconder & servir.

Le peu de ca: qu'on fait de la verité: Vice odieux.

Mais à qui croirons-nous parlant de soy, en une saison si gastée? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlants d'autruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité: car comme disoit Pindare, l'estre veritable, est le commencement d'une grande vertu, & le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à autruy: comme nous appellons monnoye, non celle qui est loyalle seulement, mais la fausse aussi, qui a mise. Nostre Nation est de long temps reprochée de ce vice:

1 Marot dans son Epitre intitulée, *Fripelippes valet de Marot à Sagon.*

Car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'Empereur Valentinian, dit qu'*aux François le mentir & se parjurer n'est pas vice, mais une façon de parler*. Qui voudroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu. On s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur : car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

D'où vient qu'on est si sensible au reproche qu'on nous fait de mentir.

Ainsi j'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, de nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul autre : & que ce soit l'extreme injure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la mensonge. Sur cela, je treuve qu'il est naturel, de se deffendre le plus, des deffauts, dequoy nous sommes le plus entachez. Il semble qu'en nous ressentans de l'accusation, & nous en esmouvans, nous nous deschargeons aucunement de la coulpe. Si nous l'avons par effect, aumoins nous la condamnons par apparence. Seroit-ce pas aussi, que ce reproche semble envelopper la couardise & lascheté de cœur? En est-il de plus expresse, que se desdire de sa parole? quoy se desdire de sa propre science? C'est un vilain vice, que le mentir ; & qu'un Ancien peint bien honteusement, quant il dit, que c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, & quant & quant de craindre les hommes. Il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité, & le desreglement : Car que peut-on imaginer plus vilain, que d'estre couart à l'endroit des hommes, & brave à l'endroit de Dieu? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la fausse, trahit la societé publique. C'est le seul outil, par le moyen duquel se communiquent nos volontez & nos pensées : c'est le truchement de nostre ame : s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus. S'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, & dissoult toutes les liaisons de nostre police. Certaines Nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus ; car jusques à l'entier abolissement des noms, & ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de cette conqueste, d'un merveilleux exemple, & inouy) offroyent à leurs Dieux, du sang humain, mais non autre, que tiré de leur langue, & oreilles,

pour expiation du peché de la mensonge, tant ouye que prononcée. Ce bon compagnon de Grece [2] disoit, que les enfans s'amusent par les osselets, les hommes par les paroles.

Les Grecs & les Romains moins délicats sur le dementir que nous ne sommes.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, & les loix de nostre honneur en cela, & les changemens qu'elles ont receu, je remets à une autre-fois d'en dire ce que j'en sçay; & apprendray cependant, si je puis, en quel temps print commencement cette coustume, de si exactement poiser & mesurer les paroles, & d'y attacher nostre honneur: car il est aisé à juger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains & les Grecs: Et m'a semblé souvent nouveau & estrange, de les voir se desmentir & s'injurier, sans entrer pourtant en querelle. Les loix de leur devoir prenoient quelque autre voye que les nostres. On appelle César, tantost *voleur*, tantost *yvrongne* à sa barbe. Nous voyons la liberté des invectives, qu'ils font les uns contre les autres; je dy les plus grands chefs de guerre, de l'une & l'autre Nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, & ne se tirent à autre consequence.

CHAPITRE XIX.

De la liberté de Conscience.

Zele de religion souvent excessif, & par consequent injuste.

IL est ordinaire, de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans moderation, pousser les hommes à des effects tres-vitieux. En ce desbat, par lequel la France est à present agitée de guerres civiles, le meilleur & le plus sain party est sans doubte celuy, qui maintient & la religion & la police ancienne du Pays. Entre les gens de bien toutesfois, qui le suyvent (car je ne parle point de ceux, qui s'en servent de pretexte, pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suivre la faveur des Princes: mais de ceux qui le font par vray zele envers leur religion, & saincte affection, à maintenir la paix & l'estat de leur patrie) de ceux-cy, dis-je, il s'en voit plusieurs, que la passion

2 *Lysandre*. Voyez sa Vie dans Plutarque: ch. iv. de la Traduction d'Amyot.

pousse hors les bornes de la raison, & leur faict par fois prendre des conseils injustes, violents, & encore temeraires.

Ce zele porta les Chrétiens devenus maitres, à détruire les Livres des Paiens.

Il est certain, qu'en ces premiers temps, que nostre religion commença de gaigner authorité avec les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de Livres Payens; dequoy les gens de lettre souffrent une merveilleuse perte. J'estime que ce desordre ait plus porté de nuysance aux lettres, que tous les feux des Barbares. Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing: car quoyque l'Empereur Tacitus son parent en eust peuplé par ordonnances expresses toutes les librairies du monde: toutesfois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceux qui desiroyent l'abolir, pour cinq ou six vaines clauses, contraires à nostre creance.

Et à louer de mauvais Empereurs favorables au Christianisme, & à blamer absolument ceux qui lui étoient contraires, comme Julien l'Apostat, *très-grand homme & plein d'excellentes Vertus.*

Ils ont aussi eu cecy, de prester aisément des louanges fausses, à tous les Empereurs, qui faisoyent pour nous, & condamner universellement toutes les actions de ceux qui nous estoyent adversaires, comme il est aisé à voir en l'Empereur JULIAN, surnommé *l'Apostat*. C'estoit à la verité un tres-grand homme & rare, comme celuy, qui avoit son ame vivement teinte des discours de la Philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions: & de vray il n'est aucune sorte de vertu, dequoy il n'ait laissé de tres notables exemples. En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage) on lit de luy un pareil traict, à celuy d'Alexandre & de Scipion, que [1] de plusieurs tres belles captives, il n'en voulut pas seulement voir une, estant en la fleur de son aage: car il fut tué par les Parthes [2] aagé de trente un an seulement. Quant à la justice, il prenoit [3] luy-mesme la peine d'ouyr les parties: & encore que par curiosité il s'informast à ceux qui se presentoient à luy, de quelle Religion ils estoient: toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la nostre, ne donnoit aucun contrepoids à la balance. Il fit luy-

1 *Ex Virginibus quæ speciosa sunt captæ, ut in Perside, ubi fœminarum pulchritudo excellit, nec contrectare aliquam voluit, nec videre*, &c. *Ammian. Marcellinus.* L. xxiv. c. 8.

2 Vitâ——est absolutus, anno ætatis altero & tricesimo. *Id.* L. xxv. c. 4.

3 Judicialibus causis intentus, non minùs arduis quàm bellicis, distrahebatur multiformibus curis, exquisita docilitate librans quibus modis suum cuique tribueret: nec argui unquam potuit ob religionem, vel quodcunque aliud ab æquitatis recto tramite deviasse. *Amm. Marcell.* L. xxii. c. 10.

mesme [4] plusieurs bonnes loix, & retrancha [5] une grande partie des subsides & impositions, que levoyent ses predecesseurs.

L'Empereur Julien blâmé par deux Historiens témoins oculaires de ses actions.

Nous avons deux bons Historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, *Marcellinus*, reprend aigrement en divers lieux de son histoire, [6] cette sienne ordonnance, par laquelle il deffendit l'escole, & interdit l'enseigner à tous les Rhetoriciens & Grammairiens Chrestiens, & dit, qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensevelie sous le silence. Il est vray-semblable, s'il eust faict quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party.

Sa moderation selon le témoignage même d'un Auteur Chrétien.

Il nous estoit aspre à la verité, mais non pourtant cruel ennemy : Car nos gens mesmes recitent de luy cette histoire, que se promenant un jour autour de la ville de Chalcedoine, [7] *Maris* Evesque du lieu, osa bien l'appeller *meschant, traistre à Christ*, & qu'il n'en fit autre chose, sauf luy respondre : *Va miserable, pleure la perte de tes yeux :* à quoy l'Evesque encore repliqua : *Je rends graces à Jesus-Christ, de m'avoir osté la veuë, pour ne voir ton visage impudent* : affectant en cela, disent-ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict-là ne se peut pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dit avoir exercées contre nous. [8] *Il estoit* (dit *Eutropius* mon autre tesmoing) *ennemy de la Chrestienté, mais sans toucher au sang.* Et pour revenir à sa justice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs, dequoy il usa au commencement de son Empire, [9] contre ceux qui avoyent suivy le party de Constantius son predecesseur.

Sa Sobrieté.

Quant à sa sobrieté, [10] il vivoit tousjours un vivre soldatesque : & se nourrissoit en pleine paix, comme celuy qui se preparoit & accoustumoit à l'austerité de la guerre.

4 Jura condidit non molesta. *Id.* L. xxv. c. 6.

5 Indicta sunt tributorum admodum levia, coronarium indultum, remissa debita multâ diuturnitate congesta,——vectigalia Civitatibus restituta. *Id.* ibid. c. 5.

6 Illud autem obruendum perenni silentio, quòd arcebat docere Magistros Rhetoricos & Grammaticos, ritûs Christiani cultores. *Id.* L. xxii. c. 10. *in fine.*

7 *Ferunt Marin——palàm ut impium contumeliis affecisse : ἄθεον, id est aversum à Deo, & desertorem fidei appellasse : Julianum autem ei solam cæcitatem (venerat enim utpote senex, & suffusione oculorum laborans, alterius manuductus) probri loco objecisse. At ego* (Marin respondisse) *gratiam Deo meo habeo, quòd cæcus sum, ne te,* &c. *Sozomen.* Hist. Ecclesiast. L. v. c. 4.

8 Religionis Christianæ insectator, perinde tamen ut cruore abstineret. *Eutrop.* L. x. c. 8.

9 *Amm. Marcell.* L. xxii. c. 2.

10 *Amm. Marcell.* L. xvi. c. 2.

Son application au travail.

La vigilance estoit telle en luy, [11] qu'il departoit la nuict à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy-mesme en personne, l'estat de son armée & ses gardes, ou à estudier : car entre autres siennes rares qualitez, il estoit tres-excellent en toute sorte de literature. On dit d'Alexandre le grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensemens, & de ses estudes, [12] il faisoit mettre un bassin joignant son lict, & tenoit l'une de ses mains au dehors, avec une boullette de cuivre : affin que le dormir le surprenant, & relaschant les prises de ses doigts, cette boullette par le bruit de sa cheute dans le bassin, le reveillast. Cettuy-cy avoit l'ame si tenduë à ce qu'il vouloit, & si peu empeschée de fumée, par sa singuliere abstinence, [13] qu'il se passoit bien de cet artifice.

Son habileté dans l'art militaire.

Quant à la suffisance militaire, il fut admirable en toutes les parties d'un grand Capitaine : aussi fut-il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre : & la plusspart, avec nous, en France contre les Allemans & Francons. Nous n'avons guere memoire d'hommes, qui ait veu plus de hazards, ny qui ait plus souvent faict preuve de sa personne.

Sa Mort, semblable à celle d'Epaminondas.

Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas : car il fut frappé d'un traict, & essaya [14] de l'arracher, & l'eust fait, sans ce que le traict estant tranchant, il se couppa & affoiblit la main. Il demandoit incessamment [15] qu'on le repportast en ce mesme estat, en la meslée, pour y encourager ses soldats : lesquels contesterent cette battaille sans luy, [16] tres-courageusement, jusques à ce que la nuict separa les armées. Il devoit à la philosophie, un singulier mespris en quoy il avoit sa vie, & les choses humaines. Il avoit ferme creance de l'eternité des ames.

Entêté du culte des faux Dieux.

En matiere de religion, il estoit vicieux par tout. On l'a sur-

11 Hinc contingebat ut noctes ad officia divideret tripartita, quietis, & publicæ rei, & Musarum. *Id.* L. xvi, c. 2. & L. xxvi. c. 5.

12 *Amm. Marcell.* L. xvi. c. 2.

13 Julianus verò absque instrumento quoties voluit, evigilavit. *Id.* ibid.

14 *Quam* (hastam) *dum avellere dextrâ manu conatur, acuto utrinque ferro digitorum nervos sensit excisos.* Id. L. xxv. c. 3.

15 Arma poscebat & equum, ut reviso prœlio suorum fiduciam repararet. *Id.* ibid.

16 Quamdiu facietate vulnerum partibus fessis, nox diremit certamina jàm tenebrosa. *Id.* ibid.

nommé *l'Apostat*, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vray-semblable, qu'il ne l'avoit jamais eue à cœur, mais que pour l'obeïssance des loix il s'estoit feint jusques à ce qu'il tinst l'Empire en sa main.

Excessivement superstitieux.

Il fut [17] si superstitieux en la sienne, que ceux-mesmes qui en estoyent de son temps, s'en mocquoient : & disoit-on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust fait tarir la race des bœufs au monde, pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouyné de la science divinatrice, [18] & donnoit authorité à toute façon de prognostics. Il dit entre autres choses, en mourant, [19] qu'il sçavoit bon gré aux Dieux & les remercioit, dequoy ils ne l'avoyent pas voulu tuer par surprise, l'ayant de long-temps adverty du lieu & heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieux convenable aux personnes oysives & delicates, ny languissante, longue & douloureuse : & qu'ils l'avoyent trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, & en la fleur de sa gloire. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement [20] le menassa en Gaule, & depuis se representa à luy en Perse, [21] sur le point de sa mort. Ce langage qu'on luy fait tenir, quand il se sentit frappé : [22] *Tu as vaincu, Nazaréen :* ou, comme d'autres, *Contente-toy Nazaréen ;* à peine eust-il esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings : qui estants presens en l'armée ont remarqué jusques aux moindres mouvemens & paroles de sa fin : non plus que certains autres miracles, qu'on y attache.

Il vouloit retablir le Paganisme, & detruire les Chretiens en

Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dit Marcellinus, [23] de long temps en son cœur, le paganisme ; mais parce que toute son armée estoit de Chrestiens, il ne l'osoit descouvrir.

17 Superstitiosus magis quàm sacrorum legitimus observator, innumeras sine parsimoniá pecudes mactans : ut æstimaretur si revertisset de Parthis, boves jàm defuturos. *Id.* ibid. c. 6.

18 Præsagiorum sciscitationi nimiæ deditus. *Id.* ibid.

19 Nec fateri pudebit, interiturum me ferro dudum didici, fide fatidicâ præcinente. Ideoque sempiternum veneror Numen, quòd non clandestinis insidiis, nec longâ morborum asperitate, vel delicatorum fine decedo, sed in medio cursu florentium gloriarum hunc merui clarum è medio digressum. *Id.* L. xxv. c. 4.

20 *Amm. Marcell.* L. xx. c. 5.

21 Vidit squalidius (ut confessus est proximis) speciem illam, quam quùm ad augustum surgeret culmen conspexit in Galliis. *Id.* L. xxv. c. 2.

22 *Vicisti Galilæe:* Theodoriti *Hist. Eccles.* L. iii. c. 20.

23 Utque omnes nullo impediente ad sui

entretenant leurs divisions par une tolerance générale.

Enfin, [24] quand il se vit assez fort pour oser publier sa volonté, il fit ouvrir les temples des Dieux, & s'essaya par tous moyens de mettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré en Constantinople, le peuple descousu, avec les Prelats de l'Eglise Chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au Palais, les admonesta instamment d'assoupir ces dissentions civiles, & que chacun sans empeschement & sans crainte servist à la religion. Ce qu'il sollicitoit avec grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts & les brigues de la division, & empescheroit le peuple de se reünir, & de se fortifier par consequent, contre luy, par leur concorde, & unanime intelligence : ayant essayé par la cruauté d'aucuns Chrestiens, qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme.

Reflexions de Montagne sur cette politique par rapport à la liberté de conscience, accordée de son temps aux Protestans.

Voyla ses mots à peu prés : en quoy cela est digne de consideration, que l'Empereur Julian se sert pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience, que nos Roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peut dire d'un costé, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre & semer la division, c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barriere ny coërction des loix, qui bride & empesche sa course. Mais d'autre costé, on diroit aussi, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir & relascher par la facilité, & par l'aisance, & que c'est esmousser l'eguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté, & la difficulté. Et si croy mieux, pour l'honneur de la devotion de nos Roys ; c'est, que n'ayans peu ce qu'ils vouloient, ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

favorem illiceret, adhærere cultui Christiano fingebat, à quo jam pridem occultè desciverat, *&c.* Id. *Lib.* xxi. c. 2.

24 Ubi verò abolitis quæ verebatur, adesse sibi liberum tempus faciundi quæ vellet advertit, sui pectoris patefecit arcana, & planè absolutis decretis, aperiri templa, arisque hostias admoveri, & reparari Deorum statuit cultum. Utque dispositorum roboraret effectum, dissidentes Christianorum Antistites cum plebe discissa in palatium intromissos monebat, ut civilibus discordiis consopitis quisque nullo vetante Religioni suæ serviret intrepidus : quod agebat ideò obstinatè, ut dissentiones augente licentiâ non timeret unanimantem posteà plebem, nullas infestas hominibus bestias ut sunt sibi, feralibus plerisque Christianorum expertus. *Amm. Marcell.* L. xxii. c. 3.

CHAP.

CHAPITRE XX.

Nous ne gouftons rien de pur.

Les biens que nous goûtons, font toûjours mêlez de quelque incommodité.

LA foibleſſe de noſtre condition fait que les choſes en leur ſimplicité & pureté naturelle ne puiſſent pas tomber en noſtre uſage. Les elemens que nous jouyſſons, ſont alterez : & les metaux de meſme, & l'or, il le faut empirer par quelque autre matiere, pour l'accommoder à noſtre ſervice. Ny la Vertu ainſi ſimple, qu'Ariſton & Pyrrho, & encore les Stoïciens faiſoient fin de la vie, n'y a peu ſervir ſans compoſition : ny la volupté Cyrenaïque & Ariſtippique. Des plaiſirs, & biens que nous avons, il n'en eſt aucun exempt de quelque meſlange de mal & d'incommodité:

[a]—— *medio de fonte leporum*
Surgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat.

Noſtre extreme volupté a quelque air de gemiſſement, & de plainte. Diriez-vous pas qu'elle ſe meurt d'angoiſſe ? Voire quand nous en forgeons l'image en ſon excellence, nous la fardons d'epithetes & qualitez maladifves, & douloureuſes : Langueur, molleſſe, foibleſſe, deffaillance, *morbidezza*, grand teſmoignage de leur conſanguinité & conſubſtantialité. La profonde joye a plus de ſeverité, que de gayeté. L'extreme & plein contentement, plus de raſſis que d'enjoué. [b] *Ipſa fœlicitas, ſe niſi temperat, premit.* L'aiſe nous maſche. C'eſt ce que dit un verſet Grec ancien, de tel ſens : [1] *Les Dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent :* c'eſt à dire, ils ne nous en donnent aucun pur & parfaict, & que nous n'achetions au prix de quelque mal.

La douleur & la volupté sont jointes

Le travail & le plaiſir, tres-diſſemblables de nature, s'aſſocient pourtant de je ne ſçay quelle joincture naturelle. Socrates, dit [2],

a De la ſource des Voluptez il s'éleve quelque amertume qui nous tourmente même dans le fort du plaiſir. *Lucret.* L. iv. *vſ.* 1126.

b La felicité qui ne ſait pas ſe moderer, ſe détruit elle-même. *Senec.* Epiſt. 74.

1 ——τῶν πόνων
Πωλῦσιν ἡμιν πάντα τἀγαθὰ Θεοί.
Epicharmus, apud Xenoph. L. ii. ἀπομνημονευμ. c. i. §. 20.

2 Dans le Dialogue de Platon, intitulé

par un bout, comme il paroit par la melancolie.

que quelque Dieu essaya de mettre en masse, & confondre la douleur & la volupté : mais, que n'en pouvant sortir, il s'advisa de les accoupler au moins par la queuë. Metrodorus disoit [3] qu'en la tristesse, il y a quelque alliage de plaisir : Je ne sçay s'il vouloit dire autre chose ; mais moy, j'imagine bien, qu'il y a du dessein, du consentement, & de la complaisance, à se nourrir en la melancholie. Je dis outre l'ambition, qui s'y peut encore mesler : il y a quelque ombre de friandise & delicatesse, qui nous rit & qui nous flatte, au giron mesme de la melancholie. Y a-il pas des complexions qui en font leur aliment?

[c] ----- *Est quædam flere voluptas.*

Et dit un Attalus en Seneque, [4] que la memoire de nos amis perdus nous aggrée, comme l'amer au vin trop vieil :

[d] *Minister vetuli puer falerni,*
Inger mi calices amariores :

& comme des pommes doucement aigres. Nature nous descouvre cette confusion. Les peintres tiennent, que les mouvemens & plis du visage, qui servent au pleurer, servent aussi au rire. De vray, avant que l'un ou l'autre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduitte de la peinturte, vous estes en doubte, vers lequel c'est qu'on va. Et l'extremité du rire se mesle aux larmes. [e] *Nullum sine auctoramento malum est.*

Volupté constante & universelle insupportable à l'Homme.

Quand j'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables : mettons le cas, que tous ses membres fussent saisis pour tousjours, d'un plaisir pareil à celuy de la generation en son poinct plus excessif : je le sens fondre sous la charge de son aise : & le voy du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, & si universelle. De vray il fuit, quand il y est, & se haste naturellement

PHÆDON, p. 376. E. Socrate parlant de cet accouplement, dit, *que si Esope y eut fait reflexion, il en auroit composé une Fable, où il auroit supposé, qu'un Dieu ayant essayé de confondre la douleur & la volupté, & n'ayant pû en venir à bout, il s'avisa,* &c.

3 *Esse aliquam cognatam tristitiæ voluptatem* aiebat Metrodorus. *Senec.* Epist. 99.

c On sent un certain plaisir à pleurer. *Ovid.* Trist. Eleg. iii. *vs.* 37.

4 Sic amicorum defunctorum memoria jucunda est, quomodo in vino nimis veteri ipsa nos amaritudo delectat : quomodo poma quædam sunt suaviter aspera. *Senec.* Epist. 63.

d Garçon qui sers le Vin vieux de Falerne, verse m'en du plus amer. *Catull.* Epigr. xxv. *vs.* 1, 2.

e Il n'y a point de mal sans compensation. *Senec.* Epist. 69.

d'en eſchapper, comme d'un pas, où il ne ſe peut fermir, où il craint d'enfondrer.

Le bien & le mal moral ſe trouvent dans l'Homme meslez enſemble.

Quand je me confeſſe à moy religieuſement, je trouve que la meilleure bonté que j'aye, a quelque teinture vicieuſe. Et crains que Platon en ſa plus nette vertu (moy qui en ſuis autant ſincere & loyal eſtimateur, & des vertus de ſemblable marque, qu'autre puiſſe eſtre) s'il y euſt eſcouté de prés (& il y eſcoutoit de prés) il y euſt ſenty quelque ton gauche, de mixtion humaine: mais ton obſcur, & ſenſible ſeulement à ſoy. L'homme en tout & par tout, n'eſt que rappieſſement & bigarrure.

Les Loix les plus juſtes ont quelque meslange d'injuſtice.

Les loix meſmes de la juſtice, ne peuvent ſubſiſter ſans quelque meſlange d'injuſtice : Et dit Platon, que ceux-là entreprennent de couper la teſte de Hydra, qui pretendent oſter des loix toutes incommoditez & inconveniens. [f] *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra ſingulos utilitate publicâ rependitur*, dit Tacitus.

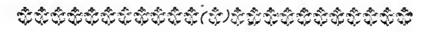
Eſprits communs plus propres aux affaires que les ſubtils.

Il eſt pareillement vray, que pour l'uſage de la vie, & ſervice du commerce public, il y peut avoir de l'excez en la pureté & perſpicacité de nos eſprits : Cette clarté penetrante a trop de ſubtilité & de curioſité : Il les faut appeſantir & eſmouſſer, pour les rendre plus obeïſſans à l'exemple & à la pratique ; & les eſpeſſir & obſcurcir, pour les proportionner à cette vie tenebreuſe & terreſtre. Pourtant ſe trouvent les Eſprits communs & moins tendus, plus propres & plus heureux à conduire affaires : Et les opinions de la philoſophie eſlevées & exquiſes, ſe trouvent ineptes à l'exercice. Cette pointue vivacité d'ame, & cette volubilité ſouple & inquiete, trouble nos negotiations. Il faut manier les entrepriſes humaines, plus groſſierement & ſuperficiellement ; & en laiſſer bonne & grande part, pour les droits de la fortune. Il n'eſt pas beſoin d'eſclairer les affaires ſi profondement & ſi ſubtilement : On s'y perd, à la conſideration de tant de luſtres contraires & formes diverſes, [g] *volutantibus res inter ſe pugnantes, obtorpuerant animi.* C'eſt ce que les anciens diſent

f Dans toute punition conſiderable il y a quelque injuſtice qui tombant ſur des particuliers, ſe trouve reparée par l'utilité publique. *Tacit.* Annal. L. xiv. *in fine Orationis C. Caſſii.*

g Conſiderant en eux-mêmes des choſes ſi

de Simonides : parce que son imagination [5] luy presentoit sur la demande que luy avoit faict le Roy Hieron (pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs jours de pensement) diverses considerations, aiguës & subtiles : doubtant laquelle estoit la plus vray-semblable, il desespera du tout de la verité. Qui en recherche & embrasse toutes les circonstances, & consequences, il empesche son eslection : Un engin moyen, conduit esgallement, & suffit aux executions, de grand, & de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagers sont ceux qui nous sçavent moins dire comme ils le font ; & que ces suffisans conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille. Je sçay un grand diseur, & tres-excellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains, cent mille livres de rente. J'en sçay un autre, qui dit, qu'il consulte mieux qu'homme de son conseil ; & n'est point au monde une plus belle montre d'ame, & de suffisance, toutesfois aux effects, ses serviteurs trouvent, qu'il est tout autre ; je dy sans mettre le malheur en compte.



CHAPITRE XXI.

Contre la Faineantise.

Un Prince doit mourir debout.

L'Empereur Vespasien estant malade de la maladie, dont il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'Empire : & dans son lit mesme, despeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : & son medecin l'en tançant, comme de chose nuisi-

opposées, ils en étoient tout étourdis. *Tit. Liv.* L. xxxii. c. 20.

5 Le Roi Hieron l'avoit prié de lui dire ce que c'est que Dieu ; & Simonide lui ayant répondu qu'il avoit besoin d'un jour pour examiner cette Question, le lendemain il demanda encore deux jours, & doubla chaque fois le nombre des jours après cela. Sur quoi Ciceron dit, *Simonidem arbitror,——quia multa venirent in mentem acuta atque subtilia, dubitantem quid eorum esset verissimum, desperasse omnem veritatem :* « Je croi, que Simonide perdit à la « fin toute esperance de trouver la Verité, après « que son Esprit se fut promené d'opinions en « opinions, les unes plus subtiles que les autres, « sans pouvoir démêler la veritable. *Cic.* De Nat. Deor. L. i. c. 22. *Je me sers ici de la traduction de Mr l'Abbé* d'Olivet,

ble à sa santé : [1] *Il faut*, disoit-il, *qu'un Empereur meure debout.* Voila un beau mot, à mon gré, & digne d'un grand Prince. Adrian l'Empereur [2] s'en servit depuis à ce mesme propos : & le devroit-on souvent ramentevoir aux Roys, pour leur faire sentir, que cette grande charge, qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oisive ; & qu'il n'est rien qui puisse si justement desgouster un Subject, de se mettre en peine & en hazard pour le service de son Prince, que de le voir appoltronny cependant luy-mesme, à des occupations lasches & vaines : & d'avoir soing de sa conservation, le voyant si nonchalant de la nostre.

Il doit commander ses armées en personne.

Quand quelqu'un voudra maintenir, qu'il vaut mieux que le Prince conduise ses guerres par autre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceux à qui leurs lieutenans ont mis à chef de grandes entreprises : & de ceux encore desquels la presence y eust esté plus nuisible, qu'utile. Mais nul Prince vertueux & courageux pourra souffrir, qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Sous couleur de conserver sa teste, comme la statuë d'un Sainct, à la bonne fortune de son Estat, ils le degradent de son office, qui est tout en action militaire, & l'en declarent incapable. J'en sçay un, qui aymeroit bien mieux estre battu, que de dormir, pendant qu'on se battroit pour luy ; & qui ne vid jamais sans jalousie, ses gents mesmes, faire quelque chose de grand en son absence. Et *Selym* Premier disoit avec raison, ce me semble, *que les victoires, qui se gaignent sans le maistre, ne sont pas completes.* De tant plus volontiers eust-il dit, que ce maistre devroit rougir de honte, d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant embesongné que sa voix & sa pensée : Ny cela mesme, veu qu'en telle besongne, les advis & commandemens, qui apportent l'honneur, sont ceux-là seulement, qui se donnent sur le champ, & au propre de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme. Les Princes de la race Hottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion : Et *Bajazet* second avec son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences & autres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur Empire : & celuy qui regne à

1 *Suetone* dans la Vie de Vespasien : §. 24. 2 *Æl. Spartiani* Ælius Verus, p. 16. *Hist. Aug.*

present, *Ammurath* troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Fust-ce pas le Roy d'Angleterre, *Edouard* troisiesme, qui dit de nostre Roy *Charles* cinquiesme, ce mot, *Il n'y eut onques Roy, qui moins s'armast, & si n'y eut onques Roy, qui tant me donnast à faire?* Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort, plus que de la raison. Et cherchent autre adherent, que moy, ceux qui veulent nombrer entre les belliqueux & magnanimes Conquerants, les Roys de Castille & de Portugal, de ce qu'à douze cents lieuës de leur oisive demeure, par l'escotte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une & d'autre part: desquelles c'est à sçavoir, s'ils auroyent seulement le courage d'aller jouir en presence.

Quelle devoit être l'activité & la sobrieté des Princes,

L'Empereur Julian disoit encore plus, qu'un philosophe & un galant homme ne devoient pas seulement respirer: c'est à dire, ne donner aux necessitez corporelles, que ce qu'on ne leur peut refuser; tenant tousjours l'ame & le corps embesongnez à choses belles, grandes & vertueuses. Il avoit honte si en public on le voyoit cracher ou suer (ce qu'on dit aussi de la jeunesse Lacedemonienne, & Xenophon de la Persienne) parce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel, & la sobrieté, devoient avoir cuit & asseché toutes ces superfluitez. Ce que dit Seneque ne joindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur jeunesse droite: [3] *ils n'apprenoient*, dit-il, *rien à leurs enfans, qu'ils deussent apprendre assis.*

L'envie de mourir utilement, est très-louable; quoique l'execution ne soit pas en notre puissance,

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesme utilement & virilement: mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution, qu'en nostre bonne fortune. Mille ont proposé de vaincre, ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un & à l'autre: les blesseures, les prisons, leur traversant ce dessein, & leur prestant une vie forcée. Il y a des maladies, qui atterrent jusques à nos desirs, & nostre cognoissance. Fortune ne devoit pas seconder la vanité des legions Romaines, qui s'obligerent par serment, de mourir ou de vaincre: [a] *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie: Si fallo, Jovem patrem*

3 *Nihil* (Majores nostri) *liberos suos docebant quod discendum esset jacentibus.* Senec, *Epist.* 88.

a Je retournerai vainqueur du Combat, ô Marcus Fabius: & si j'y manque, que la cole-

Gradivúmque Martem aliósque iratos invoco Deos. Les Portugais disent, qu'en certain endroit de leur conqueste des Indes ils rencontrerent des soldats, qui s'estoient condamnez avec horribles execrations, de n'entrer en aucune composition, que de se faire tuer, ou demeurer victorieux : & pour marque de ce vœu, portoyent la teste & la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder & obstiner : il semble que les coups fuyent ceux qui s'y presentent trop alaigrement : & n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers, & corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie, par les forces adversaires, aprés avoir tout essayé, a esté contraint, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur, ou de n'en rapporter pas la vie, se donner soy-mesme la mort, en la chaleur propre du combat. Il en est d'autres exemples : Mais en voicy un. Philistus, chef de l'armée de Mer du jeune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui fut asprement contestée, les forces estants pareilles. En icelle il eut du meilleur au commencement, par sa prouësse. Mais les Syracusains se rangeans autour de sa galere, pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de sa personne, pour se desvelopper, n'y esperant plus de ressource, [4] s'osta de sa main la vie, qu'il avoit si liberalement abandonnée, & frustratoirement, aux mains ennemies.

Intrepide activité de Moley Moluch, Roy de Fez, dans un combat, où il expire vainqueur des Portugais.

Moley Moluch, Roy de Fez, [5] qui vient de gaigner contre *Sebastian* Roy du Portugal, cette journée, fameuse par la mort de trois Roys, & par la transmission de cette grande Couronne, à celle de Castille : se trouva grievement malade dés lors que les Portugalois entrerent à main armée en son Estat; & alla tousjours depuis en empirant vers la mort, & la prevoyant. Jamais homme ne se servit de soy plus vigoureusement, & bravement. Il se trouva foible, pour soustenir la pompe ceremonieuse de l'entrée de son camp, qui est selon leur mode, pleine de magnificence, & chargée de tout plein d'action : & resigna cet honneur à son frere : Mais ce fut aussi le seul office de Capitaine qu'il resigna : touts les autres necessaires & utiles, il les feit tres-glorieusement & exactement : tenant son corps

re de Jupiter, de Mars & des autres Dieux tombe sur moy. *Tit. Liv.* L. ii. c. 45.

4 *Plutarque* dans la Vie de Dion : ch. 8.

5 *En* 1578.

couché : mais son entendement, & son courage, debout & ferme, jusques au dernier souspir : & aucunement au delà. Il pouvoit miner ses ennemis, indiscretement advancez en ses terres : & luy poisa merveilleusement, qu'à faute d'un peu de vie, & pour n'avoir qui substituer à la conduitte de cette guerre, & affaires d'un Estat troublé, [6] il eust à chercher la victoire sanglante & hazardeuse, en ayant une autre pure & nette entre ses mains. Toutesfois il mesnagea miraculeusement la durée de sa maladie, à faire consumer son ennemy, & l'attirer loing de son armée de mer, & des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Affrique : jusques au dernier jour de sa vie, lequel par dessein, il employa & reserva à cette grande journée. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais ; lequel rond venant à se courber & serrer, les empescha non seulement au conflict (qui fut tres aspre par la valeur de ce jeune Roy assaillant) veu qu'ils avoient à montrer visage à tous sens : mais aussi les empescha à la fuitte aprés leur routte. Et trouvants toutes les issues saisies, & closes, furent contraints de se rejetter à eux-mesmes : [b] *coacervantúrque non solùm cæde, sed etiam fugâ*, & s'amonceller les uns sur les autres, fournissants aux vainqueurs une tresmeurtriere victoire, & tres entiere. Mourant, il se feit porter & tracasser où le besoing l'appelloit : & coulant le long des files, enhortoit ses Capitaines & soldats, les uns aprés les autres. Mais un coing de sa battaille se laissant enfoncer, [7] on ne le peust tenir, qu'il ne montast à cheval l'espée au poing. Il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robbe, & par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie, qui luy restoit : On le recoucha. Luy se resuscitant comme en sursaut de cette pasmoison, toute autre faculté luy deffaillant ; pour advertir qu'on teust sa mort (qui estoit le plus necessaire commandement, qu'il eust lors à faire, affin de n'engendrer quelque desespoir aux siens, par cette nouvelle) expira, [8] tenant le doigt contre sa bouche close : signe ordinaire de faire silence. Qui vescut oncques si long temps, & si

6 *Jac. Aug. Thuani* Hist. L. lxv. p. 248. *Genevæ*, an. 1620.

b Entassez non seulement par le carnage, mais aussi par la fuite.

7 *Thuani* Hist. L. lxv. p. 248.

8 *Thuani* Hist. L. lxv. p. 248. où Mr de

degré

avant en la mort ? qui mourut oncques si debout ? L'extreme degré de traitter courageusement la mort, & le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans soucy, continuant libre le train de la vie, jusques dedans elle, comme Caton, qui s'amusoit à estudier & à dormir, en ayant une violente & sanglante, presente en son cœur, & la tenant nen sa main.

CHAPITRE XXII.

Des Postes.

Chevaux de poste établis par Cyrus.

JE n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gens de ma taille, ferme & courte : mais j'en quitte le mestier : il nous essaye trop, pour y durer long temps. Je lisois à cette heure, [1] que le Roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de tous les costez de son Empire, qui estoit d'une fort grande estenduë, fit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un jour, tout d'une traicte, & à cette distance il establit des hommes, qui avoient charge de tenir des chevaux prests, pour en fournir à ceux qui viendroient vers luy. Et disent aucuns, [2] que cette vistesse d'aller revient à la mesure du vol des gruës.

Cette maniere d'aller, pratiquée par les Romains.

César dit [3] que Lucius Vibulus Rufus ayant haste de porter un advertissement à Pompeius, s'achemina vers luy jour & nuict, changeant de chevaux, pour faire diligence. Et luy-mesme, à ce que dit Suetone, [4] faisoit cent milles par jour, sur un coche de louage : Mais c'estoit un furieux courrier : car où les rivieres luy tranchoient son chemin, il les franchissoit à nage : & ne se destourna jamais pour [5] querir un pont, ou un gué. Tiberius Nero allant voir son frere

Thou remarque qu'on disoit que Charles de Bourbon avoit fait la même chose en expirant au pied des murailles de Rome, qui fut prise d'assaut par ses Troupes un peu après sa mort.

1 Dans la *Cyropedie* de Xenophon : L. viii. c. 6. §. 9.

2 *Là-même*, Xenophon ajoûte, qu'*on dit que suivant cette maniere d'aller, quelques-uns surpassent en vitesse le vol des gruës :* φασί τινας θᾶττον τῶν γεράνων ταύτην τὴν πορείαν ἀνύειν : ce que Xenophon laisse indécis.

3 De Bello Civili. L. 3. c. 4.

4 Longissimas vias incredibili celeritate confecit, expeditus, meritoriâ rhedâ, centena passuum millia in singulos dies: si flumina morarentur, nando trajiciens. *Suet.* in Cæsare, §. 57.

5 Ou *chercher*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

Drusus, malade en Allemaigne : fit [6] deux cens milles, en vingt quatre heures, ayant trois coches. En la guerre des Romains contre le Roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dit Tite-Live, [a] *per dispositos equos propè incredibili celeritate ab Amphissâ tertio die Pellam pervenit* : & appert à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non freschement ordonnées pour cette course.

Hirondelles employées à porter des nouvelles.

L'invention de Cecinna à renvoyer des nouvelles à ceux de sa maison, avoit bien plus de promptitude : il emporta quant & soy [7] des arondelles, & les relaschoit vers leurs nids, quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avec les siens.

Pigeons dressez à porter des Lettres.

Au theatre à Rome, les maistres de famille avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoyent des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gens au logis : & estoient dressez à en rapporter response. D. Brutus [8] en usa assiegé à Mutine ; & autres ailleurs.

Comment les hommes couroient la poste au Perou.

Au Peru, ils couroyent sur les hommes, qui les chargeoient sur les espaules à tout des portoires, par telle agilité, que tout en courant, les premiers porteurs rejettoyent aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

Des Couriers du grand Seigneur.

J'entends que les Valachi, courriers du grand Seigneur, font des extremes diligences : d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils trouvent en leur chemin, en luy donnant leur cheval recreu. Pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroittement, d'une bande large comme font assez d'autres. Je n'ay trouvé [9] nul sejour à cet usage.

6 *Plin.* Nat. Hist. L. vii. c. 20.

a Il se rendit dans trois jours d'Amphisse à Pella sur des chevaux de relais, avec une rapidité incroyable. L. xxxvii. c. 7.

7 *Plin.* Nat. Hist. L. x. c. 24.

8 *Id.* ibid. c. 37.

9 C'est à dire, *nul soulagement*.



CHAPITRE XXIII.

Des mauvais moyens employez à bonne fin.

Les Etats politiques sujets aux mêmes accidens que le Corps humain.

IL se trouve une merveilleuse relation & correspondance, en cette universelle police des ouvrages de nature : qui monstre bien qu'elle n'est ny fortuite ny conduite par divers maistres. Les maladies & conditions de nos corps se voyent aussi aux Estats & polices. Les royaumes, les republiques naissent, fleurissent & fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes subjects à une repletion d'humeurs inutile & nuysible, soit de bonnes humeurs, (car cela mesme les medecins le craignent : & parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop allegre & vigoureuse, il nous la faut [1] essimer & rabatre par art, de peur que nostre nature ne se pouvant rassoir en nulle certaine place, & n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre & trop à coup : ils ordonnent pour cela aux Athletes les purgations & les saignées, pour leur soustraire cette superabondance de santé) soit repletion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies. De semblable repletion se voyent les Estats souvent malades : & a l'on accoustumé d'user de diverses sortes de purgation. Tantost on donne congé à une grande multitude de familles, pour en descharger le Pays, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'autruy. De cette façon nos anciens Francons partis du fons d'Alemaigne, vindrent se saisir de la Gaule, & en deschasser les premiers habitans : ainsi se forgea cette infinie marée d'hommes, qui s'escoula en Italie sous Brennus & autres : ainsi les Gots & Vandales : comme aussi les peuples qui possedent à present la Grece, abandonnerent leur naturel pays pour s'aller loger ailleurs plus au large :

1 Diminuer. *Essimer*, veut dire proprement, *amaigrir*, *rendre maigre* : ainsi on dit en faulconnerie, *essimer un faulcon*, quand pour lui oster la graisse excessive & l'emmaigrir on lui baille diverses cures, comme si on disoit *essuymer*, c'est à dire, abbaisser ou oster le suif : *Nicot*.

& à peine est-il deux ou trois coins au monde, qui n'ayent senty l'effect d'un tel remuement. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies : car sentans leur ville se grossir outre mesure, il la deschargeoient du peuple moins necessaire, & l'envoyoient habiter & cultiver les terres par eux conquises.

Pourquoi les Romains entretenoient la Guerre.

Par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avec aucuns leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oysiveté mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient :

> [a] *Et patimur longæ pacis mala, sævior armis*
> *Luxuria incumbit :*

Mais aussi pour servir de saignée à leur Republique, & esvanter un peu la chaleur trop vehemente de leur jeunesse : escourter & esclaircir le branchage de ce tige abondant en trop de gaillardise : à cet effect se sont-ils autrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Politique d'Edouard III. Roi d'Angleterre.

Au traité de Bretigny, Edouard troisiesme Roy d'Angleterre, ne voulut comprendre en cette paix generalle qu'il fit avec nostre Roy, [2] le different du Duché de Bretaigne, affin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, & que cette foulle d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se rejettast en Angleterre. Ce fut l'une des raisons, pourquoy nostre Roy Philippe consentit d'envoyer Jean son fils à la guerre d'outremer : afin d'emmener quant & luy un grand nombre de jeunesse bouillante, qui estoit en sa gendarmerie.

Guerre étrangere de quelle utilité.

Il y en a plusieurs en ce temps, qui discourent de pareille façon, souhaitans que cette esmotion chaleureuse, qui est parmy nous, se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs

a Nous sommes maintenant exposez aux desordres que produit une longue Paix, par le debordement du luxe qui nous est plus funeste que les armes de nos Ennemis. *Juvenal.* Sat. vi. v. 192.

2 *Riens*, dit le bon Froissart, *n'en fut diffiniement fait, car si comme j'en fus depuis informé, le Roy d'Angleterre & les siens n'y avoient mie trop grande affection, car ils presumoient que le temps advenir toutes manieres de Gens-d'armes de leur costé, partiroyent & vuideroyent les Garnisons & forteresses qu'ils tenoient à present & avoient tenuës au Royaume de France, & retireroyent quelque part que ce fust, & mieux valoit, & plus profitable estoit, que ces guerroyeurs & pilleurs se retirassent en la Duché de Bretagne, (qui est un des gras Pays du monde, & bon pour tenir Gens-d'armes) que qu'ils vinssent en Angleterre, car leur Pays en pourroit estre perdu & robé.* Premier Volume de Froissart : *ch.* 213.

peccantes, qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoulle ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousjours en force, & apportent enfin nostre entiere ruine. Et de vray, une guerre estrangere est un mal bien plus doux que la civile : mais je ne croy pas que Dieu favorisast une si injuste entreprise, d'offenser & quereler autruy pour nostre commodité.

[b] *Nil mihi tàm valdè placeat, Rhamnusia virgo,*
Quod temerè invitis suscipiatur heris.

Les hommes reduits à se servir de mauvais moyens pour une bonne fin.

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous pousse souvent à cette necessité, de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin. Lycurgus, le plus vertueux & parfaict legislateur qui fut onques, inventa cette tres-injuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, [3] de faire enyvrer par force les Elores, qui estoyent leurs serfs : afin qu'en les voyant ainsi perdus & ensevelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le desbordement de ce vice. Ceux-là avoyent encore plus de tort, qui permettoyent anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'il fussent condamnez [4] fussent deschirez tous vifs par les medecins, pour y voir au naturel nos parties interieures, & en establir plus de certitude en leur art : car s'il se faut desbaucher, on est plus excusable, le faisant pour la santé de l'ame, que pour celle du corps : comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance & au mespris des dangers, & de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs & escrimeurs à outrance, qui se combattoient, détailloient, & entretuoyent en leur presence :

Les Spectacles de Gladiateurs inventez pour inspirer au Peuple Romain le mépris de la mort.

[c] *Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,*
Quid mortes juvenum, quid sanguine pasta voluptas?

Et dura cet usage jusques à Theodosius l'Empereur.

b Que rien, ô puissante Nemesis, ne me plaise jamais si fort, que j'entreprenne de l'avoir malgré les legitimes possesseurs. *Catull.* ad Manlium, Carm. lxvi. *vs.* 77, 78.

3 *Plutarque* dans la Vie de Lycurgue, ch. 21. de la traduction d'Amyot.

4 C'est ce que Celsus rapporte, & ne désaprouve point. Voici ses propres paroles : *Longè optimè fecisse Herophilum & Erasistratum putant, qui nocentes homines, à Regibus ex carcere acceptos, vivos inciderint, considerarintque etiamnum spiritu remanente, ea quæ natura antè clausisset, eorumque posituram, colorem, figuram, magnitudinem*, &c. *A. Corn. Celsi* Medecina, in *Præfat.* p. 7. Edit. Th. J. ab Almeloven : *Amst.* an. 1713.

c Autrement, à quoi bon l'art extravagant d'un Jeu si barbare, tant de jeunes gens égorgez, & le plaisir de voir répandre le sang humain?

[d] *Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,*
Quódque patris superest successor laudis habeto:
Nullus in urbe cadat, cujus sit pœna voluptas,
Jam solis contenta feris infamis arena,
Nulla cruentatis homicidia ludat in armis.

C'estoit à la verité un merveilleux exemple, & de tres-grand fruict, pour l'institution du peuple, de voir tous les jours en sa presence, cent, deux cents, voire mille coupples d'hommes armez les uns contre les autres, se hacher en pieces, avec une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur vist lascher une parole de foiblesse ou commiseration, jamais tourner les dos, ny faire seulement un mouvement lasche, pour gauchir au coup de leur adversaire : ains tendre le col à son espée, & se presenter au coup. Il est advenu à plusieurs d'entre eux, estans blessez à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple, s'il estoit content de leur devoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent & mourussent constamment, mais encore allegrement : en maniere qu'on les hurloit & maudissoit, si on les voyoit estriver à recevoir la mort. Les filles mesmes les incitoient :

[e] ------ *consurgit ad ictus,*
Et quoties victor ferrum jugulo inserit, illa
Delitias ait esse suas, pectúsque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.

Les premiers Romains employoyent à cet exemple les criminels : Mais depuis on y employa des serfs innocens, & des libres mesmes, qui se vendoyent pour cet effect : jusques à des Senateurs & Chevaliers Romains : & encores des femmes :

[f] *Nunc caput in mortem vendunt, & funus arenæ,*

d Prince hâte-toi de posseder une gloire qui a été reservée à ton Regne. Successeur de ton Pere, joui de cette louange qui te reste après lui : Qu'on ne voye plus personne à Rome massacré pour divertir le Peuple : Que l'Arene ne soit abreuvée à l'avenir que du sang des Bêtes feroces : & ne nous presente plus de Jeux, terminez par de cruels homicides. *Prudentii* Lib. posterior : *vs.* 643, *&c.*

e Cette modeste Vierge se leve à chaque coup que se donnent les Gladiateurs ; & toutes les fois que le Vainqueur enfonce son épée dans la gorge de son Adversaire, elle dit tout haut qu'elle en est ravie de joye, & relevant son pouce elle ordonne qu'on perce le sein du Vaincu tristement couché par terre. *Id.* ibid. *vs.* 617, *&c.*

f A présent ils se donnent en spectacle sur l'arene, & s'exposent à la mort pour de l'argent, se faisant chacun un Ennemi en pleine

Atque hostem sibi quisque parat cùm bella quiescunt.
g *Hos inter fremitus novósque lusus,*
. . . .
Stat sexus rudis insciúsque ferri,
Et pugnas capit improbus viriles:

ce que je trouverois fort estrange & incroyable, si nous n'estions accoustumez de voir tous les jours en nos guerres, plusieurs miliasses d'hommes estrangers [5] engageants, pour de l'argent, leur sang & leur vie, à des querelles où ils n'ont aucun interest.

CHAPITRE XXIV.

De la Grandeur Romaine.

JE ne veux dire qu'un mot de cet argument infiny, pour montrer la simplesse de ceux qui apparient à celle-là, les chetives grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des *Epistres familieres* de Cicero (& que les Grammairiens en ostent ce surnom, de *familieres*, s'ils veulent, car à la verité il n'y est pas fort à propos: & ceux qui au lieu de *familieres* y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eux, de ce que dit Suetone en la vie de César, [1] qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*) il y en a une, qui s'adresse à César estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redit ces mots, qui estoyent sur la fin d'un'autre lettre, que César luy avoit escrit: « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommandé, [2] je le feray Roy de Gaule, & si tu veux que j'advance quelque autre de tes amis, envoye-le moy ». Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen Romain, comme estoit lors César, de

Royaumes donnez & vendus par César, lorsqu'il étoit simple citoyen Romain.

Paix. *Manil.* Astron. L. iv. *vs.* 225, 226.

g Parmi ces fremissemens & ces nouveaux plaisirs, les Femmes, sexe inhabile à manier les armes, s'engagent dans des combats avec autant de fureur & d'achamement que les hommes mêmes. *Stat.* Syl. vi. L. i. *vs.* 51. 53, 54.

5 *Témoin encore aujourd'hui* les Suisses, *qui parens & compatriotes vont servir dans les Armées de France, & dans celles des Hollandois en guerre avec la France, & combattent vivement les uns contre les autres, pour gagner leur paye.*

1 Cap. 56. qui commence par, *Reliquit & rerum suarum commentarios*, &c.

2 *Vel Regem Galliæ faciam.——Si vis tu, ad me alium mitte quem ornem.* L. vii. Epist. 5. *Ciceronis* Cæsari Imper.

disposer des Royaumes, car il osta bien au Roy Dejotarus le sien, [3] pour le donner à un gentil-homme de la ville de Pergame nommé Mithridates. Et ceux qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs Royaumes par luy vendus: & Suetone dit qu'il tira pour un coup, [4] du Roy Ptolomæus, trois millions six cens mill'escus, qui fut bien prés de luy vendre le sien.

[a] *Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis.*

Un grand Roi dépouillé de ses conquêtes par une Letre du Senat Romain.

Marcus Antonius disoit, [5] que la grandeur du peuple Romain ne se montroit pas tant, par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit. Si en avoit-il quelque siecle avant Antonius, osté un entre autres, d'authorité si merveilleuse, qu'en toute son histoire, je ne sçache marque, qui porte plus haut le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Egypte, & estoit aprés à conquerir Cypre, & autres demeurants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du Senat: & d'abordée, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le Roy les ayant leuës, & dict, qu'il en delibereroit: Popilius circonscrit la place où il estoit avec sa baguette, en luy disant: [6] *Ren-moy responce, que je puisse rapporter au Senat, avant que tu partes de ce cercle.* Antiochus estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprés y avoir un peu songé: *Je feray* (dit-il) *ce que le Senat me commande.* Lors le salua Popilius, comme amy du peuple Romain. Avoir renoncé à une si grande Monarchie, & cours d'une si fortunée prosperité, par l'impression de trois traits d'escriture! Il eut vrayement raison, comme il fit, d'envoyer depuis dire au Senat par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance, [7] de mesme respect, que si elle fust venuë des Dieux immortels.

Pourquoi les Romains

Tous les Royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il

3 *César*, dit Ciceron, *donna le Royaume de Dejotare à je ne sai quel Pergamenien de sa suite*, Asseclæ suo Pergameno nescio cui: *De Divinat.* L. ii. ch. 37.

4 Regna pretio dedit: ut qui uni Ptolemæo propè sex millia talentorum suo Pompeiique nomine abstulerit. *Sueton.* in Jul. Cæsare: §. 54.

a *A tel prix la Galatie,*
A tel le Pays du Pont,
A tel autre la Lydie.
CLAUDIAN. in Eutrop. L. i. c. 203.

5 *Plutarque* dans la Vie d'Antoine, c. 8.

6 *Tit. Liv.* L. xlv. c. 12.

7 Eumque haud secus quàm Deorum imperio, Legatorum Romanorum jussu paruisse, Id. ibid. c. 13.

les

les rendit à ceux qui les avoyent perdus, ou en fit present à des estrangers. Et sur ce propos Tacitus parlant du Roy d'Angleterre Cogidunus, nous fait sentir par un merveilleux traict cette infinie puissance : Les Romains (dit-il) avoyent accoustumé [8] de toute ancienneté, de laisser les Roys qu'ils avoyent surmontez, en la possession de leurs Royaumes, sous leur authorité : à ce qu'ils eussent des Roys mesmes, outils de la servitude : [9] *Ut haberent instrumenta servitutis & Reges.* Il est vray-semblable, que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du Royaume d'Hongrie, & autres Estats, regardoit plus à cette consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer ; qu'il estoit saoul & chargé de tant de Monarchies & de domination, que sa vertu, ou celle de ses ancestres, luy avoyent acquis.

rendoient aux Rois leurs Royaumes, après les avoir conquis.



CHAPITRE XXV.

De ne contrefaire le Malade.

Il y a un epigramme en Martial qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes : où il recite plaisamment l'histoire de Célius, qui pour fuir à faire la Cour à quelques Grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister & les suivre, fit la mine d'avoir la goute : & pour rendre son excuse plus vray-semblable, se faisoit oindre les jambes, les avoit enveloppées, & contrefaisoit entierement le port & la contenance d'un homme gouteux. Enfin la fortune luy fit ce plaisir [1] de l'en rendre tout à faict.

Goute contrefaite, changée en vraye goute.

[a] *Tantum cura potest & ars doloris,*
Desit fingere Cælius podagram.

J'ay veu en quelque lieu d'Appian, ce me semble, une pareille histoire, d'un qui voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs

Exemple d'un homme

8 *Vetere ac jàm pridem receptâ Populi Romani consuetudine*: In Vitâ Julii Agricolæ.
9 *Tacit.* ibid.
1 *De le rendre gouteux*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

a Telle est l'efficace de cette espece d'affectation que Célius n'eut plus besoin de se feindre gouteux. *Martial*, L. vii. Epigr. 38. *vs.* 8, 9. Il y a dans Martial, *Quantum cura potest, & ars doloris !*

qui devint borgne en faisant semblant de l'etre.

de Rome, pour se desrober de la cognoissance de ceux qui le poursuyvoient, se tenant caché & travesti, y adjousta encore cette invention, de contrefaire le borgne : quand il vint à recouvrer un peu plus de liberté, & qu'il voulut deffaire l'emplatre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il trouva que sa veuë estoit effectuellement perdue sous ce masque. Il est possible que l'action de la veuë s'estoit hebetée, pour avoir esté si long temps sans exercice, & que la force visive s'estoit toute rejettée en l'autre œil : Car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert, r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect : en maniere que celuy qui reste, s'en grossit & s'en enfle : Comme aussi l'oisiveté, avec la chaleur des liaisons & des medicamens, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au gouteux de Martial.

Reflexion de Montagne sur un vœu de quelques Gentilshommes Anglois.

Lisant chez Froissard, le vœu d'une troupe de jeunes gentils-hommes Anglois, [2] de porter l'œil gauche bandé, jusques à ce qu'ils eussent passé en France, & exploité quelque faict d'armes sur nous : je me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust pris, comme à ces autres, & qu'ils se fussent trouvez tous éborgnez au revoir des maistresses, pour lesquelles ils avoyent fait l'entreprise.

On a raison d'empêcher les Enfans de contrefaire les défauts corporels.

Les meres ont raison de tancer leurs enfans, quand ils contrefont les borgnes, les boiteux & les bicles, & tels autres defauts de la personne : car outre ce que le corps ainsi tendre en peut recevoir un mauvais ply, je ne sçay comment il semble que la fortune se jouë à nous prendre au mot : & j'ay ouy reciter plusieurs exemples de gens devenus malades ayant dessigné de feindre l'estre. De tout temps j'ay apprins de charger ma main & à cheval & à pied, d'une baguette ou d'un baston : jusques à y chercher de l'elegance, & [3] m'en sejourner, d'une contenance affettée. Plusieurs m'ont menacé, que fortune tourneroit un jour cette mignardise en necessité. Je me fonde sur ce que je seroy le premier gouteux de ma race.

2 *Si avoit entre eux*, dit Froissard parlant de quelques Ambassadeurs d'Edouard troisiéme, envoyez en Flandres pour former une Ligue contre la France, *plusieurs jeunes Bacheliers qui avoient chacun un œil couvert de drap, afin qu'ils n'en peussent veoir : & disoit-on que ceux-là avoient voué, entre Dames de leur Pays, que jamais ne verroient que d'un œil, jusques à ce qu'ils auroient fait aucunes prouesses de leurs Corps ou Royaume de France, lesquels n'en vouloient rien cognoistre à ceux qui leur en demandoient, si en avoit chacun grande merveille.* Premier Volume de Froissard : ch. 29.

3 *M'en amuser.*

Mais alongeons ce Chapitre, & le bigarrons d'une autre piece, à propos de la cecité. Pline dit d'un, [4] qui songeant estre aveugle en dormant, se le trouva l'endemain, sans aucune maladie precedente. La force de l'imagination peut bien ayder à cela, comme j'ay dit ailleurs, & semble que Pline soit de cet advis: mais il est plus vraysemblable, que les mouvemens que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui luy ostoyent la veuë, furent occasion du songe.

Exemple d'un homme devenu aveugle en dormant.

Adjoustons encore un'histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres: « Tu sçais, (dit-il) escrivant à Lucilius, « [5] que Harpasté la folle de ma femme, est demeurée chez moy pour « charge hereditaire: car de mon goust je suis ennemy de ces mons-« tres, & si j'ay envie de rire d'un fol, il ne me le faut cherchet « guere loing, je ris de moy-mesme. Cette folle a subitement perdu « la veuë. Je te recite chose estrange, mais veritable: elle ne sent « point qu'elle soit aveugle, & presse incessamment son gouverneur « de l'emmener, parce qu'elle dit que ma maison est obscure. Ce « que nous rions en elle, je te prie croire, qu'il advient à chacun « de nous: nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux. Encore les « aveugles demandent un guide, nous nous fourvoyons de nous-« mesmes. Je ne suis pas ambitieux, disons-nous, mais à Rome on « ne peut vivre autrement: je ne suis pas somptueux, mais la ville « requiert une grande despense: ce n'est pas ma faute, si je suis « cholere, si je n'ay encore establi aucun train asseuré de vie, c'est « la faute de la jeunesse. Ne cherchons pas hors de nous nostre « mal, il est chez nous: il est planté en nos entrailles. Et cela mes-« me, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la gueri-« son plus malaisée. Si nous ne commençons de bonne heure à nous « penser, quand aurons-nous pourveu à tant de playes & à tant de « de maux? Si avons-nous [6] une tres-douce medecine, que la phi-

Folle, devenuë aveugle, s'en prend à la Maison qu'elle croit obscure: image de ce que font la plûpart des hommes.

4 Publius Cornelius Rufinus —— dormiens oculorum visum amisit, cùm id sibi accidere somniaret. *Nat. Hist.* L. vii. c. 50.

5 Harpasten uxoris meæ fatuam, scis hereditarium onus in domo meâ remansisse. Ipse enim aversissimus ab istis prodigiis sum: si quando fatuo delectari volo, non est mihi longè quærendus: me rideo. Hæc fatua, &c. *Epist.* 50.

6 Non est acerba medicina: protinus enim delectat dum sanat. Aliorum remediorum post sanitatem voluptas est: Philosophia pariter & salutaris & dulcis est. *Id.* ibid.

« losophie : car des autres, on n'en sent le plaisir, qu'aprés la gue-« rison, cette-cy plaist & guerit ensemble ». Voyla ce que dit Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos : mais il y a du profit au change.

CHAPITRE XXVI.

Des Pouces.

Coûtume de s'entrelasser, de se blesser, & succer les pouces.

TAcitus recite que parmy certains Roys barbares, pour faire une obligation asseurée, [1] leur maniere estoit, de joindre estroictement leurs mains droites l'une à l'autre, & s'entrelasser les pouces : & quand à force de les presser le sang en estoit monté au bout, ils les blessoient de quelque legere pointe, & puis se les entresuçoient.

Etymologie du mot Pouce.

Les medecins disent, [2] que les pouces sont les maistres doigts de la main, & que leur etymologie Latine vient de *pollere*. Les Grecs [3] l'appellent ἀντιχεὶρ, comme qui diroit une autre main. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens, de main entiere :

[a] *Sed nec vocibus excitata blandis,*
Molli pollice nec rogata surgit.

Pouces baissez, marque de faveur; & haussez, marque du contraire.

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer & baisser les pouces :

[b] *Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum :*

1 Mos est regibus, quoties in societatem coëant, implicare dextras, pollicésque inter se vincire, nodòque præstringere. Mox ubi sanguis in artus extremos se effuderit, levi ictu cruorem eliciunt, atque invicem lambunt: *Annal.* L. xii.

2. Ceci semble pris de Macrobe, qui l'a pris à son tour d'*Ateius Capito*, dont voici les propres paroles : *Pollex qui nomen ab eo quod pollet* accepit, *nec in sinistrâ cessat, nec minùs quàm tota manus semper in officio est: unde apud Græcos* ἀντιχεὶρ, inquit, *vocatur, quasi manus altera* : Macrob. *Saturn.* L. vii. c. 13.

3 *Appellent le pouce*, ἀντιχεὶρ, &c.

a Mais cette partie d'où elle attend tout son plaisir, demeure immobile, malgré les paroles passionnées & les attouchemens d'un pouce doux & lascif qu'elle employe pour l'animer. *Martial.* L. xii. Epigr. 99. vs. 8, 9.

b Tes amis applaudiront à ces Jeux, en baissant les deux pouces. *Horat.* L. i. Epist. 18. vs. 66.

& de desfaveur de les hausser & contourner au dehors:

c —— *converso pollice vulgi*
Quemlibet occidunt populariter.

Les Romains dispensoient de la guerre, ceux qui estoient blessez au pouce, comme s'ils n'avoient plus la prise des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un Chevalier Romain, [4] qui avoit par malice couppé les pouces à deux siens jeunes enfans, [5] pour les excuser d'aller aux armées : & avant luy, le Senat du temps de la guerre Italique, avoit condamné Caius Vatienus à prison perpetuelle, & luy avoit confisqué tous ses biens, [6] pour s'estre à escient couppé le pouce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage.

Ceux qui se coupoient les pouces, pourquoi punis chez les Romains.

Quelqu'un, dont il ne me souvient point, ayant gaigné une bataille navale, fit coupper les pouces à ses ennemis vaincus pour leur oster le moyen de combattre & de tirer la rame. Les Atheniens [7] les firent coupper aux Æginetes, pour leur oster la preference en l'art de marine.

Pouces couppez à des Ennemis vaincus.

En Lacedemone le maistre chastioit les enfans en leur mordant le pouce.

CHAPITRE XXVII.

Couardise mere de la Cruauté.

J'Ay souvent ouy dire, que la couardise est mere de la cruauté : Et si ay par experience apperceu, que cette aigreur, & aspreté de courage malitieux & inhumain, s'accompaigne coustumiere-

Cruauté, effet ordinaire de la poltronerie.

c Le peuple n'a pas plûtôt tourné le pouce en haut, qu'on fait perir les Gladiateurs, pour lui plaire. *Juvenal* Sat. iii. *vs.* 36.

4 Quod duobus filiis adolescentibus, causâ detrectandi sacramenti, pollices amputasset. *Sueton.* in Cæs. Augusto: §. 24.

5 Dans la premiere Edition des Essais, Montagne avoit mis, *pour les dispenser des guerres.* Je trouve dans plusieurs Editions, *pour les excuser d'aller aux armes :* & dans la belle Edition in folio de 1595, publiée à Paris chez Abel Langelier, & sur laquelle celle-ci est imprimée, *pour les excuser d'aller aux armées.* Nous dirions aujourd'hui, *pour les dispenser de porter les armes*, ou *d'aller à la guerre.*

6 *Valer. Maxim.* L. v. c. 3. §. 3. Non inî C. Vettieno qui sinistræ manûs digitos, ne Bello Italico militaret, sibi absciderat, severitas Senatûs cessâvit : publicatis enim bonis ejus, ipsum æternis vinculis puniendum censuit; effecitque ut quem honestè spiritum profundere in acie noluerat, turpiter in catenis consumeret.

7 Valer. Maxim: L. ix. in Externis : §. 8.

ment de mollesse feminine : J'en ay veu des plus cruels, subjects à pleurer aiséement, & pour des causes frivoles. Alexandre tyran de Pheres, [1] ne pouvoit souffrir d'ouyr au theatre le jeu des tragedies, de peur que ses Citoyens ne le vissent gemir aux malheurs d'Hecuba, & d'Andromache, luy qui sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gens tous les jours. Seroit-ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez ? La vaillance (de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistence,

[a] *Nec nisi bellantis gaudet cervice juvenci*)

[2] s'arreste à voir l'ennemy à sa mercy : Mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier rolle, prend pour sa part le second, du massacre & du sang. Les meurtres des victoires, s'exercent ordinairement par le peuple, & par les officiers du bagage : Et ce qui fait voir tant de cruautez inouies aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit, & se gendarme, à s'ensanglanter jusques aux coudes, & deschiqueter un corps à ses pieds, n'ayant ressentiment d'autre vaillance.

[b] *Et lupus & turpes instant morientibus ursi,*
Et quæcunque minor nobilitate fera est.

Comme les chiens couards, qui deschirent en la maison, & mordent les peaux des bestes sauvages, qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est-ce qui faict, en ce temps, nos querelles toutes mortelles ? & que là où nos peres avoyent quelque degré de vengeance, nous commençons à cette heure par le dernier : & ne se parle d'arrivée que de tuer ? Qu'est-ce, si ce n'est couardise ?

C'est rendre sa vengeance inutile que de tuer son Ennemi.

Chacun sent bien, qu'il y a plus de braverie & desdain, à battre son ennemy, qu'à l'achever ; & de le faire bouquer, que de le faire mourir : Davantage que l'appetit de vengeance s'en assouvit & contente mieux : car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy. Voyla pourquoy, nous n'attaquons pas une beste, ou une pierre, quand

1 *Plutarque* dans la Vie de Pelopidas : ch. 15.

a Ne se plaisant à combattre un Taureau que lorsqu'il fait une vigoureuse resistance. *Claudian.* ad Hadrianum, *vs.* 30.

2 C'est à dire, *S'arrête, dès qu'elle voit l'Ennemi à sa mercy.*

b *Le Loup, & l'Ours, & les Bêtes plus viles*
Assaillent des Mourans les forces imbecilles.
Ovid. Trist. L. iii. Eleg. 5. *vs.* 35.

elle nous blesse, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revenche : Et de tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias crioit à un meschant homme, Je sçay que tost ou tard tu en seras puny, mais je crains que je ne le voye pas : & plaignoit les Orchomeniens, de ce que la penitence que Lyciscus eut de la trahison contre eux commise, venoit en saison, qu'il n'y avoit personne de reste, de ceux qui en avoient esté interessez, & ausquels devoit toucher le plaisir de cette penitence : tout ainsi est à plaindre la vengeance, quand celuy envers lequel elle s'employe, pert le moyen de la souffrir : Car comme le vengeur y veut voir, pour en tirer du plaisir, il faut que celuy sur lequel il se venge, y voye aussi ; pour en recevoir du desplaisir, & de la repentance. Il s'en repentira, disons-nous. Et pour luy avoir donné d'une [3] pistolade en la teste, estimons-nous qu'il s'en repente? Au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous fait la mouë en tombant. Il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir. Et luy prestons le plus favorable de touts les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement & insensiblement. Nous sommes à conniller, à trotter, & à fuir les officiers de la justice, qui nous suyvent : & luy est en repos. Le tuer, est bon pour eviter l'offence à venir, non pour venger celle qui est faicte. C'est une action plus de crainte, que de braverie : de precaution, que de courage : de defense, que d'entreprinse. Il est apparent que nous quittons par là, & la vraye fin de la vengeance, & le soing de nostre reputation. Nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille. Ce n'est pas contre luy, c'est pour toy, que tu t'en deffais.

Duels communs, & autorisez dans le Royaume de Narsingue.

Au Royaume de Narsingue cet expedient nous demoureroit inutile : Là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisans demeslent leurs querelles à coups d'espée. Le Roy ne refuse point le camp à qui se veut battre : & assiste, quand ce sont personnes de qualité : estrenant le victorieux d'une chaisne d'or : mais pour laquelle conquerir, le premier, à qui il en prend envie, peut venir aux armes avec celuy qui la porte. Et pour s'estre desfaict d'un

3 *Pistolade*, *pistoletade*, coup de pistolet. Ces deux mots se trouvent dans *Nicot*.

combat, il en a plusieurs sur les bras. Si nous pensions par vertu estre tousjours maistres de nostre ennemy, & le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre plus seurement qu'honorablement: & cherchons plus la fin, que la gloire, en nostre querelle.

Asinius Pollio inexcusable d'attendre la mort de Plancus pour publier des invectives contre lui.

Asinius Pollio, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille: qui ayant escript des invectives contre Plancus, [4] attendoit qu'il fust mort, pour les publier. C'estoit faire la figue à un aveugle, & dire des pouilles à un sourd, & offenser un homme sans sentiment plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit-on pour luy, [5] *que ce n'estoit qu'aux lutins de luitter les morts.* Celuy qui attend à veoir trespasser l'Autheur, duquel il veut combattre les escrits, que dit-il, sinon qu'il est foible & [6] noisif? On disoit à Aristote, que quelqu'un avoit mesdit de luy: [7] *Qu'il me face plus*, (dit-il) *qu'il me fouëtte, pourveu que je n'y soy pas.*

La mode des Duels fondée sur une veritable lâcheté.

Nos peres se contentoyent de revencher une injure par un démenti, un démenti par un coup, & ainsi par ordre. Ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire, vivant, & outragé. Nous tremblons de frayeur, tant que nous le voyons en pieds. Et qu'il soit ainsi, nostre belle pratique d'aujourd'huy, porte-elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien celuy que nous avons offensé, que celuy qui nous a offensez?

C'est par lâcheté qu'on a introduit dans les Duels des seconds, des tiers, des quarts, &c.

C'est aussi une espece de lascheté, qui a introduit en nos combats singuliers, cet usage, de nous accompaigner de seconds, & tiers & quarts. C'estoit anciennement des duels, ce sont à cette heure rencontres & batailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent: [c] *Quùm in se cuique minimum fiduciæ esset.* Car naturellement quelque compagnie que ce soit, apporte confort, & soulagement au danger. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder

4 *Pline* dans sa Préface à Vespasien, vers la fin.

5 C'est Plancus lui-même qui fit cette réponse. Nec Plancus illepidè: —— *Cum mortuis, non nisi larvas luctari.* Plin. *ibid.*

6 Querelleux: *Nicot.*

7 Diog. Laërce dans la Vie d'Aristote: L. v. Segm. 18.

c Parce que chacun se defioit de soy-même.

qu'il

qu'il ne s'y fist desordre & desloyauté, & pour tesmoigner de la fortune du combat. Mais depuis qu'on a pris ce train, qu'ils s'engagent eux-mesmes, quiconque y est convié, ne peut honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue, que ce soit faute ou d'affection, ou de cœur. Outre l'injustice d'une telle action, & vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur, autre valeur & force que la vostre, je trouve du desadvantage à un homme de bien, & qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune, à celle d'un second : chacun court assez de hazard pour soy, sans le courir encore pour un autre : & a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu, pour la deffence de sa vie, sans commettre chose si chere en mains tierces. Car s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liée. Si vostre second est à terre, vous en avez deux sur les bras, avec raison : Et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement : comme de charger bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espée ; ou tout sain, un homme qui est deja fort blessé : Mais si ce sont avantages, que vous ayez gaigné en combatant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité & inegalité ne se poise & considere, que de l'estat en quoy se commence la meslée : du reste prenez-vous-en à la fortune : Et quand vous en aurez tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous fait non plus de tort, que je ferois à la guerre, de donner un coup d'espée à l'ennemy, que je verrois attaché à l'un des nostres, de pareil avantage. La nature de la societé porte, où il y a trouppe contre trouppe (comme où nostre Duc d'Orleans [8] deffia le Roy d'Angleterre Henry, cent contre cent : trois cents contre autant, [9] comme les Argiens contre les Lacedemoniens : trois à trois, comme les Horatiens contre les Curiatiens) que la multitude de chasque part, n'est considerée que pour un homme seul. Par tout où il y a compagnie, le hazard y est confus & meslé.

J'ay interest domestique à ce discours. Car mon frere sieur de Matecoulom, fut convié à Rome, à seconder un gentil-homme *Histoire d'un Duel entre*

8 *Chroniques de Monstrelet* : Vol. i. ch. 9. | L. i. p. 37.
9 Τριηκοσίους ἑκατέρων μαχέσασθαι. *Herodot.*

*des*François, *dans lequel un frere de Montagne se trouva engagé.*

qu'il ne cognoissoit guere, lequel estoit deffendeur, & appellé par un autre. En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste, un qui luy estoit plus voisin & plus cogneu: (je voudrois qu'on me fist raison de ces loix d'honneur, qui vont si souvent choquant & troublant celles de la raison) aprés s'estre desfaict de son homme, voyant les deux maistres de la querelle, en pieds encores, & entiers, il alla descharger son compaignon. Que pouvoit-il moins? devoit-il se tenir coy, & regarder deffaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celuy pour la deffence duquel, il estoit là venu? Ce qu'il avoit faict jusques alors, ne servoit rien à la besongne: la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez, & certes devez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes, & à quelque grand desadvantage, je ne vois pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'interest d'autruy, où vous n'estes que suivant, où la dispute n'est pas vostre. Il ne pouvoit estre ny juste, ny courtois, au hazard de celuy auquel il s'estoit presté: Aussi fut-il delivré des prisons d'Italie, par une bien soudaine & solemne recommandation de nostre Roy. Indiscrette Nation! Nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices, & folies, au monde, par reputation: nous allons aux Nations Estrangeres, pour les leur faire voir en presence. Mettez trois François aux deserts de Lybie, ils ne seront pas un mois ensemble, sans se harceler & esgratigner: Vous diriez que cette peregrination est une partie dressée, pour donner aux estrangers le plaisir de nos tragedies: & le plus souvent à tels, qui s'esjouyssent de nos maux, & qui s'en moquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer: & l'exerçons aux despends de nos vies, avant que de le sçavoir. Si faudroit-il suivant l'ordre de la discipline, mettre [10] la theorique avant la practique. Nous trahissons nostre apprentissage:

> [d] *Primitiæ juvenum miseræ, bellique futuri*
> *Dura rudimenta.*

10 Nous disons aujourd'hui *theorie*, quoique nous ayions conservé *pratique*. C'est une bizarrerie de l'Usage. *Mouillez-vous pour seicher, ou seichez-vous, pour mouiller? Je n'entens point la theorique: de la practique, je m'en aide quelque peu:* Rabelais: L. i. c. 5.

d Tristes épreuves, funeste apprentissage que font ces jeunes gens pour une guerre avenir. *Æneid.* L. xi. vs. 156.

Je ſçay bien que c'eſt un art utile à ſa fin (au duel des deux Princes, couſins germains, en Eſpaigne, 11 le plus vieil, dit Tite Live, par l'addreſſe des armes & par ruſe, ſurmonta facilement les forces eſtourdies du plus jeune) & comme j'ay cognu par experience, duquel la cognoiſſance a groſſi le cœur à aucuns, outre leur meſure naturelle. Mais ce n'eſt pas proprement vertu, puis qu'elle tire ſon appuy de l'addreſſe, & qu'elle prend autre fondement que de ſoy-meſme. L'honneur des combats conſiſte en la jalouſie du courage, non de la ſcience : Er pourtant ay-je veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maiſtre en cet exercice, choiſir en ſes querelles, des armes, qui luy oſtaſſent le moyen de cet advantage : & leſquelles dépendoient entierement de la fortune, & de l'aſſeurance : afin qu'on n'attribuaſt ſa victoire, pluſtoſt à ſon eſcrime, qu'à ſa valeur. Et en mon enfance, la Nobleſſe fuyoit la reputation de bon eſcrimeur comme injurieuſe : & ſe deſroboit pour l'apprendre, comme meſtier de ſubtilité, deſrogeant à la vraye & naïſve vertu. *L'eſcrime n'a rien de noble.*

e *Non ſchivar, non parar, non ritirarſi,*
Voglion coſtor : ne quì deſtrezza hà parte :
Non danno i colpi finti hor pieni, hor ſcarſi.
Toglie l'ira e il furor l'uſo de l'arte.
Odi le ſpade horribilmente urtarſi
A mezzo il ferro, il piè d'orma non parte :
Sempre è il piè fermo, e la man ſempre in moto:
Ne ſcende taglio in van, ne punta a voto.

Les butes, les tournois, les barrieres, l'image des combats guerriers, eſtoyent l'exercice de nos peres.

Cet autre exercice eſt d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privée: qui nous apprend à nous entreruïner, contre les loix & la juſtice : & qui en toute façon, produict touſjours des *Cet art eſt malſéant parce qu'il nous porte à violer les Loix.*

11 *Major, uſu armorum & aſtu, facilè ſtolidas vires minoris ſuperavit.* L. xxviii. c. 21.

e Ils ne veulent ni eſquiver, ni parer ni fuïr: l'adreſſe n'a point de part à leur combat. Ils portent leurs coups tantôt à plomb & tantôt de côté, ſans uſer d'aucune feinte. La colere & la fureur les empêchent de recourir à des tours artificieux. On entend leurs épées ſe choquer par le milieu. Le pié toûjours ferme & immobile, & la main dans un mouvement continuel, ils ne donnent aucun coup d'eſtoc ou de taille qui porte à faux. *Il Taſſo* nella Gieruſal. liberata: Cant. 12. Stanz. 55.

effects dommageables. Il eſt bien plus digne & mieux ſeant, de s'exercer en choſes qui aſſeurent, non qui offenſent noſtre police: qui regardent la publique ſeurté & la gloire commune. Publius Rutilius Conſul fut le premier, [12] qui inſtruiſit le ſoldat, à manier ſes armes par adreſſe & ſcience, qui conjoignit l'art à la vertu: non pour l'uſage de querelle privée, ce fut pour la guerre & querelles du peuple Romain: Eſcrime populaire & civile. Et outre l'exemple de Céſar, qui ordonna aux ſiens de tirer principalement au viſage des gendarmes de Pompeius en la bataille de Pharſale: mille autres chefs de guerre ſe ſont ainſi adviſez, d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper & de ſe couvrir, ſelon le beſoing de l'affaire preſent.

Il eſt inutile & domageable, dans les combats militaires.

Mais tout ainſi que Philopœmen condamna la lucte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice, eſtoient divers à ceux, qui appartiennent à la diſcipline militaire, à laquelle ſeule il eſtimoit les gens d'honneur, ſe devoir amuſer: il me ſemble auſſi, que cette adreſſe à quoy on façonne ſes membres, ces deſtours & mouvemens, à quoy on dreſſe la jeuneſſe, en cette nouvelle eſchole, ſont non ſeulement inutiles, mais contraires pluſtoſt, & dommageables à l'uſage du combat militaire: Auſſi y employent communement nos gents, des armes particulieres, & peculierement deſtinées à cet uſage. Et j'ay veu, qu'on ne trouvoit guere bon, qu'un gentil-homme, convié à l'eſpée & au poignard, s'offriſt en equipage de gendarme: ny qu'un autre offriſt d'y aller [13] avec ſa cape, au lieu du poignard. Il eſt digne de conſideration, que Lachez, en Platon, parlant d'un apprentiſſage de manier les armes, conforme au noſtre, dit n'avoir jamais [14] de cette eſchole veu ſortir nul grand-homme de guerre, & nomméement des maiſtres d'icelle. Quant à ceux-là, noſtre experience en dit bien autant. Du reſte, aumoins pouvons-nous tenir que ce ſont ſuffiſances de nulle relation & correſpondance. Et en l'inſtitution des enfants de ſa police,

12 Armorum tractandorum meditatio à P. Rutilio Conſule ——militibus eſt tradita. Is—— vitandi atque inferendi ictus ſubtiliorem rationem legibus ingeneravit: virtutemque arti, & rurſus artem virtuti immiſcuit, &c. *Valer. Maxim.* L. ii. c. 3. §. 2.

13 C'eſt à dire, en habit de guerre. *Cappe*, Chlamys, Sagum militare: *Nicot.*

14 Dans le Dialogue de Platon, intitulé *Lachés*, p. 247. F.

Platon interdit les artsde mener les poings, [15] introduittes par Amycus & Epeius: & de luĉter, par Antéus & [16] Cecyo : parce qu'elles ont autre but, que de rendre la jeunesse apte au service bellique, & n'y conferent point. Mais je m'en vois un peu bien à gauche de mon theme.

Les gens sanguinaires & meurtriers, sont lâches & timides.

L'Empereur Maurice, estant adverty par songes, & plusieurs prognostiques, qu'un *Phocas*, soldat pour lors incognu, le devoit tuer: demandoit à son gendre Philippus, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions & ses mœurs: & comme entre autre chose Philippus luy dict, qu'il estoit lasche & craintif, l'Empereur conclud incontinent par là, qu'il estoit donc meurtrier & cruel. Qui rend les Tyrans si sanguinaires? c'est le soing de leur seurté, & que leur lasche cœur ne leur fournit d'autres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceux qui les peuvent offenser, jusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure.

[f] *Cuncta ferit dum cuncta timet.*

Un premier acte de cruauté en produit d'autres necessairement.

Les premieres cruautez s'exercent pour elles-mesmes: de là s'engendre la crainte d'une juste revanche, qui produict apres une enfileure de nouvelles cruautez, pour les estouffer les unes par les autres. Philippus Roy de Macedoine, celuy qui eust tant de fusées à demesler avec le peuple Romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant [17] resoudre contre tant de familles, en divers temps offensées, print party de se saisir de touts les enfans de ceux qu'il avoit faict tuer, pour de jour en jour les perdre l'un aprés l'autre, & ainsi establir son repos. Les belles matieres siesent bien en quelque place qu'on les seme. Moy, qui ay plus de soin du poids & utilité des discours, que de leur ordre & suite, ne doy pas craindre de loger icy un peu à l'escart, une tres-belle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, & se peuvent seules trop soustenir, je me contente du bout d'un poil, pour les joindre à mon propos.

15 *De Legibus*, L. vii. p. 630. E.

16 Ou plûtôt *Cercyo*, Κερκύων, comme on peut voir dans Platon, *De Legib.* L. vii. ibid.

f Comme tout lui fait peur, il frappe tout sans distinction. *Claudian.* in Eutrop. L. i. *vs.* 182.

17 *Ne pouvant s'asseurer*, comme on a mis dans les dernieres Editions. Je ne sai si c'est là précisément ce que veut dire *se resoudre*, que je n'ai pû trouver dans aucun de nos Vieux Dictionaires, dans le sens qu'il est employé ici par Montagne.

Exemple remarquable sur ce sujet.

Entre les autres condamnez par Philippus, [18] avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens. Aprés luy, il avoit encore depuis faict mourir ses deux gendres, laissants chacun un fils bien petit. *Theoxena* & *Archo* estoyent les deux vefves. Theoxena ne peust estre induicte à se remarier, en estant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Æniens, & en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa tous en bas aage. Theoxena, espoinçonnée d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduitte & protection, espousa *Poris*. Voicy venir la proclamation de l'edict du Roy. Cette courageuse mere se deffiant & de la cruauté de Philippus, & de la licence de ses satellites envers cette belle & tendre jeunesse, osa dire, qu'elle les tueroit plustost de ses mains, que de les rendre. Poris effrayé de cette protestation, luy promet de les desrober, & emporter à Athenes, en la garde d'aucuns siens hostes fidelles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle, qui se celebroit à Ænie en l'honneur d'Æneas, & s'y en vont. Ayans assisté le jour aux ceremonies & banquet public, la nuict ils s'escoulent en un vaisseau preparé, pour gaigner pays par mer. Le vent leur fut contraire: & se trouvans l'endemain à la vuë de la terre, d'où ils avoyent desmaré, furent suyvis par les gardes des ports. Au joindre, Poris s'embesoignant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena forcenée d'amour & de vengeance, se rejettant à sa premiere proposition, fait apprest d'armes & de poison, & les presentant à leur veuë : [19] « Or sus mes enfants, la mort est meshuy le seul moyen « de vostre defense & liberté, & sera matiere aux Dieux de leur « saincte justice : ces espées traictes, ces couppes pleines vous en « ouvrent l'entrée : Courage. Et toy mon fils, qui est plus grand, « empoigne ce fer, pour mourir de la mort plus forte ». Ayants

18 *Toute cette histoire est prise de* Tite-Live. L. xl. c. 4.

19 Mors, *inquit*, una vindicta est. Viæ ad mortem hæ sunt: quà quemque animus fert, effugite superbiam regiam. Agite juvenes mei, primùm qui majores estis, capite ferrum, aut haurite poculum, si segnior mors juvat. *Id.* ibid. Theoxene se contente de dire *aux plus agez de ces Enfans, qu'ils doivent être les prémiers à prendre l'épée; ou bien le poison, s'ils aiment mieux mourir d'une mort plus lente.* Tout ce qu'elle se propose par là, c'est de les encourager à donner l'exemple aux autres. On ne voit pas trop bien pourquoi Montagne a negligé de copier exactement son Original.

d'un costé cette vigoureuse conseillere, les ennemis de l'autre, à leur gorge, ils coururent de furie chacun à ce qui luy fut le plus à main: Et demy morts furent jettez en la mer. Theoxena fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de tous ses enfants, accollant chaudement son mary: *Suyvons ces garçons, mon amy, & jouyssons de mesme sepulture avec eux.* Et se tenants ainsi embrassez, se precipiterent: de maniere que le vaisseau fut ramené à bord, vuide de ses maistres.

Les tyrans pour faire tous les deux ensemble, & tuer, & faire sentir leur colere, ils ont employé toute leur suffisance, à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste, qu'ils n'ayent loisir de savourer leur vengeance. Là-dessus ils sont en grand peine: car si les tourmens sont violents, ils sont courts: s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré: les voyla à dispenser leurs engins. Nous en voyons mille exemples en l'antiquité; & je ne sçay si sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie.

Tyrans ingenieux à prolonger les tourmens de ceux qu'ils font mourir.

Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté. Nostre justice ne peut esperer, que celuy que la crainte de mourir & d'estre decapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché, par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la rouë. Et je ne sçay cependant, si nous les jettons au desespoir: Car en quel estat peut estre l'ame d'un homme, attendant vingt-quatre heures la mort, brisé sur une rouë, ou à la vieille façon cloué à une croix? Josephe recite, que pendant les guerres des Romains en Judée, passant où l'on avoit crucifié quelques Juifs, trois jours y avoit, il recogneut trois de ses amis, & obtint de les oster de là; les deux moururent, dit-il, l'autre vescut encore depuis.

Executions de justice au delà de la mort simple, pure cruauté.

Chalcondyle homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps, & prés de luy, recite pour extreme supplice, celuy que l'Empereur Mechmed pratiquoit souvent, de faire trancher les hommes en deux parts, par le faux du corps, à l'endroit du diaphragme, & d'un seul coup de simeterre: d'où il arrivoit, qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois: &

Supplice barbare, pratiqué par l'Empereur Mechmed.

voyoit-on, dit-il, l'une & l'autre part pleine de vie, se demener long temps aprés pressée de tourment. Je n'estime pas, qu'il y eust grand' souffrance en ce mouvement. Les supplices plus hideux à voir, ne sont pas tousjours les plus forts à souffrir. Et trouve plus atroce ce que d'autres historiens en recitent contre des Seigneurs Epirotes, qu'il les feit escorcher par le menu, d'une dispensation si malicieusement ordonnée, que leur vie dura quinze jours à cette angoisse.

Deux exemples d'une extréme cruauté.

Et ces deux autres: Crœsus ayant faict prendre un gentil-homme favori de Pantaleon son frere, [20] le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit gratter & carder, à coups de cardes & peignes de ce mestier, jusques à ce qu'il en mourut. George Sechel chef de ces paysans de Polongne, qui sous tiltre de la Croysade, firent tant de maux, deffaict en battaille par le Vayvode de Transsilvanie, & prins, fut trois jours attaché nud sur un chevalet; exposé à toutes les manieres de tourmens que chacun pouvoit apporter contre luy: pendant lequel temps on fit jeusner plusieurs autres prisonniers. Enfin, luy vivant & voyant, on abbreuva de son sang Lucat son cher frere, & pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur soy toute l'envie de leurs meffaits: & fit-on paistre vingt de ses plus favoris Capitaines, deschirans à belles dents sa chair, & en engloutissants les morceaux. Le reste du corps, & parties du dedans, luy expiré, furent mises bouillir, qu'on fit manger à d'autres de sa suitte.



CHAPITRE XXVIII.

Toutes choses ont leur saison.

La vertu de Caton d'Utique plus pure que celle de Caton le Censeur.

CEux qui apparient Caton le Censeur, au jeune Caton meurtrier de soy-mesme, apparient deux belles natures & de formes voisines. Le premier exploitta la sienne à plus de visages; & precelle en exploits militaires, & en utilité de ses vacations publiques. Mais la vertu du jeune, outre ce que c'est blaspheme de luy

20 *Herodot.* L. i. p. 44.

en

en apparier nulle en vigueur, fut bien plus nette. Car qui deschargeroit d'envie & d'ambition, celle du Censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté & en toutes parties d'excellence, de bien loing plus grand que luy, & que tout autre homme de son siecle?

Ce qu'on dit entre autres choses de luy, qu'en son extreme vieillesse, il se mit à apprendre la langue Grecque, d'un ardent appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre honorable. C'est proprement ce que nous disons, retomber en enfantillage.

Caton le Censeur s'avisa trop tard d'apprendre le Grec.

Toutes choses ont leur saison, les bonnes & tout: Et je puis dire mon patenostre hors de propos: Comme on defera T. Quintius Flaminius,[1] de ce qu'estant general d'armée, on l'avoit veu à quartier sur l'heure du conflict, s'amusant à prier Dieu, en une bataille, qu'il gaigna.

Toutes choses ont leur saison.

[a] *Imponit finem sapiens & rebus honestis.*

Eudemonidas voyant Xenocrates fort vieil s'empresser aux leçons de son eschole.[2] *Quand sçaura cettuy-cy*, dit-il, *s'il apprend encore?* Et Philopœmen, à ceux qui hault-louoyent le Roy Ptolomæus, de ce qu'il durcissoit sa personne tous les jours à l'exercice des armes: *Ce n'est* (dit-il) *pas chose louable à un Roy de son aage, de s'y exercer, il les devoit hormais réellement employer*. Le jeune doit faire ses apprests, le vieil en jouïr, disent les sages: Et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous, c'est que nos desirs rajeunissent sans cesse: Nous recommençons tousjours à vivre.

Nostre estude & nostre envie devroyent quelque fois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse; & nos appetits & poursuites ne font que naistre.

Nos desirs devroient être amortis avec l'âge.

[b] *Tu secanda marmora*

1 Voyez Plutarque dans la *comparaison de T. Quintius Flaminius avec Philopœmen*: §. 2.

a *Et même à la Vertu le Sage met des bornes.* Juvenal. Sat. vi. *vs.* 344. Ici Montagne détourne les paroles de ce Poëte du sens qu'elles ont dans l'original, où elles signifient toute autre chose.

2 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

b Sur le point de mourir tu tailles du marbre pour bâtir une Maison, au lieu de songer à te faire un tombeau. *Horat.* L. ii. Od. 18. *vs.* 17, *&c.*

Locas sub ipsum funus, & sepulcri
Immemor, struis domos.

Le plus long de mes desseins n'a pas un an d'estenduë : je ne pense desormais qu'à finir : me deffay de toutes nouvelles esperances & entreprinses : prens mon dernier congé de tous les lieux, que je laisse : & me depossede tous les jours de ce que j'ay. [c] *Olim jàm nec perit quicquam mihi, nec acquiritur : — plus superest viatici, quàm viæ.*

[d] *Vixi, & quem dederat cursum fortuna, peregi.*

C'est enfin tout le soulagement que je trouve en ma vieillesse, qu'elle amortist en moy plusieurs desirs & soings, dequoy la vie est inquietée : le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy-cy apprend à parler, lors qu'il luy faut apprendre à se taire pour jamais. On peut continuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage. La sotte chose, qu'un vieillard abecedaire !

[e] *Diversos diversa juvant, non omnibus annis*
Omnia conveniunt.

Quelle est l'étude qui convient à la vieillesse.

S'il faut estudier, estudions une estude sortable à nostre condition : afin que nous puissions respondre, comme celuy, à qui quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude : *A m'en partir meilleur, & plus à mon aise*, respondit-il. Tel estude fut celuy du jeune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, de l'eternité de l'ame : Non, comme il faut croire, qu'il ne fust de long temps garny de toute sorte de munition pour un tel deslogement : D'asseurance, de volonté ferme, & d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escrits : Sa science & son courage estoient pour ce regard, au dessus de la philosophie. Il print cette occuparion, non pour le service de sa mort, mais comme celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil, en l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans choix & sans changement, ses estudes, avec les autres actions accoustumées de sa vie.

c Depuis long-temps je ne perds ni ne gagne.—— Il me reste plus de provisions pour mon voyage, que de chemin à faire. *Senec.* Epist. 77. *vers le commencement.*

d Me voilà au bout de la carriere que la Fortune m'avoit prescrite : *Æneid.* L. IV. *vs.* 653.

e Diverses choses plaisent à differentes personnes : & tout ne convient pas à tout âge.

La nuict, [3] qu'il vint d'estre refusé de la Preture, il la passa à jouer: celle en laquelle il devoit mourir, il la passa à lire. La perte ou de la vie, ou de l'office, tout luy fut un.



CHAPITRE XXIX.

De la Vertu.

L'homme parvient rarement à cet état d'agir constamment & reglément selon les Principes d'une vertu solide.

JE trouve par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutées & saillies de l'ame, ou une resolue & constante habitude: & voy bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire jusques à surpasser la divinité mesme, dit quelqu'un, d'autant que c'est plus, de se rendre impassible de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle: & jusques à pouvoir joindre à l'imbecillité de l'homme une resolution & asseurance de Dieu. Mais c'est par secousse. Et és vies de ces Heros du temps passé, il y a quelque fois des traits miraculeux, & qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles: mais ce sont traits à la verité: & est dur à croire, que de ces conditions ainsi eslevées, on en puisse teindre & abbreuver l'ame, en maniere, qu'elles luy deviennent ordinaires, & comme naturelles. Il nous eschoit à nous-mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillée par les discours, ou exemples d'autruy, bien loing au delà de son ordinaire: Mais c'est une espece de passion, qui la pousse & agite, & qui la ravit aucunement hors de soy: car ce tourbillon franchi, nous voyons, que sans y penser elle se desbande & relasche d'elle-mesme, sinon jusques à la derniere touche; au moins jusques à n'estre plus celle-là: de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu prés comme l'un

3 *Quo die repulsus est, lusit: quâ nocte periturus fuit, legit. Eodem loco habuit, praturâ & vitâ excedere.* Senec. *Epist.* 71.—— Seneque dit ailleurs, que le jour qu'on refusa la Préture à Caton, il alla jouer à la paume, *Eodem quo repulsus est die, in comitio pilâ lusit,* Epist. 104. C'est peut-être en faveur du parallele que Montagne a mis ici la nuit au lieu du jour, ou plutôt par pure inadvertance.

du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation, & la constance, j'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque & deffaillant en gros. A cette cause disent les sages, il faut, pour juger bien à poinct d'un homme, principalement [1] contreroller ses actions communes, & le surprendre en son à tous les jours.

Pyrrhon essaya vainement de faire répondre sa vie à sa doctrine.

Pyrrho, celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme tous les autres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et parce qu'il maintenoit la foiblesse du jugement humain, estre si extreme, que de ne pouvoir prendre party ou inclination : & le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant & accueillant toutes choses, comme indifferentes, on conte [2] qu'il se maintenoit tousjours de mesme façon, & visage : s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, quand celuy à qui il parloit s'en fust allé : s'il alloit, il ne rompoit son chemin [3] pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes, & autres accidens par ses amis. Car de craindre ou éviter quelque chose, c'eust esté choquer ses propositions, qui ostoient aux sens mesmes, toute eslection & certitude. Quelquefois il souffrit d'estre incisé & cauterisé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement siller les yeux. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations, c'est plus d'y joindre les effects, toutesfois il n'est pas impossible : mais de les joindre avec telle perseverance & constance, que d'en establir son train ordinaire, certes en ces entreprinses si esloignées de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voyla pourquoy comme il fust quelquefois rencontré en sa maison, [4] tançant bien asprement avecques sa sœur, & luy estant reproché de faillir en cela à son indifference : *Quoy ?* dit-il, *faut-il qu'encore cette femmelette serve de tesmoignage à mes regles ?* Un' autrefois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : *Il est*, dit-il,

1 *Observer, examiner.*

2 *Diogene Laerce* dans la Vie de Pyrrhon : L. ix. Segm. 63.

3 *Id.* ibid. Segm. 62. Mais Montagne dit positivement ailleurs, que ceux qui peignent Pyrrhon *stupide & inassociable, attendant le heurt de charettes, se présentant aux précipices, refusant de s'accommoder aux Loix, encherissent sur sa doctrine. Pyrrhon*, ajoûte-t-il, *n'a pas voulu se faire pierre ou souche : il a voulu se faire homme vivant, discourant & raisonnant, jouissant de tous plaisirs, & commoditez naturelles*, &c. Livre ii. ch. xii. p. 207.

4 *Diog. Laerce* dans la Vie de Pyrrhon : L. ix. Segm. 63.

tres-difficile ς *de deſpouiller entierement l'homme : & ſe faut mettre en devoir, & efforcer de combattre les choſes, premierement par les effects, mais au pis aller par la raiſon & par le diſcours.*

Il y a environ ſept ou huict ans, qu'à deux lieuës d'icy un homme de village, qui eſt encore vivant, ayant la teſte de long temps rompue par la jalouſie de ſa femme, revenant un jour de la beſongne, & elle le bien-veignant de ſes criailleries accouſtumées, entra en telle furie, que ſur le champ à tout la ſerpe qu'il tenoit encore en ſes mains, s'eſtant moiſſonné tout net les pieces qui la mettoyent en fievre, les luy jetta au nez. Et il ſe dit, qu'un jeune gentil-homme des noſtres, amoureux & gaillard, ayant par ſa perſeverance amolli enfin le cœur d'une belle maiſtreſſe, deſeſperé de ce que ſur le point de la charge, il s'eſtoit trouvé mol luy-meſmes & deffailly, & que

Actions extraordinaires, produites par une ſoudaine reſolution.

a —— *non viriliter*
Iners ſenile penis extulerat caput,

il s'en priva ſoudain revenu au logis, & l'envoya, cruelle & ſanglante victime pour la purgation de ſon offence. Si c'euſt eſté par diſcours & religion, comme les Preſtres de Cybele, que ne dirions-nous d'une ſi hautaine entrepriſe?

Depuis peu de jours à Bergerac à cinq lieuës de ma maiſon, contremont la riviere de Dordoigne, une femme ayant eſté tourmentée & battuë le ſoir avant, de ſon mary chagrin & faſcheux de ſa complexion, delibera d'eſchapper à ſa rudeſſe au prix de ſa vie, & s'eſtant à ſon lever accointée de ſes voiſines comme de couſtume, leur laiſſa couler quelque mot de recommendation de ſes affaires, prit une ſienne ſœur par la main, la mena avec elle ſur le pont, & aprés avoir pris congé d'elle, comme par maniere de jeu, ſans monſtrer autre changement ou alteration, ſe precipita du hault en bas, en la riviere, où elle ſe perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'eſt que ce conſeil meurit une nuict entiere dans ſa teſte.

Exemple remarquable d'une femme qui ſe noya pour avoir été battue de ſon mari.

ς Ὡς χαλεπὸν εἴη ὁλοσχερῶς ἐκδῦναι ἄνθρωπον. διαγωνίζεσθαι δὲ, ὡς οἷόν τε, πρῶτον μὲν τοῖς ἔργοις πρὸς τὰ πράγματα, εἰ δὲ μὴ, τῷ γε λόγῳ. *Id.* ibid.

a La partie dont il attendoit le plus de ſervice, n'avoit donné aucun ſigne de vigueur. *Tibullus* ad Priapum *de inertiâ inguinis*, in Veterum Poëtarum Catalectis. *Montagne met ici* extulerat *au lieu d'*extulit, *qui eſt dans l'Original.*

Mort volontaire des Femmes des Indes, beaucoup plus merveilleuse.

C'eſt bien autre choſe, des femmes Indiennes : car eſtant leur couſtume aux maris d'avoir pluſieurs femmes, & à la plus chere d'elles, de ſe tuer aprés ſon mary, chacune par le deſſein de toute ſa vie, viſe à gaigner ce poinct, & cet advantage ſur ſes compagnes : & les bons offices qu'elles rendent à leur mary, ne regardent autre récompence que d'eſtre preferées à la compagnie de ſa mort.

b — *Ubi mortifero jacta eſt fax ultima lecto,*
Uxorum fuſis ſtat pia turba comis :
Et certamen habent lethi, quæ viva ſequatur
Conjugium : pudor eſt non licuiſſe mori.
Ardent victrices, & flammæ pectora præbent,
Imponúntque ſuis ora peruſta viris.

Un homme eſcrit encore en nos jours, avoir veu en ces nations Orientales, cette couſtume en credit, que non ſeulement les femmes s'enterrent aprés leurs maris, mais auſſi les eſclaves, deſquelles il a eu jouïſſance. Ce qui ſe faict en cette maniere : Le mary eſtant treſpaſſé, la vefve peut, ſi elle veut (mais peu le veulent) demander deux ou trois mois d'eſpace à diſpoſer de ſes affaires. Le jour venu elle monte à cheval, parée comme à nopces : & d'une contenance gaye, va, dit-elle, dormir avec ſon eſpoux, tenant en ſa main gauche un mirouer, une fleſche en l'autre. S'eſtant ainſi promenée en pompe, accompagnée de ſes amis & parents, & de grand peuple, en feſte, elle eſt tantoſt rendue au lieu public, deſtiné à tels ſpectacles. C'eſt une grande place, au milieu de laquelle il y a une foſſe pleine de bois : & joignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches : ſur lequel elle eſt conduitte, & ſervie d'un magnifique repas. Aprés lequel, elle ſe met à baller & à chanter : & ordonne, quand bon luy ſemble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle deſcent, & prenant par la main le plus proche des parents de ſon mary, ils vont enſemble à la riviere voiſine, où elle ſe deſpouille toute nue, & di-

b On n'a pas plûtôt allumé le Bucher qu'on voit à l'entour ſes Epouſes échevelées, qui le cœur pénétré de tendreſſe pour le Defunt, diſputent qui d'entr'elles doit l'accompagner, & mourir avec lui, comptant pour un deshonneur d'être privées de la liberté de lui ſacrifier leur vie. Et celle qui ſort victorieuſe de ce combat, ſe jette auſſitôt au milieu des flammes ; & d'une bouche toute ardente elle meurt en embraſſant ſon Epoux. *Propert.* L. iii. Eleg. 13. *vſ.* 17, &c.

ſtribue ſes joyaux & veſtements à ſes amis, & ſe va plongeant en l'eau: comme pour y laver ſes pechez: ſortant de là, elle s'enveloppe d'un linge jaune de quatorze braſſes de long, & donnant derechef la main à ce parent de ſon mary, s'en revont ſur la motte, où elle parle au peuple, & recommande ſes enfans, ſi elle en a. Entre la foſſe & la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oſter la veuë de cette fournaiſe ardente: ce qu'aucunes deffendent, pour teſmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy preſente un vaſe plein d'huile à s'oindre la teſte & tout le corps, lequel elle jette dedans le feu, quand elle en a faict: & en l'inſtant s'y lance elle-meſme. Sur l'heure, le peuple renverſe ſur elle quantité de buſches, pour l'empeſcher de languir: & ſe change toute leur joye en deuil & triſteſſe. Si ce ſont perſonnes de moindre eſtoffe, le corps du mort eſt porté, au lieu où on le veut enterrer, & là mis en ſon ſeant, la vefve à genoux devant luy, l'embraſſant eſtroittement, & ſe tient en ce poinct, pendant qu'on baſtit autour d'eux, un mur, qui venant à ſe hauſſer juſques à l'endroit des eſpaules de la femme, quelqu'un des ſiens par le derriere prenant ſa teſte, luy tort le col: & rendu qu'elle a l'eſprit, le mur eſt ſoudain monté & clos, où ils demeurent enſevelis.

Reſolution des Gymnoſophiſtes qui ſe bruloient volontairement.

En ce meſme pays, il y avoit quelque choſe de pareil en leurs Gymnoſophiſtes: car non par la contrainte d'autruy, non par l'impetuoſité d'un' humeur ſoudaine: mais par expreſſe profeſſion de leur regle, leur façon eſtoit, à meſure qu'ils avoyent attaint certain aage, ou [6] qu'ils ſe voyoient menaſſez par quelque maladie, de ſe faire dreſſer un bucher, & au deſſus, un lict bien paré, & aprés avoir feſtoyé joyeuſement leurs amis & cognoiſſans, s'aller planter dans ce lict, en telle reſolution, que le feu y eſtant mis, on ne les viſt mouvoir, ny pieds ny mains: & ainſi mourut l'un d'eux, Calanus, en preſence de toute l'armée d'Alexandre le Grand: Et n'eſtoit eſtimé

6 Αἴσχιστον δ' αὐτοῖς νομίζεσθαι νόσον σωματικήν· τὸν δ' ὑπονοήσαντα καθ' αὑτὸν τοῦτο, ἐξάγειν ἑαυτὸν διὰ πυρὸς νήσαντα πυράν. ὑπαλειψάμενον δὲ, καὶ καθίσαντα ἐπὶ τὴν πυρὰν ὑφάψαι κελεύειν. ἀκίνητον δὲ κάεσθαι. C'eſt à dire qu'une maladie corporelle eſt, à leur avis, une choſe très-honteuſe, & quiconque d'entr'eux craint d'y être expoſé, s'en delivre par le feu: élevant un bucher ſur lequel il s'aſſied après s'être oint d'huile, il y fait mettre le feu, & eſt brulé reſtant conſtamment dans la même ſituation. *Strabo*: L. xv. p. 1043. Tom. 2. Edit. Amſtelod. apud Joan. Wolters, an. 1707.

entre eux, ny saint ny bien heureux, qui ne s'estoit ainsi tué : envoyant son ame purgée & purifiée par le feu, aprés avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel & terrestre. Cette constante premeditation de toute la vie, c'est ce qui fait le miracle.

Doctrine qui établit la necessité des choses à venir.

Parmy nos autres disputes, celle du *Fatum*, s'y est meslée : & pour attacher les choses advenir & nostre volonté mesmes, à certaine & inevitable necessité, on est encore sur cet argumenr, du temps passé: Puis que Dieu prevoit toutes choses devoir ainsi advenir, comme il fait, sans doubte : il faut donc qu'elles adviennent ainsi. A quoy nos maistres respondent, que le voir que quelque chose advienne, comme nous faisons, & Dieu de mesmes (car tout luy estant present, il voit plustost qu'il ne prevoit) ce n'est pas la forcer d'advenir: voire nous voyons, à cause que les choses adviennent, & les choses n'adviennent pas, à cause que nous voyons. L'advenement fait la science, non la science l'advenement. Ce que nous voyons advenir, advient : mais il pouvoit autrement advenir : & Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, & les volontaires, qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, & sçait que nous faudrons, parce que nous aurons voulu faillir.

Quels usages on a fait de cette Doctrine.

Or j'ay veu assez de gens encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachée à certain point, ny les harquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuite & couardise, ne la peuvent avancer ou reculer. Cela est beau à dire, mais cherchez qui l'effectuera : & s'il est ainsi, qu'une forte & vive creance, tire aprés soy les actions de mesme, certes cette foy, dequoy nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement legere en nos siecles : sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy face desdaigner leur compagnie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le Sire de Joinville tesmoing croyable autant que tout autre, nous raconte des Bedoins, nation meslée aux Sarrasins, ausquels le Roy saint Louys eut affaire en la Terre Saincte, qu'ils croyoient si fermement en leur religion les jours d'un chacun estre de toute eternité prefix & comptez, d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloyent à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, & le corps seulement couvert d'un linge

linge blanc : & pour leur plus extreme maudiſſon, quand ils ſe courrouſſoient aux leurs, ils avoyent tousjours en la bouche : *Maudit ſois-tu, comme celuy, qui s'arme de peur de la mort.* 7 Voyla bien autre preuve de creance, & de ſoy, que la noſtre. Et de ce rang eſt auſſi celle que donnerent ces deux Religieux de Florence, du temps de nos peres. Eſtans en quelque controverſe de ſcience, 8 ils s'accorderent, d'entrer tous deux dans le feu, en preſence de tout le peuple, & en la place publique, pour la verification chacun de ſon party : & en eſtoyent desja les appreſts tous faicts, & la choſe juſtement ſur le poinct de l'execution, quand elle fut interrompue par un accident improuveu.

A quelle épreuve deux Religieux de Florence veulent mettre leur differente croyance.

Un jeune ſeigneur Turc, ayant faict un ſignalé fait d'armes de ſa perſonne, à la veuë des deux batailles, d'Amurath & de l'Huniade, preſtes 9 à ſe donner : enquis par Amurath, qui l'avoit en ſi grande jeuneſſe & inexperience (car c'eſtoit la premiere guerre qu'il euſt veu) remply d'une ſi genereuſe vigueur de courage : Reſpondit qu'il avoit eu pour ſouverain precepteur de vaillance, un lievre. Quelque jour eſtant à la chaſſe, dit-il, je deſcouvry un lievre en forme : & encore que j'euſſe deux excellents levriers à mon coſté : ſi me ſembla-il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieux y employer encore mon arc : car il me faiſoit fort beau jeu. Je commençay à deſcocher mes fleches : & juſques à quarante, qu'il y en avoit en ma trouſſe : non ſans l'aſſener ſeulement, mais ſans l'eſveiller. Aprés tout, je deſcoupplay mes levriers aprés, qui n'y peurent non plus. J'apprins par là, qu'il avoit eſté couvert par ſa deſtinée : & que, ny les traits, ny les glaives ne portent, que par le congé de noſtre fatalité, laquelle il n'eſt en nous de reculer ny d'avancer. Ce conte doit ſervir, à nous faire veoir en paſſant, combien noſtre raiſon eſt flexible à toute ſorte d'images. Un perſonnage grand d'ans, de nom, de dignité, & de doctrine, ſe vantoit à moy d'avoir eſté porté à certaine mutation tres-importante de ſa foy, par une incitation eſtrangere, auſſi bizarre ; & au reſte ſi mal concluante, que je la

Jeune Turc qui eut un Lievre pour précepteur de vaillance.

7 *Memoires de Joinville* : ch. 30. pag. 190. Vol. 1.

8 *Memoires de Philippe de Commines* : L. viii. c. 19.

9 Ou *à ſe choquer*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

trouvoy plus forte au revers. Luy l'appelloit miracle : & moy aussi, à divers sens.

Fondement le plus commun du courage des Turcs.

Leurs Historiens disent, que la persuasion, estant populairement semée entre les Turcs de la fatale & imployable prescription de leurs jours, ayde apparemment à les asseurer aux dangers. Et je cognois un grand Prince, qui en fait heureusement son proffit : soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse, à se hazarder extraordinairement : pourveu que fortune ne se lasse trop tost, de luy faire espaule.

Resolution de deux Assassins de Guillaume Premier, Prince d'Orange.

Il n'est point advenu de nostre memoire, un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du [10] Prince d'Orange. C'est merveille, comment on peust eschauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse, en laquelle il estoit si mal advenu à son compagnon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit. Et sur cette trace, & de mesmes armes, aller entreprendre un Seigneur, armé d'une si fraiche instruction de deffiance, puissant de suitte d'amis, & de force corporelle, en sa sale, parmy ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes il y employa une main bien determinée, & un courage esmeu d'une vigoureuse passion. Un poignard est plus seur, pour assener, mais d'autant qu'il a besoing de plus de mouvement, & de vigueur de bras, que n'a un pistolet, son coup est plus subject à estre gauchy, ou troublé. Que celuy-là ne courust à une mort certaine, je n'y fay pas grand doubte : car les esperances, dequoy on eust sceu l'amuser, ne pouvoient loger en entendement rassis : & la conduite de son exploit, monstre, qu'il n'en avoit pas faute, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion, peuvent estre divers, car nostre fantasie fait de soy & de nous, ce qu'il luy plaist. L'execution qui fut faicte prés d'Orleans, n'eut rien de pareil, il y eut plus de hazard que de vigueur : le coup n'estoit pas à la mort, si la fortune ne l'eust rendu tel : & l'entreprise de tirer estant à cheval, & de loing, & à un qui se mouvoit au bransle de son cheval, fut l'entreprise d'un homme, qui aymoit mieux faillir son effect, que faillir à se sauver. Ce qui suyvit aprés, le monstra. Car il se transit, & s'enyvra de la pensée de si haute execution, si qu'il

10 Le Fondateur de la Republique de Hollande.

perdit entierement son sens, & à conduire sa fuite, & à conduire sa langue, en ses responces. Que luy falloit-il, que recourir à ses amis au travers une riviere? C'est un moyen, où je me suis jetté à moindres dangers, & que j'estime de peu de hazard, quelque largeur qu'ait le passage, pourveu que vostre cheval trouve l'entrée facile, & que vous prevoyez au delà, un bord aysé selon le cours de l'eau. [11] L'autre quand on luy prononça son horrible sentence: *J'y estois preparé*, dit-il, *je vous estonneray de ma patience.*

Gens qui ont regardé l'Assassinat comme le plus sur moyen d'aller en Paradis.

Les Assassins, nation dependant de la Phœnicie, sont estimés entre les Mahumetans, d'une souveraine devotion & pureté de mœurs. Ils tiennent, que le plus court chemin à gaigner Paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy, on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoinct, contre des ennemis puissans, au prix d'une mort certaine, & sans aucun soing de leur propre danger. Ainsi fut assassiné (ce mot est emprunté de leur nom) nostre Comte Raimond de Tripoli, au milieu de sa ville, pendant nos entreprinses de la guerre saincte: & pareillement Conrad Marquis de Mont-ferrat, les meurtriers conduits au supplice, tous enflez & fiers d'un si beau chef d'œuvre.

CHAPITRE XXX.

D'un enfant monstrueux.

Description d'un Enfant monstrueux.

CE conte s'en ira tout simple: car je laisse aux medecins d'en discourir. Je vis avant hier un enfant que deux hommes & une nourisse, qui se disoient estre le pere, l'oncle, & la tante, conduisoient, pour tirer quelque soul de le monstrer, à cause de son estrangeté. Il estoit en tout le reste d'une forme commune, & se soustenoit sur ses pieds, marchoit & gasouilloit, environ comme les autres de mesme aage: il n'avoit encore voulu prendre autre nourriture, que du tetin de sa nourrisse: & ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, & le

11 *L'Assassin du Prince d'Orange.*

rendoit ſans avaller : ſes cris ſembloient bien avoir quelque choſe de particulier : il eſtoit aagé de quatorze mois juſtement. Au deſſous de ſes tetins, il eſtoit pris & collé à un autre enfant ſans teſte, & qui avoit le conduit du dos eſtouppé, le reſte entier : car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit eſté rompu par accident, à leur naiſſance : ils eſtoient joints face à face, & comme ſi un plus petit enfant en vouloit accoler un plus grandelet. La joincture & l'eſpace par où ils ſe tenoient n'eſtoit que de quatre doigts, ou environ, en maniere, que ſi vous retrouſſiez cet enfant imparfaict, vous voyiez au deſſous le nombril de l'autre : ainſi la couſture ſe faiſoit entre les tetins & ſon nombril. Le nombril de l'imparfaict ne ſe pouvoit voir, mais ouy bien tout le reſte de ſon ventre. Voyla comme ce qui n'eſtoit pas attaché, comme bras, feſſier, cuiſſes & jambes, de cet imparfaict, demouroient pendants & branſlans ſur l'autre, & luy pouvoit aller ſa longueur juſques à my-jambe. La nourrice nous adjouſtoit, qu'il urinoit par tous les deux endroicts : auſſi eſtoient les membres de cet autre nourris, & vivans, & en meſme poinct que les ſiens, ſauf qu'ils eſtoient plus petits & menus. Ce double corps, & ces membres divers, ſe rapportans à une ſeule teſte, pourroient bien fournir de favorable prognoſtique au Roy, de maintenir ſous l'union de ſes loix, ces parts & pieces diverſes de noſtre Eſtat : Mais de peur que l'evenement ne le deſmente, il vaut mieux le laiſſer paſſer devant : car il n'eſt que de diviner en choſes faictes, [a] *Ut quum facta ſunt, tum ad conjecturam aliquâ interpretatione revocentur :* comme on dit d'Epimenides [1] qu'il devinoit à reculons.

D'un homme privé des parties propres à la generation.

Je vien de voir un paſtre en Medoc, de trente ans ou environ, qui n'a aucune monſtre des parties genitales : il a trois trous par où il rend ſon eau inceſſamment, il eſt barbu, a deſir, & recherche l'attouchement des femmes.

S'il y a proprement des Monſtres.

Ce que nous appellons monſtres, ne le ſont pas à Dieu, qui voit en l'immenſité de ſon ouvrage, l'infinité des formes, qu'il y a com-

a Afin qu'après qu'elles ſont arrivées, on les faſſe quadrer par quelque interpretation avec les conjectures qu'on en peut tirer. *Cic.* De Divinat. L. ii. c. 31.

1 La remarque eſt d'Ariſtote, qui dans ſa *Rhetorique* (L. iii. c. 12.). nous dit qu'Epimenide n'exerçoit point ſa faculté divinatrice ſur les choſes avenir, mais ſur celles qui étoient paſſées, & inconnuës, οὐ περὶ τῶν ἐσομένων, ἀλλὰ μόνον περὶ τῶν γεγονότων μὲν, ἀδήλων δέ.

prinses. Et est à croire, que cette figure qui nous estonne, se rapporte & tient, à quelque autre figure de mesme genre, incognu à l'homme. De sa toute sagesse, il ne part rien que bon, & commun, & reglé: mais nous n'en voyons pas l'assortiment & la relation. [b] *Quod crebrò videt, non miratur, etiamsi, cur fiat nescit. Quod antè non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet.* Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume. Rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle & naturelle, chasse de nous l'erreur & l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.



CHAPITRE XXXI.

De la Cholere.

Plutarque est admirable par tout: mais principalement, où il juge des actions humaines. On peut voir les belles choses, qu'il dit en la comparaison de Lycurgus, & de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est, d'abandonner les enfans au gouvernement & à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dit Aristote, laissent à chascun, en maniere des Cyclopes, la conduitte de leurs femmes & de leurs enfants, selon leur folle & indiscrete fantasie. Et quasi les seules, Lacedemonienne & Cretense, ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne voit qu'en un Estat tout despend de son education & nourriture? & cependant sans aucune discretion, on la laisse à la mercy des parens, tant fols & meschans qu'ils soient. *Enfans indiscretement abandonnez au gouvernement de leurs Parens.*

Entre autres choses combien de fois m'a-il prins envie, passant par nos ruës, de dresser une farce, pour venger des garçonnets, que je voyoy escorcher, assommer, & meurtrir à quelque pere ou mere furieux, & forcenez de cholere. Vous leur voyez sortir le feu & la rage des yeux: *De l'indiscretion des Parens qui chatient leurs Enfans dans les transports de colere les plus violens.*

[a] —— *rabie jecur incendente feruntur*

b Voit-on souvent une chose, on ne l'admire point, quoiqu'on en ignore la cause: mais si ce qu'on n'avoit point encore vû, arrive, on le regarde comme un prodige. *Cic. de Divinat. L. ii. c. 22.*

a Ils sont entrainez par la rage qui les devo-

Præcipites, ut saxa jugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivóque latus pendente recedit:

(& selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui deffigurent le visage) à tout une voix tranchante & esclatante, souvent contre qui ne fait que sortir de nourrisse. Et puis les voyla estroppiez, eslourdis de coups: & nostre justice qui n'en fait compte, comme si ces [1] esboittements & eslochements n'estoient pas des membres de nostre chose publique.

[b] *Gratum est quòd patriæ civem populóque dedisti,*
Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis & bellorum & pacis rebus agendis.

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité des jugements, que la cholere. Aucun ne feroit doubte de punir de mort, le juge, qui par cholere auroit condamné son criminel: pourquoy est-il non plus permis aux peres, & aux pedantes, de fouetter les enfans, & les chastier estans en cholere? Ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiment tient lieu de medecine aux enfans; & soufririons-nous un medecin, qui fust animé & courroucé contre son patient?

Les fautes de celui que nous châtions en colere, nous paroissent autres qu'elles ne sont en effet.

Nous-mesmes, pour bien faire, ne devrions jamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat, & que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie: les choses nous sembleront à la verité autres, quand nous serons r'accoisez & refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle, ce n'est pas nous. Au travers d'elle, les fautes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas. Celuy qui a faim, use de viande, mais celuy qui veut user de chastiement, n'en doit avoir faim ny soif. Et puis, les chastiemens, qui se font avec poids & discretion, se reçoivent bien mieux, & avec

re, comme un Rocher qui tout d'un coup vient à se detacher du haut d'une Montagne. *Juvenal*, Sat. vi. *vs.* 548, *&c.*

1 *Esboitement* & *eslochement*, termes Synonymes qui signifient *dislocation*. On trouve *eslocher* dans Nicot qui le fait venir d'*exlocare*: & dans Rabelais, *deslocher*. Frere Jean des Entommeures, dit Rabelais, ayant donné brusquement sur les ennemis qui vendangeoient le clos de son Abbaye, *ez ungs escarbouilloit la cervelle, ez aultres rompoit bras & jambes, ez aultres* deslochoit *les spondiles du col*, &c. L. 1. c. 17.

b On vous est obligé d'avoir donné un Citoyen à la Patrie, pourveu que par vos soins il soit utile à l'Etat, propre à faire valoir les Terres; & de service durant la guerre, & en temps de paix. *Juvenal*, Sat. xiv. *vs.* 60, &c.

plus de fruit, de celuy qui les souffre. Autrement, il ne pense pas avoir été justement condamné, par un homme agité d'ire & de furie : & allegue pour sa justification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les sermens inusitez, & cette sienne inquietude, & precipitation temeraire :

> [c] *Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ,*
> *Lumina Gorgoneo sæviùs igne micant.*

Suetone recite, [2] que Caïus Rabirius, ayant esté condamné par César, ce qui luy servit le plus envers le peuple (auquel il appella) pour luy faire gaigner sa cause, ce fut l'animosité & l'aspreté que César avoit apporté en ce jugement.

Digression où je jette Montagne pour nous entretenir du genie doux & équitable de Plutarque.

Le dire est autre chose que le faire, il faut considerer le presche à part, & le prescheur à part. Ceux-là se sont donnez beau jeu en nostre temps, qui ont essayé de choquer la verité de nostre Eglise, par les vices des ministres d'icelle : elle tire ses tesmoignages d'ailleurs. C'est une sotte façon d'argumenter, & qui rejetteroit toutes choses en confusion. Un homme de bonnes mœurs, peut avoir des opinions fausses, & un meschant peut prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire, & le dire vont ensemble : & je ne veux pas nier, que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'authorité & efficace : comme disoit Eudamidas, oyant un philosophe discourir de la guerre ; [3] *Ces propos sont beaux, mais celuy qui les dit, n'en est pas croyable, car il n'a pas les oreilles accoustumées au son de la trompette.* Et Cleomenes oyant un Rhetoricien harenguer de la vaillance, s'en print fort à rire : & l'autre s'en scandalizant, il luy dit, [4] *J'en ferois de mesmes, si c'estoit une arondelle qui en parlast : mais si c'estoit une aigle, je l'orrois volontiers.* J'apperçois, ce me semble, és escrits des anciens, que celui qui dit ce qu'il pense, l'assene bien plus vivement, que celui qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté :

c Le visage bouffi de colere, les veines enflées d'un sang tout noir, & les yeux étincellans d'un feu plus ardent que celui qui éclatte dans les yeux d'une Gorgone. *Ovid.* de Arte Amandi: L. iii. *vs.* 503. 504.

2 *Cæsar* sorte judex in reum ductus, tàm cupidè condemnavit, ut ad Populum provocanti nihil æquè ac judicis acerbitas profuerit. *Sueton.* in Jul. Cæsare: §. 12.

3 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

4 *Id.* ibid.

oyez en parler Brutus, les escrits mesmes vous sonnent que cettuy-cy estoit homme pour l'achepter au prix de la vie. Que Cicero pere d'eloquence, traitte du mespris de la mort, que Seneque en traitte aussi, celuy-là traine languissant, & vous sentez qu'il vous veut resoudre de chose, dequoy il n'est pas resolu. Il ne vous donne point de cœur, car luy-mesmes n'en a point : l'autre vous anime & enflamme. Je ne voy jamais autheur, mesmement de ceux qui traittent de la vertu & des actions, que je ne recherche curieusement quel il a esté. Car les Ephores à Sparte voyans un homme dissolu proposer au Peuple un advis utile, luy commanderent[5] de se taire, & prierent un homme de bien de s'en attribuer l'invention, & le proposer. Les escrits de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez ; & je pense le cognoistre jusques dans l'ame : si voudrois-je que nous eussions quelques memoires de sa vie : Et me suis jetté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que je sens à Aul. Gellius de nous avoir laissé[6] par escrit ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subject de la cholere : Un sien esclave mauvais homme & vicieux, mais qui avoit les oreilles aucunement abbreuvées des leçons de philosophie, ayant esté pour quelque sienne faute despouillé par le commandement de *Plutarque*; pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, que c'estoit sans raison, & qu'il n'avoit rien faict : mais enfin se mettant à crier, & injurier à bon escient son Maistre, luy reprochoit[7] qu'il n'estoit pas philosophe ; comme il s'en vantoit : qu'il luy avoit souvent ouy dire, qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre : & ce que lors tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escrits. A cela Plutarque, tout froidement & tout rassis ; « Comment, *dit-il*, rustre, à quoy juges-« tu que je sois à cette heure courroucé ? mon visage, ma voix, « ma couleur, ma parolle, te donne-elle quelque tesmoignage que « je sois esmeu ? Je ne pense avoir ny les yeux effarouchez, ny le

5 *Aul. Gellius :* L. xviii. c. 3.

6 *Noct. Att.* L. i. c. 26.

7 Cet Esclave de Plutarque ne dit pas que son Maître *se vantoit d'être Philosophe*, mais qu'il n'agissoit pas en Philosophe, *non ita esse Plutarchum ut deceret, Philosophum irasci turpe esse, sæpè eum de malo iracundiæ edissertavisse : Librum quoque περὶ ἀοργησίας pulsherrimum conscripsisse*, &c. *Id.* ibid.

visage

« visage troublé, ny un cry effroyable : rougis-je ? escume-je ? « m'eschappe-il de dire chose, dequoy j'aye à me repentir ? tressaulx-je ? fremis-je de courroux ? car pour te dire, ce sont là les « vrais signes de la cholere ». Et puis [8] se destournant à celuy qui fouettoit : *Continuez*, luy dit-il, *tousjours vostre besongne, pendant que cettuy-cy & moy disputons :* Voyla son conte.

Moderation de quelques grands hommes dans des accès de colere.

Archytas Tarentinus revenant d'une guerre, où il avoit esté Capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, & ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur : & l'ayant fait appeller : *Va*, [9] luy dit-il, *que si je n'estois en cholere, je t'estrillerois bien.* Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le chastier, [10] s'excusant d'y mettre la main luy-mesme, sur ce qu'il estoit courroucé. Charillus Lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment & audacieusement envers luy : *Par les Dieux* [11] dit-il, *si je n'estois courroucé, je te ferois tout à cette heure mourir.*

La colere, passion suiette à s'applaudir.

C'est une passion qui se plaist en soy, & qui se flatte. Combien de fois nous estans esbranlez sous une fausse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons-nous contre la verité mesme & l'innocence ? J'ay retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité. Piso personnage [12] par tout ailleurs de notable vertu, s'estant esmeu contre un sien soldat, dequoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte, où il avoit laissé un sien compagnon, rinst pour averé qu'il l'avoit tué, & le condamna soudain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voicy arriver ce compagnon esgaré : toute l'armée en fit grand' feste, & aprés force caresses & accollades des deux compagnons, le

8 Et simul ad eum qui cædebat, conversus, *Interim*, inquit, *dum ego atque hic disputamus, hoc tu age.* Aul. Gell. *ibid.*

9 *Illud laudatur Archytæ, qui cùm villico factus esset iratior*, Quo te modo, *inquit*, accepissem, nisi iratus essem ? *Tusc. Quæst.* L. iv. c. 36.

10 *Tu*, inquit, *Speusippe, servulum istum verberibus objurga : nam ego irascor.* Senec. De Irâ : L. iii. c. 12.

11 Plutarque dans les *Dits notables des anciens Roys, Princes & Capitaines.*

12 *Cn. Piso* (dit Seneque *de Irâ*, L. i. c. 16. d'où tout ce conte a été tiré) *fuit memoriâ nostrâ vir à multis vitiis integer, sed pravus, & cui placebat pro constantia rigor.* « C'étoit un « homme exempt de plusieurs vices, mais ma-« lin, & dans l'esprit duquel la severité passoit « pour fermeté d'ame ». *Montagne nous fait ici un Portrait de Pison beaucoup plus avantageux. Je ne saurois dire pourquoi.*

bourreau meine l'un & l'autre, en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy-mesmes un grand plaisir: mais ce fut au rebours, car par honte & despit, son ardeur qui estoit encore en son effort, se redoubla: & d'une subtilité [13] que sa passion luy fournit soudain, il en fit trois coulpables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent: & les fit depescher tous trois: le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy: le second qui s'estoit esgaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compagnon; & le bourreau pour n'avoir obey au commandement qu'on luy avoit faict.

Femmes emportées comment deviennent furieuses.

Ceux qui ont à negocier avec des femmes testuës, peuvent avoir essayé à quelle rage on les jette, quand on oppose à leur agitation, le silence & la froideur, & qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholere de sa nature: A un, qui souppoit en sa compagnie, homme de molle & douce conversation, & qui pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit, & d'y consentir: luy [14] ne pouvant souffrir, son chagrin se passer ainsi sans aliment: *Nie moy quelque chose, de par les Dieux*, dit-il, *affin que nous soyons deux*. Elles de mesmes, ne se courroucent, qu'affin qu'on se contre-courrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion à un homme qui luy troubloit son propos, en l'injuriant asprement, n'y fit autre chose que se taire, & luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere: cela faict, sans aucune mention de ce trouble, il recommença son propos, en l'endroict où il l'avoit laissé. Il n'est replique si piquante comme est un tel mespris.

Il vaut mieux laisser éclater sa colere que de l'incorporer en soi en la cachant.

Du plus cholere homme de France (& c'est tousjours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire: car en cet exercice il y a certes des parties, qui ne s'en peuvent passer) je dy souvent, que c'est le plus patient homme que je cognoisse à brider sa cholere: elle l'agite de telle violence & fureur,

[d] —— *magno veluti cùm flamma sonore*

13 Constituti sunt in eodem illo loco perituri tres, ob unius innocentiam. O quàm solers est iracundia ad fingendas causas furoris! *Te*, inquit, *duci jubeo, quia damnatus es: Te: quia causa damnationis commilitoni fuisti: Te, quia jussus occidere, imperatori non paruisti*. Id. *ibid*.

14 Non tulit Cælius assentientem, sed exclamavit: *Dic aliquid contra, ut duo simus*. Senec. *de Irâ*: L. iii. c. 8.

d Comme lorsque sous une Chaudiere on

Virgea ſuggeritur coſtis undantis aheni,
Exultántque æſtu latices, furit intus aquaï
Fumidus atque altè ſpumis exuberat amnis,
Nec jam ſe capit unda, volat vapor ater ad auras,

qu'il faut qu'il ſe contraigne cruellement, pour la moderer. Et pour moy, je ne ſçache paſſion, pour laquelle couvrir & ſouſtenir, je peuſſe faire un tel effort. Je ne voudrois mettre la Sageſſe à ſi haut prix. Je ne regarde pas tant ce qu'il fait, que combien il luy couſte à ne faire pis. Un autre ſe vantoit à moy, du reglement & douceur de ſes mœurs, qui eſt, à la verité ſinguliere : je luy diſois, que c'eſtoit bien quelque choſe, notamment à ceux, comme luy, d'eminente qualité, ſur leſquels chacun a les yeux, de ſe preſenter au monde touſjours bien temperez : mais que le principal eſtoit de prouvoir au dedans, & à ſoy-meſme ; & que ce n'eſtoit pas à mon gré, bien meſnager ſes affaires, que de ſe ronger interieurement : ce que je craignois qu'il fiſt, pour maintenir ce maſque, & cette reglée apparence par le dehors. On incorpore la cholere en la cachant : comme Diogenes dit à Demoſthenes, lequel de peur d'eſtre apperceu en une taverne, [15] ſe reculoit au dedans : *Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres.* Je conſeille qu'on donne pluſtoſt [16] une buffe à la jouë de ſon valet, un peu hors de ſaiſon, que de gehenner ſa fantaſie, pour repreſenter cette ſage contenance. Et aymerois mieux produire mes paſſions, que de les couver à mes deſpens : Elles s'alanguiſſent en s'eſvantant, & en s'exprimant. Il vaut mieux que leur poincte agiſſe au dehors, que de la plier contre nous. [e] *Omnia vitia in aperto leviora ſunt : & tunc pernicioſiſſima, quum ſimulatâ ſanitate ſubſidunt.*

J'advertis ceux, qui ont loy de ſe pouvoir courroucer en ma famille, premierement qu'ils meſnagent leur cholere, & ne l'eſpan-

Regles à obſerver en faiſant éclater ſa colere con-

met bruler de menu bois qui s'enflamme à grand bruit, l'eau venant à s'échauffer bondit, s'éleve à gros bouillons, échappe du Vaiſſeau, & une noire vapeur s'envole dans les airs. *Æneid.* L. vii. *vſ.* 462, *&c.*

15 Τί δ' ὑποχωρεῖς, τοσούτῳ, ἔφη, μᾶλλον ἔσῃ ἐν τῷ πανδοχείῳ. *Diog. Laerce* dans la Vie de Diogene le Cynique : L. vi. Segm. 34.

16 *Buffe*, ou ſoufflet, *alapa* : Nicot.
Qui de buffes renverſes
Mes ennemis mordans. Marot, *Pſeaume* iii.

e Tous les vices qui paroiſſent à découvert, ſont les plus legers. Les plus pernicieux, ce ſont ceux qu'on cache ſous une feinte reformation. *Senec.* Epiſt. 56.

tre les Domestiques.

dent pas à tout prix : car cela en empesche l'effect & le poids. La criaillerie temeraire & ordinaire, passe en usage, & fait que chacun la mesprise : celle que vous employez contre un serviteur pour son larcin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal rinsé un verre, ou mal assis une escabelle. Secondement, qu'ils ne se courroussent point en l'air, & regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent : car ordinairement ils crient, avant qu'il soit en leur presence, & durent à crier un siecle aprés qu'il est party :

f *& secum petulans amentia certat.*

Ils s'en prennent à leur ombre, & poussent cette tempeste, en lieu, où personne n'en est ny chastié ny interessé, que du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peut mais. J'accuse pareillement aux querelles, ceux qui bravent & se mutinent sans partie : il faut garder ces Rodomontades, où elles portent.

g *Mugitus veluti cùm prima in prælia taurus*
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventósque lacessit.
Ictibus, & sparsâ ad pugnam proludit arenâ.

Caractere du courroux de Montagne dans les grandes & les petites affaires.

Quand je me courrouce, c'est le plus vifvement, mais aussi le plus briefvement, & secretement que je puis : je me pers bien en vistesse, & en violence, mais non pas en trouble : si que j'aille jettant à l'abandon, & sans choix, toute sorte de paroles injurieuses, & que je ne regarde d'asseoir pertinemment mes pointes, où j'estime qu'elles blessent le plus : car je n'y employe communement, que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites. Les petites me suprennent : & le malheur veut, que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe, qui vous ayt donné le bransle : vous allez tousjours jusques au fonds. La cheute se presse, s'esmeut, & se haste d'elle-mesme. Aux grandes occasions cela me paye, qu'elles sont si justes, que chacun s'attend d'en voir

f *Car le fou turbulent se bat contre lui-même.* Claudian. in Eutrop. L. i. *vs.* 237.

g Comme un Taureau qui prêt d'entrer en lice, pousse des mugissemens horribles : — transporté de fureur il aiguise ses cornes contre les arbres, & pour s'essayer au combat, de ses pieds fend les airs, & fait voler le sable de tous côtez. *Æneid.* L. xii. *vs.* 103. &c.

naistre une raisonnable cholere : je me glorifie à tromper leur attente: je me bande & prepare contre celles-cy, elles me mettent en cervelle, & menassent de m'emporter bien loing si je les suivoy. Aysément je me garde d'y entrer, & suis assez fort, si je l'attens, pour repousser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle aye : mais si elle me preoccupe, & saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle aye. Je marchande ainsi avec ceux qui peuvent contester avec moy : Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez-moy aller à tort ou à droict, j'en feray de mesme à mon tour. La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'autre, & ne naissent en un poinct. Donnons à chacune sa course, nous voyla tousjours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient-il aussi, de representer le courroussé, pour le reiglement de ma maison, sans aucune vraye emotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, j'estudie à m'y opposer, & feray si je puis que je seray d'oresenavant d'autant moins chagrin & difficile, que j'auray plus d'excuse & d'inclination à l'estre : quoyque par cydevant je l'aye esté, entre ceux qui le sont le moins.

Encore un mot pour clorre ce pas. Aristote dit, que la cholere sert par fois d'armes à la vertu & à la vaillance. Cela est vray-semblable : toutesfois ceux qui y contredisent, respondent plaisamment, [17] que c'est un'arme de nouvel usage : car nous remuons les autres armes, cette-cy nous remuë : nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main, elle nous tient, nous ne la tenons pas.

Si la colere est utile pour animer la Vertu & la vaillance.

17 Hæc arma quæ Aristoteles virtuti dat, ipsa per se pugnant, non expectant manum. Habent, & non habentur. *Senec.* de Irâ : L. i. c. 16.



CHAPITRE XXXII.

Defense de Seneque & de Plutarque.

LA familiarité que j'ay avec ces personnages icy, & l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, & à mon livre massonné purement de leurs despouilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Comparaison entre Seneque & le Cardinal de Lorraine.

Quant à Seneque, parmy une miliasse de petits livrets, que ceux de la Religion pretendue reformée font courir pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, & qu'il est grand dommage n'estre embesoignée à meilleur subject, j'en ay veu autres-fois un qui pour alonger & remplir la similitude qu'il veut trouver, du gouvernement de nostre pauvre feu Roy Charles neufiesme, avec celuy de Neron, apparie feu Monsieur le Cardinal de Lorraine avec Seneque, leurs fortunes, d'avoir esté tous deux les premiers au gouvernement de leurs Princes, & quant & quant leurs mœurs, leurs conditions, & leurs deportemens. En quoy à mon opinion il fait bien de l'honneur audict Seigneur Cardinal: car encore que je soys de ceux qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion & service de son Roy, & sa bonne fortune, d'estre nay en un siecle, où il fut si nouveau, & si rare, & quant & quant si necessaire pour le bien public, d'avoir un personnage Ecclesiastique de telle noblesse & dignité, suffisant & capable de sa charge: si est-ce qu'à confesser la verité, je n'estime sa capacité de beaucoup prés telle, ny sa vertu si nette & entiere, ny si ferme, que celle de Seneque.

Caractere malin & injuste que Dion donne de Seneque, directement opposé à celui qu'en donne Tacite.

Or ce livre, dequoy je parle, pour venir à son but, fait une description de Seneque tres-injurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel je ne crois aucunement le tesmoignage. Car outre qu'il est inconstant, qui aprés avoir appellé Seneque tres-sage tantost, & tantost ennemy mortel des vices de Neron, le fait ailleurs, avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux, & contrefaisant le philosophe à fausses enseignes: sa vertu paroist si

vive & vigoureuse en ses escrits, & la defence y est si claire à aucunes de ces imputations, comme de sa richesse & despence excessive, que n'en croiroy aucun tesmoignage au contraire. Et davantage, il est bien plus raisonnable, de croire en telles choses les Historiens Romains, que les Grecs & estrangers. Or Tacitus & les autres parlent tres-honorablement, & de sa vie & de sa mort: & nous le peignent en toutes choses personnage tres-excellent & tres-vertueux. Et je ne veux alleguer autre reproche contre le jugement de Dion, que cettuy-cy, qui est inevitable: c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires Romaines, qu'il ose soustenir la cause de Julius César contre Pompeius, & d'Antonius contre Cicero.

Plutarque justifié des reproches que lui fait Jean Bodin.

Venons à Plutarque: *Jean Bodin* est un bon autheur de nostre temps, & accompagné de beaucoup plus de jugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, & merite qu'on le juge & considere. Je le trouve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy je l'eusse laissé dire: car cela n'est pas de mon gibier) mais aussi en ce que cet autheur escrit souvent des choses incroyables & entierement fabuleuses: (ce sont ses mots). S'il eust dit simplement, *les choses autrement qu'elles ne sont*, ce n'estoit pas grande reprehension: car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'autruy & à credit: & je voy qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire: comme le jugement des trois meilleurs capitaines qui eussent onques esté, faict par Hannibal, il est autrement en la vie de Flaminius, autrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'avoir pris pour argent comptant, des choses incroyables & impossibles, c'est accuser de faute de jugement, le plus judicieux autheur du monde. Et voicy son exemple: Comme (ce dit-il) quand il il recite[1] qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un renardeau, qu'il avoit desrobé, & le tenoit caché sous sa robe, jusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin. Je trouve en premier lieu cet exemple mal choisi: d'autant qu'il est bien malaisé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles, nous avons plus de loy de les limiter & cognoi-

Un Enfant Lacedemonien qui se laisse déchirer le Ventre à un Renardeau; si c'est un fait absurde & incroyable.

1 Dans la Vie de *Lycurgue*: ch. 14. de la Version d'Amyot.

ſtre. Et à cette cauſe, ſi c'euſt eſté à moy à faire, j'euſſe pluſtoſt choiſi un exemple de cette ſeconde ſorte : & il y en a de moins croyables : Comme enrre autres, ce qu'il recite de Pyrrhus, [2] que tout bleſſé qu'il eſtoit, il donna ſi grand coup d'eſpée à un ſien ennemy armé de toutes pieces, qu'il le fendit du haut de la teſte juſques au bas, ſi que le corps ſe parrit en deux parts. En ſon exemple, je n'y trouve pas grand miracle, ny ne reçois l'excuſe dequoy il couvre Plutarque, d'avoir adjouſté ce mor, *comme on dit*, pour nous advertir, & tenir en bride noſtre creance. Car ſi ce n'eſt aux choſes receuës par authorité & reverence d'ancienneré ou de religion, il n'euſt voulu ny recevoir luy-meſme, ny nous propoſer à croire, choſes de ſoy incroyables : Er que ce mor, *comme on dit*, il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il eſt ayſé à voir, parce que luy-meſme nous raconte [3] ailleurs ſur ce ſubject de la patience des enfans Lacedemoniens, des exemples advenus de ſon temps plus mal-aiſez à perſuader : Comme celuy que Cicero a teſmoigné auſſi avant luy, [4] *pour avoir*, à ce qu'il dir, *eſté ſur les lieux :* Que juſques à leur remps, il ſe rrouvoit des enfans en cette preuve de patience, à quoy on les eſſayoit devant l'autel de Diane, qui ſouffroyent d'y eſtre fouëtez juſques à ce que le ſang leur couloit par tour, non ſeulement ſans s'eſcrier, mais encores ſans gemir, & aucuns juſques à y laiſſer volontairement la vie. Er ce que Plutarque auſſi recite, avec cent autres teſmoins, qu'au ſacrifice, un charbon ardent s'eſtanr coulé dans la manche d'un enfant Lacedemonien, ainſi qu'il encenſoit, il ſe laiſſa bruſler rout le bras, juſques à ce que la ſenteur de la chair cuite en vint aux aſſiſtans. Il n'eſtoit rien ſelon leur couſtume, où il leur allaſt plus de la reputation, ny dequoy ils euſ-

2 Dans la Vie de Pyrrhus : ch. 12.

3 Immediatement aprés l'exemple de cer Enfant *qui ſe laiſſa dechirer tout le ventre à un Renardeau qu'il avoit derobé*, Plutarque ajoûte, *ce qui n'eſt pas incroyable, à voir ce que les jeunes garçons y endurent encores aujourd'huy : car nous y en avons veu pluſieurs qui endurent eſtre fouëttez juſques au mourir, ſur l'Autel de Diane ſurnommée Orthia.*

4 Spartæ verò pueri ad aram ſic verberibus accipiuntur, ut multus è viſceribus ſanguis exeat ; nonnunquam etiam, ut, *cùm ibi eſſem*, audiebam, ad necem : quorum non modo nemo exclamavit umquam, ſed ne ingemuit quidem. *Tuſc. Quæſt.* L. ii. c. 14. *Adoleſcentium greges*, dit encore ailleurs Ciceron, *(Tuſc. Quæſt.* L. v. c. 27.) vidimus ipſi *incredibili contentione certantes pugnis, calcibus, unguibus, morſu denique ut exanimarentur priuſquam ſe victos faterentur.*

ſent

sent à souffrir plus de blasme & de honte, que d'estre surpris en larrecin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes-là, que non seulement il ne me semble, comme à Bodin, que [5] son conte soit incroyable, que je ne le trouve pas seulement rare & estrange. L'histoire Spartaine est pleine de mille plus aspres exemples & plus rares: elle est à ce prix toute miracle. Marcellinus recite sur ce propos du larrecin, [6] que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aucune sorte de tourment, qui peust forcer les Egyptiens surpris en ce mesfaict, qui estoit fort en usage entre eux, à dire seulement leur nom.

Fermeté d'un Paysan Espagnol, mis à la torture.

Un paysan Espagnol estant mis à la gehenne sur les complices de l'homicide du Préteur Lucius Piso, crioit au milieu des tourmens, [7] que ses amis ne bougeassent, & l'assistassent en toute seureté, & qu'il n'estoit pas en la douleur, de luy arracher un mot de confession; & n'en eut-on autre chose, pour le premier jour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son tourment, s'esbranlant vigoureusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, & s'y tua.

Autre exemple d'une extrême fermeté dans les tourmens.

Epicharis [8] ayant saoulé & lassé la cruauté des satellites de Neron, & soustenu leur feu, leurs batures, leurs engins, sans aucune voix de revelation de sa conjuration, tout un jour: rapportée à la gehenne l'endemain, les membres touts brisez, passa un lasset de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, & y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps. Ayant le courage d'ainsi mourir, & se desrober aux premiers tourments, semble-elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience

5 *Que le conte, qu'en fait Plutarque, soit incroyable*, &c.

6 Nulla tormentorum vis inveniri adhuc potuit, quæ obduratum ullius pectus latrociniis invitum elicere potuit, ut nomen proprium dicat. *Amm. Marcell.* L. xxii. c. 16. sub finem.

7 Voce magnâ sermone patrio, *frustrà se interrogari* clamitavit, *adsisterent socii ac spectarent: nullam vim tantam doloris fore ut veritatem eliceret:* idemque cùm postero die ad quæstionem retraheretur, eo nisu proripuit se custodibus saxoque caput adflixit, ut statim exanimaretur. *Tacit.* Annal. L. iv. c. 45.

8 Illam non verbera, non ignes, non ira eo acriùs torquentium ne à feminâ spernerentur, pervicere quin objecta denegaret.——Postero die cùm ad eosdem cruciatus retraheretur gestamine sellæ (nam dissolutis membris insistere nequibat) vinclo fasciæ quam pectori detraxerat, in modum laqueі ad arcum sellæ restricto, indidit cervicem, & corporis pondere connisa, tenuem jàm spiritum expressit. *Tacit.* Annal. L. xv. c. 57.

du jour precedent, pour se moquer de ce tyran, & encourager d'autres à semblable entreprinse contre luy ? Et qui s'enquerra à nos argoulets, des experiences qu'ils ont euës en ces guerres civiles, il se trouvera des effets de patience, d'obstinarion & d'opiniastreté, parmy nos miserables siecles, & en cette tourbe molle & effeminée, encore plus que l'Egyptienne, dignes d'estre comparez à ceux que nous venons de reciter de la vertu Spartaine.

Patience merveilleuse de quelques Vilageois, durant les Guerres civiles, du temps de Montagne.

Je sçay qu'il s'est trouvé des simples paysans, s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts à tout le chien d'une pistole, pousser les yeux sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une corde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rançon. J'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry & enflé, d'un licol qui y pendoit encore, avec lequel on l'avoit tirassé toute la nuict, à la queuë d'un cheval, le corps percé en cent lieux, à coups de dague, qu'on luy avoit donné, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur & de la crainte : qui avoit souffert tout cela, & jusques à y avoir perdu parole & sentiment, resolu, à ce qu'il me dit, de mourir plustost de mille morts (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere) avant que rien promettre : & si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contrée. Combien en a l'on veu se laisser patiemment brusler & rôtir, pour des opinions empruntées d'autruy, ignorées & incognues ? J'ay cognu cent & cent femmes (car ils disent que les testes de Gascongne ont quelque prerogative en cela) que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chaud, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceuë en cholere. Elles s'exasperent à l'encontre des coups & de la contrainte. Et celuy qui forgea le conte de la Femme, qui pour aucune correction de menaces, & bastonnades, ne cessoit d'appeller son mary pouilleux, & qui precipitée dans l'eau haussoit encores en s'estouffant, les mains, & faisoit au dessus de sa teste, signe de tuer des poux : forgea un conte, duquel en verité tous les jours, on voit l'image expresse en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur & fermeté.

Fausse mesure du Possi-

Il ne faut pas juger ce qui est possible, & ce qui ne l'est pas, se-

ble & de l'Impossible.

lon ce qui est croyable & incroyable à nostre sens, comme j'ay dit ailleurs : Et est un grande faute, & en laquelle toutesfois la plus part des hommes tombent (ce que je ne dis pas pour Bodin) de faire difficulté de croire d'autruy, ce qu'eux ne sçauroient faire, ou ne voudroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy : selon elle, il faut regler tous les autres. Les allures qui ne se rapportent aux siennes, sont feintes & fausses. Luy propose l'on quelque chose des actions ou facultez d'un autre ? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son jugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse & insupportable ! Moy je considere aucuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les Anciens : & encores que je recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mille pas, je ne laisse pas de les suyvre à veuë, & juger les ressorts qui les haussent ainsi, desquels j'apperçoy aucunement en moy les semences : comme je fay aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne, & que je ne mescroy non plus. Je voy bien le tour que ceux-là se donnent pour se monter, & j'admire leur grandeur : & ces eslancemens que je trouve tresbeaux, je les embrasse : & si mes forces n'y vont, au moins mon jugement s'y applique tres-volontiers.

S'il y a quelque apparence à ce qu'a dit Plutarque, qu'Agesilaus avoit été mis à l'amende pour s'être fait trop aimer de ses Citoyens.

L'autre exemple qu'il allegue des choses incroyables, & entierement fabuleuses, dictes par Plutarque : c'est [9] qu'Agesilaus fut [10] mulcté par les Ephores pour avoir attiré à soy seul, le cœur & la volonté de ses citoyens. Je ne sçay quelle marque de fausseté il y treuve : mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy devoyent estre beaucoup mieux cognuës qu'à nous : & n'estoit pas nouveau en Grece, de voir les hommes punis & exilez, pour cela seul, d'agréer trop à leurs citoyens : tesmoin l'Ostracisme & le Petalisme.

Si Plutarque a manqué d'équité dans le choix qu'il a

Il y a encore en ce mesme lieu, un'autre accusation qui me pique pour Plutarque, où il dit qu'il a bien assorty de bonne foy, les Romains, aux Romains, & les Grecs entre eux, mais non les Ro-

9 Dans la Vie d'*Agesilaus* : ch. i.

10 Mis à l'amende. On trouve *mulcté* dans le Dictionaire de Cotgrave.

fait des Romains qu'il met en paralle avec des Grecs.

mains aux Grecs, tesmoin (dit-il) Demosthenes & Cicero, Caton & Aristides, Sylla & Lisander, Marcellus & Pelopidas, Pompeius & Agesilaus: estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est justement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent & louable. Car en ses Comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, & en laquelle, à mon advis, il s'est autant pleu) la fidelité & sincerité de ses jugemens, esgale leur profondeur & leur poids. C'est un philosophe, qui nous apprend la vertu. Voyons si nous le pourrons garentir de ce reproche de prevarication & fausseté. Ce que je puis penser avoir donné occasion à ce jugement, c'est ce grand & esclatant lustre des noms Romains, que nous avons en la teste: il ne nous semble point, que Demosthenes puisse esgaler la gloire d'un consul, proconsul, & questeur de cette grande Republique. Mais qui considerera la verité de la chose, & les hommes en eux-mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, & à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance, que leur fortune: je pense au rebours de Bodin, que Ciceron & le vieux Caton en doivent de reste à leurs compaignons. Pour son dessein j'eusse plustost choisi l'exemple du jeune Caton comparé à Phocion: car en ce pair, il se trouveroit une plus vray-semblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à *Marcellus*, *Sylla*, & *Pompeius*, je voy bien que leurs exploits de guerre sont plus enflez, glorieux, & pompeux, que ceux des Grecs, que Plutarque leur apparie: mais les actions les plus belles & vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousjours les plus fameuses. Je voy souvent des noms de capitaines, estouffez sous la splendeur d'autres noms, de moins de merite: tesmoin Labienus, Ventidius, Telesinus, & plusieurs autres. Et à le prendre par là, si j'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois-je pas dire, que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis & Cleomenes, Numa à Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir juger d'un traict, les choses à tant de visages.

Plutarque ne prétend pas égaler ceux qu'il joint ensemble.

Quand Plutarque les compare, il ne les esgale pas pourtant. Qui plus disertement & consciencieusement, pourroit remarquer leurs differences? Vient-il à parangonner les victoires, les exploits d'ar-

mes, la puissance des armées conduites par *Pompeius*, & ses triomphes, avec ceux d'*Agesilaus : Je ne croy pas*, [11] dit-il, *que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encore qu'on luy ait concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'avantage d'Agesilaus, osast le mettre en comparaison.* Parle-il de conferer *Lysander* à *Sylla* : [12] *Il n'y a* (dit-il) *point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles : car Lysander ne gaigna seulement que deux batailles navales*, &c. Cela, ce n'est rien desrober aux Romains. Pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peut avoir fait injure, quelque disparité qui y puisse estre. Et Plutarque ne les contrepoise pas entiers : il n'y a en gros aucune preference : il apparie les pieces & les circonstances, l'une aprés l'autre, & les juge separément. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en esplucher quelque jugement particulier : ou dire en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain : d'autant qu'il y en auroit d'aurres plus correspondans pour les apparier, & se rapportans mieux.



CHAPITRE XXXIII.

L'histoire de Spurina.

Si les appetits amoureux sont les plus violens.

LA philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison, la souveraine maistrise de nostre ame, & l'authorité de tenir en bride nos appetits. Entre lesquels ceux qui jugent qu'il n'en y a point de plus violens, que ceux que l'amour engendre, ont cela pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps & à l'ame, & que tout l'homme en est possedé : en maniere que la santé mesmes en depend ; & est la medecine par fois contrainte de leur servir de maquerellage. Mais au contraire, on pourroit aussi dire, que le meslange du corps y apporte du rabais, & de l'affoiblissement : car tels desirs sont subjects à satieté, & capables de remedes materiels.

11 Dans la *Comparaison de Pompeius avec Agesilaus.*

12 Dans la *Comparaison de Sylla avec Lysander.*

Moyens dont on s'est servi pour les amortir.

Plusieurs ayans voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision & destranchement des parties esmeuës & alterées. D'autres en ont du tout abbattu la force, & l'ardeur, par frequente application de choses froides, comme de neige, & de vinaigre. Les haires de nos ayeulx estoient de cet usage, c'est une matiere tissue de poil de cheval, dequoy les uns d'entr'eux faisoient des chemises, & d'autres des ceintures à gehenner leurs reins. Un Prince me disoit, il n'y a pas long temps, que pendant sa jeunesse, un jour de feste solemne, en la Cour du Roy François premier, où tout le monde estoit paré, il luy print envie de se vestir de la haire, qui est encore chez luy, de monsieur son pere: mais quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, & en fut longtemps malade: adjoustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de jeunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir: toutesfois à l'advanture ne les a-il pas essayées les plus cuisantes: Car l'experience nous faict voir, qu'une telle esmotion se maintient bien souvent sous des habits rudes & marmiteux: & que les haires ne rendent pas tousjours heres ceux qui les portent.

Continence de Xenocrate, comment maintenuë.

Xenocrates y proceda plus rigoureusement: car ses disciples pour essayer sa continence, luy ayants fourré dans son lict, Laïs, cette belle & fameuse courtisane toute nuë, sauf les armes de sa beauté & folastres apasts, ses phyltres: sentant qu'en despit de ses discours, & de ses regles, [1] le corps revesche commençoit à se mutiner, il se fit brusler les membres, qui avoient presté l'oreille à cette rebellion. Là où les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice, & autres, donnent bien plus à faire à la raison: car elle n'y peut estre secourue, que de ses propres moyens: ny ne sont ces appetits-là, capables de satieté: voire ils s'esguisent & augmentent par la jouyssance.

Il paroît par l'exemple de César, que l'ambition est

Le seul exemple de Julius César, peut suffire à nous montrer la disparité de ces appetits: car jamais homme ne fut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soin curieux [2] qu'il avoit de sa personne, en

1 *Diogene-Laërce* dans la Vie de Xenocrate: L. iv, *Segm*, 7.

2 *Suetone* dans la Vie de Jule César: §. 45.

eſt un teſmoignage, juſques à ſe ſervir à cela, des moyens les plus laſcifs qui fuſſent lors en uſage: comme de ſe faire pinceter tout le corps, & farder de parfums d'une extreme curioſité: & de ſoy il eſtoit [3] beau perſonnage, blanc, de belle & allegre taille, le viſage plein, les yeux bruns & vifs, s'il en faut croire Suetone: car les ſtatues, qui ſe voyent de luy à Rome ne rapportent pas bien par tout, à cette peinture. Outre ſes femmes, qu'il changea quatre fois, ſans compter les amours de ſon enfance, avec le Roy de Bithynie Nicomedes, il eut le pucelage de cette tant renommée Royne d'Egypte, Cleopatra: teſmoin [4] le petit Céſarion, qui en naſquit. Il fit auſſi l'amour [5] à Eunoé Royne de Mauritanie: & à Rome, [6] à Poſthumia, femme de Servius Sulpitius: à Lollia, de Gabinius: à Tertulla, de Craſſus; & à Mutia meſme, femme du grand Pompeius: Qui fut la cauſe, diſent les hiſtoriens Romains, pourquoy ſon mary la repudia, ce que Plutarque confeſſe avoir ignoré. Et les Curions pere & fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il eſpouſa la fille de Céſar, [7] qu'il ſe faiſoit gendre d'un homme qui l'avoit fait cocu, & que luy-meſme avoit accouſtumé d'appeller *Ægyſthus*. Il entretint outre tout ce nombre, [8] Servilia ſœur de Caton, & mere de Marcus Brutus, dont chacun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus: parce qu'il eſtoit nay en temps, auquel il y avoit apparence qu'il fuſt iſſu de luy. Ainſi j'ay raiſon, ce me ſemble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette desbauche, & de complexion tres-amoureuſe. Mais l'autre paſſion de l'ambition, dequoy il eſtoit auſſi infiniment bleſſé, venant à combattre celle-là, elle luy fit incontinent perdre place.

plus difficile à dompter que l'amour.

Me reſſouvenant ſur ce propos de Mehemed, celuy qui ſubjugua Conſtantinople, & apporta la finale extermination du nom Grec: je ne ſçache point où ces deux paſſions ſe trouvent plus egalement balancées: pareillement indefatigable ruffien, & ſoldat. Mais quand en ſa vie, elles ſe preſentent en concurrence l'une de l'autre, l'ar-

Et par l'exemple de Mehemed qui ſe rendit maître de Conſtantinople.

3 *Id.* ibid. *Fuiſſe dicitur excelſâ ſtaturâ, colore candido, teretibus membris, ore paulo pleniore, nigris vegetiſque oculis.*
4 *Plutarque* dans la Vie de Céſar: ch. 13.
5 *Sueton.* in Jul. Cæſare. §. 52.
6 *Id.* ibid. §. 50.
7 *Id.* ibid.
8 *Id.* ibid. *Sed ante omnes dilexit Marci Bruti matrem Serviliam.*

deur querelleuse gourmande tousjours l'amoureuse ardeur. Et cettecy, encore que ce fust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'authorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soustenir le faix des guerres.

Exemple très-remarquable, qui semble prouver, que l'Amour est plus forte que l'Ambition.

Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus Roy de Naples, est remarquable : Que bon capitaine, courageux, & ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volupté, & jouïssance de quelque rare beauté. Sa mort fut de mesme. Ayant rangé par un siege bien poursuivy, la ville de Florence si à destroit, que les habitans estoient aprés à composer de sa victoire : il la leur quitta pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville dequoy il avoit ouy parler, de beauté excellente. Force fut de la luy accorder, & garantir la publique ruine par une injure privée. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps : lequel se trouvant engagé en si villaine necessité, se resolut à une haute entreprinse. Comme chacun paroit sa fille & l'attournoit d'ornements & joyaux, qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur & en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble, qu'elles n'y oublient guere en ces quartiers-là. Ce mouchoir empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeuës & pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soudain changé leur sueur chaude en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'autre.

Les plaisirs de l'amour n'empécherent jamais César de profiter des occasions de s'agrandir.

Je m'en revay à Cesar. Ses plaisirs ne luy firent jamais desrober une seule minute d'heure, ny destourner un pas des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : Cette passion regenta en luy si souverainement toutes les autres, & posseda son ame d'une authorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes j'en suis despit : quand je considere au demeurant, la grandeur de ce personnage, & les merveilleuses parties qui estoient en luy : tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ait escrit. Il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero : & luy-mesmes, à mon advis, n'estimoit luy devoir guere en cette partie : Et ses deux *Anticatons*, furent principalement

cipalement escrits pour contre-balancer le bien dire, que Cicero avoit employé en son *Caton*. Au demeurant, fut-il jamais ame si vigilante, si active, & si patiente de labeur que la sienne?

Sobrieté singuliere de César.

Et sans doubte, encore estoit-elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, je dy vives, naturelles, & non contrefaictes. Il estoit singulierement sobre, & si peu delicat en son manger, qu'Oppius recite, [9] qu'un jour luy ayant esté presenté à table, en quelque sauce, de l'huyle medecinée, au lieu d'huyle simple, il en mangea largement, pour ne faire honte à son hoste. Une autrefois, il fit fouëtter son boulenger, [10] pour luy avoir servy d'autre pain que celuy du commun. Caton mesme avoit accoustumé de dire de luy, [11] que c'estoit le premier homme sobre, qui se fust acheminé à la ruyne de son pays. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un jour yvrongne, cela advint en cette façon. Estans tous deux au Senat, où il se parloit du fait de la conjuration de Catilina, de laquelle César estoit soupçonné, on luy vint apporter de dehors, [12] un brevet à cachetes: Caton estimant que ce fust quelque chose, dequoy les conjurez l'advertissent, le somma de le luy donner: ce que César fut contrainct de faire, [13] pour eviter un plus grand soupçon. C'estoit de fortune une lettre amoureuse, que Servilia sœur de Caton luy escrivoit. Caton l'ayant leuë, la luy rejetta, en luy disant: *Tien yvrongne*. Cela, dis-je, fut plustost un mot de desdain & de colere, qu'un exprés reproche de ce vice: comme souvent nous injurions ceux qui nous faschent, des premieres injures qui nous viennent à la bouche, quoyqu'elles ne soyent nullement deuës à ceux à qui nous les attachons. Joinct que ce vice que Caton luy reproche, est merveilleusement voisin de celuy, auquel il avoit surpris César: car Venus & Bacchus conviennent volontiers, à ce que dit le proverbe: mais chez moy Venus est bien plus allegre, accompaignée de la sobrieté.

Il étoit singulierement doux & clement envers ses Ennemis.

Les exemples de sa douceur, & de sa clemence, envers ceux qui l'avoient offencé, sont infinis: je dis outre ceux qu'il donna, pendant le temps que la guerre civile estoit encore en son progrés, des-

9 Dans la Vie de César par Suetone: §. 53.
10 Dans la Vie de César par Suetone: c. 48.
11 Verbum Marci Catonis est, *unum ex omnibus Cæsarem ad evertendam Rempublicam sobrium accessisse*. Ibid. §. 53.
12 Un billet, une Lettre.
13 *Plutarque* dans la Vie de Caton d'Utique: ch. 7.

quels il fait luy-mesmes assez sentir par ses escrits, qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis, & leur faire moins craindre sa future domination & sa victoire. Mais si faut-il dire que ces exemples-là s'ils ne sont suffisans à nous tesmoigner sa naïve douceur, ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance & grandeur de courage, en ce personnage. Il luy est advenu souvent, de renvoyer des armées toutes entieres à son Ennemy, aprés les avoir vaincuës, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : il a prins trois & quatre fois tels capitaines de Pompeius, & autant de fois remis en liberté. Pompeius declaroit ses ennemis, tous ceux qui ne l'accompaignoient à la guerre : & luy fit proclamer, [14] qu'il tenoit pour amis tous ceux qui ne bougeoient, & qui ne s'armoyent effectuellement contre luy. A ceux de ses capitaines, qui se desroboient de luy pour aller prendre autre condition, il r'envoyoit encore les armes, chevaux, & equipages. Les villes qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant autre garnison, que la memoire de sa douceur & clemence. Il deffendit le jour de sa grande bataille de Pharsale, [15] qu'on ne mist qu'à toute extremité, la main sur les citoyens Romains. Voyla des traits bien hazardeux selon mon jugement : & n'est pas merveilles si aux guerres civiles, que nous sentons, ceux qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur pays, n'en imitent l'exemple. Ce sont moyens extraordinaires, & qu'il n'appartient qu'à la fortune de César, & à son admirable pourvoyance, d'heureusement conduire. Quand je considere la grandeur incomparable de cette ame, j'excuse la Victoire, de ne s'estre peu depestrer de luy, voire en cette tres-injuste & tres-inique cause. Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples, au temps de sa domination, lors que toutes choses estants reduites en sa main, il n'avoit plus à se feindre. Caius Memmius avoit escrit contre luy des Oraisons tres-poignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu : [16] si ne laissa-il bien tost aprés d'ay-

14 Voyez la Vie de César par Suetone: §. 75.
15 *Ibid.* c. 75.
16 Caii Memmii, cujus asperrimis Orationibus non minore acerbitate rescripserat, etiam suffragator mox in petitione Consulatus fuit. *Ibid.* §. 73.

der à le faire Conſul. Caius Calvus qui avoit faict pluſieurs epigrammes injurieux contre luy, ayant employé de ſes amis pour le reconcilier, [17] Céſar ſe convia luy-meſme à luy eſcrire le premier. Et noſtre bon Catulle, qui l'avoit teſtonné ſi rudement ſous le nom de Mamurra, s'en eſtant venu excuſer à luy, [18] il le fit ce jour meſme ſouper à ſa table. Ayant eſté adverty d'aucuns qui parloient mal de luy, il n'en fit autre choſe, [19] que declarer en une ſienne harangue publique, qu'il en eſtoit adverty. Il craignoit encore moins ſes ennemis, qu'il ne les haïſſoit. Aucunes conjurations & aſſemblées, qu'on faiſoit contre ſa vie, luy ayants eſté deſcouvertes, [20] il ſe contenta de publier par Edit qu'elles luy eſtoient cognuës, ſans autrement en pourſuyvre les autheurs. Quant au reſpect qu'il avoit à ſes amis: Caius Oppius voyageant avec luy, & ſe trouvant mal, [21] il luy quitta un ſeul logis qu'il y avoit, & coucha toute la nuict ſur la dure & au deſcouvert. Quant à ſa juſtice, [22] il fit mourir un ſien ſerviteur, qu'il aimoit ſingulierement, pour avoir couché avecques la femme d'un Chevalier Romain, quoyque perſonne ne s'en plaigniſt. Jamais homme n'apporta, ny plus de moderation en ſa victoire, ny plus de reſolution en la fortune contraire.

L'Ambition effrenée de Céſar corrompit ſes plus vertueuſes inclinations; & a rendu ſa memoire odieuſe à tous les gens de bien.

Mais toutes ces belles inclinations furent alterées & eſtouffées, par cette furieuſe paſſion ambitieuſe: à laquelle il ſe laiſſa ſi fort emporter, qu'on peut aiſément maintenir, qu'elle tenoit le timon & le gouvernail de toutes ſes actions. D'un homme liberal, elle en rendit un voleur public, pour fournir à cette profuſion & largeſſe, & luy fit dire ce vilain & tres-injuſte mot, que ſi les plus meſchans & perdus hommes du monde, luy avoyent eſté fidelles, au ſervice de ſon agrandiſſement, il les cheriroit & avanceroit de ſon pouvoir, auſſi bien que les plus gens de bien: L'enyvra d'une vanité ſi extreme, qu'il oſoit ſe vanter en preſence de ſes concitoyens, [23] *d'avoir rendu cette grande Republique Romaine, un nom ſans forme & ſans corps:*

17 *Ibid.* §. 73.
18 *Ibid.*
19 *Acerbè loquentibus ſatis habuit pro concione denunciare ne perſeverarent.* Suetone dans la Vie de Céſar: §. 75.
20 Et detectas conjurationes, conventúſque nocturnos, non ultrà arguit, quàm ut edicto oſtenderet eſſe ſibi notas. *Ibid.*
21 *Ibid.* §. 72.
22 Libertum gratiſſimum, ob adulteratam Equitis Romani uxorem, quamvis nullo querente, capitali pœnâ affecit. *Ibid.* §. 48.
23 Nihil eſſe Rempublicam, appellationem modò, ſine corpore ac ſpecie. *Ibid.* §. 77.

& dire [24] que *ses responses devoyent* [25] *meshuy servir de loix* : & recevoir assis, le Corps du Senat venant vers luy : & souffrir qu'on l'adorast, & qu'on luy fist en sa presence des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau, & le plus riche naturel qui fust onques : & a rendu sa memoire abominable à tous les gens de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruyne de son pays, & subversion de la plus puissante & fleurissante chose publique que le monde verra jamais. Il se pourroit bien au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages, ausquels la volupté a faict oublier la conduicte de leurs affaires, comme Marcus Antonius, & autres : mais où l'amour & l'ambition seroient en esgale balance, & viendroient à se choquer de forces pareilles, je ne fay aucun doubte, que cette-cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Exemple extraordinaire d'un jeune homme parfaitement beau, qui se cicatrise tout le visage pour étouffer la passion que sa beauté inspiroit aux plus continens.

Or pour me remettre sur mes brisées, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits, par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur devoir : Mais de nous fouërter pour l'interest de nos voisins, de non seulement nous desfaire de cette douce passion, qui nous chatouille, du plaisir que nous sentons de nous voir agreables à autruy, & aymez & recherchez d'un chascun : mais encore de prendre en haine, & à contre-cœur nos graces, qui en sont cause, & condamner nostre beauté parce que quelqu'autre s'en eschauffe, je n'en ay veu guere d'exemples : cettuy-cy en est. Spurina jeune homme de la Toscane,

> [a] *Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum,*
> *Aut collo decus aut capiti, vel quale per artem*
> *Inclusum buxo, aut Oricia terebyntho*
> *Lucet ebur,*

estant doué d'une singuliere beauté, & si excessive, que les yeux plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continemment, ne se

24 Debere homines pro legibus habere quæ dicat. *Ibid.*

25 *Meshuy* signifie ici la même chose que *meshouen*, ou *mesouen* qui veut dire *desormais*, *doresnavant*. Voyez BOREL, au mot *meshouen*, &c. dans son *Tresor de Recherches Gauloises*, &c.

a Brilloit comme une Pierre précieuse enchassée dans de l'or, qui fait l'ornement d'un collier ou d'une couronne : ou comme un Morceau d'yvoire qu'un habile ouvrier a trouvé l'art d'encastiller dans du buys, ou dans une bordure de terebynthe. *Æneid.* L. x. *vs.* 134, &c. *De la traduction du P. Catrou.*

contentant point de laiſſer ſans ſecours tant de fiévre & de feu, qu'il alloit attiſant par tout, entra en furieux deſpit contre ſoy-meſmes, & contre ces riches preſens, que nature luy avoit faits: comme ſi on ſe devoit prendre à eux, de la faute d'autruy, & [26] détailla, & troubla à force de playes, qu'il ſe fit à eſcient, & de citatrices, la parfaicte proportion & ordonnance que nature avoit ſi curieuſement obſervée en ſon viſage. Pour en dire mon advis: j'admire telles actions, plus que je ne les honore. Ces excez ſont ennemis de mes reigles.

En quoi cette action ét.it blamable.

Le deſſein en fut beau, & conſcientieux: mais, à mon advis, un peu manque de prudence. Quoy? ſi ſa laideur ſervit depuis à en jetter d'autres au peché de meſpris & de haine, ou d'envie, pour la gloire d'une ſi rare recommandation: ou de calomnie, interpretant cette humeur, à une forcenée ambition. Y a-il quelque forme, de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occaſion à s'exercer en quelque maniere? Il eſtoit plus juſte, & auſſi plus glorieux, qu'il fiſt de ces dons de Dieu, un ſubject de vertu exemplaire, & de reiglement.

Ceux qui ſe dérobent aux Offices communs de la Societé, prennent le parti le plus commode.

Ceux qui ſe deſrobent aux offices communs, & à ce nombre infini de reigles eſpineuſes, à tant de viſages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie, en la vie civile: font, à mon gré, une belle eſpargne: quelque pointe d'aſpreté peculiere qu'ils s'enjoignent. C'eſt aucunement mourir, pour fuir la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir autre prix, mais le prix de la difficulté, il ne m'a jamais ſemblé qu'ils l'euſſent; Ny qu'en malaiſance, il y ait rien au delà, de ſe tenir droit emmy les flots de la preſſe du monde, reſpondant & ſatiſfaiſant loyalement à tous les membres de ſa charge. C'eſt à l'adventure plus facile, de ſe paſſer nettement de tout le ſexe, que de ſe maintenir deuëment de tout poinct, en la compagnie de ſa femme. Et a l'on dequoy couler plus incurieuſement, en la pauvreté, qu'en l'abondance, juſtement diſpenſée. L'uſage, conduit ſelon raiſon, a plus d'aſpreté, que n'a l'abſtinence. La moderation eſt vertu bien plus affaireuſe, que n'eſt la ſouffrance. Le bien vivre du jeune Scipion, a mille façons: Le bien vivre de Diogenes,

26 Oris decorem vulneribus confudit, deformitatémque ſanctitatis ſuæ fidem, quàm formam irritamentum alienæ libidinis eſſe maluit. *Valerius Max.* L. iv. in Externis: §. 1.

n'en a qu'une. Cette-cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises & accomplies la surpassent en utilité & en force.

CHAPITRE XXXIV.

Observations sur les moyens de faire la guerre, de Julius César.

Les Commentaires de César devroient être le breviaire de tout homme de guerre.

ON recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommandation, comme le grand Alexandre, *Homere*: Scipion Africain, *Xenophon*: Marcus Brutus, *Polybius*: Charles cinquiesme, *Philippe de Comines*: Et dit-on de ce temps, que *Machiavel* est encores ailleurs en credit. Mais le feu Mareschal Strossy, qui avoit pris *César* pour sa part, avoit sans doubte bien mieux choisi: car à la verité ce devroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray & souverain patron de l'art militaire. Et Dieu sçait encore de quelle grace, & de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate, & si parfaicte, qu'à mon goust, il n'y a aucuns Escrits au monde, qui puissent estre comparables aux siens, en cette partie.

Comment César rassure ses Troupes, allarmées par la crainte des forces nombreuses de l'Ennemi.

Je veux icy enregistrer certains traicts particuliers & rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire. Son armée estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces, que menoit contre luy le Roy Juba, au lieu de rabattre l'opinion que ses soldats en avoyent prise, & appetisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer & leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé: car [1] il leur dit qu'ils ne se missent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, & qu'il en avoit eu bien certain advertissement: & lors il leur en fit le nombre surpassant de beaucoup, & la verité, & la renommée, qui en couroit en son armée. Suivant ce que conseille Cyrus en Xenophon: d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest, de trouver les ennemis par ef-

[1] Suetone dans la Vie de *Jule César*: c. 66.

fect plus foibles qu'on avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprés les avoir jugé foibles par reputation.

César accoûtumoit ses Soldats à lui obeïr sans s'informer de ses desseins.

Il accoustumoit sur tout ses soldats à obeyr simplement, sans se mesler de contreroller, ou parler des desseins de leur Capitaine; lesquels il ne leur communiquoit que sur le poinct de l'execution: & [2] prenoit plaisir s'ils en avoyent descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'advis, pour les tromper: & souvent pour cet effect ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit outre, & allongeoit la journée, notamment s'il faisoit mauvais temps & pluvieux.

Grand ménager du temps, il sçavoit amuser ses Ennemis, pour les surprendre avec plus d'avantage.

Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayans envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains; estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefit toutesfois un bon visage, & print quelques jours de delay à leur faire responce, pour se servir de ce loisir, à assembler son armée. Ces pauvres gens ne sçavoyent pas combien il estoit excellent mesnager du temps: car il redit maintes-fois, que c'est la plus souveraine partie d'un Capitaine, que la science de prendre au poinct les occasions, & la diligence, qui est en ses exploicts, à la verité, inouye & incroyable.

Vertus qu'il exigeoit de ses Soldats.

S'il n'estoit pas fort consciencieux en cela, de prendre advantage sur son ennemy, sous couleur d'un traicté d'accord: il l'estoit aussi peu, en ce qu'il ne requeroit en ses soldats autre vertu que la vaillance, ny [3] ne punissoit guere autres vices, que la mutination, & la desobeïssance.

Il les laissoit vivre avec beaucoup de licence.

Souvent aprés ses victoires, il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adjoustant à cela, [4] qu'il avoit des soldats si bien créez que tous parfumez & musquez, ils ne laissoyent pas d'aller furieusement au combat.

Vouloit qu'ils fussent richement armez.

De vray, [5] il aymoit qu'ils fussent richement armez, & leur faisoit porter des harnois gravez, dorez & argentez: afin que le soing

2 Suetone dans la Vie de *Jule César*: c. 65.
3 *Id.* ibid. c. 67.
4 Jactare solitus, milites suos etiam unguentatos benè pugnare posse. *Id.* ibid.

5 Habebatque tàm cultos, ut argento & auro politis armis ornaret: simul & ad speciem, & quo tenaciores eorum, in prælio, essent metu damni. *Id.* ibid.

de la conſervation de leurs armes, les rendiſt plus aſpres à ſe deffendre.

Les honoroit du nom de Compagnon.

Parlant à eux, il les appelloit du nom de *compagnons*, [6] que nous uſons encore : ce qu'Auguſte ſon ſucceſſeur reforma, eſtimant qu'il l'avoit faict pour la neceſſité de ſes affaires : & pour flatter le cœur de ceux qui ne le ſuyvoient que volontairement :

[a] —— *Rheni mihi Cæſar in undis*
Dux erat, hic ſocius : facinus quos inquinat, æquat :

mais que cette façon [7] eſtoit trop rabbaiſſée, pour la dignité d'un Empereur & general d'armée, & remit en train de les appeller ſeulement *ſoldats*.

Céſar très-ſévère à ſes Soldats,

A cette courtoiſie, Céſar meſloit toutesfois une grande ſeverité, à les reprimer. La neufieſme legion s'eſtant mutinée auprés de Plaiſance, il la caſſa [8] avec ignominie, quoyque Pompeius fuſt lors encore en pieds, & ne la receut en grace qu'avec pluſieurs ſupplications. Il les rappaiſoit plus [9] par authorité & par audace, que par douceur.

Pourquoi il fit un Pont ſur le Rhin pour faire paſſer ſon armée en Allemagne.

Là où il parle de ſon paſſage de la riviere du Rhin, vers l'Allemaigne, il dit, [10] qu'eſtimant indigne de l'honneur du Peuple Romain, qu'il paſſaſt ſon armée à navires, il fit dreſſer un pont, afin qu'il paſſaſt à pied ferme. Ce fut là, qu'il baſtit ce pont admirable, dequoy il dechiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreſte ſi volontiers en nul endroit de ſes faits, qu'à nous repreſenter la ſubtilité de ſes inventions, en telle ſorte d'ouvrages de main.

Pourquoi il aimoit à haranguer ſes Soldats avant le combat.

J'y ay auſſi remarqué cela, qu'il fait grand cas de ſes exhortations aux ſoldats avant le combat : car où il veut montrer avoir eſté ſurpris, ou preſſé, il allegue tousjours cela, qu'il n'eut pas ſeulement loiſir de haranguer ſon armée. Avant cette grande battaille contre

6 Nec *milites* eos pro concione, ſed blandiori nomine *commilitones* appellabat. *Suetone* dans la Vie de *Jule Céſar* : c. 67.

a Au paſſage du Rhin Céſar étoit mon General; il eſt ici mon compagnon : car le crime égale tous ceux qui s'y abandonnent enſemble. *Lucan.* L. v. *vſ.* 289, *&c.*

7 Neque poſt bella civilia, aut in concione, aut per edictum, ullos militum, *commilitones* appellabat, ſed *milites* : —— ambitioſiùs id exiſtimans, quàm aut ratio militaris, aut temporum quies, aut ſua domúſque ſuæ majeſtas poſtularet. *Sueton.* in Cæſare Auguſto : §. 25.

8 *Sueton.* in Julio Cæſare : §. 69.

9 *Id.* ibid.

10 Navibus tranſire. —— neque ſuæ, neque Populi Romani dignitatis eſſe ſtatuebat; &c. *De bello Gallico* : L. iv. c. 2.

ceux

ceux de Tournay ;[11] César, *dict-il*, ayant ordonné du reste, courut soudainement, où la fortune le porta, pour exhorter ses gens ; & rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumée, qu'ils ne s'estonnassent point, & soustinsent hardiment l'effort des adversaires : & parce que l'ennemy estoit desja approché à un ject de traict, il donna le signe de la battaille : & de là estant passé soudainement ailleurs pour en encourager d'autres, il trouva qu'ils estoyent desja aux prises : voyla ce qu'il en dit en ce lieu-là. De vray, sa langue luy a faict en plusieurs lieux de bien notables services ; & estoit de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommendation, que plusieurs en son armée recueilloyent ses harangues : & par ce moyen, il en fut assemblé des volumes, qui ont duré long temps aprés luy. Son parler avoit des graces particulieres ; si que ses familiers, & entre autres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit jusques aux phrases, & aux mots, ce qui n'estoit pas du sien.

Rapidité de César dans ses expeditions militaires.

La premiere fois qu'il sortit de Rome, avec charge publique, [12] il arriva en huict jours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche devant luy un secretaire ou deux qui escrivoyent sans cesse ; & derriere luy, celuy qui portoit son espée. Et certes quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit-on atteindre à cette promptitude, dequoy tousjours victorieux ayant laissé la Gaule, & suivant Pompeius à Brindes, il subjuga l'Italie en dixhuict jours ; revint de Brindes à Rome ; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espagne ; où il passa des difficultez extremes, en la guerre contre Afranius & Petreius, & au long siege de Marseille : de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armée Romaine à Pharsale ; passa de là, suivant Pompeius, en Egypte, laquelle il subjuga ; d'Egypte il vint en Syrie, & au pays de Pont, où il combattit Pharnaces ; de là en Afrique, où il deffit Scipion & Juba ; & rebroussa encore par l'Italie en Espagne, où il deffit les enfans de Pompeius :

11 Cæsar, necessariis rebus imperatis, ad cohortandos milites quam in partem fors obtulit, decucurrit : & ad Legionem decimam devenit. Milites non longiore oratione est cohortatus quàm uti suæ pristinæ virtutis memoriam retinerent, *&c. De Bello Gallico*. L. ii. c. 3.

12 *Plutarque* dans la Vie de César : ch. 5.

b *Ocior & cœli flammis & tigride fœtâ.*

Lucan. L. v. *vs.* 405.

c *Ac veluti montis saxum de vertice præceps*
Cùm ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exultátque solo, silvas, armenta, virósque,
Involvens secum.

Il vouloit tout voir par lui-meme.

Parlant du siege d'Avaricum, il dit, [13] que c'estoit sa coustume, de se tenir nuict & jour prés des ouvriers, qu'il avoit en besoigne. En toutes entreprises de consequence, [14] il faisoit tousjours la descouverte luy-mesme, & ne passa jamais son armée en lieu, qu'il n'eust premierement recognu. Et si nous croyons Suetone; [15] quand il fit l'entreprise de trajetter en Angleterre, il fut le premier à sonder le gué.

Aimoit mieux une Victoire gagnée par prudence que par la force des armes.

Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieux la victoire qui se conduisoit par conseil que par force. Et en la guerre contre Petreius & Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'avantage; il la refusa, dit-il, [16] esperant avec un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il fit aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost, de passer à nage la riviere sans aucune necessité :

d —— *rapuitque ruens in prælia miles,*
Quod fugiens timuisset iter : mox uda receptis

b Plus rapide que l'éclair, & qu'une Tigresse à qui l'on vient d'enlever ses petits.

c Et pareil à un vaste Rocher qui tombant du haut d'une Montagne dont il a été détaché ou par un tourbillon de vent, ou par des torrens de pluye, ou par le temps qui l'a miné insensiblement, se précipite avec un fracas terrible, bondissant sur la terre, & entraînant avec lui les Bois, les Hommes, & les Troupeaux qui se trouvent sur son passage. *Æneid.* L. xii. *vs.* 684, *&c.*

13 Cùm Cæsar ad opus consuetudine excubaret. *De Bello Gallico* : L. vii. c. 3.

14 In obeundis expeditionibus, dubium cautior an audentior. Exercitum neque per insidiosa itinera duxit unquam, nisi perspeculatus locorum situs. *Sueton.* in Jul. Cæsare : §. 58.

15 Neque in Britanniam transvexit, nisi antè per se portus & navigationem, & accessum ad Insulam explorasset. *Id.* ibid.

16 *De Bello Civili* : L. i. c. 8.

d Les Soldats prêts à fondre sur l'Ennemi, font ce trajet qu'ils auroient redouté dans la fuite : & tout mouillez ils se couvrent d'abord de leurs armes; & par une course rapide ils regagnent la chaleur que l'extrême froideur de l'eau leur avoit ôtée. *Lucan.* L. iv. *vs.* 151. *&c.*

Membra fovent armis, gelidósque à gurgite, cursu
Restituunt artus.

Je le trouve un peu plus retenu & consideré en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy-cy semble rechercher & courir à force les dangers, comme un impetueux torrent, qui choque & attaque sans discretion & sans choix, tout ce qu'il rencontre. *César plus circonspect dans ses entreprises qu'Alexandre.*

[e] *Sic tauri-formis volvitur Aufidus,*
Qui Regna Dauni perfluit Appuli,
Dùm sævit, horrendámque cultis
Diluviem meditatur agris.

Aussi estoit-il embesongné en la fleur & premiere chaleur de son aage : là où César s'y print estant desja meur & bien avancé. Outre ce, qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere, & ardente : & si esmouvoit encore cette humeur par le vin, duquel César estoit tres-abstinent.

Mais où les occasions de la necessité se presentoyent, & où la chose le requeroit, il ne fut jamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts, une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande bataille qu'il eut contre ceux de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, voyant la pointe de son armée s'esbranler : ce qui luy est advenu plusieurs autres fois. Oyant dire que ses gens estoyent assiegez, [17] il passa desguisé au travers l'armée ennemie, pour les aller fortifier de sa presence. Ayant traversé à Dyrrachium, avec bien petites forces, & voyant que le reste de son armée qu'il avoit laissée à conduire à Antonius, tardoit à le suivre, [18] il entreprit luy seul de repasser la mer par une tres-grande tourmente : & se desroba, pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà, & toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entreprinses qu'il a faictes à main armée, il y en a plusieurs, qui surpassent en hazard *César se jettoit hardiment dans le péril lorsque la necessité le requeroit.*

e Ainsi l'Aufide qui arrose cette partie de la Pouille où regnoit l'ancien Daunus, roule ses eaux impetueuses lorsqu'en furie il va se déborder sur les terres cultivées, pour y signaler son passage par d'horribles inondations. *Horat.* L. iv. Od. 14. *vs.* 25, *&c.*

17 Per stationes hostium Gallico habitu penetravit ad suos. *Sueton.* in Jul. Cæsare : §. 58.

18 *Id.* ibid.

tout discours de raison militaire : car avec combien foibles moyens, entreprint-il de subjuguer le Royaume d'Egypte : & depuis d'aller attaquer les forces de Scipion & de Juba, de dix parts plus grandes que les siennes ? Ces gens-là ont eu je ne sçay quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune : & disoit-il, qu'il falloit executer, non pas consulter les hautes entreprises. Aprés la battaille de Pharsale, comme il eust envoyé son armée devant en Asie, & passast avec un seul vaisseau, le destroit de l'Hellespont, [19] il rencontra en mer Lucius Cassius, avec dix gros navires de guerre : il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droit vers luy, & le sommer de se rendre : & en vint à bout.

Sa confiance & sa fermeté au Siege d'Alexia.

Ayant entrepris ce furieux siege d'Alexia, où il y avoit quatre vingts mille hommes de deffence, toute la Gaule s'estant ellevée pour luy courre sus, & lever le siege, & dressé un'armée de [20] cent neuf mille chevaux, & de deux cens quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse & maniacle confiance fut-ce, de n'en vouloir abandonner son entreprinse, & se resoudre à deux si grandes difficultez ensemble ? Lesquelles toutesfois il soustint : & aprés avoir gaigné cette grande battaille contre ceux de dehors, rangea bien tost à sa mercy ceux qu'il tenoit enfermez. Il en advint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le Roy Tigranes, mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis, à qui Lucullus avoit à faire.

Deux évenemens extraordinaires concernant ce Siege.

Je veux icy remarquer deux rares evenemens & extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alexia, l'un, que les Gaulois s'assemblans pour venir trouver là César : ayans faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en leur conseil, [21] de retrancher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tombassent en confusion. Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop: mais à le bien prendre, il est vray-semblable, que le corps d'une armée doit avoir une grandeur moderée, & reglée à certaines bornes, soit

19 *Sueton.* in Jul. Cæsare : c. 62.

20 Cæsar. Comment. *De Bello Gallico :* L. vii. c. 12. *Coactis equitum octo millibus, & peditum circiter* ccxl. — Au lieu de *huit mille chevaux* que met Cesar, Montagne en compte *cent neuf mille :* je ne saurois dire pourquoi.

21 Ne tantâ multitudine confusâ, nec moderari, nec discernere suos —— possent. —— Cæsar, *De Bello Gallico :* L. vii. c. 12.

pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire & tenir en ordre. Aumoins seroit-il bien aisé à verifier par exemple, que ces armées monstrueuses en nombre, n'ont guere rien fait qui vaille. Suivant le dire de Cyrus en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'advantage : le demeurant servant plus de destourbier que de secours. Et Bajazet print le principal fondement à sa resolution, de livrer journée à Tamburlan, contre l'advis de tous ses Capitaines, sur ce, que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderberch bon Juge & tres expert, avoit accoustumé de dire, que dix ou douze mille combattans fideles, devoyent baster à un suffisant Chef de guerre, pour garantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'autre poinct, qui semble estre contraire, & à l'usage & à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix, qui estoit nommé chef & general de toutes les parties des Gaules revoltées, [22] print party de s'aller enfermer dans Alexia. Car celuy qui commande à tout un pays ne se doit jamais engager qu'au cas de cette extremité, qu'il y allast de sa derniere Place, & qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffence d'icelle. Autrement il se doit tenir libre, pour avoir moyen de prouvoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Cesar devint avec le temps, plus retenu dans ses entreprises militaires.

Pour revenir à César, il devint avec le temps un peu plus tardif & plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius : estimant, qu'il ne devoit aisément hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel, une seule defortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire, qui se void aux jeunes gens, les nommants necessiteux d'honneur, *bisognosi d'honore* : & qu'estans encore en cette grande faim & disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit : ce que ne doivent pas faire ceux qui en ont desja acquis à suffisance. Il y peut avoir quelque juste moderation en ce desir de gloire, & quelque satieté en cet appetit, comme aux autres : assez de gens le pratiquent ainsi.

22 Cæsar Comment. *De Bello Gallico* : L. vii. c. 11.

N'approuvoit pas toute sorte de moyens pour acquerir la victoire.

[23] Il estoit bien esloigné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloyent prevaloir en leurs guerres, que de la vertu simple & naïfve : Mais encore y apportoit-il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, & n'approuvoit pas toutes sortes de moyens, pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avec luy, il y survint quelque remuement entre les deux armées, qui commença par la faute des gens de cheval d'Ariovistus. Sur ce tumulte, César se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis, [24] toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy.

Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, & de couleur esclatante, pour se faire remarquer.

Il tenoit [25] la bride plus estroite à ses soldats, & les tenoit plus de court estants prés des ennemis.

César sçavoit tres-bien nager: & en tira de grands usages.

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoyent en commun proverbe, *qu'il ne sçavoit ny lire ny nager :* il avoit cette mesme opinion, que la science de nager estoit tres-utile à la guerre, & en tira plusieurs commoditez: s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à nage les rivieres qu'il rencontroit: car il aymoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Egypte, ayant esté forcé pour se sauver, de se mettre dans un petit batteau, & tant de gens s'y estants lancez quant & luy, qu'il estoit en danger d'aller à fons, [26] il ayma mieux se jetter en la mer, & gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, & trainant à belles dents sa cotte d'armes, afin que l'ennemy n'en jouyst, estant desja bien avancé sur l'aage.

Extrême affection que les Soldats de César avoient pour lui.

Jamais chef de guerre † n'eut tant de creance sur ses soldats. Au

23 *Cesar étoit bien éloigné*, &c.

24 Etsi sine ullo periculo legionis delectæ cum equitatu prælium fore videbat : tamen committendum non putabat ut, pulsis hostibus, dici posset, eos à se per fidem in colloquio circumventos. *De Bello Gallico:* L. i. c. 2.

25 Militem non ubique ac semper, sed cùm hostis in proximo esset, coercebat. *Sueton.* in J. Cæsare. §. 65.

26 Nando per ducentos passus, evasit ad proximam navem, elatâ lævâ, ne libelli quos tenebat madefierent : paludamentum mordicùs trahens, ne spolio potiretur hostis. *Sueton,* in J. Cæsare : §. 64.

† C'est à dire, *tant de credit auprès de ses soldats,*

commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent [27] de soudoyer chacun sur sa bourse, un homme d'armes; & les gens de pied, de le servir à leurs despens: ceux qui estoyent plus aysez, entreprenants encore à deffrayer les plus necessiteux. Feu Monsieur l'Admiral de Chastillon nous fit veoir dernierement un pareil cas en nos guerres civiles: car les François de son armée, fournissoient de leurs bourses au payement des Estrangers, qui l'accompagnoient. Il ne se trouvetoit guere d'exemples d'affection si ardente & si preste, parmy ceux qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix. La passion nous commande bien plus vivement que la raison. Il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple Romain en la ville, les gendarmes & Capitaines refuserent leur paye; & appelloit-on au camp de Marcellus, mercenaires, ceux qui en prenoient. Ayant eu du pire auprés de Dyrrachium, ses soldats [28] se vindrent d'eux-mesmes offrir à estre chastiez & punis, de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tancer.

Exemples de leur intrepidité.

[29] Une sienne seule cohorte, soustint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, jusques à ce qu'elle fut quasi toute desfaicte à coups de trait, & se trouva dans la tranchée, cent trente mille flesches. Un soldat nommé *Scæva*, qui commandoit à l'une des entrées, s'y maintint invincible ayant un œil crevé, une espaule & une cuisse percées, [30] & son escu faussé en deux cens trente lieux. Il est advenu à plusieurs de ses soldats pris prisonniers, [31] d'accepter plustost la mort, que de vouloir promettte de prendre autre party.

27 *Id.* ibid. c. 68.

28 Pœnam in se ultro depoposcerunt, ut consolandos eos magis imperator, quàm puniendos habuerit. *Id.* ibid.

29 Una——cohors præposita castello, quatuor Pompeii legiones per aliquot horas sustinuit, penè omnis confixa multitudine hostilium sagittarum, quarum *centum ac triginta millia* intra vallum reperta sunt. *Sueton.* in Jul. Cæsare: §. 68. *César n'en met que* trente mille *tout au plus*: Millia sagittarum circiter triginta in castellum conjecta Cæsari renunciaverunt. *De Bello Civil.*: L. iii. c. 12.

30 *Florus.* L. iv. c. 2. & *Valere Maxime*: L. iii. c. 2. §. 23. s'accordent exactement avec *Suetone*, qui dit (dans la Vie de Cesar, §. 68.) que le Bouclier de Scæva fut percé de cent vingt coups, *centum & viginti ictibus scuto perforato.* Mais s'il y a de l'exageration dans le rapport de Montagne, il faut la mettre sur le compte de *César*, qui dit positivement, qu'on lui presenta le Bouclier du Centurion Scæva, percé de deux cens trente coups: *Scutoque ad eum relato Scævæ centurionis, inventa sunt in eo foramina* ccxxx. De Bello Civili: L. iii. c. 12.

31 Plerique capti concessam sibi sub conditione vitam, si militare adversus eum vellent, recusarunt. *Sueton.* in J. Cæs. §. 68.

Granius Petronius, pris par Scipion en Afrique, Scipion aprés avoir faict mourir ses compagnons, luy manda qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme de rang & questeur : Petronius respondit, [32] *que les soldats de César avoyent accoustumé de donner la vie aux autres, non la recevoir :* & se tua tout soudain de sa main propre.

Et de leur fidelité. Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne faut pas oublier le traict de ceux qui furent assiegez à Salone, ville partizane pour César contre Pompeius, pour un rare accident qui y advint. Marcus Octavius les tenoit assiegez; ceux de dedans estants reduits en extreme necessité de toutes choses, [33] en maniere que pour suppleer au deffaut qu'ils avoyent d'hommes, la plus part d'entre eux y estants morts & blessez, ils avoyent mis en liberté tous leurs esclaves, & pour le service de leurs engins avoient esté contraints de couper les cheveux de toutes les femmes, affin d'en faire des cordes; outre une merveilleuse disette de vivres; & ce neantmoins resolus de jamais ne se rendre. [34] Aprés avoir trainé ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant, & moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un jour sur le midy; & comme ils eurent rangé les femmes & les enfans sur leurs murailles, pour faire bonne mine, sortirent en telle furie, sur les assiegeans, qu'ayants enfoncé le premier, le second, & tiers corps de garde, & le quatriesme, & puis le reste, & ayants faict du tout abandonner les tranchées, les chasserent jusques dans les navires : & Octavius mesmes se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius. Je n'ay point memoire pour cett'heure, d'avoir veu aucun autre exemple, où les assiegez battent en gros les assiegeans, & gaignent la maistrise de la campagne;

32 *Plutarque* dans la Vie de Cesar : *ch.* 5.

33 Cùm essent infirmi ad resistendum, propter paucitatem hominum, crebris confecti vulneribus, ad extremum auxilium descenderunt : servosque omnes puberes liberaverunt : & præsectis omnium mulierum crinibus, tormenta effecerunt. Quorum cognitâ sententiâ, Octavius quinis castris Oppidum circumdedit, *&c.* Cæsar. Comment. *De Bello Civili :* L. iii. c. 3.

34 Cùm diuturnitas oppugnationis negligentiores Octavianos effecisset, nacti occasionem meridiani temporis, discessu eorum, pueris mulieribúsque in muro dispositis, ne quid quotidianæ consuetudinis desideraretur, ipsi, manu factâ, cum iis quos nuper manumissos liberaverant, in proxima Octavii castra irruperunt. His expugnatis eodem impetu altera sunt adorti, inde tertia, & quarta, & deinceps reliqua : omnibusque eos castris expulerunt; & magno numero interfecto, reliquos atque ipsum Octavium in naves confugere coëgerunt, *Id.* ibid.

ny

ny qu'une ſortie ait tiré en conſequence, une pure & entiere victoire de battaille.

CHAPITRE XXXV.

De trois bonnes femmes.

Vraye preuve d'un bon mariage.

IL n'en eſt pas à douzaines, comme chacun ſçait; & notamment aux devoirs de mariage : car c'eſt un marché plein de tant d'eſpineuſes circonſtances, qu'il eſt malaiſé que la volonté d'une femme, s'y maintienne entiere long temps. Les hommes, quoy qu'ils y ſoyent avec un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, & ſa vraye preuve, regarde le temps que la ſocieté dure; ſi elle a eſté conſtamment douce, loyalle, & commode.

Ce que Montagne jugeoit des femmes qui n'étalent leur affection pour leurs Maris qu'après qu'ils ſont morts.

En noſtre ſiecle, elles reſervent plus communément, à eſtaller leurs bons offices, & la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus : cherchent au moins lors, à donner teſmoignage de leur bonne volonté : Tardif teſmoignage, & hors de ſaiſon. Elles preuvent pluſtoſt par là, qu'elles ne les ayment que morts. La vie eſt pleine de combuſtion, le treſpas d'amour, & de courtoiſie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfans, elles volontiers de meſmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneſte reſpect. Ce myſtere n'eſt pas de mon gouſt. Elles ont beau s'eſcheveler & s'eſgratigner, je m'en vois à l'oreille d'une femme de chambre, & d'un ſecretaire : Comment eſtoient-ils ? Comment ont-ils veſcu enſemble? il me ſouvient tousjours de ce bon mot, [a] *jactantiùs mærent, quæ minùs dolent.* Leur rechigner eſt odieux aux vivans, & vain aux morts. Nous diſpenſerons volontiers [1] qu'on

a Celles qui ſont les moins affligées, pleurent avec le plus d'oſtentation.

1 On a mis dans les dernieres Editions, *qu'on pleure apres.* Ce changement n'étoit point néceſſaire. *Diſpenſer* ſignifioit autrefois *permettre*, comme on peut voir dans *Nicot*; & c'eſt dans ce ſens que Montagne l'emploie ici. *Nous* permetrons *volontiers à nos Femmes de rire après notre mort, pourvû qu'elles nous rient pendant notre vie :* c'eſt là préciſement la penſée de Montagne, qui eſt plaiſante, & dans le fond très-raiſonnable.

rie aprés, pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est-ce pas dequoy resusciter de despit : qui m'aura craché au nez pendant que j'estoy, me vienne frotter les pieds, quand je ne suis plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ry : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeux moites, & à cette piteuse voix : regardez ce port, ce teinct, & l'embonpoinct de ces jouës, sous ces grands voiles : c'est par là qu'elle parle François. Il en est peu, de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir : Cette ceremonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant; c'est acquest, plus que payement. En mon enfance, une honneste & tres-belle Dame, qui vit encores, vefve d'un Prince, avoit je ne sçay quoy plus en sa parure, qu'il n'est permis par les loix de nostre vefvage : à ceux qui le luy reprochoient : C'est, disoit-elle, que je ne practique plus de nouvelles amitiez, & suis hors de volonté de me remarier.

Trois femmes très-affectionnées à leurs maris, prêts à mourir : la premiere sans nom, & de basse naissance.

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, j'ay icy choisi trois Femmes, qui ont aussi employé l'effort de leur bonté, & affection, autour la mort de leurs maris : Ce sont pourtant exemples un peu autres, & si pressans, qu'ils tirent hardiment la vie en consequence. Pline le jeune avoit prés d'une sienne maison en Italie, [2] un voisin merveilleusement tourmenté de quelques ulceres, qui luy estoient survenues és parties honteuses. Sa femme le voyant si longuement languir, le pria de permettre, qu'elle veist à loisir & de prés l'estat de son mal, & qu'elle luy diroit plus franchement qu'aucun autre ce qu'il avoit à en esperer. Aprés avoir obtenu cela de luy, & l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible, qu'il en peust guerir, & que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de trainer fort long temps une vie douloureuse, & languissante : si luy conseilla pour le plus seur & souverain remede, de se tuer : Et le trouvant un peu mol, à une si rude entreprise : « Ne pense point, luy « dit-elle, mon amy, que les douleurs que je te vois souffrir ne me « touchent autant qu'à toy, & que pour m'en delivrer, je ne me « vueille servir moy-mesme, de cette medecine que je t'ordonne. Je

2 *Epist.* 24. L. vi.

« te veux accompagner à la guerison, comme j'ay faict à la maladie : « oste cette crainte, & pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage, qui nous doit delivrer de tels tourmens : nous nous en irons « heureusement ensemble ». Cela dit, & ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer, par une fenestre de leur logis, qui y respondoit. Et pour maintenir jusques à sa fin, cette loyale & vehemente affection, dequoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encore qu'il mourust entre ses bras; mais de peur qu'ils ne luy faillissent, & que les estraintes de ses enlassemens, ne vinssent à se relascher par la cheute & la crainte, elle se fit lier & attacher bien estroitement avec luy, par le faux du corps; & abandonna ainsi sa vie, pour le repos de celle de son mary. Celle-là estoit de bas lieu ; & parmy telle condition de gens, il n'est pas si nouveau d'y voir quelque traict de rare bonté :

b —— *extrema per illos*
Justitia excedens terris vestigia fecit.

La Seconde, Arria femme de Cecina Pætus.

Les autres deux sont nobles & riches, où les exemples de vertu se logent rarement. Arria femme de Cecina Pætus, personnage consulaire, fut mere d'une autre Arria femme de Thrasea Pætus, celuy duquel la vertu fut tant renommée du temps de Neron; & par le moyen de ce gendre, mere-grand de Fannia; car la ressemblance des noms de ces hommes & femmes, & de leurs fortunes, en a fait mescompter plusieurs. Cette premiere Arria (Cecina Pætus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gens de l'Empereur Claudius, aprés la deffaicte de Scribonianus, duquel il avoit suivy le party) [3] supplia ceux qui l'emmenoient prisonnier à Rome, de la recevoir dans leur navire, où elle leur seroit de beaucoup moins de despence & d'incommodité, qu'un nombre de personnes, qu'il leur faudroit, pour le service de son mary : & qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine, & à tous autres offices. Ils l'en refuserent : & elle s'estant jettée dans un batteau de pescheur, qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils furent à Rome, un jour, en presence de l'Empereur, Junia vefve de

b C'est chez eux qu'on vit les derniers vestiges de la Justice lorsqu'elle fut sur le point de quitter la Terre. *Virg.* Georg. L. ii. *vs.* 473.

3 *C. Plinii* Epist. 16. L. iii.

Scribonianus, s'estant acostée d'elle familierement, pour la societé de leurs fortunes, elle la repoussa rudement avec ces parolles : [4] *Moy*, dit-elle, *que je parle à toy, ny que je t'escoute, à toy, au giron de laquelle Scribonianus fut tué, & tu vis encores?* Ces paroles, avec plusieurs autres signes, firent sentir à ses parents, qu'elle estoit pour se deffaire elle-mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, & lui disant ainsi : [5] *Quoy? si je courois pareille fortune à celle de Cecina, voudriez-vous que ma femme vostre fille en fist de mesme?* « Comment donc? si je le voudrois, respondit-elle : ouy, ouy, je le voudrois, si elle avoit vescu aussi long temps, & d'aussi bon accord avec toy, que j'ay faict avec mon mary ». Ces responses augmentoient le soing, qu'on avoit d'elle, & faisoient qu'on regardoit de plus prés à ses deportemens. Un jour aprés avoir dict à ceux qui la gardoient, [6] *Vous avez beau faire, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez* : s'eslançant furieusement d'une chaire, où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer la teste contre la paroy voisine : duquel coup, estant chute de son long esvanouye, & fort blessée, aprés qu'on l'eut à toute peine faite revenir : *Je vous disois bien*, dit-elle, *que si vous me refusiez quelque façon aisée de me tuer, j'en choisirois quelque autre pour mal-aisée qu'elle fust.* La fin d'une si admirable vertu fut telle : Son mary Pætus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy-mesme, pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'Empereur le rangeoit; un jour entre autres, aprés avoir premierement employé les discours & enhortements, propres au conseil, qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignart, que son mary portoit : & le tenant traict en sa main, pour la conclusion de son exhortation; *Fais ainsi, Pætus*, luy dit-elle. Et en mesme instant, [7] s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, & puis l'arrachant de sa playe, elle le luy pre-

4 *Ego* (inquit) *te audiam cujus in gremio Scribonianus occisus est, & vivis?* Ibid.

5 *Tu vis ergo filiam tuam, si mihi pereundum fuerit, mori mecum?* Respondit, *Si tàm diù tantáque concordia vixerit tecum quàm ego cum Pæto, volo.* Ibid.

6 *Nihil agitis*, inquit. *Potestis enim efficere ut male moriar : ne moriar non potestis.* Ibid.

7 Præclarum illud ejusdem, ferrum stringere, perfodere pectus, extrahere pugionem, porrigere marito, addere vocem immortalem ac pænè divinam, *Pæte, non dolet.* Ibid.

senta, finissant quant & quant sa vie, avec cette noble, genereuse, & immortelle parolle, *Pæte, non dolet.* Elle n'eust loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance; *Tien Pætus, il ne m'a point faict mal.*

> c *Casta suo gladium cùm traderet Arria Pæto,*
> *Quem de visceribus traxerat ipsa suis:*
> *Si qua fides, vulnus quod feci, non dolet, inquit,*
> *Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet.*

Il est bien plus vif en son naturel, & d'un sens plus riche: car & la playe, & la mort de son mary, & les siennes, tant s'en faut qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere & promotrice: mais ayant fait cette haulte & courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy, encore au dernier traict de sa vie, & à luy oster la crainte de la suivre en mourant. Pætus se frappa tout soudain, de ce mesme glaive; honteux, à mon advis, d'avoir eu besoin d'un si cher & pretieux enseignement.

La troisiéme, Pompeia Paulina, femme de Seneque.

Pompeia Paulina, jeune & tres-noble Dame Romaine, avoit espousé Seneque, en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy, pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort, ce qui se faisoit en cette maniere. Quand les Empereurs Romains de ce temps, avoyent condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoyent par leurs Officiers de choisir quelque mort à sa poste, & de la prendre dans tel, ou tel delay, qu'ils luy faisoyent prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps-là, de ses affaires, & quelquefois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps: & si le condamné estrivoit à leur ordonnance, ils menoyent des gens propres à l'executer, ou luy coupant les vaines des bras, & des jambes, ou luy faisant avaller du poison par force. Mais les personnes d'honneur n'attendoyent pas cette necessité, & se servoyent de leurs propres medecins & chirurgiens à cet effect. Se-

c La chaste Arria présentant à son Mari Pætus le Poignard qu'elle avoit tiré tout sanglant de ses propres entrailles, lui dit: *Si tu m'en veux croire, Pætus, ce n'est pas le coup que je viens de me donner qui me fait du mal, mais celui que tu te donneras à toi-même.* Martial. L. i. Epigr. 14.

neque ouyt leur charge, [8] d'un visage paisible & asseuré, & aprés, demanda du papier pour faire son testament: ce qui luy ayant esté refusé par le Capitaine, il se tourne vers ses amis: « Puis que je ne « puis (*leur dit-il*) vous laisser autre chose en recognoissance de ce « que je vous doy, je vous laisse au moins ce que j'ay de plus beau, « à sçavoir l'image de mes mœurs & de ma vie, laquelle je vous « prie conserver en vostre memoire: affin qu'en ce faisant, vous « acqueriez la gloire de sinceres & veritables amis »: Et quant & quant, appaisant l'aigreur de la douleur, qu'il leur voyoit souffrir, par douces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tancer: [9] *Où sont*, disoit-il, *ces beaux preceptes de la philosophie? que sont devenuës les provisions, que par tant d'années nous avons faictes, contre les accidens de la fortune? La cruauté de Neron nous estoit-elle incognuë? Que pouvions-nous attendre de celuy, qui avoit tué sa mere & son frere, sinon qu'il fist encor mourir son gouverneur, qui l'a nourry & eslevé?* Aprés avoir dit ces paroles en commun, il se destourne à sa femme, & l'embrassant estroittement, comme par la pesanteur de la douleur elle deffailloit de cœur & de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy; & que l'heure estoit venue, où il avoit à montrer, non plus par discours & par disputes, mais par effect, le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes: & que sans doubte il embrassoit la mort, non seulement sans douleur, mais avecques allegresse. « Parquoy m'amie, disoit-il, « ne la des-honore par tes larmes, affin qu'il ne semble que tu t'aimes « plus que ma reputation: appaise ta douleur, & te console en la « cognoissance, que tu as eu de moy, & de mes actions, conduisant « la reste de ta vie, par les honnestes occupations, ausquelles tu és « addonnée ». A quoy Paulina ayant un peu repris ses esprits, & reschauffé la magnanimité de son courage, par une tres-noble affection:

8 *Tacit.* Annal. L. xv. c. 61, & 62. Necessitate ultimâ denunciatâ, Seneca *interritus poscit testamenti tabulas: ac denegante Centurione, conversus ad amicos:* Quando meritis eorum referre gratiam prohiberetur, quod unum jàm attamen pulcherrimum habebat, imaginem vitæ suæ relinquere *testatur:* Cujus si memores essent, bonarum artium famam, tum constantis amicitiæ laturos.

9 Ubi præcepta sapientiæ? Ubi tot per annos meditata ratio adversum imminentia? Cui enim ignaram fuisse sævitiam Neronis? Neque aliud superesse post matrem fratrémque interfectos, quàm ut educatoris præceptorisque necem adjiceret. *Tacit.* c. 62.

Non Seneca, respondit-elle, je ne suis pas pour vous laisser sans ma compagnie en telle necessité : je ne veux pas que vous pensiez, que les vertueux exemples de vostre vie, ne m'ayent encore appris à sçavoir bien mourir : & quand le pourroy-je ny mieux, ny plus honnestement, ny plus à mon gré qu'avecques vous ; ainsi faictes estat que je m'en voy quant & vous. Lors Seneque prenant en bonne part une si belle & glorieuse deliberation de sa femme : & pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprés sa mort, à la mercy & cruauté de ses ennemis : [10] *Je t'avoy, Paulina, dit-il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aymes donc mieux l'honneur de la mort : vrayement je ne te l'envieray point : la constance & la resolution, soyent pareilles à nostre commune fin, mais la beauté & la gloire soit plus grande de ta part.* Cela fait, on leur coupa en mesme temps les veines des bras : mais parce que celles de Seneque resserrées tant par la vieillesse, que par son abstinence, donnoyent au sang le cours trop long & trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encore les veines des cuisses : & de peur que le tourment qu'il en souffroit, n'attendrist le cœur de sa femme, & pour se delivrer aussi soy-mesme de l'affliction, qu'il portoit de la veoir en si piteux estat : aprés avoir tres-amoureusement pris congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit : Mais toutes ces incisions estants encore insuffisantes pour le faire mourir, [11] il commande à Statius Anneus son medecin, de luy donner un breuvage de poison ; qui n'eut guere non plus d'effect : car par la foiblesse & froideur des membres, [12] elle ne peut arriver jusques au cœur. Par ainsi on luy fit en outre apprester un baing fort chaud : & lors sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine, il continua des discours tres-excellens sur le subject de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouyr sa voix ; & demeurerent ses paroles dernieres long temps depuis en credit & honneur, és mains des hom-

10 Vitæ, inquit, delinimenta monstraveram tibi ; tu mortis decus mavis. Non invidebo exemplo. Sit hujus tam fortis exitûs constantia penes utrosque par, claritudinis plus in tuo fine. *Tacit* ibid. c. 63.

11 *Id.* ibid. c. 64.

12 *La Poison* : car c'est ainsi qu'on parloit du temps de Montagne. Nous disons aujourd'hui, *le Poison* ; & c'est comme on a mis dans les dernieres Editions.

mes (ce nous est une bien fascheuse perte, qu'elles ne soyent venues jusques à nous.) Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant; [13] *Je vouë cette eau à Juppiter le liberateur.* Neron adverty de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieux apparentées Dames Romaines, & envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy vinst à reproche; renvoya en toute diligence luy faire r'attacher ses playes: ce que ses gens d'elle, [14] firent sans son sceu, estant desja demy morte, & sans aucun sentiment. Et ce que contre son dessein, elle vesquit depuis, ce fut tres-honorablement, & comme il appartenoit à sa vertu, [15] montrant par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses blessures.

Les Poëtes Tragiques devroient tirer de l'Histoire le sujet de leurs Pieces.

Voyla mes trois contes tres-veritables, que je trouve aussi plaisans & tragiques que ceux que nous forgeons à nostre poste, pour donner plaisir au Commun: & m'estonne que ceux qui s'addonnent à cela, ne s'avisent de choisir plustost dix mille tres-belles histoires, qui se rencontrent dans les livres, où ils auroyent moins de peine, & apporteroient plus de plaisir & profit. Et qui en voudroit bastir un corps entier & s'entretenant, il ne faudroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la soudure d'une autre metal; & pourroit entasser par ce moyen force veritables evenemens de toutes sortes, les diposant & diversifiant, selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu prés comme *Ovide* a cousu & r'apiecé sa Metamorphose, de ce grand nombre de Fables diverses.

Preuve particuliere de l'amour que Seneque avoit pour sa Femme.

En ce dernier couple, cela est encore digne d'estre consideré, que Paulina offre volontiers à quitter la vie pour l'amour de son mary, & que son mary avoit autrefois quitté aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contre-poids en cet eschange:

13 *Libare se liquorem illum* JOVI LIBERATORI. Tacit. Annal. L. xv. c. 64.

14 *Servi liberique obligant brachia, premunt sanguinem.* Ibid. Montagne a eu raison de ne pas se charger d'un bruit malin qu'on fit courir alors dans Rome contre la fermeté de cette illustre Romaine, mais que Tacite a trouvé à propos d'inserer dans ses Annales, quoi qu'il le croie injuste & très-mal fondé. *Il est incertain,* dit-il, *si ce fut à son insceu ou sans son consentement qu'on lui arrêta le sang:* incertum an ignaræ; *&c.*

15 Ore ac membris in eum pallorem albentibus, ut ostentui esset, multum vitalis spiritùs egestum. *Ibid.*

mais

mais ſelon ſon humeur Stoïque, je croy qu'il penſoit avoir autant faict pour elle, d'alonger ſa vie en ſa faveur, comme s'il fuſt mort pour elle. En [16] l'une des lettres, qu'il eſcrit à Lucilius; aprés qu'il luy a fait entendre, comme la fiebvre l'ayant pris à Rome, il monta ſoudain en coche, pour s'en aller à une ſienne maiſon aux champs, contre l'opinion de ſa femme, qui le vouloit arreſter; & qu'il luy avoit reſpondu, que la fiebvre qu'il avoit, ce n'eſtoit pas fiebvre du corps, mais du lieu : il ſuit ainſi : Elle me laiſſa aller me recommandant fort ma ſanté. « Or moy, qui ſçay que je loge ſa vie en « la mienne, je commence de pourvoir à moy, pour pourvoir à « elle : le privilege que ma vieilleſſe m'avoit donné, me rendant « plus ferme & plus reſolu à pluſieurs choſes, je le pers, [17] quand « il me ſouvient qu'en ce vieillard, il y en a une jeune à qui je « profite. Puiſque je ne la puis ranger à m'aymer plus courageuſe- « ment, elle me range à m'aymer moy-meſme plus curieuſement: « car il faut preſter quelque choſe aux honneſtes affections: & par « fois, encore que les occaſions nous preſſent au contraire, il faut « r'appellet la vie, voire avecque tourment: il faut arreſter l'ame « entre les dents, puis que la loy de vivre aux gens de bien, ce « n'eſt pas autant qu'il leur plaiſt, mais autant qu'ils doivent. Ce- « luy qui n'eſtime pas tant ſa femme ou un ſien amy, que d'en « allonger ſa vie, & qui s'opiniaſtre à mourir, il eſt trop delicat & « trop mol : il faut que l'ame ſe commande cela, quand l'utilité « des noſtres le requiert : il faut par fois nous preſter à nos amis : « & quand nous voudrions mourir pour nous, interrompre noſtre « deſſein pour eux. C'eſt teſmoignage de grandeur de courage, de « retourner en la vie pour la conſideration d'autruy, comme plu- « ſieurs excellens perſonnages ont faict : & eſt un traict de bonté « ſinguliere, de conſerver la vieilleſſe, (de laquelle la commodité « la plus grande, c'eſt la nonchalance de ſa durée, & un plus cou-

16 *Epiſt.* civ.

17 Venit mihi in mentem in hoc ſene & adoleſcentem eſſe, cui patitur. Itaque quoniam ego ab illâ non impetro, ut me fortiùs amet; impetrat illa à me, ut me indulgentiùs amem. Indulgendum eſt enim honeſtis affectibus, & interdum etiamſi premunt cauſæ, ſpiritus in honorem ſuorum vel cum tormento revocandus, & in ipſo ore retinendus eſt; cùm bono vito vivendum ſit, non quamdiu juvat, ſed quamdiu oportet. *Ibid.*

« rageux & desdaigneux usage de la vie,) si on sent que cet office « soit doux, agreable, & profitable à quelqu'un bien affectionné. « Et en reçoit-on une tres-plaisante recompense : car qu'est-il plus « doux, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration, on « en devienne plus cher à soy-mesme ? Ainsi ma Paulina m'a chargé, « non seulement sa crainte, mais encore la mienne. [18] Ce ne m'a « pas esté assez de considerer, combien resolument je pourrois « mourir, mais j'ay aussi consideré, combien irresoluement elle le « pourroit souffrir. Je me suis contrainct à vivre, & c'est quelque- « fois magnanimité que vivre ». Voyla ses mots excellens, comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

Des plus excellens Hommes.

Preéminence d'Homere sur les plus grands genies.

SI on me demandoit le choix de tous les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellens au dessus de tous les autres. L'un HOMERE : non pas qu'Aristote ou Varro (pour exemple) ne fussent à l'adventure aussi sçavans que luy ; ny possible, encore qu'en son art mesme, Virgile ne luy soit comparable. Je le laisse à juger à ceux qui les cognoissent tous deux. Moy qui n'en cognoy que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portée, que je ne croy pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain.

[a] *Tale facit carmen doctâ testudine, quale*
Cynthius impositis temperat articulis.

Toutesfois en ce jugement, encore ne faudroit-il pas oublier, que

18 Ce que Montagne met sur le compte de Seneque, depuis ces mots, *Ce ne m'a pas été assez*, &c. n'est proprement qu'une paraphrase de la période précedente, & une conclusion qu'il tire de tout ce que Seneque avoit déja dit : car les reflexions que ce sage Romain fait dans cette Lettre 104. sur la necessité qu'il s'étoit imposée de vivre, en consideration de sa femme, finissent par ces paroles, *Potest itaque Paulina mea non tantùm suum mihi timorem imputare, sed etiam meum:* « Ainsi ma Pauline « m'a chargé non seulement sa crainte, mais « encore la mienne ».

a Il chante sur sa docte lyre des vers pareils à ceux que chante Apollon lui-même. *Propert.* L. ii. Eleg. 34. *vs.* 79, 80.

c'eſt principalement d'Homere que Virgile tient ſa ſuffiſance, que c'eſt ſon guide, & maiſtre d'eſcole; & qu'un ſeul traict de l'Iliade, a fourny de corps & de matiere, à cette grande & divine Eneïde. Ce n'eſt pas ainſi que je compte : j'y meſle pluſieurs autres circonſtances, qui me rendent ce perſonnage admirable, quaſi au deſſus de l'humaine condition. Et à la verité, je m'eſtonne ſouvent, que luy qui a produit, & mis en credit au monde pluſieurs Deïtez, par ſon auctorité, n'a gaigné rang de Dieu luy-meſme. Eſtant aveugle, indigent; eſtant avant que les Sciences fuſſent redigées en regle, & obſervations certaines, il les a tant cognues, que tous ceux qui ſe ſont meſlez depuis d'eſtablir des polices, de conduire guerres, & d'eſcrire ou de la religion, ou de la philoſophie, en quelque Secte que ce ſoit, ou des arts, ſe ſont ſervis de luy, comme d'un maiſtre tres-parfaict en la cognoiſſance de toutes choſes : Et de ſes livres, comme d'une pepiniere de toute eſpece de ſuffiſance.

[b] *Qui quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,*
Pleniùs ac meliùs Chryſippo ac Crantore dicit.

Et comme dit l'autre,

[c] —— *à quo ceu fonte perenni*
Vatum Pieriis labra rigantur aquis.

Et l'autre,

[d] *Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus*
Aſtra potitus.

Et l'autre,

[e] —— *cujuſque ex ore profuſo*
Omnis poſteritas latices in carmina duxit,
Amnémque in tenues auſa eſt deducere rivos,
Unius fœcunda bonis.

b Homere enſeigne beaucoup mieux & plus exactement que Chryſippe & Crantor, ce qui eſt honnête ou deshonnête, utile ou pernicieux. *Horat.* L. ii. Epiſt. 2. *vſ.* 3.

c D'où les Poëtes tirent comme d'une ſource intariſſable, dequoi arroſer leurs propres Ouvrages. *Ovid.* Amor. L. iii. Eleg. 9. *vſ.* 25.

d Joignez-y les Poëtes, compagnons inſeparables des Muſes, parmi leſquels Homere a toûjours regné ſans rival. *Lucret.* L. iii. *vſ.* 1050.

e Des Ecrits duquel comme d'une riche ſource tous les Poëtes des ſiecles ſuivans ont tiré dequoi fertiliſer leurs Ouvrages, ayant oſé s'enrichir des biens d'un ſeul, en diviſant ce grand Fleuve en mille petits ruiſſeaux. *Manil.* Aſtron. L. ii. *vſ.* 8, *&c.*

C'est contre l'ordre de nature, qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre : car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte : elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance. L'enfance de la poësie, & de plusieurs autres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, & accomplie. A cette cause le peut-on nommer le premier & dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, [1] que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprés luy qui le peust imiter. Ses paroles, [2] selon Aristote, sont les seules paroles, qui ayent mouvement & action : ce sont les seuls mots substantiels. Alexandre le grand ayant rencontré parmy les despouilles de Darius, [3] un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere : disant [4] *que c'estoit le meilleur & plus fidelle conseiller qu'il eust en ses affaires militaires*. Pour cette mesme raison disoit Cleomenes fils d'Anaxandridas, [5] que c'estoit le Poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tres-bon maistre de la discipline guerriere. Cette louange singuliere & particuliere luy est aussi demeurée, au jugement de Plutarque, [6] que c'est le seul autheur du monde, qui n'a jamais soulé ne dégousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousjours tout autre, & fleurissant tousjours en nouvelle grace. Ce folastre d'Alcibiades ayant demandé à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, [7] luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point : comme qui trouveroit un de nos prestres sans breviaire. *Xenophanes* se plaignoit un jour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre, qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : Et quoy, [8] luy respondit-il, Homere qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix

1 In quo (*Homero*) hoc maximum est, quòd neque ante illum quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est. *Velleii Paterculi* Hist. L. i. c. 5.

2 *Λέξει πάντας ὑπερβέβληκε*, *Dictione omnes superavit*: ARISTOTELES *de Poeticá*, c. 24. *καὶ οὐδὲν ἀηθες*, *neque quicquam sine moribus repræsentat*. Ib. Ces deux Passages joints ensemble signifient tout ce que Montagne fait dire ici à Aristote.

3 Alexander magnus——inter spolia Darii Persarum Regis unguentorum scrinio capto, quod erat auro gemmisque ac margaritis preciosum, varios ejus usus amicis demonstrantibus——*Imò hercule*, inquit, *Librorum Homeri custodiæ detur*. Plin. *Nat. Hist.* L. vii. c. 29.

4 *Plutarque* dans la Vie d'Alexandre le grand : ch. 2.

5 *Id.* dans les *Dits notables des Lacedemoniens*.

6 *Id.* dans son Traité *Du trop parler* : c. 5.

7 *Id.* dans la Vie d'Alcibiade : ch. 3.

8 *Id.* dans les *Dits notables des anciens Roys, Princes, & Capitaines*, au mot HIERON.

mille, tout mort qu'il eſt. Que n'eſtoit-ce dire, à Panætius, [9] quand il nommoit Platon l'*Homere des philoſophes?* Outre cela, quelle gloire ſe peut comparer à la ſienne? Il n'eſt rien qui vive en la bouche des hommes, comme ſon nom & ſes ouvrages : rien ſi cogneu, & ſi receu que *Troye*, *Helene*, & ſes guerres, qui ne furent à l'adventure jamais. Nos enfans s'appellent encore des noms qu'il forgea, il y a plus de trois mille ans. Qui ne cognoiſt Hector & Achilles? Non ſeulement aucunes races particulieres, mais la plus part des nations, cherchent origine en ſes inventions. Mahumet ſecond de ce nom, Empereur des Turcs, eſcrivant à noſtre Pape Pie ſecond : Je m'eſtonne (dit-il) comment les Italiens ſe bandent contre moy, attendu que nous avons noſtre origine commune des Troyens : & que j'ay comme eux intereſt de vanger le ſang d'Hector ſur les Grecs, leſquels ils vont favoriſant contre moy. N'eſt-ce pas une noble farce, de laquelle les Roys, les choſes publiques, & les Empereurs, vont jouant leur perſonnage tant de ſiecles, & à laquelle tout ce grand Univers ſert de theatre? Sept villes Grecques entrerent en debat du lieu de ſa naiſſance, tant ſon obſcurité meſmes luy apporta d'honneur :

[f] *Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ.*

L'autre, ALEXANDRE LE GRAND. Car qui conſiderera l'aage qu'il commença ſes entrepriſes : Le peu de moyen avec lequel il fit un ſi glorieux deſſein : L'authorité qu'il gaigna en cette ſienne enfance, parmy les plus grands & experimentez capitaines du monde, deſquels il eſtoit ſuivy : La faveur extraordinaire, dequoy fortune embraſſa, & favoriſa tant de ſiens exploits hazardeux, & à peu que je ne die temeraires :

Autre homme extraordinaire, Alexandre le grand, qui doit être préferé à Céſar.

[g] —— *impellens quicquid ſibi ſumma petenti*
Obſtaret, gaudénſque viam feciſſe ruinâ :

9 Il vouloit par là le faire paſſer pour l'Eſprit le plus ſublime & le plus accompli, s'il en faut croire Ciceron, qui après avoir dit que Panætius donne en tous lieux le titre de divin à Platon, qu'il l'appelle très-ſage, très-ſaint, *ſapientiſſimum, ſanctiſſimum,* ajoûte, comme pour encherir ſur tout cela, qu'il le nomme *Homerum Philoſophorum*, l'Homere des Philoſophes. *Tuſc. Quæſt.* L. i. c. 32.

f Smyrne, Rhode, Colophon, Salamine, Chios, Argos, Athenes. —— *Au lieu de* Chios, *on trouve* Ios, dans Aulugelle : L. iii. c. 11.

g Renverſant tout ce qui s'oppoſoit à ſon élevation ; & prenant plaiſir à s'ouvrir un chemin par les ravages qu'il faiſoit lui-même. *Lucan.* L. i. *vſ.* 149, 150.

Cette grandeur, d'avoir à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, & en une demie vie avoir atteint tout l'effort de l'humaine nature : si que vous ne pouvez imaginer sa durée legitime, & la continuation de son accroissance, en vertu & en fortune, jusques à un juste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme : D'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches Royalles : laissant aprés sa mort le monde en partage à quatre Successeurs, simples capitaines de son armée, desquels les descendans ont depuis si long temps duré, maintenans cette grande possession : tant d'excellentes vertus qui estoyent en luy, justice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus : Car ses mœurs semblent à la verité n'avoir aucun juste reproche : ouy bien aucunes de ses actions particulieres, rares, & extraordinaires. Mais il est impossible de conduire si grands mouvemens, avec les reigles de la justice. Tels gens veulent estre jugez en gros, par la maistresse fin de leurs actions. La ruïne de Thebes, [9] le meurtre de Menander, & [10] du Medecin d'Ephestion ; de tant de prisonniers Persiens à un coup ; d'une trouppe de soldats Indiens, [11] non sans interest de sa parole, [12] des Cosseïens jusques aux petits enfans, sont saillies un peu mal excusables. Car quant à Clytus, la faute en fut amendée outre son poids : & tesmoigne cette action autant que toute autre, la debonnaireté de sa complexion, & que c'estoit de soy une complexion excellement formée à la bonté ; & a esté ingenieusement dict de luy, [13] *qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices.* Quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouyr mesdire de soy, & quant à ses mangeoires, armes, & mors, qu'il fit semer aux Indes : toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonées à son aage, & à

9 *Ayant ordonné Menander l'un de ses familiers pour lui garder une forte place, il le fit mourir à cause qu'il n'y voulut pas demeurer.* Plutarque dans la Vie d'Alexandre : ch. 18. *de la traduction d'Amyot.*

10 *Miserum medicum, tanquam in curando negligentior fuisset, suspendi jussit.* Q. Curtii, L. x. §. 4. *Lugd. Bat.* ex Offic. Elzevir. an. 1633. *Il fit pendre le pauvre Medecin*, dit encore Plutarque, Vie d'Alexandre : ch. 22.

11 *Plutarque* dans la Vie d'Alexandre, dit, *qu'il n'y a que cette seule tache en ses hauts Faits d'armes qui ternisse un peu son honneur* : ch. 18. de la traduction d'Amyot.

12 *Id.* ibid. c. 22.

13 Bona naturæ ejus fuisse, vitia fortunæ. *Q. Curt.* L. x. §. 5.

l'eſtrange proſperité de ſa fortune. Qui conſiderera quant & quant, tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, diſcipline, ſubtilité, magnanimité, reſolution, bon-heur, en quoy, quand l'authorité d'Hannibal ne nous l'auroit appris, il a eſté le premier des hommes : les rares beautez & conditions de ſa perſonne, juſques au miracle : ce port, & ce venerable maintien, ſous un viſage ſi jeune, vermeil, & flamboyant :

[h] *Qualis ubi Oceani perfuſus Lucifer undâ,*
Quem Venus ante alios aſtrorum diligit ignes,
Extulit os ſacrum cœlo, tenebraſque reſolvit :

l'excellence de ſon ſçavoir & capacité : la durée & grandeur de ſa gloire, pure, nette, exempte de tache & d'envie : & qu'encore long temps aprés ſa mort, ce fuſt une religieuſe croyance, d'eſtimer que ſes medailles portaſſent bon-heur à ceux qui les avoyent ſur eux : & que plus de Roys, & Princes ont eſcrit ſes geſtes, qu'autres Hiſtoriens n'ont eſcrit les geſtes d'autre Roy ou Prince que ce ſoit : & qu'encores à preſent, les Mahumetans, qui meſpriſent toutes autres hiſtoires, reçoivent & honorent la ſienne ſeule par ſpecial privilege : il confeſſera, tout cela mis enſemble, que j'ay eu raiſon de le preferer à *Céſar* meſme, qui ſeul m'a peu mettre en doubte du choix. Et il ne ſe peut nier, qu'il n'y aye plus du ſien en ſes exploits, plus de la fortune en ceux d'Alexandre. Ils ont eu pluſieurs choſes eſgales ; & Céſar à l'adventure aucunes plus grandes. Ce furent deux feux, ou deux torrens, à ravager le monde par divers endroits.

[i] *Et velut immiſſi diverſis partibus ignes*
Arentem in ſilvam, & virgulta ſonantia lauro :
Aut ubi decurſu rapido de montibus altis
Dant ſonitum ſpumoſi amnes, & in æquora currunt,
Quiſque ſuum populatus iter.

Mais quand l'ambition de Céſar auroit de ſoy plus de moderation,

h Semblable à l'Etoile du matin, cherie de Venus ſur tout autre Feu celeſte, lorſque ſortant de l'Ocean qui l'a arroſée de ſes eaux, elle paroît dans le Ciel, & diſſipe par ſon éclat les tenebres de la Nuit. *Æneid.* L. viii. *vſ.* 589. *&c.*

i Pareils à des Feux qu'on a jettez de differens endroits dans une Forêt toute ſeche, ou à des Torrens écumeux qui tombant rapidement du haut d'une Montagne, vont à grand bruit ſe précipiter dans la Mer, ils ont l'un & l'autre ravagé tout ce qui s'eſt trouvé ſur leur paſſage, *Æneid*, L. xii. *vſ.* 521, *&c.*

elle a tant de malheur, ayant rencontré ce vilain ſubject de la ruïne de ſon pays, & de l'empirement univerſel du monde, que toutes pieces ramaſſées & miſes en la balance, je ne puis que je ne panche du coſté d'Alexandre.

Le troiſiéme, le plus excellent, Epaminondas.

Le tiers, & le plus excellent, à mon gré, c'eſt EPAMINONDAS. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prés tant que d'autres (auſſi n'eſt-ce pas une piece de la ſubſtance de la choſe,) de reſolution & de vaillance, non pas de celle qui eſt eſguiſée par ambition, mais de celle que la ſapience & la raiſon peuvent planter en une ame bien reglée, il en avoit tout ce qui s'en peut imaginer. De preuve de cette ſienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre meſme, & que Céſar: car encore que ſes exploits de guerre, ne ſoyent ny ſi frequens, ny ſi enflez, ils ne laiſſent pas pourtant, à les bien conſiderer & toutes leurs circonſtances, d'eſtre auſſi poiſants & roides, & portants autant de teſmoignage de hardieſſe & de ſuffiſance militaire.

Recognu le premier des Grecs.

Les Grecs luy ont faict cet honneur, ſans contredit, de le nommer le premier homme d'entre eux: mais eſtre le premier de la Grece, c'eſt facilement eſtre le [14] prime du monde.

Son Savoir.

Quant à ſon ſçavoir & ſuffiſance, ce jugement ancien nous en eſt reſté, [15] *que jamais homme ne ſceut tant, & parla ſi peu que luy.* Car il eſtoit Pythagorique de ſecte: Et ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieux: excellent orateur & tres-perſuaſif.

Ses Mœurs.

Mais quant à ſes mœurs & conſcience, il a de bien loing ſurpaſſé tous ceux, qui ſe ſont jamais meſlez de manier affaires: car en cette partie, qui doit eſtre principalement conſiderée, qui ſeule marque veritablement, quels nous ſommes: & laquelle je contrepoiſe ſeule à toutes les autres enſemble, il ne cede à aucun philoſophe, non pas à Socrates meſmes. En cettuy-cy l'innocence eſt une qualité, propre, maiſtreſſe, conſtante, uniforme, incorruptible: au parangon de laquelle, elle paroiſt en Alexandre ſubalterne, incertaine, bigarrée, molle, & fortuite.

14 Ou *prémier*, comme on a mis dans les dernieres Editions. *Primes* c'eſt *prémiers*, dit Borel dans ſon *Treſor d'Antiquitez Gauloiſes.*

15 Plutarque, *De l'Eſprit familier de Socrate:* ch. 23.

L'Ancienneté

Vertu d'Epaminondas pleine par tout, & uniforme.

L'Ancienneté jugea, qu'à esplucher par le menu touts les autres grands Capitaines, il se trouve en chascun quelque speciale qualité, qui le rend illustre. En cettuy-cy seul, c'est une vertu & suffisance pleine par tout, & pareille : qui en touts les offices de la vie humaine ne laisse rien à desirer de soy : soit en occupation publique ou privée, ou paisible, ou guerriere : soit à vivre soit à mourir grandement & glorieusement. Je ne cognoy nulle ny forme ny fortune d'homme, que je regarde avec tant d'honneur & d'amour.

Son obstination à la pauvreté : ce que Montagne en jugeoit.

Il est bien vray, que son obstination à la pauvreté, je la trouve aucunement scrupuleuse : comme elle est peinte par ses meilleurs amis. Et cette seule action, haute pourtant & tres-digne d'admiration, je la sens un peu aigrette, pour par souhait mesme en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Æmilien pourroit être comparé à Epaminondas.

Le seul Scipion Emylian, qui luy donneroit une fin aussi fiere & magnifique, & la cognoissance des sciences autant profonde & universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. O quel desplaisir le temps m'a faict, d'oster de nos yeux à poinct nommé, des premieres, la couple de Vies justement la plus noble, qui fust en Plutarque, de ces deux personnages : par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matiere, quel œuvrier !

Figure qu'a fait Alcibiade.

Pour un homme non saint, mais que nous disons, galant homme, de mœurs civiles & communes, d'une hauteur moderée : la plus riche vie, que je sçache, à estre vescue entre les vivants, comme on dit ; & estoffée de plus de riches parties & desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Bonté, douceur, équité, humanité d'Epaminondas.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessive bonté, je veux adjouster icy aucunes de ses opinions. Le plus doux contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que [16] c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere, & à sa mere, de sa victoire de Leuctres : il couche de beaucoup, preferant leur plaisir, au sien si juste & si plein d'une tant glorieuse action. Il ne pensoit pas, [17]

16 *Plutarque* dans la Vie de Coriolan : ch. 2. & dans le Traité où il entreprend de prouver, *Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la Doctrine d'Epicurus* : ch. 13.

17 Plutarque, *De l'Esprit familier de Socrate* : ch. 4.

qu'il fust loisible pour recouvrer mesmes la liberté de son Pays, de tuer un homme sans cognoissance de cause: Voyla pourquoy il fut si froid à l'entreprise de Pelopidas son compaignon, pour la delivrance de Thebes. Il tenoit aussi, [18] *qu'en une bataille il falloit fuyr le rencontre d'un amy, qui fust au party contraire, & l'espargner.* Et son humanité à l'endroit des Ennemis mesmes, l'ayant mis en soupçon envers les Bœotiens, de ce qu'aprés avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoyent entreprins de garder à l'entrée de la Morée prés de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute outrance: il fut deposé de l'estat de Capitaine general: tres-honorablement pour une telle cause: & pour la honte que ce leur fut d'avoir par necessité à le remonter tantost aprés en son degré, & recognoistre, combien dependoit de luy leur gloire & leur salut: la victoire le suyvant comme son ombre par tout où il guidast, [19] la prosperité de son pays mourut aussi, luy mort, comme elle estoit née par luy.

CHAPITRE XXXVII.

De la ressemblance des Enfans aux Peres.

CE fagotage de tant de diverses pieces, se faict en cette condition, que je n'y mets la main, que lors qu'une trop lasche oysiveté me presse, & non ailleurs que chez moy. Ainsi il s'est basty à diverses poses & intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs moys. Au demeurant, je ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes, ouy à l'adventure quelque mot: mais pour diversifier, non pour oster. Je veux representer le progrez de mes humeurs, & qu'on voye chasque piece en sa naissance. Je prendrois plaisir d'avoir commencé plustost, & à

18 *Id.* ibid. ch. 17.

19 Hujus de virtutibus vitâque satis erit dictum, si hoc unum adjunxero, quod nemo eat inficias. *Thebas & ante Epaminondam natum, & post ejusdem interitum, perpetuò alieno paruisse imperio: cum eo, quàm diù ille præfuerit Reipublicæ, caput fuisse totius Græciæ.* Corn. Nepos, dans la *Vie d'Epaminondas*, à la fin.

recognoiſtre le train de mes mutations. Un valet qui me ſervoit à les eſcrire ſous moy, penſa faire un grand butin de m'en deſrober pluſieurs pieces choiſies à ſa poſte. Cela me conſole, qu'il n'y fera pas plus de gain, que j'y ay fait de perte.

Montagne devenu ſujet à la colique, s'accoûtume à ſouffrir patiemment ce Mal qu'il avoit toûjours fort redouté.

Je me ſuis envieilly de ſept ou huict ans depuis, que je commençay : Ce n'a pas eſté ſans quelque nouvel acqueſt : J'y ay pratiqué la cholique, par la liberalité des ans : leur commerce & longue converſation, ne ſe paſſe ayſément ſans quelque tel fruit. Je voudroy bien de pluſieurs autres preſens, qu'ils ont à faire, à ceux qui les hantent long temps, qu'ils en euſſent choiſi quelqu'un qui m'euſt eſté plus acceptable : car ils ne m'en euſſent ſceu faire, que j'euſſe en plus grande horreur, dés mon enfance. C'eſtoit à poinct nommé, de tous les accidens de la vieilleſſe, celuy que je craignois le plus. J'avoy penſé mainte-fois à part moy, que j'alloy trop avant : & qu'à faire un ſi long chemin, je ne faudroy pas de m'engager enfin, en quelque malplaiſant rencontre. Je ſentois & proteſtois aſſez, qu'il eſtoit heure de partir, & qu'il falloit trencher la vie dans le vif, & dans le ſain, ſuyvant la regle des Chirurgiens, quand ils ont à coupper quelque membre : Qu'à celuy, qui ne la rendoit à temps, nature avoit accouſtumé de faire payer de bien rudes uſures. Il s'en faloit tant, que j'en fuſſe preſt lors, qu'en dix-huict mois ou environ qu'il y a que je ſuis en ce malplaiſant eſtat, j'ay desja appris à m'y accommoder. J'entre desja en compoſition de ce vivre choliqueux : j'y trouve dequoy me conſoler, & dequoy eſperer : tant les hommes ſont accoquinez à leur eſtre miſerable, qu'il n'eſt ſi rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conſerver. [1] Oyez Mæcenas:

[a] *Debilem facito manu,*
Debilem pede, coxâ,
Lubricos quate dentes :
Vita dum ſupereſt, benè eſt.

Et couvroit Tamburlan d'une ſotte humanité, la cruauté fantaſtique qu'il exerçoit contre les ladres, en faiſant mettre à mort autant qu'il

1 Dans Seneque, Epiſt. 101.

a ——*Qu'on me rende impotent,*
Cul de jatte, gouteux, manchot : pourvû qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſez, je ſuis plus que content.
Cette Traduction eſt du celebre La Fontaine, Fable xv. L. i.

en venoit à sa cognoissance, *pour* (disoit-il) *les delivrer de la vie, qu'ils vivoient si penible.* Car il n'y avoit nul d'eux, qui n'eust mieux aymé estre trois fois ladre, que de n'estre pas. Et Antisthenes [2] le Stoïcien, estant fort malade, & s'escriant: [3] *Qui me delivrera de ces maux?* Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau: *Cettuy-cy, si tu veux, bientost. Je ne dy pas de la vie,* repliqua-il, *je dy des maux.* Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la plusspart des autres hommes: Partie, par jugement: car le monde estime plusieurs choses horribles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prés indifferentes: Partie, par une complexion stupide & insensible, que j'ay aux accidents qui ne donnent à moy de droit fil: laquelle complexion j'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition. Mais les souffrances vrayement essentielles & corporelles, je les gouste bien vifvement. Si est-ce pourtant, que les prevoyant autrefois d'une veuë foible, delicate, & amollie par la jouyssance de cette longue & heureuse santé & repos, que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage: je les avoy conceuës par imagination, si insupportables, qu'à la verité j'en avois plus de peur, que je n'y ay trouvé de mal: Par où j'augmente tousjours cette creance, que la plusspart des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Quel usage il tire de cette douloureuse maladie.

Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, & la plus irremediable. J'en ay desja essayé cinq ou six bien longs accez & penibles: toutesfois ou je me flatte, ou encores y a-il en cet estat, dequoy se soustenir, à qui a l'ame deschargée de la crainte de la mort, & deschargée des menasses, conclusions & consequences, dequoy la Medecine nous enteste. Mais l'effect mesme de la douleur, n'a pas cette aigreur si aspre & si poignante, qu'un homme rassis en doive entrer en rage & en desespoir. J'ay aumoins ce profit de la cholique, que ce que je n'avoy encore peu sur moy, pour me concilier du tout, &

2 Ou plûtot, *le Cynique*, & *le chef des Cyniques*. Il est vrai qu'au fond il n'y avoit pas grand' difference entre la Doctrine des Cyniques, & celle des Stoïciens.

3 *Diogene-Laërce* dans la vie d'Antisthene: L. vi. Segm. 18, 19. Καί ποτε παρ' αὐτὸν ξιφίδιον ἔχων (Διογένης) εἰσῆλθε. τοῦ δ' εἰπόντος, τίς ἂν ἀπολύσῃ με τῶν πόνων; δείξας τὸ ξιφίδιον, ἔφη, τοῦτο. Καὶ ὅς, τῶν πόνων, εἶπον, οὐ τοῦ ζῆν.

m'accointer à la mort, elle le parfera : car d'autant plus elle me pressera, & importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. J'avoy desja gaigné cela, de ne tenir à la vie, que par la vie seulement : elle desnouera encore cette intelligence : Et Dieu vueille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me rejette à l'autre extremité non moins vitieuse, d'aymer & desirer à mourir.

[b] *Summum nec metuas diem, nec optes.*

Ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'autre.

Il croit qu'on doit se plaindre librement dans le fort de la douleur.

Au demeurant, j'ay tousjours trouvé ce precepte ceremonieux, qui ordonne si exactement de tenir bonne contenance & un maintien desdaigneux, & posé, à la souffrance des maux. Pourquoy la Philosophie, qui ne regarde que le vif, & les effects, se va-elle amusant à ces apparences externes ? Qu'elle laisse ce soing aux farceurs & maistres de Rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes. Qu'elle [4] condone hardiment au mal, cette lascheté voyelle, si elle n'est ny cordiale, ny stomacale : Et preste ses plaintes volontaires au genre des souspirs, sanglots, palpitations, pallissements, que nature a mis hors de nostre puissance. Pourveu que le courage soit sans effroy, les paroles sans desespoir, qu'elle se contente. Qu'importe que nous tordions nos bras, pourveu que nous ne tordions nos pensées ? elle nous dresse pour nous, non pour autruy, pour estre, non pour sembler. Qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement, qu'elle a pris à instruire : Qu'aux efforts de la cholique, elle maintienne l'ame capable de se recognoistre, de suyvre son train accoustumé : combatant la douleur & la soustenant, non se prosternant honteusement à ses pieds : esmeuë & eschauffée du combat, non abatue & renversée : capable d'entretien & d'autre occupation, jusques à certaine mesure. En accidents si extremes, c'est cruauté de requerir de nous une démarche si composée. Si nous avons beau jeu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine. Si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le face : si l'agitation luy plaist, qu'il se

b *Nè crain, ni ne désire*
Le jour de ton trépas.
Martial. L. x. *Epigr.* 47. *vs.* ult.

4 C'est à dire *Accorde, permette,* du mot Latin *condonare* qui signifie la même chose..

tourneboule & tracasse à sa fantasie : s'il luy semble que le mal s'evapore aucunement (comme aucuns medecins disent, que cela aide à la delivrance des femmes enceintes) pour pousser hors la voix avec plus grande violence : ou s'il en amuse son tourment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix, qu'elle aille, mais permettons-le luy. Epicurus ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux tourments, mais il le luy conseille. [c] *Pugiles etiam quum feriunt adversarium, in jactandis cæstibus ingemiscunt, —— quia profundendâ voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior.* Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues.

Il se possedoit assez bien luimême au milieu de la Douleur.

Ce que je dis pour excuser ceux qu'on voit ordinairement se tempester, aux secousses & assauts de cette maladie : car pour moy, je l'ay passée jusques à cette heure avec un peu meilleure contenance, & me contente de gemir sans brailler. Non pourtant que je me mette en peine, pour maintenir cette decence exterieure : car je fay peu de compte d'un tel advantage. Je preste en cela au mal autant qu'il veut : mais ou mes douleurs ne sont pas si excessives, ou j'y apporte plus de fermeté que le commun. Je me plains, je me despite, quand les aigres pointures me pressent, mais je n'en viens point au desespoir, comme celuy-là :

[d] *Ejulatu, questu, gemitu, fremitibus*
Resonando multùm flebiles voces refert.

Je me taste au plus espais du mal : & ay tousjours trouvé que j'estoy capable de dire, de penser, de respondre aussi sainement, qu'en une autre heure, mais non si constamment : la douleur me troublant & destournant. Quand on me tient le plus atterré, & que les assistans m'espargnent, j'essaye souvent mes forces, & leur entame moymesme des propos les plus esloignez de mon estat. Je puis tout par un soudain effort : mais ostez-en la durée. O que n'ay-je la faculté de ce songeur de Cicero, [5] qui, songeant embrasser une garse, trou-

c Les Athletes gemissent lors même qu'ils frappent leur antagoniste à coups de gantelets, parce qu'en poussant ainsi leur voix, tout leur Corps se roidit, & le coup qu'ils donnent, en est plus violent. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 23.

d Qui fondant en larmes fait retentir l'air de cris, de plaintes & de gemissemens aigus. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 14.

5 Dicitur quidam, cùm in somnis complexu Venerio jungeretur, calculos ejecisse. *Cic.* De Divinat. L. ii. c. 69.

va qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps ! Les miennes me [6] desgarsent estrangement. Aux intervalles de cette douleur excessive lors que mes ureteres languissent sans me ronger, je me remets soudain en ma forme ordinaire : d'autant que mon ame ne prend autre alarme, que la sensible & corporelle : ce que je doy certainement au soing que j'ay eu à me preparer par discours à tels accidens.

[e] —— *Laborum*
Nulla mihi nova nunc facies inopináque surgit,
Omnia præcepi, atque animo mecum antè peregi.

Je suis essayé pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, & d'un changement bien soudain & bien rude : estant cheu tout à coup, d'une tres-douce condition de vie, & tres-heureuse, à la plus douloureuse, & penible, qui se puisse imaginer : Car outre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle-mesme, elle fait en moy ses commencemens beaucoup plus aspres & difficiles qu'elle n'a accoustumé. Les accés me reprennent si souvent, que je ne sens quasi plus d'entiere santé. Je maintien toutesfois, jusques à cette heure, mon esprit en telle assiette, que pourveu que j'y puisse apporter de la constance, je me treuve en assez meilleure condition de vie, que mille autres, qui n'ont ny fiévre, ny mal, que celuy qu'ils se donnent eux-mesmes, par la faute de leur discours.

Ressemblance qui passe des Peres, des Ayeuls, ou Bisayeuls aux Enfans.

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presomption : comme cette-cy : Que nous recognoissons nostre ignorance, en plusieurs choses, & sommes si courtois d'avouër, qu'il y ait és ouvrages de nature, aucunes qualitez & conditions, qui nous sont imperceptibles, & desquelles nostre suffisance ne peut descouvrir les moyens & les causes. Par cette honneste & conscientieuse declaration, nous esperons gaigner qu'on nous croira aussi de celles, que nous dirons, entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles & des difficultez estrangeres : il me semble que parmy les cho-

6 Je croi, que le mot *desgarser*, dont la signification est ici fort aisée à deviner, a été forgé par Montagne.

e Il n'y a plus pour moi de nouveaux maux à craindre, plus de peine qui puisse me surprendre. J'ai tout prevu, je suis préparé d'avance à tout ce qui peut m'arriver. *Æneid*. L. vi. *vs*. 103. *&c*.

ſes que nous voyons ordinairement, il y a des eſtrangetez ſi incomprehenſibles, qu'elles ſurpaſſent toute la difficulté des miracles. Quel monſtre eſt-ce, que cette goutte de ſemence, dequoy nous ſommes produits, porte en ſoy les impreſſions, non de la forme corporelle ſeulement, mais des penſemens & des inclinations de nos peres? Cette goutte d'eau, où loge-elle ce nombre infiny de formes? & comme portent-elles ces reſſemblances, d'un progrez ſi temeraire & ſi desreglé, que l'arriere-fils reſpondra à ſon biſayeul, le nepveu à l'oncle? En la famille de Lepidus à Rome, [7] il y en eut trois, non de ſuite, mais par intervalles, qui naſquirent un meſme œuil couvert de cartilage. A Thebes il y avoit une race [8] qui portoit dés le ventre de la mere, la forme d'un fer de lance; & qui ne le portoit, eſtoit tenu illegitime. Ariſtote dit qu'en certaine nation, où les femmes eſtoient communes, on aſſignoit les enfans à leurs peres, par la reſſemblance.

Montagne penſe tenir de ſon Pere le mal de la pierre, à quoi il eſt ſujet.

Il eſt à croire que je dois à mon pere cette qualité pierreuſe: car il mourut merveilleuſement affligé d'une groſſe pierre, qu'il avoit en la veſſie. Il ne s'apperceut de ſon mal, que le ſoixante ſeptieſme an de ſon aage: & avant cela il n'en avoit eu aucune menaſſe ou reſſentiment, aux reins, aux coſtez, ny ailleurs: & avoit veſcu juſques lors, en une heureuſe ſanté, & bien peu ſubjette à maladies, & dura encores ſept ans en ce mal, trainant une fin de vie bien douloureuſe. J'eſtois nay vingt cinq ans & plus, avant ſa maladie, & durant le cours de ſon meilleur eſtat, le troiſieſme de ſes enfans en rang de naiſſance. Où ſe couvoit tant de temps, la propenſion à ce defaut? Et lors qu'il eſtoit ſi loing du mal, cette legere piece de ſa ſubſtance, dequoy il me baſtit, comment en portoit-elle pour ſa part, une ſi grande impreſſion? Et comment encore ſi couverte, que quarante cinq ans aprés, j'aye commencé à m'en reſſentir? ſeul

7 In Lepidorum gente tres, intermiſſo ordine, obducto membranâ oculo, genitos accepimus. *Plin.* Nat. Hiſt. L. vii. c. 12.

8 Plutarque dans ſon Traité, *De ceux dont Dieu differe la punition*: c. 19. de la Traduction d'Amyot: mais où Plutarque ne dit point qu'on eût jamais tenu pour illegitimes ceux qui dans cette race ne portoient pas la figure d'une lance ſur leur corps, *λόγχης τύπον ἐν τῷ σώματι*, puiſqu'il remarque expreſſement que la figure d'une lance n'avoit paru de nouveau qu'aprés un long intervalle de temps, ſur le dernier des Enfans d'un certain Python, qu'on diſoit deſcendu de la Race des premiers fondateurs de Thebes, *λεγομένῳ τοῖς Σπαρτοῖς προσήκειν*.

juſques

jusques à cette heure, entre tant de freres, & de sœurs, & tous d'une mere. Qui m'esclaircira de ce progrez, je le croiray d'autant d'autres miracles qu'il voudra : pourveu que, comme ils font, il ne me donne en payement, une doctrine beaucoup plus difficile & fantastique, que n'est la chose mesme.

Que les Medecins excusent un peu ma liberté : car par cette mesme infusion & insinuation fatale, j'ay receu la haine & le mespris de leur doctrine. Cette antipathie, que j'ay à leur art, m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante & quatorze ans, mon ayeul soixante & neuf, mon bisayeul prés de quatre vingts, sans avoir gousté aucune sorte de medecine : Et entre eux, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire, tenoit lieu de drogue. La Medecine se forme par exemples & experience : aussi fait mon opinion. Voyla pas une bien expresse experience, & bien advantageuse ? Je ne sçay s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nais, nourris, & trepassez, en mesme fouïer, mesme toict, ayans autant vescu par leur conduite. Il faut qu'ils m'advouent en cela, que si ce n'est la raison, aumoins que la fortune est de mon party : or chez les Medecins, fortune vaut bien mieux que la raison. Qu'ils ne me prennent point à cette heure à leur advantage, qu'ils ne me menassent point, atteré comme je suis : ce seroit supercherie. Aussi à dire la verité, j'ay assez gaigné sur eux par mes exemples domestiques, encore qu'ils s'arrestent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance. Il y a deux cens ans, il ne s'en faut que dix-huict, que cet essay nous dure : car le premier nasquit l'an mil quatre cens deux. C'est vrayement bien raison, que cette experience commence à nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maux, qui me tiennent à cett'heure à la gorge ; d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part, n'est-ce pas assez ? Quand ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues.

Et le mépris qu'il a pour la Medecine.

Mes ancestres avoient la medecine à contre-cœur par quelque inclination occulte & naturelle : car la veuë mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seigneur de Gaviac mon oncle paternel, homme d'Eglise, maladif dés sa naissance, & qui fit toutes-fois durer cette vie debile, jusques à soixante sept ans, estant tombé autrefois en une grosse & vehemente fiévre continue, il fut ordonné par

La Medecine méprisée depuis long-temps par les Ancêtres de Montagne.

les medecins, qu'on luy declaireroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empeschement) qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il fut de cette horrible sentence, si respondit-il, Je suis donq mort : mais Dieu rendit tantost aprés vain ce prognostique. Le dernier des freres (ils estoyent quatre) Sieur de Bussaguet, & de bien loing le dernier, se soubmit seul, à cet art : pour le commerce, ce croy-je qu'il avoit avec les autres arts : car il estoit Conseiller en la Cour de Parlement : & luy succeda si mal, qu'estant par apparence de plus forte complexion, il mourut pourtant long temps avant les autres, sauf un, le Sieur de Sainct Michel.

Raison sur quoi Montagne fonde le peu de cas qu'il fait de la Medecine.

Il est possible que j'ay receu d'eux [9] cette dyspathie naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, j'eusse essayé de la forcer. Car toutes ces conditions, qui naissent en nous sans raison, elles sont vitieuses : c'est une espece de maladie, qu'il faut combattre. Il peut estre, que j'y avois cette propension, mais je l'ay appuyée & fortifiée par les discours, qui m'en ont estably l'opinion que j'en ay. Car je hay aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust : Ce ne seroit aysément mon humeur, qui trouve la santé digne d'estre r'achetée, par tous les cauteres & incisions les plus penibles qui se facent. Et suyvant Epicurus, les voluptez me semblent à eviter, si elles tirent à leurs suittes des douleurs plus grandes : Et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suitte des voluptez plus grandes. C'est une pretieuse chose, que la santé : & la seule qui merite à la verité qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie à sa poursuite : d'autant que sans elle, la vie nous vient à estre injurieuse. La volupté, la sagesse, la science & la vertu, sans elle, se ternissent & esvanouyssent : Et aux plus fermes & tendus discours, que la philosophie nous vueille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon, estant frappé du haut mal, ou d'une apoplexie : & en cette presupposition le deffier d'appeller à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé, ne se peut dire pour moy ny aspre, ny chere. Mais j'ay

9 *Cette aversion.* Le mot *dyspathie* est emprunté du Grec.

quelques autres apparences, qui me font estrangement deffier de toute cette marchandise. Je ne dy pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art : qu'il n'y ait parmy tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de nostre santé, cela est certain. J'entens bien, qu'il y a quelque Simple qui humecte, quelque autre qui asseche : je sçay par experience, & que les ressorts produisent des vents, & que les feuilles du sené laschent le ventre : je sçay plusieurs telles experiences : comme je sçay que le mouton me nourrit, & que le vin m'eschauffe : Et disoit Solon, que le manger estoit, comme les autres drogues, une medecine contre la maladie de la faim. Je ne desadvouë pas l'usage, que nous tirons du monde, ny ne doubte de la puissance & uberté de nature, & de son application à nostre besoing. Je vois bien que les brochets, & [10] les arondes se trouvent bien d'elle. Je me deffie des inventions de nostre esprit, de nostre science & art : en faveur duquel nous l'avons abandonnée, & ses regles : & auquel nous ne sçavons tenir moderation, ny limite. Comme nous appellons justice, le pastissage des premieres loix qui nous tombent en main, & leur dispensation & pratique, tres-inepte souvent & tres-inique. Et comme ceux qui s'en moquent, & qui l'accusent, n'entendent pas pourtant injurier cette noble vertu : ains condamner seulement l'abus & profanation de ce sacré titre. De mesme, en la Medecine, j'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au Genre Humain : mais ce qu'il † designe entre nous, je ne l'honore, ny l'estime.

L'experience semble peu favorable à la Medecine.

En premier lieu l'experience me le fait craindre : car de ce que j'ay de cognoissance, je ne voy nulle race de gens si tost malade, & si tard guerie, que celle qui est sous la jurisdiction de la medecine. Leur santé mesme est alterée & corrompue, par la contrainte des regimes. Les Medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aucune saison eschapper leur authorité. D'une santé constante & entiere, n'en tirent-ils pas l'argument d'une grande maladie future ? J'ay esté assez souvent malade : j'ay trouvé sans

10 *Les hirondelles*, comme on parle aujourd'huy.

† *Prescrit, ordonne.* Le mot de designer se trouve en ce sens-là dans *Cotgrave.*

leurs secours, mes maladies aussi douces à supporter (& en ay essayé quasi de toutes les sortes) & aussi courtes, qu'à nul autre : & si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, je l'ay libre & entiere, sans regle, & sans autre discipline, que de ma coustume & de mon plaisir. Tout lieu m'est bon à m'arrester : car il ne me faut autres commoditez estant malade, que celles qu'il me faut estant sain. Je ne me passionne point d'estre sans medecin, sans apotiquaire, & sans secours : dequoy j'en voy la plus part plus affligez que du mal. Quoy ? eux-mesmes nous font-ils voir de l'heur & de la durée en leur vie, qui nous puisse tesmoigner quelque apparent effect de leur science ?

Il n'y a point de peuple qui ne se soit passé long-temps de la Medecine, & entr'autres le Peuple Romain.

Il n'est nation qui n'ait esté plusieurs siecles sans la medecine : & les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs & les plus heureux : & du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas encores à cette heure. Infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit & plus sainement, & plus longuement, qu'on ne fait icy : & parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement. Les Romains [11] avoyent esté six cens ans, avant que de la recevoir : mais aprés l'avoir essayée, ils la chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton le Censeur, qui montra combien aysément il s'en pouvoit passer, [12] ayant vescu quatre vingts & cinq ans ; & faict vivre sa femme jusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin : car toute chose qui se trouve salubre à nostre vie, se peut nommer medecine. Il entretenoit, ce dit Plutarque, [13] sa famille en santé, par l'usage (ce me semble) du lievre : Comme les Arcades, dit Pline, [14] guerissent toutes maladies avec du laict de vache : Et les Libyens, dit Herodote, jouyssent [15] populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprés que leurs en-

11 Montagne a fort bien pû assurer sur l'autorité de Pline, L. xxix. c. 1. que les Romains ne reçûrent la Medecine que six cens ans aprés la fondation de Rome, & qu'aprés en avoir fait l'épreuve, ils condamnerent cet Art, & chasserent les Medecins de leur Ville : mais quant à ce qu'il ajoûte, *qu'ils la chasserent de leur ville par l'entremise de Caton le Censeur*, Pline est si éloigné de l'autoriser, qu'il dit expressément que les Romains ne bannirent les Medecins de Rome que long-temps aprés la mort de Caton. *Ibid.* Plusieurs Ecrivains modernes ont commis la même faute que Montagne, comme on peut voir dans le Dictionaire de Bayle, à l'article PORCIUS, Remarque (H).

12 *Plin.* Nat. Hist. L. xxix. c. 1.

13 Dans la Vie de Caton le Censeur : c. 12.

14 Nat. Hist. L. xxv. c. 8.

15 Lib. iv. p. 323.

fants ont atteint quatre ans, de leur causterizer & brusler les veines du chef & des temples : [16] par où ils coupent chemin pour leur vie, à toute defluxion de rheume. Et les gens de village de ce pays, à tous accidens n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran & espice : tout cela avec une fortune pareille.

Si l'utilité des purgations procurées par la Medecine est bien averée.

Et à dire vray, de toute cette diversité & confusion d'ordonnances, quelle autre fin & effect aprés tout y a-il, que de vuider le ventre ? ce que mille Simples domestiques peuvent faire : Et si ne sçay si c'est si utilement qu'ils disent : & si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excremens, jusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation. Vous voyez souvent des hommes sains, tomber en vomissemens, ou flux de ventre par accident estranger, & faire un grand vuidange d'excremens sans besoin aucun precedent, & sans aucune utilité suyvante, voire avec empirement & dommage. C'est du grand Platon, que j'apprins n'agueres, que de trois sortes de mouvemens, qui nous appartiennent, le dernier & le pire est [17] celuy des purgations : que nul homme, s'il n'est fol, ne doit entreprendre, qu'à l'extreme necessité. On va troublant & esveillant le mal par oppositions contraires. Il faut que ce soit la forme de vivre, qui doucement l'allanguisse & reconduise à sa fin. Les violentes harpades de la drogue & du mal, sont tousjours à nostre perte, puisque la querelle se demesle chez nous, & que la drogue est un secours [18] infiable : de sa nature ennemy à nostre santé, & qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : L'Ordre qui pourvoit aux puces & aux taulpes, pourvoit aussi aux hommes, qui ont la patience pareille, à se laisser gouverner, que les puces & les taulpes. Nous avons beau

16 Montagne devoit dire, *par où ils se proposent de couper chemin pour leur vie, à toute defluxion de rheume :* car Herodote dit bien, qu'ils le font dans cette veuë, mais il n'ose affirmer que ce soit pour cela qu'ils jouissent d'une santé si parfaite. *A la verité*, dit-il, *les Libyens sont plus sains qu'aucun Peuple que je connoisse : mais que c'en soit là la cause je ne saurois l'assurer positivement.* Εἰσὶ γὰρ ὡς ἀληθέως οἱ Λίβυες ἀνθρώπων πάντων ὑγιηρότατοι, τῶν ἡμεῖς ἴδμεν· εἰ μὲν διὰ τοῦτο, οὐκ ἔχω ἀτρεκέως εἰπεῖν.

17 Τρίτον δὲ εἶδος κινήσεως, σφόδρα ποτὲ ἀναγκαζομένῳ χρήσιμον, ἄλλως δὲ οὐδαμῶς τῷ νοῦν ἔχοντι προσδεκτέον, τὸ τῆς φαρμακευτικῆς καθάρσεως γιγνόμενον ἰατρικόν. *In Timæo* : p. 551. D.

18 *Mal assuré, sur quoi l'on ne peut point compter.* ——On trouve *insiable* dans le Dictionaire François-Anglois de *Cotgrave*.

crier [19] bihore : c'eſt bien pour nous enrouer, mais non pour l'avancer. C'eſt un ordre ſuperbe & impiteux. Noſtre crainte, noſtre deſeſpoir, le deſgouſte & retarde de noſtre ayde, au lieu de l'y convier : Il doibt au mal ſon cours, comme à la ſanté. De ſe laiſſer corrompre en faveur de l'un, au prejudice des droits de l'autre, il ne le fera pas : il tomberoit en deſordre. Suyvons de par Dieu, ſuyvons. Il meine ceux qui ſuyvent : ceux qui ne le ſuyvent pas, il les entraine, & leur rage, & leur medecine enſemble. Faites ordonner une purgation à voſtre cervelle : Elle y ſera mieux employée, qu'à voſtre eſtomach.

Si les Medecins font plus de bien que de mal : comment ils excuſent le mauvais ſuccès de leurs preſcriptions.

On demandoit à un Lacedemonien, qui l'avoit fait vivre ſain ſi long temps : *L'ignorance de la medecine*, reſpondit-il. Et Adrian l'Empereur crioit ſans ceſſe en mourant, [20] *que la preſſe des medecins l'avoit tué.* Un mauvais luicteur ſe fit medecin : [21] *Courage*, luy dit Diogenes, *tu as raiſon, tu mettras à cette heure en terre ceux qui t'y ont mis autresfois.* Mais ils ont cet heur, ſelon [22] Nicoclés, que *le ſoleil eſclaire leur ſuccez, & la terre cache leur faute.* Et outre cela, ils ont une façon bien avantageuſe, à ſe ſervir de toutes ſortes d'evenemens : car ce que la fortune, ce que la nature, ou quelque autre cauſe eſtrangere (deſquelles le nombre eſt infini) produit en nous de bon & de ſalutaire, c'eſt le privilege de la Medecine de ſe l'attribuer. Tous les heureux ſuccez qui arrivent au patient qui eſt ſous ſon regime, c'eſt d'elle qu'il les tient. Les occaſions qui m'ont guery moy, & qui gueriſſent mille autres, qui n'appellent point les medecins à leurs ſecours, [23] ils les uſurpent en leurs ſubjects,

19 *Bihore*, terme dont ſe ſervent les charretiers pour hâter leurs chevaux. C'eſt dans Cotgrave que j'ai trouvé la ſignification de ce mot. Montagne nous apprend ici, qu'il n'y a point de termes qu'un homme d'Eſprit ne puiſſe mettre à quelque uſage. Ils ſont tous bons, pourvu qu'on les employe à propos.

20 Πολλοὶ ἰατροὶ βασιλέα ἀπώλεσαν. *Xiphilinus* in Epitome Dionis, Vitâ Adriani. Je tiens cette citation du Dictionaire de Bayle, à l'article HADRIEN.——On avoit fait la même plainte avant Adrien, comme je l'ai appris de Pline, qui nous cite une Epitaphe où l'on fait dire à un Mort, *Turbâ ſe Medicorum periiſſe* : Nat. Hiſt. L. xxix c. 1.

21 *Diogene-Laërce* dans la Vie de Diogene le Cynique : L. vi. Segm. 62.

22 Après avoir frappé inutilement à bien des portes pour demander des nouvelles de ce galant homme, j'ai appris de M. *De la Monnoye* que ce que Montagne nous en dit ici, ſe trouve dans le Chapitre CXLVI. de la Collection des Moines *Antonius & Maximus*, imprimée à la ſuite de *Stobée*. Νικοκλῆς τοὺς ἰατροὺς εὐτυχεῖς ἔλεγεν, ὅτι τὰς μὲν ἐπιτυχίας αὐτῶν ὁ ἥλιος ὁρᾷ, τὰς δὲ ἀποτυχίας ἡ γῆ καλύπτει.

23 *Ils s'en font honneur à l'égard de ceux qui ſe ſont mis entre leurs mains.*

Et quant aux mauvais accidens, ou ils les desadvouent tout à fait, en attribuant la coulpe au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en trouver tousjours assez bon nombre de telles : Il a descouvert † son bras, il a ouy le bruit d'un coche :

f — *rhedarum transitus arcto*
Vicorum inflexu :

on a entrouvert sa fenestre, il s'est couché sur le costé gauche, ou passé par sa teste quelque pensement penible. Somme une parole, un songe, une œuillade, leur semble suffisante excuse pour se descharger de faute : Ou, s'il leur plaist, ils se servent encore de cet empirement, & en font leurs affaires, par cet autre moyen qui ne leur peut jamais faillir : c'est de nous payer lors que la maladie se trouve reschaufée par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent, qu'elle seroit bien autrement empirée sans leurs remedes. Celuy qu'ils ont jetté d'un morfondement en une fievre quotidienne, il eust eu sans eux, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes, puisque le dommage leur revient à profit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade, une application de creance favorable : il faut qu'elle le soit à la verité en bon escient, & bien souple, pour s'appliquer à des imaginations si mal-aisées à croire. Platon disoit bien à propos, [24] qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puis que nostre salut despend de la vanité, & fausseté de leurs promesses. Æsope autheur de tres-rare excellence, & duquel peu de gens descouvrent toutes les graces, est plaisant à nous representer cette authorité tyrannique, qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies & abatues par le mal, & la crainte : car il conte, [25] qu'un malade estant interrogé par son medecin, quelle operation il sentoit des medicamens, qu'il luy avoit donnez :

† Bien des gens pourroient se figurer que Montagne jette ici cette circonstance au hazard pour divertir ses Lecteurs, & pour s'égayer lui-même aux dépens des Medecins ; mais comme il y a long-temps qu'on a remarqué qu'il ne se passoit rien de nouveau sous le Soleil, & qu'on ne disoit plus rien qui n'eût été dit autrefois, je croi qu'on auroit tort de soupçonner Montagne d'avoir prêté cette excuse aux Medecins de son temps, puisque les nôtres s'en servent encore tous les jours.

f Le bruit des chars qui ne tournent qu'avec peine au coin des ruës, lui a ébranlé le cerveau. *Juvenal*. Sat. iii. *vs.* 236.

24 *De Republ*. L. iii. p. 453. D.

25 *Fab*. xliii. Ægrotus & Medicus : *Edit. Oxon*. an. 1718.

J'ay fort sué, respondit-il : *Cela est bon*, dit le medecin : une autrefois il luy demanda encore, comme il s'estoit porté depuis : J'ay eu un froid extreme, fit-il, & si ay fort tremblé : *Cela est bon*, suyvit le medecin : à la troisiesme fois, il luy demanda derechef, comment il se portoit : Je me sens (dit-il) enfler & bouffir comme d'hydropisie : *Voyla qui va bien*, adjousta le medecin. L'un de ses domestiques † venant aprés à s'enquerir à luy de son estat : *Certes mon amy* (respondit-il) *à force de bien estre, je me meurs.*

Loy des Egyptiens qui obligent les Medecins à répondre du succès de leurs ordonnances.

Il y avoit en Egypte une loy plus juste, par laquelle le Medecin prenoit son pâtient en charge les trois premiers jours, aux perils & fortunes du patient : mais les trois jours passez, c'estoit aux siens propres. Car quelle raison y a-il, qu'Æsculapius leur patron ait esté frappé du foudre, pour avoir r'amené Hypolitus de mort à vie,

> g *Nam Pater omnipotens aliquem indignatus ab umbris*
> *Mortalem infernis, ad lumina surgere vitæ,*
> *Ipse repertorem medicinæ talis, & artis*
> *Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas :*

& ses suyvans soyent absous, qui envoyent tant d'ames de la vie à la mort ? Un medecin vantoit à Nicoclés, son art estre de grande auctorité : [26] *Vrayement c'est-mon*, dit Nicoclés, *qui peut impunement tuer tant de gens.*

Le Mystere très-necessaire à la Medecine.

Au demeurant, si j'eusse esté de leur conseil, j'eusse rendu ma discipline plus sacrée & mysterieuse : ils avoyent assez bien commencé, mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commen-

† *Εἶτα τῶν οἰκείων τινὸς αὐτὸν ἐρωτήσαντος ὅπως ἔχει ; Ἐγὼ, εἶπεν, ὦ οὗτος, ὑπὸ τῶν ἀγαθῶν ἀπόλλυμαι.*

g Car Jupiter indigné de voir que par le secours de la Medecine un Mortel fut ramené à la vie, lança sa foudre contre le Fils d'Apollon, inventeur de cet Art, & le précipita dans les Enfers. *Æneid.* L. vii. *vs.* 669, *&c.*

26 C'est à dire, *Cela est vrayment bien certain, puisqu'il peut impunement tuer tant de gens.* Dans cette expression, *Vrayement c'est-mon*, le mot de *mon* sert à affirmer plus fortement ; mais il est à présent tout-à-fait barbare en ce sens-là.——— Cette réponse de Nicoclés se trouve dans le Chapitre CXLVI. de la Collection des Moines *Antonius & Maximus*, imprimée à la suite de Stobée : découverte que je tiens de l'obligeant *M. De la Monnoye.* Mr. *Barbeyrac*, qui depuis m'a indiqué le même endroit, dit qu'apparemment Nicoclés qui se moque ici des Medecins, est le fameux Roi de Salamine auquel *Isocrate* a addressé une de ses Harangues. Au reste, la reflexion de Nicoclés tombe directement sur un certain Medecin, *qui étoit*, dit le conte, *un mechant Medecin :* *Νικοκλῆς, κακοῦ τινὸς ἰατροῦ λέγοντος, ὅτι μεγάλην ἔχει δύναμιν, ἔφη· πῶς γὰρ οὐ μέλλεις λέγειν ὃς τοσούτους ἀνηρηκὼς ἀνεύθυνος γέγονας ;* Un méchant Médecin disant qu'il avoit un pouvoir considerable. *Et pourquoi*, répondit Nicoclés, *ne le publierois-tu pas, puisque tu as déja tué tant de gens impunément ?*

cement,

cement, d'avoir fait des Dieux & des Démons autheurs de leur ſcience, d'avoir pris un langage à part, une eſcriture à part: quoy qu'en ſente la philoſophie, que c'eſt folie de conſeiller un homme pour ſon profit, par maniere non intelligible: [h] *Ut ſi quis medicus imperet ut ſumat*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, ſanguine caſſam.

C'eſtoit une bonne regle en leur art, & qui accompagne toutes lés arts fanatiques, vaines, & ſupernaturelles, qu'il faut que la foy du patient, préoccupe par bonne eſperance & aſſeurance, leur effect & operation. Laquelle regle ils tiennent juſques-là, que le plus ignorant & groſſier medecin, ils le trouvent plus propre à celuy qui a fiance en luy, que le plus experimenté, & incognu.

Pourquoi le malade doit avoir de la confiance en ſon Medecin.

Le choix meſmes de la plus part de leurs drogues eſt aucunement myſterieux & divin. Le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lezart, la fiante d'un Elephant, le foye d'une taupe, du ſang tiré ſous l'aile droite d'un pigeon blanc: & pour nous autres choliqueux (tant ils abuſent deſdaigneuſement de noſtre miſere) des crottes de rat pulveriſées, & telles autres ſingeries, qui ont plus le viſage d'un enchantement magicien, que de ſcience ſolide. Je laiſſe à part le nombre impair de leurs pillules: la deſtination de certains jours & feſtes de l'année: la diſtinction des heures, à cueillir les herbes de leurs ingrediens: & cette grimace rebarbative & prudente, de leur port & contenance, dequoy Pline meſme ſe mocque.

Forfanterie employée dans le choix & la doze des drogues medecinales.

Mais ils ont failly, veux-je dire, de ce qu'à ce beau commencement, ils n'ont adjouſté cecy, de rendre leurs aſſemblées & conſultations plus religieuſes & ſecretes: aucun homme profane n'y devoit avoir accez, non plus qu'aux ſecretes ceremonies d'Æſculape. Car il advient de cette faute, que leur irreſolution, la foibleſſe de leurs argumens, divinations & fondemens, [27] l'aſpreté de leurs conteſtations, pleines de haine, de jalouſie, & de conſideration particuliere,

Les Medecins ont renoncé mal à propos à leur pratique myſterieuſe.

h Comme ſi un Medecin ordonnoit à ſon Malade de prendre
Un Enfant de la Terre, errant ſur le gazon, Vivant ſans ſang, ſans os, & portant ſa maiſon.
Cic. *de Divinat.* L. ii. c. 64. Ces vers François ſont de l'Abbé Regnier.

27 Hinc illæ circa ægros miſeræ ſententiarum concertationes, nullo idem cenſente, ne videatur acceſſio alterius. *Plin.* Nat. Hiſt. L. xxix. c. 1.

venants à estre descouvertes à un chacun, il faut estre merveilleusement aveugle, si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui vid jamais medecin se servir de la recepte de son compagnon, sans y retrancher ou adjouster quelque chose? Ils trahissent assez par là leur art: & nous font voir qu'ils y considerent plus leur reputation, & par consequent leur profit, que l'interest de leurs patiens. Celuy-là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescript, qu'un seul se mesle de traiter un malade: car s'il ne fait rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine, n'en sera pas fort grand pour la faute d'un homme seul: & au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient à bien rencontrer: là où quand ils sont beaucoup, ils descrient à tous les coups le mestier: d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se devoient contenter du perpetuel desaccord, qui se trouve és opinions des principaux maistres & autheurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire voir encore au peuple les controverses & inconstances de jugement, qu'ils nourrissent & continuent entre eux.

Sentimens opposez des Medecins sur la cause des maladies, ce qui montre l'incertitude de leur science.

Voulons-nous un exemple de l'ancien debat de la Medecine? Hierophilus loge [28] la cause originelle des maladies aux humeurs: Erasistratus, au sang des arteres: Asclepiades, aux atomes invisibles s'escoulants en nos pores: Alcmæon, en l'exuperance ou deffaut des forces corporelles: Diocles, en l'inegalité des elemens du corps, & en la qualité de l'air, que nous respirons: Strato, en l'abondance, crudité, & corruption de l'aliment que nous prenons: Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis, qu'ils cognoissent mieux que moy, qui s'escrie à ce propos, [29] que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation & santé, c'est de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, & agitée de plus de changemens. Il n'y a pas grand danger de nous mescompter à la hauteur du Soleil, ou en la fra-

28 *Aliâ curatione opus est*, dit Celse dans sa Preface du Premier Livre, *si in humidis omne vitium est, ut Herophilo visum est: aliâ, si in spiritu, ut Hyppocrati: aliâ, si sanguis in eas venas quæ spiritui accommodata sunt, transfunditur, & inflammationem excitat, ut Erasistrato placuit: aliâ, si* &c.

29 Mirum & indignum protinùs subit, nullam artium Medicinâ inconstantiorem fuisse, & etiamnum sæpiùs mutari, *&c.* Plin. *Nat. Hist.* L. xxix. c. 1. ab initio.

ction de quelque ſupputation aſtronomique : mais icy, où il va de tout noſtre eſtre, ce n'eſt pas ſageſſe, de nous abandonner à la mercy, de l'agitation de tant de vents contraires.

La Medecine, quand & par qui miſe en credit.

Avant la guerre Peloponneſiaque, [30] il n'eſtoit pas grand's nouvelles de cette Science : Hippocrates [31] la mit en credit : tout ce que cettuy-cy avoit eſtably, Chryſippus le renverſa : depuis, Eraſiſtratus petit fils d'Ariſtote, tout ce que Chryſippus en avoit eſcrit. Aprés ceux-cy, ſurvindrent les Empiriques, [32] qui prindrent une voye toute diverſe des anciens, au maniement de cet art. Quand le credit de ces derniers commença à s'envieillir, Herophilus [33] mit en uſage une autre ſorte de medecine, qu'Aſclepiades vint à combattre & aneantir à ſon tour. A leur rang gaignerent authorité [34] les opinions de Themiſon, & depuis de Muſa, & encore aprés, celles de Vexius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Meſſalina. L'Empire de la medecine tomba du temps de Neron à Theſſalus, [35] qui abolit & condamna tout ce qui en avoit eſté tenu juſques à luy. La doctrine de cettuy-cy fut abbatue [36] par Crinas de Marſeille, qui apporta de nouveau, de regler toutes les operations medecinales, aux ephemerides & mouvemens des aſtres, manger, dormir, & boire à l'heure qu'il plairoit à la Lune & à Mercure. Son authorité fut bien toſt aprés ſupplantée par Charinus, medecin de cette meſme ville de Marſeille. Cettuy-cy combattoit [37] non ſeulement la medecine ancienne, mais encore l'uſage des bains chauds, public, & tant de ſiecles auparavant accouſtumé. Il faiſoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver meſme, & plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruiſſeaux. Juſques au temps de Pline, [38] aucun Romain n'avoit encore daigné exercer la medecine : elle ſe faiſoit par des eſ-

30 Depuis la guerre de Troye où la Medecine n'avoit été appliquée qu'à la cure des playes, comme remarque Pline, *ſequentia ejus (mirum dictu)* ajoûte-t-il, *in nocte denſiſſimâ latuere uſque ad Peloponneſiacum Bellum.* Nat. Hiſt. L. xxix. c. 1.

31 *Id.* ibid.

32 *Id.* ibid.

33 *Id.* ibid.

34 *Id.* ibid.

35 Ad Theſſalum tranſilivit, delentem cuncta majorum placita, & rabie quadam in omnis ævi Medicos perorantem. *Id.* ibid.

36 *Id.* ibid.

37 *Damnatis non ſolùm prioribus Medicis, verùm & balineis : frigidâque etiam hibernis algoribus lavari perſuaſit, merſit ægros in lacus.* Id. *ibid.*

38 Solam hanc artium Græcarum nondum exercet Romana gravitas in tanto fructu, &c. *Id.* ibid.

trangers, & Grecs : comme elle se faict entre nous François, par des Latineurs : Car comme dit un tres-grand medecin, nous ne recevons pas aisément la medecine que nous entendons; non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations, desquelles nous retirons le gayac, la 39 salseperille, & le bois desquine, ont des medecins, combien pensons-nous par cette mesme recommendation de l'estrangeté, la rareté, & la cherté, qu'ils fassent feste de nos choulx, & de nostre persil? car qui oseroit mespriser les choses recherchées de si loing, au hazard d'une si longue peregrination & si perilleuse? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies autres jusques à nous; & le plus souvent mutations entieres & universelles; comme sont celles que produisent de nostre temps, Paracelse, Fioravanti & Argenterius : car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dit, toute la contexture & police du Corps de la Medecine, accusans d'ignorance & de pipperie, ceux qui en ont fait profession jusques à eux. Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Qu'il n'est pas sûr que, si la Medecine ne fait point de bien, elle ne fasse point de mal.

Si encor nous estions asseurez, quand ils se mescomptent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous profite; ce seroit une bien raisonnable composition, de se hazarder d'acquerir du bien, sans se mettre en danger de perte. Esope faict 40 ce Conte, qu'un qui avoit acheté un More esclave, estimant que cette couleur luy fust venue par accident, & mauvais traictement de son premier maistre, le fit medeciner de plusieurs bains & breuvages, avec grand soing : il advint, que le More n'en amenda aucunement sa couleur basanée, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient-il, de voir les medecins imputans les uns aux autres, la mort de leurs patiens? Il me souvient d'une maladie populaire, qui fut aux villes de mon voisinage, il y a quelques années, mortelle & tres-dangereuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infiny d'hommes; l'un des plus fameux medecins de toute la contrée, vint à publier un livret, touchant cette matiere, par lequel il se ravise, de ce qu'ils avoyent usé de la saignée, & confesse que c'est l'une

39 Ou *Salseparille*, selon Cotgrave. Nous disons aujourd'hui *Salsepareille*; & c'est comme on a mis dans les dernieres Editions de Montagne.

40 *Fab.* 75. Æthiops.

des cauſes principales du dommage, qui en eſtoit advenu. Davantage, leurs Autheurs tiennent, qu'il n'y a aucune medecine, qui n'ait quelque partie nuiſible. Et ſi celles meſmes qui nous ſervent, nous offencent aucunement, que doivent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos? De moy, quand il n'y auroit autre choſe, j'eſtime qu'à ceux qui haïſſent le gouſt de la medecine, ce ſoit un dangereux effort, & de prejudice, de l'aller avaller à une heure ſi incommode, avec tant de contrecœur : & croy que cela eſſaye merveilleuſement le malade, en une ſaiſon, où il a tant beſoin de repos.

Medecins fort ſujets à ſe méprendre; & leurs mépriſes, d'une conſequence très-dangereuſe.

Outre ce, qu'à conſiderer les occaſions, ſur quoy ils ſondent ordinairement la cauſe de nos maladies, elles ſont ſi legeres & ſi delicates, que j'argumente par là, qu'une bien petite erreur en la diſpenſation de leurs drogues, peut nous apporter beaucoup de nuiſance. Or ſi le meſcompte du medecin eſt dangereux, il nous va bien mal: car il eſt bien mal-aiſé qu'il n'y retombe ſouvent. Il a beſoin de trop de pieces, conſiderations, & circonſtances, pour [41] affuſter juſtement ſon deſſein: Il faut qu'il cognoiſſe la complexion du malade, ſa temperature, ſes humeurs, ſes inclinations, ſes actions, ſes penſements meſmes, & ſes imaginations. Il faut qu'il ſe reſponde des circonſtances externes, de la nature du lieu, condition de l'air & du temps, aſſiette des Planetes, & leurs influences: Qu'il ſçache en la maladie les cauſes, les ſignes, les affections, les jours critiques: en la drogue, le poids, la force, le pays, la figure, l'aage, la diſpenſation: & faut que toutes ces pieces, il les ſçache proportionner & rapporter l'une à l'autre, pour en engendrer une parfaicte ſymmetrie. A quoy s'il faut tant ſoit peu, ſi de tant de reſſorts, il y en a un tout ſeul, qui tire à gauche, en voyla aſſez pour nous perdre. Dieu ſçait, de quelle difficulté eſt la cognoiſſance de la pluſpart de ces parties : car pour exemple, comment trouvera-il le ſigne propre de la maladie; chacune eſtant capable d'un infiny nombre de ſignes? Combien ont-ils de debats entr'eux & de doubtes, ſur l'interpretation des urines? Autrement d'où viendroit cette altercation continuelle que nous voyons entr'eux ſur la cognoiſſance du mal? Comment excu-

41 *Affuſter juſtement ſon deſſein, c'eſt ajuſter exactement ſon deſſein.*

ferions-nous cette faute, où ils tombent si souvent, de prendre martre pour renard? Aux maux, que j'ay eu, pour peu qu'il y eust de difficulté, je n'en ay jamais trouvé trois d'accord. Je remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement à Paris un gentil-homme fut taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouva de pierre non-plus à la vessie, qu'à la main; & là-mesmes, un Evesque qui m'estoit fort amy, avoit esté instamment sollicité par la plus part des medecins, qu'il appelloit à son conseil, de se faire tailler: j'aidoy moy-mesme sous la foy d'autruy, à le luy suader: quand il fut trespassé, & qu'il fut ouvert, on trouva qu'il n'avoit mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aucunement palpable. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle voit & manie ce qu'elle fait; il y a moins à conjecturer & à deviner. Là où les medecins n'ont point de *speculum matricis*, qui leur descouvre nostre cerveau, nostre poulmon, & nostre foye.

Promesses de la Medecine, la plûpart incroyables.

Les promesses mesmes de la Medecine sont incroyables: Car ayant à pourvoir à divers accidents & contraires, qui nous pressent souvent ensemble, & qui ont une relation quasi necessaire, comme la chaleur du foye, & froideur de l'estomach, ils nous vont persuadant que de leurs ingrediens, cettuy-cy eschauffera l'estomach, cet autre refraischira le foye: l'un a sa charge d'aller droit aux reins, voire jusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations, & conservant ses forces & sa vertu, en ce long chemin & plein de destourbiers, jusques au lieu, au service duquel il est destiné, par sa proprieté occulte: l'autre asséchera le cerveau: celuy-là humectera le poulmon. De tout cet amas, ayant fait une mixtion de breuvage, n'est-ce pas quelque espece de resverie, d'esperer que ces vertus s'aillent divisant, & triant de cette confusion & meslange, pour courir à charges si diverses? Je craindrois infiniement qu'elles perdissent, ou eschangeassent leurs ethiquettes, & troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer, qu'en cette confusion liquide, ces facultez ne se corrompent, confondent, & alterent l'une l'autre? Quoy, que l'execution de cette ordonnance despend d'un autre officier, à la foy & mercy duquel nous abandonnons encore un coup nostre vie?

Comme nous avons des pourpointiers, des chausſetiers pour nous veſtir ; & en ſommes d'autant mieux ſervis, que chacun ne ſe meſle que de ſon ſubject ; & a ſa ſcience plus reſtreinte & plus courte, que n'a un tailleur qui embraſſe tout : Et comme, à nous nourrir, les Grands, pour plus de commodité ont des offices diſtinguez de potagers & de roſtiſſeurs, dequoy un cuiſinier, qui prend la charge univerſelle, ne peut ſi exquiſement venir à bout : De meſme à nous guerir, les Egyptiens avoient raiſon de rejecter ce general meſtier de medecin, & deſcoupper cette profeſſion à chaſque maladie, à chaſque partie du corps ſon œuvrier. Car cette partie en eſtoit bien plus proprement & moins confuſement traictée, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle ſpecialement. Les noſtres ne s'adviſent pas, que, qui pourvoid à tout, ne pourvoid à rien : que la totale police de ce petit monde, leur eſt indigeſtible. Cependant qu'ils craignent d'arreſter le cours d'un dyſenterique, pour ne luy cauſer la fievre, ils me tuerent un amy, qui valoit mieux, que tous tant qu'ils ſont. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maux preſents : & pour ne guerir le cerveau au prejudice de l'eſtomach, offencent l'eſtomach, & empirent le cerveau, par ces drogues tumultuaires & diſſentieuſes.

Chaque maladie avoit ſon Medecin particulier parmi les Egyptiens.

Quant à la varieté & foibleſſe des raiſons de cett' art, elle eſt plus apparente qu'en aucun' autre art. Les choſes aperitives ſont utiles à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrans les paſſages & les dilatans, elles acheminent cette matiere gluante, de laquelle ſe baſtit la grave, & la pierre, & conduiſent contre-bas, ce qui ſe commence à durcir & amaſſer aux reins. Les choſes aperitives ſont dangereuſes à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrans les paſſages & les dilatans, elles acheminent vers les reins ; la matiere propre à baſtir la grave, leſquels s'en ſaiſiſſans volontiers pour cette propenſion qu'ils ont, il eſt mal-aiſé qu'ils n'en arreſtent beaucoup de ce qu'on y aura charrié. Davantage, ſi de fortune il s'y rencontre quelque corps, un peu plus groſſet qu'il ne faut pour paſſer tous ces deſtroicts, qui reſtent à franchir pour l'expeller au dehors, ce corps eſtant esbranlé par ces choſes aperitives, & jetté dans ces canaux eſtroits, venant à les boucher, acheminera une certaine mort & tres-douloureuſe. Ils ont une

Foibleſſe & incertitude des raiſons ſur quoi eſt fondé l'art de la Medecine.

pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre : il est bon de tomber souvent de l'eau, car nous voyons par experience, qu'en la laissant croupir, nous luy donnons loisir de se descharger de ses excremens, & de sa lie, qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie : Il est bon de ne romber point souvent de l'eau, car les poisans excrements qu'elle traine quant & elle, ne s'emporreront poinr, s'il n'y a de la violence, comme on void par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur, balaye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne fait le cours d'un ruisseau mol & lasche. Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages, & achemine la grave & le sable. Il est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse & affoiblit. Il est bon de se baigner aux eaux chaudes, d'autant que cela relasche & amollit les lieux, où se croupir le sable & la pierre : Mauvais aussi est-il, d'autant que cette application de chaleur externe, aide les reins à cuire, durcir, & petrifier la matiere qui y est disposée. A ceux qui sonr aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, affin que le breuvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide, & non empesché : Au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne rroubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encore parfaite, & ne charger l'estomach si soudain, aprés cet autre travail, & pour laisser l'office de digerer, à la nuict, qui le sçait mieux faire que ne fait le jour, où le corps & l'esprit, sont en perpetuel mouvement & action. Voila comment ils vont bastelant, & baguenaudant à nos despens en tous leurs discours, & ne me sçauroient fournir proposition, à laquelle je n'en rebastisse une contraire, de pareille force. Qu'on ne crie donc plus aprés ceux qui en ce trouble se laissent doucement conduire à leur appetit & au conseil de nature, & se remettent à la fortune commune.

De l'utilité des Bains,

J'ay veu par occasion de mes voyages, quasi tous les bains fameux de Chrestienté ; & depuis quelques années, ay commencé à m'en servir : Car en generai j'estime le baigner salubre, & croy que nous encourons non legeres incommoditez, en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit generalement observée au temps passé,

passé, quasi en toutes les nations, & est encores en plusieurs, de se laver le corps tous les jours : & ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez, & nos pores estouppez de crasse. Et quant à leur boisson, la fortune a faict premierement, qu'elle ne soit aucunement ennemie de mon goust : secondement elle est naturelle & simple, qui aumoins n'est pas dangereuse, si elle est vaine. Dequoy je prens pour respondant, cette infinité de peuples de toutes sortes & complexions, qui s'y assemble. Et encores que je n'y aye apperceu aucun effect extraordinaire & miraculeux : ains que m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, j'aye trouvé mal fondez & faux, tous les bruits de telles operations, qui se sement en ces lieux-là, & qui s'y croyent, (comme le monde va se pippant aisément de ce qu'il desire) toutesfois aussi, n'ay-je veu guere de personnes que ces eaux ayent empiré ; & ne leur peut-on sans malice refuser cela, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, & nous prestent quelque nouvelle allegresse, si on n'y va par trop abbatu de forces ; ce que je desconseille de faire. Elles ne sont pas pour relever une poisante ruyne : elles peuvent appuyer une inclination legere, ou prouvoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte d'allegresse pour pouvoir jouyr le plaisir des compagnies qui s'y trouvent, & des promenades & exercices, à quoy nous convie la beauté des lieux, où sont communément assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece & plus asseurée de leur effect. A cette cause j'ay choisi jusques à cette heure, à m'arrester & à me servir de celles, où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres & de compagnies, comme sont en France, les bains de Banieres : en la frontiere d'Allemaigne, & de Lorraine, ceux de Plombieres : en Souysse, ceux de Bade : en la Toscane, ceux de Lucques ; & specialement ceux *della Villa*, desquels j'ay usé plus souvent, & à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres, touchant leur usage, & des loix & formes de s'en servir, toutes diverses : & selon mon experience, l'effect quasi pareil. Le boire n'est aucunement receu en Allemaigne. Pour toutes maladies, ils se baignent, & sont à gre- *Chaque Nation fait un usage particulier des Bains.*

nouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'autre. En Italie, quand ils boivent neuf jours, ils s'en baignent pour le moins trente; & communement boivent l'eau mixtionnée d'autres drogues, pour secourir son operation. On nous ordonne icy, de nous promener pour la digerer : là on les arreste au lict où ils l'ont prise, jusques à ce qu'ils l'ayent vuidée, leur eschauffant continuellement l'estomach, & les pieds. Comme les Allemans ont de particulier, de se faire generalement tous corneter & vantouser, avec scarification dans le bain, ainsi ont les Italiens leur *doccie*, qui sont certaines gouttieres de cette eau chaude, qu'ils conduisent par des cannes, & vont baignant une heure le matin, & autant l'aprés-disnée, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou autre partie du corps, à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies autres differences de coustumes, en chasque Contrée : ou pour mieux dire, il n'y a quasi aucune ressemblance des unes aux autres. Voylà comment cette partie de medecine, à laquelle seule je me suis laissé aller, quoy qu'elle soit la moins artificielle, si a-elle sa bonne part de la confusion & incertitude, qui se voit par tout ailleurs en cet art.

Conte assez plaisant contre l'usage des gens de Loy & des Medecins.

Les poëtes disent tout ce qu'ils veulent, avec plus d'emphase & de grace; tesmoing ces deux epigrammes :

> [i] *Alcon hesterno signum Jovis attigit. Ille*
> *Quamvis marmoreus, vim patitur medici.*
> *Ecce hodie jussus transferri ex æde vetustâ,*
> *Effertur, quamvis sit Deus atque lapis.*

Et l'autre,

> [x] *Lotus nobiscum est hilaris, cœnavit & idem,*
> *Inventus mane est mortuus Andragoras.*
> *Tàm subitæ mortis causam, Faustine, requiris?*
> *In somnis medicum viderat Hermocratem.*

i Le Medecin Alcon toucha hier la Statuë de Jupiter : & quoique ce Jupiter ne soit que de Marbre, il a flechi sous l'effort du Medecin. Car ayant été transferé aujourd'huy de son vieux Temple, le voila porté en terre, tout Dieu, & pierre qu'il est. *Ausonii* Epigr. 74. *Je m'étonne que Montagne ait pû se resoudre à nous transcrire des pensées si froides & si peu naturelles.*

x Hier Andragoras se baigna & soupa avec nous, plein de joye & de santé, & on l'a trouvé mort ce matin. Voulez-vous savoir, Faustinus, quelle est la cause d'une mort si subite? Il avoit vû en songe le Medecin Hermocrate. *Martial.* L. vi. Epigr. 53. *Cette Epigramme pourrra plaire par son enjouement, mais dans le fond elle ne vaut guere mieux, ce me semble, que celle d'Ausone.*

Sur quoy je veux faire deux Contes: Le Baron de Caupene en Chalosse, & moy, avons en commun le droit de patronage d'un Benefice, qui est de grande estenduë, au pied de nos montagnes, qui se nomme Lahontan. Il est des habitans de ce coin, ce qu'on dit de ceux de la valée d'Angrougne; ils avoient une vie à part, les façons, les vestemens, & les mœurs à part: regis & gouvernez par certaines polices & coutumes particulieres, receues de pere en fils, auxquelles ils s'obligeoient sans autre contrainte, que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aucun juge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire; aucun advocat employé à leur donner advis, ny estranger appellé pour esteindre leurs querelles; & n'avoit-on jamais veu aucun de ce destroit à l'aumosne. Ils fuyoient les alliances & le commerce de l'autre monde, pour n'alterer la pureté de leur police, jusques à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eux, de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoinçonnée d'une noble ambition, alla s'adviser pour mettre son nom en credit & reputation, de faire l'un de ses enfans maistre Jean, ou maistre Pierre: & l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voisine, en rendit enfin un beau Notaire de village. Cettuy-cy, devenu grand, commença à desdaigner leurs anciennes coustumes, & à leur mettre en teste la pompe des regions de deça. Le premier de ses comperes, à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux juges Royaux d'autour de là; & de cettuy-cy à un autre, jusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suitte de cette corruption, ils disent, qu'il y en survint incontinent un' autre, de pire consequence, par le moyen d'un medecin, à qui il print envie d'espouser une de leurs filles, & de s'habituer parmy eux. Cettuy-cy commença à leur apprendre premierement le nom des fievres, des rheumes, & des apostemes, la situation du cœur, du foye, & des intestins, qui estoit une science jusques lors tres-esloignée de leur cognoissance: & au lieu de l'ail, dequoy ils avoyent apris à chasser toutes sortes de maux, pour aspres & extremes qu'ils fussent, il les accoustuma pour une toux, ou pour un morfondement, à prendre les mixtions estrangeres, & commença à faire trafique, non de leur santé seulement, mais aussi

de leur mort. Ils jurent que depuis lors seulement ils ont apperceu que le serain leur appesantissoit la teste, que le boire ayant chault apportoit nuisance, & que les vents de l'automne estoyent plus griefs que ceux du printemps : que depuis l'usage de cette medecine, ils se trouvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumées, & qu'ils apperçoivent un general deschet, en leur ancienne vigueur, & leurs vies de moitié raccourcies. Voyla le premier de mes contes.

Autre Conte qui n'interesse que la Medecine.

L'autre est, qu'avant ma subjection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyée en ces derniers siecles, pour la tutelle & conservation de la vie humaine ; & en oyant parler à des gens d'entendement comme d'une drogue admirable, & d'une operation infaillible : moy qui ay tousjours pensé estre en bute à tous les accidens, qui peuvent toucher tout autre homme, prins plaisir en pleine santé à me prouvoir de ce miracle ; & commanday chez moy qu'on me nourrist un bouc selon la recepte : Car il faut que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'Esté, qu'on le retire : & qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitives, & à boire que du vin blanc. Je me rendis de fortune chez moy le jour qu'il devoit estre tué : on me vint dire que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules, qui se chocquoient l'une l'autre parmy sa mangeaille : je fus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, & fis ouvrir cette grosse & large peau : il en sortit trois gros corps, legers comme des esponges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creux, durs au demeurant par le dessus & fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes : l'un parfaict en rondeur, à la mesure d'une courte boule : les autres deux, un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfaict, & semble qu'il s'y acheminast. J'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceux, qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaux, que c'est un accident rare & inusité. Il est vray-semblable que ce sont des pierres cousines des nostres : Et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guerison du sang d'une beste, qui s'en alloit elle-mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, & n'en altere sa vertu accoustumée, il est plustost à croire, qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la

conſpiration & communication de toutes les parties : la maſſe agiſt tout' entiere, quoy que l'une piece y contribue plus que l'autre, ſelon la diverſité des operations. Parquoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quelque qualité petrifiante. Ce n'eſtoit pas tant pour la crainte de l'advenir, & pour moy, que j'eſtoy curieux de cette experience : comme c'eſtoit, qu'il advient chez moy, ainſi qu'en pluſieurs maiſons, que les femmes y font amas de telles menues drogueries, pour en ſecourir le peuple : uſant de meſme recepte à cinquante maladies, & de telle recepte qu'elles ne prennent pas pour elles, & ſi triomphent en bons evenemens.

Medecins dignes d'eſtime, & pourquoi.

Au demeurant, j'honore les medecins, non pas ſuivant le precepte, pour la neceſſité, (car à ce paſſage on en oppoſe un autre du prophete, reprenant le Roy Aſa d'avoir eu recours au medecin) mais pour l'amour d'eux-meſmes, en ayant veu beaucoup d'honneſtes hommes & dignes d'eſtre aymez. Ce n'eſt pas à eux que j'en veux, c'eſt à leur art, & ne leur donne pas grand blaſme de faire leur profit de noſtre ſottiſe, car la plus part du monde faict ainſi. Pluſieurs vacations & moindres & plus dignes que la leur, n'ont fondement, & appuy qu'aux abus publics. Je les appelle en ma compagnie, quand je ſuis malade, s'ils ſe rencontrent à propos, & demande à en eſtre entretenu, & les paye comme les autres. Je leur donne loy, de me commander de m'abrier chauldement, ſi je l'ayme mieux ainſi, que d'autre ſorte : ils peuvent choiſir d'entre les porreaux & les laictues, dequoy il leur plaira que mon bouillon ſe face, & m'ordonner le blanc ou le clairet : & ainſi de toutes autres choſes, qui ſont indifferentes à mon appetit & uſage. J'entens bien que ce n'eſt rien faire pour eux, d'autant que l'aigreur & l'eſtrangeté ſont accidens de l'eſſence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades : Pourquoy ? parce qu'ils en haïſſoyent l'uſage, ſains : Tout ainſi qu'un gentil-homme mon voiſin s'en ſert pour drogue tres-ſalutaire à ſes fiebvres, parce que de ſa nature il en hait mortellement le gouſt.

Bien dés Medecins ſont peu d'uſage eux-mé-

Combien en voyons-nous d'entr'eux, eſtre de mon humeur ? deſdaigner la medecine pour leur ſervice, & prendre une forme de vie libre, & toute contraire à celle qu'ils ordonnent à autruy ? Qu'eſt-

mes des drogues medecinales.

ce cela, si ce n'est abuser tout destroussément de nostre simplicité? Car ils n'ont pas leur vie & leur santé moins chere que nous; & accommoderoient leurs effects à leur doctrine, s'ils n'en cognoissoyent eux-mesmes la fausseté.

D'où vient qu'on se livre si communement aux Medecins.

C'est la crainte de la mort & de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse & indiscrete soif de la guerison, qui nous aveugle ainsi: C'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle & maniable. La plus part pourtant ne croyent pas tant, comme ils endurent & laissent faire: car je les oy se plaindre & en parler, comme nous. Mais ils se resolvent enfin: Que feroy-je donc? Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede, que la patience. Y a-il aucun de ceux qui se sont laissez aller à cette miserable subjection, qui ne se rende esgalement à toute sorte d'impostures? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence, de luy donner promesse de sa guerison? Les Babyloniens [41] portoyent leurs malades en la place: le medecin c'estoit le peuple: chacun des passants [42] ayant par humanité & civilité à s'enquerir de leur estat: &, selon son experience, leur donner quelque advis salutaire. Nous n'en faisons guere autrement: il n'est pas une simple femmelette, de qui nous n'employons [43] les barbottages & les brevets: & selon mon humeur, si j'avoy à en accepter quelqu'une, j'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aucune autre: d'autant qu'aumoins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere & Platon disoyent des Egyptiens, qu'ils estoyent tous medecins, il se doit dire de tous peuples: Il n'est personne, qui ne se vante de quelque recepte, & qui ne la hazarde sur son voisin, s'il l'en veut croire. J'estoy l'autre jour en une compagnie, où je ne sçay qui, de ma confrairie, apporta la nouvelle d'une sorte de pillules compilées de cent & tant d'ingrediens de compte fait: il s'en esmeut une feste & une consolation singuliere: car quel rocher soustiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie? J'entens toutesfois par ceux qui l'essayerent, que la moindre petite grave ne daigna s'en esmouvoir.

41 *C'étoit une Loi*, dit Herodote, *sagement etablie*: L. i. p. 91.

42 *Il n'étoit pas permis*, ajoûte-t-il, *de passer près d'un malade sans s'informer de son mal*: Σιγῇ δὲ παρεξελθεῖν τὸν κάμνοντα οὔ τω σφι ἔξεστι, πρὶν ἂν ἐπείρηται ἥντινα νοῦσον ἔχει. *Id.* ibid.

43 *Les paroles, & les caracteres magiques.*

Je ne me puis desprendre de ce papier, que je n'en die encore ce mot, sur ce qu'ils nous donnent pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte. La plus part, & ce croy-je, plus des deux tiers des vertus medecinales, consistent en la quinte essence, ou proprieté occulte des Simples; de laquelle nous ne pouvons avoir autre instruction que l'usage. Car quinte essence, n'est autre chose qu'une qualité, de laquelle par nostre raison nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque Demon, je suis content de les recevoir, (car quant aux miracles, je n'y touche jamais) ou bien encore les preuves qui se tirent des choses, qui pour autre consideration tombent souvent en nostre usage: comme si en la laine, dequoy nous avons accoustumé de nous vestir, il s'est trouvé par accident, quelque occulte proprieté desiccative, qui guerisse les mules au talon; & si au ressort, que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque operation aperitive. Galen recite, qu'il advint à un ladre de recevoir guerison par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune, une vipere s'estoit coulée dans le vaisseau. Nous trouvons en cet exemple le moyen, & une conduitte vraysemblable à cette experience: Comme aussi en celles, ausquelles les medecins disent, avoir esté acheminez par l'exemple d'aucunes bestes. Mais en la plus part des autres experiences, à quoy ils disent avoir esté conduits par la fortune, & n'avoir eu autre guide que le hazard, je trouve le progrez de cette information incroyable. J'imagine l'homme, regardant autour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaux, metaulx. Je ne sçay par où luy faire commencer son essay: & quand sa premiere fantasie se jettera sur la corne d'un elan, à quoy il faut prester une creance bien molle & aisée: il se trouve encore autant empesché en sa seconde operation. Il luy est proposé tant de maladies, & tant de circonstances, qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce poinct, où doit joindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son Latin: & avant qu'il ait trouvé parmy cette infinité de choses, que c'est cette corne: parmy cette infinité de maladies, l'epilepsie: tant de complexions, au melancholique: tant de saisons, en hyver: tant de nations, au

Sur quoi est fondée la connoissance que les Medecins prétendent avoir de la bonté de leurs drogues.

François : tant d'aages, en la vieillesse : tant de mutations celestes, en la conjonction de Venus & de Saturne : tant de parties du corps, au doigt. A tout cela n'estant guidé ny d'argument, ny de conjecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il faudroit que ce fust par une fortune, parfaictement artificielle, reglée & methodique. Et puis, quand la guerison fut faicte, comment se peut-il asseurer, que ce ne fust, que le mal estoit arrivé à sa periode ; ou un effect du hazard ? ou l'operation de quelque autre chose, qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce jour-là ? ou le merite des prieres de sa mere-grand ? Davantage, quand cette preuve auroit esté parfaicte, combien de fois fut-elle reiterée ; & cette longue cordée de fortunes & de rencontres, r'enfilée, pour en conclure une regle ? Quand elle sera concluë, par qui est-ce ? de tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences. Le sort aura-il rencontré à poinct nommé l'un de ceux-cy ? Quoy si un autre, & si cent autres, ont faict des experiences contraires ? A l'advanture y verrions-nous quelque lumiere, si tous les jugemens, & raisonnements des hommes, nous estoyent cogneus. Mais que trois tesmoings & trois docteurs, regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison : il faudroit que l'humaine nature les eust deputez & choisis, & qu'ils fussent declarez nos syndics par expresse procuration.

A MADAME DE DURAS.

Madame, vous me trouvastes sur ce pas dernierement, que vous me vinstes voir. Parce qu'il pourra estre, que ces inepties se rencontreront quelquefois entre vos mains, je veux aussi qu'elles portent tesmoignage, que l'autheur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognoistrez ce mesme port, & ce mesme air, que vous avez veu en sa conversation. Quand j'eusse peu prendre quelque autre façon que la mienne ordinaire, & quelque autre forme plus honorable & meilleure, je ne l'eusse pas faict : car je ne veux tirer de ces Escrits, sinon qu'ils me representent à vostre memoire, au naturel. Ces mesmes conditions & facultez, que vous avez pratiquées & recueillies, Madame, avec beaucoup plus

plus d'honneur & de courtoisie qu'elles ne meritent, je les veux loger (mais sans alteration & changement) en un corps solide, qui puisse durer quelques années, ou quelques jours aprés moy, où vous les retrouverez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire, sans prendre autrement la peine de vous en souvenir: aussi ne le vallent-elles pas. Je desire que vous continuez en moy, la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez, par le moyen desquelles elle a esté produite.

Montagne preferoit l'estime presente, à celle qui pouvoit le suivre apres sa mort.

Je ne cherche aucunement qu'on m'ayme & estime mieux, mort, que vivant. L'humeur de Tibere est ridicule, & commune pourtant, qui avoit plus de soin d'estendre sa renommée à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable & agreable aux hommes de son temps. Si j'estoy de ceux, à qui le monde peut devoir louange, je l'en quitteroy pour la moitié, & qu'il me la payast d'avance: Qu'elle se hastast & ammoncelast tout autour de moy, plus espesse qu'alongée, plus pleine que durable: Et qu'elle s'evanouist hardiment, quant & ma cognoissance, & quand ce doux son ne touchera plus mes oreilles. Ce seroit une sotte humeur, d'aller à cett'heure, que je suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eux, par une nouvelle recommandation.

De quels biens il tenoit compte.

Je ne fay nulle recepte des biens que je n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que je soye, je le veux estre ailleurs qu'en papier. Mon art & mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy-mesme. Mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à escrire. J'ay mis tous mes efforts à former ma vie. Voyla mon mestier & mon ouvrage. Je suis moins faiseur de livres, que de nulle autre besongne. J'ay desiré de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes & essentielles, non pour en faire magasin, & reserve à mes heritiers. Qui a [44] de la valeur, si le face cognoistre en ses mœurs, en ses propos ordinaires: à traicter l'amour, ou des querelles, au jeu, au lict, à la table, à la conduicte de ses affaires, à son œconomie. Ceux que je voy faire des bons livres sous des meschantes chausses, eussent premierement faict leurs chausses, s'il m'en eussent creu. Demandez à un Spartiate, s'il ayme mieux estre

44 *Du merite.*

bon rhetoricien que bon soldat : non pas moy, que bon cuisinier, si je n'avoy qui m'en servist. Mon Dieu, Madame, que je haïrois une telle recommandation, d'estre habile homme par escrit, & estre un homme de neant, & un sot, ailleurs. J'ayme mieux encore estre un sot, & icy, & là, que d'avoir si mal choisi, où employer ma valeur. Aussi il s'en faut tant que j'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que je feray beaucoup, si je n'y en pers point, de ce peu que j'en avois aquis. Car, outre ce que cette peinture morte, & muete, desrobera à mon estre naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur estat, mais beaucoup descheu de ma premiere vigueur & allegresse, tirant sur le flestry & le rance. Je suis sur le fond du vaisseau, qui sent tantost le bas & la lie.

Pourquoi il a parlé si librement contre la Medecine.

Au demeurant, Madame, je n'eusse pas osé remuer si hardiment les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous & tant d'autres luy donnez, si je n'y eusse esté acheminé par ses Autheurs mesmes. Je croy qu'ils n'en ont que deux anciens Latins, Pline & Celsus. Si vous les voyez quelque jour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art, que je ne fay : je ne fay que [45] la pincer, ils l'esgorgent. Pline se mocque entre autres choses, dequoy quand ils sont au bout de leur corde, ils ont inventé cette belle deffaite, de r'envoyer les malades qu'ils ont agitez & tourmentez pour neant, de leurs drogues & regimes, les uns, au secours des vœux, & miracles, les autres aux eaux chaudes. (Ne vous courroussez pas, Madame, il ne parle pas de celles de deça, qui sont sous la protection de vostre maison, & toutes Gramontoises.) Ils ont une tierce sorte de deffaite, pour nous chasser d'auprés d'eux, & se descharger des reproches, que nous leur pouvons faire du peu d'amendement, à nos maux, qu'ils ont eu si long temps en gouvernement, qu'il ne leur reste plus aucune invention à nous amuser : c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque autre contrée. Madame, en voyla assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel je m'estoy destourné, pour vous entretenir.

45 *Cette Art de la Medecine :* pour parler avec Montagne, qui presque toûjours fait le mot d'*Art* feminin, comme je l'ai déja remarqué.

En quel état ſera Montagne s'il vient jamais à ſe livrer à la merci des Medecins.

Ce fut ce me ſemble, Pericles, lequel eſtant enquis, comme il ſe portoit: [46] *Vous le pouvez* (dit-il) *juger par là :* montrant des brevets, qu'il avoit attachez au col & au bras. Il vouloit inferer, qu'il eſtoit bien malade, puis qu'il en eſtoit venu juſques-là, d'avoir recours à choſes ſi vaines, & de s'eſtre laiſſé equipper en cette façon. Je ne dy pas que je ne puiſſe eſtre emporté un jour à cette opinion ridicule, de remettre ma vie, & ma ſanté, à la mercy & gouvernement des medecins: je pourray tomber en cette reſverie : je ne me puis reſpondre de ma fermeté future: mais lors auſſi ſi quelqu'un s'enquiert à moy, comment je me porte, je luy pourray dire, comme Pericles: Vous le pouvez juger par là, montrant ma main chargée de ſix dragmes d'opiate : ce ſera un bien evident ſigne d'une maladie violente: j'auray mon jugement merveilleuſement deſmanché. Si l'impatience & la frayeur gaignent cela ſur moy, on en pourra conclurre une bien aſpre fiévre en mon ame. J'ay pris la peine de plaider cette cauſe, que j'entens aſſez mal, pour appuyer un peu & [47] conforter la propenſion naturelle contre les drogues, & pratique de noſtre medecine, qui s'eſt derivée en moy, par mes anceſtres : afin que ce ne fuſt pas ſeulement une inclination ſtupide & temeraire, & qu'elle euſt un peu plus de forme : auſſi que ceux qui me voyent ſi ferme contre les exhortemens & menaces, qu'on me fait, quand mes maladies me preſſent, ne penſent pas que ce ſoit ſimple opiniaſtreté : ou qu'il y ait quelqu'un ſi faſcheux, qui juge encore, que ce ſoit quelque eſguillon de gloire : Ce ſeroit un deſir bien [48] aſſené, de vouloir tirer honneur d'une action, qui m'eſt commune, avec mon jardinier & mon muletier. Certes je n'ay point le cœur ſi enflé, ny ſi venteux, qu'un plaiſir ſolide, charnu, & moëlleux, comme la ſanté, je l'allaſſe eſchanger, pour un plaiſir imaginaire, ſpirituel, & aëré. La gloire, voire celle des quatre fils Aymon, eſt trop cher achetée à un homme de mon humeur, ſi elle

Ce n'eſt point un deſir de gloire, qui l'a porté à écrire contre la Medecine.

46 *Plutarque* dans la Vie de Pericles : c. 24.

47 *Fortifier.*

48 Montagne, qui parle ironiquement ici, veut dire que *de vouloir ſe faire honneur d'une action qui lui eſt commune avec ſon Jardinier & ſon Muletier ; ce ſeroit un deſir fort mal placé.* —— *Aſſener*, ſignifie proprement *porter un coup où l'on a deſſein de frapper.* Montagne l'emploie ici d'une maniere fort ſinguliere, & peut-être eſt-il le premier qui ſe ſoit aviſé de dire *un deſir bien ou mal aſſené.* J'ai été aſſez long-temps à pénétrer le ſens d'une expreſſion ſi hardie, & ſans le ſecours d'un Ami qui m'a mis ſur les voies, je croi que je le cherchetois encore.

luy couste trois bons accez de colique. La santé de par Dieu! Ceux qui ayment nostre Medecine, peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes, grandes, & fortes: je ne hay point les fantasies contraires aux miennes. Il s'en faut tant que je m'effarouche, de voir de la discordance de mes jugemens à ceux d'autruy, & que je me rende incompatible à la societé des hommes, pour estre d'autre sens & party que le mien, qu'au rebours, (comme c'est la plus generale façon que nature aye suivy, que la varieté, & plus aux esprits, qu'aux corps: d'autant qu'ils sont de substance plus souple & susceptible de formes) je trouve bien plus rare, de voir convenir nos humeurs, & nos desseins. Et ne fut jamais au monde, deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains. Leur plus universelle qualité, c'est la diversité.

FIN DU SECOND TOME.





TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

Contenuës dans ce SECOND VOLUME.

A.

B.

D.

E.

F.

I.

L.

N.

R.

Fin de la Table du second Tome.





